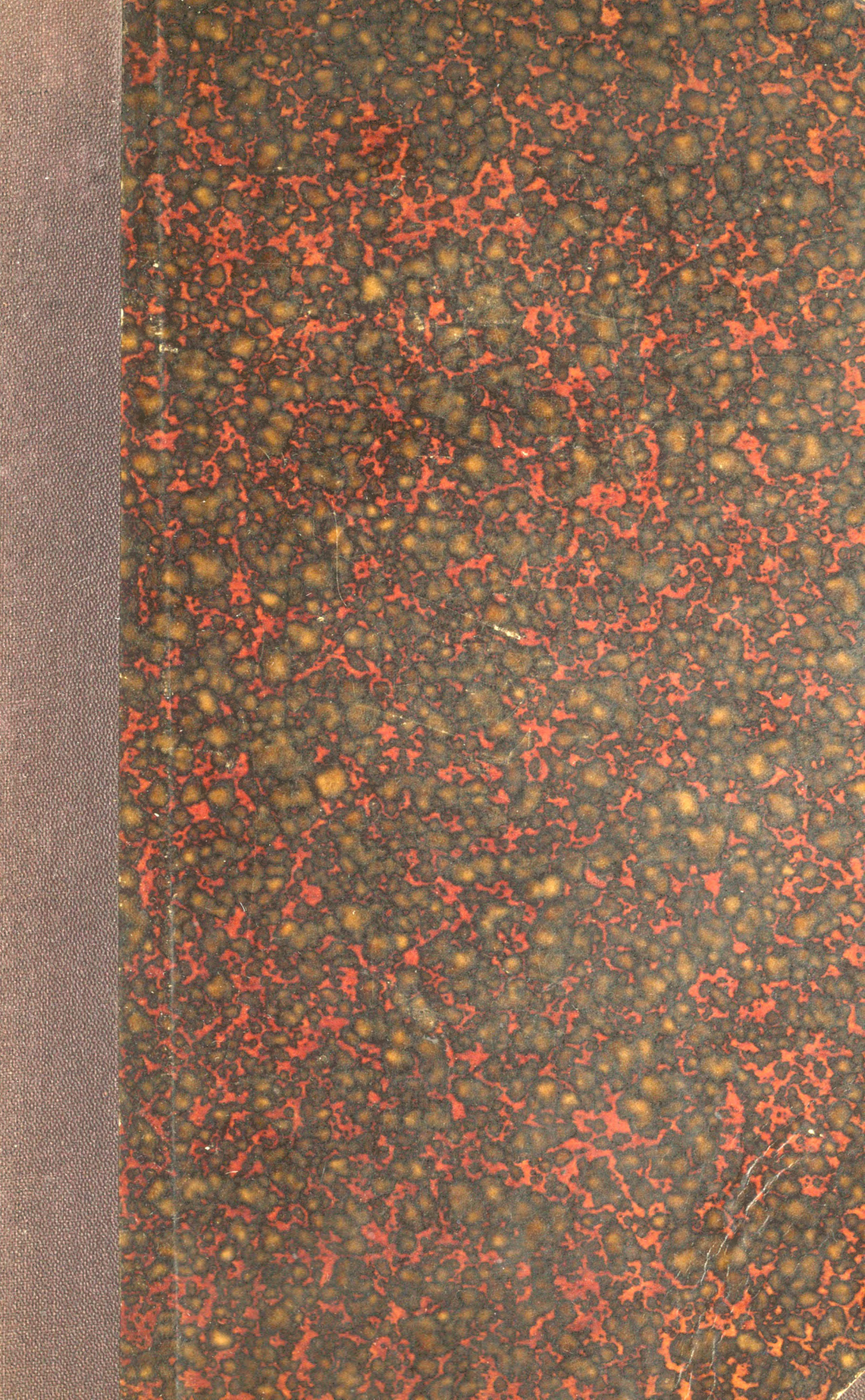


(Leo XIII. über Renan.) Das seit kurzem in Paris erscheinende Blatt „Le Journal", das zur Unterstützung der republikfreundlichen Politik des Papstes gegründet worden ist, hat sich aus Rom folgendes berichten lassen: „Es war an einem Sonntag Abend, als der Geheimkämmerer Msgr. C. dem Papste die Nachricht vom Tode Renans mitteilte. Der Papst, der gerade im Begriffe war, zu Bette zu gehen, blieb einen Augenblick ruhig; dann fragte er: „Und wie ist er gestorben?" — „Ohne Reue und ohne Buße", war die Antwort. Leo XIII. überlegte eine Weile, dann sagte er mit Milde: „Um so besser!" Hierauf legte er sich zu Bette. Tags darauf wagte der Geheimkämmerer dem Papste sein Erstaunen über dessen letzte Aeußerung auszudrücken, worauf der Papst sagte: „Ich denke nur an die Seele, die dahingegangen ist, und welche vor Gott erscheinen wird, um Rechenschaft abzulegen. Es giebt nur ein Wort, welches uns in dieser Stunde Hoffnung geben kann, aber es ist der Geist des Evangeliums selbst. Es ist das Wort, welches für Menschen von gutem Willen gesagt wurde. Renan hat durch sein Ende bewiesen, daß sein Zweifel ein ernster war. Nach diesem Ernste wird er beurteilt, und wenn er ein vollständiger war, kann er ihm zur Absolution verhelfen. Ein solcher Tod wird das Uebel noch größer machen, welches dieser Mann während seines Lebens verursacht hat. Und wenn das Wort über die gutwilligen Menschen zu seinen gunsten ausgelegt werden kann, so verdammt ihn ein anderes: Wehe Jenen, durch die Aergernis kommt!" Später kam der Papst noch einmal auf das Thema zurück und sagte zu dem Geheimkämmerer: „Dieser Mann hat der Kirche mehr Gutes als Böses gethan. Er hat unsere Theologen aus der Trägheit gezogen, in die sie verfallen waren. Er hat den Zweifeln des modernen Gedankens Ausdruck verliehen. Er hat uns die geordnete Schlachtlinie gezeigt; er hat uns unvorbereitet überrascht. Solche Dinge können nicht ohne den Willen Gottes geschehen, und ohne Zweifel wird der Allerhöchste Nachsicht für Jenen haben, der sein Werkzeug, die Peitsche seines Zornes war." Sind diese Aeußerungen des Papstes authentisch, so beweisen sie zunächst eine merkwürdige Unbefangenheit des Urteils Leos über einen gefährlichen Gegner, sie beweisen aber noch mehr. Wenn sogar Renan, nach dem päpstlichen Ausspruche, selig werden kann, weil er guten Willen hatte, weil sein Zweifel ein ernster war und weil er aufrichtig nach Wahrheit und Besserung strebte, so liegt darin das Zugeständnis, daß wie überhaupt so auch in der Religion die Aufrichtigkeit und Wahrhaftigkeit die Hauptsache sei, neben der alles übrige zu Nebensächlichkeiten zusammenschrumpfe. Es ist dies die Religion des Geistes und der Wahrheit, die von allen Erleuchteten bekannt wird, gegenüber der Religion des toten Buchstabens und der gleißnerischen Aeußerlichkeiten, die von den offiziellen Kirchen gepflegt wird. Es ist interessant, daß das gegenwärtige Haupt der katholischen Christenheit, wenn auch nur in einem unbewachten, aber jedenfalls tief erregten Augenblicke, sich zu dieser idealen Religion bekannt hat."

Rhein. Kur. 4/11 92. 307 Ab.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LES

ERREURS DU XIXE SIÈCLE

OU

LE RATIONALISME MODERNE

CONDAMNÉ

Par le sens commun, l'histoire, la science, les grands hommes, les vrais philosophes, les incrédules et la morale.

PAR P. A. D. A., PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Un peu de science éloigne de Dieu;
Une science profonde ramène à la religion.
BACON.



PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET CIE

IMPRIMEURS DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

—

1865

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage ne devait pas être produit au grand jour. Sa destinée première était de rester à l'état de manuscrit. Voici à quelle occasion il a été composé : nous avons communiqué à quelques amis les impressions que nous avons éprouvées à la lecture de certains écrits qui ont fait beaucoup de bruit dans ces derniers temps, et spécialement de la *Vie de Jésus* par Ernest Renan. Dans une discussion tout amicale, il nous est arrivé de dire que ces productions ne renferment rien de solide, et qu'il nous serait facile d'en montrer la faiblesse et le vide. Nous avons enveloppé dans la même condamnation les ouvrages de tous les rationalistes. Nos paroles furent accueillies avec défiance, et même avec un sourire un peu moqueur, par des personnes respectables du reste, mais peu au courant de ces matières. On nous a pris sur parole; on nous a sommé de tenir notre promesse. Le défi fut accepté. C'était pour nous un engagement d'étudier ces écrits avec soin, afin d'en faire une critique exacte;

c'était un devoir pour nous de les analyser aussi sérieusement que nos occupations pourraient nous le permettre.

Nous nous sommes donc mis à l'œuvre. Nous avons étudié ces divers ouvrages ; nous avons considéré le sujet d'une manière tout à fait générale. Nous avons fait des recherches afin d'éclaircir les questions qui se présentaient en foule et à chaque pas. Nous tenions à honneur de n'être pas trop au-dessous de notre tâche, et de répandre la lumière dans l'esprit de nos amis. Nous avons communiqué notre travail aux personnes qui nous entourent. Elles ont écouté avec intérêt et bonheur la lecture qui leur en a été faite. Nous avons vu se dissiper peu à peu les nuages qui s'étaient formés autour de leur intelligence, et bien des doutes qui avaient pénétré dans leurs âmes, se sont évanouis devant la lumière de la vérité.

On a demandé que ce travail fût imprimé. Cette proposition fut d'abord rejetée bien loin. On a insisté à plusieurs reprises. Nous avons cédé à ces instances; seulement nous avons demandé un délai pour mettre un peu d'ordre dans nos idées. Telle est l'origine de cet ouvrage; il fut d'abord composé pour quelques amis; c'est aussi pour les mêmes personnes qu'il a été imprimé.

Nous sentons le besoin de déclarer que nous n'avons pas la prétention de mieux faire que tant d'hommes de mérite qui ont traité le même sujet. Ce qui nous a déterminé à faire paraître le fruit de nos recherches, c'est l'espoir d'être utile à certaines personnes. Nous serions heureux de contribuer à procurer la paix et le bonheur à quelques âmes troublées et inquiètes. Ce qui nous inspire cette confiance, c'est que nous avons déjà consolé et fortifié plusieurs de nos amis; c'est encore parce que nous avons présenté ces questions sous divers points de vue particuliers et faciles à saisir. Nous savons en effet que bien des esprits sont peu touchés par des considérations métaphysiques et par des raisonnements abstraits. La vérité pénètre souvent dans les cœurs par les voies les plus simples.

L'auteur s'adresse à toutes les classes de la société. Les matières qu'il traite intéressent tous les hommes sans exception ; elles intéressent les grands et les petits, les hommes d'État et le peuple, les savants et les ignorants, les pères et les mères de famille; elles intéressent tous les âges et toutes les conditions : car il s'agit de connaître la vérité qui est la vie des nations, des familles et de tous les hommes. Du reste, n'eût-il la consolation d'être utile qu'à une

seule âme, il se croirait largement payé de ses peines.

Ce qui caractérise spécialement notre travail, c'est qu'en combattant les erreurs de messieurs les rationalistes, nous nous sommes attaché à faire briller l'incorruptible vérité ; nous avons essayé de mettre le remède à côté du mal.

Nous déclarons que, s'il s'était glissé quelque erreur dans cet écrit, nous prenons l'engagement de la rectifier ; s'il nous était échappé quelques expressions blessantes, nous les désavouons : car l'amour du bien et du vrai n'autorise personne à manquer aux lois des convenances et de la charité.

Nous devons aussi remarquer que nous n'avons pas suivi une marche rigoureusement méthodique dans l'exposition de nos idées. Nous avons cherché avant tout à être solide, simple et clair ; notre pensée dominante a été d'éclairer les âmes et de répandre, selon la mesure de nos forces, la véritable lumière. Nous avons suivi, pour atteindre ce noble but, la voie qui nous a paru la plus sûre et la plus capable de porter la conviction dans les âmes (1).

(1) Dans cet écrit l'auteur parle comme s'il s'adressait à un auditoire, à des personnes présentes. Telle était la forme première de l'ouvrage; il a cru devoir la conserver.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Appréciation générale du rationalisme.

Pour bien apprécier un système, il faut l'étudier et l'approfondir; c'est une condition nécessaire pour le juger en connaissance de cause. Cette première réflexion peut vous donner une idée de l'embarras où je me suis trouvé, lorsque j'eus pris la résolution de parler des erreurs de notre époque, et spécialement de combattre le rationalisme. Dès le moment où j'ai voulu me rendre compte des principes adoptés par les auteurs qui se sont déclarés les partisans de ce système, j'ai vu devant moi un vrai labyrinthe, un océan d'une immense étendue, une forêt sans limites appréciables. J'ai cherché un fil pour me diriger, une lumière pour m'éclairer, et j'ai cherché en vain. Ce que je viens de dire peut d'abord paraître étonnant, dénué de fondement ou du moins singulièrement exagéré. Quelques mots suffiront pour vous faire partager ma conviction sur ce point.

Messieurs les rationalistes ont-ils un système qui soit bien défini ? ont-ils une doctrine claire, nette, arrêtée, une doctrine qui leur soit commune ? ont-ils au moins quelques principes sur lesquels ils soient d'accord ? Ne cherchez pas cela : vous perdriez complétement votre temps. Que résulte-t-il de là ? c'est que ce sont des adversaires insaisissables. Ils ressemblent assez bien à des soldats qui redoutent de se montrer sur un champ de bataille en face de l'ennemi, qui paraissent un instant, et qui se hâtent de se cacher ensuite dans d'épaisses forêts ou dans des montagnes inaccessibles, d'où ils lancent une grêle de traits. Cette tactique peut paraître habile ; mais elle n'est ni franche ni généreuse.

Il y a en France quelques centaines, peut-être quelques milliers de rationalistes, ou du moins quelques milliers d'hommes qui prennent ce nom et qui ont arboré ce drapeau. Chacun d'entre eux a ses idées particulières, ses maximes, ses doctrines. Leurs principes sont disséminés dans une foule innombrable d'ouvrages qui sont fort volumineux. Il faudrait plusieurs centaines de vies mises bout à bout pour pouvoir pénétrer dans ce labyrinthe, y voir quelque chose et y porter la lumière. Voilà un fait qu'il n'est pas possible de contester. Car on formerait une immense bibliothèque avec les écrits qui ont été composés sur ce sujet dans notre siècle.

Lorsqu'un auteur veut parler de la religion chrétienne, il n'a pas besoin de faire tant de recherches : il n'éprouve pas de semblables difficultés ; car nos dogmes sont clairs, lumineux, précis ; ils ont été cent fois définis, expliqués avec une exactitude vraiment mathématique et dont il n'est pas possible de trouver d'exemple. Ils brillent aux regards comme la lumière du soleil ; on les trouve exposés et résumés avec ordre et méthode dans une foule d'ouvrages ou de manuels, que chacun peut facilement se procurer. Ils ont été mis à la portée de toutes les intelligences et des enfants eux-mêmes. Nous trouvons déjà en cela une présomption immense en notre faveur : car il est de la nature de la vérité d'affronter tous les regards et de ne pas craindre le grand jour. C'est au contraire le propre de l'erreur de s'envelopper d'ombres et de ténèbres. Il est encore une autre chose qui n'est pas moins frappante : c'est que le chrétien ne varie pas ; ce qu'il croyait dans l'enfance, il le croit à trente ans, et il le croira jusqu'à sa dernière heure. De plus, ce qu'on admet comme vrai à Rome, on l'admet également à Paris, à Madrid, à Vienne, à Londres, à Pékin, à la Nouvelle-Orléans, dans les îles les plus éloignées, dans tout l'univers, et jusque dans les déserts de l'Afrique et dans les contrées les plus écartées de l'Asie et

de l'Amérique. Nos principes essentiels sont immuables comme la lumière du soleil.

Cependant, que faire en présence de cette difficulté? Faut-il renoncer à prendre la parole ou à écrire pour dévoiler l'erreur, lorsqu'elle s'efforce de se rendre invisible et inabordable. Parce qu'elle a recours à l'adresse et à la ruse, faudra-t-il renoncer à défendre la vérité et à la faire briller aux regards de ceux qui la cherchent sincèrement? Un bon soldat poursuit l'ennemi partout, et jusque dans les lieux les plus inaccessibles ; les obstacles ne font qu'accroître son courage ; il sait qu'il y a d'autant plus de gloire à vaincre que les difficultés paraissent plus insurmontables.

Si du moins les idées de messieurs les rationalistes pouvaient se résumer en quelques systèmes ; s'ils formaient dix, quinze, vingt écoles, dont chacune aurait ses règles, ses maximes fixes, déterminées, nous pourrions encore nous consoler : nous marcherions sur un terrain ferme ; nous verrions à qui nous aurions affaire. Mais ces messieurs s'envolent dans les nuages : comment les y suivre ? Non-seulement il y a autant de systèmes que d'individus; non-seulement il y a par là même des milliers d'écoles ; mais chaque auteur se contredit souvent lui-même, et après avoir composé des livres où il expose ses vues, ses idées, ses imaginations, ses doctrines, quelques années, quelques mois se sont à peine écoulés, il fait paraître un nouveau livre, et nous sommes surpris d'y trouver des idées toutes différentes. Il y a quelque chose de plus étonnant encore : c'est que vous verrez dans le même ouvrage les doctrines les plus opposées. Il est une autre chose qui n'est pas moins embarrassante : lorsqu'on parcourt les écrits des philosophes et surtout de messieurs les rationalfstes, il faudrait avoir constamment à côté de soi le fameux devin Calchas, l'oracle de Delphes ou la sybille de Cumes ; il faudrait appeler auprès de soi, non pas un petit, mais un grand prophète. Leurs écrits sont souvent un en-

chaînement d'énigmes et d'oracles embrouillés et obscurs. En présence de ces difficultés que ferons-nous? Nous ne passerons pas inutilement notre temps à réfuter une à une les opinions de nos excellents messieurs : cela ne serait pas possible ; ce serait nous épuiser en pure perte ; autant vaudrait-il être condamné à dessécher l'Océan. Cette comparaison ne dit rien de trop : car l'un est aussi difficile que l'autre. Nous croyons avoir surmonté tous ces obstacles.

Donnons d'abord ici en peu de mots, autant que nous le pouvons, une idée exacte du rationalisme. Souvent il suffit de considérer de près l'erreur pour la combattre d'une manière efficace.

Ce qui éblouit la plupart des hommes, ce sont souvent des phrases brillantes, des expressions séduisantes. C'est un langage qui parle à l'imagination. C'est en flattant la vanité et toutes les passions qu'on entraîne certains esprits frivoles. Nous pèserons ces mots sonores et nous réduirons les choses à leur juste valeur.

La première question qui se présente est donc celle-ci : Qu'est-ce que le rationalisme? C'est un système qui consiste à prendre pour guide la raison individuelle dans la recherche de la vérité : voilà le grand cheval de bataille de messieurs les rationalistes, voilà leur règle fondamentale, voilà leur point de départ, voilà le fondement sur lequel ils bâtissent. D'après ce principe chaque personne, chaque individu pourra se conduire selon ses lumières, prendre pour loi ses idées, ses vues particulières : voilà la règle unique de ceux qui se sont rangés sous l'étendard du rationalisme. C'est là leur forteresse, leur citadelle ; l'arsenal où ils vont chercher leurs armes, c'est la raison individuelle, c'est la raison de chaque personne. Mais est-ce là une base bien solide? Ce principe n'a-t-il pas souvent, presque toujours, égaré ceux qui l'ont pris pour flambeau unique dans la recherche et la manifestation de la vérité? Ce fameux cheval

de bataille n'a-t-il pas souvent jeté dans des précipices ceux qui l'ont monté sans précaution ? Que de choses nous aurions à dire sur les erreurs auxquelles ce système a donné lieu à toutes les époques depuis l'origine du monde ! Ce serait la matière de plusieurs volumes. Mais nous devons ici nous borner à quelques considérations.

Tout homme qui raisonne, qui a un peu d'instruction et d'intelligence, n'acceptera ce système qu'avec beaucoup de défiance. Pour peu qu'il réfléchisse, il verra se dresser devant lui mille difficultés. Voici sur ce sujet quelques questions qui se présentent comme d'elles-mêmes, et dont la solution n'a pas encore été donnée, et il n'est pas probable qu'elle le soit de sitôt. Quelles sont les conditions essentielles pour que la raison individuelle soit un guide sûr et certain ? A quel âge peut-on la prendre pour règle sans danger et sans s'exposer à de funestes écarts ? sera-ce à sept ou à dix ans ? sera-ce à quinze ou vingt ans ? sera-ce à trente, quarante ou soixante ans, lorsque les passions affaiblies ou éteintes nous permettent de juger plus sainement les choses ? Mais ce n'est pas tout : ceux qui sont étrangers à la littérature et qui ont l'intelligence peu développée, ont-ils assez de lumières pour se diriger eux-mêmes ? quel degré d'instruction faudra-t-il avoir pour cela ? quel genre de connaissances faudra-t-il posséder pour être en sûreté ? Combien d'années faudra-t-il avoir étudié ? Le peuple pourra-t-il sans dangers être livré à lui-même ? Et dans ce cas qui lui servira de guide ? Les dames, qui ne font pas ordinairement d'études sérieuses et profondes, seront-elles autorisées à se conduire elles-mêmes ? Ne serait-il pas souverainement injuste de les tenir dans la tutelle et l'esclavage, tandis qu'autour d'elles tout le monde jouirait de la liberté ? cela serait d'autant plus révoltant qu'il en est un très-grand nombre qui ont une intelligence supérieure, et que souvent elles ont les passions moins vives, une admirable droiture, un sens moral plus sûr, plus

exquis, plus développé; de sorte qu'elles pourraient dans mille circonstances servir de guides et de conseil aux hommes. Les choses n'en iraient souvent que beaucoup mieux. Ce sont de graves questions; elles n'ont jamais été résolues. De là vient que ceux qui ont pris pour guide la raison individuelle, n'ont le plus souvent rien fait, ou sont tombés presque tous dans des abîmes. Il n'y a là rien d'étonnant; cela devait être : ils manquaient de lumière et marchaient dans les ténèbres.

Ces difficultés, qui sont déjà bien grandes, ne sont pas les seules. En voici quelques autres : Quelles sont les choses sur lesquelles la raison de chaque personne sera appelée à se prononcer? Pourra-t-elle décider les grandes questions philosophiques, morales, religieuses et politiques? Mais serait-il sage et prudent de prendre un parti sur des objets inconnus? Aucun homme sensé ne l'admettra. Il faudra donc que chaque personne approfondisse la religion, la morale, la philosophie, la politique? il faudra comparer entre eux tous les systèmes, pour ne pas s'égarer. Que de recherches pénibles ne faudra-t-il pas faire? combien de livres volumineux ne faudra-t-il pas lire? Mais il est beaucoup de personnes à qui le temps manque; d'autres n'en ont pas la volonté; il en est un très-grand nombre qui n'ont ni assez d'instruction ni assez de pénétration, de sorte qu'on pourrait à peine trouver une personne sur cent ou même sur mille qui pût s'appuyer avec assurance sur la raison individuelle. Ce sont là des questions graves et sérieuses. Jusqu'à présent, messieurs les rationalistes ne nous ont pas encore donné de règles précises et claires pour les éclaircir. De là vient que la plupart de leurs ouvrages sont de vraies tours de Babel. Nous les voyons partir d'un même point, et cependant il n'en est pas deux qui marchent ensemble. Ils s'égarent et se perdent presque tous dans des sentiers où il est impossible à un homme de bon sens de les suivre; ils roulent

dans des abîmes, semblables à des coursiers fougueux qui n'ont plus de guide. Ce sont là des difficultés immenses dont la solution n'a jamais été donnée ; il est clair par là qu'on s'aventure témérairement dans des régions inconnues et dangereuses.

Cependant, comment nous y prendrons-nous pour bien apprécier ces doctrines? quel procédé suivrons-nous ? Notre marche sera loyale, pleine de franchise; nous examinerons les systèmes de messieurs les rationalistes avec l'impartialité dont nous sommes capable, et nous tâcherons d'arriver à une conclusion pratique; nous invoquerons des principes certains et lumineux, des autorités imposantes.

Il est des hommes qui voudraient accorder à la raison individuelle, à chaque homme, une sorte d'infaillibilité. Mais cette prétention est-elle fondée ? Peut-on l'admettre raisonnablement? Si nous consultons l'histoire sur ce point, que nous répondra-t-elle? viendra-t-elle la confirmer? n'est-ce pas au moins fort douteux ? S'il est prouvé que les plus hautes intelligences, que les plus grands génies sont tombés souvent dans les plus déplorables erreurs ; s'il est démontré que les hommes les plus habiles et les plus instruits ont quelquefois adopté les idées les plus fausses et les plus dangereuses pour le repos de la société et le bonheur de tous les hommes; n'aurons-nous pas des motifs de nous défier de ce système séduisant et de ne l'accepter qu'avec d'immenses précautions? Si je demandais à messieurs les rationalistes de me montrer un seul homme, quelques talents qu'il ait possédés, quel qu'ait été son génie, qui n'ait enseigné des erreurs graves, lorsqu'il a pris pour guide la raison individuelle, ne seraient-ils pas fort embarrassés? Cet homme, est-ce Platon? est-ce Aristote? est-ce Zénon? est-ce Cicéron? est-ce Rousseau? est-ce Voltaire? est-ce Luther? est-ce Calvin? est-ce Saint-Simon? est-ce Fourrier? est-ce Proudhon? etc. Assurément ces hommes ne

manquaient pas d'intelligence; cependant on convient qu'ils ont quelquefois enseigné des doctrines fausses, funestes, déplorables.

N'a-t-on pas vu des académiciens nier les vérités les plus claires? n'a-t-on pas vu même des académies presque entières contester les principes les plus lumineux, par exemple l'existence de Dieu; cela est rare, mais cela s'est vu. Comment expliquer cette espèce de mystère? c'est que beaucoup de causes aveuglent non-seulement les ignorants, mais encore ceux que l'on appelle savants, et quelquefois ceux-ci plus que les autres. Nous tâcherons de dévoiler la source du mal.

Notre but n'est pas de déprécier les nobles facultés que nous avons reçues du Ciel; bien loin de là; mais ce qui n'est pas acceptable, c'est qu'on fasse de chaque homme une petite divinité qui sait tout, qui ne peut s'égarer et qui se suffit à elle-même. Voilà pourtant quelles sont les prétentions de certains esprits à notre époque. Je demande à tout homme de bon sens si ce n'est pas là une erreur évidente, dangereuse, réfutée par toute l'histoire et par ce qui se passe tous les jours sous nos yeux! En effet, combien d'écrivains, prenant pour règle la raison individuelle, ont autorisé tous les crimes, toutes les infamies! Combien d'auteurs ont osé écrire que l'homme peut tout se permettre! Combien ont avancé que toutes les actions sont indifférentes! Le trop célèbre Proudhon n'a-t-il pas enseigné que la propriété est un vol? Si la raison individuelle a inspiré à Platon une doctrine généralement belle, bien qu'on y trouve encore des erreurs, n'a-t elle pas aussi donné lieu au système d'Epicure, qui porte les hommes à se dégrader dans la volupté et qui perd les États? Si la raison individuelle a été un guide assez heureux pour Socrate, il n'en a pas été de même pour les sophistes qui vivaient à la même époque. Si cette même raison a donné à la Grèce Aristide et quelques hommes de mérite, si elle a donné à Rome Cincinnatus et d'autres grands hommes,

n'a-t-elle pas aussi donné au monde une foule de tyrans cruels et féroces, qui se sont fait un jeu de dévaster les royaumes et de faire couler le sang humain par torrents?

Combien d'écrivains, en consultant leurs lumières naturelles, avancent même de nos jours des doctrines révoltantes? Combien n'en est-il pas qui justifient tous les crimes, tous les désordres, toutes les cruautés, tous les forfaits? Des milliers de faits prouvent que je dis ici l'exacte vérité. Ne semble-t-il pas que de nos jours, au XIXe siècle, la raison devrait pouvoir se suffire à elle-même? il n'en est rien. Les erreurs nous enveloppent de toutes parts comme un déluge; nous en donnerons des preuves multipliées et irrécusables.

Il suit de là que la raison a besoin d'être éclairée, d'être guidée et soutenue, et qu'elle s'expose à tomber dans des précipices, lorsqu'elle est livrée à elle-même. Mais où trouverons-nous cette lumière si nécessaire, ce guide si précieux, cet appui si urgent? nous tâcherons d'établir quelques règles utiles pour atteindre ce but.

Mais parler comme nous venons de le faire, n'est-ce pas avilir la noble prérogative qui fait notre grandeur? Tout homme qui jugera sainement des choses, et les appréciera à leur juste valeur, ne le pensera pas. En effet, ce n'est pas méconnaître les droits de la raison que de l'éclairer, la diriger et la guider; mais ceux-là méritent ce reproche qui la précipitent dans tous les écarts, en l'exaltant outre mesure.

La raison humaine a fait de grandes choses dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, dans l'industrie; sous ce rapport nous pouvons lui donner les plus grands éloges, et ne pas mettre de restriction à notre admiration; mais il est plusieurs points essentiels sur lesquels il n'est pas possible de lui donner une confiance illimitée. La raison abandonnée à elle-même peut-elle nous éclairer avec certitude sur la nature de Dieu, sur ses perfections et sur toutes les questions religieuses? Pour traiter ces matières élevées, elle

a besoin d'un secours spécial ; l'expérience prouve qu'ici elle ne peut pas se suffire à elle-même. Il en est de même d'un grand nombre d'autres sujets. Qui me dira ce que c'est que l'homme? Qui me fera connaître les relations que nous devons avoir avec Dieu ? Qui m'expliquera le but de la création ? Pourquoi suis-je sur la terre? Pourquoi ce besoin de l'infini qui nous poursuit sans cesse? Que deviendrons-nous après la séparation de l'âme et du corps? notre âme est-elle immortelle ? quels sont dans une autre vie les châtiments du vice et la récompense de la vertu ? A quelles conditions peut-on mériter la félicité des âmes justes et vertueuses? Quels sont nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers nos semblables? Qui nous donnera des règles de morale qui soient claires, précises, certaines ? Qui nous tracera avec assurance les limites de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas ? Sur toutes ces questions et sur une foule d'autres qui sont capitales et qui sont le fondement de la société, la raison individuelle a donné souvent les solutions les plus dangereuses et les plus opposées. Il est donc évident qu'il faut s'en défier et se mettre en garde contre ses décisions, disons plutôt contre ses illusions et ses égarements. Ah ! s'il y a une chose claire au monde, c'est bien celle-là.

Non-seulement la raison individuelle livrée à ses seules lumières n'est pas une règle sûre et infaillible ; mais nous pouvons affirmer qu'elle a été la cause et la source de beaucoup d'erreurs qui ont inondé le monde. Celui qui étudiera l'histoire ne tardera pas à le reconnaître. Examinez les divers systèmes de philosophie : ils se succèdent avec tant de rapidité qu'on n'a pas même le temps de savoir s'ils ont jamais existé; si vous remontez à leur origine, vous verrez que c'est presque toujours la raison individuelle qui a fait fausse route. Pourquoi certains auteurs foulent-ils aux pieds les principes du sens commun, et tombent-ils même quelquefois dans l'absurde? C'est qu'ils préfèrent leurs idées

particulières, leurs imaginations, aux vérités généralement reconnues et adoptées par tous les hommes. Mais c'est là l'essence du rationalisme. On peut donc affirmer que ce système se mêle à toutes les fausses doctrines, et qu'il en est la source la plus ordinaire et la plus féconde.

Comment en effet le panthéisme s'est-il introduit dans le monde ? Quelques philosophes ont voulu tout comprendre avec leur faible raison, et, ne pouvant pas concevoir l'idée de la création, ne voyant pas comment Dieu a pu donner l'existence à des êtres qui n'étaient pas, ils ont imaginé que tout est nécessaire et éternel ; ils ont conclu que la divinité n'est autre chose que l'ensemble de tout ce que nous voyons. D'autres, ne pouvant pas s'expliquer comment un esprit peut être uni à un corps d'une manière si intime que deux substances opposées semblent s'identifier, ont été portés à soutenir qu'il n'y a que des corps : ce sont les matérialistes. Il en est d'autres qui sont arrivés à une conclusion entièrement opposée. Ne pouvant se rendre raison de ce que c'est que la matière, se trouvant arrêtés devant cette question : Qu'est-ce qu'un corps ? qu'est-ce qu'un atome ? ils ont décidé que la matière n'existe pas. Voulant sonder l'essence des choses, contempler la vérité face à face, et s'obstinant à ne pas tenir compte des conditions de notre nature essentiellement limitée, ils ont soutenu qu'il n'y a de réel que l'idée, qu'il n'y a ni vrai, ni faux, que le mensonge et la vérité c'est une même chose, que la différence entre le crime et la vertu est imaginaire, est un préjugé : ce sont les idéalistes. D'autres, ne pouvant comprendre Dieu, ont poussé l'audace jusqu'à mentir à leur conscience et ont dit : Dieu n'est pas. On ne peut pas descendre plus bas. Il en est qui, ne pouvant concilier la prescience de Dieu avec notre liberté, ont nié une vérité aussi claire que la lumière du jour, et qui est écrite dans le cœur et dans la conscience de chaque homme : ce sont les fatalistes. D'autres, séduits par le sensualisme,

ont fait consister le souverain bien de l'homme, son bonheur, dans la volupté; ils se sont plongés dans tous les vices et sont arrivés au dernier degré de l'avilissement : ce sont les épicuriens. Il en est qui, fatigués de l'idée d'une Providence qui voit tout et connaît jusqu'à nos plus secrètes pensées, ont imaginé que Dieu ne s'occupe pas de ce monde. Ces systèmes ne sont pas les seuls : il en est mille autres qui courent le monde. Mais quelle en est la cause? elle est bien claire, c'est la raison individuelle. Cependant toutes ces doctrines entièrement opposées les unes aux autres ne peuvent pas être également vraies; il faut donc admettre que la raison individuelle a besoin d'être éclairée et guidée.

Pour bien apprécier le rationalisme, voici la marche que nous avons suivie. Ne pouvant pas examiner successivement la doctrine de tous les rationalistes, puisque c'est un vrai labyrinthe, nous avons étudié d'abord le système d'un écrivain qui appartient à cette école, et qui passe pour un des plus célèbres; cet écrivain, c'est M. Renan. Cependant tout ce que nous dirons réfutera complétement toutes les théories inventées par la raison individuelle.

Notre travail se divise en plusieurs parties. Nous avons d'abord montré la fausseté des principes sur lesquels s'appuient les rationalistes, et ensuite nous avons dévoilé leurs innombrables erreurs. Nous avons prouvé que leurs systèmes sont réprouvés par l'histoire, par la science, par la morale, par tous les grands hommes de tous les siècles, et par le sens commun.

Après avoir prouvé que les doctrines de messieurs les rationalistes sont fausses, funestes pour le repos des États et le bonheur des familles et de tous les hommes, nous montrerons où nous devons chercher ces principes vrais et féconds qui font les grandes nations, et qui peuvent procurer aux royaumes, à tous les âges, à toutes les classes de la société, la véritable prospérité et les joies pures et solides.

Tout ce que nous disons repose sur des preuves nombreuses et capables de convaincre les âmes droites et sincères.

Ce n'est pas que nous prétendions avoir épuisé cette vaste matière; bien loin de là, nous sommes convaincu que nous l'avons à peine effleurée. Ce que nous avons fait pourrait être considéré comme l'introduction d'un ouvrage d'une grande importance et d'une immense étendue.

Comme il est utile de parler à la fois à l'intelligence et à l'imagination, nous avons cherché à semer quelques fleurs sur notre route ; nous avons employé quelquefois des images agréables, quelques idées plaisantes mais innocentes. Nous nous sommes rappelé que, selon un poëte de l'antiquité, il est utile de dire la vérité en riant.

. . . . . Quanquam ridendo dicere verum
Quid vetat? . . . .
Lectorem delectando pariterque monendo. (HORACE.)

Nous pourrons rire et nous amuser bien souvent, lorsque nous verrons les idées singulières, bizarres et curieuses de certains philosophes, et spécialement des rationalistes.

Dans cet écrit nous avons un double but : nous cherchons d'abord à dévoiler l'erreur et ensuite à faire briller la vérité. Telles sont nos deux pensées principales.

Les auteurs qui nous ont précédé dans cette carrière ont fait preuve d'un talent que nous avons admiré. Pourtant, il nous semble que leurs écrits, pour la plupart, laissent quelque chose à désirer. Nous pourrions les comparer à des soldats courageux qui sont chargés de la défense d'une citadelle, qui repoussent vaillamment l'ennemi et l'empêchent de pénétrer dans la place ; si quelques brèches sont pratiquées dans les murailles, ils les réparent à l'instant. Voilà ce que beaucoup d'écrivains remarquables ont fait avec succès. Mais pour remporter complétement la victoire, il faut quelque

chose de plus : il faut poursuivre l'ennemi dans ses retranchements, l'attaquer, le mettre en déroute, le contraindre à déposer les armes, le réduire à l'impuissance ou l'anéantir : alors seulement la victoire est complète. Voilà ce que nous avons essayé de faire. Nous n'osons pas dire que nous avons réussi ; mais nous pensons qu'il est beau d'en avoir conçu le dessein : car combattre l'erreur et contribuer au triomphe de la vérité, c'est travailler au bonheur de la société et de tous les hommes qui sont nos amis et nos frères : c'est à nos yeux une belle et noble entreprise.

Il est une objection qui se présentera à l'esprit de plusieurs personnes : on nous dira que le sujet est épuisé, et qu'on a tout dit sur cette matière. Nous ne partageons pas cette opinion. A des adversaires sans cesse renaissants bien que cent fois défaits, il faut toujours opposer de nouvelles armées. La lutte n'est jamais terminée : elle recommence tous les jours. Nous devons nous attendre à voir paraître sur ces questions de nouveaux ouvrages. Nous pensons que la lumière ne peut jamais venir de trop de côtés à la fois et qu'il est sage de prévenir ses adversaires. Il est souvent utile de ne pas attendre l'ennemi, mais d'aller audevant de lui. Voilà quelques-unes des pensées qui nous ont soutenu dans notre travail.

Nous allons voir, une fois de plus entre des milliers d'autres, quelle confiance peut mériter la raison individuelle. Si elle a pu égarer à toutes les époques tant d'hommes intelligents, nous aurons le droit de conclure que le rationalisme est un système peu sûr et qu'il ne faut l'accepter qu'avec de grandes réserves et d'immenses précautions.

LES ERREURS DU XIXe SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

LES PRINCIPES DES RATIONALISTES SONT FAUX ; LES AUTORITÉS QU'ILS INVOQUENT SONT NULLES OU INCERTAINES.

CHAPITRE PREMIER

Les rationalistes se condamnent souvent eux-mêmes.

L'Europe a été troublée, dans notre siècle, par des doctrines qu'on a présentées comme une création du génie moderne, mais qui sont presque aussi anciennes que le monde. Elles ont donné lieu à de nombreux écrits et ont excité des luttes ardentes, spécialement en Allemagne et en France. Notre but étant d'apprécier les systèmes qui de nos jours cherchent à envahir la société et prétendent régner sur les esprits et sur les cœurs, nous ferons connaître d'abord ces idées qui nous sont données comme un merveilleux et un puissant moyen de régénérer les nations et de les faire marcher rapidement dans les voies du progrès. Un auteur français, M. Renan, a recueilli ces doctrines et les a reproduites dans un ouvrage qui a fait quelque bruit, et qui est intitulé : *La Vie de Jésus*. Nous étudierons d'abord les principes qui sont contenus dans cet écrit, et par là

nous connaîtrons une certaine classe de rationalistes. Nous examinerons ensuite quelle confiance méritent les autres systèmes; en comparant les enseignements, nous verrons facilement où est la vérité.

La *Vie de Jésus* renferme les choses les plus étranges. M. Renan ressemble à un architecte qui élèverait d'une main un magnifique palais et le renverserait de l'autre; c'est là le singulier spectacle que nous offrent souvent les rationalistes. Je vais vous montrer que je parle sérieusement et que je ne dis rien ici qui ne soit exact.

Nous lisons dans l'Introduction (1): « Pour faire revivre « les hautes âmes du passé, une part de divination et de « conjecture doit être permise... La raison d'art, en pareil « cas, est un bon guide; le tact exquis d'un Gœthe trouve- « rait à s'y appliquer... Dans les histoires du genre de celle-ci « le grand signe qu'on est dans le vrai est d'avoir réussi à « combiner les textes d'une façon qui constitue un tout lo- « gique, vraisemblable... Les lois intimes de la vie,... doivent « être à chaque instant consultées... Ce qu'il faut rechercher, « c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la « couleur. Chaque trait qui sort de la narration classique « doit avertir qu'il faut prendre garde. Ce sentiment d'un « organisme vivant, on n'a pas hésité à le prendre pour « règle dans l'agencement général du récit. »

Voilà quelle est la méthode des rationalistes. Voilà le procédé de M. Renan; voyez comme il bâtit et démolit en même temps. Que dit-il en effet? Il nous avertit qu'il *devine*, qu'il *conjecture*, qu'il prend pour guide *la raison d'art, le sentiment, le tact*, qu'il suit les lois adoptées dans *les créations* du génie, qu'il combine les textes d'après les *lois* de la vraisemblance. Maintenant je demanderai à l'auteur dans quelle

(1) Introd., p. LV, LVI.

mesure il devine, quelle part il accorde à la conjecture, au goût, à l'art, au sentiment. Cette part est-elle grande ? Il est utile que nous sachions si c'est l'imagination ou l'histoire véritable qui dominera dans le récit. Il a soin de nous en avertir lui-même : car il ajoute que les lois qu'il pose doivent être consultées à *chaque instant*. Est-il possible d'avouer plus clairement qu'il a composé un roman ? Pourquoi donc ne pas le dire franchement tout d'abord? Pourquoi n'a-t-il pas donné à son livre ce titre : *Roman sur la vie de Jésus?* Lorsqu'un auteur, en composant un ouvrage, *devine, conjecture,* consulte les lois de *l'art,* prend pour guide *son goût* qui peut être faux; lorsqu'il s'abandonne au *sentiment,* il fait évidemment une œuvre d'imagination et non pas une histoire sérieuse ; et s'il présente comme vrai ce qui est l'effet de ses combinaisons et de ses rêves, il abuse ses lecteurs : ce qui n'est pas digne d'un noble cœur. Voilà pourtant ce qu'a fait M. Renan; il l'avoue clairement.

J'ai plusieurs observations importantes à présenter sur les principes que je viens de faire passer sous vos yeux. Je veux vous montrer combien ils sont déraisonnables. D'abord, appliqués à l'histoire, ils sont absurdes : jamais historien n'a procédé de la sorte ; mais considérés en eux-mêmes, ils conduisent nécessairement aux plus grandes erreurs. En voici la preuve : M. Renan, guidé par le sentiment, par le goût, par la raison d'art, par les lois qu'il a posées, voit dans Jésus-Christ le plus grand, le plus vaste des génies, une personne sublime (1) ; il ne tarit pas sur les éloges qu'il prodigue au Messie : comment se fait-il que le sentiment, le goût, la raison d'art ont produit des effets fort différents chez les Juifs qui l'ont fait mourir ? Comment se fait-il que les philosophes païens des premiers siècles, Celse, Porphyre et beaucoup d'autres, ont pensé d'une autre manière ?

(1) *Vie de Jésus*, p. 1.

Comment se fait-il que les plus grands génies depuis dix-huit siècles ont adoré Jésus-Christ comme Dieu, et ont admiré sans restriction les Évangiles, tandis que M. Renan pense sur ces points d'une manière différente, et qu'il a fait de ce livre divin une critique si étroite, si mesquine, si fausse, que les rationalistes allemands en ont souri? C'est que le goût, le sentiment, la divination, la conjecture, sont des guides trompeurs en histoire, et quelquefois même en littérature. Voulez-vous une autre preuve de ce que j'avance? La voici : comment se fait-il que l'auteur de la *Vie de Jésus* n'a vu dans le Cantique des cantiques qu'une sorte de chanson fort commune, tandis que les plus hautes intelligences y ont aperçu des choses si belles, si admirables et si sublimes? Qui ne sait que Voltaire a porté sur plusieurs passages de la Bible et sur d'autres sujets des jugements qui sont méprisés depuis longtemps? Qu'est-ce que tout cela prouve? C'est que le sentiment et la raison d'art, le goût, la divination, la conjecture, ne peuvent manquer d'égarer surtout en histoire; c'est que les préjugés, l'esprit de système, les passions, font voir les choses autrement qu'elles ne sont. Voulez-vous encore une autre preuve de ce que je viens de dire? La voici. Qui donc, depuis dix-huit cents ans, a jamais écrit une pareille Vie de Jésus-Christ! Ainsi il est évident que notre philosophe est dans le faux, dans l'erreur; à moins que nous n'admettions que le goût, l'art, le sentiment, la vraie science, la saine critique, avaient dormi depuis l'origine du monde et que notre idéaliste en est le créateur; ce serait le comble de l'absurde et du ridicule. Proposez à cent auteurs de traiter ce sujet avec les principes de M. Renan, et vous aurez infailliblement cent Vies de Jésus-Christ entièrement différentes. Cela le condamne sans ressource.

Il est une autre observation que je ne puis omettre. Notre philosophe a fait de Jésus-Christ un éloge magnifique dans

certains endroits de son livre : il le place infiniment au-dessus des plus grands hommes ; sa religion, dit-il, est la religion de l'avenir et de tous les mondes ; c'est l'idéal, c'est la perfection la plus sublime ; et, à côté, il en fait un portrait si pauvre, si triste, si misérable ! c'est un contraste absurde. Je lui demanderai aussi comment il prétend juger un tel géant avec les règles communes. Le Messie étant infiniment hors ligne, on ne peut l'apprécier d'après les lois ordinaires. L'auteur ressemble à un nain qui voudrait saisir dans ses bras la terre, le ciel et tous les mondes.

De plus, qui est-il donc? Quels sont ses titres pour mesurer cette grande figure? Je comprends qu'un S. Augustin, un S. Chrysostome, un S. Bernard, un S. Thomas d'Aquin, pourraient dire quelque chose de bien sur cette grande vie ; mais vous, mon cher Ernest, quels sont vos titres? On admet qu'un avare ne parlera pas dignement de la générosité ; un voluptueux ne parlera pas bien de la vertu ; il n'appartient pas à un lâche de parler de la bravoure : c'est une loi générale. Je dirai donc à l'auteur : Jésus-Christ fut humble ; où est votre humilité ? Jésus-Christ fut pauvre ; où est votre pauvreté? Jésus-Christ fut adonné à la prière et aux pratiques de piété ; lui ressemblez-vous ? Jésus-Christ fut soumis aux autorités civiles et religieuses ; l'imitez-vous? Pratiquez constamment pendant dix ans, vingt ans, les belles vertus dont il nous a donné l'exemple ; venez ensuite, vous pourrez écrire sa vie. Jusque-là vous ferez bien de vous taire ; car vous ne débiterez que des erreurs.

Ce que nous venons de dire suffirait déjà pour ruiner sans espoir l'œuvre de M. Renan au point de vue de l'histoire et de la vérité : ce qui est l'essentiel. De tels principes ne sont-ils pas évidemment déraisonnables? Ne sont-ils pas même absurdes ? Nous allons voir, dans le chapitre suivant, des choses qui ne sont pas moins étonnantes.

CHAPITRE II.

L'auteur prend pour guide la critique hégélienne; ce que c'est que cette critique.

M. Renan a dit : « La critique de détail des textes évangé-« liques a été faite par M. Strauss d'une manière qui laisse « peu à désirer (1). » Voici ce que dit à ce sujet un rationaliste allemand, M. Ewald, chef de l'école de Gœttingue, hé-« braïsant distingué : Renan, dit-il, cite avec éloge la *Vie « de Jésus* de Strauss ; il l'estime assez pour dérober à l'ou-« vrage allemand un titre qui n'offre que le nom mutilé « du Sauveur. Comment l'écrivain français ne prend-il pas « garde que cette œuvre, oubliée aujourd'hui en Allemagne, « est tombée devant l'arrêt de l'opinion, qui l'a con-« damnée au nom de la science ? Le livre de Strauss n'a « produit chez nous qu'une sensation de courte durée et « n'a eu de succès qu'auprès des ennemis du Christianisme. « Il trahit une ignorance complète des rapports et de la suc-« cession des Évangiles (2). »

Voilà les paroles d'un homme fort capable, et de la même école que notre philosophe. Le livre de Strauss est de beaucoup supérieur comme érudition ; et cependant l'auteur allemand est accusé d'une ignorance complète. Que dirons-nous donc de l'écrivain français ? Voilà pourtant le guide qu'a pris M. Renan !

Disons quelques mots de la critique allemande, qui a été sa règle et sa lumière.

Dans le siècle dernier on a vu naître et se développer en Allemagne une science, ou plutôt une méthode nouvelle. Je vais vous la faire comprendre en quelques mots. Ce système

(1) Introd., p. VIII. — (2) *M. Renan et les rationalistes allem.*, p. 29.

a dû le jour à un philosophe appelé Hégel. Voici en quoi il consiste : l'auteur pose pour principe que la méthode est tout en philosophie, et il ajoute qu'il n'y a dans le monde rien de réel que l'idée ; il dit qu'il n'y a pas d'autre science que l'idée ; que tout ce que nous éprouvons en nous-mêmes, ce que nous voyons hors de nous, nos conceptions et nos sensations, que tout en un mot sans exception est un produit de notre imagination ; que tout cela n'a rien de réel, et n'est qu'une manifestation, un développement de l'idée. Ces quelques paroles suffisent pour vous faire voir que ce système est un mélange de panthéisme, d'idéalisme et de fatalisme, ou plutôt de rêveries absurdes. Ces doctrines sont présentées de nos jours comme des choses nouvelles ; mais en réalité elles sont fort anciennes ; elles remontent à deux ou trois mille ans. Les sophistes de la Grèce, du temps de Socrate, amusaient leurs disciples avec ces vaines subtilités. Il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour voir que ce système s'écroule et tombe de lui-même ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en apercevoir le néant. Il est repoussé invinciblement par l'évidence et par la conscience de tous les peuples et de tous les hommes sensés. Pour prouver que c'est un rêve et qu'il n'a aucun fondement, il suffit d'en déduire les conséquences immédiates. Si ces données, en effet, sont exactes et vraies, s'il n'y a de réel que nos idées, il faut absolument admettre qu'il n'y a plus de vérité ni d'erreurs ; qu'il n'y a plus de vice ni de vertu ; qu'il n'y a plus de distinction possible entre le bien et le mal ; qu'il n'y a plus de courage, plus de lâcheté ; qu'il n'y a plus de devoirs envers Dieu, envers les hommes, envers nous-mêmes ; que toutes les actions deviennent indifférentes. Il suit de là que la perfidie, la trahison envers sa patrie, envers ses amis, envers ses parents, sont la même chose que la fidélité et le dévouement ; que les mots de justice, d'honneur, de probité,

n'ont plus de sens; qu'il n'existe plus de lois divines et humaines; qu'ôter la vie à son père, à sa mère, à ses semblables, ou se consacrer à leur bonheur, sont des actes fort innocents; puisque, d'après ces principes, les choses les plus louables comme les plus révoltantes ne sont qu'un développement fatal, nécessaire de l'idée. Pour que les vices les plus odieux deviennent des vertus, c'est assez de le croire, de le penser, d'en avoir l'idée bien arrêtée. Ne croyez pas qu'ici il y ait de ma part de l'exagération: car beaucoup d'auteurs ont enseigné ouvertement ces funestes et ridicules doctrines; d'autres plus réservés ont caché le poison sous des formes plus adroites; et celui qui lira attentivement l'ouvrage de M. Renan, y découvrira bientôt des germes de ce système. Ces mots : l'idée, l'idéal, et mille autres semblables, reviennent sans cesse ; pourtant on voit qu'il marche avec crainte; il est comme sur les épines. Que signifie, par exemple, cette phrase : « Les bons et les méchants, ou du moins ceux que l'on regarde *comme tels*, « forment des armées opposées (1)?» L'auteur ne veut-il pas insinuer qu'il n'y a de différence entre les bons et les méchants, entre le vice et la vertu, que celle qui vient de nos opinions, de nos idées? Si ce n'est pas sa pensée, qu'il le dise clairement; mais tout son livre parle contre lui. Il est donc clair que le système de M. Renan est absolument le même que celui d'Hégel, assaisonné de quelques idées particulières.

Nous voyons maintenant quels sont les hommes que l'auteur a pris pour maîtres; ses guides ont été spécialement Hégel et Strauss, qui sont de la même école; et nous savons en partie quels sont les principes qu'il a suivis. Il est clair par là que son livre ne peut contenir que des rêveries, voilées peut-être sous quelques vérités; de là vient qu'il ressemble dans sa marche à un homme qui chancelle, qui

(1) *Vie de Jésus*, p. 45.

craint d'avancer et qui ne sait où il va. C'est ce que l'on remarque même dans les expressions dont il se sert. On voit revenir à chaque instant ces mots : *il semble, je crois, il est vraisemblable, on sent, on voit, probablement, peut-être,* et d'autres du même genre; on les rencontre jusqu'à cinq ou six fois dans quelques lignes ; lisez l'Introduction, et vous en verrez la preuve (1). « *On sent,* dit l'auteur, que Josèphe a parlé pour les Grecs et les Romains;.. je *crois* le passage de Josèphe authentique ; il est du *goût* de cet historien; on *sent* qu'une main chrétienne a retouché le morceau ; on a *peut-être* retranché ou modifié quelques expressions; il s'en fit *probablement* au IIe siècle une édition corrigée. » Quelles preuves convaincantes! quelle science! Avec une puissance visuelle et sentimentale aussi prodigieuse, il n'y a plus de difficulté ni d'énigme possible. M. Renan sera l'oracle de toutes les académies; il sera ce que le Sphynx et Calchas étaient dans l'antiquité ! Ce qui étonne, c'est que tout est de cette force dans l'ouvrage, et que ces principes sont appliqués aux problèmes les plus sérieux. En voici quelques exemples : « Ce qui est le plus « *vraisemblable* (2), c'est que ni pour Matthieu, ni pour Marc, « nous n'avons les rédactions originales. *On est tenté* (3) de « croire que Jean, dans sa vieillesse, ayant lu les récits évan-« géliques qui circulaient, y remarqua diverses inexactitudes; « s'il faut tout dire, nous ajouterons que *probablement* (4) « Jean lui-même eut en cela peu de part; l'auteur *semble* (5) « s'être proposé de rendre hommage à l'apôtre Pierre. » C'est avec de telles armes, avec ces *peut-être* qu'on veut démolir un édifice aussi solide que les Évangiles ! C'est perdre son temps. Lisez l'ouvrage avec attention, et vous verrez que mille questions qui se rapportent à Jésus-Christ, à son his-

(1) Introd., p. X. — (2) Intr., p. XIX. — (3) Intr., p. XXVII.
(4) Intr., p. XXXII. — (5) Intr., *ibid.*

toire, à sa doctrine, sont tranchées avec la même légèreté.

Il est bon de vous dire qu'Hégel et Strauss, dont M. Renan s'est déclaré le disciple, ont fini leur temps pour les hommes qui étudient ces matières et qui ont un peu d'instruction. Je vais vous le montrer. On lit dans la *Revue des Deux-Mondes* (1): « Hégel n'a plus de disciples... il est telle page de sa *Logique* « dont le jargon semble défier l'intelligence humaine, et qui « fait douter que l'auteur se soit compris lui-même. Sa dialec- « tique est d'une telle subtilité, que le *Parménide* de Platon « n'est auprès d'elle qu'un jeu d'enfant. On croirait, en la « lisant, assister à la formation d'une mythologie. » On lit encore dans la même Revue (2) : « La philosophie d'Hégel con- « siste *en mots* ; c'est la science de l'absolu, et l'absolu pour « lui, c'est le néant et l'absurde... Le système d'Hégel s'est dis- « sous, laissant derrière lui d'immenses ruines. Quant à ensei- « gner à l'homme comment il doit se conduire, ce n'est pas « l'affaire de la philosophie... La philosophie d'Hégel, passant « par diverses phases, a abouti à tout renverser, a produit « le culte du génie, ensuite celui de la chair, l'égoïsme, « vraies saturnales de la philosophie. Nous sommes en pré- « sence, non pas d'une évolution, mais d'une décomposition, « d'une *fermentation putride*. Le plus puissant mouvement « de la pensée a abouti au scandale, à la folie, au néant (3). « L'hégélianisme comme doctrine a fait son temps; comme « système il n'existe plus qu'à l'état de formule stérile, de « ritournelle dialectique ; c'est le gobelet du prestidigita- « teur, sous lequel on retrouve ce qu'on y a mis et rien de « plus. » Vous voyez ce que c'est que la critique hégélienne ; vous voyez quelles en ont été les conséquences. Les philosophes se servent souvent de mots sonores, obscurs et pompeux pour séduire les âmes droites et candides. Vous

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1861, art. *Hégel.*

(2) *Revue des Deux-Mondes*, *ibid.* — (3) Id., *ibid.*

voyez quel a été le résultat du système d'Hégel et de Strauss, que plusieurs écrivains veulent introduire parmi nous. Ce système est résumé par ces mots de la *Revue des Deux-Mondes* : *scandale, absurde, folie, néant, fermentation putride,* corruption, immoralité. Tout le livre de M. Renan repose sur cette absurde et ridicule critique.

CHAPITRE III.

Valeur des autorités invoquées par M. Renan.

Ce que nous avons dit dans les deux chapitres précédents, suffirait déjà pour anéantir le système de M. Renan, et pour renverser complétement l'édifice qu'il a élevé dans le vide et à tant de frais. Nous savons, en effet, quels sont les hommes qu'il a pris spécialement pour maîtres ; nous connaissons en partie ses principes, ses doctrines. La *Revue des Deux-Mondes* nous a éclairés là-dessus. Elle résume la science de ces grands génies par ces quatre mots : *scandale, folie, absurde, néant*, qui expriment admirablement, parfaitement, le système qu'a suivi M. Renan, et qui pulvérisent d'un seul coup son ouvrage. Car son premier point d'appui, c'est la critique hégélienne ou l'idéalisme, deux expressions qui ont la même signification ; c'est l'art de tout inventer, de tout deviner, de mêler toutes les imaginations avec quelques vérités ; c'est l'art de tout confondre, de tout brouiller et de tout dénaturer. Cette sentence doit être acceptée comme étant exacte et conforme à la vérité, parce qu'elle vient d'hommes instruits et compétents, qui sont même les amis de l'auteur, et qui, à certains égards, marchent sous le même drapeau. Mais notre écrivain a encore puisé à d'autres sources ; il est utile de les passer en revue, afin que nous puissions en connaître la valeur.

Outre Hégel et Strauss, qui sont les deux grands maîtres de M. Renan, il s'appuie encore sur le Talmud. Or tous les hommes qui ont étudié ces questions savent que c'est un ouvrage sans autorité. Je me borne à citer un auteur entre mille autres; il vaut bien ceux qu'invoque notre idéaliste. M. Bouillet dit, dans son *Dictionnaire historique*, qu'il y a deux Talmuds : « celui de Jérusalem qui fut achevé dans le « deuxième siècle; il est inintelligible pour les Juifs eux-« mêmes; et celui de Babylone, composé vers le troisième « ou le quatrième siècle: on trouve dans ce livre une foule « de fables et de graves erreurs chronologiques. » Le célèbre philosophe allemand dont nous avons déjà parlé, M. Ewald, renvoie l'auteur de la *Vie de Jésus* à S. Epiphane, et lui conseille de ne pas abuser de quelques mots mal interprétés du Talmud (1). Il confirme par là ce que nous venons de dire.

Puisque M. Renan a lu le Talmud avec tant d'attention, il aurait dû y voir que Jésus-Christ, de l'aveu des Juifs, était de la famille de David, et ne pas tomber dans une grave erreur, en niant gratuitement ce fait si bien prouvé. Mais nous oublions que l'auteur a adopté le système d'Hégel, qui autorise toutes les rêveries et permet de tout dénaturer. Il faut aussi nous rappeler que la sincérité a *deux mesures;* c'est lui-même qui le dit; c'est un de ses principes. C'est ainsi que toutes les erreurs se tiennent et que les plus folles imaginations deviennent des vérités. M. Renan invoque également l'autorité de Philon. Tout ce que notre philosophe dit sur cet écrivain est arbitraire; et lorsqu'il affirme qu'Hillel a été le maître de Jésus, et Philon son frère aîné, il avance une hypothèse sans valeur historique. M. Keim, rationaliste allemand, appelle tout cela des *paradoxes* et des *affirmations* d'une *incomparable légèreté* (2). Pour ce qui est de Josèphe, l'auteur a pu tirer de

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, Douniol, p. 51.
(2) *Ibid.*, p. 51.

ses écrits des renseignements utiles sur l'histoire des Juifs, voilà tout; et même, sur ce point, des hommes fort capables n'ont pas craint de dire que M. Renan n'a pas lu Josèphe, ou qu'il ne l'a lu que d'une manière fort superficielle, tellement il est à côté de la vérité dans tout ce qu'il avance sur cet historien. Voilà donc les sources où notre idéaliste est allé chercher tout ce qu'il nous dit.

Mais il a consulté aussi quelques auteurs français, dont le nom jusqu'à présent est resté dans l'ombre. Peut-être ici sera-t-il plus heureux; voici ce qu'en dit l'auteur allemand que nous avons déjà cité: « L'école franco-allemande de « Strasbourg et de Paris n'a ni indépendance ni originalité; « et, jusqu'ici, elle n'a rien produit, je ne dis pas de remar- « quable, mais de bon (1). » Du reste, ces écrivains sont eux-mêmes des disciples d'Hégel et de Strauss, et par là leurs ouvrages sont déjà jugés; aussi M. Ewald a-t-il dit que leurs principes sont aussi contraires à la science qu'à la religion.

Ainsi notre fameux idéaliste est réduit aux abois, de quelque côté qu'il se tourne; il a bâti dans les airs; il est entièrement abandonné de ses partisans eux-mêmes; la vraie science est contre lui et se rit de ses folles imaginations. Les Allemands se moquent de la simplicité de ceux qui prennent au sérieux un livre rempli de *pauvretés* (2) débitées avec tant d'assurance; et remarquez que je n'invente rien: ce sont les mots dont ils se sont servis; vous pouvez vous en assurer en lisant l'ouvrage que j'ai déjà cité.

M. Renan a aussi pris dans les Évangiles les matériaux dont il se sert pour composer son livre; mais son procédé est étrange, et je doute qu'on puisse trouver quelque chose de semblable en littérature. Depuis qu'on écrit l'histoire, je ne crois pas qu'on rencontre un seul auteur qui lui serve de

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 32.
(2) *Ibid.*, p. 32.

modèle. En cela il est tout à fait original, et il a surpassé Strauss lui-même, qui est tombé dans le mépris. Il admet les Évangiles comme authentiques ou à peu près; il y prend ce qui convient à son plan imaginaire, et il laisse le reste. De plus il dénature les textes. Qui donc a jamais écrit l'histoire de cette manière? Quel nom donner à cette méthode? Que diriez-vous d'un juge qui veut absolument faire perdre une cause où il est intéressé? Il fait dire aux témoins ce qui lui plaît; il dénature les témoignages; il n'écoute que sa passion; il ne recule même pas devant le mensonge; il s'oppose à ce qu'on plaide la cause; il ne laisse parler que les avocats qui pensent comme lui et auxquels il fait dire tout ce qu'il veut. Après ce procédé dérisoire, il prononce la sentence. Notez que dans ce procès il a été juge et partie tout à la fois. Si un accusé était condamné de la sorte, vous seriez indignés, vous crieriez à l'injustice; vous n'auriez pas d'expressions pour rendre les sentiments de vos âmes. C'est pourtant ce qu'a fait l'auteur de la *Vie de Jésus*; ce que nous avons dit le prouve déjà; mais nous le démontrerons d'une manière plus complète encore.

On peut ici proposer une question qui se présente naturellement. M. Renan, pour composer son livre, a eu recours aux Évangiles; mais comment se fait-il qu'il les a mutilés d'une si étrange façon! Il pouvait aussi puiser à tant d'autres sources dans l'antiquité ou dans les temps modernes. Pourquoi les a-t-il négligées? Ce que nous venons de dire peut déjà expliquer ce petit mystère; mais il y a encore une autre raison de cette conduite. Ainsi, Celse, Porphyre, Julien, n'ont pas contesté l'exactitude des textes évangéliques. Pourquoi donc notre idéaliste les a-t-il déchirés si cruellement? Il y avait là une grande difficulté à vaincre; c'est que ces incrédules des premiers siècles croyaient à l'existence de Dieu, à la Providence, au surnaturel; mais nos philosophes n'ad-

mettent pas ces vieilles idées; il faut du neuf; que faire? ils se sépareront de leurs amis. L'idée d'un Dieu juste les gêne; ils l'escamoteront. Pourtant ils le font avec quelques égards dans la forme. Au moins en cela ils sont Français; ils imitent des malfaiteurs qui s'introduiraient, à la faveur de la nuit, chez un propriétaire; ils ne le maltraitent pas; ils lui disent avec une grande politesse, avec toute la délicatesse possible: Monsieur, il y a assez longtemps que vous habitez cette maison; nous vous prions de sortir avec toute votre famille; c'est notre tour; nous vous souhaitons le bonsoir et beaucoup de prospérités; adieu, cher monsieur! portez-vous bien et vos chers enfants de même! Mais, dira le propriétaire tout étonné, tout irrité, où est la justice? où est la probité? où est la loi? Ce sont là de vieux mots, lui répondra-t-on; c'était bon autrefois, aujourd'hui tout est changé; il n'y a plus d'autre loi, d'autre Dieu que l'idée; c'est elle qui est devenue la reine du monde; c'est le règne du plus fort: ainsi le veut la nouvelle philosophie. Ce système doit plaire à une certaine classe de personnes; il n'a été que trop souvent mis en pratique; il a souvent troublé le monde; mais ces commodes maximes, ces lois nouvelles, doivent s'appliquer à tout sans exception. Elles doivent exercer leur empire non-seulement sur les Évangiles, sur la propriété, sur la morale, mais encore sur la matière: nos philosophes l'entendent ainsi. Bientôt, après avoir escamoté Dieu, ils escamoteront le soleil et les astres. Pourquoi pas? Puisque c'est l'idée qui a tout créé, pourquoi ne pourrait-elle pas défaire ce qu'elle a fait! Quelle merveilleuse puissance que celle de l'idée!!! Voilà les abîmes où conduit l'esprit de système; M. Renan est évidemment ici à mille lieues de la vérité et du sens commun.

CHAPITRE IV.

L'auteur cherche à affaiblir par des motifs nuls l'autorité des Évangiles.

Lorsqu'on examine les raisons que fait valoir notre idéaliste pour affaiblir l'authenticité des Évangiles, on est tout étonné de ne trouver absolument rien qui ait quelque force. Bien des personnes peuvent être éblouies, et éprouver à la première vue une certaine illusion ; mais après les premières impressions, la réflexion vient. Lorsqu'on sonde ces phrases plus ou moins sonores, les nuages ne tardent pas à s'évanouir. Si vous pressez dans les mains un ballon tout rempli d'air, vous éprouverez une certaine résistance ; mais si vous le pressez encore, il ne reste plus rien. Il en est de même de ce livre, dans sa partie principale : car j'excepte certains passages tirés des Évangiles, quelques descriptions que nous signalerons. Hors de là, c'est un véritable ballon, c'est une bulle d'air qui ne contient que du vent. Vous en serez de plus en plus convaincus à mesure que nous avancerons dans cette étude.

Nous avons déjà vu que l'auteur ne donne souvent d'autres preuves de ce qu'il avance que ces mots : On *voit*, on *sent*, il est *évident*, il est *vraisemblable*, et beaucoup d'autres de la même force. Il est encore utile de nous rappeler qu'il *devine* qu'il *conjecture*, qu'il fait une œuvre *d'art* et de *goût*, qu'il compose un roman ; il le déclare positivement (1). Ici les expressions ne sont plus les mêmes ; mais la méthode n'a pas changé. Nous prouverons dans la suite, par des raisons solides et claires, l'authenticité des Évangiles ; en attendant, il est

(1) Introduct., p. LV.

assez curieux de voir rapidement ce que dit là-dessus notre philosophe, et de nous rendre compte de sa manière de résoudre les plus difficiles questions. Je me représente Alexandre armé de son épée et déliant ainsi le nœud gordien ; c'est la même hardiesse. Cherchez les preuves sur lesquelles il s'appuie pour parler comme il le fait ; vous n'en trouverez pas. Voici comment il s'exprime : « Les formules « selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean, n'impli- « quent pas, dans les plus vieilles opinions, que ces récits aient « été écrits d'un bout à l'autre par Matthieu, par Marc, par « Luc, par Jean ; elles signifient seulement que c'étaient là « des traditions provenant de chacun de ces apôtres et se cou- « vrant de leur autorité (1). » — Voilà ce que dit l'auteur de la *Vie de Jésus ;* et la preuve où est-elle ? Je cherche, je cherche encore, je cherche de tous côtés, et je n'en vois pas ; elle est restée au bout de sa plume. Mais voyez ce que c'est que l'habitude : j'oubliais que les disciples d'Hégel et de Strauss n'ont pas besoin de preuves ; ce sont des génies transcendants ; nous autres, pauvres esprits bornés, nous ne savons pas nous élever à cette hauteur ; nous rampons toujours à terre ; quand donc prendrons-nous aussi notre essor pour nous élancer dans les nuages ?

Voici une autre affirmation du même genre : « Le cha- « pitre XXI de Luc, inséparable du reste, a été écrit certai- « nement après le siége de Jérusalem. » — Des preuves nombreuses et inattaquables démontrent que cet Évangile a été composé avant la ruine de cette ville malheureuse ; nous ne pouvons pas les développer ici. Savez-vous pourquoi l'auteur avance cette assertion ? C'est que la ruine de Jérusalem y est prédite avec beaucoup de précision et de clarté. C'est un mets trop difficile à digérer pour un philosophe qu'une telle prédiction ; ce serait assez pour lui

(1) Introd., p. XVI.

donner des convulsions. Comment voulez-vous que des disciples d'Hégel et de Strauss s'abaissent à croire des prophéties? C'est bon pour le peuple, pour les femmes et les enfants; il n'y a que des génies étroits comme Pascal, Leibnitz, Bacon, Bossuet, Fénelon, Descartes, qui peuvent admettre ces petitesses! Cependant, il y a en cela une difficulté pour nos adversaires : vous escamotez une prophétie, leur dirai-je, c'est fort bien; mais il en reste des centaines d'autres dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Vous avez beau suer, vous mettre l'esprit à la torture pour enlever une pierre à cet édifice de la religion qui remonte à Jésus-Christ, à Moïse, au premier homme : cette pierre tombera sur votre tête; elle vous écrasera, et l'édifice restera tout entier, parce qu'il est soutenu par la main invisible et toute-puissante de Dieu. Jetez les regards sur toute l'histoire depuis l'origine du christianisme, et vous verrez que des milliers de philosophes sont venus s'y briser; ils étaient pourtant plus habiles que vous. Savez-vous quel est l'effet de toutes ces attaques? C'est de procurer au christianisme de plus glorieuses et de plus éclatantes victoires.

M. Renan dit encore : « S. Matthieu et S. Marc n'ont pas le même mérite que S. Luc.....» — D'abord, tout cela est-il prouvé? Il s'en faut de beaucoup. Des hommes infiniment plus capables que lui d'en juger n'ont pas *vu*, n'ont pas *senti*, n'ont pas *conjecturé*, n'ont pas *deviné* de cette manière. Pour s'en convaincre, il suffit de lire Origène, S. Jérôme, S. Epiphane, et des milliers d'autres savants. On peut dire à nos incrédules, sans les blesser, que leur autorité est fort mince, fort petite, que leur science est bien peu de chose auprès de celle de ces grands génies. Supposons encore que cette assertion soit exacte; qu'est-ce que cela prouve? Une seule chose : c'est que S. Matthieu et S. Marc avaient l'esprit moins cultivé, étaient moins littéra-

teurs que S. Luc; tout le monde est d'acord sur ce point. Je comprends que cela puisse être d'une grande importance pour ceux qui ne cherchent absolument que le goût, l'art et le sentiment, et qui se soucient fort peu de l'exactitude; mais pour nous, nos pensées sont bien différentes; c'est que nous ne sommes pas les disciples d'Hégel et de Strauss, mais de Jésus-Christ; pour nous, ce que nous cherchons avant tout, c'est la vérité. Or, cette qualité essentielle en histoire se trouve au plus haut degré dans les quatre Évangiles : ces livres divins sont comme quatre colonnes de bronze qui défient toutes les attaques.

M. Renan, dans le but de diminuer l'autorité de l'Evangile de S. Matthieu, invoque un texte de Papias cité par Eusèbe. Il torture d'une manière étrange et cruelle ce bon Papias ; il lui fait dire ce à quoi il n'a jamais pensé. Il veut que l'Evangile de S. Matthieu ne se soit d'abord composé que de discours.—Je lui dirai d'abord que le mot grec *logia* sur lequel il s'appuie, signifie non-seulement discours, mais encore narration ; de plus, j'ajouterai qu'un élève de quatrième apprendrait au membre de l'Institut qu'on prend quelquefois la partie pour le tout, et qu'on désigne un livre par la partie dominante. Par exemple, pour faire comprendre que certains rationalistes raisonnent fort mal, si je disais que ce sont de pauvres têtes, de pauvres cervelles, est-ce que cela signifierait qu'il n'y a pas en eux autre chose que la tête et la cervelle? Est-ce que cela voudrait dire qu'ils n'ont ni bras, ni jambes, ni pieds, ni mains, ni cœur ? Qui croirait qu'un homme qui se donne pour savant aurait besoin de retourner sur les bancs pour apprendre les éléments du langage ! Voyez comme un faux système égare, même des hommes intelligents! Que c'est fâcheux !

Soyons généreux envers notre célèbre écrivain; admettons que ce texte de Papias ait le sens qu'il lui a donné : cela ne prouverait rien; car nous n'avons de lui que des passages

mutilés et insignifiants. Cette question, du reste, n'a qu'une minime importance, et elle a été éclaircie suffisamment par les écrivains dont nous avons parlé, et qui appellent ces affirmations des erreurs opiniâtres et manifestes (1).

Pour affaiblir l'autorité que nous accordons à l'Evangile de S. Jean, notre philosophe avance des propositions singulières. Il dit, par exemple, que Jésus-Christ n'a pu s'exprimer comme le fait parler S. Jean ; il trouve dans cet Evangile « des tirades prétentieuses, mal écrites (2), de la « métaphysique. » — Je dirai d'abord que M. Renan est à peu près seul de son avis, et qu'ici encore il a mal *vu*, mal *senti*, mal *deviné*. Les hommes les plus habiles ont toujours trouvé dans cet Evangile un charme indéfinissable ; il est aussi simple que profond. Quant à la métaphysique qu'on y remarque, elle s'explique naturellement. S. Jean s'est proposé de combattre les hérétiques qui l'entouraient, et les reproches qui lui sont adressés deviennent un sujet de mérite pour lui. D'ailleurs, qui a jamais prétendu que les évangélistes ont toujours rapporté à la lettre les paroles de Jésus-Christ ? Ils nous ont transmis fidèlement les vérités qu'ils avaient apprises, et chacun d'eux les a exprimées selon son génie. Est-ce qu'un bon curé de campagne, dont l'instruction n'est pas toujours très-profonde, parlera comme S. Augustin, comme S. Chrysostome, comme Bossuet? Ce sont cependant les mêmes vérités qu'il explique. Vous le voyez, M. Renan n'est pas heureux dans ses appréciations ; il est presque toujours à côté du vrai, presque toujours dans le faux. Ce que je viens de vous dire est encore confirmé par les hommes les plus instruits. M. Keim dit que « la manière « dont Renan parle de l'Evangile de S. Jean est une *naïveté* « qui ne serait pas possible en Allemagne (3). » Il ajoute que

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 31.
(2) Introd., p. XXX, XXXI.
(3) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 41.

« cet Evangile est indivisible dans son unité, et qu'il faut « l'accepter ou le rejeter tout entier. » Notre philosophe est encore ici réfuté et battu complétement par ses amis. C'est un peu pénible, il est vrai ; pourtant cela n'est pas étonnant : il a voulu se créer une voie tout à fait nouvelle ; c'est ce qui fait que sur beaucoup de points il est absolument seul. Ce qu'il dit de S. Luc n'a pas plus de fondement ; là, comme ailleurs, ses conjectures ne sont pas heureuses ; nous ne nous y arrêterons pas : car les réflexions que nous avons faites dans ce chapitre peuvent s'appliquer à cet évangéliste ; d'ailleurs, nous aurons occasion de revenir sur ce sujet dans la suite. Pauvre Renan ! il est bien malheureux ! infortuné Icare, il a voulu s'élever trop haut, sa chute était inévitable !

CHAPITRE V.

Quelques savants donnent à M. Renan de bonnes leçons d'histoire.

Pour ruiner un édifice, il suffit de le saper dans ses bases ; telle est la marche que nous avons suivie pour combattre les idées de M. Renan. A mesure que nous avancerons, nous verrons que l'auteur a bâti en l'air et que son livre ne repose que sur des mots. Cherchez avec attention, et vous n'y verrez pas un principe solide, pas une preuve qui soit acceptable par un homme instruit et raisonnable. Nous consacrerons ce chapitre à considérer quelques-unes des affirmations de l'auteur ; nous verrons si elles ont quelque solidité, et si elles peuvent porter la conviction dans des esprits qui ne se contentent pas de phrases sonores ; nous invoquerons les autorités les plus compétentes.

Nous avons vu que M. Renan s'appuie spécialement sur quelques philosophes étrangers qui sont des visionnaires de

la pire espèce. Notre idéaliste était persuadé que son livre allait être placé au rang des merveilles du monde, que toutes les académies allaient se prosterner devant lui, comme devant une petite divinité. Je suis convaincu qu'il voyait déjà sa statue s'élevant au sommet du Panthéon ; mais l'illusion n'a pas été longue.—Ecoutez les véritables savants ; ils nous disent « qu'il n'a pas résolu *une seule* des mille diffi- « cultés qui se dressaient devant lui, que sa route était « semée d'obstacles et qu'il n'a pas écarté les plus petites « pierres qui se trouvaient sur son passage ; que la ma- « nière dont il parle de l'Évangile de S. Jean est une « pauvreté ; que la *Vie de Jésus* est un livre bâtard, un livre « à refaire tout entier ; que pour la science cet écrit est « réduit à néant. » Et remarquez bien que c'est là l'opinion d'hommes éclairés, dont l'impartialité ne peut pas être contestée (1). Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui parlent en ces termes ; mais c'est aussi le jugement des rationalistes eux-mêmes ; de sorte que notre idéaliste n'a pour lui que quelques rêveurs.

M. Renan a fait grand bruit des lumières qu'il a puisées dans des écrits remplis de rêveries absurdes (2) ; à l'entendre, il aurait trouvé là une mine d'or d'une immense richesse ; il allait en faire sortir de grands trésors pour la science et illuminer les nations. —Voilà que ses maîtres lui disent « que tout ce qu'il a pu tirer de ces livres se réduit à « *très-peu de chose* ou *à rien* ; que c'est à tort qu'il en a « fait un vain *étalage*, et qu'au lieu de la lumière il n'a pu « y trouver qu'*obscurité* et ténèbres (3). »

Il insiste sur les écoles d'Asie (4), il entre à ce sujet dans beaucoup de détails ; il bâtit un système nouveau sur des considérations imaginaires ; il prétend montrer les rapports

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 32.
(2) Introd., p. XII et XIII.
(3) *M. Renan et les ration.*, p. 33. — (4) Introd., p. XXV.

qui existent entre cette école et l'Évangile de S. Jean; — et voilà que des savants, ses amis, viennent lui dire que ce sont des *fables*. C'est peut-être un peu dur, mais c'est exact !!! Afin de donner à ses assertions une apparence de vérité pour ce qui concerne l'Évangile de S. Jean, il fait encore grand bruit de l'autorité de Papias; « c'est là, dit-il, « un témoignage capital (1). » — Voilà qu'on lui apprend « qu'en cela il retombe dans le faux, et qu'il répète des « objections mille fois réfutées, tirées du silence de Papias « à l'égard de l'Évangile de S. Jean. On lui montre qu'Eu-« sèbe ne parle pas de cet Évangile, parce qu'il avait pour « but de recueillir des témoignages sur les ouvrages dont « l'origine pouvait paraître douteuse, et qu'un homme ins-« truit ne pouvait douter de l'authenticité de cet Évangile. « C'était une chose tellement reconnue qu'il était inutile d'en « parler. » C'est le jugement des auteurs allemands, dont l'habileté est incontestable. Il se glorifie d'avoir tiré de précieux renseignements des apocryphes de l'Ancien Testament et du livre d'Hénoch, pour rédiger son œuvre. — Et voilà qu'on lui montre « qu'il n'a pas su tirer parti de ces ou-« vrages, et qu'on l'accuse à ce sujet ou de réticence ou « d'ignorance (2). » De ces deux accusations, quelle est la plus vraisemblable ? La première est plus odieuse ; la deuxième est peut-être plus humiliante.

Notre idéaliste fait une longue dissertation sur les quatre Évangiles ; il les torture de mille manières; il les met sous un véritable pressoir ; il veut à toute force en faire sortir le livre qu'il a rêvé ; il consacre à ce travail de forçat trente ou quarante pages. Lorsqu'il a dressé cet échafaudage, il a dû suer et éprouver les violentes douleurs d'un laborieux enfantement. — Voyez comme il a été mal payé de tant

(1) Introd., p. XVIII et XXIV.

(2) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 41.

de travaux ; voici ce qu'en disent les rationalistes eux-mêmes : « Tout lecteur ne peut que réprouver l'*injustice* des « jugements de Renan sur l'Évangile selon S. Jean, et « l'*arbitraire* avec lequel il fait un triage entre les récits « historiques des Évangiles, arbitraire qui se retrouve ensuite « dans la manière dont il dispose les textes et les faits qu'il a « choisis, à ce point qu'on dirait tout cela juxtaposé au « hasard, à la manière d'un jeu de cartes. C'est à l'aide de « ces procédés faciles que l'auteur fait un portrait de « Jésus qui n'a d'autre garantie de fidélité qu'une qualité « requise dans les romans, la vraisemblance » (encore n'y est-elle pas). « L'éloge qu'il fait du fondateur du christia-« nisme n'a pas plus d'autorité que les injures qu'il lui « adresse. » Quelle leçon ! puisse-t-il en profiter !

« La manière dont M. Renan apprécie les Évangiles est « pleine de *contradictions,* » dit M. Keim dans l'ouvrage déjà cité ; « l'auteur se trouble, s'embarrasse, s'égare, vient ici « pour reculer là ; c'est une marche en *zigzag ;* il n'en finit « qu'en se réfugiant dans l'*arbitraire.* » Et M. Ewald a déjà accusé notre prétendu savant d'une *ignorance complète* du sujet qu'il traite et de l'histoire des Juifs (1).

M. Renan, pour justifier sans doute son procédé étrange dans sa rédaction de la *Vie de Jésus,* a fait l'apologie du défaut de sincérité, de la dissimulation ou du mensonge (2). — Voici comment M. Ewald foudroie ces tristes maximes : « On « n'a rien dit de plus contraire à la saine morale, ni de plus « cyniquement machiavélique. Comment Renan a-t-il pu « comprendre les miracles et la nature des véritables pensées « de Jésus, lui qui suppose au Christ des principes de con-« duite dignes de Tartufe et d'Escobar (3) ? » Vous trouve-

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 30.
(2) *Vie de Jésus*, p. 252, 253.
(3) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 29.

rez peut-être que ces expressions sont un peu dures ; je m'en lave les mains ; je ne fais que copier les amis de l'auteur.

M. Renan est donc condamné par les historiens sérieux, et ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'il se condamne souvent lui-même. En voici un exemple : il fait une longue et fatigante critique des Évangiles ; il leur déclare une guerre à mort ; il dresse contre eux toutes ses batteries, et, quelques lignes plus loin, il détruit tout ce qu'il vient de dire : car il reconnaît « qu'il n'y a pas d'exemple d'un faux de ce genre, « d'un ouvrage supposé dans le monde apostolique (1). » Il proclame par ces paroles l'amour immense des premiers chrétiens pour la vérité. Pourquoi dit-il donc que nos livres divins ont été dénaturés? Pourquoi ne conclut-il pas qu'ils sont d'une parfaite exactitude? Ne cherchez pas la vraie logique chez les rationalistes ; ils ne savent pas ce que c'est ; il faut les renvoyer à l'école !

Notre idéaliste est toujours à côté des principes qui dirigent les historiens instruits : vous le verrez poser une règle, et bientôt il l'abandonne. Il rappelle que l'esprit est tout et que la lettre n'est rien, selon une maxime de l'Évangile ; il abuse de ce principe jusqu'au scandale, en mettant ses rêveries à la place de l'histoire ; et souvent il invoque la lettre, lorsqu'elle favorise ses idées ; lui est-elle contraire, il n'en veut plus. Il n'y a dans ce procédé ni logique ni droiture. Avec un tel système, M. Renan est sûr d'avoir toujours raison, même contre l'évidence.

Il est une règle généralement adoptée pour l'interprétation des ouvrages de littérature. Vous savez que dans les écrits qui nous viennent des auteurs anciens on trouve des phrases obscures ; comment doit-on procéder dans ce cas? Tout le monde admet que, pour expliquer un passage qui offre plusieurs sens, il faut avoir recours aux textes qui

(1) Introd., p. XXVII.

sont clairs sur le même objet. M. Renan ne connaît pas cette loi : il interprète tout à sa fantaisie; il invente même l'obscurité à plaisir; ce n'est plus de l'histoire, mais de l'arbitraire et de l'absurde. Voilà quelques-uns des reproches que lui ont faits tous les hommes vraiment éclairés; mais ce ne sont pas les seuls, nous aurons occasion de le montrer.

Nous aurions pu invoquer une foule d'autres autorités; mais nous avons préféré citer des rationalistes; leur témoignage nous a paru avoir plus de force. Nous voyons aussi par là l'isolement où est M. Renan. Ne savons-nous pas, en effet, que les catholiques et les protestants sont unanimes pour condamner les idées fausses et souvent ridicules de notre philosophe? Il a donc contre lui toute une armée d'hommes de mérite; il a contre lui toute l'Europe savante. Car toutes les sociétés chrétiennes, bien que divisées sur l'interprétation de quelques textes des livres saints, reconnaissent d'un commun accord la parfaite exactitude des Évangiles; et je ne dirai rien de trop fort en affirmant que M. Renan, auprès de ces autorités, n'est qu'un enfant qui sait à peine bégayer.

Ce que nous avons dit dans ce chapitre nous donne encore le droit de conclure que la science véritable est de notre côté; et bien que ces considérations soient fort incomplètes et ne soient pas aussi développées que nous l'aurions désiré, elles peuvent déjà nous faire entrevoir où est la vérité. Nous verrons dans la deuxième partie des choses qui ne sont pas moins merveilleuses!

DEUXIÈME PARTIE.

ERREURS HISTORIQUES ET DIVERSES IDÉES FAUSSES DE M. RENAN.

CHAPITRE PREMIER.

Assertions erronées qu'on trouve dans l'Introduction

Quand les fondements d'un bâtiment sont renversés, l'édifice tombe, et l'on n'aperçoit plus que des ruines ; cependant parmi ces décombres on trouve souvent des parties plus ou moins intactes; on voit des pans de murailles presque entiers et qui présentent aux regards une certaine régularité ; ce sont des débris, mais ils ont encore de la grandeur, de la majesté. Nous allons voir maintenant si nous trouverons quelque chose de semblable dans la *Vie de Jésus*.

Il est clair que les bases sur lesquelles s'appuie M. Renan sont détruites et renversées; que ses principes sont d'une fausseté évidente. Ils sont réprouvés par la science et le sens commun. Il n'est pas moins clair que ses autorités sont d'une nullité absolue. Nous l'avons montré et nous avons donné des raisons solides. Nous aurions pu rendre la chose plus évidente et multiplier les preuves; mais nous pensons en avoir dit assez pour qu'il ne reste aucun doute dans vos esprits. Examinons donc si, parmi ces ruines, il reste quelque partie intacte, afin de donner quelque consolation aux amis de l'auteur. C'est un adoucissement pour un malheureux naufragé de pouvoir arracher quelque chose à la fureur des flots. Après avoir étudié le livre dans ses bases essen-

tielles, nous devons le considérer dans les détails; c'est le moyen de nous en faire une idée juste. Attachons-nous d'abord à cette partie de l'ouvrage où il expose ses principes. Nous la ferons passer sous vos yeux ; nous en signalerons non pas toutes les erreurs, mais du moins les principales ; nous tâcherons de le faire d'une manière rapide.

Dès la première phrase, je vois une erreur. M. Renan dit que la première période du christianisme fut obscure et souterraine (1).—Mais l'auteur ignore donc entièrement l'histoire du christianisme ? Une petite fille de douze ans et un élève de sixième lui apprendraient que la religion de Jésus-Christ a rempli d'abord toute la Judée, qu'elle a envahi tout l'empire des Césars dès son origine. Ce qui le prouve surabondamment, ce sont les persécutions que les chrétiens ont supportées, dès le premier siècle, de la part des Juifs et des empereurs romains ; ce qui le prouve, ce sont les Épîtres que S. Paul adressait à tant de peuples divers. Le même apôtre ne disait-il pas aux Romains que leur foi était connue dans tout l'univers? Ce qui le prouve encore, c'est le témoignage des auteurs profanes. Tacite parle d'une immense multitude de chrétiens (2). Le christianisme s'était aussi répandu dans les autres parties du monde : car les apôtres et leurs disciples avaient pénétré dans toutes les contrées et bien au delà des bornes de l'empire. Ces quelques mots suffisent pour réfuter cette erreur historique.

A la page suivante (3), le christianisme est représenté comme une secte secrète qui se cache dans l'ombre et mine l'empire romain.— Mais un écolier, qui a des notions d'histoire, sait que les apôtres, à l'exemple de Jésus-Christ, ont annoncé publiquement l'Évangile à Jérusalem, dans la Judée et dans tout l'univers ; il sait que S. Paul a prêché publiquement à Athènes, à Rome et partout où il a porté ses pas; il

(1) Introd., p. I. — (2) Tacite, *Annales*. — (3) Introd., p. II.

sait que les premiers chrétiens ont suivi fidèlement cette recommandation de Jésus-Christ : Prêchez sur les toits ce que je vous ai appris dans le secret. Notre philosophe ne sait donc pas deux mots d'histoire !!!

Il dit que le christianisme s'est développé lentement (1). — Lisez les Épîtres de S. Paul, les Actes des apôtres, l'histoire des persécutions sous Néron, sous Domitien et sous les autres empereurs ; étudiez avec attention ses annales dans le premier et le deuxième siècle, et vous verrez que le mot *lentement* serait fort bien remplacé par l'expression *très-rapidement*. N'oubliez pas que l'auteur devine, conjecture; qu'en fidèle disciple de Strauss, il ne reconnaît d'autre vérité que l'idée ; et vous aurez la clef de ces erreurs.

M. Renan reproche au christianisme les rêves millénaires. — Pourquoi attribuer à tous les chrétiens les opinions libres de quelques individus ? C'est un misérable sophisme. Que diriez-vous d'un étranger qui, après avoir lu l'ouvrage de M. Renan, prêterait à toute la France les idées de quelques rêveurs et conclurait de là que tous les Français ont perdu le sens commun ? Vous auriez pitié de ce raisonnement. Telle est pourtant la logique de nos philosophes ! vous le voyez.

L'auteur dit encore (2) que les chrétiens étaient en partie restés juifs jusque vers le troisième siècle. — S'il avait lu les ouvrages que nous venons d'indiquer, il aurait vu clairement que l'Église, tout en respectant, par condescendance, quelques usages des Juifs, avait rompu complétement avec le judaïsme dès l'origine (3).

Il accuse (4) le christianisme d'être devenu persécuteur à son tour au IVe siècle. — La vérité est que l'Église n'a jamais persécuté et moins encore dans les premiers siècles qu'à

(1) Introd. p. II. — (2) *Ibid.*, p. III. — (3) *Actes des Apôtres*, chap. X. — (4) Introd., p. V.

toute autre époque. Tous les évêques ont constamment été opposés aux persécutions; seulement les empereurs ont réprimé les crimes, et voilà tout. Sur cette question il faudrait écrire un volume, et nous sommes borné par notre plan. Nous ajouterons cependant que l'Église chrétienne a toujours montré une grande charité; elle a constamment traité ses adversaires, à l'exemple de Jésus-Christ, avec une immense bonté. Tous les souverains pontifes ont invariablement recommandé la douceur et l'indulgence. Le pape Innocent XI écrivait à Louis XIV, qui, par politique, inquiétait les protestants : « Dieu n'approuve pas qu'on use de vio- « lence pour convertir les hommes. » S. Augustin, S. François de Sales, Fénelon et tous les grands évêques ont été unanimes sur ce point. Je pourrais, pour le prouver, rapporter des milliers de faits semblables. Les persécutions sont venues uniquement des gouvernements; voilà ce que proclame toute l'histoire.

Il assure qu'on sait mieux ce qui s'est passé de l'an 50 à l'an 75 que de l'an 100 à l'an 150 (1). — Voulez-vous que je vous dise pourquoi cette distinction ? Le voici : quand un homme veut faire un mauvais tour, il attend que la nuit ait répandu ses voiles; notre philosophe, pour composer son livre, avait besoin de jeter des ombres sur l'époque qu'il désigne, afin de bâtir à son aise et avec son imagination. Voilà le mystère dévoilé. Celui qui voudra connaître ce qui s'est passé de l'an 100 à l'an 150, n'a qu'à lire S. Justin, S. Irénée, Origène, Clément d'Alexandrie, Tertullien et d'autres auteurs du premier, du deuxième et du troisième siècle.

Notre idéaliste dit qu'il reste bien des incertitudes sur les Évangiles (2). — Il n'y a pas d'ouvrages au monde qui aient été l'objet de tant de travaux que nos livres saints; c'est par milliers qu'on compte les hommes érudits et profonds qui

(1) Introd., p. VI. — (2) *Ibid.*, p. XIV.

ont traité ces vastes matières. M. Renan, auprès de ces géants de la science, ne serait qu'un pygmée. Notre philosophe est encore bien jeune, son savoir est bien médiocre; s'il est sincère, il imitera Strauss : cet écrivain avait aussi attaqué l'Évangile de S. Jean; mais à la fin de sa vie il en a reconnu l'authenticité. Nous pouvons comparer nos Évangiles à un rocher placé au milieu des flots et contre lequel les vagues en fureur viennent se briser.

Nous trouvons aux pages VIII, IX et X un grand nombre d'assertions fausses ou arbitraires; nous ne pouvons pas les réfuter toutes, nous n'en finirions pas. En voici une qui est fondamentale : M. Renan ose dire qu'il n'a négligé aucun témoignage ancien pour rédiger son livre. Vous savez, par ce que nous avons dit jusqu'à présent, quel cas vous devez faire de cette affirmation. Que penseriez-vous d'un auteur qui voudrait composer une Vie de César et d'Alexandre et qui irait chercher ses documents dans les *Védas*, dans les *Contes arabes*, dans les *Mille et une Nuits*, dans le *Juif-Errant?* Vous diriez qu'il se moque de ses lecteurs. Voilà, à peu près, ce qu'a fait M. Renan : il a laissé de côté les sources pures et certaines, et il est allé puiser à des sources gâtées et de nulle valeur; c'est ce que lui ont prouvé les hommes les plus habiles. Qu'a-t-il fait des Évangiles, livres vénérables s'il en fut jamais? Qu'a-t-il fait de tant d'autres écrits des premiers siècles qui furent composés par des auteurs souverainement amis de la vérité et dignes de toute confiance? Il se plaît dans l'erreur et les ténèbres ! qu'il y reste, si tel est son attrait; mais ce que nous ne pouvons pas souffrir, c'est qu'il séduise les âmes droites qui cherchent sincèrement la vérité.

L'auteur met le livre de Daniel parmi les apocryphes. — Nous ne voulons pas discuter ici cette question. Elle nous mènerait trop loin. Nous nous bornerons à dire que les savants ne sont pas de son avis. Sur ce point, notre rationaliste

avance beaucoup de propositions fausses ou gratuites; il renouvelle des objections qui remontent au IIIe siècle du christianisme, et que S. Jérôme, Origène et beaucoup de savants ont pulvérisées. Nous ajouterons : La religion repose sur tant de preuves qu'une de plus ou de moins, c'est comme une goutte d'eau dans la mer. Si vous ôtez un grain de sable à un édifice, il n'en subsistera pas moins ; il en est de même du christianisme qui est soutenu par la main toute-puissante de Dieu ; tous les philosophes réunis ne sont pas capables de lui enlever la valeur d'un grain de sable.

Nous trouvons encore ici une assertion gratuite sur un un point capital. Il pense que les Evangiles sont légendaires (1); ce qui le prouve, c'est, dit-il, qu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel. — Cela est bientôt dit, mais n'est pas si facile à prouver. Nous traiterons cette question dans la suite ; nous montrerons qu'il y a des miracles qui sont plus certains et mieux prouvés que les faits historiques qui sont admis par tous les hommes instruits. Mais qu'est-ce donc que l'autorité de quelques philosophes devant celle des nations civilisées, de tous nos grands hommes et de nos immortels génies? Nous pourrions comparer les rationalistes à quelques enfants qui voudraient, à l'aide de quelque petite machine, intercepter la lumière du soleil; ils feraient sourire.

M. Renan a encore bien mal *deviné* sur un point fort important : il admet un principe qui est une source féconde de beaucoup de fausses appréciations. Il a cru sentir que l'Evangile de S. Marc est bref jusqu'à la sécheresse, pauvre en discours, assez mal composé (2). Il a vu dans S. Jean les ténèbres du dogme abstrait; il a *conjecturé* que cet évangéliste avait oublié les charmants entretiens de Jésus-Christ; que son style *sent* la rhétorique, le procédé factice, l'apprêt (3); que ce n'est pas avec ce langage prétentieux, disant peu de

(1) Introd., p. XV. — (2) *Ibid.*, p. XXXI. — (3) *Ibid.*, p. XXXIII.

chose au sens moral, que Jésus a fondé son œuvre (1); il soutient ailleurs que tout cela blesse le goût. — Pour réfuter ces affirmations, je me borne à rappeler que les plus grands génies depuis dix-huit cents ans ont toujours admiré les Evangiles; je conclus de là que ces assertions de M. Renan sont fausses ou exagérées; du reste cela n'est pas essentiel, et je m'arrête à un point bien plus important. Notre philosophe suppose que c'est le *goût*, que c'est le style, que ce sont les phrases élégantes et harmonieuses, que ce sont les beaux discours qui sauvent les nations. Si la littérature pouvait éclairer et civiliser les hommes, Jésus-Christ n'aurait pas eu besoin de venir sur la terre : car longtemps avant sa naissance, il y avait eu dans le monde de grands et d'admirables génies. Est-ce que la Grèce n'a pas produit Homère, Pindare, Sophocle, Euripide, Démosthènes, Platon, Aristote, ces immortels écrivains qu'on n'a jamais surpassés? Est-ce que Rome n'a pas donné le jour à Virgile, à Horace, à Cicéron? Il ne manquait rien aux peuples du côté des talents. Que manquait-il donc? La vérité et l'action de Dieu parmi les hommes. Voilà ce que Jésus-Christ nous a donné; voilà ce que contient l'Evangile; c'est aussi ce qui a civilisé l'Europe, et ce que les rationalistes ne posséderont jamais. De là vient leur impuissance, leur nullité!

Il affirme que la tradition s'est affaiblie au IIe siècle.—C'est parler d'une chose qu'on ne connaît pas. Les Evangiles ont toujours été consultés et respectés; mais la tradition a constamment dominé et domine encore aujourd'hui; nous le prouverons dans la suite.

L'auteur indique le pays où S. Matthieu a composé son Evangile. — Comment expliquer cela? Jusqu'à présent nous l'ignorions : il a donc eu une révélation ! c'est sans doute qu'un revenant ou un être surnaturel sera apparu à notre

(1) Introd., p xxx.

petit Mahomet pour lui apprendre toutes ces choses. Mais il y a là une difficulté : il ne croit pas au surnaturel. Admettons alors qu'il a deviné, c'est plus commode. Que d'erreurs !! quelle fécondité !!

C'est bien le cas de dire avec un poëte :

> Bergers, fermez les ruisseaux, les prairies ont assez bu.
> Claudite jam rivos , pueri, sat prata biberunt. (VIRGILE.)

Que de vaines suppositions données comme des oracles ! que de choses étranges ou hasardées ! que de propositions fausses ! Comptons-les, si c'est possible. Nous en avons quelquefois réuni six ou huit ensemble : ce qui ferait environ quatre-vingts assertions erronées, et nous n'avons encore parcouru qu'une partie de l'Introduction. Il est bon d'avertir que nous en avons laissé de côté un bon nombre : car nous ressemblons un peu aux pêcheurs ; nous rejetons les petits poissons, nous ne prenons que les plus gros. Arrêtons-nous un moment pour respirer : après avoir vu tant de choses étonnantes et bizarres, on a besoin de se remettre et de reprendre ses sens ; ne dirait-on pas qu'on revient d'un autre monde ?

CHAPITRE II.

Affirmations gratuites tirées de l'exposition des principes.

Notre fameux critique dit que les doutes sont beaucoup plus fondés sur l'Evangile de saint Jean. — Cette proposition n'a pas l'ombre de fondement. Il n'y a pas d'ouvrage dont l'authenticité et l'exactitude reposent sur des preuves plus inattaquables et plus nombreuses ; Strauss lui-même l'a reconnu. Notre philosophe n'a pas étudié la question, ou plutôt l'*art*, le *sentiment* et le *goût* l'ont trompé.

Le disciple de Strauss appelle S. Jean un ardent sectaire (1). — Rien de plus faux que ce jugement. La véritable science est encore ici avec nous. Si c'est être sectaire que de défendre la vérité, tous les chrétiens méritent ce reproche. On conçoit cette invective dans la bouche d'un auteur pour qui il n'y a de vrai, de réel, que l'idée et les fantômes de son imagination.

Il trouve dans l'Evangile de Jean des discours différents de ceux de Matthieu (2).— J'admets qu'il y a des discours différents pour la forme ; pour le fond, je le nie ; ce sont les mêmes vérités dans les quatre Evangiles.

L'auteur dit que dans saint Jean il y a des idées étrangères à Jésus. — C'est encore bien mal *deviné;* quelles sont donc ces idées? C'est précisément le contraire qui est la vérité. L'esprit de Jésus-Christ brille dans S. Jean d'une manière bien plus éclatante. Lisez les Evangiles, faites la comparaison, et vous en serez convaincus. Cet évangéliste insiste surtout sur la charité qui fut la vertu dominante du Sauveur; cette seule observation détruit cette imagination. Toutes ces assertions sont réfutées par ce que nous avons déjà dit et par les autorités que nous avons citées. Après avoir allégué cent petites raisons qui sont futiles au suprême degré, le disciple d'Hégel ajoute : Tout cela est *grave* (3). Pour dire la vérité, tout cela est arbitraire ; ce ne sont que des mots ; c'est encore l'opinion formelle des vrais savants.

Il consacre dix ou douze pages à battre en ruine l'Evangile de S. Jean ; il se donne mille peines, pour donner des coups en l'air ; il ressemble fort bien à don Quichotte qui s'épuisait à se battre contre des moulins à vent, qui se croyait un prodige, et qui se vantait de ses brillants exploits. Vous allez le voir : notre idéaliste reproche à S. Jean de parler de lui-même ; je vais vous montrer que ce reproche

(1) Introd., p. XXV. — (2) *Ibid.*, p. XXIV. — (3) *Ibid.*, p. XXV.

est un mérite pour cet évangéliste, devient une preuve de sa sincérité, et, par là même, de l'authenticité de ce livre divin. Supposons que l'on conteste quelques victoires, quelques faits éclatants de Napoléon Ier, en présence d'un de ces vieux soldats qui l'ont suivi partout : vous le verriez s'enflammer, relever la tête et affirmer cent fois avec énergie qu'il était là, qu'il a vu de ses propres yeux ce qu'il raconte ; vous le verriez entrer dans les plus grands détails ; par conséquent, ce ton, ces traits de précision, le récit de certaines petites circonstances, cette attention à dire qu'il était présent, tout cela est fort naturel et convient surtout à un vieillard. M. Renan a un rare talent pour bâtir en l'air et pour s'épuiser à créer des fantômes, afin d'avoir le plaisir de les combattre ! c'est à la lettre don Quichotte !

La haine de S. Jean pour Judas (1) est encore une imagination ; c'est une sorte de précaution oratoire ; comme dans la suite il s'attache à excuser Judas, il veut préparer ses lecteurs à cette étrange justification. N'y aurait-il pas là un intérêt personnel, une ruse d'amour-propre ? Il suffit de connaître un peu le cœur humain pour le comprendre. N'y aurait-il pas dans l'auteur quelque trait de ressemblance avec l'infortuné qu'il cherche à excuser ?

Il affirme que le style, les allures de S. Jean n'ont rien de commun avec les discours de S. Matthieu. — Ou bien il ne les a pas lus, ou il manque de bonne foi : ces deux auteurs sacrés n'ont rien de commun pour la forme, on peut l'admettre ; mais ils sont essentiellement les mêmes pour le fond ; nous le prouverons. Et d'ailleurs il y a dans les ouvrages d'esprit autant de styles, d'allures, que d'individus. Est-ce que Corneille a le même style que Racine ? Est-ce qu'un paysan qui connaîtrait la religion, parlerait comme S. Chrysostome ? Ce serait pourtant la même doctrine. On dirait que

(1) Introd., p. XXVII.

notre écrivain n'a pas la moindre notion de littérature et qu'il n'a jamais lu deux livres. O système de l'idée, que tu fais débiter de grandes pauvretés !!

Notre idéaliste accumule ici encore les erreurs (1); c'est une vraie fourmilière. Elles tombent de la plume de l'auteur avec une rare profusion; c'est une véritable merveille; jamais on n'a rien vu de semblable : elles coulent comme de source. M. Renan montre sous ce rapport un talent unique ; on irait au bout du monde qu'on ne trouverait pas son pareil : chaque phrase, chaque mot est une erreur. Lisez l'Introduction de la page XXIV à la page XXXIV, et vous verrez que je n'exagère pas. Nous en signalerons quelques-unes.

Vous allez d'abord admirer le talent de l'auteur pour bâtir et démolir en même temps. Il cherche à prouver que l'Évangile de S. Jean n'a pas été composé tout entier par cet apôtre, et il ajoute que S. Justin, S. Irénée et plusieurs autres auteurs du IIe siècle, citent cet écrit comme authentique; il reconnaît de plus que cet Évangile existait vers l'an 150 (2), tel que nous l'avons; mais S. Jean avait vécu jusqu'à l'an 101 ; et l'an 150, une foule de chrétiens qui avaient fréquenté cet apôtre, vivaient encore. Ajoutez à cela le zèle immense, le soin infini des chrétiens pour conserver leurs livres sacrés : vous verrez que l'altération, la falsification supposée est rigoureusement impossible; et si notre idéaliste a un peu de droiture, il imitera son maître Strauss : il rétractera prochainement cette erreur et beaucoup d'autres du même genre dont ses livres sont remplis; il y aura là matière à un gros volume! En tout cas, qu'il sache bien que cette franchise, loin de nuire à sa réputation, lui ferait honneur. S. Augustin et mille autres n'ont pas hésité à le faire. Pourquoi ne marcherait-il pas sur les traces de tant de grands hommes? Il accuse S. Jean (3) d'avoir des idées parti-

(1) Introd., p. XIX. — (2) *Ibid.*, p. XXV. — (3) *Ibid.*, p. XXV.

culières; il trouve dans son Évangile des choses auxquelles depuis dix-huit cents ans personne n'avait pensé; il lui reproche d'avoir écrit pour lui-même, d'avoir voulu fortifier son autorité, de rappeler qu'il a été le disciple préféré de Jésus, qu'il a tenu la première place à la cène, au calvaire et dans les circonstances solennelles. Il suppose gratuitement que S. Jean avait été froissé de n'avoir pas une assez grande place dans l'histoire de Jésus, et que c'est là ce qui l'a porté à écrire cet Évangile. Il dit que ce n'est pas avec ce style que Jésus a fondé son œuvre divine. Notre idéaliste a *senti* qu'un nouvel esprit a soufflé, que l'ère galiléenne du royaume de Dieu est finie, qu'on entre dans les ténèbres de la métaphysique, que l'esprit de Jésus n'est plus là, que ce sont des pièces artificielles.....

Il est très-facile de réfuter ces vaines imaginations. D'abord, remarquons en passant une contradiction entre mille autres : l'auteur dit que l'esprit de Jésus-Christ n'est plus là; cependant comment se fait-il que le christianisme continua à se répandre avec rapidité dans l'univers? car il a dit que la religion nouvelle employa mille ans environ à envahir le monde (1). Comment se fait-il que de nos jours elle couvre toute la terre! Donc l'esprit de Jésus-Christ est toujours avec nous; donc il a rêvé quand il a écrit ces choses. De plus, je lui dirai qu'il n'a jamais lu avec attention l'Évangile dont il parle : car il y aurait remarqué un souffle plus divin que dans les autres. S. Jean se distingue surtout par ce qui fait le caractère dominant du Messie, par une immense bonté, pour un grand amour pour la vérité; il se distingue par la profondeur, le sublime et la simplicité; il est bien représenté par l'aigle, qui plane majestueusement au plus haut des cieux; tandis que le symbole de certains idéalistes, ce serait le hibou ou le serpent; le premier aime les ténèbres,

(1) *Vie de Jésus*, p. 1.

le second a la marche tortueuse : ce qui leur va très-bien. C'est surtout de l'Évangile de S. Jean qu'on peut dire avec Rousseau : « Que les livres des philosophes sont petits auprès de celui-là ! » Cette pensée exprime l'opinion des plus hautes intelligences depuis dix-huit siècles. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait pas quelques pensées abstraites, métaphysiques dans l'Evangile selon S. Jean ; mais cela importe peu ; du reste, ce langage convient parfaitement à son caractère, à sa position et aux circonstances où il se trouvait. Il s'en faut infiniment que notre idéaliste soit dans le vrai sur ce point. Nous aurions beaucoup plus de motifs d'écrire au bas de chaque chapitre ce qu'un critique disait des tragédies de Racine : *beau, admirable, sublime, parfait, divin ;* lisez et vous penserez comme moi et comme tous les vrais savants.

L'auteur dit que Jésus-Christ serait un phénomène unique dans l'histoire si, avec le rôle qu'il joue, il n'avait été bien vite transfiguré. — Je réponds qu'il y a du vrai dans cette observation ; mais dans le sens de notre idéaliste, elle est très-fausse. On a dit d'abord sur Jésus-Christ des choses légendaires et qui n'étaient pas prouvées ; c'est ce qui a donné lieu aux Évangiles apocryphes ; aussi les apôtres et les premiers chrétiens ont-ils eu un soin extrême de rejeter tout ce qui n'était pas conforme à la plus exacte vérité ; ce qui est vrai, c'est qu'ils n'ont pas laissé introduire dans nos saints livres la plus petite erreur ; ce qui est vrai, c'est que Jésus-Christ a opéré une foule de merveilles par lesquelles il a prouvé sa divinité, et que celles qui sont rapportées par les évangélistes n'en forment que la moindre partie : c'est ce que nous dit formellement S. Jean, témoin oculaire ; c'est ce que font entendre également les autres évangélistes.

Notre romancier fait encore une supposition qui ne peut que faire rire les hommes qui ont des notions sur ces questions : il compare les évangélistes à quelques vieux soldats

de l'Empire qui écriraient l'histoire de Napoléon avec leurs souvenirs; l'un mettrait Wagram avant Marengo, l'autre écrirait sans hésiter que Napoléon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre. — Des choses pareilles ne peuvent pas se dire sérieusement et de bonne foi. L'auteur, en parlant de la sorte, a voulu faire rire les petits enfants qu'on amuse avec des contes, à moins qu'il n'ait eu le cauchemar ou la fièvre scarlatine. Parlons plus juste : il a encore voulu *deviner;* son idée l'a entraîné; vous voyez encore jusqu'à quel point on peut se fourvoyer, quand une fois on est engagé dans une fausse route.

Quelques réflexions ne sont pas inutiles pour faire comprendre le ridicule de cette comparaison; elle va tourner contre lui. Admettons donc que quatre soldats de l'Empire se mettent à écrire la vie de Napoléon; mais ces quatre soldats sont de fidèles compagnons de leur Empereur; ce sont des hommes sérieux; ils n'écrivent qu'après un examen sévère; ils rejettent tout ce qui n'est pas parfaitement prouvé; ils soumettent leur travail aux généraux les plus habiles et les plus capables, à ceux qui ont suivi l'Empereur dans toutes ses expéditions et qui ne l'ont pas quitté un instant. Ajoutez qu'ils sont souverainement amis de la vérité, et qu'ils ne tomberaient pas dans la plus petite exagération et la plus légère inexactitude pour tout l'or du monde; parce que leur première passion, c'est l'amour du vrai, et que cette passion absorbe toutes les autres. Or tels ont été les évangélistes, en ne les considérant que comme des historiens ordinaires. Ajoutez encore que des milliers de personnes ont contrôlé ces récits avec une attention extrême; ce qui n'existe pas pour l'histoire des grands hommes, du moins au même degré. Je dirai donc à notre idéaliste : Supposez que les écrivains sacrés n'ont pas mis dans leurs ouvrages le même ordre, le même style qu'un littérateur qui ne voit que la forme et la variété; dites que ce sont des

mémoires; nous vous passerons tout cela; mais n'en attaquez pas l'exactitude : car sur ce dernier article vous nous trouverez intraitables, invulnérables, invincibles; nous avons des armes tellement redoutables que nous réduirons facilement en poussière vos vains échafaudages. Nous vous montrerons que vos affirmations sont des tours de prestidigitateur qui pourront bien amuser des enfants, mais qui ne séduiront pas les hommes sérieux et instruits. Vous voyez que notre idéaliste, en écrivant ces choses, a véritablement fait des contes de fées, ou, comme le reconnaissent ses amis, des *fables*. Je vous avoue que j'aime à répéter cette expression et quelques autres semblables : c'est une de mes manies; notre philosophe a bien les siennes : nous avons le droit d'avoir les nôtres, avec cette petite différence que nous avons de notre côté la vérité. Vous comprendrez sans doute que nos quatre vétérans qui écriraient la vie de Napoléon dans les conditions que nous venons d'indiquer, nous donneraient une histoire d'une parfaite exactitude; or nous avons mille motifs de croire que les Évangiles sont d'une fidélité telle qu'on peut les comparer aux principes des mathématiques, dont personne ne doute; nous dirons pour quelles raisons.

Sur toutes ces questions, la science, l'histoire et le bon sens sont encore avec nous.

CHAPITRE III.

Quelques autres rêveries de M. Renan.

Il nous est peut-être arrivé de tomber dans quelques redites, en faisant passer sous vos yeux les rêveries de notre philosophe; mais cela était inévitable. Car il pirouette sans cesse dans son Introduction; il tourne autour d'un cercle; il saute tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; on dirait un

maître de danse ! Quelquefois il s'élève dans les nues. Nous avons été forcés de le suivre dans tous ses mouvements, dans ses tours et ses détours, dans sa marche en *zigzag*, selon l'expression des rationalistes. Ayez patience, nous voilà bientôt sortis de ce petit labyrinthe ; après ce chapitre nous arriverons dans des plaines plus riantes et plus agréables.

Afin de vous montrer combien sont nombreuses les erreurs de M. Renan et de vous faire admirer sa prodigieuse fécondité, nous allons en indiquer encore plusieurs ; j'ajouterai quelques considérations rapides, afin que vous puissiez mieux apprécier le rare mérite de notre idéaliste et sa grande habileté à inventer mille choses auxquelles on n'avait jamais pensé ; c'est le moyen de vous faire mieux apprécier le merveilleux talent de l'auteur.

Il dit qu'aucun ouvrage juif ne donne une série exacte des prophéties. — Cela prouve une fois de plus qu'il parle d'une chose qu'il ignore entièrement. On serait tenté de croire qu'il est allé consulter une somnambule !

Il trouve des contradictions dans les Evangiles. — Il n'y en a pas de réelles ; qu'il lise une concordance, et il le comprendra.

Il soutient que dans les anecdotes rapportées par les historiens, on ne trouve presque rien de rigoureusement authentique. — C'est une exagération ; l'Evangile est inattaquable pour l'exactitude ; nous dirons pour quels motifs.

Il suppose que les miracles ne se sont produits que devant des personnes disposées à y croire. — C'est une assertion gratuite démentie par des milliers de faits ; nous le verrons.

Selon lui, les personnes du peuple ni les gens du monde ne sont compétents pour constater un miracle.— C'est une grave erreur. Il trouve qu'il n'y a pas eu de miracle constaté. — Nous prouverons le contraire jusqu'à l'évidence.

Il affirme que les miracles n'ont jamais été opérés en présence des savants ni admis par eux. — Nous verrons qu'il

raisonne de la sorte parce qu'il n'a pas étudié la question, ou pour éluder une grande difficulté.

Un miracle, dit-il encore, suppose crédulité ou imposture.— Nous montrerons quels sont les hommes à qui on peut adresser ces reproches, si ce sont les chrétiens ou les philosophes.

Admirez ici l'amabilité, la politesse de M. Renan. Ceux qui font des miracles, dit-il, ou qui les admettent sont des esprits crédules ou des imposteurs (1).—Il suit de là que les apôtres, tous nos grands saints, S. Augustin, S. Chrysostome, S. François d'Assise, S. Bernard, S. Vincent de Paul, et des milliers d'autres ont été ou des sots ou des imposteurs! Il suit de là que tous nos grands hommes, tous nos illustres guerriers, tous nos célèbres littérateurs ont été des niais! Il suit de là que tous les catholiques, tous les protestants, tous les Juifs, la plupart des académiciens, toute l'Europe, tout l'univers, tous les peuples civilisés forment une armée de sots et de niais! Il suit de là que Jésus-Christ lui-même mériterait ce reproche! Car tous les hommes à peu près admettent les miracles! Il suit encore de là que M. Renan a seul du bon sens et de l'intelligence; lui seul avec quelques intimes possède la vérité! Que ferons-nous de ces idéalistes, de ces grands esprits? Si Rousseau vivait, il voterait pour qu'on fît construire à chacun d'eux une cellule dans une petite maison. Qu'en pensez-vous? On pourrait peut-être encore leur faire prendre des bains; par ces moyens on rend quelquefois le sens commun à ceux qui l'ont perdu! Je ne fais que renvoyer à M. Renan ses jolis et charmants compliments, sa politesse et son amabilité : c'est ce qui s'appelle payer de la même monnaie. Il aurait mauvaise grâce de s'en plaindre. Il affirme que nous sommes des imposteurs : c'est la plus grande injure que l'on puisse adresser à des hommes de cœur. Le pauvre visionnaire!

(1) Introd., p. LII.

Il donne de grands éloges à des écrits médiocres ou de nulle valeur. — C'est de l'hégélianisme ou du charlatanisme ; il avait besoin de ces livres pour élever sa tour de Babel.

Il cite Albert de Réville comme un écrivain remarquable. — Les hommes les plus habiles pour en juger n'en font aucun cas.

Il encense admirablement M. Reuss (1).— Ses ouvrages ne sont propres qu'à aller dormir dans les bas-fonds des bibliothèques ; c'est là leur place.

Il voudrait faire de M. Michel Nicolas un docteur admirable. — C'est à peine un écolier : telle est l'opinion des rationalistes eux-mêmes.

Il élève Strauss au plus haut des cieux ; il voudrait en faire une sorte de divinité. — Mais ce pauvre dieu est dans la boue ; il est scientifiquement mort et enterré depuis longtemps. M. Renan se pare des vieilles guenilles des Allemands, et s'en pavane aux jours solennels : chacun a ses manies. Il exalte outre mesure un certain M. Colani que personne ne connaît. M. Renan voudrait se mêler de ressusciter les morts : c'est le mot qui convient ici ; mais il n'en a pas le droit, puisqu'il ne croit pas aux miracles. Il dit que Strauss a donné dans son livre une discussion (2) judicieuse sur les Evangiles, tandis que les ouvrages de cet écrivain ne contiennent que des absurdités et des rêveries ; voilà ce qu'en disent les vrais savants. M. Renan a beau faire, il ne rendra pas la vie aux morts.

Il ose dire que tout le monde est d'accord sur plusieurs questions importantes. — Savez-vous ce que signifient ces mots, *tout le monde?* Cela veut dire d'abord M. Renan, son autorité est tout ; cela veut dire encore trois ou quatre idéalistes disciples d'Hégel comme lui. Notre philosophe est

(1) Introd., p. VII. — (2) *Ibid.*, p. VIII.

convaincu que tous nos grands hommes, tous nos savants sont des esprits étroits et bornés, des êtres stupides; que lui seul a la clef de toutes les sciences. C'est pour cela qu'il se sert de ces mots, *tout le monde*, en parlant de son autorité; lui seul a plus de valeur que tous les autres. Il ne le dit pas en termes formels; il n'oserait pas; mais c'est la conséquence claire et nécessaire de ses paroles. Quelle modestie!

Il affirme encore que la foi absolue est incompatible avec l'histoire (1).—Si cela était exact, toutes les histoires seraient à refaire : c'est le contraire qui serait plutôt la vérité.

M. Renan affirme que l'histoire de la théologie chrétienne ne peut se comprendre sans celle de la théologie juive. — Il y a du vrai dans cette pensée, mais elle est exagérée; en tout cas l'auteur ignore complétement l'une et l'autre; et la différence entre elles est aussi grande que celle qui existe entre la nuit et le jour.

L'auteur pose comme principe que les Évangiles contiennent des erreurs (2).—Mais la preuve de cette assertion où est-elle? Il l'a oubliée. Il n'y a dans ces livres précieux aucune erreur pour le dogme ni pour la morale, ce qui est le point capital : il n'y a que la vérité toute pure; voilà ce qui a été démontré cent fois. Pour certains détails historiques et peu essentiels, on y trouve quelques variantes qui sont des fautes de copistes; on y trouve peut-être quelques erreurs apparentes, ce qui tient à la distance des temps ou à d'autres causes; mais il n'y a pas d'erreurs réelles et importantes. Il n'y a pas au monde de livre qui soit plus exact et qui ait été conservé avec le même soin; nous le démontrerons.

L'auteur, afin de prouver ce qu'il avance, dit qu'autrefois les idées, en fait de bonne foi littéraire, différaient essentiellement des nôtres. — Et la preuve de cette assertion où est-

(1) Introd., p. LIX. — (2) P. XLV.

elle ? Comme il lui était impossible de le prouver, il a préféré deviner ; c'est précisément le contraire qui est la vérité : car jamais on n'a vu d'hommes plus fidèles, plus rigoureux, plus sévères, plus scrupuleux, plus minutieux pour conserver leurs Livres saints que les Juifs et les chrétiens. C'est ce que nous apprend toute l'histoire. Vous voyez une fois de plus que les rationalistes ont accusé avec raison notre idéaliste d'ignorer complétement le sujet qu'il traite.

Il suppose qu'un nom propre en tête d'un ouvrage ne dit pas grand'chose (1). — Lorsqu'il y a des preuves, comme dans le cas présent, un nom propre dit beaucoup : voilà la règle invariable en histoire. J'affirme encore une fois qu'il n'y a pas un livre dans toute l'antiquité dont l'authenticité soit aussi bien démontrée que celle des Évangiles. Toutes les sociétés chrétiennes, tous les protestants, tous les catholiques sont unanimes sur ce point ; nous le prouverons dans la suite.

Comme on croyait, dit-il, le monde près de finir, on se souciait peu de composer des livres pour l'avenir (2). — Nous savons déjà que la première de ces deux pensées est fausse ; la deuxième ne l'est pas moins : car, dès les premiers siècles, on a écrit beaucoup d'ouvrages, dont les uns nous restent et les autres sont perdus.

Notre illustre écrivain a conjecturé que les textes évangéliques jouissaient d'abord de peu d'autorité. — Nous montrerons que leur autorité était immense, et qu'on donnait sa vie plutôt que de livrer ces livres regardés comme divins.

L'esprit de prophétie lui a fait voir qu'on insérait des additions aux Evangiles (3). — Nous verrons que cela était impossible ; ici notre cher Ernest a été faux prophète. C'est dommage, nous aurions eu un prophète de plus !!

(1) Introd., p. XVII. — (2) *Ibid.*, XXII. — (3) *Ibid.*

Il a rêvé que la plus belle chose du monde serait sortie d'une élaboration obscure et populaire ! — Voilà un prodige plus grand que ceux de l'Évangile ; les rationalistes n'ont plus le droit de nous reprocher de croire au surnaturel et aux miracles ; cette merveille est aussi étonnante que la résurrection des morts et que les autres prodiges opérés par le Messie. Les philosophes ont donc aussi leurs miracles? n'oubliez pas cette remarque, elle est importante ; il ne faut pas désespérer de leur conversion. Si je vous disais que des milliers de paysans ont apporté chacun quelques mots, et que l'*Iliade* et l'*Enéide* se sont trouvées composées de cette manière ; si je soutenais que des milliers de passants ont donné chacun un coup de pinceau, et que les admirables tableaux de Rubens et de Raphaël ont été formés de la sorte, vous croiriez que j'ai perdu le sens commun, que je déraisonne : voilà pourtant ce que notre idéaliste ose avancer. Dites encore qu'il n'admet pas les miracles ! Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il en fait de plus grands que les apôtres et que nos saints ; nous avons en lui le plus grand des thaumaturges, le plus merveilleux, le plus fécond faiseur de miracles qui fût jamais ; je le prouverai.

S. Justin, dit-il, avait sous les yeux des Evangiles différents des nôtres.—C'est là une pure imagination réfutée par l'histoire. Notre cher Renan veut faire le docteur et l'inspiré ; nous n'admettons pas ses inspirations : elles viennent de quelque part ; mais, à coup sûr, ce n'est pas du Ciel.

Il a conjecturé que les Evangiles ont été composés de souvenirs attendris, de récits naïfs. — La lecture de ces ouvrages, des preuves extérieures qui sont innombrables et convaincantes, démontrent que cette idée n'a aucun fondement ; il a beau s'agiter comme la Sibylle de Cumes sur son trépied, nous ne le proclamerons pas encore prophète cette fois. Voyez, quelle obstination ! il va jusqu'à déterminer une foule de choses que nous ignorions complétement ! Quelle

puissance visuelle! quel prodigieux sens prophétique! quel dommage que ce ne soient que des fantômes !

Les évangélistes, dit-il, ne parlent pas les uns comme les autres; il en conclut que l'esprit du Messie n'est plus là. Lorsqu'ils se ressemblent, il dit qu'ils se sont copiés.—Quelle finesse! quelle habileté! quels prodigieux logiciens que nos idéalistes! ils feraient pitié à des enfants, à de simples paysans! c'est à la lettre la fable *du Loup et de l'Agneau :* « Tu médis de moi l'an passé; c'est toi ou quel- « qu'un des tiens, et là-dessus il l'étrangla. » Est-ce que S. Thomas a parlé comme S. Chrysostome, Massillon comme Bourdaloue? C'est pourtant la même doctrine.

Il trouve de la rivalité (1) dans les apôtres; — nous n'en voyons pas l'ombre après la mort de Jésus-Christ, au moment où, par l'absence du Maître, elle aurait dû éclater davantage. Ecoutez la preuve admirable qu'il nous donne pour trancher toutes ces questions : « *Peut-être; on est tenté* de croire que S. Jean remarqua des inexactitudes dans les autres Evangiles, qu'il était froissé d'y occuper si peu de place, et qu'il se mit à écrire (2). » Mortels, prosternez-vous devant cet oracle! quel génie il faut avoir pour trouver de si fortes preuves! *On est tenté de croire!* quelle démonstration écrasante! Cette proposition n'a pas même pour elle une ombre de vraisemblance.

Selon notre cher Ernest, Jésus-Christ n'a pu parler comme S. Jean et comme S. Matthieu (3). — Les évangélistes ont un style, une forme propre à chacun d'eux. Jésus-Christ a aussi eu la sienne qui devait être infiniment supérieure; de sorte que le Messie n'a parlé comme aucun d'entre eux; mais pour le fond, c'est absolument la même chose.

Le *goût* lui a révélé que S. Jean est à mille lieues des

(1) Introd., p. XXVII. — (2) *Ibid.*, p. XXVIII. — (3) *Ibid.*, p. XXIX.

autres écrivains sacrés pour la simplicité. — Quelle hallucination ! voyez comme le système d'Hégel est puissant ! Il fait voir mille lieues là où les autres ne trouvent pas même un millimètre ou un point : car les évangélistes sont les mêmes pour le fond; la différence entre eux est nulle.

S. Jean aurait bu, d'après notre idéaliste, aux sources du gnosticisme (1). — C'est une assertion de nulle valeur; c'est plutôt lui qui a bu largement aux sources de toutes les erreurs, aux sources de l'Averne, du Cocyte, ou d'Hégel. Voyez sur quelles preuves certaines, invincibles, il appuie ces propositions; en voici plusieurs : *Probablement, on voit, on sent, on est tenté de croire* (2), *il se peut*. Devant de pareilles raisons, il faut se taire ! Si M. Renan disait que S. Jean a écrit pour réfuter les rêveries des gnostiques, il serait dans le vrai. Voilà ce qui est clair ; voilà ce que nous dit l'histoire ; voilà ce que nous apprend la simple lecture de son Évangile ; voilà ce qui explique les rapports qu'on trouve entre l'Evangile de S. Jean et les écoles d'Asie. Comment M. Renan n'a-t-il pas compris cela? C'est si naturel. Comment peut-il voir dans nos livres saints tant de choses qui n'y sont pas? Il n'y a qu'un moyen d'expliquer cela : c'est qu'il a les yeux malades ! il faut le conduire à un oculiste ; il serait peut-être à propos de provoquer une consultation et d'assembler les plus célèbres docteurs de la faculté de médecine ; certains remèdes pourraient contribuer à dissiper les visions, les fantômes qui assiégent son imagination frappée. Qu'en dites-vous?

Lorsqu'on écrit l'histoire, dit-il, on doit se laisser guider par le sentiment du sujet (3). — Demandez à tous les historiens sérieux si c'est en devinant et en conjecturant qu'on écrit l'histoire; demandez-le à M. Guizot, à M. Thiers, à M. Villemain : ils hausseront les épaules de pitié.

(1) Introd., p. XXXI. — (2) *Ibid.*, p. XXXII. — (3) *Ibid.*, p. XXXII.

Il trouve dans l'Evangile de S. Jean une nouvelle langue mystique. — Que S. Jean soit mystique plus que les autres évangélistes, peu importe; son intimité avec Jésus-Christ l'explique parfaitement. Il conclut de là que cet Evangile n'est pas entièrement de cet apôtre. Quel pitoyable et faux raisonnement ! Qu'est-ce que prouve la mysticité de S. Jean ? Cela prouve qu'il était mystique et voilà tout. Quelle conséquence peut-on tirer de là ? Aucune. De plus, en parlant humainement, il avait bien eu le temps d'étudier la mysticité. Il était à peine âgé de trente ans à la mort de Jésus-Christ ; il a composé son Evangile à la fin de sa vie : il avait eu soixante ans au moins pour connaître les doctrines qu'il combat. C'était plus qu'il n'en fallait pour devenir dix fois mystique. Comment M. Renan n'a-t-il pas vu tout cela ? Evidemment il a les yeux malades.

Ces mots : le *monde*, la *vérité*, la *vie*, la *lumière*, les *ténèbres*, se trouvent, dit-il, moins souvent dans les autres évangélistes. — Cela prouve que chacun a sa tournure d'esprit, ses expressions favorites. Homère et Virgile ont souvent répété les mêmes mots ; cela n'ôte rien à leur mérite.

Si Jésus-Christ, dit M. Renan, avait parlé dans ce style, comment un seul de ses auditeurs en aurait-il gardé le secret (1) ? — Et pourquoi pas ? Des enfants de douze ans comprennent l'Evangile de S. Jean, pourquoi les apôtres n'auraient-ils pas compris ce style ? L'Evangile sera toujours pour les rationalistes un livre fermé, un mystère impénétrable; ils n'ont pas la foi; ce mot nous explique tout.

Il compare Xénophon écrivant ses mémoires sur Socrate aux évangélistes. — D'abord les faits n'avaient pas la même importance; la différence est infinie. Qui donc a jamais donné sa vie pour affirmer l'exactitude des récits de Xénophon ? Est-ce que des milliers de personnes ont veillé avec un

(1) Introd., p. XXXV.

soin extrême pour les conserver dans toute leur pureté? Etablir ici une comparaison, c'est tenter l'impossible, c'est évidemment s'égarer.

Avez-vous jamais vu des ouvrages qui sont à peu près des auteurs auxquels on les attribue (1)? — Ils viennent d'eux ou ils n'en viennent pas. Quel historien à jamais parlé de la sorte? Avec de pareilles idées, M. Renan ne doit pas se mêler d'écrire l'histoire; qu'il fasse des romans, et qu'il le dise sans détour.

Le *sentiment* lui a révélé que S. Luc a moins de valeur historique, qu'il contient des sentences poussées à l'excès; qu'il a une fausse idée du temple, qu'il adoucit certains passages (2), qu'il exagère le merveilleux, qu'il commet des erreurs de chronologie. — Savez-vous quelles autorités il cite pour prouver ce qu'il avance? Vous allez voir, elles sont écrasantes; les voici : *On sent; probablement* (3). Après de telles preuves, il n'y a plus rien à dire. Ecoutez-bien, voici des oracles plus certains que ceux de Calchas : notre cher Ernest a deviné par une lumière prophétique les *goûts* de S. Luc. Cet évangéliste, dit-il, est un démocrate exalté (4), il est opposé à la propriété. — Je m'étonne que M. Renan n'en ait pas fait un ancêtre, un frère de Mirabeau et de Robespierre; il nous le présente comme une sorte de sans-culotte. Quelle rêverie! Quelle hallucination!

On lit dans S. Luc, dit-il, des légendes sur l'enfance de Jésus-Christ. — Notre philosophe ne peut souffrir les miracles; on dirait que cela lui donne des attaques de nerfs. Il a beau faire, le monde les a toujours admis et il les admettra toujours. Je regrette beaucoup ces accès spasmodiques; mais il y a des remèdes chez les pharmaciens. Il compare le mahométisme au christianisme; — quel contre-bon-sens! c'est prendre la nuit pour le jour (5); quel visionnaire!!

(1) Introd., p. XXXVII. — (2) *Ibid.*, p. XXXIX. — (3) *Ibid.*, p. LX
(4) *Ibid.*, p. LXI. — (5) *Ibid.*, p. XLIX.

Les conditions qu'il pose pour admettre les miracles sont le comble du ridicule et de l'absurdité (1). Il demande qu'un miracle puisse être répété dix fois, cent fois, devant une commission de savants.— Est-ce qu'on peut poser des conditions à Dieu? Pour parler de la sorte, il faut bien de l'audace ou de l'aveuglement. C'est insulter le Tout-Puissant et le soumettre à un rôle méprisable. Il ne faut que du bon sens pour le comprendre.

L'auteur nous avertit qu'il constituera un tout logique (2) où rien ne détonne. — Vous savez que pour lui la logique, c'est le système d'Hégel, qui est résumé par ces mots déjà cités : *absurde, folie, néant ;* voilà le fond de son livre ! ! !

Les évangélistes, dit-il, n'ont pas été guidés par des données chronologiques très-rigoureuses, et les faits ne se suivent pas toujours conformément au temps où ils se sont accomplis. — Cela n'a pas d'importance; l'essentiel est la vérité. Pour écrire l'histoire d'une religion, selon M. Renan, il faut y avoir cru. — C'est là une grosse erreur; d'après ce principe, Julien l'Apostat et Henri VIII seraient de bons juges du christianisme; cette idée est condamnée par le sens commun et l'expérience.

Lorsqu'on voit M. Renan élever jusqu'aux nues des ouvrages sans valeur historique et remplis de folles imaginations, lorsqu'il cherche à déprécier nos livres saints par des raisons d'une excessive faiblesse ou d'une nullité absolue, il est naturel qu'on se demande quelle est la cause d'un tel procédé. La réponse saute aux yeux. Pour bâtir son édifice, ce système était nécessaire. De cette manière, je pourrais trouver dans beaucoup de livres, et même dans la Bible, des paroles capables de porter les hommes à tous les crimes. Quel étrange et coupable abus du talent, de l'intelligence !

(1) Introd., p. LI. — (2) *Ibid.*, p. LV.

CHAPITRE IV.

Quelles sont les principales causes des erreurs de M. Renan.

Nous avons étudié, nous avons analysé, avec une attention suffisante, l'Introduction de la *Vie de Jésus ;* nous avons cherché à nous rendre compte du système de M. Renan et des idées qui sont comme le fondement de son livre. Arrivés au point où nous sommes, nous pouvons utilement jeter les regards sur la route que nous avons parcourue, et rechercher, en peu de mots, quelles sont les causes principales de toutes ces choses singulières et bizarres que nous avons trouvées dans cet ouvrage. Il peut être curieux et intéressant de voir quelles sont les sources d'où découlent toutes ces rêveries. Ces considérations pourront jeter quelque lumière sur toutes ces questions, et elles seront comme un fil qui nous dirigera dans la carrière qu'il nous reste à fournir.

Nous devons d'abord remarquer que nous avons relevé bien des propositions fausses ou hasardées, bien des affirmations arbitraires et sans preuves ; nous en avons signalé près d'un cent dans le dernier chapitre ; nous en avons trouvé un nombre au moins égal dans les autres chapitres ; ce qui ferait environ deux cents. Mais ici, nous devons faire une remarque qui a son importance : nous avons montré que notre idéaliste se sert souvent de ces mots : *On sent, on voit*, *probablement*, *peut-être,* et de cent autres de la même famille, pour décider les questions les plus sérieuses, et qu'il a recours à ce procédé commode soixante ou quatre-vingts fois dans l'exposition de ses principes. Mais ce sont là autant d'erreurs : car présenter comme certain ce qui est

conjectural ou imaginaire, c'est évidemment tromper. Un historien doit donner comme douteux ce qui est douteux, comme prouvé ce qui est réellement démontré, comme controversé ce qui n'est pas généralement admis. Mais s'il veut faire accepter, comme des axiomes, ses opinions personnelles ou ses rêveries, il s'éloigne de la vérité, il devient romancier. Nous aurions donc le droit d'enregistrer jusqu'à présent près de trois cents erreurs. Soyons généreux ; n'en comptons que deux cents, ou même cent cinquante, si vous le préférez. C'est déjà pas trop mal en cinquante pages ; c'est une assez merveilleuse fécondité. Cependant nous devons remarquer que parmi les erreurs que nous avons signalées, il en est qui n'ont pas une importance capitale et que nous pardonnerions assez volontiers ; mais aussi il en est beaucoup qui peuvent avoir des conséquences funestes et désastreuses ; tout lecteur qui voudra réfléchir le comprendra facilement. Cette vérité paraîtra plus claire encore par les considérations que nous présenterons dans la suite.

Si M. Renan a voulu se distinguer par des paradoxes, s'il a eu pour but de se faire applaudir par la foule, comme les prestidigitateurs et les faiseurs de tours, sur les places publiques, il a parfaitement réussi ; il mérite le premier prix ; *la couronne* lui appartient ; nous lui *donnons nos voix à l'unanimité*. Voyons donc quelles sont les sources de ces rêveries.

1° Nous avons vu et démontré que M. Renan s'est inspiré de certaines doctrines absurdes et réprouvées par le sens commun ; nous savons qu'il a pris pour point de départ et pour base l'idéalisme ou la critique insensée qui consiste à transformer en vérités claires, en axiomes, les plus folles et même les plus dangereuses imaginations ; à consacrer, à diviniser les plus grands désordres ; à confondre le bien avec le mal, la vertu avec le vice, et à bouleverser la société. Nous avons vu que les rationalistes eux-mêmes ont blamé sévèrement ce système ; qu'ils se sont élevés avec

énergie contre ces faux principes, et qu'ils les ont foudroyés par des expressions tellement fortes que nous n'aurions pas voulu les employer. Nous avons vu que ces doctrines, révoltantes dans leurs conséquences, ne sont pas moins intolérables lorsqu'on les applique à l'histoire. Voilà une première cause de ces erreurs : une critique ou un idéalisme insensé.

2° Nous avons prouvé également que les sources où notre philosophe a puisé, les auteurs qu'il a consultés, ne méritent aucune confiance et sont universellement méprisés. Quelle lumière peut-on trouver pour composer une vie de Jésus-Christ, dans le Talmud, dans le livre d'Henoch, et dans plusieurs écrivains qui ont peut-être quelque mérite sous le rapport du style, mais qui pour la vérité historique sont rejetés par tous les hommes instruits. Il est vrai que notre idéaliste a invoqué quelques auteurs respectables, tels que Papias et Eusèbe ; mais comme il a deviné, il est tombé à côté de la vérité ; il les a cités à faux, et ces autorités se sont tournées contre lui pour l'écraser. Il s'est aussi inspiré des Évangiles ; mais nous savons que son imagination frappée lui a fait voir dans ces ouvrages mille choses qu'aucun auteur sensé n'y a jamais aperçues, depuis dix-huit cents ans. Voilà une deuxième cause de ces sophismes : des autorités sans valeur ou altérées.

3° Nous avons aussi montré que les raisonnements de notre philosophe feraient rire des enfants de dix ans. Je vais vous en donner quelques exemples. S. Matthieu et S. Marc, dit-il, ont des parties qui se ressemblent d'une manière frappante ; par conséquent ils se sont copiés, et par là ils ne méritent aucune confiance. Lorsque les évangélistes diffèrent sensiblement dans la forme, il tire la même conclusion, par la raison que Jésus-Christ n'a pu s'exprimer de plusieurs façons si diverses ; mais un enfant lui dirait : Peu importe la forme, puisque les vérités sont les mêmes. S. Luc, dit-il, élague, combine. C'est un abréviateur ; il faut s'en défier.

S'il entrait dans plus de détails, M. Renan conclurait que c'est un amplificateur. Il dirait : On *sent*, on *voit* qu'il a exagéré. S. Jean, dit-il encore, n'a pas de goût; il n'écrit pas avec élégance; il parle de lui-même; il blâme sévèrement Judas d'avoir trahi Jésus-Christ; il donne des éloges à S. Pierre; on *sent*, on *voit* la prévention; il doit nous être suspect. Quels pauvres raisonnements! En voici un autre qui n'est pas moins admirable! Notre idéaliste pose comme principe que les Évangiles manquent d'exactitude. S'il était conséquent avec lui-même, il devrait simplement les rejeter; mais comme il en a besoin pour composer son roman, il les admet en partie et va y chercher des choses qui ne sont ni là ni ailleurs. Quelle belle logique! Voilà une troisième source de ces fausses idées : l'arbitraire.

4° M. Renan n'est jamais embarrassé : il a à ses ordres une véritable armée, un arsenal inépuisable de preuves merveilleuses. Lorsqu'il ne trouve pas d'arguments dans Strauss ou dans les écrits de ses amis, son imagination est là; il met en avant une foule de mots qui peuvent éblouir des enfants et qui font pitié aux hommes vraiment éclairés. Il dira : *Nul doute*, *nul n'hésite, tout le monde est d'accord*, *il est clair, il est certain, il est évident, il est vraisemblable, j'incline à croire, on voit, on sent*; et il bâtit ainsi dans les airs. En voici quelques exemples : Le chapitre XXI de S. Luc a *certainement* été écrit après le siége de Jérusalem. Nous avons déjà remarqué que ce mot *certainement* repose sur une conjecture sans preuve, sur l'embarras que lui cause une prophétie. Il dit ailleurs que les Évangiles sont légendaires; il ajoute que cela est *évident,* parce qu'on y rapporte des miracles. Mais je vous demande de quel côté est l'évidence ou la certitude? De quel côté est la plus grande autorité? La vérite est-elle avec quelques idéalistes qui ont contre eux le bon sens, ou avec tous nos grands génies, avec tous les catholiques et les protestants sincères, avec

toutes les sociétés chrétiennes qui ont toujours admis les miracles de l'Évangile ? Soutenir qu'une chose est évidente lorsqu'on a contre soi de si importantes et de si nombreuses autorités, et qu'on n'a de son côté que quelques rêveurs, c'est bien audacieux ! n'est-ce pas même ridicule ? Autre source d'erreurs : des rêves creux donnés comme des vérités ! !

5° Nous avons remarqué que la science de notre idéaliste ne repose sur rien, puisqu'il *devine ;* il parlera juste peut-être une fois sur cent ; ce n'est plus de l'histoire ; c'est le jeu d'enfants qu'on appelle *collin-maillard*. Il tire des fausses maximes qu'il a posées des conséquences absurdes, nouvelle cause d'erreurs : l'art de deviner.

6° Voilà bien des causes qui nous expliquent comment M. Renan s'est perdu dans un dédale d'erreurs ; mais il en est encore une autre qu'il est utile d'indiquer ici. Notre philosophe ressemble à un enfant qui commence à apprendre l'alphabet de la langue grecque, et qui voudrait se mettre à expliquer par lui-même les écrits de Sophocle, d'Euripide, de Pindare et des auteurs les plus difficiles. Il ferait mille contre-sens. Voilà encore un reproche que mérite notre philosophe : il n'a que des notions fausses et superficielles sur les matières qui sont l'objet de son livre, matières d'une étendue immense, infinie, et qui demandent des études et des qualités qui lui manquent complétement. Autre source féconde d'erreurs : l'ignorance du sujet.

Vous voyez quelles sont les principales causes de ces idées, de ces imaginations fausses et quelquefois bizarres et absurdes, qui sont sorties du cerveau de notre romancier. Je les résume en quelques mots ; voici ce qui reste prouvé, démontré :

1° Les erreurs de M. Renan sont innombrables.

2° Ses principes sont faux, absurdes et nuls.

3° Les autorités sur lesquelles il s'appuie sont fausses, dénaturées ou nulles.

4° Ses raisonnements sont tellement pauvres, tellement nuls, qu'ils feraient rire les petits enfants.

5° Ses preuves sont comme des pierres posées dans l'air; elles consistent en mots sans valeur et sont d'une nullité absolue.

6° Sa science historique a fait pitié aux catholiques, aux protestants et aux rationalistes, par conséquent à presque toute l'Europe ; elle est également nulle.

7° Il ignore entièrement le vaste sujet sur lequel il a voulu écrire; et, pour suppléer aux connaissances qui lui manquent, il a rêvé, il a conjecturé, il a eu soin de nous en prévenir.

Voilà les causes principales de ces choses étonnantes que nous avons fait défiler sous vos yeux; voilà le résultat de nos recherches consciencieuses sur l'Introduction de la *Vie de Jésus.* Nous y avons trouvé beaucoup à blâmer, mais bien peu à louer. Nous dirons quelques mots dans la suite sur ce qu'il y a de bon dans cet ouvrage. L'auteur sera peut-être plus heureux dans la partie qui nous reste à examiner ; en tout cas, nous y verrons des choses véritablement curieuses, et nous aurons encore occasion de nous amuser plus d'une fois aux frais de certains rationalistes.

Lorsque j'écrivais ces lignes, à la vue de tant de propositions singulières qui m'ont fait rire bien souvent, beaucoup de pensées diverses se sont présentées à mon esprit. Mais j'ai spécialement cherché dans mes souvenirs si je ne trouverais pas des écrits qui pussent avoir quelque rapport, quelque parenté, quelque affinité avec le livre de M. Renan. Après que j'eus bien examiné la chose, il m'a paru que cet ouvrage n'est pas absolument sans précédent, au point de vue des principes; il m'a semblé qu'il en existe qui ont une valeur à peu près équivalente, un mérite presque égal, qui sont dignes de la même confiance, et qu'on pourrait placer sur la même ligne. J'ai cru découvrir que notre cher Ernest

peut se glorifier d'avoir des cousins et des frères dans le monde littéraire. Ces écrits qui peuvent aller de pair avec la *Vie de Jésus*, c'est, dans l'antiquité, la *Théogonie* d'Hésiode ; ce sont encore les *Métamorphoses* d'Ovide ; c'est, dans les temps modernes, le voyage de *Gulliver à Liliput*, de Swift. M. Renan a donc trois cousins et trois frères dans ces trois écrivains ; mais il ne faut pas qu'il se fasse illusion, et dans ce but, j'ajouterai que ces trois frères lui sont infiniment supérieurs sous les rapports les plus essentiels, pour les vrais principes et la morale ; ce que nous dirons dans le cours de nos recherches vous aidera à le comprendre.

CHAPITRE V.

Assertions arbitraires, tirées de la Vie de Jésus.

Lorsqu'une source est mauvaise, il est évident que les eaux qui en sortent seront gâtées et corrompues. Vous pouvez déjà entrevoir par là ce que sera le livre de M. Renan. Nous avons signalé les erreurs qui se trouvent dans l'exposition des principes; nous allons voir celles qui sont dans l'ouvrage lui-même.

Que peut-il sortir de bon du système d'Hégel si justement apprécié par ces mots : *scandale*, *absurde*, *folie*, *néant?* Que peut dire de bon un auteur qui prend pour guide Strauss que tous les hommes instruits méprisent? Que peut nous dire d'utile un écrivain qui s'inspire du Talmud, et d'autres écrits sans valeur? Quelle confiance peut mériter un homme qui *devine* l'histoire, qui en fait une œuvre d'*art*, de *goût* et de *sentiment*, et qui défigure jusqu'au scandale les Évangiles, monuments authentiques et respectables au plus haut degré ? Et comme ici vous pourriez croire que je cède à la prévention, rappelez-vous encore que les hommes les plus habiles et dont l'impartialité est hors de doute, ont parlé

comme nous. Ne savons-nous pas en effet qu'ils accusent l'auteur d'avoir rempli son livre d'assertions *arbitraires*, d'avoir dit des choses *inouïes* et *inattendues*, de parler avec une *incomparable légèreté*, de débiter des *pauvretés*, d'avoir composé un ouvrage *bâtard*, d'émettre des principes dignes de *Tartufe* et d'*Escobar?* Il faut avouer que ce jugement est un peu dur, mais il est mérité. Après cela, vous ne serez pas étonnés de voir les erreurs se presser les unes sur les autres, et se succéder avec une rare fécondité. Ma pensée n'est pas de les faire passer toutes sous vos yeux ; cela ne serait pas possible ; de plus, ce serait assez ennuyeux ; j'espère pourtant vous en dire assez pour vous donner une juste idée de l'ouvrage.

Nous lisons dans cet écrit que les élémens de la religion des chrétiens viennent, à travers mille transformations, de l'Egypte et de la Syrie, de l'Inde... (1). — Pourquoi ne pas dire que le christianisme nous a été apporté par quelque habitant de la lune? Ces deux affirmations sont aussi vraisemblables l'une que l'autre. Si vous disiez, mon cher Ernest, que les principes généraux du christianisme, la croyance à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme et à d'autres vérités généralement admises, se retrouvent partout, nous pourrions vous écouter; mais vos paroles sans preuves ne trouveront que des incrédules parmi les hommes instruits et sérieux qui ont étudié ces questions. Du reste, vous avez soin de vous démentir vous-même, puisque vous affirmez cent fois que Jésus-Christ a fondé la religion de tous les peuples et de tous les mondes; et si elle vient de lui seul, comment voulez-vous qu'elle vienne de l'Egypte et de la Syrie, de l'Inde...? C'est impossible.

L'auteur a écrit ces mots : « Le grand livre de la loi une « fois créé, l'histoire du peuple juif se déroule avec un en- « traînement irrésistible (2). » — D'abord nous voudrions

(1) *Vie de Jésus*, p. 3. — (2) *Ibid.*, p. 10.

savoir d'où vient ce livre? Serait-il tombé des nuages comme la pluie? Il devrait nous instruire là-dessus; mais il a *conjecturé;* c'est plus tôt fait. Car un livre ne se fait pas tout seul. Pourquoi aussi ce livre a-t-il été si longtemps à produire son effet? Les enfantements dans la nature ne sont pas aussi lents. Il lui a fallu quinze cents ans pour régénérer le monde. M. Renan nous a dit ailleurs que c'est le résultat de certaines *forces cachées*. C'est qu'elles ont dormi pendant tout ce temps. Quelle merveille! un sommeil de quinze cents ans? C'est un mystère; les philosophes ont aussi leurs mystères! Notez cela.

M. Renan dit encore : On *sent* que la loi ou l'œuvre à laquelle le peuple juif travaille sera une institution universelle (1). — Quelle preuve! comme c'est fort et sublime! L'auteur a fort mal *senti;* car pendant quinze siècles, les Juifs n'avaient pas fait un pas en avant; c'est à Jésus-Christ seul que nous devons tout ce que nous sommes; il le proclame lui-même. La loi juive était une préparation utile, selon le plan de la Providence; mais Dieu aurait pu fort bien s'en passer; pour exécuter ses desseins, il a des milliers de moyens.

Notre cher Ernest affirme que l'idée de la vraie religion existait chez les Juifs, que l'idée qui fera les apôtres et les martyrs était fondée (2). — Mais cette idée d'où venait-elle? s'était-elle faite toute seule? Quel miracle! Notre philosophe perd son temps; il voudrait nous faire croire que toutes ces grandes choses sont le résultat des lois naturelles qui n'ont ni cause, ni origine, ni intelligence. Il ne persuadera pas un enfant de quatre ans. Cette idée existait chez les Juifs, mais c'est Dieu qui l'y avait mise, et sans Jésus-Christ elle serait restée stérile éternellement. Seul il lui a donné la vie; voilà qui est clair comme le jour.

(1) *Vie de Jésus*, p. 11. — (2) *Ibid.*, p. 13.

L'auteur a encore écrit ces mots : La rage et le désespoir jetèrent les croyants juifs dans le monde des visions et des rêves (1). — Pourquoi dénaturer tout, mon cher Renan, comme vous le faites ? Vous abusez par trop de la permission de *deviner* et de *conjecturer*, selon votre système. Pour être vrai, vous deviez dire que ces hommes courageux ont bravé la mort et les supplices parce qu'ils croyaient en Dieu, à l'immortalité de l'âme et à des récompenses dans une autre vie. Quelle pitié ! quel contre-sens d'attribuer à *la rage* et *au désespoir*, de si merveilleux effets ! Strauss et Hégel, s'ils revenaient sur la terre, riraient eux-mêmes aux éclats de ces idées bizarres et ridicules.

M. Renan a encore écrit cette phrase : « L'auteur inconnu du livre de Daniel eut en tout cas une influence décisive sur l'événement religieux qui allait transformer le monde (2). » — D'abord je suppose qu'on établisse un tribunal composé des hommes les plus éclairés sur ces matières, pour décider si Daniel est l'auteur du livre qui lui est attribué ; notre philosophe serait condamné à l'unanimité; peut-être aurait-il en sa faveur quelques acolytes de bas étage. Mais un homme profond, grave et sérieux, il ne l'aurait pas avec lui. Ce n'est pas tout : cette pensée est encore fausse sous un autre point de vue plus évident. Jésus-Christ s'est tellement élevé au-dessus des idées des Juifs, qu'il n'a rien dû à personne. Notre idéaliste en convient lui-même dans cent passages. C'est de sa part une contradiction qu'on peut ajouter à toutes les autres qui se trouvent à chaque pas dans son livre.

Vous dites, mon cher Monsieur, que les Juifs n'avaient pas de croyances fixes sur Dieu, sur les anges et sur la plupart des questions religieuses; vous ajoutez qu'il n'y avait pas chez eux de tribunal pour décider les controverses, de sorte

(1) *Vie de Jésus*, p. 14. — (2) *Ibid.*, p. 15.

qu'il n'y avait parmi eux que des opinions libres (1). — Ce sont bien là des choses inouïes et inattendues, comme l'ont dit vos amis eux-mêmes. Toute la loi de Moïse dépose contre vous : nous y trouvons les idées les plus nettes sur Dieu, sur ses perfections, sur la Providence, sur les anges, sur le culte et sur une foule d'autres questions. Le Décalogue seul renferme tout un code de lois religieuses.

Vous êtes encore à côté de la vérité, lorsque vous dites qu'il n'y avait pas chez les Juifs de pouvoir dogmatique analogue à celui de l'Eglise. — Toute l'histoire, toutes les autorités sont encore ici contre vous. Ils avaient le grand sanhédrin, qui était composé de soixante-dix membres. Voici ce qu'en dit M. Bouillet, dans son *Dictionnaire historique :* « On y jugeait les grandes causes, on y interprétait la loi, on y délibérait sur les affaires religieuses ou politiques. » Ceci est encore confirmé par la plus haute de toutes les autorités, par celle de Jésus-Christ. Est-ce qu'il ne dit pas dans l'Évangile : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse : faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font? Vous avez encore ici fort mal conjecturé, fort mal deviné ; il faut avouer que vous n'avez pas de chance !

Voici une autre proposition qui manque également d'exactitude : vous affirmez que l'extrême simplicité de la vie dans de telles contrées, en écartant le besoin du confortable, rend le privilége du riche presque inutile et fait de tout le monde des pauvres volontaires (2). — Il vous fallait un moyen d'expliquer naturellement la pauvreté de Jésus-Christ et de ses apôtres, et vous supposez que les Juifs étaient tous des pauvres volontaires. C'est bien là une assertion éminemment fausse et démentie par toute l'histoire ; car il n'y eut peut-être jamais de peuple plus ardent pour

(1) *Vie de Jésus*, p. 16. — (2) *Ibid.*, p. 22.

le gain et pour la possession des biens de ce monde. De là les défenses si précises contre l'usure; de là cette loi qui empêchait de vendre les biens pour toujours; de là l'idée fausse qu'ils avaient conçue du Messie; ils s'étaient imaginé que le libérateur promis soumettrait à leur empire toutes les nations, et que tous les peuples seraient leurs tributaires ou leurs esclaves.

Vous avancez que Jésus-Christ avait des frères et des sœurs (1).—Si vous entendiez ces paroles dans le sens de l'Evangile, qui dit que nous sommes tous frères, parce que Dieu est notre père et que tous les hommes ne doivent former qu'une famille, nous serions de votre avis. Mais que Jésus-Christ ait eu des frères et des sœurs selon la nature, c'est de votre part un véritable rêve. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que vous vous appuyez sur l'Evangile pour soutenir cette grave erreur. Est-ce que vous ne savez pas que, selon l'usage des Juifs, les cousins s'appelaient frères? C'est une chose admise par tous ceux qui ont quelques notions de l'histoire des Juifs. Ce qui étonne, c'est que vous invoquiez les Évangiles en faveur de votre opinion; ils disent nettement et positivement le contraire. Nous défions d'y trouver un seul mot qui autorise cette affirmation ou plutôt cette hallucination. Prenez garde, mon cher Ernest; faire dire à des hommes des choses évidemment erronées, dénaturer leurs écrits, n'est-ce pas se ranger parmi les faussaires? Surtout ne faites pas cela dans les actes civils; car la loi ne plaisante pas; vous pourriez bien aller là où vous ne voudriez pas; il est vrai qu'en histoire tout vous est permis; le système d'Hégel vous autorise à inventer tout ce qui vous passe par la tête; mais sachez que nous n'avons que faire de ces rêveries.

Au chapitre troisième de votre livre, je trouve une longue

(1) *Vie de Jésus*, p. 23.

suite d'affirmations complétement arbitraires; vous inventez une foule de choses qui n'ont de réalité que dans votre cerveau. Vous soutenez que cette nature riante fut toute l'éducation de Jésus-Christ. — Ce qui est une absurdité de premier ordre, une absurdité au-dessous des contes de fées.

Vous dites que Jésus-Christ n'était pas un ignorant (1). — Je le crois bien ; il en savait mille fois plus dans son petit doigt que les académiciens de tous les siècles; ce que vous avez écrit de lui dans votre livre suffirait pour le prouver, puisque vous l'élevez infiniment au-dessus de tous les génies.

Vous avancez encore que l'ignorance était la condition des grandes choses. — Il y a encore là une erreur; vous faites une règle générale de ce qui n'est qu'une rare exception : car l'instruction chez tous les peuples a toujours donné une grande supériorité.

Vous trouvez des ressemblances entre Jésus-Christ, Philon et Hillel. — Les rationalistes allemands nous ont dit que ce sont là des choses inouïes et inattendues.

Heureusement, dites-vous, qu'il ne connut pas la scolastique bizarre qui s'enseignait à Jérusalem. — J'aimerais autant vous voir affirmer qu'un géant a été arrêté et pris par un fil d'araignée.

Vous avancez qu'Isaïe fut son maître. — Dites donc que c'est Jésus-Christ qui a été le maître de tous; il le prouve par sa supériorité infinie, comme vous en convenez encore.

Vous supposez qu'il ne connaissait pas l'état du monde, qu'il n'avait pas une idée précise de la puissance romaine. — Vos amis eux-mêmes nous assurent que ce sont là des erreurs grossières et puériles.

Vous avancez dans ce chapitre une foule d'autres propo-

(1) *Vie de Jésus*, p. 30, 31, 32, 38, 42, 43.

sitions fausses ou arbitraires; vous voulez faire le docteur, et vous n'êtes qu'un petit écolier assez présomptueux ; ou plutôt, soyons plus juste, vous êtes un disciple d'Hégel qui donne ses rêves pour des vérités claires. Là encore vous niez l'action de la Providence et les miracles ; vous vous mettez en dehors du sens commun, et vous avez contre vous tous les savants ; les exceptions sont à peu près nulles : car ne croyez pas que nous vous regardions comme un savant ; vos amis eux-mêmes disent que votre ignorance sur ces questions est plus qu'ordinaire. Ils affirment que vous êtes un rêveur. Pour moi, je ne suis pas tout à fait aussi sévère ; j'aime à reconnaître que vous avez certaines notions, un peu d'érudition ; mais tout cela est mal classé dans votre cerveau ; tout y est en ébullition, tout y est gâté par un déplorable esprit de système. Votre savoir est confus : il est à l'état de chaos.

Vous supposez que Jésus-Christ n'a pas respecté l'autorité paternelle, que les relations de parenté furent peu de chose pour lui, qu'il foula aux pieds le sang, l'amour, la patrie. — Il n'est pas possible d'inventer des assertions plus évidemment fausses ; c'est le contraire qui est la vérité. Avant Jésus-Christ tous les liens, toutes les lois étaient foulées aux pieds ; toute l'histoire le prouve. Il est venu tout mettre dans l'ordre ; il a relevé la femme, et tracé aux rois, aux pères de famille, à tous les hommes, les règles qu'ils doivent suivre ; il a tiré les peuples, les familles, toutes les classes de la société d'un affreux et épouvantable désordre, d'un abîme de maux : tandis que les philosophes de tous les siècles n'ont jamais rien fait pour l'humanité ; ils n'ont fait le plus souvent qu'embrouiller les choses davantage. Si je me trompe, je ne demande pas mieux que d'être éclairé ; montrez-nous vos œuvres depuis dix-huit cents ans ; celles du christianisme sont là : elles sont éclatantes, elles couvrent toute la terre et remplissent toute l'histoire.

J'ajoute que toute la vie de Jésus-Christ n'a été que soumission et obéissance ; lisez donc l'Evangile, et vous serez de mon avis.

Vous soutenez qu'aux époques créatrices, tout grand rôle entraîne la mort, une mort violente (1). — Si cela était vrai, tous les fondateurs de religions, les fondateurs d'empires, auraient eu une mort violente ; cela est arrivé quelquefois, mais ce n'est pas la règle générale. Voyez Moïse, Josué, David ; voyez Mahomet, Confucius, Bouddha, Clovis, Charlemagne, S. Bernard, S. Louis, Napoléon Ier et mille autres : ils ont terminé leur carrière par une mort naturelle ; vous ne savez donc pas un mot d'histoire, ou plutôt vous la dénaturez pour atteindre votre but.

Vous dites aussi qu'aujourd'hui, dans notre siècle, on risque peu et on gagne peu. — C'est encore une pensée arbitraire ; les grandes vertus ont toujours un vaste champ devant elles : imitez S. Bernard, S. François Xavier, S. François d'Assise, S. Vincent de Paul, et mille autres ; ils ont fait d'assez grandes choses. Je comprends votre découragement ; avec vos idées, vous ferez cent fois moins que rien. Vous aurez le sort de Saint-Simon, de Fourrier, de Cabet ; vous n'arriverez même pas à leur niveau.

Vous semblez regretter de n'avoir pas vécu au moment de la Révolution française, parce que, alors, vous auriez fait de petits prodiges. — Savez-vous ce qui vous serait arrivé ? Ou bien vous auriez imité Collot d'Herbois qui avait prêché une nouvelle religion, comme vous le faites, et qui est mort misérablement à Cayenne, en priant Dieu de toutes ses forces, et en invoquant la Vierge Marie ; ou bien vous vous seriez caché comme tant d'autres, parce que les philosophes sont fort peu courageux ; ou bien vous auriez porté votre tête sur l'échafaud : vous seriez bien avancé !

(1) *Vie de Jésus*, p. 44, 46.

Vous affirmez encore que, pour être disciple de Jésus-Christ, il suffisait de l'aimer. — C'était bien là l'essentiel ; mais il fallait aussi croire et pratiquer sa belle doctrine; il fallait accepter ses enseignements tels qu'ils existent encore de nos jours, et tels qu'ils nous ont été transmis par l'Evangile et la tradition. Je sais que cela gêne un peu les rationalistes ; mais, croyez-le bien, ces excellents hommes s'effrayent de peu de chose : car tout est plein de charme et de douceur dans la religion. Des milliers de personnes qui en ont fait l'essai, depuis dix-huit cents ans, l'ont avoué ; mais pour ressentir ces effets consolants, il faut y mettre un peu de générosité et surtout d'humilité. J'avoue que c'est un peu pénible pour les philosophes!

Vous remarquez que les penseurs juifs sont les premiers qui aient eu souci d'une théorie générale de la marche de notre espèce ; que le Juif, grâce à une sorte de sens prophétique, a fait entrer l'histoire dans la religion (1). —Tout cela peut être vrai, mais ce qui est faux et ridicule, c'est la cause que vous assignez à ces grandes choses ; au lieu d'attribuer ces merveilles à des *forces cachées* qui n'ont d'existence que dans votre imagination, avouez que cela vient des prophètes inspirés de Dieu.

Vous avez encore écrit que le peuple juif est l'auteur du plus beau mouvement d'enthousiasme désintéressé dont l'histoire fasse mention ; et cependant vous maltraitez singulièrement ce peuple. — Comment une nation dure, égoïste, cruelle, étroite, sophiste, subtile, a-t-elle pu produire tant de grandes choses ? Il y a un moyen fort simple d'expliquer ces prodiges : convenez avec tous les chrétiens, avec les plus grands génies, avec dix-huit siècles, que les Juifs ne sont que des instruments, et que Dieu a tout conduit ; c'est si simple, c'est si clair; mais vous aimez les ténèbres : restez-y !

(1) *Vie de Jésus*, p. 47.

Vous avez encore dit qu'un gigantesque rêve poursuivait le peuple juif. — Ce n'était pas un rêve, puisque nous le voyons réalisé : ce mot de rêve convient plusieurs centaines de fois à certaines choses, et surtout à votre livre.

Vous ne voulez pas (1) de la doctrine qui coupe l'homme en deux parties, le corps et l'âme. — Savez-vous à qui peut sourire ce système? Il peut plaire aux malfaiteurs et à tous ceux qui ne pensent qu'à se livrer à toutes les passions et à tous les crimes. Je ne dis pas que vous voulez directement ces conséquences ; mais vos principes y conduisent infailliblement.

Ces idées que Jésus-Christ a répandues dans le monde (2), dites-vous, étaient dans l'air : personne ne les enseignait. — Mais ces idées, d'où venaient-elles? Elles n'avaient pas de cause : elles étaient là parce qu'elles y étaient. Voilà un mystère plus grand que les miracles et tous les mystères du catholicisme. C'est une absurdité. Pour nous, nous admettons des mystères, ce qui est fort raisonnable, puisque la nature en est toute remplie ; mais vous, vous dévorez des absurdités, ce qui est révoltant, pitoyable, le comble de la déraison.

Un peu plus loin nous trouvons un grand nombre d'assertions ridicules ou fausses. Sous la plume de notre cher Ernest, le christianisme devient l'idéalisme, il se transforme en délicieuse pastorale (3) : c'est le vin doux et mousseux de la Galilée, ce sont les fruits, les vignes, les figuiers, ce sont les orangers, les citronniers, les grenadiers, qui produisent notre belle religion ! c'est le climat ! Nous avons déjà parlé de ces rêveries qui se réfutent par elles-mêmes. Nous avons signalé dans ce chapitre bien des erreurs ; nous n'avons fait que glaner dans ce vaste champ où l'ivraie a été semée à pleines mains. Reposons-nous un instant ; à la prochaine séance nous en ferons passer d'autres sous vos yeux.

(1) *Vie de Jésus*, p. 51. — (2) *Ibid.*, p. 55. — (3) *Ibid.*, p. 66, 67.

CHAPITRE VI

Quelques erreurs particulières.

Nous avons déjà signalé bien des propositions erronées; celles que nous avons fait connaître jusqu'à présent et qui sont extraites du corps même du livre atteignent à peu près la centaine; je dois vous dire que j'en ai omis un grand nombre, et cependant nous sommes à peine arrivés dans cette curieuse revue à la page 70. Vous pouvez comprendre par là combien elles sont nombreuses; vous conviendrez avec moi que je n'ai rien dit de trop, mais que j'ai été indulgent, lorsque j'ai promis de dévoiler dans cet ouvrage quatre cents erreurs. Nous allons continuer nos recherches, nous nous bornerons à en relever quelques-unes des principales : ce sera pour nous une sorte de récréation utile et instructive. Nous pourrons encore rire plus d'une fois aux dépens de quelques philosophes.

M. Renan ne veut pas admettre la virginité de Marie (1) : cela se conçoit de la part d'un panthéiste et d'un rationaliste. Il est bien libre de ne pas croire qu'elle a été en même temps vierge et mère; pourtant sur ce point j'ai plusieurs choses à lui dire. D'abord je pourrais le battre par ses propres paroles : en effet, il reconnaît qu'il y a dans la nature des puissances mystérieuses; ce sont des *canaux secrets*; ce sont les *jardins frais et verts; ce sont les citronniers;* c'est la rage et le désespoir; c'est une foule d'autres dieux imaginaires; ce sont des *forces cachées* (2); ce n'est pas assez, ce sont *mille* (3) *forces cachées* qui opèrent des merveilles à des époques déterminées; c'est ainsi que ces forces ont produit Jésus-Christ et sa religion. Selon lui, ce

(1) *Vie de Jésus*, p. 445. — (2) *Ibid.*, p. 45. – (3) *Ibid.*, p. 456.

sont elles aussi qui ont dû créer notre intelligence et nos admirables facultés; ce sont elles qui ont produit le soleil, la lune, les astres, les fleurs, les plantes et les innombrables merveilles de la nature; ce sont elles encore qui d'animaux que nous étions d'abord, ont fait de nous des hommes; notre philosophe le dit positivement (1); par conséquent ce sont ces *forces cachées* qui, d'un singe, d'un perroquet, d'une huître, ont formé les rationalistes. Admirable origine! Prodigieux miracle! mais ce n'est pas tout; les animaux eux-mêmes n'ont pas toujours été ce qu'ils sont; en vertu du même principe, ils ont dû subir diverses transformations; il suit de là que M. Renan et les idéalistes seraient des *melons* perfectionnés, des *cornichons*, des *citrouilles*, des *concombres* perfectionnés! Pardonnez ces expressions; elles découlent des lois adoptées par nos bons Messieurs. Puisque cette glorieuse naissance leur plaît, qu'ils l'acceptent; pour nous, nous la repoussons, nous n'en voulons pas. Supposons donc qu'ils ont été jadis des *cornichons*, des *melons* et des *concombres!* Ce serait un moyen facile et excellent d'expliquer leurs idées creuses!!! Je vous demande encore ici de quel côté nous trouvons la raison. Nous attribuons à Dieu, à un être intelligent, notre origine; nos philosophes l'attribuent à des causes aveugles : n'est-il pas évident que nous avons encore ici pour nous le sens commun et la vraie science, tandis qu'ils ont pour eux la science du néant, l'art de débiter des extravagances. Mais nous avons bien le droit de dire que ces forces ont enfanté une vierge mère : car notre rationaliste n'a pas le pouvoir, je le pense du moins, de limiter à son gré ces puissances mystérieuses, à moins toutefois qu'il ne prétende en être le maître et les diriger à son gré. Qui sait s'il ne les porte pas dans sa main? Les panthéistes peuvent tout faire. En tout

(1) *Vie de Jésus*, p. 2.

cas, je n'en croirai rien jusqu'à ce que j'aie vu ces merveilles de mes yeux et qu'une académie ait décidé la question. En attendant, il est clair que notre idéaliste n'a pas le droit de rejeter la perpétuelle virginité de Marie, et qu'il est condamné sur ce point par ses propres paroles. Un autre reproche que j'ai à lui adresser, c'est que sur cette question importante, en vrai disciple d'Hégel, il voit dans les Evangiles absolument le contraire de ce qu'ils disent. S. Matthieu s'exprime clairement, nettement là-dessus (1) ; S. Luc n'est pas moins précis (2). Ajoutez à ces autorités toute la tradition ; nous avons mille raisons de croire cette consolante vérité. Nous ne prétendons pas vous imposer notre foi ; mais ce que nous avons droit d'exiger de vous, philosophes, c'est que vous ne fassiez pas mentir les Evangiles.

Vous supposez, mon cher Renan, que les personnes qui s'attachaient à Jésus-Christ aimaient plus lui que l'œuvre.— Leur dévouement jusqu'à la mort a prouvé le contraire; du moins, elles aimaient l'un et l'autre.

Vous avancez (3) que le Messie n'était pas étranger à des sentiments de jalousie, qu'il a obéi à des lois rigoureuses.— Tout cela a fait dire à vos amis les Allemands que vous êtes un visionnaire; vous le supposez semblable à vous.

Vous dites aussi que la théologie scolastique est loin de l'Évangile (4); que les spéculations des Pères grecs venaient d'un autre esprit; que toute la théologie de Jésus-Christ consistait à envisager Dieu comme Père ; qu'il se prêchait lui-même; que des âmes très-grandes peuvent avoir un caractère d'attention perpétuelle à elles-mêmes; qu'elles s'imposent aux autres; vous ajoutez que le fou côtoie l'inspiré, mais que le fou ne réussit jamais. Vous vous demandez quelle fut la

(1) S. Matth., ch. I, v. 23. — (2) S. Luc, ch. I, v. 35. — (3) *Vie de Jésus*, p. 73. — (4) *Ibid.*, p. 76.

marche de la pensée de Jésus-Christ (1), par quelles méditations il débuta dans sa carrière prophétique ; vous dites qu'il eut une notion claire de la divinité et qu'il ne la dut pas au judaïsme ; et ailleurs vous avez dit qu'il était redevable de ces grandes idées à Isaïe, au livre de Daniel, à Hillel, à Philon ; ici vous dites qu'il doit tout à lui-même : — vous ne savez donc pas lier deux idées ensemble ? Allez donc apprendre à penser, et vous vous mêlerez d'écrire. Pour ce qui est de la scolastique, elle a eu ses défauts ; mais ses écarts n'étaient pas funestes à la morale et à la société comme vos doctrines. Lisez les Pères grecs, et vous trouverez dans leurs écrits le souffle de l'Évangile ; S. Grégoire de Nazianze, S. Basile et S. Chrysostome égalent et surpassent souvent Démosthène et Cicéron. Quand vous dites que Jésus-Christ se prêchait lui-même, vous avez oublié son abnégation complète et sa charité sans limites. Dans les phrases que nous venons de vous citer, vous justifiez l'égoïsme, et divinisez tous les crimes ; vous ouvrez la porte à tous les forfaits, en admettant que le succès excuse, autorise tous les actes ; il n'est rien de plus immoral qu'un tel système. Toutes ces assertions que nous venons de transcrire sont de véritables rêveries dignes du visionnaire Hégel.

Vous avez dit que la scolastique dans ses chétives discussions, que Descartes par sa sécheresse d'esprit, que le XVIIIe siècle par son irréligion profonde, en rapetissant Dieu, avaient étouffé tout sentiment fécond de la Divinité. — Pour ce qui est du XVIIIe siècle, vous avez raison de le flétrir ; mais il valait encore mieux que vous : car Voltaire et Rousseau, qui étaient à la tête du mouvement, n'étaient pas descendus aussi bas que vous ; j'espère avoir occasion de vous le prouver. Quand je vous vois montrer tant de dédain pour

(1) *Vie de Jésus*, p. 73.

Descartes et pour ces grands génies qui ont fait de si belles choses, je pense à la grenouille de la Fontaine qui veut égaler le bœuf en grosseur, et qui crève.

Vous avez dit qu'en admettant même que Dieu soit un être déterminé, ceux qui croient avoir des rapports avec lui sont des visionnaires (1). — Voilà une grosse erreur, une supposition gratuite. Comment ! vous pouvez communiquer vos idées, et Dieu ne le pourrait pas ? Vous ne ferez pas entrer cette idée dans la tête d'un enfant, d'une femme de campagne, ni d'un homme qui a un peu de bon sens.

Vous dites que les sciences physiques et physiologiques nous ont montré que toute vision surnaturelle est une illusion. — Ici les faits sont encore contre vous ; la plupart des hommes qui ont étudié la physique et la physiologie, étaient catholiques ou protestants ; or ils admettaient tous le surnaturel ; nous le verrons ; et à l'époque où nous sommes, l'Europe est remplie de savants qui sont contre vous ; et je puis dire sans vous offenser que vous n'êtes qu'un pauvre écolier auprès des grands génies, comme Pascal, Euler, Newton, Leibnitz et mille autres.

Vous demandez si S. Paul, Platon et S. Augustin ont été déistes ou panthéistes ; et vous ajoutez que cette question n'a pas de sens (2).—Vous avez raison ; il faut avoir perdu le sens et être un fameux visionnaire, pour avoir là-dessus l'ombre d'un doute.

Vous dites encore en cet endroit que Jésus-Christ est vraiment fils de Dieu, qu'il n'a pas de visions, mais que Dieu est en lui, qu'il vit au sein de Dieu, qu'il se croit fils de Dieu. — Mais que voulez-vous dire par là ? il faudrait être le devin Calchas pour débrouiller ces énigmes.

Vous parlez de l'imagination de Ste Thérèse qui avait tant d'esprit et de bon sens, et vous l'appelez hallucinée ; —

(1) P. 74. — (2) P. 75, 76.

mais ce mot vous convient mille fois plus qu'à elle, puisque vous foulez aux pieds la raison et le sens commun.

Vous ajoutez que Jésus-Christ n'arriva pas du premier coup à cette affirmation de lui-même, mais qu'il s'envisagea avec Dieu dans la relation d'un fils avec son père ; que le Dieu de Jésus-Christ n'est pas le maître fatal qui tue quand il lui plaît, qui damne quand il lui plaît, qui sauve quand il lui plaît (1) ; que le Dieu de Jésus-Christ est notre Père ; qu'on l'entend en écoutant un souffle qui crie en nous : Père ; le Dieu de Jésus n'est pas un despote partial. Vous dites aussi que Jésus-Christ accorde aux puissants de la terre un respect plein d'ironie. — Dans toutes ces assertions il y a du jansénisme, des faussetés évidentes, du fatalisme, du panthéisme et du galimatias. Je me borne à ces réflexions ; seulement je vous ferai remarquer que voilà, de la page 71 à la page 78, une trentaine de propositions et de pensées fausses ; encore n'ai-je pas tout relevé ; il faut avouer que vous avez sous ce rapport une rare habileté, vous êtes passé maître. S'il y a des académies où l'on reçoit ceux qui inventent des erreurs, vous méritez d'y entrer au premier rang ; je vous donne ma voix.

Vous avez dit que Jésus-Christ avait cru que son royaume allait se réaliser matériellement (2). — C'est là une assertion sans fondement. Vous dites qu'il captivait par son amabilité, et qu'un charme infini s'exhalait de sa personne. — Mais vous oubliez que sa doctrine était révoltante pour les Juifs, et même pour ses apôtres, qui ne le comprirent que par un miracle évident. Vous voulez tout expliquer par des influences matérielles et physiques ; vous n'y parviendrez jamais : vous ne persuaderez pas un enfant de six ans.

Jésus-Christ, dites-vous encore, a voulu établir un culte pur, sans pratiques extérieures. — C'est encore une grosse

(1) P. 77. — (2) P. 79, 80.

erreur, puisqu'il s'est soumis à la loi de Moïse, qu'il recommande l'obéissance aux prêtres, la pratique des commandements et par conséquent le culte extérieur.

Vous voulez qu'il ait été l'ennemi des formes et qu'il n'ait eu en vue que le culte fondé sur la pureté du cœur (1).—La vérité, c'est qu'il a pratiqué, voulu et recommandé l'un et l'autre. Vos assertions sur ce point sont contraires à la nature humaine, à l'Évangile, aux exemples que Jésus-Christ nous a donnés. Votre système serait l'absence complète et la mort de tout sentiment religieux.

Vous dites encore que, s'il était mort au commencement de sa carrière apostolique, il eût été ignoré des hommes, et qu'il n'y aurait pas dans sa vie telle page qui nous blesse (2). — Ces choses vous plaisent à dire ; mais permettez-nous de penser autrement avec dix-huit siècles et tous les peuples chrétiens. Il avait mille moyens d'exécuter son plan.

Vous avez aussi écrit, mon cher Renan, au sujet de S. Jean-Baptiste, un chapitre où vous avez donné libre carrière à votre imagination. Vous dites qu'on ne sait pas exactement sous quel point de vue il concevait les événements qu'il annonçait (3) ; qu'il prêchait contre les prêtres riches et contre les pharisiens ; qu'il ne possédait pas l'idée d'une religion pure ; qu'il a prêché la communauté des biens ; qu'il n'a pas été étranger à la politique. — Toutes ces affirmations sont démenties par l'Evangile. S. Jean-Baptiste a blamé l'avarice et tous les vices, recommandé la vertu, la charité et l'aumône, et voilà tout ; son rôle était aussi grand, aussi beau, que le vôtre est petit et dangereux. Il n'y a pas dans l'Evangile un mot de ce que vous dites.

M. Renan a deviné que Jésus-Christ se rendit auprès de S. Jean-Baptiste par le désir qu'il avait de voir un maître dont les enseignements avaient beaucoup de rapport avec

(1) P. 89, 90. — (2) P. 92, 93. — (3) P. 103.

les siens ; qu'ils avaient beaucoup d'idées communes; il a *senti* qu'on a lieu d'être surpris de leurs prévenances réciproques; que l'humilité n'a jamais été le trait des fortes âmes juives; il compare S. Jean-Baptiste à Lamennais : quel contre-sens ! Il ajoute que S. Jean-Baptiste et Jésus-Christ se sont appuyés réciproquement (1); que les évangélistes ont développé ces bonnes relations; que Jésus-Christ reconnut le Baptiste pour supérieur; qu'il adopta bien des choses qui n'étaient pas dans sa direction; que Jean était frondeur des puissances établies; que son rôle reste en partie énigmatique; que leurs relations tendirent à faire dévier Jésus-Christ de sa voie (2) ; que l'inflneuce de Jean fut plus fâcheuse qu'utile à Jésus-Christ; qu'elle fut un arrêt dans son développement; que Jésus-Christ serait peut-être resté inconnu si Jean fût resté libre; que le christianisme a séduit le monde par l'attrait d'une religion dégagée de formes extérieures; qu'il mûrit ses idées sur le royaume du ciel (3); qu'il est un révolutionnaire transcendant; qu'éclairé par l'exemple de Juda le Gaulonite, il avait renoncé à la politique; qu'il ne développa que timidement son propre génie; que la liberté et le droit ne sont pas de ce monde; qu'il fondait la doctrine du souverain mépris, vraie doctrine de la liberté (4) ; que bien des ténèbres se mêlaient à ses vues les plus droites; qu'il ne connaissait pas la force de l'empire romain; qu'il douta s'il emploierait la force ou la douceur; que beaucoup de vague restait dans sa pensée; qu'il était comme entraîné par une sorte d'enthousiasme irréfléchi; qu'il céda beaucoup à l'opinion; que l'élève égala bientôt le maître; qu'il envisage la monnaie comme le signe de l'autorité légitime; qu'il favorise la tyrannie; qu'il a contribué à affaiblir le sentiment des devoirs du citoyen; qu'il

(1) P. 106, 107, 108. — (2) P. 94.
(3) P. 116. — (4) P. 118, 119, 121, 122, 123.

a fait tort aux vertus civiques; qu'il a déclaré la politique insignifiante; que nos principes de science positive sont blessés de son programme; que son idée était révolutionnaire; que dans son enseignement, de belles erreurs étaient mêlées à la vérité; que de là vient son succès (1); que ce qui le distingue c'est l'utopie ou l'idéal; qu'il est un anarchiste à quelques égards; qu'il déverse le mépris sur les gouvernements; qu'il en parle en termes vagues; qu'il lance ses anathèmes contre tous les magistrats; qu'il ne songe pas à rougir des démêlés que ses disciples auront avec la police; qu'il veut anéantir la richesse et le pouvoir; qu'il n'est pas un spiritualiste, mais un idéaliste accompli; qu'il ne veut pas de riches, de docteurs pour fonder son royaume; que tout ce qui est élévé sera humilié (2). — Je crois que jamais auteur n'a accumulé tant de faussetés les unes sur les autres. Je ne veux pas m'arrêter sur chacune de ces propositions; toutes ces erreurs sautent aux yeux; il suffit de les énoncer pour le comprendre. Comment oser dire que S. Jean a été le maître de Jésus-Christ? Personne n'a jamais avancé une telle sottise; et l'auteur se contredit encore lui-même, puisqu'il élève Jésus-Christ au-dessus de tout. Une parole admirable de S. Jean-Baptiste réfute ces rêveries de notre philosophe. Nous lisons dans plusieurs endroits de l'Evangile que le précurseur se déclare indigne de délier les cordons des souliers du Sauveur. Quelle ignorance, ou quelle mauvaise foi, ou quel système !

On ne trouve pas dans les Evangiles un seul mot qui autorise ces assertions arbitraires. Jésus-Christ rejette les riches inhumains et cruels; mais il reçoit avec bonté et amour ceux qui sont charitables et qui croient à l'Evangile. Pour ce qui est de S. Jean-Baptiste, si vous voulez connaître son véritable rôle, lisez le chapitre III de S. Matthieu, le cha-

(1) P. 125, 126, 127. — (2) P. 128, 129.

pitre Ier de S. Marc, et toutes ces erreurs deviendront évidentes. Quant aux rêveries que l'auteur avance ici sur Jésus-Christ et sur sa doctrine, ce que nous avons dit et ce que nous dirons réduira tout cela au néant. Bornons-nous pour le moment à quelques réflexions. L'Évangile n'a-t-il pas civilisé tous les peuples? N'a-t-il pas porté la vie, l'ordre, toutes les vertus, dans les contrées où il a pénétré. Pourquoi les disciples de Jésus-Christ auraient-ils rougi d'avoir des démêlés avec la police, si elle est injuste? Les chrétiens n'en ont jamais rougi pas plus que leur chef; et aujourd'hui encore, lorsqu'il est question de la liberté de conscience et de la loi divine, nous répétons avec les apôtres ces belles paroles : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Loin d'en rougir, nous le disons avec une noble fierté, et nous avons avec nous des millions de martyrs, toutes les nations chrétiennes et tous les grands hommes du christianisme. Le pauvre Renan du reste démolit en même temps qu'il bâtit : car il affirme que toutes les institutions sociales seront stériles, jusqu'à ce qu'on revienne aux sublimes maximes de Jésus-Christ. Sur ces questions, il est encore battu complétement par la science, par des faits innombrables, par l'histoire, par les autorités les plus imposantes, et ce qui est plus curieux, par lui-même. Comment donc notre idéaliste a-t-il pu trouver dans ces livres vénérés depuis dix-huit siècles, des choses que personne n'y a jamais vues, excepté peut-être Proudhon et Cabet? C'est un mystère qui s'explique par ce que nous avons dit. L'auteur *devine*, il *conjecture*, il *invente*, il fait une *œuvre d'art*; mais ceux qui se livrent à leur imagination déréglée tombent dans le ridicule; il est des peintres qui en voulant faire de beaux tableaux, parce qu'ils manquent de goût, font des caricatures; je ne parle pas ici du style qui n'est pas sans mérite, comme nous le dirons; mais pour ce qui est du fond de cet écrit, pour ce qui est des idées, des principes et des pensées,

c'est le plus fameux galimatias qu'on ait jamais vu; M. Renan ressemble à ces mères infortunées qui croient donner le jour à un charmant enfant, et donnent la vie à un monstre qui change leur joie et leurs espérances en désolation et en désespoir ; nous pourrions appliquer à son livre un vers d'un poëte célèbre de l'antiquité :

. . . . Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè.

(Horace.)

CHAPITRE VII

Imaginations vraiment curieuses de M. Renan.

Notre cher Ernest a dit que les chrétiens sont des visionnaires et des hallucinés, et cela, parce qu'ils croient que Dieu peut leur parler; vous pouvez comprendre maintenant que ces épithètes flétrissantes lui conviennent parfaitement et qu'il a rêvé lorsqu'il nous les a appliquées; mais tout ce que nous avons dit n'est qu'un échantillon de son prodigieux talent pour déraisonner. Vous me permettrez de consacrer ce chapitre à signaler d'autres propositions dont la fausseté, je l'espère, vous paraîtra évidente. Nous pourrons encore nous amuser aux dépens de la philosophie.

Nous lisons, dans cet écrit bizarre au suprême degré, que Jésus-Christ était obsédé d'une idée impérieuse et qu'il marchait avec une impassibilité fatale dans sa voie (1). — Ces expressions, *obsédé* et *impassibilité fatale,* voudraient dire que Jésus-Chirst n'était pas libre ; c'est la doctrine du fatalisme qui détruit toute liberté et qui autorise tous les crimes ; c'est une erreur pitoyable, absurde, réprouvée par l'Evangile, par le sens commun et toute âme droite.

Nous lisons encore qu'à une époque de la vie de Jésus-

(1) *Vie de Jésus,* p. 130.

Christ, son succès fut décisif et qu'il attira à lui beaucoup de disciples (1). — Le succès de Jésus-Christ pendant sa vie apostolique a été fort limité; c'est qu'il l'a voulu ainsi : tel était le plan de la Providence. A sa mort il n'avait que quelques disciples qui l'ont abandonné. Sa doctrine ne devait envahir le monde qu'après sa résurrection et après la descente de l'Esprit-Saint ; il avait prédit toutes ces choses, qui se réalisèrent complétement. Au moment de la passion, l'œuvre était anéantie sans espoir, en parlant humainement; tout à coup les apôtres deviennent d'autres hommes, et tout change. Nous défions nos philosophes d'expliquer cela avec leurs sophismes : il y a là pour eux une mer à boire, un mur d'airain infranchissable, un vrai pont aux ânes. Pour nous, nous expliquons cette révolution avec une merveilleuse facilité ; un mot suffit : Jésus-Christ est Dieu.

M. Renan dit que Jésus-Christ se laissait donner avec plaisir le titre de fils de David (2), bien qu'il sût qu'il n'en était rien. — D'abord se laisser donner un titre qu'on n'a pas et le recevoir avec plaisir, c'est une puérile vanité dont nos idéalistes sont bien capables; mais attribuer cette faiblesse et cette faute à Jésus-Christ, c'est une invention condamnée par toute l'histoire et les Evangiles. Ensuite le Sauveur s'est proclamé fils de David, en déclarant souvent qu'il était le Christ ; ces deux idées étaient inséparables. De plus, il le dit clairement dans un passage remarquable, lorsqu'il adresse cette demande à ses ennemis : « De qui le Christ est-il fils ? Ils lui répondent : De David. Alors il ajoute : Comment se fait-il que David l'appelle en esprit son Seigneur ? Comment peut-il être son Seigneur et son fils ? Et ils ne purent lui répondre. » Toutes ces assertions de notre philosophe sont détruites par les auteurs sacrés. Ce qui est étrange, c'est que M. Renan invoque et cite les Evangiles

(1) *Vie de Jésus*, p. 132. — (2) *Ibid.*, p. 132.

pour prouver ces erreurs; s'il n'était pas aveuglé, il chercherait d'autres preuves, et il aurait un ridicule de moins.

Vous comprendrez que je ne puis pas m'attacher à réfuter toutes ces inventions avec les détails qu'elles pourraient demander. Si nous voulions épuiser toutes ces grandes questions, il faudrait écrire des volumes. Je me bornerai souvent à indiquer les propositions fausses, et j'ajouterai quelquefois deux ou trois mots pour les faire ressortir davantage.

Notre cher Ernest dénature tout; il dit que Jésus-Christ ne put faire aucun miracle à Nazareth (1). — Il ne le put pas parce qu'il ne le voulut pas. Est-ce que tous les jours nous ne disons pas : Je ne puis faire cela? Ce qui signifie que nous ne le voulons pas. Il lui plaisait aussi de faire dépendre ses miracles de la foi de ceux qui avaient recours à sa puissance et à sa bonté inépuisable.

L'auteur avance encore que la liberté avec laquelle on parlait dans les synagogues (2), facilita la propagation de la doctrine de Jésus-Christ. — Cette affirmation, qui n'a pas du reste une grande importance, est encore démentie par les faits : car le Sauveur prenait rarement la parole dans les synagogues; il prêchait l'Evangile en plein air, sur les montagnes; témoin le sermon qui porte ce nom et que notre écrivain a tant admiré; il prêchait dans les maisons, sur le bord de la mer, dans les déserts; il prêchait partout. Voilà ce que nous apprennent les Evangiles.

M. Renan suppose que Jésus-Christ eût été arrêté dès ses premiers pas à Jérusalem par les pharisiens (3). — Il n'a donc pas lu l'entrée triomphante du Messie dans cette ville peu de jours avant sa passion? Il ne sait donc pas que la haine, la fureur et les sanglantes persécutions des scribes et des pharisiens n'ont servi qu'à faire éclater davantage la divinité

(1) *Vie de Jésus*, p. 134. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*, p. 139.

de Jésus-Christ et la puissance de sa religion? C'est une vaine et fausse imagination.

Il dit aussi qu'on choyait Jésus-Christ, qu'il aimait à se faire admirer (1). — La vérité c'est que tout cela n'a pas l'ombre de fondement; il n'y a pas dans les Evangiles un seul mot qui l'autorise à parler de la sorte; nous y lisons positivement le contraire. Cependant cela prouverait une chose, c'est que notre cher Renan aime à être choyé, admiré; il aime qu'on dise qu'il parle bien, d'après ce principe naturel que nous jugeons des autres par nous-mêmes; pour cela, je le crois volontiers et je l'admets sans peine; car nous en avons bien des preuves !!

Il assure encore que plus on croyait en lui, plus il croyait en lui-même (2).—Il a toujours cru au succès de son œuvre sans l'ombre d'hésitation, au commencement, au milieu, à la fin de sa carrière, malgré l'incrédulité dont il était environné. Son assurance entière n'a jamais été le moins du monde ébranlée, même lorsque tout paraissait perdu humainement ; et cela seul prouverait sa divinité. Lisez l'Evangile...

L'auteur a encore écrit cette phrase : Voilà le champ (la Galilée) où la semence de Jésus-Christ trouva enfin une terre bien préparée (3). — Croiriez-vous qu'il prend ces expressions à la lettre. La manière dont cette pensée est exprimée peut laisser des doutes; mais beaucoup d'autres passages du livre nous expliquent celui-ci. Ainsi, c'est le sol, c'est le climat, c'est une force cachée, c'est l'air qui fait tout; Jésus-Christ et les chrétiens n'eurent pas plus de mérite en cela que le gland qui se développe et produit un chêne. Système pitoyable, absurde, et qui insulte au bon sens. En admettant même que cette phrase puisse avoir un autre sens, il y en a une foule d'autres qui sont fort claires et

(1) *Vie de Jésus*, p. 139. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

qui expriment nettement la même idée, de sorte que mes paroles ont toujours leur application.

Il soutient que Marie-Madeleine a été l'organe principal par lequel la croyance à la résurrection s'est établie (1). — Rien de plus faux que cette proposition. C'est elle qui a été la première témoin de la résurrection; et voilà tout. Les apôtres n'ont cru à ce grand miracle que lorsqu'ils eurent vu Jésus-Christ dix ou quinze fois après sa résurrection, et qu'ils eurent été témoins de son ascension en présence de plus de cinq cents disciples; Marie-Madeleine n'a pas contribué pour la valeur d'un atome à cette croyance. Les disciples appelaient Madeleine une femme en délire, lorsqu'elle leur dit qu'il était ressuscité. Voilà ce que nous apprennent les Évangiles. Pourquoi invoquer ces livres qui sont contre lui? C'est fort maladroit; l'auteur veut se faire passer pour un rêveur comme jamais la terre n'en a produit.

Il imagine que S. Jean a imprimé un détour vigoureux au christianisme naissant (2). — C'est encore une assertion arbitraire, puisque l'enseignement des quatre évangélistes est absolument le même; seulement S. Jean a insisté davantage sur la divinité de Jésus-Christ, parce que ce dogme était attaqué par les hérétiques au moment où il a écrit; du reste la tradition, les docteurs des trois premiers siècles, la croyance unanime des Églises fondées par les divers apôtres, tout se réunit pour confirmer la vérité de ce que nous disons.

Il dit encore qu'il n'y avait pas d'hiérarchie parmi les apôtres (3). — Les Évangiles démentent clairement cette affirmation. La tradition et les écrits des Pères des premiers siècles pulvérisent ces fausses imaginations. Si vous en doutez, lisez le beau discours de Bossuet sur l'unité de l'Eglise. Lisez encore l'Evangile; il est clair sur ce point.

Lorsque Jésus-Christ voulait gagner quelqu'un, dit-il

(1) *Vie de Jésus*, p. 152. — (2) *Ibid.*, p. 156. — (3) *Ibid.*, p. 157.

encore, il laissait croire qu'une révélation d'en haut lui découvrait les secrets de son cœur (1). — Ce sont là d'indignes supercheries, bonnes pour les idéalistes qui ne reculent devant aucune ruse; mais il n'y a rien de tout cela dans l'Evangile; aux yeux de tous les chrétiens, ces assertions sont des imaginations mêlées d'une dose passable d'absurdités.

Les apôtres avaient l'esprit faible; la raison, c'est qu'ils croyaient aux esprits. — Le pauvre Renan! voyez comme il déraisonne. Tout l'univers a toujours cru aux esprits; tous les catholiques et tous les protestants y croient; tous les plus grands génies y ont cru; ce qui est plus fort, c'est que M. Renan y croit: la preuve c'est qu'il dédie son livre à sa sœur qui n'est plus de ce monde. De plus, il y a en lui quelque chose qui pense; ce qui pense est un esprit; s'il croit à sa pensée, il croit aussi nécessairement à son esprit; car ces deux choses sont identiques ou inséparables. Comme ils sont à plaindre nos pauvres idéalistes: ils creusent des abîmes, et ils tombent dedans les premiers; ils tendent les piéges et s'y font prendre!

M. Renan dit que Jésus-Christ aimait les fleurs (2). — Il paraît vouloir faire de lui un naturaliste; s'il veut dire qu'il possédait la science des naturalistes, cela est vrai: car Jésus-Christ en savait mille fois plus en son petit doigt et dans un de ses cheveux que tous les physiciens, les physiologistes et tous les savants qui existent, qui ont été et qui seront; mais dire qu'il aimait les fleurs comme un homme qui s'amuse et passe son temps à l'étude de la nature, c'est puéril et très-faux; il pensait à des choses bien plus sérieuses. Veut-il faire de Jésus-Christ un naturaliste? c'est une rêverie.

Il soutient aussi que Jésus-Christ était peu versé dans les

(1) *Vie de Jésus*, p. 162. — (2) *Ibid.*, p. 167.

choses de la terre (1). — Le Messie a procuré plus d'avantages matériels à la société que tous les politiques, tous les philosophes et tous les savants; l'histoire le prouve, M. Renan lui-même en convient : par conséquent, il était très-versé dans les choses de la terre.

Voici une autre bévue d'une passable grosseur : il dit qu'un intendant est loué par Jésus-Christ pour s'être fait des amis aux dépens de son maître (2) : — c'est une histoire fondée sur des faits communs dans le monde; le Sauveur s'en sert, mais ce n'est pas lui qui loue cette action : c'est le maître qui admire la finesse et l'habileté de son intendant. Les idéalistes dénaturent tout, vous le voyez : il faut les envoyer au catéchisme.

En voici encore une du même genre. M. Renan met le mauvais riche dans l'enfer, par cette seule raison qu'il était riche (3). — L'Evangile ne dit pas cela. Il nous apprend que cet homme est dans l'enfer pour avoir laissé mourir de faim les pauvres : c'est bien différent. Les patriarches Abraham, Isaac, Jacob, étaient riches; pourtant Jésus-Christ les met dans le ciel. La doctrine de Jésus-Christ est ici claire et positive.

M. Renan a deviné que ces maximes de l'Evangile étaient bonnes pour un pays où la vie se nourrit d'air et de jour. — Elles étaient bonnes pour tous les peuples, puisqu'elles ont été acceptées depuis dix-huit cents ans, au nord, au midi, dans tous les climats, dans l'univers entier, et qu'elles ont contribué au bonheur et à la prospérité des peuples qui les ont acceptées. Voilà ce que dit l'histoire.

On lit dans ce livre que le royaume de Dieu est fait pour les rebutés du monde. — C'est faux : il est fait pour tous ceux qui ont le cœur pur et droit, pour les humbles; les riches comme les pauvres y sont appelés : Lazare et ses sœurs étaient riches, Zachée et Nicodème l'étaient aussi. Quel système de dénaturer continuellement les Evangiles! Mais

(1) *Vie de Jésus*, p. 173. — (2) *Ibid.*, p. 174. — (3) *Ibid.*

Jésus-Christ ne veut pas des idéalistes, des rationalistes, des panthéistes : cela est clair.

J'ai déjà remarqué que le livre de M. Renan est une fourmilière d'erreurs; je vais vous en donner une nouvelle preuve en vous mettant sous les yeux les propositions fausses que j'ai trouvées en quelques pages. Je répéterai peut-être quelquefois ce que j'ai déjà dit; mais ici les répétitions sont utiles, vous nous les pardonnerez : c'est une chose fort curieuse !

M. Renan dit que la pensée de Jésus-Christ n'eut probablement pas d'origine (1), qu'elle tenait aux racines de son être : comprenez cela, si vous pouvez; quel galimatias ! Il affirme que le Messie était fils de Dieu, qu'il était l'intime de son Père : pourquoi ne conclut-il pas qu'il est Dieu ? La persuasion qu'il ferait régner Dieu, dit-il encore, s'empara de son esprit; il s'envisagea comme l'universel réformateur; il se crut tout-puissant : — c'est de l'idéalisme pur; ce sont des rêveries. Toutes ces expressions et beaucoup d'autres prouvent que notre philosophe, comme nous l'avons dit, est un disciple d'Hégel; nous voyons qu'il attribue tout à l'idée, que c'est là une de ses divinités. Il ajoute que Jésus-Christ renonça plus tard à la politique; que sa soumission aux pouvoirs établis était dérisoire (2); que la liberté et le droit ne sont pas de ce monde; qu'il méprisait la terre; qu'il se réfugiait dans son royaume idéal; qu'il fondait la doctrine du dédain transcendantal; que bien des ténèbres se mêlaient à son enseignement divin; qu'il ne connaissait pas les choses de ce monde (3); qu'il se posa la question si le royaume de Dieu se réalisera par la force ou par la douceur; que sa belle nature le préserva de l'erreur qui eût fait de lui un agitateur; que beaucoup de vague restait dans sa pensée. Selon notre rêveur, un noble sentiment bien plus qu'un dessein arrêté le poussait à son œuvre; cette

(1) *Vie de Jésus*, p. 118. — (2) *Ibid.*, p. 119. — (3) P. 120.

œuvre s'est réalisée d'une manière différente de celle qu'il imaginait (1) ; Jésus-Christ a fondé le royaume de l'esprit. Devinez toustes ces énigmes, si vous pouvez; Calchas n'y réussirait pas. Jésus-Christ, selon Ernest Renan, ne savait pas beaucoup d'histoire ; il fut guidé par un bon sens admirable et par un instinct prophétique....

La doctrine du Sauveur qui veut qu'on rende à César ce qui est à César, avait ses dangers (2), dit-il ; il a favorisé la tyrannie ; il a déclaré la politique insignifiante ; selon lui, nos principes de science positive sont blessés de la part de rêves que renferme l'Évangile. Les révolutions cosmiques du genre de celle qu'il annonçait, se produisent par des causes géologiques ou astronomiques; il faut supprimer de la religion la chimère qui en fait l'âme. L'idée de Jésus-Christ fut l'idée la plus révolutionnaire qui fût jamais. Il avance que le climat de la Virginie et du Congo étant modifié, la religion y pénétrerait; que la contradiction amena le succès de la religion de Jésus-Christ, que le millénarisme donna le mouvement, et que la morale assura l'avenir (3) ; que ce qui distingue Jésus-Christ, c'est son parfait idéalisme ; que le Messie à quelques égards est un anarchiste ; qu'il n'a aucune idée du gouvernement civil; que ce gouvernement lui paraît un abus ; qu'il en parle en termes vagues à la façon d'une personne qui n'a aucune idée de politique ; que tout magistrat lui paraît un ennemi naturel des hommes et de Dieu (4) ; qu'il enseigne à ses disciples le mépris des gouvernements, des autorités civiles et des puissances de la terre; qu'il veut anéantir la richesse et le pouvoir ; que l'idée qu'on est tout-puissant par la souffrance et la résignation vient de lui ; qu'il n'est pas un spiritualiste ; que tout aboutit pour lui à une réalisation palpable ; qu'il n'a pas l'idée d'une âme séparée

(1) *Vie de Jésus*, p. 121. — (2) P. 122.
(3) P. 127. — (4) P. 127.

du corps; qu'il est un idéaliste accompli; que la matière n'est pour lui que le signe de l'idée; que ce qui est haut pour les hommes est en abomination aux yeux de Dieu; qu'il ne veut pas de riches, de docteurs, de prêtres pour fonder son royaume; que la nature idyllique de Jésus-Christ reprenait ici le dessus; que le monde officiel sera humilié (1), etc.

Voilà cinquante énormités, cinquante absurdités en sept ou huit pages. Ces erreurs que je viens d'indiquer n'ont pas toutes la même gravité, j'en conviens; mais il en est qui feraient pitié à des enfants de dix ans et à de simples paysans. Ajoutez à ces cinquante rêveries, celles que nous avons combattues en quelques mots au commencement de ce chapitre, nous arriverons à un nombre merveilleux de propositions fausses ou absurdes, que nous avons trouvées en un petit nombre de pages.

Je me bornerai à quelques courtes réflexions sur ces amas de ridicules imaginations. Jésus-Christ ne se crut pas tout-puissant; mais il l'était, et il l'a prouvé; il a établi l'ordre dans le monde; les nations lui doivent tous les avantages qu'elles possèdent; il est l'ennemi le plus déclaré de l'anarchie et de la tyrannie; il ne méprisait pas la terre, mais il mettait le ciel au-dessus; il n'a jamais eu un doute; il n'a jamais hésité une seconde; il ne connaissait pas le dédain, mais la charité la plus étendue et la justice la plus absolue; il est venu établir sur la terre le véritable droit; lisez Montesquieu et tous les vrais politiques, ils vous le diront. Jésus-Christ n'a jamais eu la pensée d'avoir recours à la force; il savait infiniment plus d'histoire que tous les historiens de tous les siècles, qui n'écrivent souvent que pour semer les plus funestes erreurs; les principes erronés de la science positive, principes qui changent comme le vent, n'ont pas empêché la religion chrétienne d'envahir le monde, et ne

(1) P. 128

l'arrêteront pas dans sa marche triomphante et tous les jours de plus en plus ascendante. Jésus-Christ n'était pas révolutionaire comme l'entendent nos philosophes : il voulait faire de tous les peuples une seule famille dont la charité serait la loi principale; sa religion est établie pour le Congo et la Virginie, comme pour toute la terre, et elle a pénétré dans tous les climats ; il n'y a pas eu l'ombre de contradiction dans les pensées de Jésus-Christ ; le millénarisme, qui était une idée libre et erronée de quelques chrétiens, n'a exercé aucune influence pour la propagation de l'Évangile; la doctrine de Jésus-Christ est à mille lieues de l'idéalisme tel que notre philosophe le comprend ; il connaît parfaitement le gouvernement civil, et il en a tracé les règles avec une sagesse unique et divine ; il est cent fois faux qu'il regarde les magistrats comme les ennemis de Dieu et des hommes ; il a eu raison de s'élever au-dessus des lois humaines pour ce qui concerne la liberté de conscience, et tous les chrétiens pensent encore aujourd'hui de même. Il n'a pas aboli le pouvoir et la richesse ; mais il a détruit les abus et posé à toutes choses des règles qui ne peuvent venir que de Dieu ; mille passages de l'Évangile prouvent qu'il est le plus éminent des spiritualistes, et il parle souvent de la séparation de l'âme et du corps, et de leur réunion à la résurrection ; il ne dit nulle part qu'on est tout-puissant par la résignation et par la souffrance seules, mais avec sa grâce, son assistance et celle de l'Esprit-Saint ; il ne rejette ni les riches, ni les docteurs, ni les prêtres ; il ne repousse que ceux qui sont orgueilleux et qui ne croient pas, et cela m'inspire bien des craintes pour les idéalistes, les rationalistes et les philosophes ; ce n'est pas ce qui est haut qui est en abomination aux yeux de Dieu, mais il désigne par ce mot les méchants, les impies, les orgueilleux ; dire que Jésus-Christ avait une nature idyllique, c'est d'abord parler d'une manière fort obscure, à la manière des panthéistes qui

s'enveloppent toujours d'épaisses ténèbres, et qui, semblables aux hiboux, ont une peur effrayante de la lumière ; ensuite c'est lui prêter un caractère qui ne fut pas le sien ; il n'y a pas un mot dans l'Évangile qui prouve que le Messie condamne les riches et les grands ; il réprouve tous les vices et se déclare pour toutes les vertus, sans distinction de sexe, d'âge, de rang et de nation ; c'est là ce qui ressort clairement de l'enseignement de Jésus-Christ.

Voilà bien des erreurs ! mais quelle en est la source ? Nous en avons déjà indiqué plusieurs. L'idéalisme, qui fait regarder comme vrais tous les rêves de l'imagination, est une des causes de cet élégant et ridicule bavardage. La critique hégélienne a également soufflé une partie de ces bizarreries. Mais il en est deux ou trois autres dont nous n'avons pas parlé, et qui pourraient bien avoir exercé une grande influence sur ce travail. L'auteur nous dit que la femme de Pilate eut une vision pendant son sommeil, et qu'elle fit prier son mari de ne pas condamner ce juste, c'est-à-dire Jésus-Christ. Savez-vous d'où venait cette vision ? Un mot nous explique ce mystère : la femme de Pilate avait eu le cauchemar, dit M. Renan. Il nous donne par là le droit de supposer qu'il a eu le cauchemar en écrivant son livre. Notre idéaliste avance que Ste Thérèse était visionnaire et hallucinée : nous avons mille motifs de soutenir que M. Renan est cent fois plus visionnaire et plus halluciné que cette sainte, qui avait tant d'intelligence, tant de raison et de bon sens. M. Renan affirme encore que les maladies ont joué un grand rôle dans les miracles de Jésus-Christ : il nous autorise à penser que la même cause a produit sur lui de grands effets ; nous pourrions donc admettre qu'en traçant ces singulières pages il avait la fièvre, mais quelle fièvre était-ce ? La fièvre de l'or ? La fièvre de la gloire ? Ou bien la fièvre scarlatine ?....... Je vous le laisse à deviner ; pour moi, je m'abstiens charitablement.

CHAPITRE VIII.

Jésus-Christ descendait de David : l'auteur a rêvé le contraire.

Nous avons d'abord renversé les fondements sur lesquels notre idéaliste a élevé son édifice purement imaginaire ; nous avons sondé les bases de cette étrange et bâtarde construction, et nous avons vu qu'elle repose sur le néant et sur l'absurde. Nous l'avons prouvé par des raisons claires et lumineuses, par le sens commun et par des autorités que personne ne peut rejeter raisonnablement. Nous avons fait passer sous vos yeux, dans les chapitres précédents, certaines rêveries que nous avons trouvées dans le corps de l'ouvrage. Nous allons maintenant examiner quelques affirmations qui demandent une attention particulière, à raison de leur importance. M. Renan ayant rêvé que Jésus-Christ pourrait bien n'être pas de la race et de la famille du roi David, nous prouverons dans ce chapitre que ce rêve n'a de réalité que dans l'imagination de l'auteur, et que cent preuves historiques détruisent complétement cette vaine assertion.

Le seul témoignage de S. Paul suffirait pour prouver notre proposition. Qui ne sait en effet que cet apôtre était parfaitement instruit de la loi des Juifs et connaissait toutes les questions qui concernaient le Messie ? Qui ne sait qu'il avait commencé par persécuter la religion chrétienne? Il ne se serait jamais converti, s'il n'avait eu la certitude que Jésus-Christ était de la race de David : or il affirme, dans son épître aux Romains (1) et dans celle

(1) *Epître aux Romains*, ch. I, v. 3.

qu'il adresse à Timothée (1), que le Messie descendait de David. S. Paul écrivait pour les Juifs aussi bien que pour les Gentils. Si ce fait n'avait pas été incontestable, il n'aurait pas parlé en ces termes; en outre il était incapable de vouloir en imposer sur ce point. Son caractère noble, sincère et élevé, le met tout à fait à l'abri d'un tel soupçon; une telle supposition est impossible et déraisonnable à la fois. Vous ne trouverez pas dans toute l'histoire d'autorité plus respectable que celle de S. Paul. La science en lui est unie à toutes les vertus; son seul témoignage pulvérise cette erreur de M. Renan.

S. Matthieu parle aussi clairement dans son Evangile (2); il trace avec une parfaite exactitude la généalogie de Jésus-Christ depuis Abraham jusqu'à Joseph. Les difficultés qu'on a soulevées sur cette question, s'évanouissent comme les ombres de la nuit devant la lumière du soleil. Ce qui donne une force particulière au témoignage de cet évangéliste, c'est qu'il parlait spécialement pour les Juifs; il a nécessairement consulté les registres publics; et au moment où il écrivait, les faits dont il parle et qui avaient une immense importance, étaient encore récents; il était facile à tout Israélite de le convaincre d'erreur; et il ne lui eût pas été possible d'en imposer sur un point aussi capital. De plus, il n'a pas pu même en avoir la pensée. Il est utile de remarquer que les Juifs conservaient leurs généalogies avec un soin dont il est difficile de se faire une idée juste. Ils poussaient l'attention sur cet article jusqu'au scrupule; c'était pour eux une question d'amour-propre et d'ambition. Chacun d'entre eux connaissait le nom de ses ancêtres, et toutes les généalogies étaient entre les mains de tous, et il leur était facile d'en vérifier l'exactitude.

S. Luc, qui était un homme fort instruit et qui ne s'était

(1) II Tim., ch. II, v. 8. — (2) S. Matth., ch. I.

converti au christianisme qu'après un examen sérieux, n'est pas moins formel là-dessus (1). Il nous dit qu'il a pris toutes les précautions imaginables pour ne dire rien qui ne fût conforme à la vérité ; il nous assure qu'il a tout vérifié avec un soin extrême (2) ; il est souverainement digne de toute confiance.

Ne savons-nous pas aussi que le peuple appelait publiquement Jésus-Christ fils de David (3) ? S'il y avait eu sur ce point l'ombre d'un doute, ses ennemis l'auraient accusé d'usurper un titre qui ne lui aurait pas appartenu ; et les évangélistes eux-mêmes, qui rapportent avec tant de fidélité toutes les injures qu'on déversait sur lui, n'auraient pas manqué de faire mention de celle-ci ; or nous n'en trouvons nulle part aucune trace.

Le Talmud, qui fut composé par les Juifs et qui contient beaucoup de choses contraires à la religion chrétienne, reconnaît que Jésus-Christ descendait véritablement de David (4) ; cet aveu est capital.

Les Scribes et les Pharisiens, qui ont poursuivi le Messie avec tant d'acharnement et qui étaient animés contre lui d'une haine implacable, n'ont jamais contesté qu'il fût de la race David ; ils auraient trouvé en cela un moyen fort simple de l'accuser : car c'était là une qualité essentielle du Messie ; ils auraient eu là une arme toute-puissante contre lui ; mais c'était une chose tellement certaine, tellement publique, qu'ils n'ont même pas eu la pensée de l'attaquer sur ce point.

Toute la nation juive, les scribes, les pharisiens, les prêtres, les savants, les ennemis de Jésus-Christ, tous en un mot ont reconnu ce fait qui était pour eux une question de vie ou de mort, ce fait qui réalisait ou renversait toutes leurs espérances ; les Juifs qui s'étaient convertis

(1) S. Luc, ch. III. — (2) S. Luc, ch. I. — (3) S. Luc, ch. XVIII.
(4) Voir Gousset.

l'ont proclamé au milieu des supplices; des hommes qui auraient versé leur sang plutôt que de commettre un mensonge, l'ont reconnu; les apôtres et des milliers de chrétiens ont parcouru l'univers et ont fait des sacrifices inouïs pour enseigner ce fait à tous les peuples. Comment après cela s'expliquer les affirmations de nos philosophes? Ce n'est pas une chose facile. Cherchez les raisons sur lesquelles s'appuie M. Renan, et vous n'en trouverez pas une qui soit sérieuse et acceptable par un homme instruit. Le système d'Hégel a encore ici égaré l'auteur : il a *deviné,* il a *senti,* il a cru *voir,* il a rêvé : admirables motifs!

Les preuves que nous venons de donner suffiraient pour réduire à sa juste valeur l'assertion arbitraire de notre idéaliste; cependant nous croyons devoir ajouter quelques considérations, de manière qu'il ne reste pas même le doute le plus léger sur cette question. Nous avons remarqué que S. Paul n'aurait pas embrassé la religion chrétienne, s'il n'avait pas eu la certitude que Jésus-Christ était de la famille de David; mais cette réflexion peut s'appliquer à tous les Juifs, qui se sont convertis par milliers; elle peut s'appliquer aux apôtres et aux philosophes païens : ils auraient rencontré là un obstacle invincible, une barrière insurmontable. Il suit de là que nous avons des témoins innombrables du fait dont nous parlons; mais nous ne sommes pas au bout de nos ressources. Nous pouvons encore prouver notre proposition par les aveux des auteurs païens des premiers siècles.

Cérinthe, philosophe juif, qui vivait du temps des apôtres et qui avait étudié toutes ces questions d'une manière spéciale, conteste la naissance miraculeuse de Jésus-Christ; il veut qu'il soit né comme les autres hommes; mais il reconnaît qu'il est de la race de David. Il en est de même de beaucoup d'hérétiques de la même époque, tels que

les Carpocratiens et les Ébionites. Hégésippe, historien du IIe siècle, rapporte que des païens accusèrent auprès de Domitien plusieurs parents de Jésus-Christ, comme descendants de David. Cet empereur ordonna une enquête; mais comme on reconnut qu'ils étaient des hommes simples et vertueux, on les laissa vivre en paix (1).

L'empereur Julien, qui a attaqué la religion chrétienne avec tant de constance et de ruse, dit que les généalogies de Jésus-Christ ne s'accordent pas; mais il ne conteste pas sa descendance de David. Celse, qui était aussi un grand adversaire des chrétiens, leur reproche d'être trop ambitieux, en voulant faire remonter la généalogie du Messie jusqu'à l'origine du monde; mais il ne met pas en doute sa descendance de la famille de David.

Ainsi, dans les deux premiers siècles, c'est un fait universellement admis par toute la nation juive, par les chrétiens et par leurs ennemis, par les hérétiques et les philosophes; c'est un fait examiné, vérifié avec le plus grand soin, que Jésus-Christ descendait de David. Ceux qui osent le contester ne sont pas au courant de la question, ou ce sont des hommes de mauvaise foi, ou des idéalistes qui admettent que leurs imaginations les plus ridicules sont l'expression de la vérité. Nous savons ce que nous devons penser de cet absurde système.

Je sais qu'on a fait sur les généalogies plusieurs objections; mais ces difficultés sont si minimes, que ce n'est pas la peine de s'y arrêter. Ce sont de véritables fils d'araignée; il suffit d'un souffle pour les faire disparaître. On a dit que la généalogie de S. Joseph était inutile, puisque ce saint patriarche n'était pour rien dans la naissance du Messie, et qu'il n'était que le père nourricier de Jésus-Christ. Parler de la sorte, c'est ignorer les usages des Juifs : en effet,

(1) Euseb. *Hist.*, l. III, XVII.

S. Joseph et Marie étant parents, la généalogie de l'un montrait celle de l'autre. De plus, comme Dieu n'avait pas voulu faire d'abord connaître aux hommes tous les détails de ce grand mystère, il fallait que Jésus-Christ eût un père apparent et légal : cela était convenable pour plusieurs raisons qu'il est facile de comprendre et qu'il est inutile d'expliquer ici. Les deux généalogies, loin de se contredire, se confirment l'une l'autre ; elles montrent que le Messie descendait de David réellement par Marie, et légalement par Joseph.

On a encore dit que tous les noms dans les généalogies ne se correspondent pas exactement ; ainsi l'un des Evangélistes donne le nom d'Héli à un des ancêtres de Jésus-Christ ; l'autre appelle du nom de Jacob le même personnage : voilà une fameuse difficulté ! c'est vraiment la mer à boire ! Pauvres philosophes ! que votre imagination est puissante ! avec un grain de sable imperceptible, vous avez le talent de faire un monde d'une prodigieuse étendue ! Ecoutez bien et ne l'oubliez pas ; cela tient à une de ces trois causes fort simples et fort naturelles : 1° Les Juifs portaient souvent plusieurs noms, ce qui était assez commun chez certains peuples ; 2° un homme qui entrait dans une famille par un mariage prenait quelquefois le nom de son beau-père ; 3° lorsqu'un homme épousait la veuve de son parent, les enfants portaient le nom du premier mari ou du second ; c'est ce qu'on appelait le père légal, ou le père véritable. Dans le cas qui nous occupe, l'un des évangélistes a pris le nom réel et l'autre le nom autorisé par la loi ou l'usage. Voyez comme cela est simple et clair, habiles idéalistes ; bientôt vous vous laisserez prendre dans une toile d'araignée ; bientôt vous attelerez un petit insecte à un char traîné par quatre coursiers vigoureux, et vous prétendrez l'arrêter, ou bien on vous verra monter dans les airs et vouloir attacher un misérable fil au soleil, pour suspendre sa

course. Ces pensées qui peuvent paraître outrées, sont à peine assez fortes pour exprimer vos folles prétentions. Que vous êtes petits ! Vous pourriez faire de belles choses, et vous construisez des châteaux en l'air ! Tous vos travaux sont des toiles d'araignées ; le moindre souffle les emporte, et il n'en reste plus de vestiges. Voulez-vous une preuve éclatante de ce que je dis ; voyez à quoi ont abouti tous les efforts de vos semblables depuis dix-huit siècles ; ils n'ont pas plus empêché le christianisme de suivre à travers les siècles sa marche glorieuse et triomphante, que vous ne pourriez arrêter le soleil dans sa carrière.

CHAPITRE IX.

Jésus-Christ est né à Bethléem ; l'auteur a mal deviné sur ce point.

Examinons maintenant une autre question ; elle n'est pas plus difficile à résoudre : s'il est démontré jusqu'à l'évidence que Jésus-Christ était de la race de David, il n'est pas moins certain qu'il est né à Bethléem ; nous allons le voir.

S. Matthieu nous assure positivement que Jésus-Christ est né à Bethléem (1) ; or cet évangéliste n'aurait pas pu inventer ce fait. Il n'y a pas de doute que la naissance du Messie n'ait été constatée sur les registres publics comme la loi l'ordonnait : ce qui se faisait solennellement huit jours après la naissance, au moment de la circoncision. Comme on ne pouvait pas tromper sur les généalogies, il en était de même du lieu de la naissance ; les prescriptions et les rigueurs de la loi formaient une barrière insurmontable. La vertu de Marie et de Joseph est encore ici une immense garantie : car leur soumission aux préceptes du Seigneur était entière, absolue ; s'il y avait eu erreur, les ennemis de Jésus-Christ l'auraient fait valoir ; toutes les raisons que nous avons in-

(1) S. Matth., II.

voquées en faveur de la généalogie peuvent trouver ici leur place : celle-ci n'est pas la seule, nous en avons d'autres qui ne sont pas moins fortes.

S. Luc dit clairement la même chose (1) ; or cet évangéliste nous assure qu'il n'a rien écrit qu'après avoir recueilli avec le plus grand soin tous les renseignements dont il avait besoin ; il ne pouvait pas en imposer sur un fait public et de cette importance ; il aurait rencontré les mêmes obstacles que S. Matthieu. Au moment où ces auteurs ont écrit, il eût été très-facile de les confondre ; et leurs ennemis, qui étaient acharnés et innombrables, n'auraient pas manqué de leur en faire un reproche. D'ailleurs, ils étaient incapables de vouloir tromper; leur vertu ne nous permet pas même l'ombre du soupçon à cet égard.

Quand on veut avoir des lumières certaines sur quelque sujet, on va aux sources les plus sûres et les plus directes ; mais qui pouvait mieux donner tous ces détails que la Mère du Sauveur? Or nous savons qu'elle vécut environ vingt-cinq ans après la mort de son Fils. Les évangélistes ont dû savoir par elle-même ou par ceux à qui elle avait tout raconté, ces précieux événements. Du reste, les habitants de Bethléem étaient là pour rendre témoignage de ce fait qui était public.

Ces preuves ont été admises par les Juifs qui se sont convertis ; leurs adversaires ne les ont pas contestées, et elles sont plus que suffisantes pour démontrer que Jésus-Christ est réellement né à Bethléem ; mais nous en avons beaucoup d'autres; nous en citerons encore quelques-unes. S. Justin, qui vivait au commencement du IIe siècle et qui avait eu des relations avec les disciples mêmes des Apôtres ; S. Justin, philosophe d'un grand mérite et d'une grande érudition, qui était né sur les lieux, nous assure dans

(1) S. Luc, II.

son *Dialogue contre Tryphon* qu'on montrait encore de son temps à Bethléem la caverne où est né Jésus-Christ. S. Justin est, pour ainsi dire, un témoin oculaire.

Eusèbe, historien du IIIe siècle, dans sa *Démonstration évangélique,* dit qu'on voyait encore l'endroit où la Ste Vierge a donné le jour au Messie (1). S. Cyrille, S. Grégoire de Nysse, etc., etc., parlent dans les mêmes termes.

S. Jérôme, dans ses épîtres, raconte que Ste Paule, étant venue à Bethléem, entra dans l'étable où était né le Sauveur, et qu'elle contempla avec admiration cette sainte demeure consacrée autrefois par la présence de la Vierge Marie (2).

Une autre preuve de l'exactitude de S. Luc, c'est le massacre des innocents dans les environs de Bethléem, à l'occasion de la naissance du Messie. Ce fait est confirmé par Macrobe. Cet historien rapporte qu'Auguste ayant appris qu'Hérode avait fait périr les enfants au-dessous de deux ans, et qu'il n'avait pas même épargné son propre fils, dit qu'il aurait mieux aimé être le pourceau d'Hérode que son fils (3).

Celse, qui avait lu ce fait dans S. Matthieu et qui le mit dans la bouche d'un Juif ne le nie pas (4) : ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, s'il y avait eu là-dessus quelque doute. C'était donc un fait constant, public, que Jésus-Christ est né à Bethléem.

On a aussi attaqué le dénombrement dont parle S. Luc. Il est très-facile de réduire au néant les difficultés qu'on a fait naître sur ce point.

Les preuves en notre faveur sont encore ici fort nombreuses, tandis que nos philosophes n'ont pour eux que des *peut-être,* des imaginations: ils n'ont pas une preuve sérieuse. L'empereur Julien parle du dénombrement ordonné par Au-

(1) Euseb. *Demonst.*, l. VII, ch. II. — (2) S. Jer. *Ep.* XXVII.
(3) *Saturnales*, l. I. — (4) Origen. *Contra Cels.*

guste (1) ; s'il y avait eu erreur, il l'aurait remarqué ; son silence est un aveu complet. Eusèbe, Cassiodore, S. Justin, Clément d'Alexandrie, en parlent comme d'un fait certain et universellement admis.

Tertullien nous assure que le dénombrement dont S. Luc fait mention a été opéré par Saturninus ; il résulterait de là que Cyrinus lui aurait été adjoint pour remplir cette fonction : ce qui est conforme à ce que nous apprend Josèphe ; cet historien nous dit que pour faire les dénombrements on envoyait souvent des officiers avec un pouvoir spécial. Cyrinus aura donc été envoyé en Judée pour cet objet avant d'être gouverneur de Syrie. Supposons même, à la rigueur, qu'il y ait ici une faute de copiste, bien que je ne l'admette pas : ce qu'on pourrait accorder, puisqu'il y a des variantes dans les Evangiles ; supposons qu'un copiste ait écrit Cyrinus au lieu de Saturninus ; quelle conséquence peut-on tirer de là? Aucune. L'Eglise ne fait pas d'articles de foi de ces petits détails. L'essentiel pour nous c'est qu'il n'y ait dans l'Evangile aucune erreur de dogme ou de morale ; or, sous ce rapport, nous avons la certitude la plus absolue. La règle du chrétien est de s'en tenir au jugement de l'Eglise. Du reste le texte peut aussi se traduire comme il suit : Ce dénombrement a été fait avant que Cyrinus fût gouverneur de la Syrie. On trouve dans les livres saints beaucoup de phrases semblables qui ne peuvent pas se traduire d'une manière différente ; cette remarque a été faite par des hommes fort habiles (2). Voilà donc encore une fois nos incrédules mis au pied du mur pour ce qui concerne la généalogie de Jésus-Christ, sa naissance à Bethléem, et pour la question du dénombrement. Pauvres philosophes, ils seront donc toujours battus ? Ils éprouveront donc déroutes sur déroutes, défaites sur défaites ? Sont-ils à plaindre ! Ils

(1) S. Cyrille, l. VI. — (2) Voir Bullet.

avaient compté sur le nom de Cyrinus; c'était pour eux comme une citadelle où ils se croyaient à l'abri des attaques de leurs adversaires, et voilà qu'on les déniche encore de là : c'est par trop cruel ! Ils s'imaginaient avec ce nom faire des merveilles ! quels prodigieux génies ! Supposez que nous ne connaissions pas positivement le nom d'un des valets d'Auguste : quelle grande affaire ! ils allaient bâtir une citadelle sur ce grain de sable ! Quelle heureuse découverte que nous ne sachions pas exactement le nom d'une sorte de gendarme qui fut envoyé en Judée par Auguste, il y a dix-huit cents ans ! Illustres savants qui s'embarrassent dans un fil d'araignée et qui se noient dans un verre d'eau ! leurs prétentions n'auront bientôt plus aucunes bornes ! On les verra renverser et prendre les citadelles les plus fortes avec des boules de neige ! Ces pensées expriment assez bien le peu de fondement de leurs prétentions. Quelle puissance ! quelle science !

Un petit raisonnement peut encore contribuer à détruire les suppositions de nos idéalistes. Je dis que S. Luc, qui était un homme capable, sérieux et instruit, n'aurait pas pu inventer le dénombrement, si le fait n'avait pas été exact : d'abord parce qu'un historien ne peut pas avoir la pensée de tromper sur un événement public, comme celui dont il est ici question, et que la chose ne serait pas possible, quand même il le voudrait, et ensuite parce qu'il en était incapable plus que tout autre. De plus, dites-moi donc, philosophes, pourquoi S. Luc aurait-il eu recours à un mensonge inutile qui l'aurait compromis, lorsqu'il avait d'autres moyens de faire arriver la Vierge Marie à Bethléem, pour y mettre au monde le Messie? Je parle ici humainement.

Le même évangéliste n'avait pas eu besoin de Cyrinus pour envoyer la mère du Sauveur chez sa cousine Elisabeth ; pour quel motif aurait-il imaginé un moyen si singulier pour parvenir à son but ? Tout homme de bon sens comprendra que la pensée ne devait même pas lui en venir à

l'esprit, et qu'il eût été le plus maladroit des hommes, s'il l'avait supposé ? Est-ce que S. Luc ne pouvait pas avancer que Marie s'était rendue à Bethléem pour voir quelques parents ou amis, puisqu'elle était originaire de ce pays ? Ne pouvait-il pas dire qu'elle avait fait le voyage de Bethléem afin d'accomplir les prophéties ? car elle savait bien qu'elle allait mettre au monde le Messie ; cela n'était qu'une conséquence de ce que dit l'historien sacré : rien n'eût été plus naturel ; et elle savait aussi que celui qui était l'attente d'Israël devait naître à Bethléem ; elle ne pouvait pas davantage ignorer le moment de sa naissance. S. Luc ne pouvait-il pas encore avoir recours à une inspiration particulière de l'Esprit-Saint, chose si commune dans les saintes Ecritures ? Ne pouvait-il pas employer un songe mystérieux, comme S. Matthieu le fait pour la fuite en Egypte ? Et ne pouvait-il pas lui envoyer un ange, comme il l'a fait pour Zacharie et pour l'annonciation (1) ? S. Luc a donc dit la vérité. Si le récit de cet évangéliste n'est pas exact (je le suppose toujours un historien ordinaire) ; s'il a eu recours à un mensonge qui le compromettait, tandis qu'il avait sous la main tant de moyens si faciles, il a été le plus sot et le plus niais des hommes ; mais il est impossible de porter un tel jugement de cet auteur ; toute personne de bon sens repoussera une semblable pensée. Je laisse au lecteur à décider si c'est S. Luc ou si ce sont nos idéalistes qui méritent ces méprisables épithètes. Nous pouvons conclure maintenant que la vérité et l'histoire sont encore pour nous, dans cette question, comme dans toutes celles que nous avons traitées.

(1) S. Luc, ch. I, v. 2 et 36.

CHAPITRE X.

Idées fausses de M. Renan, poussées jusqu'au ridicule, jusqu'à l'absurde.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent serait plus que suffisant pour montrer que notre idéaliste pousse souvent l'erreur jusqu'à tomber dans le ridicule. Ainsi, qu'y a-t-il de plus misérable que le panthéisme? Est-ce que cette doctrine n'est pas repoussée par le sens commun, par l'évidence et par toute conscience humaine? Est-ce qu'il y eut jamais un homme sensé qui a cru à ces rêveries? Est-ce que par là même ce n'est pas un système absurde et ridicule?

Notre philosophe a la prétention de se faire passer pour savant, et voyez jusqu'où va sa science; il fait dire à S. Matthieu que Jésus-Christ est né à Nazareth; la raison qu'il en donne, c'est qu'il s'appelait Nazaréen: tandis que cet évangéliste dit clairement que le Messie est né à Bethléem (1), que dans la suite il habita Nazareth (2), et que c'est par ce motif qu'il a porté ce nom. N'est-ce pas chose très-ordinaire de prendre le nom du lieu qu'on habite? Pour prouver que Jésus-Christ est né à Nazareth, il cite S. Marc, tandis que cet auteur ne dit pas cela; il rapporte que le Sauveur vint de Nazareth et fut baptisé par S. Jean-Baptiste. Avez-vous jamais vu un historien qui prête à des auteurs des choses auxquelles ils n'ont pas même pensé? Faire dire à S. Matthieu le contraire de ce qu'il raconte, trouver dans S. Marc et dans S. Jean ce qui n'y est pas, et oser les citer pour autoriser ses rêveries, n'est-ce pas là pousser l'ignorance ou la mauvaise foi jusqu'au ridicule (3)?

(1) S Matth., ch. II. — (2) Id., *ibid.*, v. 34. — (3) *Vie de Jésus*, p. 19.

Les propositions du même genre sont fort nombreuses, je renonce à les relever toutes; nous en indiquerons quelques-unes qui sont tombées sous notre main, en lisant cet ouvrage. Quand l'auteur dit : Cette nature à la fois riante et grandiose fut toute l'éducation de Jésus (1), est-ce que cette phrase que nous avons déjà citée n'est pas éminemment ridicule? Les contes de fées sont mille fois plus vraisemblables; cela est facile à comprendre. En effet, dans les contes de fées on fait intervenir une puissance merveilleuse, un être supérieur; dès lors les faits les plus étonnants s'expliquent. Comme nous voyons l'homme de génie opérer de grandes choses sur la terre, nous sommes portés à admettre que des esprits plus élevés opèrent des merveilles qui dépassent notre pouvoir.

Ce raisonnement est très-simple et très-juste; il repose sur le sens commun et sur l'expérience. Mais admettre que des événements remarquables et prodigieux se sont accomplis sans cause, sans l'intervention d'un être sage et intelligent, c'est évidemment tomber dans l'absurde et le ridicule. Avez-vous jamais vu un livre se faire tout seul? Pourquoi les maisons ne se bâtissent-elles pas sans architecte? Pourquoi les armées ne se forment-elles pas, ne se meuvent-elles pas toutes seules? C'est que rien ne se fait de soi-même. Que nos idéalistes nous montrent des vaisseaux se construisant et se dirigeant eux-mêmes; qu'ils nous montrent des villes, des palais disposés avec ordre et régularité sans le secours d'une intelligence : jusque-là nous dirons qu'ils sont absurdes et ridicules. Dites à un enfant qu'un homme est devenu savant sans secours étranger; mettez-lui entre les mains des jouets, et dites-lui que tout cela s'est fait de soi-même : il sourira, et toute l'éloquence des académiciens ne sera pas capable de le

(1) *Vie de Jésus*, p. 30.

convaincre; il croira plus facilement les contes de fées, et il aura raison. M. Renan est donc ridicule au suprême degré, lorsqu'il dit que cette nature riante fut toute l'éducation de Jésus.

Il y a dans ce livre étrange non-seulement des propositions ridicules; mais il en est qui sont le comble de l'absurde et du ridicule. L'auteur n'a-t-il pas dit que Jésus-Christ n'avait aucune connaissance de l'état général du monde, et que cela résulte de chaque trait de ses discours les plus authentiques (1)? Sur quoi notre cher Ernest fonde-t-il cette assertion? Le plus simple des Juifs savait ce qui se passait dans son pays, à cette époque de trouble et d'agitation, lorsque la nation tout entière était toujours disposée à se soulever, parce qu'elle supportait avec impatience la domination romaine; il n'y avait pas un seul Israélite qui ne sût quelle était cette puissance qui avait envahi le monde; notre idéaliste a eu soin de nous avertir qu'à ce moment l'attente dans la Judée était à son comble (2), et que les regards cherchaient partout le Messie : telle était la situation de cette nation, que la plus humble femme devait savoir nécessairement ce qui se passait autour d'elle et dans l'empire romain; l'obligation où étaient les Juifs de payer l'impôt aurait sufli pour le leur apprendre. Afin que le ridicule soit plus complet, on a soin de nous dire que Jésus n'était pas un ignorant (3). Tous les Juifs devaient connaître cette puissance redoutable qui avait subjugué l'univers; la renommée dans ces circonstances embellit plutôt qu'elle ne diminue les faits : et nos philosophes osent dire que le plus vaste génie qui ait paru dans le monde, ne connaissait pas tous ces événements? En nous mettant à leur point de vue, en

(1) *Vie de Jésus*, p. 38. — (2) *Ibid.*, p. 18.
(3) *Ibid.*, p. 31.

supposant même qu'il n'était qu'un homme, cela est impossible. Les habitants de Nazareth pouvaient-ils ignorer ce qui se passait en Judée? Pouvaient-ils être étrangers à toutes ces idées qui fermentaient dans toutes les têtes? Il est clair que non. Afin que le ridicule de ces affirmations gratuites paraisse plus évident, on a soin de remarquer quelque part que Jésus-Christ allait tous les ans à Jérusalem aux jours de fête (1). Notre idéaliste, qui ne sait pas lier deux idées ensemble, n'a pas vu que le Messie devait infailliblement apprendre dans ces voyages, s'il l'avait ignoré, ce qu'étaient les Romains, et quelle était la situation du peuple d'Israël :

Pour confirmer ce que nous venons de dire, écoutez M. Keim, rationaliste allemand; il va donner une bonne leçon à notre cher Ernest : « Jésus, dit-il, avait une con-« naissance profonde, précise et étendue du monde. Ses « paroles l'ont souvent montré, et le mot profond : Rendez « à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, « suffirait pour le prouver (2). »

Qu'y a-t-il encore de plus ridicule que de voir un homme qui se pose comme savant au milieu de sa nation, et qui cependant débite de telles erreurs que ses partisans eux-mêmes l'accusent d'une ignorance complète du sujet qu'il traite ? Nous avons vu aussi que les amis de l'auteur lui reprochent de prêter scandaleusement à Jésus-Christ des principes dignes de *Tartufe* et d'*Escobar*. Se présenter au monde comme une sorte de réformateur; mettre en avant des prétentions fort élevées; aspirer à transformer le christianisme et à épurer le catholicisme; prétendre faire entrer les hommes dans des voies plus parfaites, et se voir placer si bas, se voir reléguer dans les égouts de la société avec Escobar et Tartufe ; et cela, non point par les catholiques ou

(1) *Vie de Jésus*, p. 68. — (2) M. Keim, ouvrage cité, p. 54.

par les protestants, mais par ses amis, par des hommes parfaitement au courant de ces questions, par les partisans du même système, n'est-ce pas le comble de l'humiliation et du ridicule ?

Nous avons déjà mis sous les yeux de nos lecteurs une phrase qui est non-seulement ridicule, mais encore absurde, immorale et fort dangereuse ; l'auteur dit : Les bons et les méchants, ou du moins ceux qui *se croient* ou que l'on *croit tels,* forment des armées opposées (1). — Si cette pensée est vraie, il n'y a plus de vertus ni de vices ; il n'y a plus de différence entre le bien et le mal : le vol, l'assassinat, tous les crimes, toutes les cruautés, toutes les injustices, toutes les infamies deviennent légitimes ; une semblable doctrine révolterait les hommes les plus pervers, les sauvages eux-mêmes. Ce n'est pas seulement l'erreur, mais c'est l'immoralité, l'avilissement poussé jusqu'au ridicule !

L'histoire rapporte qu'il y avait dans l'antiquité un homme barbare et féroce, qui arrêtait les voyageurs et les forçait de se mettre dans un lit de fer qu'il avait fait construire ; ils devaient absolument s'y ajuster ; s'ils étaient trop grands ou trop petits, il usait de violence pour les raccourcir ou les allonger : tel est exactement le système de notre prétendu savant. Il dit en effet : Aucun milieu historique ne fut aussi propre à développer ces forces cachées, que l'humanité tient comme en réserve et qu'elle ne laisse voir qu'en ses jours de fièvre et de péril (2). — Remarquez d'abord des mots vides de sens : quelles sont donc ces forces cachées ? Est-ce l'électricité ? Est-ce le magnétisme ? Est-ce une influence matérielle ? Dites-le donc clairement, mon cher Monsieur, afin que nous puissions raisonner. Est-ce une puissance intelligente et libre ? S'il en est ainsi, nous sommes d'accord. Mais nous savons bien que telle n'est pas

(1) *Vie de Jésus*, p. 45. — (2) *Ibid.*, p. 45.

votre pensée ; en cela vous avez encore contre vous le sens commun. Mais cette phrase renferme encore une autre erreur fort grave. Notre idéaliste dit que Jésus-Christ s'est trouvé dans un milieu favorable au succès. L'histoire prouve, jusqu'à la plus complète évidence, que cette proposition est fausse au suprême degré. En effet, le Messie trouvait autour de lui des difficultés insurmontables à toute puissance humaine. Il y avait opposition à ses vues de tous côtés : dans sa nation, dans les Scribes et les Pharisiens qui dirigeaient l'opinion, dans sa famille, dans ses disciples même qui ne le comprenaient pas, dans les préjugés, dans les fausses idées qu'on avait du Messie, dans sa doctrine toute spirituelle, tout à fait contraire aux passions qui bouillonnaient dans les cœurs ; ces choses formaient autant de barrières vraiment insurmontables. Celui qui ne comprend pas cela pousse l'ignorance ou la mauvaise foi jusqu'au ridicule ; il n'y a pas de fait mieux établi. Notre philosophe torture impitoyablement l'histoire pour l'accommoder à son système.

M. Renan dit que le peuple juif a eu l'avantage d'être dans une situation très-tendue (1), depuis la captivité de Babylone, et que c'est là ce qui a contribué au succès de Jésus-Christ. — C'est toujours le même système ; il faut pressurer l'histoire pour lui faire dire tout ce que l'on veut. Mais avant la venue de Jésus-Christ, la nation juive s'est trouvée cent fois dans une position plus tendue ; et depuis dix-huit cents ans ne l'est-elle pas même davantage ? Tous les peuples n'ont-ils pas traversé souvent des crises pareilles ? Toutes les nations n'ont-elles pas eu leurs prophètes, leurs illusions, leurs espérances ? Les royaumes de l'Europe depuis trois cents ans, depuis la réforme, ne sont-ils pas dans une situation très-tendue ? Pourquoi des causes équivalentes ont-elles produit des effets si différents ? Pourquoi Jésus-Christ

(1) *Vie de Jésus*, p. 46.

seul a-t-il opéré cette révolution qui remplit l'univers depuis dix-huit siècles? Pourquoi tous les philosophes ensemble n'ont-ils fait que des toiles d'araignée ? Pour vous, rationalistes, cette question est un labyrinthe où vous devez vous perdre infailliblement; pour vous, c'est la mer à boire; c'est encore un pont aux ânes; pour nous, un mot, non pas un mot vide de sens, mais un mot vrai, explique tout; ce mot, le voici : Jésus-Christ est Dieu ; rien de plus clair et de plus simple.

Plus on étudie le livre de M. Renan, plus on est tenté de croire qu'il n'a jamais ouvert les Évangiles ou qu'il les a parcourus à la hâte, sans chercher à comprendre les vérités qu'ils contiennent. Nous n'avons qu'un moyen de nous rendre compte de toutes ces choses étranges et vraiment ridicules; l'auteur nous en avertit lui-même, lorsqu'il a dit qu'il *devine*, qu'il *conjecture*, qu'il fait une *œuvre d'art*, de *goût* et de *sentiment*; nous savons aussi qu'il a suivi le système d'Hégel et qu'il admet qu'il n'y a de vrai que l'idée. Ces deux pensées peuvent nous expliquer ces bizarreries. Voici encore une proposition entre beaucoup d'autres qui est fausse jusqu'à l'évidence; l'auteur dit que pour être disciple de Jésus-Christ, il ne fallait signer aucun formulaire, ni prononcer aucune profession de foi (1). — Mais chaque page de l'Évangile pulvérise cette vaine affirmation. D'abord le décalogue est conservé tout entier. C'est la base de tout. La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, les Sacrements, la grâce, la vie éternelle; enfin tous les dogmes catholiques sont nettement exprimés dans l'Évangile.

On fustige quelquefois les petits enfants qui manquent de sincérité. Que faudra-t-il faire aux grands enfants ou aux académiciens qui se mettent dans le même cas? Remarquez surtout que ce défaut chez eux a des conséquences infini-

(1) *Vie de Jésus*, p. 46.

ment plus graves. Je vous laisse la décision; pour moi, je ne veux pas me prononcer; j'incline pour l'indulgence, la charité et la pitié !

Que de propositions fausses, ridicules, contraires au bon sens on trouve dans ce livre unique dans son genre! Je vous en ai donné un échantillon. Nous en trouverons de plus étonnantes encore. Après avoir vu tant de choses étranges et plaisantes, il est utile de prendre un peu de repos.

CHAPITRE XI.

Grave erreur de M. Renan sur la religion des Juifs.

Dans l'étude que nous avons faite du livre de M. Renan, nous avons négligé de nous arrêter à beaucoup de propositions fausses, parce que nous ne les avons pas regardées comme étant essentielles. Cependant, il en est plusieurs qui ont une importance plus particulière et des conséquences plus graves; il est utile par ce motif d'en dire quelques mots. L'auteur affirme qu'on ne trouve que des traces tout à fait indécises, chez l'ancien peuple d'Iraël, sur le dogme fondamental de l'immortalité de l'âme (1). On s'explique difficilement comment il a pu avancer une telle proposition; il n'a jamais lu la Bible avec attention; il n'a jamais étudié l'histoire et les traditions de cette nation; ou bien encore ici il manque de bonne foi. Il est une chose, il est vrai, que j'oublie toujours et qu'il faudrait rappeler à chaque chapitre, au commencement et à la fin de chaque page : elle vous explique tous les mystères qui passent successivement sous vos yeux; elle vous donne la clef à l'aide de laquelle vous pourrez pénétrer dans ce labyrinthe et y voir

(1) *Vie de Jésus*, p. 54.

quelque chose. N'oubliez pas un instant quel est le système de notre philosophe, rappelez-vous sans cesse qu'il est un disciple de Strauss et d'Hégel qui admettent que les rêveries de leur imagination sont la seule et unique expression de la vérité; n'oubliez pas qu'il *devine* et qu'il *conjecture*. Voilà ce qui nous donne l'intelligence et la valeur de ce livre. La question que nous examinons prouvera une fois de plus que M. Renan n'est pas heureux dans ses rêves et dans ses conjectures.

S'il est une vérité clairement démontrée, c'est que les Juifs admettaient l'immortalité de l'âme; les preuves ne nous manqueront pas. J'ouvre les livres de l'Ancien Testament, et je vois que Moïse défend aux Israélites d'interroger les morts (1), que Saül fait évoquer par une pythonisse l'ombre de Samuel, et que ce prophète lui dit : Demain, vous et vos fils, vous serez avec moi (2). La Bible nous apprend que les païens se livraient à des pratiques idolâtriques sur la tombe des morts; ils faisaient des libations pour apaiser les mânes : ce qui donnait lieu à de graves abus, et était une occasion de coupables superstitions. Moïse défend tous ces usages (3). Les Juifs étaient portés avec une sorte de fureur à faire des cérémonies diverses et des sacrifices sur les tombeaux; ils y dormaient pour connaître l'avenir par le moyen des songes : c'est un reproche que leur fait Isaïe (4). Nous savons que tout Israélite, en offrant à Dieu la dîme et les prémices des fruits de la terre, était obligé de faire une prière par laquelle il protestait qu'il n'en avait rien offert à un mort (5).

Tous ces faits supposent et prouvent que les Juifs admettaient l'immortalité de l'âme. Les psaumes de David sont remplis de pensées qui nous montrent que cette croyance était commune à toute la nation.

(1) Deut. XVIII, 11. — (2) I Reg. XXVII, 11. — (3) Lev. XIX, 29.
(4) Isaïe, VIII, 19. — (5) Deut. XXVI, 13.

Le saint roi dit : J'ai l'espérance que vous ne laisserez pas mon âme dans le séjour des morts, et que vous ne permettrez pas que votre serviteur pourrisse dans le tombeau. Isaïe dit : Les hommes justes et miséricordieux meurent sans que personne y fasse attention ; ils entreront dans la paix ; ils se reposeront dans le lieu de leur sommeil, parce qu'ils auront marché droit. Dans le livre de l'*Ecclésiaste* il est dit qu'après cette vie Dieu jugera le juste et l'impie, et qu'alors tout rentrera dans l'ordre. Dans le même ouvrage nous lisons que l'homme ira dans la maison de son éternité, que la poussière rentrera dans la terre, et que l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné. Nous voyons encore dans le même livre ces paroles : Craignez Dieu et gardez ses commandements; Dieu jugera toutes nos actions (1).

Jésus-Christ réfute lui-même cette erreur d'une manière admirable et claire, lorsqu'il rappelle les paroles de Dieu à Moïse : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; et il ajoute qu'il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Le respect des tombeaux a toujours été regardé comme une preuve évidente de l'immortalité de l'âme : or, nous trouvons chez les Juifs sur ce point les mêmes sentiments que chez les autres peuples. Jacob veut être enseveli dans le tombeau d'Abraham et de Sara; Joseph, à son lit de mort, recommande à ses frères, lorsqu'ils sortiront d'Égypte, d'emporter ses ossements. Si les Juifs n'avaient pas été retenus par la loi de Moïse et par les prophètes, ils seraient tombés dans l'idolâtrie et auraient invoqué et adoré les morts, comme les autres nations; toute leur histoire prouve que cette disposition était chez eux très-prononcée : ils croyaient donc à l'immortalité de l'âme. Pourquoi le tombeau de Moïse leur fut-il caché? C'est parce qu'ils n'auraient sans doute pas manqué de l'adorer comme une divinité. Les

(1) Eccl. III, 17; XII, 5, 7, 13, 14.

Juifs ont toujours cru à la résurrection; Job le dit en termes fort clairs; il en est de même de David. Elie et Elisée ressuscitent des morts. Quelle pensée consolait les Machabées au milieu de leurs souffrances? la pensée de la résurrection : or l'immortalité de l'âme et la résurrection sont deux choses inséparables; comment l'âme se réunirait-elle au corps si elle ne lui survit pas? Je ne crois pas qu'il puisse y avoir rien de plus clair, de plus évident que cette vérité. Combien d'autres preuves ne pourrions-nous pas invoquer pour la démontrer?

Quel est donc le sens de ces paroles : Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance? Elles nous montrent la supériorité de l'homme sur les animaux; mais cette supériorité est nulle, et elle est une dérision, si l'âme n'est pas immortelle.

Que veulent dire les livres saints lorsqu'ils nous font entendre que ceux qui meurent sont réunis à leurs pères? Nous voyons ces expressions employées, même lorsque les tombeaux sont dans des régions éloignées et différentes. Il s'agit évidemment ici de la réunion des âmes dans les limbes. Quel sens aurait la promesse d'un rédempteur faite à Adam, si les âmes ne sont pas immortelles? Elle serait inutile et illusoire pour ceux qui ont vécu avant la venue de Jésus-Christ. Moïse parle assez clairement de l'immortalité de l'âme dans les livres qu'il nous a laissés, et s'il n'en parle pas plus souvent et d'une manière plus directe, c'est que cela était inutile. Cette croyance était acceptée par tous les Juifs, comme par tous les peuples anciens : c'était une vérité que personne ne contestait, excepté peut-être quelques rêveurs; (il y en a eu à toutes les époques; il paraît qu'il y en aura toujours). Que signifient beaucoup d'autres passages semblables à ceux que nous avons déjà cités? Que veulent dire ces paroles que Dieu adresse à Abraham : Je serai ta grande récompense?

Que signifient cent autres textes aussi clairs, où il est dit que les justes vivront dans le souvenir de Dieu, et qu'ils seront récompensés magnifiquement? Où serait la récompense d'Abel et de tant d'autres, si l'âme n'est pas immortelle? Qu'importe au juste que Dieu se souvienne de lui, s'il est réduit au néant? Un tel langage est indigne de la bonté et de la justice divines. Je pourrais multiplier les preuves presque à l'infini; mais ces considérations me paraissent suffisantes pour montrer que notre cher Ernest est toujours à côté de la vérité. Nous pouvons conclure que sur ce point il n'a pas pour lui une seule preuve sérieuse; il n'y a pas dans l'Ancien Testament un seul passage qui dise que l'âme périt avec le corps, et il y en a un grand nombre où la doctrine contraire est clairement enseignée. Donc M. Renan a encore mal deviné sur ce point.

CHAPITRE XI

Fausses imaginations de l'auteur et de Messieurs les rationalistes sur la doctrine de Jésus-Christ.

Notre prétendu réformateur voudrait établir parmi nous un culte pur, sans pratiques extérieures, reposant sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père (1). Voulez-vous savoir ce que cela veut dire? Il n'est pas bien difficile de voir où tendent toutes ces singulières pensées : il a beau se cacher et prendre mille précautions, on aperçoit toujours le bout de l'oreille. Ne voyons-nous pas souvent dans l'histoire qu'on a commis les plus affreux excès au nom de la liberté? Que s'est-il passé en France en 93? N'est-ce pas au nom de la liberté qu'ont eu lieu les noyades de Nantes?

(1) *Vie de Jésus*, p. 86.

N'est-ce pas au nom de la liberté qu'on a fait périr dans la Vendée des milliers de femmes et d'enfants ? N'est-ce pas au nom de la liberté qu'à Lyon on a fait monter à l'échafaud des femmes enceintes, et qu'on a surpassé la férocité des peuples barbares ? N'est-ce pas au nom de la liberté qu'on a immolé des milliers, ou même des millions d'innocents? N'est-ce pas au nom de la liberté que Collot d'Herbois voulait raser la ville de Lyon et ne laisser la vie qu'à quinze cents habitants, de deux cent mille qu'elle renfermait? De même, c'est au nom de la religion que les rationalistes voudraient anéantir la religion : qu'est-ce que c'est en effet qu'un culte pur, sans pratiques extérieures? C'est la destruction, l'anéantissement complet de tout culte. Trouvez donc sur la terre une religion dans ces conditions-là ! Elle n'a jamais existé et elle n'existera jamais. Si on la trouve quelque part, ce ne peut être que parmi les lions et les tigres dans les forêts ou dans un monde imaginaire.

Mille passages dans l'Evangile prouvent que Jésus-Christ a voulu établir une religion avec une autorité et avec des pratiques ; il est facile de montrer, par ce livre divin, que tous les usages admis parmi les chrétiens découlent de la doctrine de Jésus-Christ comme une rivière sort de sa source. Nous trouvons en effet dans l'Evangile les trois choses fondamentales qui forment une autorité complète, un gouvernement régulier et parfait.

1° Nous y remarquons d'abord les principes constitutifs, qui sont immuables et qui ont été posés par le Messie lui-même.

Nous voyons clairement exprimé le dogme de la Trinité : Allez, dit le Sauveur à ses apôtres, instruisez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit (1). Dans un grand nombre d'endroits il parle du Père,

(1) Matth. XXVIII, 19.

il parle du Fils, il parle du Saint-Esprit qu'il appelle le Consolateur. Tantôt il s'exprime comme étant l'égal de son Père; tantôt il se considère comme homme; il s'appelle Fils de Dieu ou le Fils de l'homme : ce qui nous montre nettement l'Incarnation. Il dit aussi à ses apôtres qu'il va verser son sang pour eux et pour l'expiation des péchés de tous les hommes (1); nous voyons là clairement énoncées l'Incarnation et la Rédemption. Ailleurs il nous parle d'une manière fort précise de la nécessité de la grâce. Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire; comme le cep ne peut porter de fruit, s'il est séparé du tronc, il en est de même de vous si vous ne demeurez en moi (2); et S. Paul insiste d'une manière plus spéciale sur cette nécessité de la grâce; il revient sans cesse là-dessus dans ses Epîtres. Le Sauveur nous recommande également avec un soin tout particulier la prière. Nous trouvons aussi dans l'Evangile qu'il existe des anges, et que Dieu se sert de ces esprits célestes pour le gouvernement du monde. Nous y voyons encore le dogme de la chute originelle qui a été la cause de l'Incarnation. L'Evangile nous enseigne aussi la naissance miraculeuse du Messie, la perpétuelle virginité de Marie, la résurrection de Jésus-Christ, son ascension, le dogme des peines et des récompenses dans une autre vie, l'immortalité de l'âme, le jugement général, la résurrection de tous les hommes. Il est aussi facile d'y voir les vérités si consolantes de la bonté de Dieu, de sa miséricorde et de sa providence. Les hommes y sont excités par les plus puissants motifs à la pratique de toutes les vertus, et spécialement de la charité. Il ne faut qu'avoir des yeux et savoir lire pour y découvrir tout ce qui concerne les sacrements. Le baptême était conféré à tous ceux qui embrassaient le christianisme; et Jésus-Christ dit formellement : Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé; celui

(1) Matth. XXVI, 28. — (2) Jean, XV, 4, 5, 6.

qui ne croira pas sera condamné (1). La confirmation et l'ordre ne sont pas moins positivement exprimés dans les Evangiles ; nous voyons que ces sacrements se sont toujours conférés par la prière et l'imposition des mains. Nous pouvons en dire autant de l'Eucharistie; les évangélistes et S. Paul sont d'accord sur ce point avec toute la tradition. Il en est de même du pouvoir de remettre les péchés ; Jésus-Christ apparaît à ses apôtres après sa résurrection et souffle sur eux en disant : Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez (2). Les évangélistes nous apprennent aussi que les apôtres guérissaient les malades par l'application d'une huile sainte. Jésus-Christ ne déclare-t-il pas aussi le mariage indissoluble ; ainsi la tradition, l'histoire, les saintes Ecritures sont d'accord sur ces articles importants. Ce sont là les principes constitutifs de la religion chrétienne; ce ne sont pas les seuls, mais ce sont les principaux. Il en est un autre qui sert comme de base à ce magnifique édifice : c'est qu'il a établi sur la terre un pouvoir qui le représente; ce pouvoir mystérieux réside dans l'Eglise, et il se manifeste spécialement par l'organe du souverain pontife dans les questions spirituelles et dans tout ce qui s'y rattache de près ou de loin. Telle est la constitution fondée par Jésus-Christ; aucune puissance humaine ne peut y rien changer. Depuis que le Messie a dit : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle (3); depuis qu'il a dit : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, la religion chrétienne éclaire les nations, comme le soleil illumine et échauffe les mondes ; c'est en vertu de la même parole et de la même puissance que s'opèrent ces grandes merveilles. Ces considérations, bien qu'incomplètes, peuvent déjà vous

(1) Marc, XVI, 16. — (2) Jean, XX, 23. — (3) Matth. XVI, 17-18.

faire voir combien nous sommes loin de la religion pure, sans prêtres et sans pratiques, que les idéalistes ont rêvée. Les pauvres aveugles, ils voient dans les Evangiles ce qui n'y fut jamais; mais ce n'est pas tout.

2° Jésus-Christ a donc laissé sur la terre une constitution; elle est contenue évidemment dans les Evangiles; elle est divine, sublime, admirable et digne de sa sagesse infinie; elle fonctionne avec un succès constant et prodigieux depuis un grand nombre de siècles. Elle est inébranlable, immuable, comme Dieu qui en est l'auteur. Mais il est un autre pouvoir nécessaire dans toute société et qui découle également des paroles de l'Évangile, c'est le pouvoir législatif. Jésus-Christ dit : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer tout ce que vous avez appris de moi (1). Pourquoi choisit-il douze apôtres? Pourquoi leur confie-t-il spécialement sa puissance? Pourquoi donne-t-il à S. Pierre un pouvoir supérieur que nous trouvons exprimé dans plusieurs passages, et surtout dans ces paroles de S. Jean : Fais paître mes agneaux, fais paître mes brebis (2)? Pourquoi nous dit-il de regarder comme un païen et un publicain celui qui n'écoute pas l'Église? Pourquoi S. Paul tient-il souvent le même langage? Jésus-Christ compare son Eglise à un royaume, à une ville, à une famille; mais quelle est la situation d'un royaume, d'une ville ou d'une famille, où il n'y a ni loi, ni règle, ni pouvoir! C'est l'image de l'enfer; là est la confusion, là sont les ténèbres et un désordre éternel. C'est aussi une image de l'affreuse anarchie qui règne parmi la plupart des philosophes, et surtout parmi les rationalistes. Si vous en doutez, lisez leurs écrits; vous n'y verrez pas deux principes clairs et certains. Si ces messieurs se plaisent dans le chaos, ils sont bien

(1) Matth. XXVIII, 18, 20. — (2) Jean, XXI, 17.

libres. Mais il est impossible que Jésus-Christ, dont la sagesse est infinie, ait créé un culte qui ne serait qu'une affreuse anarchie; la religion rêvée par les rationalistes est la dernière et la plus méprisable de toutes; il vaudrait mille fois mieux revenir au paganisme; mais l'un n'est pas plus réalisable que l'autre. Il y a donc dans l'Eglise catholique un pouvoir législatif; l'Evangile le prouve clairement.

3° Quand il y a dans un Etat, dans une société, une constitution et des lois, c'est beaucoup; mais tout n'est pas fini : il faut encore un pouvoir judiciaire et administratif. Jésus-Christ avait commencé par enseigner cette soumission aux autorités par ses exemples; car il a toujours observé fidèlement les lois de Moïse, et notre idéaliste le reconnaît lui-même. Nous voyons cette autorité exercée par les apôtres dès l'origine du christianisme. Lorsqu'il est question de choisir un successeur à Judas, S. Pierre use de sa prérogative, prend le premier la parole, et le sort décide quel sera le remplaçant du disciple infidèle. Les Juifs devenus chrétiens voulaient soumettre à la circoncision et aux cérémonies légales les païens convertis; les apôtres s'assemblent à Jérusalem et décident qu'on ne doit pas imposer aux gentils la loi de Moïse. Examinez l'histoire des temps apostoliques et des premiers siècles, vous verrez partout et toujours les pratiques qui sont encore en usage parmi nous. Les chrétiens se sont toujours soumis à ce pouvoir sans lequel on tombe nécessairement dans la plus affreuse confusion; et S. Paul ne dit-il pas que les évêques doivent gouverner l'Eglise de Dieu? De sorte qu'il n'y a pas dans le christianisme une cérémonie, un usage qui ne découle de l'Évangile et qui ne soit fondé sur le sens commun, sur les besoins de l'homme, et sur les sentiments les plus profonds et les plus intimes du cœur humain. Les rationalistes qui attaquent la religion sont déjà punis de leur aveuglement; ils résistent à la lumière naturelle; ils tombent dans

une foule de contradictions et sont forcés de dévorer les plus révoltantes absurdités. C'est un triste et juste châtiment dont S. Paul parle dans son Épître aux Romains. Il y a donc dans l'Église une constitution, un pouvoir législatif et judiciaire. Sur ces questions, M. Renan et Messieurs les rationalistes ont contre eux les Évangiles, l'histoire et le sens commun ; c'est encore une vérité démontrée.

CHAPITRE XII.

Contradictions et faux raisonnements de M. Renan et de Messieurs les rationalistes.

Lorsque nous reprochons à notre cher Ernest des contradictions, vous pourriez être tentés de croire que nous tombons dans l'exagération. Détrompez-vous ; les amis de l'auteur ont parlé ouvertement dans les mêmes termes. Nous l'avons déjà remarqué. Quelques textes extraits de l'ouvrage feront mieux ressortir ce défaut et vous feront comprendre de plus en plus quelle incohérence il y a dans les idées que renferme ce livre.

M. Renan fait un si magnifique éloge de Jésus-Christ qu'on est amené comme nécessairement à conclure qu'il est Dieu ; il l'élève si haut, il le place si loin des autres hommes, il le fait planer à une telle distance de la terre, qu'on est forcé de le mettre dans le ciel à côté de Dieu, de le faire semblable à Dieu ; voilà quel sera le raisonnement de tout homme qui a de l'intelligence et qui sait lier deux pensées entre elles. D'un autre côté notre idéaliste prête au Messie des idées tellement bornées, tellement bizarres, tellement étroites, qu'il le place bien au-dessous du paysan le plus stupide qui sait à peine ce qui se passe autour de lui ; le Sauveur n'aurait eu, dit-il, aucune connaissance de l'état général du monde ; il n'aurait eu aucune notion précise des

choses les plus communes. Notre philosophe lui prête mille idées de ce genre, et il a soin d'ajouter que cela résulte de chaque trait de ses discours les plus authentiques. Les Allemands traitent ces assertions de rêveries et de contradictions absurdes. Ce qui est incompréhensible, c'est qu'il s'appuie sur les Évangiles qui disent formellement le contraire.

Dans l'Introduction il dit que le miracle est possible ; mais un peu plus loin l'auteur a oublié cette petite concession ; il était sans doute dominé par d'autres émanations; son cerveau en ébullition a couvé des idées différentes ; l'*incubation* qui s'opérait en lui a opéré un autre résultat ; les rationalistes voient tantôt *blanc*, tantôt *noir*, selon que le vent souffle au nord ou au midi, selon les influences atmosphériques. Il dit que les sciences physiques, physiologiques, nous ont montré que toute vision surnaturelle est une illusion. Nous prouverons qu'il est absurde de refuser à Dieu le pouvoir de communiquer avec les hommes, puisque nous avons cette faculté ; nous montrerons que les vrais savants sont contre notre idéaliste. Il est clair du reste que la vision surnaturelle rentre dans ce que nous appelons miracle, et qu'il faut plaisanter ou avoir perdu le sens commun pour refuser à Dieu l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs qui se confondent et n'en font qu'un. Aussi Rousseau disait-il : Si quelqu'un refuse à Dieu cette puissance, c'est lui faire trop d'honneur que de lui répondre ; il faut l'enfermer. Avouons que les philosophes se donnent les uns aux autres de fameuses leçons ; ils se flagellent souvent d'une belle manière.

Les rationalistes ont une singulière finesse ; pourtant, malgré toutes leurs précautions, il est facile de déjouer leurs petites ruses ; ils ne veulent pas des miracles de Jésus-Christ et ils en font qui sont absurdes, impossibles. Qu'une intelligence fasse de grandes choses, nous le concevons, nous le croyons sans peine, puisque nous en voyons mille exemples tous les jours. Les hommes de génie dans les arts, dans la

guerre, dans la politique, opèrent des prodiges. De même quand nous attribuons à une puissance supérieure certains faits merveilleux, nous sommes évidemment dans le vrai ; mais attribuer de grands événements, comme ceux dont Jésus-Christ a été l'auteur, à une puissante *incubation,* à un mélange confus de *claires vues* et de *rêves* (1), à une alternative de *déceptions* et *d'espérances,* aux jardins frais et verts de Nazareth (2), et au pays *très-vert,* très-*ombragé,* très-*souriant* de la Galilée, ce sont là des miracles cent fois plus incompréhensibles que ceux de l'Evangile ; disons le mot, ce sont des absurdités ; il n'y a rien de plus clair. Nous admettons que Dieu fait des choses qui surpassent notre pouvoir ; rien de plus rationnel ; mais croire qu'une cause dépourvue d'intelligence produit des choses où il paraît beaucoup de génie, de grandes vues, des talents remarquables, c'est admettre des effets sans cause ou sans cause équivalente ; c'est simplement absurde ; ce sont des idées capables de faire éclater de rire les petits enfants et les femmes les plus bornées. Ainsi nos philosophes expliquent les prodiges qu'ils rencontrent par ces mots : *forces cachées* que l'humanité tient en réserve (3), *nature idyllique,* et une foule d'autres semblables. Voyez la grosse finesse ! ils rejettent le mot miracle, et ils en acceptent d'autres qui sont infiniment plus étonnants, qui sont cent fois moins intelligibles, cent fois moins raisonnables ; quelle contradiction ! Pascal a eu raison de dire que les incrédules sont les plus crédules des hommes. Ils sont de force à avaler plusieurs chameaux à la fois dans un verre d'eau et presque sans s'en apercevoir ; c'est une pensée de l'Evangile. Quel génie et quelle puissance !

M. Renan a cru voir dans l'Evangile que pour être disciple de Jésus-Christ il fallait renoncer à tout et embrasser

(1) *Vie de Jésus,* p. 18. — (2) *Ibid.,* p. 26. — (3) *Ibid*., p. 45.

la plus stricte pauvreté; de là vient que, contrairement à ce que dit le Sauveur, il met dans l'enfer le riche dont parle Jésus-Christ par la seule raison qu'il était riche (1); et voyez comme il se contredit; il dit que parmi les femmes pieuses qui suivaient sans cesse et servaient le maître et les disciples, quelques-unes étaient riches et mettaient par leur fortune le jeune prophète en position de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors (2); donc on pouvait être riche et disciple de Jésus-Christ.

L'auteur dit qu'aucune hiérarchie proprement dite n'existait dans la secte naissante (3). S'il se contentait d'affirmer que le pouvoir hiérarchique n'était pas exercé aussi longtemps que le Sauveur était au milieu des apôtres, on pourrait être de son avis; mais que les bases de cette dépendance soient posées nettement, c'est ce qui ressort de beaucoup de passages de l'Évangile. Du reste notre cher Ernest le reconnaît lui-même, lorsqu'il ajoute que la primauté de Pierre excitait de la jalousie (4). Il avoue par là que S. Pierre occupait le premier rang parmi les disciples, ce qui suppose évidemment une hiérarchie. C'est une petite contradiction entre une foule d'autres.

Notre habile philosophe se met l'esprit à la torture pour nous expliquer comment la doctrine de Jésus-Christ sur la pauvreté et l'abandon à la Providence a pu être acceptée par ses disciples; voyez quelle admirable raison il en donne : Ces maximes, dit-il, étaient bonnes pour un pays où la vie se nourrit d'air et de jour (5). Mais si cela est vrai, pourquoi donc y a-t-il dans la Judée du brigandage, comme il en convient lui-même (6)? Comment peut-on voler et piller dans un pays où l'on se nourrit d'air? Est-ce que l'air et le jour manquent en Judée!!! De plus, ces illusions de la troupe

(1) *Vie de Jésus*, p. 175. — (2) *Ibid.*, p. 152. — (3) *Ibid.*, p. 157.
(4) *Ibid.*, p. 158. — (5) *Ibid.*, p. 178. — (6) *Ibid.*, p. 171.

joyeuse d'enfants de Dieu auraient bien dû s'évanouir sans ressource lorsque les persécutions les plus terribles sont venues les surprendre ; il y a là des contradictions et des idées d'une fausseté évidente. M. Renan comprend l'Évangile comme un aveugle-né comprend un beau tableau. Nous avons déjà vu que, selon notre idéaliste, Jésus-Christ n'aurait fondé qu'un culte pur, sans autorité, sans pratiques extérieures ; cependant il ne faut pas perdre l'espoir de le voir converti entièrement et même aller à confesse : car il reconnaît que le Sauveur a confié à l'Eglise le droit de lier et de délier, de rendre certaines choses licites ou illicites, de remettre les péchés, de réprimander, d'avertir avec autorité, de prier avec la certitude d'être exaucé (1).

Il y a dans le livre que nous examinons des propositions tellement singulières qu'on peut bien les regarder comme des choses inouïes et inattendues, selon l'expression des rationalistes allemands. Ainsi, d'après notre rêveur, l'idéalisme transcendant de Jésus-Christ ne lui permit jamais d'avoir une idée bien nette de sa propre personnalité (2). Quelle contradiction ! quelle absurdité ! Il serait donc au-dessous de l'homme le plus stupide ! Celui qui a si bien connu les hommes et leurs besoins ; celui qui lisait dans le fond des cœurs, qui avait des idées si nettes et si justes de toutes choses, ne se serait pas connu lui-même ! Tout ce que l'auteur dit du Fils de Dieu dans son ouvrage détruit cette bizarre et fausse assertion : cela prouve qu'il ignore complétement les dogmes chrétiens, les Évangiles et le sens commun. J'oubliais qu'il devine comme Hégel !

L'auteur dit encore que Jésus-Christ n'a pas affirmé bien clairement sa divinité. D'abord cette assertion est démentie par une foule de passages des Evangiles, nous le prouverons ; mais il détruit lui-même ce qu'il avance par ces pa-

(1) *Vie de Jésus*, p. 296. — (2) P. 241.

roles : On ne nie pas qu'il y eût dans les affirmations de Jésus-Christ le germe de la doctrine qui devait faire de lui une hypostase divine, en l'identifiant avec le Verbe (1).

Notre cher Ernest voudrait nous faire croire que Jésus-Christ ne se connaissait pas lui-même, qu'il n'avait sur lui-même que des idées vagues et incertaines, qu'il ignorait ce qui se passait autour de lui, qu'il avait des idées fausses en politique, sur le gouvernement. D'abord l'Evangile démontre le contraire et prouve que les plus habiles politiques ne sont auprès de lui que des écoliers ; mais notre philosophe détruit lui-même cette injuste affirmation, lorsqu'il dit que le Messie jette avec une rare sûreté de vue les bases d'une Eglise destinée à durer (2). On pourrait tirer de son ouvrage beaucoup de propositions qui nous montrent que le Messie a embrassé dans sa vaste pensée les siècles passés, le présent, l'avenir avec certitude ; ce qui suffirait pour prouver sa divinité et détruire ces affirmations ridicules.

Ce que nous venons de dire prouve que les contradictions abondent dans l'ouvrage d'Ernest Renan ; il en est beaucoup d'autres qui ne sont pas moins évidentes. Nous n'en dirons rien ; car si nous voulions ne rien omettre, nous n'en finirions pas. Ce livre offre vraiment à la saine critique une matière inépuisable. Nous ajouterons seulement quelques mots, afin de faire voir que notre philosophe est d'une rare habileté, non-seulement pour semer à pleines mains les erreurs et les contradictions, mais encore qu'il déraisonne souvent, et qu'il a complétement oublié les règles les plus communes et les plus simples de la véritable logique ; quelques mots justifieront cette proposition.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents prouve amplement qu'on n'a jamais raisonné d'une manière plus fausse et plus absurde que M. Renan. Ainsi,

(1) *Vie de Jésus*, p. 247. — (2) P. 290.

i est clair et admis par tous les hommes sensés que nous voyons briller dans l'univers une profonde sagesse; nous y remarquons des lois admirables; nous voyons un plan vaste et sublime; nous y lisons des traces innombrables d'intelligence et de génie. Nous pouvons appliquer les mêmes pensées au christianisme; c'est la seule belle religion qui existe sur la terre, l'auteur en convient; la religion de Jésus-Christ, c'est le divin, l'idéal transcendant, le sublime porté à son plus haut point de perfection. Voici quelques-unes de ses paroles : « La palme (1), dit-il, est « à celui qui a été puissant en paroles et en œuvres, qui « a senti le bien et au prix de son sang l'a fait triompher. « Jésus-Christ à ce double point de vue est sans égal; sa « gloire reste entière et sera toujours renouvelée. » Si je vous disais que les œuvres de Corneille et de Racine et tous les ouvrages de littérature que nous admirons sont le résultat d'influences atmosphériques et de causes privées d'intelligence, vous penseriez que j'ai perdu la raison; si j'appliquais le même raisonnement à toutes les productions des arts et des sciences, je vous ferais sourire et vous ne daigneriez pas me répondre. Tel est pourtant le procédé de nos idéalistes; telles sont les absurdités qu'ils nous débitent. Comment! l'organisation de l'univers, l'établissement du christianisme sont le résultat de causes aveugles, tandis que les choses les plus simples sont toujours le produit de quelque intelligence : mais c'est le comble de l'absurdité; jamais on n'a raisonné d'une manière plus fausse ni plus pitoyable.

M. Renan avoue que « Jésus-Christ vécut en plein surnaturel (2), et que jamais les Juifs n'avaient été possédés à un plus haut degré de la soif du merveilleux qu'à l'époque où parut le Messie. Le ciel, la terre, la nature

(1) *Vie de Jésus*, p. 93. — (2) P. 40.

tout entière, la folie, la maladie et la mort ne sont que des instruments pour lui. Dans son accès de volonté héroïque, il se croit tout-puissant. Si la terre ne se prête pas à cette transformation suprême, elle sera broyée, purifiée par la flamme et le souffle de Dieu; un nouveau ciel sera créé, et le monde entier sera peuplé d'anges de Dieu. Une révolution radicale, embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle fut donc la pensée fondamentale de Jésus-Christ (1). » — Voilà comment s'exprime notre cher Ernest. Jésus-Christ, les apôtres, tous les grands hommes qui ont marché sur leurs traces, les François d'Assise, les Vincent de Paul, S. Augustin et des milliers d'autres ont civilisé les peuples et ont fait des merveilles innombrables; c'est le surnaturel qui a été leur levier; et les rationalistes concluent que le surnaturel est une illusion. Il faudra donc affirmer que l'erreur a sauvé les nations et que la vérité que prêchent les rationalistes n'a jamais produit que des effets nuls ou funestes; c'est la conséquence rigoureuse des principes posés par notre philosophe. Quelle pitié ! qui donc a jamais raisonné de la sorte dans les affaires de la vie ? Dans la guerre, dans les arts, dans les sciences, dans les choses usuelles, dès qu'un moyen juste réussit, on l'adopte, on le préconise, on le propage, on dit qu'il est bon, qu'il est vrai; mais les philosophes ne savent que raisonner en dépit du bon sens; ils font tout à rebours. N'est-ce pas là du dévergondage d'intelligence?

Nos idéalistes ne s'aperçoivent pas qu'ils nous donnent des armes puissantes contre eux-mêmes. Nous pouvons les battre avec leurs principes, par leurs propres paroles. Ainsi nous avons vu que, pour expliquer les prophéties et les prodiges opérés par Jésus-Christ, ils disent que toutes ces choses sont produites par des forces cachées; ils se

(1) *Vie de Jésus*, p. 118.

servent de ces mots et de mille autres semblables; comme les hiboux, ils aiment à s'envelopper de ténèbres; voici ce que nous pouvons leur dire : Nous admettons comme vous ces forces cachées; vous n'avez pas le droit de leur donner des limites selon votre caprice; nous affirmons qu'elles ont été la cause des merveilles que Jésus-Christ a opérées. Elles ont pu produire la résurrection de Lazare et celle du Fils de Dieu. Elles ont pu être le principe de tous les miracles; seulement ces forces, nous les appelons la puissance de Dieu, et ces messieurs n'ont assurément pas le pouvoir de nous empêcher de leur donner le nom qui nous plaît. De plus, il y a encore entre eux et nous cette différence infinie, que nous avons pour nous le sens commun, la science et l'histoire, lorsque nous attribuons ces forces à une intelligence; tandis qu'ils sont absurdes en les faisant sortir d'une caverne en *ébullition* et d'une aveugle et stupide *incubation* qui n'a ni cause ni origine!

L'auteur a dit en parlant de Jésus-Christ que nos hésitations et nos doutes ne l'atteignirent jamais (1), et qu'il s'est assis vingt fois sans aucun doute sur la montagne de Nazareth. Cela est vrai; mais pourquoi n'ajoute-t-il pas que c'est une preuve évidente que le Messie est Dieu? Pourquoi dans cent autres passages de son livre le fait-il hésiter? Pourquoi supposer qu'il ne sait s'il emploiera la force ou la douceur? Pourquoi imaginer que S. Jean-Baptiste a failli le faire dévier de sa route? Tout cela prouve que cet ouvrage est une fourmilière d'erreurs, de suppositions gratuites, de contradictions et d'absurdités.

Nous avons vu que notre philosophe ne veut pas entendre parler de prophéties. Cependant il a dit que l'attente du Messie était à son comble, que l'univers était rempli de cette idée; il affirme ailleurs que Jésus-Christ avait

(1) *Vie de Jésus*, p. 55.

un sens prophétique admirable (1). — Comment s'expliquer que la venue du Messie ait correspondu à cette attente générale et que mille circonstances aient éte en harmonie complète avec les prédictions? Il se tait là-dessus. Il imite les oiseaux de nuit; il s'enveloppe de ténèbres. Cela prouve que M. Renan admet les prophéties, pourvu qu'elles se soient faites toutes seules et sans le secours d'une intelligence. C'est bien là l'idéal ou l'*absurdité transcendantale*. M. Renan regarde Ste Thérèse (2) et Ste Marie Madeleine comme des visionnaires et des hallucinées; il traite de la même manière ceux qui croient aux miracles ou aux communications avec Dieu : or le sens commun de tous les peuples prouve la possibilité de ces visions, et la raison nous dit que Dieu peut nous parler quand il le veut; tous les hommes sensés ont toujours admis ce principe; il serait absurde de le contester : et comme nous avons des preuves éclatantes et des autorités d'un poids immense en notre faveur, que nous avons de notre côté toutes les nations chrétiennes, tous nos grands génies, il suit de là que ce sont nos idéalistes qui sont des visionnaires et des hallucinés, puisqu'on donne ce nom à ceux qui prennent pour des réalités les rêveries de leur imagination; et nous devons ajouter ici une observation importante, c'est que les visions, les rêves, les hallucinations de nos réformateurs ont des conséquences effrayantes pour la morale et pour le repos de la société et des familles; tandis que les visions des saints et des saintes ont eu des effets merveilleux pour la pratique de la vertu et le bonheur des hommes; c'est une des preuves qu'elles venaient de Dieu. Nous savons au contraire que les rêveries d'Hégel et de Strauss ont eu des conséquences funestes, qui ont été résumées par ces mots de la *Revue des Deux-Mondes : Fermentation putride, scandale.*

(1) *Vie de Jésus*, p. 112. — (2) P. 75.

Il est clair, par ce que nous venons de dire, que notre cher Ernest se contredit et déraisonne constamment ; il faut avouer pourtant qu'il n'écrit pas trop mal ; son style est assez coulant et même quelquefois orné, fleuri et élégant; mais il lui manque une chose essentielle à tout écrivain : il n'a pas de logique : je vote en conséquence pour qu'on l'envoie, ainsi que les rationalistes panthéistes, aux petites écoles primaires ; qu'on leur apprenne à lier deux idées ensemble et à respecter les principes les plus vulgaires du sens commun.

TROISIÈME PARTIE.

LE SYSTÈME DES RATIONALISTES EST CONDAMNÉ PAR LA SCIENCE ET PAR LES GRANDS HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Le système des rationalistes est repoussé par les hommes sérieux et instruits de tous les siècles.

Depuis que les nations s'agitent sur notre globe, il y a eu bien des hommes qui se sont distingués par leurs belles qualités, par leur intelligence supérieure, et surtout par les services qu'ils ont rendus à leur patrie et à la société tout entière; on les a appelés les bienfaiteurs de l'humanité, et les peuples reconnaissants leur ont rendu de grands honneurs. Mais quels sont les hommes de mérite, les hommes véritablement grands qu'a produits ce système? Sous ce rapport cette religion absurde a toujours été complétement stérile. Elle a enfanté beaucoup de génies malfaisants qui ont été le fléau des peuples; elle a enfanté des Nérons, des Caligulas, des Tibères en grand nombre; mais elle n'a pas produit un seul Charlemagne, un seul S. Louis. Elle a donné le jour à des désordres et à des vices innombrables qui ont inondé l'univers comme un déluge; mais elle n'a fait naître aucune vertu. Nous avons remarqué que le système des rationalistes pour le fond est le même que celui d'Épicure; voici ce que dit Plutarque sur ce sujet : « La morale d'Épi-
« cure n'a jamais produit un héros, un législateur, un chef
« de nation, un ministre d'Etat, un défenseur du peuple, un
« homme qui ait souffert pour la justice, qui soit mort pour

« la patrie, qui ait fait le moindre effort, soutenu la plus « petite fatigue pour le bien public (1). »

Dans les temps anciens, il y a eu des hommes qui ont donné des lois à leurs nations et qui ont mérité le nom de fondateurs d'empire. Chez les Juifs nous voyons une longue suite de génies remarquables qui ont brillé par leurs talents et qui ont été les libérateurs de leur peuple et les sauveurs de leur patrie. Je vois à leur tête Moïse, le plus grand des législateurs de l'antiquité. Il a passé au milieu des siècles de ténèbres et de barbarie, comme un astre qui jette une lumière éclatante dans une nuit profonde. Son nom a éclipsé tous les autres noms dans les temps anciens; sa gloire a surpassé toutes les gloires humaines; aucune législation ne peut être comparée à la sienne, parce qu'elle venait du Ciel. Après lui, je vois apparaître Josué, grand et illustre capitaine qui s'est immortalisé par son courage et sa sagesse, et qui acheva heureusement l'œuvre commencée par Moïse. Après ces deux hommes immortels, viennent les juges, qui ont arraché leurs frères à l'esclavage et à la servitude et qui furent les bienfaiteurs d'Israël. Un peu plus tard, nous apercevons David et Salomon, illustres à des titres divers, l'un par sa bravoure, son génie et sa prodigieuse activité; l'autre, par sa sagesse, sa magnificence, sa prospérité et sa splendeur. A une autre époque nous voyons ces courageux Machabées, si fameux par leur intrépidité, par leur énergie, leur valeur et leur sublime et invincible patriotisme. Leur nom seul faisait trembler leurs lâches et perfides ennemis. Tous ces hommes de mérite et ceux qui marchèrent sur leurs traces ont opéré des prodiges et sauvé leur patrie en invoquant Dieu, en mettant leur confiance dans sa providence et dans sa protection. Leur seul souvenir est la condamnation des rêveries qui nous occupent.

(1) Plut., *Contre Colotès*.

Si nous parcourons les annales des autres peuples qui ont joué un rôle important dans le monde et qui ont eu quelque célébrité, le même spectacle viendra s'offrir à nous; nous trouverons partout, je ne dis pas une lumière aussi pure que chez les Israélites, mais les mêmes principes, les mêmes bases, les mêmes fondements. Les vérités que nous adoptons ont donné dans tous les temps la vie, la grandeur, la gloire et la prospérité aux nations; les systèmes que nous réprouvons, et dont nos idéalistes se proclament les défenseurs, ont causé la ruine et la décadence des États et des empires; voilà ce qui ressort clairement de l'histoire de tous les peuples. Tous les grands hommes sont avec nous; tous ces génies funestes qui ont causé la perte des royaumes et les ont précipités dans tous les maux, sont avec nos philosophes. Un coup d'œil rapide sur l'histoire va rendre ces propositions évidentes.

Ce que nous avons vu chez les Juifs se reproduit chez tous les autres peuples avec des nuances variées. Quelles sont les nations anciennes qui ont été les plus illustres et les plus prospères, et quel a été le principe de leur grandeur? Un des plus grands peuples de l'antiquité est le peuple égyptien. Bossuet, dans son *Histoire universelle*, en fait un magnifique éloge; voici quelques-unes de ses paroles : « Les Grecs et « les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur, « bien qu'ils n'en aient vu que les ruines. L'Egypte savait « imprimer un caractère d'immortalité à tous ses ouvrages. « Quelle puissance, quel art a pu faire d'un tel pays la merveille de l'univers? Quelles beautés ne découvrirait-on « pas si on pouvait aborder la ville royale, puisque si loin « d'elle on découvre des choses si merveilleuses? Sa prospérité était telle qu'on est tenté de prendre pour des fables « ce qu'on raconte du nombre de ses villes. La richesse n'en « était pas moins incroyable. » Mais quelle est la cause de cette grandeur? Ce peuple était pénétré d'un respect pro-

fond pour la Divinité. C'est un point sur lequel tous les historiens s'accordent. Nous savons aussi que les grands hommes qui ont paru successivement dans cette nation, avaient nourri et développé chez elle le sentiment religieux si naturel au cœur humain. Et notez bien qu'il ne s'agit pas ici de ce vague naturalisme, de cet embrassement de la nature, de cette poésie que prêchent nos réformateurs. Les grands hommes de l'Égypte et toute la nation ont toujours admis l'existence d'un Dieu, l'immortalité de l'âme et les vérités générales qui sont comme la base de toute religion. Cette contrée a produit des génies vraiment remarquables; un des plus célèbres fut Sésostris. Ce prince fut illustre par ses conquêtes et ses belles qualités; mais il a brillé bien plus encore par sa piété. « Cent temples fameux, dit Bossuet, « érigés en action de grâces aux dieux tutélaires de toutes « les villes, furent les premières et les plus belles marques « de ses victoires. »

C'est donc la piété et la religion, c'est le respect pour la Divinité qui élève les nations et fait les grands hommes; vous ne trouverez pas une seule exception à ce principe dans toute l'histoire; c'est aussi la doctrine de nos rêveurs qui perd les royaumes et les précipite dans l'abîme de tous les maux. C'est la conclusion que nous pouvons tirer de l'étude des annales de tous les peuples. Sésostris et les autres grands hommes qui ont gouverné l'Egypte ont singulièrement contribué à sa gloire et jeté les premiers et les plus solides fondements de sa grandeur; mais à quel moment voyez-vous commencer la décadence? Voici ce que nous apprend un historien : « Les Égyptiens, forts de leur union, n'avaient « craint aucune attaque étrangère, et leurs armes victo- « rieuses avaient soumis les plus riches provinces de l'A- « frique et de l'Asie. Mais les conquêtes enflèrent leur « orgueil; les rois vainqueurs méprisèrent la sagesse des « anciens, les conseils des prêtres, et ils se crurent au-dessus

« des lois. Leur tyrannie aliéna les esprits; les dépouilles « des vaincus, les richesses de l'Orient amollirent les mœurs; « la patrie et le roi ne furent plus des objets sacrés; et depuis « le règne du petit-fils de Sésostris, la puissance égyptienne « ne fit plus que décliner (1). » Et quelle fut la principale cause de cette longue suite de calamités qui pesèrent sur l'Egypte pendant un si grand nombre de siècles? Ce fut l'oubli ou le mépris de la religion. Voilà ce que nous apprend l'histoire.

Chez toutes les nations nous voyons les mêmes causes produire invariablement les mêmes effets. Les Perses ont aussi jeté un vif éclat à une certaine époque; et si nous remontons à la source de leur prospérité, nous ne tarderons pas à découvrir qu'ils en furent redevables au génie de Cyrus. Mais nous remarquerons en même temps que ce prince était très-religieux, et qu'il adorait le vrai Dieu; il donna une preuve éclatante de sa piété envers la Divinité, lorsqu'il permit aux Juifs, par un édit solennel, de rebâtir le temple de Jérusalem. Autant Cyrus avait été grand et respecté, autant Cambyse, son fils, fut odieux et méprisable. Les Perses qui avaient joui d'une immense prospérité sous le règne du père, furent malheureux sous celui du fils; c'est que la piété et la vertu avaient fait de grandes choses; mais l'irréligion et le vice vinrent tout détruire et tout renverser. « Aucun prince ne porta plus loin l'orgueil, la cruauté, « l'ambition; nous pouvons ajouter l'impiété. Son extrava- « gance, qui fit périr tant de milliers d'hommes dans les « sables de la Libye et de l'Ethiopie, ruina les fondements du « trône élevé par les vertus de Cyrus (2). » Voilà ce que nous dit l'histoire.

Il est surtout une contrée qui est vraiment illustre parmi toutes les autres, il est une contrée qui a produit une foule

(1) Le Bas, *Hist. ancienne*. — (2) Id., *ibid*.

de beaux génies en tout genre et dont le nom rappelle à l'esprit toutes les gloires et toutes les illustrations; cette contrée c'est la Grèce. Si nous étudions le caractère de tous ces hommes qui ont immortalisé cette terre où se sont accomplies de si grandes choses, nous verrons qu'ils ont tous été éminemment religieux. Voici ce que dit un historien de cette patrie des grands hommes de l'antiquité : « Le nom « seul de la Grèce parle à l'imagination et rappelle à la mé« moire l'amour de la gloire, de la sagesse et de la liberté. « Cette nation poétique animait, divinisait tout. Elle pla« çait ses passions et ses vertus dans le ciel. Sa religion « était l'histoire embellie par des figures, et la nature re« présentée par des images célestes. Ses jeux, ses fêtes, ses « lois, ses combats, ses arts sont toujours gravés dans notre « souvenir. Nos guerriers, nos orateurs, nos poëtes, nos « philosophes prennent encore aujourd'hui les Grecs pour « maîtres et pour modèles. Notre enfance est formée par « ses leçons. La Grèce détruite, barbare et dépeuplée revit « dans notre pensée; elle conserve sur les esprits l'influence « et la domination qu'elle a perdues sur la terre (1). »

Mais de tous ces hommes célèbres qui ont élevé la Grèce à un si haut degré de gloire, il n'en est pas un seul qui ne se soit distingué par ses sentiments religieux, par son respect pour la Divinité. Nous pouvons affirmer la même chose de ceux mêmes qui appartiennent aux temps fabuleux et héroïques, et dont la vie ne nous est connue qu'à travers des fictions et des nuages ; nous en savons assez sur eux pour dire que la religion a été l'âme, le mobile de toutes leurs actions. Hercule, Thésée, Agamemnon, Ménélas, Achille, Ulysse, tous les hommes qui eurent quelque célébrité nous sont invariablement présentés comme inspirés d'un soufle divin et protégés par la Divinité ; c'est au

(1) Le Bas, *Hist. ancienne.*

Ciel qu'ils sont redevables de leurs succès ; toujours dans leurs exploits ils invoquent les dieux. Ce que nous disons est confirmé par l'autorité des plus grands génies. Aristote dit formellement qu'une tradition reçue par les plus anciens des hommes nous apprend « que Dieu est le créateur et le « conservateur de toutes choses ; qu'il n'y a rien dans la « nature qui puisse conserver son existence sans la protec- « tion constante de ce Dieu. De là, disait-il, on a conclu que « l'univers était plein de dieux, qui voyaient, entendaient « et surveillaient tout. Cette opinion est conforme à la puis- « sance et non à la nature de la Divinité. Dieu étant un a « reçu plusieurs noms relatifs à la variété des effets dont il « est la cause (1).

Orphée avait enseigné cette sublime théologie dans les temps les plus reculés. Les fables des poëtes firent oublier depuis cette doctrine simple et vraie ; on n'en a gardé que ce passage cité par Proclus : « Tout ce qui est, tout ce qui a été, « tout ce qui sera, était contenu dans le sein fécond de « Dieu. Jupiter est le premier et le dernier, le commence- « ment et la fin ; de lui dérivent tous les êtres (2). »

« L'imagination grecque, voulant donner une âme à « chaque objet, écoutant plus les poëtes que les sages et le « sentiment plus que la raison, peupla la terre de dieux et « le ciel de passions. Ainsi se forma cette philosophie ou « plutôt cette religion païenne, mélange confus de vérités « et de mensonges, de traditions respectables et de fictions « riantes : système qui flatte les sens et révolte l'esprit, qui « respire le plaisir, en préconisant la vertu (3). »

Ces paroles nous expliquent clairement comment la vérité s'est altérée et comment l'erreur s'est répandue parmi les peuples ; mais en même temps elles montrent que l'idée de la Divinité, bien qu'altérée par les passions et les fictions,

(1) Le Bas, *Hist. anc.* — (2) Id. *Ibid.* — (3) *Ibid.*

a toujours dominé chez les grands hommes et chez tous les peuples. On donnait à Dieu une foule de noms différents, selon ses attributs qui sont infinis, et à l'aide de ces fictions on le voyait partout gouvernant et dirigeant tous les événements jusque dans les moindres détails. Toutes ces vérités sont rendues évidentes par les ouvrages qui nous restent de l'antiquité et qui remontent aux époques les plus éloignées. Orphée, Linus et Musée, qui vivaient quatorze cents ans avant Jésus-Christ, nous sont représentés dans l'histoire comme des législateurs et les bienfaiteurs des peuples ; mais où puisaient-ils leur autorité ? Ils s'appuyaient sur la protection des dieux ; c'est par leur entremise, c'est en les invoquant qu'ils ont civilisé les hommes. Telle fut la source de leur merveilleuse influence. Homère, Sophocle, Euripide et les autres poëtes expriment les mêmes idées dans leurs immortels ouvrages. Hérodote, Thucydide, Xénophon viennent confirmer ce que nous avons dit. Il en est de même des philosophes les plus illustres, de Platon, d'Aristote, de Pythagore, de Socrate. Les orateurs, tels que Démosthène et plusieurs autres, tiennent aussi le même langage. Tous les monuments, les temples élevés en l'honneur de la Divinité, les fêtes publiques et les jeux solennels en l'honneur des dieux, ces jeux qui remontaient à la plus haute antiquité, tout nous montre que sur ce point il y a unanimité. Tous les grands capitaines de la Grèce ont aussi été des hommes éminemment religieux ; Epaminondas, Léonidas, Miltiade, Aristide, Philopœmen, se firent remarquer par leur piété envers les dieux, autant que par leur bravoure et leurs brillantes qualités. Et si nous rencontrons quelquefois des hommes célèbres en qui le sentiment religieux a manqué, ils furent le fléau de leur patrie ; témoin un Cambyse ; malgré les dons qu'il avait reçus de la nature, il causa la ruine de sa nation et la précipita dans un abîme de maux d'où elle ne put jamais sortir, et pourquoi ? Toutes ses grandes qualités manquaient de base ; il n'avait pas de

piété ; il était impie ; il fut pour sa patrie un véritable fléau. Parcourez l'histoire du monde, et vous reconnaîtrez que c'est là une loi invariable.

Jetons un regard rapide sur une nation qui a surpassé toutes les autres, sinon par les arts et le génie littéraire, du moins par ses conquêtes et sa puissance. Voici ce qu'en dit Bossuet : « Nous sommes enfin venus à ce grand empire « qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont « sortis les plus grands royaumes du monde que nous « habitons, dont nous respectons encore les lois et que « nous devons par conséquent mieux connaître que les « autres empires (1). » Voulez-vous savoir quelle fut la principale cause de cette grandeur des Romains, Montesquieu va nous le dire : « Une des causes de sa prospérité, c'est que « ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve « nulle part dans les histoires une suite non interrompue de « tels hommes d'Etat et de tels capitaines (2). » Cependant il est une chose qui n'a pas été assez remarquée ; c'est que tous ces illustres Romains furent d'une admirable piété, et que leurs sentiments religieux étaient comme l'âme de toutes leurs entreprises. Nous savons que l'origine de Rome est enveloppée comme d'une atmosphère divine ; Romulus était pieux ; Numa l'était encore davantage ; c'est lui qui a réglé les cérémonies du culte qui se sont conservées avec tant de fidélité jusqu'à la ruine totale de l'empire. Quand les Romains combattent, c'est d'abord pour leurs *autels* et ensuite pour leurs foyers, leurs parents, leurs épouses et leurs enfants ; mais l'idée de la divinité est toujours la première. Tous leurs historiens sont d'accord sur ce point. Lisez Tite-Live et Cicéron, et vous le comprendrez. Pourquoi leur confiance dans le Capitole, qu'ils regardaient comme le rempart inexpugnable de la république ? C'est

Hist. universelle. — (2) *Grandeur et décadence des Romains.*

parce qu'il était consacré au souverain des dieux. Leurs idées religieuses étaient mêlées de beaucoup de superstitions, personne ne le conteste ; mais leurs principes généraux étaient vrais, et c'est ce qui a fait leur grandeur. Dès que ces nobles sentiments s'affaiblissent, vous voyez apparaître ces génies funestes qui méprisent la Divinité, foulent aux pieds toutes les lois, font couler des flots de sang, immolent à leur ambition leurs concitoyens, leurs amis et leurs parents. Nous voyons sur la scène Lucullus, Sylla, Marius, Antoine, Néron, Caligula... alors la république ressemble à une ville où mille factions opposées se livrent une guerre acharnée, ou à une mer en fureur bouleversée jusque dans ses abîmes par des vents contraires. Elle se débat dans une cruelle agonie et dans les convulsions de la mort. Quelle en est la principale cause ? Un seul mot nous le dit : la foi religieuse, le respect pour la Divinité s'était singulièrement affaibli, ou avait disparu ; voilà ce que nous apprennent tous les historiens ; voilà quelle fut la cause première de tous ces malheurs.

Les annales des peuples modernes, s'il nous était donné de les étudier, viendraient confirmer ce que nous venons de dire et nous donner les mêmes enseignements. Ici nous ne pouvons pas entrer dans de grands détails ; nous sommes limités par notre plan ; quelques mots suffiront pour nous faire entrevoir la vérité. D'où vient l'immense supériorité des nations chrétiennes sur celles qui n'ont pas été éclairées des lumières de l'Evangile ? Pourquoi trouvons-nous chez les peuples de l'Europe une civilisation plus développée ? Pourquoi voyons-nous briller chez les chrétiens de si belles vertus ? Pourquoi tant d'humanité, tant de générosité, tant de dévouement ? Pourquoi ces vertus sont-elles nulles ou si rares dans les contrées de l'Asie ? C'est que dans le christianisme les idées religieuses sont plus précises, plus claires et plus fécondes. Voulez-vous encore mieux comprendre la puis-

sance des principes de la religion chrétienne, remontez à l'origine des royaumes de l'Europe? Quels en ont été les fondateurs? L'histoire nous répond toujours par des noms de princes chrétiens. Je vois en Angleterre Edouard le Confesseur et Alfred le Grand ; en Espagne, Isabelle et Ferdinand, en Russie, en Pologne, en Hongrie, partout des hommes d'une grande piété; en Autriche une longue suite de princes religieux ; en France je vois Clovis, Charles Martel, Pépin et Charlemagne; et l'Italie, à qui donc doit-elle sa grandeur? N'est-ce pas spécialement aux souverains pontifes, qui furent presque tous des grands hommes? Il faudrait plusieurs volumes pour montrer ce que l'Europe tout entière doit à l'Eglise et à Jésus-Christ. Cherchez des hommes véritablement grands hors du christianisme depuis quinze cents ans? Vous en trouverez bien peu, ou même pas du tout. Tous nos illustres guerriers, depuis Charles Martel jusqu'à Napoléon Ier, n'ont-ils pas été chrétiens? Quels noms que ceux de S. Louis, de Bayard, de Duguesclin, de Turenne, de Condé? N'en est-il pas de même de nos grands littérateurs et de nos savants, de Corneille, de Racine, de Buffon, de Bossuet, de Fénelon, de Descartes, de Pascal, etc.? Nous pouvons conclure que les rationalistes n'ont pour eux aucun homme de mérite, aucun homme auquel on peut légitimement donner le nom de grand. Toutes les nations, tous les siècles, tous les hommes vertueux et instruits se lèvent pour les confondre et les faire rentrer dans le néant. Vous chercherez en vain le dieu stupide, le dieu matière de M. Renan; il n'existe que dans le cerveau creux de quelques idéalistes!!

CHAPITRE II

Le rationalisme condamné par les incrédules eux-mêmes.

Nous avons vu que notre cher Ernest est dans un grand isolement. Il trouve peut-être autour de lui quelques admi-

rateurs; encore sont-ils sincères ? Cela est fort douteux. A quels sauvages, à quelles peuplades, à quels hommes ses principes peuvent-ils plaire? S'il se voyait subitement environné de ceux qui applaudissent à ses idées, il serait épouvanté. Les plus fameux incrédules eux-mêmes ont flétri son dangereux système. Je vais vous le montrer en quelques mots.

Ecoutons d'abord Jean-Jacques Rousseau : « Fuyez, dit-il, « fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sè- « ment dans les cœurs des hommes de désolantes doc- « trines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus « affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs « adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont « éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impé- « rieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent « nous donner pour les vrais principes des choses, *les inintel-* « *ligibles systèmes* qu'ils ont bâtis dans leur imagination; du « reste renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que « les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière « consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le « seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des « cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se van- « tent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Ja- « mais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le « crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve « que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (1). »

Nous avons remarqué que le système de M. Renan et des rationalistes dans ses conséquences est équivalent à l'athéisme; ils admettent le nom de Dieu, mais ils en font un être aveugle; ils suppriment la Providence, la justice, la bonté et les perfections divines; ils suppriment évidemment par là les récompenses de la vertu et les châtiments des crimes : ce qu'on a dit de l'athéisme peut donc incontesta-

(1) *Emile.*

blement s'appliquer à leur doctrine; nous allons voir ce que Voltaire dit là-dessus : « Je ne voudrais pas avoir affaire à « un prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire « piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. « Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des « courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; « il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous « les jours. Il est donc absolument nécessaire, pour les « princes et pour les peuples, que l'idée d'un *Être suprême,* « *créateur, gouverneur, rémunérateur* et *vengeur* soit *pro-* « *fondément gravée dans les esprits* (1). » Entendez-vous, messieurs les rationalistes, Voltaire et Rousseau?

Quelle que soit la manière dont notre idéaliste explique son obscur et ténébreux système, il est clair qu'il est ici foudroyé par Rousseau et par Voltaire. Mais ce ne sont pas les seuls passages par lesquels ils ont flétri ces funestes et anarchiques doctrines. « L'athée, a encore dit Voltaire, s'il « peut compter sur l'impunité de la part des hommes, vous « assassinera philosophiquement pour vous voler votre ar- « gent ; il vous pilera dans un mortier, s'il y trouve son « intérêt ; il ne connaît ni patrie, ni parents, ni amis. Les « prières les plus tendres, les plus forts raisonnements ne « peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé (2). »

« Dès qu'un homme est capable de vouloir être athée, dit « Bayle, et qu'il fait des efforts pour le devenir, il est ca- « pable de la plus grande malice que l'on puisse concevoir, « et si Dieu ne fait des miracles pour le convertir, c'est un « homme qui se portera à toutes les scélératesses qu'il sera « en son pouvoir de commettre (3). »

« Sans *l'espérance des biens à venir,* dit encore Bayle, on « pourrait mettre la vertu et l'innocence au rang des choses « sur lesquelles Salomon a prononcé son arrêt définitif :

(1) *Diction. philosophique*, art. *Athéisme.* — (2) Volt., t. XXXII.
(3) Pensées diverses.

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité. S'appuyer sur son « innocence serait s'appuyer sur le roseau cassé qui perce « la main de celui qui veut s'en servir. »

Ecoutons encore Rousseau : « *On a beau vouloir établir « la vertu par la raison : quelle solide base peut-on lui « donner?* La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre : mais « cet amour peut-il donc et doit-il l'emporter sur celui de « mon bien-être ? Qu'ils me donnent une raison claire et « suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu « principe est un jeu de mots ; car je dis aussi, moi, que le « vice est l'amour de l'ordre dans un sens différent. Il y a « quelque ordre partout où il y a sentiment et intelligence. « La différence est que le bon s'ordonne par rapport au « tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à « lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses ; l'autre « mesure son rayon et se tient à la circonférence; alors il est « ordonné par rapport au tout commun qui est Dieu, et « par rapport à tous les cercles concentriques qui sont les « créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant « qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé (1). »

David Hume, incrédule et célèbre écrivain anglais, dit « qu'il regarde comme mauvais politiques et mauvais « citoyens ceux qui s'efforcent de persuader qu'il n'y a ni « Dieu *ni Providence,* parce qu'ils ôtent aux hommes le « frein de leurs passions, et qu'ils rendent plus facile et plus « assurée l'infraction des lois de la justice et de tous les « devoirs sociaux (2). »

Fréret, autre sophiste du XVIIIe siècle, reconnaît qu'il est nécessaire de répandre la croyance « qu'à la mort nous pas- « sons à une vie nouvelle, qu'alors notre bonheur ou notre « malheur dépendra de la conduite qui aura précédé la mort, « et que cette conduite sera examinée par *un juge sévère* « de qui sont connues toutes nos actions, même les plus

(1) Emile. — (2) *Essai sur l'entendement humain.*

« secrètes. » Et puis il confesse ouvertement que cette opinion est le plus solide fondement de la société, et celle qui la porte à la vertu et l'éloigne du vice.

Toland, Shaftesbury, Priestlei, en un mot, presque tous les incrédules anglais ou français sont d'accord sur ces grandes questions. Citons-en encore quelques-uns. Diderot a dit que « la première connaissance nécessaire à la jeunesse « est celle de la religion, par laquelle nous devons commen-« cer, continuer et finir, parce que nous sommes de Dieu, « avec Dieu et pour Dieu (1). »

Mirabeau disait : « Confessons à la face de toutes les na-« tions et de tous les siècles que Dieu est aussi nécessaire « que la liberté au peuple français, et plantons sur le lieu le « plus élevé de chaque département l'auguste signe de la « croix. Qu'on n'ait pas à nous reprocher d'avoir tari la « dernière source de l'ordre public (2). »

Ecoutez comment Machiavel lui-même traite les écrivains qui ébranlent la société et la religion ; je n'aurais pas voulu me servir d'expressions aussi énergiques : « Hommes in-« fâmes et détestables, dit-il, destructeurs des royaumes et « des républiques, ennemis des vertus, des lettres et de tous « les arts qui honorent le genre humain et contribuent à « sa prospérité (3). »

Pufendorf prouve que la religion est le lien le plus ferme et le plus solide de tout corps politique, et que la crainte du souverain Être une fois éteinte, l'honnêteté, la pudeur, la bonne foi sont des mots vides de sens, et que personne n'est plus en sûreté : « Cherchez, dit encore Hume, un peuple sans « religion, et si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère « pas beaucoup des *bêtes brutes* (4). » On nous pardonnera de citer ces textes sans altération : rappelez-vous toujours

(1) Traité d'éducation. — (2) *Dieu et les hommes.* — (3) L. I.
(4) *Hist. nat. de la Relig.*

que nos paroles s'adressent aux doctrines, et non aux personnes.

Montesquieu n'est pas moins formel ; voici quelques-unes de ses paroles : « Pendant que les princes mahométans « donnent sans cesse la mort et la reçoivent, la religion « chez les chrétiens rend les princes moins timides et par « conséquent moins cruels. Le prince compte sur les sujets « et les sujets sur leur prince. Chose admirable ! la religion « chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de « l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ; c'est le « christianisme qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice « du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie « et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et « ses lois.

« Que d'un côté l'on se mette devant les yeux les massa« cres continuels des rois et des chefs grecs et romains ; et « de l'autre, la destruction des peuples et des villes par ces « mêmes chefs, Timur et Gengis-Kan, qui ont dévasté l'Asie; « et nous verrons que nous devons au christianisme dans le « gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre « un certain droit des gens, que la nature humaine ne sau« rait trop reconnaître (1). »

Il arrive quelquefois que les incrédules, entraînés par les passions pendant leur carrière, subjugués par la honte ou par leurs faux amis, n'osent pas produire au dehors les véritables sentiments de leurs cœurs ; mais au moment de quitter ce monde, les passions s'affaiblissent, les ténèbres qui enveloppaient leurs âmes disparaissent, et la vérité vient enfin les éclairer. L'adversité est encore un moyen dont la Providence se sert pour dissiper leurs illusions. Nous pourrions citer des faits nombreux qui prouvent qu'ils manquent de sincérité ; M. Renan ne pourrait trouver parmi eux

(1) *Esprit des lois.*

aucun partisan de son ridicule système. Le célèbre Bouguer, de l'Académie des sciences, fit cet aveu avant de mourir : « Je n'ai été incrédule que parce que j'étais corrompu.» D'Alembert, sur le point de quitter ce monde, demanda un prêtre, et Condorcet se vantait de s'être opposé au dessein qu'il avait de faire sa profession de foi. Toussaint, qui avait composé plusieurs ouvrages impies, fit, au moment de sa mort, une rétractation solennelle de ses erreurs ; voici comment il parla à son fils : « Ecoutez et retenez ce que je vais vous « dire : Je vais paraître devant Dieu et lui rendre compte « de toute ma vie ; je l'ai beaucoup offensé, et j'ai grand « besoin d'obtenir de lui miséricorde. Je vous ai scanda- « lisé par ma conduite trop peu religieuse ; me le pardon- « nerez-vous, ô mon fils ? Ecoutez bien les leçons tardives que « je vous donne en ce moment : j'atteste le Dieu que je vais « recevoir et devant qui je vais paraître, que si j'ai paru peu « chrétien dans mes actions, dans mes discours, dans mes « écrits, ce n'a jamais été par conviction ; ce n'a été que « par respect humain, par vanité et pour plaire à telles et « telles personnes (1). »

Nous pourrions multiplier presque à l'infini ces sortes de faits; je me borne à en citer encore quelques-uns. Lord Byron, dont le nom a rempli toute l'Europe, cet homme si remarquable par son génie, s'était laissé entraîner à bien des erreurs. Il divinisait tantôt la vertu et tantôt le vice ; il exaltait aujourd'hui l'erreur et demain la vérité. Souvent dans ses écrits il a rendu hommage à la religion chrétienne. Toutes ses sympathies étaient pour elle, il ne trouvait pas d'expression pour exprimer son admiration pour sa belle et sublime doctrine. Il voulut que sa fille fût élevée dans le catholicisme, et nous savons qu'il fit connaître le motif de sa résolution dans une lettre qu'il a écrite à cette occasion. Il l'a

(1) M. Thibault.

voulu ainsi, parce que, dans aucune Eglise, dit-il, il n'avait trouvé une si grande lumière de vérité.

L'ami de Byron, Thomas Moore, poëte célèbre, vécut longtemps incertain sur la religion qu'il devait embrasser; après avoir fait une étude approfondie du christianisme, il s'aperçut qu'on ne peut être chrétien et bon logicien qu'à la condition d'être catholique, et il a écrit l'histoire de ses recherches et de l'irrésistible conclusion à laquelle il est forcément arrivé.

Les philosophes s'étaient empressés de représenter le célèbre Buffon comme un incrédule. Se voyant dans un grand isolement et cherchant à se fortifier dans leurs faux systèmes, ils remuent le monde pour trouver quelques partisans; mais ici leurs espérances, comme c'est l'ordinaire, furent encore trompées. Ce grand naturaliste, dont la réputation a rempli l'univers, a désavoué toutes ses erreurs quelque temps avant sa mort; et il a déclaré que, s'il s'est éloigné quelquefois des principes de la religion chrétienne, son cœur n'eut aucune part aux écarts de son imagination. Voici comment s'est exprimé le *Journal de Paris* sur ce sujet (1) : « M. de Buffon avait voué un grand attachement pour le « P. Ignace Bougault : il lui avait donné toute sa con- « fiance. Ils ont été unis pendant de longues années par l'a- « mitié la plus intime. A la nouvelle de la maladie de l'il- « lustre naturaliste, le Père accourut auprès de son ami. A « sa vue le malade, qui ne parlait presque plus, reprit ses « forces ; il lui fit d'une voix élevée la confession de toute « sa vie, sans s'inquiéter des spectateurs. Il a été le pre- « mier à parler des devoirs de la religion, qu'il a remplis en « présence de plusieurs personnes. »

Vous voyez que les philosophes les moins favorables au christianisme sont opposés au système de M. Renan et des

(1) 1788, nº 125.

rationalistes ; de sorte que notre idéaliste forme lui seul son armée ; il est à la fois général, porte-drapeau, colonel, officier, caporal, fantassin, cavalier, artilleur, vivandier et cuisinier ; il est tout en même temps ; il peut dire : Mon armée, c'est moi. Pourtant, afin d'être juste, admettons qu'il est suivi par quelques écrivassiers et barbouilleurs de bas étage, par quelques rationalistes, quelques épicuriens et une poignée de jeunes écervelés qui se laissent prendre par des mots éblouissants et qui sont bien aises de rencontrer un système qui leur permette de lâcher la bride à toutes leurs passions ; il n'y a pas lieu d'être bien fier de se voir entouré d'une telle escorte. Donc les rationalistes ont encore contre eux les philosophes et les plus célèbres incrédules.

CHAPITRE III

Quelle est l'autorité de la science pour décider les grandes questions religieuses.

Faisons d'abord sur ce sujet notre profession de foi. Nous déclarons que nous aimons la science ; toujours elle a fait nos délices ; toujours elle a été l'objet de nos travaux : tous les jours nous cherchons à faire de nouvelles conquêtes dans ce champ sans limites. Et qui a fait plus que les chrétiens pour répandre dans le monde les lumières ? Tous les plus grands génies qui ont reculé les bornes de la science et qui ont ouvert une immense carrière aux nations modernes n'étaient-ils pas chrétiens ? Vous les trouvez toujours à la tête du mouvement ; ils paraissent dans toutes les grandes entreprises ; ce sont eux qui les font naître le plus souvent ; ce sont eux qui les dirigent et qui les empêchent de subir une funeste et dangereuse déviation. Quels noms que ceux de Pascal, de Bacon, de Newton, de Des-

cartes, d'Euler, de Leibnitz! Qui donc a fait prendre un noble essor aux lettres et aux sciences dans les siècles d'ignorance et de barbarie? Partout l'histoire nous répond par des noms chrétiens. Qui donc a montré plus de zèle pour propager l'instruction que Charlemagne, Léon X, François I[er], Richelieu, Louis XIV? Remontez à l'origine des universités, des académies, des écoles, des sociétés savantes, des associations qui ont pour but la propagation de l'instruction, presque toujours vous trouvez le nom d'un pape, d'un évêque, d'un prêtre, ou d'un prince chrétien. Voilà ce que nous dit l'histoire. Toutes les hautes intelligences ont toujours aimé les sciences et les lettres, et les ont propagées de tout leur pouvoir; cependant en rendant justice à l'influence que la science a exercée sur le bonheur et la civilisation des peuples, nous ne devons pas la faire sortir de son domaine, ni lui donner une puissance qu'elle n'a pas; c'est ce que nous allons essayer de déterminer en quelques mots.

Nous ne craignons pas d'affirmer d'abord qu'il y a incomparablement plus de savants parmi les chrétiens que dans toutes les autres religions; de sorte que, si nous devions décider les grandes questions religieuses d'après le nombre et l'importance des grands génies et des hommes de mérite, le procès serait jugé, le problème serait résolu; toutes les nations, toutes les classes de la société, toutes les académies, tous les hommes n'auraient plus qu'à se ranger sous l'étendard du christianisme. Ce serait le commencement et le signal de la pacification générale. Si quelqu'un doute de la vérité de ce que je dis, qu'il lise le beau discours de Frayssinous sur les grands hommes du christianisme; la lumière pénétrera dans son esprit, et il partagera notre sentiment; du reste, toute l'histoire proclame hautement cette vérité.

Cherchons donc à établir quel est le domaine de la science et à quelles limites elle doit s'arrêter. La raison et l'expérience nous disent que chaque branche des con-

naissances humaines a ses applications particulières. Ainsi l'astronome étudie le cours des astres, et il nous prédit l'apparition des comètes ; l'architecte construit des monuments qui s'élèvent vers les cieux et qui doivent durer pendant une longue suite de siècles ; le mathématicien nous donne avec facilité la solution des problèmes qui paraissent des abîmes a ceux qui sont étrangers à ces matières ; le navigateur nous conduit avec assurance à travers les écueils dont les mers les plus éloignées sont couvertes ; le médecin, par sa longue expérience des maladies qui affligent l'humanité, nous applique des remèdes efficaces et nous rend la santé ; le chirurgien exercé dirigera avec assurance ses instruments tranchants à travers les membres les plus délicats du corps humain ; le grand capitaine gagnera des batailles ; l'avocat vous débrouillera la cause la plus obscure, et saura faire avec succès l'application des divers textes de la loi ; l'agriculteur fera produire à ses champs de riches moissons ; le chimiste ouvrira de nouvelles ressources au commerce et à l'industrie. Il en est de même de toutes les sciences humaines. Mais si le cultivateur un beau matin prend subitement une barque et s'abandonne sans expérience à la merci des flots, il ne peut manquer de faire naufrage ; si le mathématicien veut exercer la médecine, il enverra infailliblement ses malades dans l'autre monde. Cette pensée peut s'appliquer à toutes les carrières : introduisez des académiciens dans un de ces ateliers où des femmes, de jeunes filles, des enfants, sont occupés depuis le matin jusqu'au soir ; nos savants, s'ils n'ont pas fait une étude spéciale des objets qui sont mis sous leurs regards, resteront ébahis ; et si on les priait de mettre la main à l'œuvre, ils feraient les choses à rebours, prendraient les instruments à l'envers, et gâteraient complétement la matière, au point d'exciter parmi les spectateurs un rire universel. Ce que je viens de dire tend à prouver une chose : c'est qu'il faut que les mathématiciens s'occupent de mathé-

matiques, les astronomes d'astronomie, les médecins de guérir nos maladies, les marins de navigation, les chimistes d'applications industrielles ; il faut que chacun reste dans sa spécialité, sous peine de faire des sottises et des absurdités. A ce sujet, je me rappelle avoir lu un fait assez plaisant, qui peut servir à confirmer ce que je viens de dire. Un jour Pic de la Mirandole, qui passait pour un prodige de science, fit annoncer publiquement qu'il soutiendrait des thèses sur toutes les branches des connaissances humaines. On se rendit en foule à son appel. Il répondit d'abord avec succès à toutes les questions qui lui furent adressées ; mais tout à coup on vit s'avancer une femme de la campagne qui lui dit : Monsieur le docteur, pourriez-vous me dire comment on fait du beurre ? Pic resta la bouche close ; il fut confondu. Ceci nous apprend que le plus vaste savoir sur une partie des sciences ne donne pas le moindre droit à un homme de décider les questions qui ne sont pas de son domaine. Faisons l'application de ces principes.

M. Renan a dit que les sciences physiologiques et physiques déposent contre les miracles et le surnaturel. Nous prouverons que c'est une vaine supposition détruite par la science elle-même, puisque les savants les plus distingués ont admis les miracles presque à l'unanimité. Est-ce que les chimistes, les médecins, les physiologistes les plus habiles et les plus profonds n'ont pas reconnu le surnaturel ? Quelle autorité peuvent avoir ici les affirmations de quelques idéalistes qui prononcent témérairement sur des questions qui leur sont complétement inconnues ? D'abord ils posent des limites au pouvoir de Dieu, dont la nature est inaccessible à notre faible intelligence, bien que l'univers nous fasse connaître son existence et une partie de ses perfections ; ensuite ils osent soutenir avec une hardiesse qui touche à la sottise, que Dieu ne peut pas changer ou modifier les lois qu'il a posées, bien qu'ils ignorent complétement la nature de ces lois,

comme le reconnaissent tous les savants. Il est donc clair que dans cette question ils bâtissent dans le vide et sur le néant. Comparez nos raisons avec ces suppositions sans preuves, et jugez. Nous avons pour nous presque tous les vrais savants et la plupart des incrédules qui ont fini par se ranger de notre côté ; nous avons pour nous des faits innombrables et incontestables ; nous avons pour nous le sens commun, toutes les nations anciennes et les peuples civilisés ; nous avons pour nous tous les plus grands génies, et surtout les hommes les plus vertueux. Ainsi nous pouvons leur opposer des milliers de raisons, tandis qu'ils n'ont pour eux que des rêves, des imaginations creuses. Un homme sensé peut-il hésiter un instant ?

De plus, remarquez encore la singulière tactique, la finesse et la contradiction ; ces messieurs ne veulent pas de nos miracles et ils en admettent de plus étonnants. C'est ainsi que pour expliquer les merveilles du christianisme, ils ont recours à des mots vides de sens : au lieu de faire intervenir Dieu ou une intelligence, ils attribuent ces grands événements à *l'inconnu*, à des *forces cachées*, à des jardins *frais et verts*, à *un rêve*, à *un coffre*, et à mille autres mots de la même fabrique. Quel génie, quelle science ! Je demande si c'est là de la science ; n'est-ce pas plutôt de l'absurdité ?

Ce n'est pas tout ; j'irai plus loin. Je suppose pour un instant que la plupart des savants, et même tous les savants, sont contre nous. Je dis encore que leur autorité ne devrait pas faire sur des hommes raisonnables la moindre impression ; elle ne devrait pas faire naître le plus léger nuage dans notre esprit. Voici pourquoi : c'est que les faits du christianisme sont appuyés sur des témoignages certains, innombrables ; ils sont revêtus de preuves claires, évidentes et qui nous mettent à l'abri de toute crainte d'erreur ; tandis que les affirmations de nos prétendus savants ne reposent que sur des conjectures, et souvent même sur des sophismes et

des suppositions sans preuves. Nous l'avons montré suffisamment, ils veulent tout savoir, et cependant ils sont forcés à chaque instant d'avouer leur ignorance ; ils rencontrent à chaque pas des mystères incompréhensibles, tous le reconnaissent ; il n'y a pas une seule exception. Bien plus, ne voyons-nous pas tous les jours les plus illustres savants démolir complétement les systèmes qui ont été élevés à tant de frais par ceux qui les ont précédés dans la même carrière ? Ne savons-nous pas qu'il n'y a rien de plus mobile que la plupart des sciences? Mais ces réflexions s'appliquent plus spécialement à la physique et à la physiologie, que M. Renan a invoquées contre le christianisme. Bâtir un système là-dessus, c'est évidemment construire un édifice sur l'inconnu ou sur un sable mouvant ; c'est se préparer infailliblement une ruine prochaine et complète. Les savants qui affirment ces choses, comme le fait notre idéaliste, sont aussi ridicules que le laboureur devenu soudainement marin, que le mathématicien qui se fait médecin.

Remarquez encore que les hommes se laissent souvent éblouir par des mots. On fait retentir à nos oreilles le nom de quelques savants, et pour certains esprits c'est là une démonstration qui devient l'évidence. Mais réduisons les choses à leur juste valeur. Qu'est-ce que c'est donc qu'un savant ? C'est un homme qui est un peu moins ignorant que les autres sur quelque point ; souvent c'est un homme qui, par ses systèmes, par ses erreurs et par les passions qui dévorent son cœur, est bien au-dessous de la foule ; c'est quelquefois un homme qui apprendrait beaucoup de choses auprès des bonnes femmes et des enfants, comme nous l'avons amplement prouvé. N'oubliez pas que toute la science contenue dans le plus vaste cerveau qui ait jamais paru dans le monde, est beaucoup moins qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan, est infiniment moins que le plus petit grain de poussière en face de toute la création. Aussi

avons-nous toujours vu les vrais savants montrer une grande modestie : il n'y a que les demi-savants qui soient tranchants et affirmatifs. Comme ils ne voient que ce qui est à leurs pieds, la petitesse de leur génie ou leur vanité fait qu'ils ne doutent de rien. Ils auraient honte de paraître ignorer quelque chose. Dès que vous apercevez dans leurs écrits ce ton d'assurance et de pédantisme qui les caractérise, vous pouvez dire hardiment que ce sont, non pas des demi-savants, mais des centièmes, des millièmes, des millionièmes de savants ; vous pouvez affirmer que ce sont des savants microscopiques, de la famille des infiniment petits ; vous avez le droit de les payer, comme les Allemands ont fait pour Strauss, d'un souverain mépris et d'une immense pitié. Il est une autre observation qui peut trouver sa place ici et qui peut contribuer à confirmer ce que nous venons de dire : c'est que la plupart de nos savants, après avoir consacré toute leur vie à inventer des systèmes, ont tout détruit d'un trait de plume à la fin de leur carrière. Des faits nombreux viennent démontrer cette proposition.

Ainsi donc quand nos idéalistes veulent poser des limites à la nature, quand ils disent que la physique et la physiologie nous apprennent telle chose, quand ils parlent des lois invariables du monde matériel, vous pouvez rire de ces vaines assertions. D'abord sont-ils sincères ? C'est bien douteux, puisque l'expérience prouve que ces lois ne sont pas aussi inflexibles qu'ils le disent. En voici la preuve : l'homme lui-même, dont l'intelligence est si bornée, peut changer, renverser les lois physiques. En effet, il détourne la foudre, il commande à la nature ; il envoie sa pensée au bout du monde en un instant ; il décompose les corps ; la chimie nous apprend que les métaux les plus durs peuvent être réduits en vapeur par un feu très-ardent, de sorte que l'homme connaît le moyen de transformer l'univers et presque de l'anéantir ; cela repose sur

une expérience constante. Archimède l'avait compris lorsqu'il disait : Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. La science a constaté que tout est transformation dans la nature, surtout en géologie, en physique et en physiologie. Nos idéalistes tombent dans le ridicule et l'absurde. Ils sont forcés de dire que Dieu nous a donné la vie et qu'il ne pourrait pas nous la rendre; que l'homme peut guérir des maladies et que Dieu n'aurait pas ce pouvoir ; ce qui révolte la raison. Mais si les lois physiques peuvent changer dans ce que nous en connaissons, dans ce qui est à notre portée, il est de rigueur qu'elles puissent aussi changer dans ce qui échappe à nos regards ; car cette inflexibilité, si elle existait dans les lois fondamentales et générales de l'univers, devrait se produire également dans les lois particulières et de détail. Ainsi leurs affirmations sont non-seulement dénuées de preuves, mais démenties par l'expérience. Qui ne sait pas que nous ignorons absolument la nature intime des corps? La science la plus vaste vient se briser devant ces questions et mille autres : Qu'est-ce qu'un corps ? Qu'est-ce qu'un atome ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'éternité ? Il est donc prouvé que les rationalistes bâtissent leurs systèmes sur l'inconnu, sur le vide et le néant. Qu'ils nous disent aussi comment des lois, des causes inflexibles et immuables ont pu produire la liberté humaine, que personne n'oserait contester. Il y a ici impossibilité absolue ; donc nos philosophes sont des farceurs ou des aveugles, il faut les plaindre ou rire de leurs prétentions.

Il est une autre considération qu'il ne faut pas oublier : c'est que la plupart des rationalistes qui s'occupent des questions religieuses parlent d'une chose qui leur est complétement inconnue, et que par conséquent ils ne méritent aucune confiance : car il n'y a pas d'étude qui demande des conditions plus difficiles à remplir. Ces excellents messieurs vont

puiser leurs fausses idées à des sources gâtées ou dans leur imagination. Dès lors il n'est pas étonnant qu'ils répandent les ténèbres au lieu de la lumière, qu'ils donnent la mort au lieu de la vie, qu'ils distribuent un poison séduisant en apparence, mais mortel en effet, au lieu d'une nourriture saine.

Ne savons-nous pas aussi qu'il est fort rare de se dépouiller des préjugés dont l'esprit est tout rempli? De plus, combien de temps ne faut-il pas pour approfondir toutes les matières qui touchent à la religion? Ce n'est pas trop que de quinze ou vingt ans d'études; et cependant qu'arrive-t-il? Un écolier, comme Ernest Renan, qui sait à peine son catéchisme, se posera en théologien; il parlera comme un oracle, comme un prophète. Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours. Des hommes qui ont à peine quelques notions fausses, mal digérées de religion, viennent trancher les questions les plus sérieuses pour les nations. N'est-ce pas le comble du ridicule et de la démence? Que les théologiens s'occupent de religion, les mathématiciens de mathématiques, les médecins de médecine; que les physiciens, les physiologistes et les chimistes fassent des applications d'après leurs découvertes; mais qu'ils s'arrêtent là et qu'ils ne prétendent pas sonder follement ce qui est insondable, s'ils ne veulent pas s'exposer au ridicule de Pic de la Mirandole restant la bouche close devant une femme de la campagne.

Il est une autre observation plus importante encore : c'est que, dans les questions religieuses, nous prononçons contre nous-mêmes, et que dès lors il est fort difficile que nous soyons sincères. Ceci est tellement vrai que dans les procès la loi rejette les juges intéressés dans la question. En outre, qui ne sait que les passions nous aveuglent? Elles forment autour de notre âme une atmosphère épaisse et impénétrable, qui empêche la lumière de la vérité d'arriver jusqu'à nous, de sorte que pour traiter les grandes questions religieuses, il

faut des hommes exempts de préjugés, des hommes qui aient vaincu leurs passions, des hommes qui aient approfondi ces vastes sujets, des hommes vertueux et instruits; mais où trouver ces conditions? Ouvrez les yeux et voyez. Le christianisme vous offre ces garanties au degré le plus élevé. Que de milliers de savants du premier ordre, depuis Origène jusqu'aux innombrables académiciens qui à notre époque se glorifient d'être avec nous! Que de millions de chrétiens ont pratiqué des vertus que vous rechercheriez en vain ailleurs! Nous pouvons affirmer que dans le christianisme vous rencontrez toutes les conditions, toutes les garanties portées à un point inimaginable, presque infini; hors de là, vous ne trouvez que ténèbres, doutes, incertitudes, des angoisses, des maux infinis, fort peu de chose et souvent moins que rien; tout homme sensé le comprendra facilement. Tirons de ces réflexions les conséquences qui en découlent, et résumons nos pensées en quelques mots.

Il est prouvé qu'il y a infiniment plus de science parmi les chrétiens que partout ailleurs; que les connaissances de l'homme le plus savant sont si peu de chose qu'on peut dire que ce n'est rien; que chaque science a sa spécialité, et que si elle sort des limites qui lui sont tracées, elle roule dans des abîmes d'erreurs; que les sciences doivent se borner à des applications pratiques et ne pas sortir de leur domaine; que les sciences physiques sont d'une extrême mobilité, et que vouloir en pénétrer la nature intime, c'est une folle présomption; que la religion est une science tout à fait à part et qui demande des qualités rares, nombreuses et spéciales dans ceux qui veulent en parler; que vous trouvez dans le christianisme une foule de grands génies qui ont approfondi ces questions, qui réunissent toutes les garanties, et qui peuvent inspirer la confiance la plus entière et la plus illimitée; ce qui n'existe nulle part ailleurs. Nous avons dit aussi que la connaissance de toutes les autres sciences ne

donne pas le plus petit rayon de lumière pour décider les grands problèmes qui se rapportent à la religion. Voilà des principes clairs, certains, éminemment raisonnables, et fondés sur l'expérience : ils sapent par leurs bases les vains systèmes de la fausse philosophie.

CHAPITRE IV

Confirmation de ce que nous venons de dire par quelques autorités.

Voici ce que je lisais dans la *Revue des Deux-Mondes*, il y a quelque temps : « Lois de l'être ! lois de la nature ! qui « donc les connaît toutes ? Nous vivons au sein même du « mystère. N'en sommes-nous pas encore à nous demander « ce que c'est que le temps et l'espace ? Bien plus, il y a « dans l'ordre matériel des phénomènes dont nous ne pou- « vons douter et que nous n'expliquerons jamais ; il nous « manque pour cela des facultés spéciales. Combien plus il « y en a encore dans l'ordre moral, dans l'ordre métaphy- « sique ! Il est naturel assurément qu'il y ait un Dieu ; cela « est conforme aux lois de l'être ; la raison le veut, la nature « le prouve ; et cependant qu'est-ce que Dieu ? qui peut se « le représenter ? qui peut comprendre ces deux termes « exigés absolument par la raison :.... Un être personnel et « infini ! ce Dieu sensible à notre cœur, comme le dit admi- « rablement Pascal, nous devons renoncer à le voir ici-bas « des yeux de l'esprit.... Quoi ! nous ignorons ce que c'est « que le temps et l'éternité... et nous osons dire *a. priori* « que le Dieu de l'éternité n'a pu paraître dans le temps, « sans violer les lois de la nature, de cette nature... que « nous ne connaissons pas (1). » Nous lisons dans le même

(1) *Revue des Deux-Mondes*, Septembre 1857, p. 262.

ouvrage ces autres paroles : « Il faut dire que la science « contient et contiendra toujours sans doute des parties « mystérieuses. Dans la simple action de lever le bras, il « faudrait, pour ne rien laisser d'obscur, expliquer le rai- « sonnement qui nous y porte, la volonté qui en décide, la « transmission de la volonté qui fait enfin contracter les « muscles; rendre clairement compte de tout cela, serait « impossible ; ... quelle action aurait le sang sur un fluide « impondérable, sur sa production ou sur son dégagement? « Quelle cause appréciable agirait sur le liquide nerveux? « Il est vrai que le problème est effroyablement compliqué. « Puis, lorsqu'il faudrait expliquer les intermittences des « sensations, les mouvements rhythmiques, les contractions « volontaires, on serait fort embarrassé. De quelque côté « que le problème soit considéré, des difficultés, qui sont « bien près d'être des impossibilités, apparaissent et forment, « dans l'état actuel de la science, un dédale inextricable (1).

« Il faut rappeler, dit un savant, que Newton ne voyait « dans la grande loi de l'attraction universelle, qu'il avait « lui-même découverte, qu'une loi purement subjective, « une formule dans laquelle se résument les phénomènes « célestes. Quand nous disons que les corps s'attirent, nous « devrions simplement comprendre que les choses se pas- « sent comme si les corps s'attiraient. Mettre au centre de « chaque molécule matérielle un vrai pouvoir d'attraction « ou de répulsion, comme on le fait souvent, est une notion « si étrange, qu'on ne pourrait comprendre comment elle « est devenue familière à tant d'esprits, si l'on ne savait « combien nous sommes enclins à attribuer à tous les objets « quelque chose de commun avec nous-mêmes (2). » Voilà ce que disait Newton, et voilà les aveux que font tous les jours ceux à qui nous donnons le nom de savants.

Qu'y a-t-il de plus près de nous que la liaison de l'âme et

(1) *Revue*, Septembre 1858, p. 404 et 435. — (2) *Id.*

du corps, que l'union de cette partie qui pense, quel que soit le système que l'on adopte, avec la substance matérielle? Voilà trois mille ans qu'on parle là-dessus; les plus grands génies y ont épuisé toute leur intelligence. Quels noms que ceux de Platon, d'Aristote, de Leibnitz, de Pascal, de Bossuet, de Cuvier, et de tant autres! et pourtant, c'est toujours un mystère aussi impénétrable. Dans une séance académique, M. Flourens, faisant parler Cuvier, disait : « La « liaison de l'âme et du corps est par sa nature insaisissable à « notre esprit. Qu'est-ce que la vie? C'est simplement la « cause inconnue d'un ensemble de phénomènes spéciaux « et particuliers aux êtres vivants; de même que l'électricité « est pour le physicien la cause inconnue des phénomènes « que présentent les corps électrisés, de même que la cha- « leur est la cause également inconnue des phénomènes qui « se produisent dans les corps chauffés, de même que la « cause physico-chimique générale sera pour tout esprit sé- « rieux la cause sans doute à jamais inconnue des phéno- « mènes propres aux corps bruts (1). »

Nous lisons encore ailleurs cet aveu qui n'est pas moins remarquable : « Quant à pénétrer la nature intime du « plus simple objet, la nature des êtres et l'essence des « choses, cela nous est refusé; à plus forte raison l'homme « ne peut pénétrer le principe de la vie et de tout ce qu'il « est. Rien ne le démontre mieux que les folles recherches et « les innombrables controverses au sujet de l'esprit et de la « matière, de l'essence et de la substance, etc. Evidemment « il ne pouvait rien sortir d'utile de semblables travaux que « l'éclatante démonstration de leur stérilité et de leur im- « puissance. L'esprit humain se fourvoyait. Il est temps de « renoncer à ces prétentions insensées pour suivre les condi- « tions de notre nature. S'il nous est interdit de pénétrer les

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1860.

« principes des choses, il nous est ordonné de les reconnaître, d'affirmer l'existence de l'absolu, de l'éternel, de « Dieu ; l'homme ne peut se passer de l'absolu, ni le con- « naître (1). »

Je lisais encore cette phrase significative dans le même ouvrage : « Les phénomènes seuls sont accessibles à nos « moyens de connaître ; résignons-nous à explorer la sur- « face des choses.

Arago a dit : « Celui qui en dehors des mathématiques « pures prononce le mot impossible, manque de prudence. »

Newton disait peu de temps avant sa mort : « Je ne sais « ce que le monde pensera de mes travaux ; mais, pour « moi, il me semble que je n'ai été autre chose qu'un « enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un « caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus « brillante, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait « inexploré devant moi. »

Pascal dit : « La dernière démarche de la raison c'est « de reconnaître qu'il y a une *infinité* de choses qui la sur- « passent. Elle est bien faible si elle ne va jusque-là (2). »

Et ailleurs le même auteur dit encore : « L'homme est à « lui-même le plus prodigieux objet de la nature ; car il ne « peut concevoir ce que c'est que corps et encore moins « ce que c'est qu'esprit, et, moins qu'aucune chose, com- « ment un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le « comble des difficultés ; et cependant c'est son propre « être... Ce qui étonne le plus, c'est que tout le monde « n'est pas étonné de sa faiblesse. Il est bon qu'il y ait « beaucoup de ces gens-là au monde, afin de montrer « que l'homme est capable des plus extravagantes opinions. « L'esprit des plus grands hommes du monde n'est pas si « indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le

(1) *Revue des Deux-Mondes.* — (2) *Pensées.*

« moindre tintamare qui se fait autour de lui. Ne vous « étonnez pas s'il raisonne mal à présent; une mouche « bourdonne à ses oreilles (1). » Mais si, au lieu d'une mouche, vous faites retentir autour de lui des applaudissements d'une armée d'incrédules, des sacs d'or, toutes les passions, n'est-il pas vrai qu'il sera capable de tomber dans les plus méprisables extravagances?

Cabanis dit aussi : « L'âme, loin d'être le résultat de l'ac- « tion des parties, est une substance, un être réel qui, « par sa présence, inspire aux organes tous les mouvements « dont se composent leurs fonctions; qui retient liés entre « eux les divers éléments employés par la nature dans leur « composition régulière, et les laisse livrés à la décomposi- « tion, du moment qu'il s'en est séparé définitivement et « sans retour; l'esprit de l'homme n'est pas fait pour com- « prendre que tout cela s'opère sans prévoyance et sans but, « sans intelligence et sans volonté. L'imagination se refuse à « concevoir comment une cause ou des causes dépourvues « d'intelligence peuvent en donner à leurs produits ; et je « pense, avec le grand Bacon, qu'il faut être aussi crédule « pour le refuser d'une manière formelle à la cause pre- « mière, que pour croire à toutes les fables du Talmud. »

Je pourrais remplir un volume de citations semblables; mais il faut bien s'arrêter. Permettez-moi seulement deux mots. Voilà M. Renan et Messieurs les rationalistes relégués parmi les esprits crédules, parmi les extravagants, les ignorants, parmi les hommes qui croient des fables qu'on peut comparer aux contes du Talmud, parmi les esprits à prétentions insensées, qui veulent paraître tout savoir et qui ne savent rien, qui décident témérairement des questions impénétrables. Vous voyez que les savants sont d'accord pour donner une bonne leçon à nos idéalistes. Puissent-ils en profiter! donc la vraie science est avec nous.

(1) *Pensées.*

QUATRIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS MORALES ET RELIGIEUSES SUR LE SYSTÈME DE M. RENAN ET DES RATIONALISTES; EXAMEN DE QUELQUES QUESTIONS PARTICULIÈRES.

CHAPITRE PREMIER

Quels sont les principes de Messieurs les rationalistes ?

Cette question est assurément une des plus importantes ; c'est en même temps une des plus difficiles à résoudre; j'aimerais autant être condamné à chercher quelques épingles dans un grand fleuve que de me voir obligé de dire quels sont les principes de nos bons Messieurs. Le génie de Bossuet, l'intelligence de S. Augustin, la pénétration de S. Thomas d'Aquin, la vaste érudition de Leibnitz n'y suffiraient pas. C'est un labyrinthe comme il n'y en eut jamais. Nous avons vu que Hégel ne se comprenait pas lui-même ; nous avons mille motifs de croire que ses disciples sont dans le même cas. D'abord ont-ils quelques principes catholiques? il est évident qu'ils n'en ont aucun. Ont-ils des principes protestants? il est encore clair qu'il n'en ont pas davantage, puisqu'ils ne reconnaissent pas la divinité de Jésus-Christ, ce qui fait comme le fondement du catholicisme et du protestantisme. Adoptent-ils quelques-unes des idées des Juifs, des musulmans? il est encore évident qu'ils n'admettent les principes d'aucune société qui existe sur la terre. Ouvrons le livre de M. Renan ; nous y découvrirons peut-être quelque lumière sur ce point essentiel. Je vois qu'il dédie son ouvrage à cer-

taines divinités antiques, et qu'il prononce avec un bonheur inexprimable le nom d'Adonis (1) : cette première page renferme une sorte de révélation ; pesez bien toutes les expressions et vous pourrez déja entrevoir quelques-unes des pensées de notre philosophe. Il y parle de la sainte Biblos, des eaux sacrées, des femmes aux mystères antiques ; il ne voit que la mer, les villages, les ravins, les montagnes. D'après cela, savez-vous quels sont ses principes ? ce sont ceux d'Adonis, ce sont ceux de Lucrèce et d'Épicure, ce sont ceux de ces peuples d'Asie qui sont plongés dans le plus avilissant sensualisme ; voilà ce qu'il avoue lui-même. Quelle charmante doctrine ! Quel admirable progrès ? Laissons faire nos grands esprits, ils nous auront bientôt ramenés aux scandales et aux désordres du paganisme !

Dans un grand nombre de passages, nous voyons les mêmes idées reparaître sous des formes différentes : quelques phrases, quelques mots trahissent les sentiments de l'auteur ; tantôt il dit qu'il fut un temps où l'homme ne se distinguait pas de l'animal (2) ; tantôt il adresse des éloges pompeux au poëte Lucrèce, de ce qu'il a exprimé d'une manière admirable l'inflexibilité du régime général de la nature (3) ; son imagination lui fait créer des écoles où l'on enseignait que les dieux n'interviennent pas dans les affaires de ce monde. Pauvres idéalistes qui sont toujours à côté du vrai et qui devinent toujours si mal ! Toute l'histoire, tous les monuments disent précisément le contraire. Quel prodigieux talent ! C'est celui de Cacus, qui consistait à répandre des ténèbres autour de lui. Les admirables savants, qui pourraient apprendre beaucoup de choses auprès d'une bonne femme de la campagne !

Nous lisons dans un autre endroit que Jésus-Christ habitait Nazareth. L'auteur fait une description touchante de ces lieux délicieux et enchanteurs. Les environs de cette

(1) *Vie de Jésus*, 1re page. — (2) *Ibid.* p. 2. — (3) *Ibid* p. 40.

petite ville sont pleins de charmes ; c'est vraiment une terre favorisée du Ciel ; cependant ce qu'il dit est exagéré : savez-vous pourquoi? il y a là un calcul. Il voudrait nous faire croire que cette merveilleuse puissance que le Messie a exercée sur le monde, il l'a puisée dans la nature ; que ce sont ces lieux qui l'ont inspiré, que c'est dans le climat qu'il a trouvé cette force mystérieuse par laquelle il a subjugué les nations et civilisé les peuples. Nous avons pulvérisé ces rêves absurdes ; nous avons montré que partout où il y a de l'ordre, un but, des résultats heureux, il faut qu'il y ait aussi volonté, liberté, intelligence, et que c'est là une règle invariable ; que ces systèmes sont repoussés invinciblement, universellement par toute conscience humaine et par le sens commun. M. Renan a osé écrire cette phrase singulière : Cette nature à la fois riante et grandiose fut toute l'éducation de Jésus (1). — Philosophes, si ce que vous dites est vrai, expliquez-nous donc pourquoi tous les habitants de Nazareth ne sont pas aussi grands que lui ? Pourquoi cette terre merveilleuse a-t-elle attendu si longtemps à produire le Sauveur du monde? Pourquoi les Juifs pensaient-ils d'une manière différente? Pourquoi Nathanaël s'étonne-t-il qu'il puisse sortir quelque chose de bon de Nazareth ? Si cette terre est capable par sa nature de produire des réformateurs, des régénérateurs, pourquoi ne pas fermer les colléges et envoyer là notre jeunesse? La France serait bientôt remplie de grands hommes et les peuples arriveraient promptement au plus haut degré de civilisation. Philosophes, avouez-le, vous déraisonnez, ou bien vous plaisantez ; vous nous débitez des contes de fées. Vous vous jouez de vos lecteurs ; vous voulez les amuser par des tours de force.

Nos idéalistes ont beau s'efforcer de se cacher, ils ont

(1) *Vie de Jésus*, p. 30.

beau s'envelopper d'ombres ; on finit toujours par apercevoir la faiblesse de leurs raisonnements ; ils ont beau prononcer souvent le nom de Dieu, c'est une amorce pour séduire les âmes innocentes et candides; il est heureux qu'il y ait toujours eu des sentinelles vigilantes pour déjouer ces petites ruses. M. Renan fait encore un grand éloge de Spinosa : C'était, dit-il, le plus grand des Juifs modernes (1). Savez-vous ce que c'était que Spinosa? c'était véritablement le frère de M. Renan : ils sont d'accord sur beaucoup de points. Tous les deux conservent le nom de Dieu et le suppriment en réalité. Le philosophe juif nie la liberté humaine ; il nie la vertu et le vice; il nie mille autres choses aussi claires que la lumière du jour. Sous ces divers rapports il a avec le philosophe français beaucoup de traits de ressemblance ; mais ils sont encore frères sous un autre rapport tout à fait remarquable : c'est que Spinosa n'eut pas un seul disciple qui lui fût fidèle, et qu'il ne s'est jamais compris lui-même; en cela nos deux panthéistes sont vraiment frères, et je ne pense pas qu'il soit possible de l'être davantage.

Notre idéaliste dit que le nord de la Judée fut plus fécond, et que les œuvres les plus vivantes du peuple juif étaient toujours venues de là ; qu'une absence complète du sentiment de la nature a frappé toutes les œuvres hiérosolymites d'un caractère grandiose, mais triste, aride, repoussant. C'est le nord qui a donné au monde la naïve Sulamite, l'humble Chananéenne, le bon nourricier Joseph, la Vierge Marie (2). Vous le voyez, tout est attribué au climat, au sol. Comme autrefois le jeune berger David a terrassé avec une petite pierre le géant Goliath, de même un fort petit raisonnement peut renverser cet échafaudage. Si cette influence prodigieuse est inhérente au sol, pourquoi donc cette terre avait-elle été stérile depuis l'origine du monde? Pourquoi

(1) *Vie de Jésus*, p. 49. — (2) *Ibid.* p. 63 et 64.

ne produit-elle absolument rien depuis dix-huit cents ans ? Pourquoi n'a-t-elle été féconde qu'une fois ? Philosophes, savez-vous ce que vous dites ? Vous ne savez débiter que des mots pompeux et des phrases sonores. Vos vaines assertions sont réfutées par l'expérience et par toute l'histoire. La vérité est que toutes les contrées ont vu naître des grandes âmes. L'Afrique a produit S. Augustin et S. Cyprien, l'Espagne Ste Thérèse, l'Italie S. François d'Assise, la France S. Bernard et S. Vincent de Paul. Beaucoup de contrées, autrefois fécondes en grands hommes, sont aujourd'hui d'une complète et effrayante stérilité ; voyez la Turquie d'Europe et la Grèce. Si vous disiez que le génie et la vertu sont des dons du Ciel, et que Dieu les répand comme une récompense de la piété, vous seriez dans le vrai et vous penseriez comme Platon et comme les grands hommes de tous les siècles. Que de choses nous aurions à dire sur ce sujet ! il faudrait là-dessus composer un volume.

Depuis la page 62 jusqu'à la page 68, M. Renan fait de la Galilée une description qui n'est pas sans intérêt, sauf quelques idées bizarres. Il compare cette contrée à une vaste fournaise en ébullition ; il nous dit qu'une nature ravissante imprimait à tous les rêves de la Galilée un tour idyllique et charmant (1) ; que c'est un pays très-vert, très-ombragé, très-ravissant, le vrai pays des cantiques et des chansons du bien-aimé ; que la campagne au mois d'avril est un épais massif de fleurs, d'une franchise de couleurs incomparable ; que là on voit des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées qui viennent presque se mettre sous les pieds des voyageurs ; que là il y a des montagnes qui se déploient avec harmonie et inspirent de grandes pensées. Tout cela est très-

(1) *Vie de Jésus*, p. 74.

bien; mais vous allez voir quel est le but de cette description; c'est vraiment pénible de voir une grosse erreur couronner ces bagatelles sonores. C'est là, nous dit-il, ce qui a inspiré Jésus. Mais voici une petite difficulté : il y a dans le monde, en Italie, dans la Grèce, dans la Turquie, en Amérique, dans mille contrées, des lieux aussi charmants, plus délicieux, plus enchanteurs que ceux dont vous nous parlez. Dites-nous donc, vous qui devinez, qui conjecturez si sûrement, vous qui voyez si loin, dites-nous, grand prophète, pourquoi ces terres si ravissantes ne produisent pas tous les jours des bienfaiteurs de l'humanité semblables à Jésus-Christ; dites-nous aussi pourquoi la Galilée, depuis tant de siècles, n'a été qu'une fois féconde ; et comment se fait-il qu'elle n'a donné au monde qu'un Messie ? La vérité, c'est que vos systèmes sont des rêves que vous inventez pour amuser les curieux et les petits comme les grands enfants, car il y en a de tout âge.

M. Renan ne sait pas si Dieu est un être déterminé hors de nous (1) ; c'est là pour lui un problème. Cependant tous les siècles, tous les peuples, tous les savants, tous les grands hommes sont unanimes là-dessus. Qu'il écoute la voix qui sort de son cœur, et elle parlera assez haut; qu'il s'adresse aux petits enfants et aux sauvages, et les petits enfants aussi bien que les sauvages lui apprendront que Dieu est un être déterminé. Est-il en effet un seul homme au monde qui doute de son individualité? Est-il un homme qui ne sache pas qu'entre lui et son voisin il y a une différence, et qui ne soit assuré de sa personnalité ? Le plus stupide paysan en a-t-il jamais douté ? Est-il un homme sensé qui hésite un instant sur cette grande question? Vous n'en trouveriez même pas dans les petites-maisons. Voyez, philosophes, où vous condui-

(1) *Vie de Jésus*, p. 74.

sent vos systèmes; vous vous descendez au-dessous des petits enfants, au-dessous des sauvages, au-dessous de ces infortunés chez qui la raison est altérée. Mais si nous sommes des êtres individuels, il faut absolument qu'il en soit de même de Dieu; autrement notre existence individuelle est impossible et inexplicable.

M. Renan dit encore : Dieu connu immédiatement comme Père, voilà toute la théologie de Jésus (1). Le Dieu de Jésus n'est pas le maître fatal qui nous tue quand il lui plaît, qui nous damne quand il lui plaît, qui nous sauve quand il lui plaît. Le Dieu de Jésus est notre Père (2) ! Ces phrases contiennent des erreurs de plus d'un genre; je puis me borner à rappeler ici les paroles d'un rationaliste allemand dont nous avons déjà invoqué l'autorité; je puis vous dire avec lui : Philosophes, vous défigurez scandaleusement l'Evangile. Vous voulez jeter un voile sur les vérités si clairement enseignées par Jésus-Christ, sur les récompenses et les peines d'une autre vie, sur la liberté humaine, sur la nécessité des bonnes œuvres, sur la volonté que Dieu manifeste de sauver tous les hommes, sur tous les dogmes catholiques qui sont renfermés dans les livres saints. De plus, ces pensées prouvent encore que vous conservez le nom de Dieu, mais voilà tout; car vous supprimez sa justice, sa providence, sa liberté, sa sagesse, en un mot toutes ses perfections.

Ailleurs, notre philosophe parle de l'idéalisme transcendant de Jésus; il dit que l'idée pour lui est tout; que le corps pour lui n'est rien; que ses disciples sont un, comme lui et son Père sont un (3); que Jésus est l'homme qui a cru le plus énergiquement à l'idéal. C'est là de l'hégélianisme tout pur; tous ces passages et beaucoup d'autres que nous pourrions rapporter suffisent pour nous

(1) *Vie de Jésus*, p. 78. — (2) *Ibid.* p. 77. — (3) *Ibid.* p. 244.

aider à résoudre le problème que nous avons proposé. Il est clair que les principes de M. Renan et de certains rationalistes sont les mêmes que ceux d'Epicure, de Lucrèce, de Spinosa, des Sybarites et de Sardanapale. Leurs amis devraient leur élever des autels et des temples, et engager toutes les Phrynés et les Thaïs modernes à venir les couronner de roses et de fleurs. J'aime à croire que ces Messieurs ne veulent pas toutes ces tristes conséquences, mais ces idées conduisent nécessairement à tous les désordres. Nous pouvons appliquer à leur doctrine ces mots de la *Revue des Deux-Mondes;* ils résument admirablement leurs ystème et celui d'Hégel : *scandale, folie, néant, fermentation putride, matérialisme, sensualisme.*

CHAPITRE II.

Quel est le Dieu de M. Renan et de Messieurs les rationalistes.

C'est encore ici une question capitale. Notre philosophe est-il athée ? Il est évident, qu'il ne l'est pas, si nous prenons ses paroles à la lettre. Comment en effet accuser d'athéisme un auteur qui prononce sans cesse le nom de Dieu, qui parle à chaque instant du culte et qui appelle souvent Jésus-Christ Fils de Dieu ? Ce serait à la première vue une souveraine injustice. L'athéisme est certainement la doctrine la plus sotte, la plus contraire au sens commun que l'on puisse imaginer ; ce qui suffirait pour le prouver, c'est que presque tous ceux qui l'ont enseigné dans leurs écrits sont revenus sur leurs pas ; ils ont déclaré qu'ils avaient manqué de sincérité et que les passions seules les avaient aveuglés et précipités dans cet abîme. D'ailleurs si un homme était véritablement athée, ce que je ne crois pas possible, cela prouverait une chose, que nous avons déjà remarquée, c'est qu'il y a des monstruosités dans les âmes,

comme il y en a dans la nature; voilà la seule conséquence légitime que l'on pourrait tirer de là.

Il est fort difficile de saisir les doctrines de nos philosophes; ils ressemblent assez bien aux oracles du paganisme qui présentaient plusieurs sens. Lorsqu'un roi célèbre consulta les dieux pour savoir s'il remporterait la victoire, on lui répondit que s'il passait l'Hydaspe, il détruirait un grand empire; mais était-ce son empire ou celui de son rival qui devait être détruit? L'oracle renfermait les deux significations, de sorte qu'il était toujours assuré d'avoir raison et de deviner juste. Telle est la tactique des philosophes. Ils croient faire preuve d'intelligence; mais ils s'abusent étrangement. A quelque hauteur qu'ils aillent placer leur nid, nous saurons les y suivre et les renverser. N'oublions pas que les doctrines des rationalistes étant les mêmes pour le fond, pulvériser le système de M. Renan, c'est anéantir tous les autres.

Admettons donc que M. Renan n'est pas un athée. Nos grands génies, semblables aux dieux du paganisme qui se nourrissaient de la fumée des sacrifices, ne présentent à leurs adorateurs que des phrases sonores; pour nous, nous sommes plus exigeants, il nous faut des choses. Mais enfin quel est son Dieu? nous sommes en droit de le savoir.

Il ne s'agit pas de rechercher si M. Renan est un athée dans le fond de son âme, s'il est convaincu qu'il n'y a pas de Dieu; nous pensons que cela n'est pas possible. Qu'un homme dise : Il n'y a pas de Dieu, cela s'est vu quelquefois; mais qu'il le dise avec conviction, c'est tout autre chose. Que des hommes désirent qu'il n'y ait pas de Dieu, cela se comprend. Les voleurs, les assassins, les brigands désirent aussi qu'il n'y ait ni gendarmes, ni juges, ni tribunaux, ni prisons, ni échafauds, et ils cherchent à persuader à leurs compagnons qu'ils n'ont rien à craindre et qu'ils échapperont à la justice humaine. Tout cela se conçoit; pour le

comprendre, il suffit de connaître un peu le cœur humain. Ce que nous voulons dévoiler en ce moment, ce ne sont pas les sentiments cachés de notre idéaliste, mais ce sont ses doctrines : voilà ce que nous avons à examiner, c'est ce que nous prétendons faire rigoureusement et avec impartialité. Peu importe que l'auteur admette le nom de Dieu, s'il n'en reconnaît pas la réalité ; or tout son livre nous dit clairement que tel est son système. Je défie de trouver dans tout son ouvrage une seule phrase, un seul mot qui indique qu'il admet un Dieu intelligent, juste, bon, sage, et possédant les perfections que tous les peuples lui ont toujours attribuées. Mais je vous le demande, qu'est-ce donc qu'un Dieu sans intelligence, sans justice, sans bonté, sans sagesse, sans les perfections que nous aimons à reconnaître en lui ? c'est une momie. J'aimerais mieux rendre mes hommages à Jupiter, à Neptune et à Pluton, comme les peuples anciens. J'aimerais autant adorer la statue d'or de Nabuchodonosor ou le bœuf Apis. Savants génies, plaisants philosophes, vous nous parlez de progrès et vous nous faites reculer de trente ou quarante siècles ; vous nous faites reculer aux orgies, aux scandales et aux horreurs du paganisme. Plutôt que de débiter de telles sottises, vous feriez mieux de vous taire. Cependant, cherchons quel est le Dieu de M. Renan et des rationalistes.

Notre idéaliste dit « que les premières intuitions reli-« gieuses étaient un naturalisme profond et moral, un em-« brassement amoureux de la nature par l'homme, une « délicieuse poésie pleine du sentiment de l'infini... C'était « de la mélancolie, de la tendresse, de l'imagination (1). »

Que signifient ces paroles? d'où viennent ces intuitions religieuses ? Qu'est-ce que c'est que ce naturalisme? Nous verrons bientôt ce que cela veut dire. Quand il parle des idées religieuses des Israélites, fera-t-il intervenir la Divinité?

(1) *Vie de Jésus*, p. 4.

pas le moins du monde. Comment expliquera-t-il toute leur histoire ? Mais est-ce qu'un idéaliste est jamais embarrassé ? A la place du soleil, il mettrait une lanterne magique, si cela lui était nécessaire. Vous allez voir qu'il fait des choses aussi étonnantes. A la puissance de Dieu il substitue, savez-vous quoi ? Le voici : « Un coffre ou arche portative ayant des « deux côtés des oreillettes pour passer des leviers, consti- « tuait tout leur matériel religieux (1) ; là étaient réunis les « objets sacrés de la nation, ses reliques, ses souvenirs. Ses « prophètes annoncèrent des espérances illimitées. » Voilà ce que dit notre philosophe ; mais la cause intelligente de ces grands événements qui eurent lieu dans la suite ? Vous voulez donc que tout cela ait eu une cause ? Vous voilà encore avec vos vieilles idées : vous ne savez donc pas que tout cela s'est fait tout seul ? en voilà de la science !! Architectes, imprimeurs, artistes de tout genre, retirez-vous ; bientôt nous n'aurons plus besoin de vous : nos livres, nos maisons, les productions des arts, tout va se faire de soi-même Les chemins de fer, les bateaux à vapeur vont courir tout seuls !

Si vous suivez l'auteur dans tout son ouvrage, vous verrez partout les mêmes idées. Un peu plus loin, il dit : « Ce grand « livre une fois créé, l'histoire du peuple juif se déroule avec « un entraînement irrésistible (2). Cette loi était l'œuvre « d'hommes pénétrés d'un haut idéal. » Mais cette loi si sage d'où vient-elle ? Comment a-t-elle produit de si grands effets ? Ecoutez bien : « On *sent* d'avance que les résultats qui en sortiront seront d'ordre social. » O quelle puissance ! quel prodige ! quelle merveille ! puisque vous sentez de si loin, dites-nous ce que sera le monde dans deux siècles !!

Jusqu'ici on a attribué les Psaumes à une inspiration divine proprement dite : mais voici un prophète nouveau, non pas le prophète Daniel, ou le prophète Michée, mais le

(1) *Vie de Jésus*, p. 6 et 7. — (2) *Vie de Jésus*, p. 10.

grand prophète Renan, qui, s'élevant, comme Mahomet, au plus haut des cieux, a fait de nouvelles découvertes, et nous assure que « l'éternelle poésie des âmes religieuses, les « psaumes, éclosent de ce piétisme exalté, avec leur divine et « mélancolique harmonie (1). » Vous avez cru, dans votre simplicité, que toutes ces belles choses venaient du ciel; mais détrompez-vous : tout cela est venu de soi-même, comme les choux dans vos jardins. Mais j'oubliais qu'il faut semer les choux, les planter et les cultiver; nos idéalistes n'ont pas besoin de ces moyens ; avec eux tout se fait de soi-même. O les grands génies ! Quelles sublimes inventions !

Savez-vous quelle fut l'origine de cette religion étonnante qui a envahi le monde ? Ecoutez. Tout cela est bien propre à nous faire connaître quel est le dieu de notre fameux auteur. Voici ce qu'il dit encore : « Un mouvement « d'idées extraordinaire, aboutissant aux résultats les plus « opposés, faisait des Juifs à cette époque le peuple le plus « frappant et le plus original du monde. Leur dispersion sur « le littoral de la Méditerranée et l'usage de la langue grec- « que préparèrent les voies à une propagande dont les so- « ciétés anciennes n'avaient offert aucun exemple (2). » Vous le voyez, on fait toujours intervenir des causes nulles et aveugles ; mais pour Dieu, qu'avons-nous besoin de lui ? Quelle absurdité! Philosophes, venez, nous allons essayer votre puissance ; créez seulement un grain de sable, un grain de blé ; changez la couleur d'un de mes cheveux : vous ne le pouvez pas ; s'il en est ainsi, vos prétentions sont ridicules. Retirez-vous, cachez-vous. Si malgré vos talents, avec votre intelligence, vous ne pouvez pas faire une chose si minime ; si votre puissance vient se heurter, se briser contre un si faible obstacle, avouez donc que l'univers et les innombrables merveilles de la nature prouvent une intelligence

(1) *Vie de Jésus*, p. 11. — (2) *Vie de Jésus*, p. 12.

supérieure à l'homme, prouvent un Dieu. C'est clair comme le jour. Vous nous donnez des mots vides de sens. On rapporte que la femme de Socrate lui jeta un jour sur la tête une cruche d'eau froide ; on aurait mille fois plus de raison de vous en faire autant : cela vous rafraîchirait la cervelle et vous donnerait un peu de bon sens.

Savez-vous comment l'auteur explique la puissance immense que Jésus-Christ a exercée dans le monde depuis dix-huit siècles : « Les environs de Nazareth, dit-il, sont « charmants, et nul endroit du monde ne fut si bien fait « pour les rêves de l'absolu bonheur (1). Au nord, les mon- « tagnes de Safed, en s'inclinant vers la mer, dissimulent « Saint-Jean-d'Acre, mais laissent se dessiner aux yeux le « golfe de Kaïfa. Telle fut l'horizon de Jésus (2). » Vous le voyez encore ; c'est toujours la nature qui agit, qui inspire les grandes idées. Ainsi, le Dieu de M. Renan c'est la matière, c'est la volupté, c'est un dieu infiniment au-dessous des oignons et des chats qu'adoraient les Egyptiens ; infiniment au-dessous de Vénus et de Vulcain, puisque ces divinités au moins étaient regardées comme justes et intelligentes ; le dieu de notre philosophe, c'est une momie ; mais il y a plus encore : l'auteur détruit tout dans le monde, et sur les ruines des cultes il élève ses idées ; donc le dieu nouveau, c'est Ernest Renan ! Mortels, prosternez-vous.

J'ai beau chercher dans tout ce livre, je n'y trouve pas un mot qui me montre que l'auteur reconnaisse une intelligence divine. Je vois beaucoup de phrases qui me prouvent le contraire. Voici plusieurs pensées qui ne sont pas moins significatives : « Un gigantesque rêve poursuivait depuis « des siècles le peuple juif, et le rajeunissait sans cesse dans sa « décrépitude (3). Le Juif, grâce à une espèce de sens pro- « phétique qui rend par moment le sémite merveilleuse-

(1) *Vie de Jésus*, p. 26. — (2) *Ibid.*, p. 26 et 28. (3) *Ibid.*, p. 49

« ment apte à voir les grandes lignes de l'avenir, a fait entrer « l'histoire dans la religion (1). Jésus, dès qu'il eut une « pensée, entra dans la brûlante atmosphère que créaient en « Palestine les idées que nous venons d'exposer ; ces idées « ne s'enseignaient à aucune école, elles étaient dans l'air, « et son âme en fut de bonne heure pénétrée (2). Ces mon- « tagnes, cette mer, ce ciel d'azur, ces hautes plaines à « l'horizon, furent pour lui non pas la vision mélancolique « d'une âme qui interroge la nature sur son sort, mais le « symbole certain, l'ombre transparente d'un monde invi- « sible et d'un ciel nouveau (3). La révolution, ou, en « d'autres termes, le messianisme, y faisait travailler toutes « les têtes ; de tout temps cette division en deux parties « opposées d'intérêt et d'esprit avait été pour la nation « hébraïque un principe de fécondité dans l'ordre moral ; « une nature ravissante contribuait à former cet esprit beau- « coup moins austère, qui imprimait à tous les rêves de la « Galilée un tour idyllique et charmant (4). Cette vie se « spiritualisait en rêves éthérés, en une sorte de mystérieuse « poétique confondant le ciel avec la terre ; toute l'histoire « du christianisme naissant est devenue de la sorte une dé- « licieuse pastorale. Jésus vivait et grandissait dans ce milieu « enivrant (5) ; il retournait alors dans sa chère Galilée, et « retrouvait son Père céleste au milieu des vertes collines « et des claires fontaines, parmi les troupes d'enfants et de « femmes qui, l'âme joyeuse et le cantique des anges dans « le cœur, attendaient le salut d'Israel (6). La première pen- « sée de Jésus, pensée tellement profonde chez lui qu'elle « n'eut probablement pas d'origine et tenait aux racines « mêmes de son être, fut qu'il était fils de Dieu, l'intime « de son père, l'exécuteur de ses volontés ; le ciel, la terre,

(1) *Vie de Jésus* p. 47.— (2) *Ibid.*, p. 55.
(3) *Ibid.*, p. 55 et 56. — (4) *Ibid.*, p. 63 et 64.
(5) *Ibid.*, p. 67 et 68. — (6) *Ibid.*, 69 et 70.

« la nature tout entière, la folie, la maladie et la mort ne « sont que des instruments pour lui. Dans son accès de « volonté héroïque, il se croit tout-puissant. Une révolution « radicale, embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle « fut donc la pensée fondamentale de Jésus (1). »

Chacune de ces phrases nous montre quel est le Dieu de notre philosophe ; vous ne voyez pas un mot qui nous rappelle un être suprême, un Dieu intelligent et juste ; il en est de même de tout le livre : le dieu de notre rêveur, ce sont les montagnes, c'est le ciel d'azur, c'est une poétique conception de la nature, c'est un souffle éthéré, c'est l'idéalisme transcendant, en un mot c'est le dieu-matière. C'était bien la peine de faire tant de bruit pour ressusciter une si pauvre doctrine, éclose dans le cerveau de quelques sophistes grecs il y a plus de deux mille ans, doctrine dont Socrate se moquait si spirituellement. C'était bien la peine d'aller ramasser ces vieux haillons foulés aux pieds; c'est vraiment faire, dans les choses d'intelligence, l'office de ces infortunés qui vont recueillir dans la boue et dans la fange ces vieux chiffons que les passants dédaignent.

Je ne veux pas ici combattre le panthéisme ; on ne combat pas les morts, et cette sotte doctrine n'a jamais eu d'existence que dans quelques cerveaux creux. Pourtant deux mots là-dessus ne seront pas inutiles. 1° Elle est contraire au sens commun ; 2° jamais un homme de mérite n'a admis cette absurdité; 3° toute conscience humaine la repousse invinciblement ; 4° il en est du panthéisme comme de l'athéisme : jamais un homme sensé n'a pu l'enseigner sérieusement ; 5° si le panthéisme existe, la morale est anéantie ; 6° si le panthéisme est vrai, il n'y a plus de liberté humaine ; 7° avec le panthéisme il n'y a plus dans l'homme de volonté, d'individualité ; 8° il n'y a plus dans la société de vertus ni

(1) *Vie de Jésus*, p. 118 et 119.

de vices ; 9° il n'y a plus de justice, d'honneur, de probité ; 10° le monde devient un épouvantable chaos, il faut dévorer un océan d'absurdités. Ces pensées sont comme autant de massues qui écrasent ces vaines constructions. Ainsi le dieu de certains rationalistes, ce sont tous les êtres ; c'est un singe, c'est un melon, une citrouille ; c'est le *dieu-matière*, le *dieu néant*, *dieu aveugle, sourd et muet* ; il faut donc revenir à l'idolâtrie, au fétichisme, et même descendre plus bas encore ! quel progrès !

CHAPITRE III.

Quelle est la religion des rationalistes ?

Comme il y a dans la nature des fluides qui échappent à nos regards, des forces invisibles ; de même il y a dans le livre que nous analysons des choses qui sont à l'état de calorique latent ; il faut espérer que cette lumière tenue en réserve finira par se produire au dehors ; en attendant nous sommes réduits à deviner. Que voulez-vous ? chaque religion a ses mystères ; il faut bien que celle de notre philosophe ait aussi les siens. Pourtant, à force de chercher, nous finirons par trouver un fil qui nous guidera dans ce labyrinthe inextricable ; nous découvrirons peut-être quelque lueur qui nous aidera à pénétrer ces épaisses ténèbres : cela s'applique à tous les systèmes des rationalistes.

Virgile nous rapporte qu'Enée descendit dans les enfers par l'ordre des dieux, et qu'il rencontra dans les champs Élysées une foule d'ombres vaines qui se précipitaient à sa rencontre. Le prince troyen, croyant voir des hommes revêtus d'un corps mortel, tira son épée pour s'ouvrir un passage à travers ces armées de fantômes sans vie ; voilà précisément notre situation. Ce livre ressemble parfaitement au royaume de Pluton, tel que nous le représentent les

poëtes de l'antiquité ; n'y cherchez pas un principe clair, une idée nette et précise ; vos efforts seraient superflus ; vous n'y verrez que des ombres insaisissables et qui s'éloignent lorsque vous croyez les approcher. Cependant la pensée de l'auteur semble percer à quelques endroits et se laisser entrevoir ; bien que nous n'ayons ni l'habileté du devin Calchas, ni la pénétration du Sphynx, nous essayerons de vous communiquer ce que nous avons cru découvrir. Afin de ne pas nous égarer, nous citerons les propres paroles de l'auteur, et c'est de là que nous tirerons nos conclusions.

Voici ce que nous lisons au commencement de cette étonnante production : « Les premières intuitions religieuses « de la race indo-européenne furent essentiellement natu- « ralistes ; mais c'était un naturalisme profond et moral, « un embrassement amoureux de la nature par l'homme, « une poésie délicieuse, pleine du sentiment de l'infini, « le principe enfin de tout ce que le génie germanique et « celtique, tel qu'un Shakespeare, un Gœthe, devait exprimer « plus tard ; ce n'était ni de la religion, ni de la morale « réfléchies ; c'était de la mélancolie, de la tendresse, de « l'imagination ; c'était par-dessus tout du sérieux, c'est-à-dire « la condition essentielle de la morale et de la religion (1). » — Ces phrases indiquent dans notre philosophe une complète ignorance des questions qu'il traite ou une mauvaise foi sans exemple. Nous défions de trouver chez un seul peuple ancien ou moderne une religion qui ne soit fondée sur l'idée d'un Dieu juste, sur l'idée d'une providence ; nous défions de montrer dans une seule contrée une religion sans culte, sans prière, sans sacrifice. C'est ce que remarque Plutarque, lorsqu'il dit : « Si tu parcours l'univers, tu verras « des peuples qui n'ont point de villes, de littérature, et « qui ne connaissent point les arts ; mais tu n'en verras pas

(1) *Vie de Jésus*, p. 4.

« qui ne rendent des hommages et qui n'adressent des « prières à la divinité (1). » Lisez Homère, Hésiode, Pindare; étudiez tous les monuments de l'antiquité; cette vérité paraîtra claire comme le jour. Ainsi, cette religion que l'auteur exalte et qui consiste dans des intuitions naturalistes, dans un embrassement amoureux de la nature, dans une poésie délicieuse, dans la mélancolie et la tendresse, n'a jamais eu d'existence que dans l'imagination de quelques écrivains tels que Lucrèce, Spinosa, Hégel, auxquels on peut adjoindre Ernest Renan. Notre idéaliste semble avoir une prédilection particulière pour Goethe; il semble l'avoir pris pour un de ses modèles; il a embrassé beaucoup de ses idées en religion et en littérature : or voici ce que nous lisons de cet écrivain allemand dans un ouvrage connu et généralement estimé, dans le dictionaire de M. Bouillet : « On cher« cherait en vain dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme « et l'unité, fruit de profondes convictions : génie vaste et « élevé, mais cœur froid et égoïste, Goethe n'a d'autre religion « qu'un panthéisme indécis et une indifférence générale « qui voit d'un œil égal la vérité et l'erreur, et accepte « toutes les idées et toutes les croyances. Il offre quelque « ressemblance avec Voltaire, et il a contribué comme lui « au progrès du scepticisme religieux. » Ces paroles peuvent convenir en partie à notre philosophe; je dis en partie; car Goethe a du talent, tandis que vous en chercheriez en vain dans les ouvrages de notre idéaliste. L'auteur de la *Vie de Jésus* possède une érudition mal digérée ; comme Goethe il professe un panthéisme indécis; il voit du même œil la vérité et l'erreur, et il accepte toutes les idées et toutes les croyances; mais pour ce qui est du mérite de Goethe, il en est à mille lieues; il n'y atteindra jamais. D'ailleurs le génie et le talent véritable peuvent-ils exister sans principes et

(1) Plut. *Adversus Coloten.*

sans vertus? En tout cas, s'ils peuvent exister sans ces conditions, ils deviennent funestes. Que M. Renan revienne à la vérité, il y trouvera la fécondité et la vraie gloire. Ce que nous venons de dire est déjà pour nous un faible rayon de lumière; persévérons dans nos recherches, et nous arriverons à quelque nouvelle découverte. Nous lisons dans un autre endroit des mots bien mystérieux; jamais l'oracle de Delphes n'a fait entendre de semblables paroles; écoutez, peuples, écoutez, savants, écoutez, académiciens : c'est la sybille de Cumes qui va parler. Comme les situations sont à peu près les mêmes, rappelons les paroles de Virgile : « Cependant rebelle encore, échevelée, terrible, la sybille « se débat dans son antre ; elle voudrait repousser de son « sein le dieu puissant qui l'obsède. Plus impérieux, il « fatigue sa bouche écumante, dompte ses transports fa- « rouches, et vainqueur l'asservit tout entière. Aussitôt s'ou- « vrent d'elles-mêmes les cent portes immenses et les « voûtes émues répètent des accents prophétiques. » Citons les vers latins pour les amateurs.

At, Phœbi nondum patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
Ostia jamque domus patuere ingentia centum
Sponte sua vatisque ferunt responsa per auras.

C'est ainsi que s'agitait dans son antre la sybille de Cumes pour rendre ses oracles; quelque chose de semblable a dû se passer dans le cerveau de notre idéaliste lorsqu'il se livrait à ses inspirations. Ecoutez bien : l'oracle sort de la bouche du prophète Renan dans un de ses moments solennels : « On *sent une puissante incubation*, proche de quelque chose *d'inconnu* (1). » Quelle révélation! quelle sublime découverte! quel admirable génie! Savants de l'Europe, pros-

(1) *Vie de Jésus*, p. 18 et 29.

ternez-vous devant Ernest Renan. Nous allons avoir une religion nouvelle! toutes les religions sont perdues! désormais la religion des peuples c'est la religion de *l'incubation*. O ciel! quelle puissance! quel mot magique! La religion de *l'incubation* et de *l'inconnu!!* quelle merveille!!!

L'auteur dit encore : « Si jamais le monde resté chrétien, « mais arrivé à une notion meilleure de ce qui constitue « le respect des origines, veut remplacer par d'authentiques « lieux saints ces sanctuaires apocryphes et mesquins où « s'attachait la piété des âges grossiers, c'est sur cette hauteur « de Nazareth qu'il bâtira son temple. Là, au point d'appa- « rition du christianisme et au centre d'action de son fon- « dateur, devrait s'élever la grande église où tous les « chrétiens pourraient prier. » — Savez-vous ce que cela veut dire? C'est que les idées religieuses sont attachées au sol, elles sortent de la terre comme les champignons; c'est sans doute dans le sol de Nazareth que Jésus-Christ a trouvé cette puissance merveilleuse par laquelle il a civilisé les nations; c'est donc là qu'il faut aller vivre pour trouver des idées divines. Cependant, comment se fait-il que les environs de Nazareth soient si peu féconds depuis tant de siècles? C'est sans doute que Jésus-Christ en passant par là s'est approprié pour lui seul toute la puissance et toute la vie que renfermait ce sol divin. Je m'étonne qu'un si grand génie qu'Ernest Renan n'ait pas prévu cette petite difficulté. Faut-il, avec de si hautes prétentions, avoir la vue si courte! ce n'est pas la peine de faire tant d'embarras!

Voici une autre découverte qui n'est pas moins admirable : « Dieu conçu immédiatement comme Père, voilà « toute la théologie de Jésus; il ne prêchait pas ses opinions, « il se prêchait lui-même. » Quelle belle et quelle sublime religion! Si vous voulez faire des choses grandes et prodigieuses; si vous voulez exercer une grande puissance religieuse, appelez du nom de Père le dieu-nature, le dieu-ma-

tière, les montagnes, les fleuves, les arbres, les fontaines, en un mot tous les êtres, sans oublier les souris et les chats, mais surtout Adonis : car tel est le sens de ce dieu-nature. Voilà ce que voulait dire Jésus-Christ quand il prononçait le nom de Père. Ernest Renan le dit, il faut bien le croire ! Mais comment le sait-il? Il a sans doute eu une révélation. Le dieu Adonis sera descendu du ciel pour lui apprendre ce grand mystère ; c'est fort heureux : car depuis dix-huit cents ans personne ne s'était encore avisé d'interpréter ce mot de la sorte. Nous pouvons tirer de là une conclusion qui coule comme de source ; c'est que nous avons un prophète de plus ; mais quel rang lui donnerons-nous ? Le placerons-nous parmi les grands ou parmi les petits? Je vote pour qu'il soit classé parmi les plus grands rêveurs du monde : jugez par là du génie et du mérite des rationalistes !

De plus, Jésus-Christ recommande sans cesse dans l'Évangile la plus complète abnégation, l'oubli entier de soi-même. Il confirme cette doctrine par ses exemples ; sa conduite sur ce point ne se dément pas un instant. Où donc notre idéaliste a-t-il trouvé cet étrange enseignement de l'égoïsme? il est allé le chercher dans son cœur et dans ses idées mesquines et étroites ; on n'en voit point de traces dans les paroles de Jésus-Christ ; tout en lui respire la charité la plus ardente et la plus absolue. Retenez bien ceci : la religion d'Ernest Renan, c'est l'égoïsme. Aussi voyez comme il est fidèle à ses principes. On dit que Néron avait fait mettre le feu aux quatre coins de la ville de Rome, et que du haut d'une tour il jouait de la flûte à la lueur de l'incendie. Ernest Renan fait mieux que cela : il démolit toutes les religions, il foule aux pieds ces armées de philosophes et de grands génies qui ont existé avant lui ; pas un seul n'est épargné, pas même Strauss ; il leur dit à tous : Vous êtes des niais et des sots. Voilà bien la religion de l'égoïsme. Qu'il aille donc poser sa statue au sommet du Panthéon : nous irons lui offrir un peu

d'encens. A quels excès ne porte pas ce funeste égoïsme ! comme il rend souvent l'homme ridicule !

Ecoutez une nouvelle invention : « Un culte pur, une « religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, repo- « sant sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, « sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père « céleste, était la suite de ces principes (1). » Jamais notre idéaliste n'a plus mal deviné que cette fois-ci; car tout l'Evangile dément ses vaines assertions; et Jésus-Christ s'est soumis lui-même à la loi des Juifs jusqu'aux plus petits détails. Pour être conséquent, il faut appliquer ces principes à toutes les institutions sociales : ainsi il faut supprimer les magistrats dans les royaumes ; pour faire régner la justice il faudra détruire les tribunaux ; il faut faire la guerre et avoir des armées, mais on se passera fort bien de généraux et d'officiers ; il faut de l'agriculture et pas de laboureurs . A l'avenir tout va se faire tout seul. Les sciences vont croître au milieu de nous, comme l'herbe pousse dans les champs, comme l'eau tombe du ciel. Ernest Renan va faire renaître l'âge d'or ! On va le faire grand lama ! il a tant de génie ! le monde sera bientôt réformé !

Croiriez-vous que notre idéaliste avance cette grosse erreur : « Jésus n'était pas un spiritualiste ; car tout aboutit « pour lui à une réalisation palpable ; il n'a pas la notion « d'une âme séparée du corps (2) ? » Si l'auteur parlait à des sauvages qui n'ont jamais lu l'Évangile, s'il parlait à des habitants d'un autre monde, s'il parlait à des enfants de quatre ans qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de Jésus-Christ, je le comprendrais ; mais venir nous débiter de si grossières erreurs, c'est inexplicable. J'aimerais autant qu'il vînt nous dire que le jour est la nuit, que deux et deux font cinq, que la partie est plus grande que le tout. Ce sont

(1) *Vie de Jésus*, p. 86. — (2) *Ibid.*, p. 128.

des plaisanteries qui ne peuvent qu'exciter la pitié. Cela nous rappelle cette pensée de Cicéron, qu'il n'y a pas d'extravagance qui n'ait été soutenue par quelque philosophe.

Écoutez encore un autre principe religieux : « Ce qui « distingue, en effet, Jésus des agitateurs de son temps, et « de ceux de tous les siècles, c'est son parfait idéalis- « me (1). »—Comprenez-vous ce que cela signifie? Rappelez-vous ce que nous avons dit en parlant de la critique hégélienne. Ce système consiste à croire qu'il n'y a de vrai et de réel que l'idée. Par ce moyen on divinise toutes les imaginations, même les plus ridicules; par là le mensonge devient la vérité, le crime devient la vertu; par là tout est bouleversé dans le monde. Pour vous faire mieux comprendre ma pensée, supposez que vous allez chez un marchand de vins; vous lui demandez une pièce de champagne ou de bordeaux; mais il vous donne à la place une pièce de mauvais vinaigre : vous aurez beau vous plaindre; s'il a l'idée bien arrêtée qu'il vous a livré du bordeaux, il aura raison et vous aurez tort. De même, vous achetez un cheval; mais il est aveugle, et vous ne le saviez pas; si celui qui vous l'a vendu est convaincu que le cheval a ses deux yeux, vous aurez beau vous plaindre : vous n'aurez pas raison. Je vous entends, vous criez à l'injustice : vous aurez beau crier. Si vous ne comprenez pas cela, allez quelque temps à l'école d'Hégel, de Strauss et d'Ernest Renan : votre intelligence s'élèvera à une immense hauteur, vous arriverez à un idéalisme parfait, transcendantal, et vous comprendrez ces grandes choses; jusqu'alors vous ramperez dans les basses régions, vous serez toujours dans l'enfance. Tous les rationalistes font de ces tours de force.

Ces considérations peuvent nous aider à résoudre le problème que nous avons proposé. La religion d'Ernest Renan

(1) *Vie de Jésus*, p. 127.

consiste d'abord à rendre des hommages à toute la nature; il veut nous ramener aux pratiques superstitieuses des anciens Égyptiens; il nous proposera d'adorer les choux qui croissent dans nos jardins, les rats, les souris, les chats et surtout le bœuf Apis; et avant tout, au premier rang, Ernest Renan! c'est la conséquence rigoureuse des principes qu'il a posés. Voilà le progrès des rationalistes!

Nous avons vu aussi qu'il a fait une nouvelle découverte : désormais tous les cultes des âges antérieurs vont être renversés; les peuples, sortis enfin de l'enfance et devenus plus éclairés, grâce à son génie sublime, marcheront rapidement dans la voie du progrès indéfini; la religion nouvelle qui éclipsera toutes les autres s'appellera la religion de *l'incubation*. Le plus grand des prophètes, Ernest Renan, l'a dit, les oracles de Calchas n'étaient pas plus certains.

Pour éprouver une *puissante incubation*, dit-il, il faut aller respirer l'air de Nazareth; là est un souffle divin, une vertu secrète et invisible qui élève les âmes et donne le sens prophétique. C'est au sol de Nazareth et de la Galilée que Jésus-Christ fut redevable de toute sa grandeur. Mais à ce sujet je voudrais bien faire une petite question à notre grand génie. J'aurais bien le désir d'aller habiter Nazareth et la Galilée pour devenir un grand homme, et surtout pour avoir le sens prophétique; mais c'est si loin! Je ferai donc à Ernest Renan cette intéressante question : Ne serait-ce pas la même chose de faire venir et de manger des choux, des carottes et des navets qui auraient été semés et qui auraient grandi à Nazareth? le résultat ne serait-il pas le même? Évidemment cela serait plus commode. Notre idéaliste devrait bien assembler le grand conseil des francs-maçons, et les prier de résoudre ce petit problème.

Notre idéaliste veut une religion sans prêtres, sans dogmes, sans croyance. Pourquoi, en effet, enseigner la religion? Bientôt, en vertu des nouvelles découvertes, nous

allons posséder toutes les sciences, sans les avoir apprises. Mais alors on fermera les académies; nous serons tous également savants; comment n'a-t-il pas prévu cela, ce grand prophète? quelles rêveries! quelles absurdités!

Voilà quelques-uns des principes de la nouvelle religion. Tout cela est assez commode, vous le voyez; mais ce n'est pas tout : il y a quelque chose de plus merveilleux encore; il y a dans ce nouveau culte qui s'appelle le culte pur, il y a un principe qui résume tous les autres et qui est le comble du sublime et du divin; le voici : ce sera la religion de l'idéalisme *transcendant*. Quelle admirable révolution! A partir du jour où cette religion dominera, il n'y aura plus sur la terre ni juges, ni rois, ni tribunaux, ni prêtres; il n'y aura plus de crimes, ni de vertus; on pourra piller, commettre tous les forfaits; l'idéalisme aura renversé tous nos préjugés; ce sera le règne des lumières; il n'y aura plus qu'un roi, qu'un prêtre, à qui nous devrons cette révolution; on le couronnera de roses, et ce roi et ce prêtre de la nouvelle religion, ce sera Ernest Renan!! Elle s'appellera la religion de l'*idée* ou du néant, de l'égoïsme, de l'*inconnu* et de l'*incubation*. Quel chaos, quel gâchis que le rationalisme!

CHAPITRE IV.

A quelle école se rattache le système que nous étudions?

Il y a dans le monde bien des religions différentes; il y a bien des écoles de philosophie; chaque siècle en a vu naître un grand nombre. De toutes ces religions, de ces écoles, quelle est celle à laquelle se rattache cette nouvelle doctrine? Cela n'est pas facile à dire. La religion d'Ernest Renan est un idéalisme transcendantal; cela veut dire sans doute que notre philosophe a pris son essor, qu'il a sauté par-dessus

tous les principes du sens commun, et qu'il s'est transporté dans le monde des chimères ; si c'est là sa pensée, nous sommes d'accord avec lui. Car je ne vois pas où il faudrait aller pour rencontrer des partisans de son système. Le bon sens sera toujours ici une barrière infranchissable ; et toutes ces idées bizarres, toutes ces absurdités, viendront expirer au pied de ce mur d'airain. D'abord notre idéaliste ne trouvera pas un seul partisan parmi les catholiques ; et ceci met déjà contre lui l'immense majorité de l'Europe. Car, vous le savez, la France est catholique ; l'Italie est catholique ; l'Espagne est catholique ; la Belgique est catholique ; l'Autriche est catholique ; la Bavière est catholique ; la Pologne est catholique ; la Suisse est en partie catholique ; l'Irlande est catholique ; le Portugal est catholique ; il y a en Angleterre en Allemagne et dans toutes les autres parties de l'Europe beaucoup de catholiques. Mais les protestants sont peut-être pour lui ? Pas le moins du monde. Si Luther ressuscitait, il lancerait sur notre philosophe mille anathèmes, mille imprécations ; il ne garderait pas envers lui les mêmes ménagements que nous ; et Calvin le traiterait peut-être comme il a traité le malheureux Servet. Ne croyez pas que nous approuvions ces rigueurs ; bien loin de là ; nous rappelons ces faits pour montrer que M. Renan est à peu près seul de son opinion. Mais les juifs sont peut-être pour lui ? Pas davantage. Peut-être trouvera-t-il des amis parmi les musulmans ? C'est une erreur. Luther, Calvin, tous les protestants, les juifs, les musulmans, croient à un Dieu juste ; ils croient à une providence ; ils admettent le surnaturel ; ils pensent que Dieu a pour le moins autant de pouvoir qu'un gouvernement ; ils pensent qu'il peut faire des lois, les suspendre ou les modifier lorsqu'il le juge utile ou nécessaire. Quels sont donc les partisans des doctrines d'Ernest Renan ? Les catholiques ne sont pas pour lui ; les protestants le renient ; les musulmans le désavouent, les juifs n'en veulent pas.

Ah ! j'oubliais ; M. Littré est ami de notre philosophe ; il est convenu d'offrir de l'encens à M. Renan, et par reconnaissance M. Renan offre aussi force encens à M. Littré. Ainsi M. Renan provisoirement a un admirateur ardent. Ces deux hommes se donnent l'un à l'autre de grands coups d'encensoir ; cependant, nous verrons si la comédie durera longtemps. J'oubliais encore une catégorie de personnes ; peut-être en trouverons-nous là qui seront pour notre idéaliste : j'oubliais que dans les petites-maisons, à Bicêtre, à Charenton, il y a là une classe nombreuse digne de notre attention ; peut-être notre rêveur aura-t-il là des amis ? désabusez-vous : car ces infortunés, bien que leur raison soit affaiblie, ont encore assez de bon sens et de lumières pour repousser ces absurdités ; ils croient à l'existence de Dieu, et ils l'invoquent avec confiance ; ils ne sont pas encore descendus aussi bas que nos idéalistes. Ce serait aussi inutilement que nous voudrions parcourir les autres parties du monde ; ni dans l'Asie, ni dans l'Amérique, ni dans l'Afrique, ni dans l'Océanie, ni dans les îles les plus éloignées, ni même parmi les peuples barbares, nous courrions le risque de ne pas rencontrer un partisan, un seul défenseur sérieux de ce nouveau système.

J'oubliais encore une classe importante de la société ; j'oubliais les demi-savants, ceux qui se disent et se croient savants, et qui quelquefois n'en sont que plus sots, comme nous le verrons dans la suite ; j'oubliais les philosophes et les incrédules ; ils seront sans doute avec lui ? cette question vaut assurément bien la peine d'être examinée ; arrêtons-nous-y quelques instants.

Nous avons déjà remarqué qu'à toutes les époques il y a eu une foule d'écoles de philosophie ; souvent elles prenaient le nom d'hérésies. On les appelait ainsi, parce qu'elles niaient quelqu'une des vérités essentielles du christianisme. Ces diverses sectes sont si nombreuses que c'est en vain que nous essayerions de les énumérer. S. Augustin, au quatrième

siècle, en comptait déjà trois ou quatre cents. N'allez pas croire qu'il y ait ici de l'exagération ; bien loin de là ; et je ne crains pas d'affirmer que ces écoles existent non par centaines, mais par milliers. Ne savons-nous pas en effet que chaque philosophe forme une secte à part; c'est un spectacle vraiment curieux et instructif de voir qu'en dehors du christianisme il n'y a pas deux hommes qui soient d'accord sur les principes les plus importants et les plus nécessaires ; c'est un fait historique qu'il n'est pas possible de contester. Si vous en doutez, lisez les écrits des rationalistes, et vous ne tarderez pas à reconnaître l'exactitude de ce que j'avance. Cependant examinons si, parmi toutes ces écoles, il n'y en a pas quelqu'une qui soit favorable à nos philosophes.

Il est dans l'antiquité plusieurs écoles qui ont eu une véritable célébrité, bien que leur influence ait toujours été fort limitée. D'abord une des plus illustres c'est celle de Platon. Ce grand génie eut un nombre considérable de disciples ; sa doctrine a paru si belle et les livres qu'il a composés sont si admirables, malgré les erreurs qu'on y rencontre, que tous les siècles lui ont donné le nom de divin. Mais ce philosophe célèbre admet l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme ; il admet des récompenses pour la vertu et des peines pour les crimes dans une autre vie ; il admet une providence et le surnaturel ; il admet, en un mot, la plupart des vérités fondamentales de notre religion, de sorte que plusieurs auteurs chrétiens ont été jusqu'à le comparer aux plus illustres génies du christianisme. Ces quelques mots suffisent pour vous montrer qu'il n'y a pas l'ombre de relation entre les rationalistes et les platoniciens.

Plus tard, l'école de Platon s'est divisée presque à l'infini ; cependant tous ses disciples ont conservé la plupart des principes de celui qu'ils regardaient comme leur maître. Parmi ces nouvelles écoles qui étaient sorties de celle de Platon, il en est deux qui furent particulièrement illustres :

c'est d'abord celle des péripatéticiens, dont le fondateur fut Aristote, génie vaste et prodigieux au suprême degré ; c'est ensuite celle des néoplatoniciens, qui a joué un assez grand rôle dans les premiers siècles de notre ère ; il n'y a pas plus de relation entre ces diverses philosophies et celle que nous examinons, qu'il n'y en a entre le jour et la nuit.

Il est encore dans l'antiquité une autre école de philosophie qui a joui d'une immense réputation, et elle le méritait à plusieurs titres : je veux parler des stoiciens, dont Zénon fut le chef ; beaucoup d'hommes illustres de la Grèce et de Rome avaient embrassé la doctrine de ce philosophe. Les principes qu'ils professaient étaient outrés, mais ils inspiraient un grand courage et une rare énergie. Ils ont exercé une puissante influence sur la grandeur et la prospérité des Grecs et des Romains. Le fameux Caton, le courageux Régulus, l'immortel Cincinnatus et beaucoup d'autres Romains aussi célèbres étaient stoïciens. Mais ces hommes que l'histoire admire, croyaient à l'existence de Dieu, à une providence ; ils admettaient surtout les causes finales ; ils auraient montré un souverain mépris pour le système que nous combattons. Il est vrai que chez les Grecs et chez les Romains il existe une école qui semble avoir quelque affinité avec les nébuleuses doctrines que nous étudions ; nous en dirons quelques mots en terminant ce chapitre.

Si nous parcourons les siècles plus rapprochés de notre époque, nous ne verrons aucune école sérieuse et importante que nous puissions considérer comme la mère de la secte dont les rationalistes voudraient être les fondateurs. Passons en revue les grands hommes qui se sont immortalisés en philosophie. Qui ne connaît S. Augustin, S. Anselme, S. Thomas d'Aquin, Bossuet, Fénelon, Mallebranche? voilà de grands noms. Ce ne sont pas les seuls ; nous pouvons citer encore Descartes, Leibnitz, Bacon, Pascal, Newton, Euler, et, de nos jours, Royer-Collard, Cousin,

Guizot ! voilà des noms qui ont quelque valeur dans toute l'Europe. Feuilletez les écrits de ces hommes de mérite, et vous verrez que les rêveries de nos sophistes sont pulvérisées par ces auteurs remarquables. Il ne me paraît pas possible de trouver un écrivain de génie et de talent qui ait eu quelques-unes des idées étranges sorties des cerveaux de nos réformateurs.

Cependant il faut être juste ; si nous jetons les regards sur les annales de toutes les nations, si nous parcourons l'univers dans l'antiquité et dans les temps modernes, nous pourrons rencontrer quelques hommes, et même quelques écoles qui ont adopté une partie des principes de nos idéalistes. Vous avez sans doute entendu parler des mormons, secte impure qui habite l'Amérique. Ces hommes cherchent à former une république d'une espèce nouvelle. Dans cette curieuse peuplade quelques chefs exercent sur leurs sujets une domination absolue ; c'est surtout sur les femmes qu'ils ont étendu leur empire et leur influence. Parmi eux la polygamie n'a aucunes limites. Ils ont foulé aux pieds toutes les lois qui régissent les peuples civilisés ; chez eux la famille n'existe pas. Si nous considérions attentivement le système religieux de cette secte nouvelle, nous verrions qu'elle a quelque rapport avec celle que rêve notre philosophe. En effet, le dieu de M. Renan c'est Adonis (1) ! et celui des mormons, c'est le plaisir, et surtout la volupté. Il y a là une relation évidente ; et, sous ce rapport, ils sont vraiment frères et appartiennent à la même famille. Pourtant, sous plusieurs points de vue, les mormons sont bien supérieurs, et sont loin d'être descendus aussi bas : car ils reconnaissent l'existence de Dieu et ont conservé certaines idées d'ordre et de justice ; ce que nous chercherions en vain dans l'ouvrage que nous analysons.

(1) *Vie de Jésus.*

Il est deux autres sectes qui ont fait du bruit en France il y a quelques années, et qui semblent avoir quelque parenté avec la doctrine qui nous occupe ; je veux parler des disciples de Fourrier auxquels on a donné le nom de phalanstériens, et des saint-simoniens. Les premiers voulaient faire du monde une vaste salle de prostitution, dont on n'a jamais vu d'exemple chez aucune nation, pas même parmi les sauvages. Ils prétendaient abolir les lois du mariage et laisser aux hommes et aux femmes une liberté illimitée. D'après ce système dégradant, les enfants ne devaient pas connaître leurs parents, les pères et les mères ne pouvaient savoir quels étaient leurs enfants ; c'était assimiler les hommes aux animaux, c'était même placer l'homme au-dessous de la brute : car l'animal a son instinct qui le dirige sûrement ; mais l'homme privé de la raison et de l'instinct ne pourrait que tomber infiniment plus bas. C'était la ruine de la famille et de l'espèce humaine ; c'était précipiter l'homme dans tous les désordres, dans tous les genres d'avilissement.

Les saint-simoniens ne furent pas moins célèbres que les disciples de Fourrier ; ils ont rempli la France et toute l'Europe du bruit de leur système. Il faut avouer qu'ils avaient parmi eux des hommes de talent, et qu'il ne leur manquait rien de ce côté pour assurer leur succès ; mais l'erreur ne peut pas prévaloir longtemps, surtout lorsqu'elle est en face de la vérité. Tout ce qu'il y avait de bon dans le système des phalanstériens et des saint-simoniens était emprunté au christianisme. Ce fut là l'unique cause de leurs succès d'un jour. Ils marchèrent d'abord dans l'ombre, comme tous ceux qui veulent séduire ; mais dès qu'ils eurent mis au grand jour leur doctrine immorale, dès que les chefs eurent déclaré qu'ils avaient toute espèce de droit sur les femmes qui étaient enrôlées sous leurs drapeaux, un immense éclat de rire retentit dans toute l'Europe ; leur société fut frappée

de mort, et l'on ne voulut plus en entendre parler, sinon pour s'amuser et pour couvrir de mépris les nouveaux réformateurs. Voilà les cousins et les frères des rationalistes!

Ces deux écoles avaient des traits de ressemblance avec celle de nos philosophes. Je trouve des trois côtés l'absence des principes de morale, le culte de la nature ; j'y vois surtout le sensualisme le plus effréné débordant de toutes parts ; j'y vois les passions déchaînées avec fureur comme un fleuve qui se précipite et qui a rompu toutes ses digues ; je vois sortir de ces doctrines des malheurs incalculables qui en découlent naturellement, comme les laves brûlantes qui sortent d'un volcan et portent au loin la ruine et la désolation. Heureusement ces doctrines s'éteignent aussitôt qu'elles sont nées ; si elles prenaient racine, nous verrions reparaître ces jours néfastes, ces maux affreux qui ont accompagné la décadence de l'empire romain.

Il est une autre école que nous pouvons regarder comme la mère ou la sœur de celle que voudrait fonder M. Renan : je veux parler de la secte d'Epicure. Je sais que les épicuriens se sont divisés en un grand nombre de branches ; mais je sais aussi qu'il n'est rien de plus funeste à la jeunesse, à tous les hommes et aux États que cette doctrine avilissante. Les villes et les nations qui ont laissé pénétrer dans leur sein ces idées fausses et dissolvantes sont bientôt arrivées aux derniers degrés de la dégradation et enfin à une ruine complète. On ne peut prononcer sans pitié et sans une sorte de répulsion le nom des peuples qui se sont avilis en suivant les viles maximes des épicuriens. Cicéron rapporte, dans le *Traité de la vieillesse*, que Fabricius, entendant un jour un philosophe épicurien dire qu'il n'y avait point de providence et que le souverain bien de l'homme consiste à s'abandonner à la volupté : « Plaise aux Dieux, s'écria ce grand homme, que ces maximes soient adoptées par les ennemis de la république. » Que le système de M. Renan soit le même que

celui d'Epicure, c'est ce qui ressort assez clairement de son livre et de tout ce que nous avons dit. L'espèce d'encens qu'il offre à Adonis, au voluptueux Lucrèce adorateur de Vénus, et à l'épicurien Spinoza, suffisent pour le prouver. Rappelez-vous toujours que je n'attaque ni le caractère, ni les intentions, ni la moralité de l'auteur ; j'aime à croire que son livre est un jeu de son imagination ; que ce n'est qu'un mauvais roman qu'il a écrit pour amuser les personnes oisives. Dans tout ce que nous avons dit, nous n'en voulons qu'aux doctrines. Mais comment l'auteur va-t-il nous proposer pour règle de vie la morale d'Epicure, nous qui avons un enseignement si sublime et si pur dans l'Évangile? C'est comme s'il voulait précipiter dans un cloaque d'affreuses immondices une jeune fille vertueuse, aimable, parée des plus riches ornements et possédant les plus belles qualités de l'esprit et du corps. Comment pourrions-nous renoncer aux maximes divines du christianisme pour nous jeter dans la fange ? Epicure! voilà encore un frère des rationalistes!

M. Renan ne voit donc pas que ses doctrines auraient pour résultat de faire de tous les Français des pourceaux d'Epicure, comme le dit Horace, en parlant de lui-même?

Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,
Cum ridere voles, Epicuri de grege porcum (1).

Que notre idéaliste comprenne et sache une bonne fois que, dans toute la France, il ne trouvera pas deux disciples qui s'attachent constamment à lui. Terminons ce chapitre en répétant ces paroles si exactes de la *Revue des Deux-Mondes* et qui résument le système que nous combattons : *Scandale, absurde, folie, néant, fermentation putride,* corruption, immoralité, dégradation !!

(1) Horace, liv. I, *Epître* IV.

CHAPITRE V.

A quelles classes de la société peuvent plaire les doctrines des rationalistes?

Cette question n'est pas bien difficile à résoudre. Il est assez clair que tout homme qui veut satisfaire une passion, prêtera volontiers l'oreille à cette doctrine : car ce qui trouble, tourmente et agite ceux qui veulent commettre ce que nous appelons un crime, et ce que les idéalistes appellent une chose indifférente, c'est moins la crainte de la justice des hommes que la pensée de la vengeance divine. Dites-moi donc pourquoi les criminels tremblent à la vue de l'échafaud! Ce n'est pas la pensée de la mort qui les épouvante : ils l'ont affrontée si souvent ! Ce qui les remplit de terreur et d'effroi, c'est l'idée d'un Dieu juste ; ce sont les remords de leur conscience qu'ils ont cherché en vain à étouffer. Voilà le mystère. Mais M. Renan d'un seul coup les débarrasse de cette crainte. C'est un bonheur qu'il ne puisse pas réussir : car nous n'aurions plus un instant de repos; nous serions bientôt dépouillés et assassinés ; et peut-être serait-il la première victime de ses funestes doctrines. Il est facile de voir par là quels sont les hommes à qui son système peut sourire : nous allons faire passer sous les yeux de nos lecteurs les principales classes de la société humaine qui seraient heureuses de faire prévaloir cette nouvelle religion.

Il est des hommes auxquels on donne un nom qui est une sanglante injure, d'après les idées généralement reçues chez toutes les nations. Vous comprenez ce que je veux dire. Pourtant si vous voulez que j'appelle les choses par leur nom véritable, j'y consens. Eh bien, si l'on disait à un

honnête homme, à un homme de cœur, à un homme de condition même ordinaire, à un simple ouvrier, qu'il est un *voleur*, son sang bouillonnerait dans ses veines, et vous verriez les larmes lui découler des yeux ; il n'oublierait pas de longtemps cette insulte, et elle l'empêcherait de goûter les douceurs du sommeil pendant bien des nuits. M. Renan a trouvé, a inventé une sorte d'opium, une nouvelle panacée pour calmer tous les préjugés et pour annuler les lois divines et humaines qui tendent à réprimer tous les désordres. S'il y a une chose certaine et évidente au monde, c'est bien celle-là. En effet, si les idées de nos philosophes étaient adoptées, qu'arriverait-il? il n'y aurait plus de justice, plus de lois, plus de conscience. C'est une conséquence nécessaire, rigoureuse et claire, qui découle des principes qu'ils ont admis. Car s'il n'y a pas de Dieu, s'il n'y a pas de Providence, s'il n'y a pas de peines ni de récompenses dans une autre vie, la vertu n'a plus de motif d'être ; et, de plus, aucune puissance n'a le droit de commander sur la terre : chaque homme peut tout faire ; il n'a d'autre maître que lui-même ; il pourra se soumettre aux volontés des autres, mais aussi il pourra les fouler aux pieds : cela est évident comme la lumière du jour.

Écoutez sur ce point un homme qui ne peut être suspect. Le fameux incrédule Bayle a dit : « Celui qui ne craint pas « Dieu est capable de la plus grande scélératesse qui se « puisse concevoir, et si Dieu ne fait des miracles pour le « convertir, c'est un homme qui se portera à toutes les « scélératesses qu'il sera en son pouvoir de commettre (1). » Vous le voyez, d'après cette belle religion de nos modernes réformateurs, la société deviendrait un épouvantable chaos ; il n'y aurait plus d'autre loi que celle du plus fort. Nous verrions renaître ces temps malheureux où les peuples pillaient les autres peuples. La terre serait bientôt couverte

(1) *Pensées diverses*, p. 167.

de nouveaux Attilas qui parcourraient l'univers pour le plaisir de le ravager. Le fils volerait son père, la femme son mari, le serviteur son maître; tout serait dans une affreuse confusion. N'allez pas dire que les lois civiles arrêteraient ces désordres; car toutes les lois humaines reposent sur l'idée d'un Dieu juste et d'une Providence. Constituer un État sans ces principes, c'est vouloir bâtir, comme le dit Plutarque, une maison dans les airs. Ces vérités sont encore démontrées par toute l'histoire; et nous défions de trouver une seule peuplade, une seule ville qui ait existé dans d'autres conditions. Un homme, une famille, une cité, une société qui a perdu l'idée de Dieu descendra au-dessous des peuples les plus barbares, au-dessous des animaux sauvages; car ceux-ci ont encore leur instinct pour se conduire, avantage qui manque à l'homme arrivé à ce degré d'avilissement. Ainsi le pillage, les rapines, le vol, la ruine dans l'univers, dans les cités, dans les familles, voilà la première conséquence de cet admirable système. Cette charmante doctrine peut sourire aux voleurs de tout genre, à ceux qui s'abreuvent du sang des malheureux et qui emploient pour arriver à leurs fins la force et la violence; à ceux qui ruinent les familles légalement et les plongent dans la plus affreuse misère par la ruse, la finesse et la fourberie; ces sortes d'hommes, je le comprends, seront disposés à dresser une statue à M. Renan et aux rationalistes. Il n'y a pas là de quoi être bien fier.

Assurément le vol est un mal, un désordre; il suffirait pour mettre la plus étrange confusion dans toutes les familles, dans les cités, dans les provinces et dans toute la société. Si cette doctrine insensée venait à se répandre, il n'y aurait plus un instant de sécurité dans le commerce, dans les relations sociales; les pères seraient toujours en guerre avec leurs enfants, les frères avec les frères, les sœurs avec les sœurs, les femmes avec leurs maris, les

voisins avec les voisins, les amis avec les amis, les nations avec les nations, et tous les hommes entre eux. Cependant, quelque grand que soit ce désordre, il en est de plus grands encore. Ceux qui ont des sentiments d'humanité et de bonté, ceux qui ont l'âme sensible et compatissante, s'étonnent qu'il y ait des hommes assez féroces pour tremper leurs mains dans le sang de leurs semblables, pour voir palpiter et expirer leurs victimes sous leurs coups, au milieu des convulsions, des angoisses et des plus affreuses douleurs; ils s'étonnent que ces cœurs barbares puissent entendre sans attendrissement, avec froideur et impassibilité, les cris, les gémissements, les sanglots et les supplications de ces infortunés; pourtant ce sont des faits qui ne sont malheureusement que trop fréquents. Mais qui peut arrêter la main des assassins? Est-ce cette religion que nous prêche M. Renan, cette religion qui ne reconnaît d'autre dieu que la nature, cette religion qui conserve avec adresse et astuce le nom de la divinité et qui en supprime la réalité, cette religion qui laisse de côté l'individualité de Dieu et ses perfections? Est-ce cette religion qui fait de l'Être suprême une momie, un simulacre sans yeux, sans oreilles, sans intelligence, sans justice, sans cœur et sans bonté?

Voltaire va nous le dire : « Celui qui ne redoute pas la « justice divine, s'il peut compter sur l'impunité de la « part des hommes, vous assassinera philosophiquement, « pour vous voler votre argent. Il vous pilera dans un mor- « tier, s'il y trouve son intérêt. Les prières les plus tendres, « les plus forts raisonnements ne peuvent pas plus sur lui « que sur un loup affamé. »

Ce que nous venons d'avancer est prouvé par des faits innombrables. Vous me direz peut-être que ceux qui admettent nos principes se laissent aussi aller à bien des crimes; cela n'est que trop vrai; mais la différence est infinie. Combien de fois ceux-ci ne sont-ils pas arrêtés et

retenus par la crainte de Dieu! Combien n'en est-il pas qui, après avoir commis des crimes, s'efforcent de les réparer! Vous ne trouverez jamais ces sentiments dans l'impie. Voulez-vous des preuves? Comparez Théodose à Néron, David à Tibère, Constantin à Caligula, et vous comprendrez que je reste dans la vérité lorsque je dis que la différence est infinie.

Il s'est passé dernièrement un fait que nous pouvons rapporter ici, et qui peut servir à démontrer de plus en plus la vérité. Un homme comparaissait il y a quelque temps devant les tribunaux ; il avait exercé impunément pendant plusieurs années, en France, une singulière industrie ; il y a peu d'exemples semblables dans les annales judiciaires.

Cet industriel d'une nouvelle espèce habitait les environs de Lyon. Il tendait des piéges à d'infortunées créatures, et plusieurs y ont été prises. Il se rendait fréquemment dans la grande cité et se disait chargé de chercher des bonnes ou des servantes pour les placer dans les châteaux environnants. Dès que les conditions étaient fixées, il convenait du jour du départ et il s'empressait de venir à leur rencontre. Il avait eu soin de leur recommander d'emporter tous leurs effets. Il se montrait à leur égard plein de complaisance et de bonté. Il les aidait à porter leurs fardeaux et en prenait la plus grande partie; il paraissait même le faire avec empressement et de bonne grâce. Ses victimes tombaient dans le piége et le suivaient sans défiance. Au lieu de suivre les chemins ordinaires et fréquentés, il prenait des routes détournées et désertes; c'était, disait-il, afin d'arriver plus promptement à destination. Il avait pris d'avance toutes ses mesures; tout était calculé avec soin, afin de venir à bout de ses desseins sans danger pour lui; il traversait des bois d'une grande étendue, des espèces de forêts; il s'enfonçait avec ces malheureuses dans des sentiers écartés où il n'avait pas à craindre de rencontrer de regard humain, ni de témoin du

crime qu'il voulait commettre. Dès qu'il avait amené ces infortunées dans les lieux solitaires et loin de toute habitation, tout lui devenait facile. Que fera une pauvre femme déjà à moitié morte de peur contre un homme féroce, robuste, et qui avait eu soin de prendre des armes en cas de besoin? Il en est sans doute qui auront essayé de fuir ; mais l'épouvante et la terreur glaçaient leurs sens et leur ôtaient les forces; elles demeuraient immobiles et tombaient évanouies auprès de leur bourreau. D'autres ont eu recours aux larmes, aux supplications, aux promesses; elles se sont efforcées de l'attendrir et de lui toucher le cœur; elles ignoraient qu'elles étaient tombées entre les mains d'un monstre; un agneau aurait plutôt touché un tigre affamé. D'autres enfin qui avaient plus d'énergie, voyant tout espoir perdu, recueillaient toutes leurs forces, essayaient de lutter et de vendre chèrement leur vie; mais, hélas! la lutte ne pouvait pas être longue. Il les étouffait, les assommait ou les égorgeait, c'était bientôt fait. Il paraît qu'il avait plusieurs manières de se défaire de ses victimes. Cela dépendait du genre de personnes qu'il avait devant lui; il n'avait recours à ses armes secrètes que dans l'extrême nécessité ; il craignait sans doute que des traces de sang ne vinssent le trahir. Ce monstre se livrait depuis longtemps à cet affreux métier, lorsqu'on commença à concevoir des soupçons sur lui. Plusieurs de ces infortunées avaient disparu, et on ignorait ce qu'elles étaient devenues. Il en est qui avaient été assez heureuses pour échapper à ses piéges. Après l'avoir suivi quelque temps, elles refusèrent de s'engager dans les chemins écartés; elles prirent la fuite, lorsqu'il était encore temps et donnèrent son signalement. On fit des recherches très-actives; et bien qu'il eût pris des précautions infinies pour échapper aux regards des hommes, la Providence ne permit pas que de tels crimes restassent impunis, même sur la terre. Il avait enterré ses victimes à peu de distance les unes des

autres; il avait à son usage un petit cimetière; il avait eu soin de planter des arbres sur le terrain qui cachait les restes de ses victimes. Malgré toutes ces précautions, on ne tarda pas à avoir des preuves de tous les crimes qu'il avait commis. On finit même, à force de recherches, par découvrir l'endroit où il avait caché ces malheureuses. Plusieurs avaient été enterrées toutes vivantes. Quel en était le nombre, on ne l'a jamais bien su; il paraît qu'il était considérable. Cet homme féroce porta sa tête sur l'échafaud. Rien de plus juste.

Mais voici ce que nous devons remarquer dans ce fait et ce qui est essentiel, c'est que ce monstre avait perdu tout sentiment de la Divinité. Ce qu'il faut savoir, c'est que plus un homme perd le sens religieux, non pas tel que l'entendent les idéalistes, mais tel que le comprennent les chrétiens et tel que l'ont toujours compris tous les peuples, plus il devient cruel et barbare; c'est ce que prouve toute l'histoire. Que veut donc M. Renan? Que veulent les rationalistes? Veulent-ils peupler la France de monstres, d'assassins et d'égorgeurs? Veulent-ils multiplier les Dumolards? C'était le nom de l'industriel dont nous venons de parler. Le dieu Adonis, le dieu de Spinosa, du poëte Lucrèce et d'Épicure n'a jamais empêché un crime, ni inspiré une vertu. Ainsi donc les assassins se réuniront volontiers aux voleurs pour élever une statue aux auteurs de ces admirables systèmes Quelle triste gloire!

Les crimes dont nous venons de parler ne sont pas les seuls qui désolent la société; il en est malheureusement beaucoup d'autres qui répandent dans le royaume la consternation et la terreur. Que de passions fermentent dans le cœur humain! Nous pourrions le comparer à un volcan qui cache dans son sein des matières embrasées et qui cherchent à faire éruption au dehors. J'ai connu un homme qui était poursuivi et dévoré par une soif ardente de vengeance;

cette pensée le tourmentait le jour et la nuit. Un concurrent, un ennemi lui avait enlevé une position qui était toute sa fortune et qui faisait sa consolation et son bonheur. Il nourrissait dans son âme le désir de se venger; il avait juré la mort de son adversaire. Une seule considération enchaînait son bras; ce n'était pas la justice humaine qui l'effrayait; il l'envisageait sans trouble et sans crainte; mais ce qui l'épouvantait c'était l'idée de la justice divine; voilà ce qui arrêtait sa fureur : car il croyait à un Dieu et à une Providence, il croyait à des récompenses pour la vertu, à des peines pour les crimes dans une autre vie. Les mêmes circonstances se reproduisent des milliers de fois tous les jours. Quelle sera l'influence du dieu Nature, du dieu Momie, du dieu Adonis pour comprimer ces crimes? Il est évident qu'elle sera nulle. M. Renan veut-il donc repaître sans cesse nos yeux de crimes, d'attentats et de forfaits? Tel serait infailliblement le résultat de son système, bien que ces conséquences soient loin de son cœur.

Il est encore bien d'autres crimes qui montrent jusqu'où peut aller la perversité du cœur humain. Ne voit-on pas des enfants, fatigués du joug de l'autorité paternelle, porter une main sacrilége sur les auteurs de leurs jours? Ils devraient, s'il en était besoin, sacrifier leur vie, s'immoler pour la conservation des jours d'un père et d'une mère, et quelquefois nous en voyons qui ont recours au crime pour se débarrasser de leur présence qui leur est devenue odieuse, parce qu'elle contrarie leurs funestes penchants. Combien n'en est-il pas qui les précipitent dans la tombe avant l'heure marquée par la Providence, afin de jouir plus promptement de la liberté!

Les causes qui donnent lieu aux crimes sont innombrables. Combien d'unions malheureuses et mal assorties surtout de nos jours, où tout est devenu spéculation! Combien de situations pénibles, délicates, et quelquefois affreuses!

Combien de cœurs cruellement déchirés! Combien de déceptions! Que de chaînes pesantes sont traînées dans le silence et le secret! Que de femmes, que de maris trompés dans leur attente, dans leurs espérances! Qu'arrive-t-il dans ces tristes circonstances? Il arrive quelquefois que ces situations pénibles pour des cœurs sensibles font naître des pensées coupables et criminelles, qui jettent bien souvent le trouble dans les familles. Qui pourra calmer ces âmes ulcérées? Sera-ce la doctrine que nous combattons? Jugez-en vous-mêmes; ce système a-t-il jamais enchaîné une passion? A-t-il jamais empêché un crime? Il n'est propre qu'à porter les hommes à tous les excès. La religion chrétienne seule portera le calme et la résignation dans ces âmes affligées.

Il est des hommes dont le cœur semble être une fournaise où s'agitent et se développent la haine, les fureurs, l'envie, toutes les passions. De là les incendies qui, à certaines époques, ont désolé diverses contrées; de là encore les empoisonnements si fréquents, malgré les ressources de la médecine pour en découvrir les preuves; de là les suicides qui déshonorent et désolent tant de familles. Et ces passions viles et sensuelles qui tuent les corps et les âmes, qui paralysent l'intelligence et qui font vieillir avant l'âge tant de jeunes gens, que de maux elles produisent! De là ces trahisons, ces perfidies, ces divisions, ces haines qui sont la source de tant de crimes. Qui enchaînera la fureur des tyrans, qui pourra l'arrêter? Qui pourra inspirer quelque sentiment de crainte aux Néron, aux Henri VIII, aux Tamerlan, et à tous ces hommes qui ont la puissance en main? Sera-ce cette nouvelle doctrine? jamais! mille fois jamais! Lisez l'histoire et prononcez.

Il résulte de ce que nous venons de dire que les tyrans, les incendiaires, les hommes livrés à tous les excès, les empoisonneurs, se réuniront aux voleurs et aux assassins pour tresser des couronnes aux rationalistes.

CHAPITRE VI.

Avis aux hommes d'ordre à l'occasion des ouvrages de M. Renan et des rationalistes.

Quelle a été la pensée de M. Renan lorsqu'il a composé son livre ? Quel but s'est-il proposé lorsqu'il l'a produit au grand jour ? Nous chercherons dans la suite à résoudre ce problème ; mais en attendant que nous fassions des recherches sur ce point, ce que nous pouvons affirmer, ce qui est évident, c'est que ses doctrines, si elles étaient acceptées, auraient les conséquences les plus déplorables et les plus désastreuses. Elles feraient de la société un épouvantable chaos. Nous l'avons déjà prouvé, et ce qui m'étonne, c'est de voir des hommes qui sont amis de l'ordre, considérer ces sortes d'ouvrages avec indifférence et impassibilité. Ils ressemblent à des insensés qui dormiraient paisiblement tandis qu'on mettrait le feu à la maison de leurs voisins, et qui ne s'apercevraient pas que l'incendie va les envelopper eux-mêmes. Je pense que le livre de M. Renan ne peut pas faire beaucoup de mal et qu'il sera bientôt oublié ; mais ces sortes d'écrits, qui paraissent sous mille formes différentes, sont si nombreux, que les amis de l'humanité ne doivent pas rester froids devant un tel spectacle. Il en est des lois sociales comme de celles de la nature. Quelle est la cause de ces inondations qui occasionnent tant de désastres et qui dévastent des contrées florissantes ? C'est le débordement des fleuves ; mais ces eaux accumulées de quoi se composent-elles ? d'une foule innombrable de petites gouttes imperceptibles. Il en est de même de cet océan de doctrines

subversives qui inondent le monde. Chacune d'elles n'est rien ; ce n'est qu'une goutte d'eau, un grain de sable, un atome ; mais toutes ces gouttes d'eau réunies forment une masse effrayante qui peut causer d'affreux ravages. Il est des hommes qui pensent que l'on doit laisser circuler dans le monde toutes les rêveries, toutes les absurdités, toutes les erreurs; que l'on peut laisser attaquer tous les principes, que l'on peut permettre de répandre dans les populations les doctrines qui poussent à tous les crimes, qui autorisent toutes les infamies et qui excitent toutes les passions. La liberté assurément est une bonne chose, mais elle doit avoir ses limites ; il faut admettre ce principe, ou bien abolir toutes les lois civiles, naturelles, divines et humaines.

Ecoutez sur ce sujet un écrivain célèbre : « Il faut le dire, « et on ne le saura jamais assez, tout sort des doctrines, les « mœurs, la littérature, les constitutions, les lois, la félicité « des États et leurs désastres, la civilisation, la barbarie, et « ces crises effrayantes qui emportent les peuples ou qui « les renouvellent, selon qu'il reste en eux plus ou moins « de vie (1). »

Personne assurément ne soupçonnera Machiavel d'exagération sur ce point ; il a dit certaines paroles qu'il faudrait rappeler sans cesse. Cet auteur voue à l'exécration universelle ceux qui ébranlent la religion. Il semble qu'il ne trouve pas d'expression assez forte pour exprimer son indignation et les sentiments dont son âme est pénétrée : « Hommes in« fames et détestables, dit-il, destructeurs des royaumes et « des républiques, ennemis des vertus, des lettres et de « tous les arts qui honorent le genre humain et contribuent « à sa prospérité (2). » Ces paroles sont dures et sévères ; mais je ne fais que citer.

Voulez-vous que je cite une autorité plus imposante

(1) *Essai sur l'Indifférence*, p. 386. — (2) Machiavel, l. I.

encore, écoutez Leibnitz : « Les disciples d'Epicure et de « Spinosa, dit ce grand homme, se croyant déchargés de la « crainte importune d'une Providence surveillante et d'un « avenir menaçant, lâchent la bride à leurs passions bru- « tales, et tournent leur esprit à séduire et à corrompre les « autres ; et s'ils sont ambitieux et d'un caractère un peu « dur, ils seront capables pour leur plaisir ou leur amu- « sement de mettre le feu aux quatre coins de la terre. « J'en ai connu de cette trempe que la mort a enlevés (1). » Ce passage convient à merveille au système de M. Renan, puisque notre idéaliste a pris pour ses divinités, Epicure, Lucrèce et Spinosa ; nous l'avons montré.

Hume, philosophe anglais, a dit : « Cherchez un peuple « sans religion, et si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère « pas beaucoup des bêtes brutes (2). » Nous voyons par là que certains rationalistes, en détruisant la religion, feraient de nous des cannibales, des anthropophages et des Hottentots. Je ne dis pas que telles sont leurs pensées ; mais je soutiens que ce serait là le résultat de leurs systèmes. Vous voyez que non-seulement tous les protestants, tous les catholiques, mais une fois de plus les incrédules, comme Voltaire, Rousseau, Bayle et beaucoup d'autres, sont entièrement de notre avis.

Si vous demandiez d'autres autorités et d'autres faits, nous vous en donnerions autant que vous voudriez ; mais je crois que cette vérité est suffisamment prouvée. Cependant nous croyons qu'il ne sera pas inutile de confirmer ce que nous venons de dire par les enseignements de l'histoire.

Parcourez les annales des peuples et vous trouverez toujours que leur prospérité et leurs grandeurs ont été en proportion de leur respect pour les principes religieux ; nous

(1) *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain.*
(2) *Hist. de la Religion.*

avons prouvé que la ruine,la décadence des royaumes commence lorsque la religion s'affaiblit et s'éteint, et bientôt après toutes les calamités, la guerre, les discordes, les dissensions viennent achever la dissolution. Voyez la Grèce qui acquit tant de gloire et qui donna le jour à tant de grands hommes ; comment est-elle descendue si bas, après s'être élevée à un si haut degré de gloire ? La doctrine d'Epicure a contribué plus que tout le reste à cette décadence. Et quelle fut la cause des maux épouvantables et des affreux ravages dont l'empire romain fut le théâtre pendant plusieurs siècles ? Comment cette prodigieuse puissance s'est-elle affaissée dans la boue ? Montesquieu vous apprendra que le poison qui a tué insensiblement ce corps si robuste, c'est encore le système d'Epicure. Jetez les regards sur l'univers, interrogez toutes les ruines, tous les débris que vous rencontrerez, et la réponse sera toujours la même.

Parmi les faits innombrables qui montrent combien l'absence des principes religieux est funeste aux nations, il en est un dont nous avons été les témoins et qui peut nous instruire plus éloquemment que tout ce que nous pouvons dire, je veux parler des excès et des crimes qui ont eu lieu en France pendant la grande révolution. Jamais peut-être, depuis que le monde existe, on n'avait vu autant de ruines amoncelées, autant de massacres commis pendant un si faible espace d'années. Jamais peut-être scènes plus épouvantables n'avaient désolé un pays. Nous avons vu des armées de cannibales, des hommes sanguinaires et féroces se répandre sur le sol de notre patrie comme des oiseaux de proie, comme des tigres affamés qui déchirent et dévorent pour le plaisir de déchirer et de dévorer. On aurait pu arborer le drapeau noir sur tous les clochers de la France, et même sur toutes les habitations ; car à peine y avait-il une seule maison qui n'eût à pleurer quelque victime ; et bien

des familles avaient entièrement disparu et étaient anéanties. Elles s'étaient éteintes comme un petit feu dans les angoisses, dans les tortures et le désespoir.

Ecoutez ce que nous raconte là-dessus un historien : « Les prisons ne suffisaient plus à contenir l'immense « population des captifs que la loi des suspects arrachait à « leurs demeures. Un décret composé de soixante-qua- « torze incriminations nouvelles et successivement accrues « de tous les soupçons rêvés par l'ombrageuse imagination « des délateurs, devint l'arsenal le plus complet d'arbitraire « qui jamais fut mis aux mains du pouvoir. Tous les sus- « pects devaient être mis en état d'arrestation sur le terri- « toire de la république ; et savez-vous ce qu'on entendait « par ce mot ? Le voici : 1° Sont déclarés suspects tous « ceux qui par leur conduite, leurs écrits, ou leurs propos, « se sont montrés partisans de la tyrannie ou de la fédéra- « tion, et ennemis de la liberté (cela voulait dire tous les « modérés) ; 2° suspects ceux qui ne peuvent pas justifier « de leurs moyens d'existence et de l'accomplissement de « leurs devoirs civiques ; 3° suspects ceux à qui on aura re- « fusé des certificats de civisme ; 4° suspects les ci-devant « nobles, les pères, mères, fils, filles, frères, sœurs, maris, « femmes, agents d'émigrés, qui n'ont pas constamment ma- « nifesté leur attachement à la révolution ; 5° suspects les « hommes de cour, les hommes de loi ; 6° suspects les prê- « tres ; 7° suspects les banquiers, les étrangers, les agioteurs ; « 8° suspects les hommes plaintifs de tout ce qui se fait en « révolution, suspects les hommes affligés de nos succès. « 9° Un dernier article qui suppléait à toutes les omissions « déclarait suspects les hommes purs, et autorisait les tribu- « naux à emprisonner ceux qui auraient été acquittés. Les « maisons nationales, les hôtels confisqués, les églises, les cou- « vents furent convertis en maisons de détention. La peine de « mort multipliée à proportion de cette multiplication de

« crimes vint, d'heure en heure, armer les juges du droit de « décimer les suspects.

« Proscrire et tuer contre toutes les lois et contre toute jus- « tice, inonder de sang les échafauds ; livrer non des accusés « aux tribunaux, mais des victimes aux bourreaux ; com- « mander des jugements au lieu de les attendre ; donner « aux citoyens leurs ennemis pour juges ; encourager les « délateurs ; jeter aux assassins les dépouilles des suppliciés ; « emprisonner et immoler sur de simples soupçons ; tra- « duire en crime les sentiments de la nature ; confondre les « âges, les sexes, les vieillards, les enfants, les femmes, la « mère, la fille dans les crimes prétendus et souvent ima- « ginaires des pères, des maris, des frères, ce n'est plus « dictature, c'est persécution ; tel est le caractère de la « Terreur ; sa mémoire sera souillée du sang que l'histoire « remuera éternellement sans pouvoir l'effacer jamais sur « son nom (1). »

Que de scènes atroces, dignes de cannibales altérés de sang, ont eu lieu à Paris et dans les provinces ! Quatre mille femmes, enfants, jeunes filles furent massacrées et outragées à la Salpêtrière par des monstres à figure humaine ; et pour quel motif ? Ils n'avaient pas même le plus léger prétexte ; leur seul motif, c'était la soif du sang. Les victimes tombaient par milliers sous les coups de sicaires ; les maisons de détention, qui étaient innombrables, étaient encombrées de cadavres immolés à la fureur d'une armée de brigands. Tous les rangs, toutes les conditions, tous les âges étaient confondus. A Nantes, deux ou trois mille femmes et enfants furent jetés dans des cachots infects, où leurs bourreaux les laissèrent mourir de faim et de misère ; ils prolongèrent ainsi l'agonie de leurs victimes ; comme si ce n'était pas assez de les faire mourir une fois, ils avaient le secret de

(1) Lamartine, *Girondins*.

multiplier leurs supplices et leurs souffrances. Que de massacres affreux resteront à jamais enveloppés dans les ténèbres d'une nuit profonde ! Pendant plusieurs années des flots de sang innocent coulèrent sur tout le sol de la France. Les nobles, les prêtres furent proscrits ou exterminés ; la bourgeoisie ne fut pas ménagée elle-même ; il sortit du peuple diverses factions qui se firent une guerre à mort ; tous les jours ils s'occupaient à se dévorer mutuellement. On les voyait tour à tour monter à l'échafaud. La mort était devenue une sorte de jouet et de passe-temps ; on faisait couler le sang humain comme de l'eau. Mais quelle était la cause de ces cruautés ? Lisez avec attention le récit de ces événements lamentables, et vous verrez que tous ces assassins avaient puisé leurs doctrines dans les livres irréligieux et impies ; ils niaient la providence, la justice de Dieu. Dès lors tous les forfaits devenaient pour eux un amusement. Ce mot est vrai à la lettre. Est-ce que Carrier entouré de courtisanes ne contemplait pas du haut d'un balcon, avec une joie féroce, les noyades d'une foule d'innocents ? Les flots de sang qu'il versait étaient comme l'assaisonnement de ses mets. Chaumette, un des plus extravagants, avait fait écrire sur toutes les tombes des cimetières de Paris, ces mots : *sommeil éternel*. Est-il étonnant que ces impies se soient livrés à toute la fureur de leurs passions ? Mais ils étaient donc athées ? Pas le moins du monde. Ils s'efforçaient de le devenir, et ils cherchaient à répandre autour d'eux leurs affreux systèmes. Voulez-vous des preuves qu'ils n'étaient pas athées ; examinez-les à leurs derniers moments. Voyez un des plus féroces, Collot-d'Herbois, qui nageait dans la joie en contemplant le sang couler par torrents ; voyez ce fameux démagogue sur le point de mourir ; écoutez-le invoquant Dieu et implorant l'assistance de la Vierge Marie, et vous serez persuadés qu'ils n'étaient pas athées, mais qu'ils voulaient le devenir ; ils étouffaient en eux le senti-

ment de la Divinité, et cela suffisait pour produire ces épouvantables excès.

Maintenant, si ma faible voix pouvait se faire entendre au loin, si je pouvais parler à toutes les classes de l'empire et de la société tout entière, aux empereurs, aux rois, aux hommes d'État, aux législateurs, aux magistrats, aux nobles, aux bourgeois, aux ouvriers, aux pères et aux mères de famille, aux jeunes gens, aux jeunes filles, à tous les âges, à toutes les conditions, je leurs dirais : Prenez garde ; vous marchez sur le bord d'un abîme qui est caché à vos yeux et couvert de fleurs. Ce qui m'épouvante, ce n'est pas le livre de M. Renan ; ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer ; mais ce qui peut devenir effrayant, c'est ce déluge de livres impies qui inondent la France et toute l'Europe, et qui sapent tous les principes. Que l'histoire vous fasse ouvrir les yeux : les rois se sont joués avec les doctrines subversives, et les rois, les princes et les reines ont gémi dans les cachots, et porté leurs têtes sur l'échafaud. La noblesse avait fait alliance avec l'irréligion, et la noblesse fut proscrite ou exterminée : la bourgeoisie avait souri au règne de la raison pure, et la bourgeoisie a payé bien chèrement cette illusion ; le peuple toujours bon, mais mobile, s'est laissé séduire par des espérances chimériques, et il a été cruellement puni par la famine, par des malheurs incalculables, par l'invasion étrangère, par des torrents de larmes et par les flots de sang qu'il a versés sur les champs de bataille, et par la guerre civile et étrangère qui a fait périr des millions de jeunes gens, l'espérance et la joie de leurs parents.

Prenez donc garde : si vous laissez pénétrer dans la nation et autour de vous ces systèmes incendiaires et dévastateurs, vous préparez pour vous et pour vos enfants des angoisses, de grandes douleurs, des larmes amères ; vous creusez sous vos pas des gouffres où tôt ou tard, à une heure que vous ne connaissez pas, vous serez précipités avec ce que vous

avez de plus cher au monde. N'attendez pas que le mal soit sans remède; arrêtez l'incendie à son origine et lorsqu'il en est temps encore.

CHAPITRE VII.

Avis aux pères et aux mères de famille sur le même sujet.

On se plaint de toutes parts de voir fouler aux pieds les liens qui unissent les diverses parties de la société. Les lois les plus saintes et les plus sacrées sont trop souvent méprisées. Combien de parents gémissent de l'ingratitude et quelquefois de la perfidie et de la cruauté de leurs enfants! ils sont abreuvés de chagrin par ceux qui devaient être leur consolation et leur appui. Si le mal va toujours en croissant, il arrivera un moment où tout respect disparaîtra du milieu des nations.

On a commencé par déverser le mépris sur l'autorité civile. Il n'y a plus guère aujourd'hui que la force qui maintient l'ordre parmi nous. Si vous calculez le nombre des soldats qui sont sous les drapeaux, des employés du gouvernement et de ceux qui de près ou de loin se rattachent au pouvoir, vous connaîtrez la vérité de cette proposition. Où est aujourd'hui dans les enfants cette vénération, cette espèce de culte qu'ils manifestaient pour les auteurs de leurs jours? Tout cela a disparu, ou du moins il en reste bien peu de traces. Et la famille, dans son ensemble, qu'est-elle devenue? Autrefois c'était une chose bien grande et bien belle. De nos jours, n'est-ce pas souvent un joug qu'on cherche à secouer, un esclavage auquel on cherche à échapper par mille moyens? Et si la loi n'était pas là pour mettre un frein

aux passions, on verrait des choses bien plus tristes encore.

L'autorité civile ne se soutient guère que par la force, celle de la famille par la crainte de la loi et par les bienséances sociales ; il restait au moins jusqu'à notre époque un lieu plus élevé et plus puissant, la religion ; il restait Dieu, sa providence, sa justice ; mais si cette colonne sur laquelle repose l'édifice social vient à manquer, il faut s'attendre à des malheurs et à des catastrophes qui glaceront d'épouvante et d'effroi ceux qui en seront les témoins. Cependant on cherche à renverser cette dernière digue ; ceux qui s'acharnent à la détruire ne voient pas l'abîme qu'ils creusent sous leurs pieds, j'aime à le croire. Ils ressemblent à ces écrivains du XVIII[e] siècle, qui, sous prétexte de réformer quelques abus, sapèrent les bases de la société : tous n'ont pas voulu et n'ont pas prévu les malheurs dont ils ont été en partie la cause. Il en est de même de ceux de notre époque ; tous n'aperçoivent pas le gouffre où ils nous poussent ; mais les hommes éclairés et intelligents peuvent-ils à cette vue rester froids et indifférents ? Ne doivent-ils pas unir tous leurs efforts pour sauver ces aveugles et ces insensés qui courent à leur perte tête baissée, et pour préserver la société des maux qui la menacent ? C'est là une pensée qui doit préoccuper toutes les classes d'un royaume ; mais elle convient plus spécialement aux pères et aux mères de famille. Les parents ont surtout à cœur le bonheur, l'avenir, et la prospérité de leurs enfants : c'est là l'objet de leurs travaux, de leur sollicitude. Mais qu'ils sachent donc que si l'éducation de la jeunesse n'est pas appuyée sur des principes solides de religion, ils ne peuvent s'attendre qu'à de cruelles déceptions. Des milliers de faits viennent confirmer tous les jours ce que nous avançons. Quelle est la cause la plus ordinaire de ces désordres si fréquents qui portent la tristesse et la désolation dans tant de familles ? l'absence des principes religieux.

Pourquoi voyons-nous trop souvent des enfants oublier totalement leurs devoirs les plus essentiels envers leurs parents? Pourquoi en est-il qui abreuvent de chagrin et font mourir à petit feu dans les larmes et la douleur ceux qui leur ont donné tant de preuves d'un dévouement sans limite? Pourquoi voyons-nous tant de familles désolées, humiliées et quelquefois déshonorées? Pourquoi voit-on même des enfants assez dénaturés pour abréger la vie de ceux à qui après Dieu ils doivent tout ce qu'ils sont, et ne pas être épouvantés de l'odieuse qualification de parricides? Comment tant de fortunes dissipées d'une manière déplorable? Pourquoi tant d'excès qui usent le corps, éteignent les plus nobles facultés de l'homme et quelquefois conduisent prématurément au tombeau tant d'infortunés? A toutes ces questions et à mille autres semblables, il n'y a qu'une réponse possible; le seul remède à tous ces maux, c'est la religion; voilà ce que disent l'histoire et l'expérience de tous les jours. Elle seule peut éteindre, calmer et modérer les passions, et par là même mettre l'ordre dans la société. Voulez-vous que je vous cite des autorités qui ne sont pas suspectes? rien de plus facile.

Rousseau a dit : « J'ai cru longtemps qu'on peut être « vertueux sans religion, je suis bien désabusé. « Voltaire exprime à sa manière la même pensée : » Le paganisme, « a-t-il dit, a produit un sage, le christianisme en produit « tous les jours des milliers, sans qu'on y pense. » On ne peut pas faire un plus grand éloge de la religion chrétienne. Ces paroles nous montrent quelle est sa puissance pour nous détourner du vice et pour nous exciter à la vertu. Et Machiavel n'appelle-t-il pas ennemis des hommes les écrivains qui attaquent la religion ? Montesquieu et mille autres ne sont-ils pas du même sentiment? S'il vous faut des faits pour confirmer ce que nous venons de dire, ils ne nous manqueront pas; nous serons plutôt embarrassés sur le choix, ils

se multiplient tous les jours autour de nous d'une manière effrayante.

Une dame écrivit un jour à Rousseau et lui fit des reproches violents et amers ; voici à quelle occasion. Elle avait eu le malheur de prendre à la lettre et au sérieux le plan d'éducation que ce philosophe a tracé dans son *Emile*. Il y donne le conseil de laisser la nature se développer par elle-même, de ne pas réprimer les instincts de l'enfance, et de ne lui parler de Dieu que vers l'âge de quinze à seize ans. L'éducation dirigée d'après ces idées avait produit les résultats les plus funestes et les plus déplorables. Les passions étaient devenues impérieuses, indomptables ; le caractère était emporté et ne pouvait plus supporter la plus légère observation ; la moindre résistance irritait cette nature accoutumée à suivre en tout ses caprices. Cette mère infortunée payait bien cher sa coupable crédulité ; et ce qu'il y avait de plus triste, c'est que le mal paraissait sans remède. Ses rêves de bonheur s'étaient changés en désespoir, et l'avenir se présentait à elle sous un aspect plus sombre encore. Elle voyait se vérifier en quelque sorte pour elle ce que dit un philosophe : « Si vous trouvez un peuple sans religion, soyez sûrs « qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes. » Quelle déception pour une mère! au lieu d'un fils bon, aimable, vertueux, doué de toutes les qualités d'esprit et de cœur qui font un jeune homme accompli, de se voir entourée d'une sorte d'être sauvage. Voilà ce que peut faire la philosophie. Mais si le système de Rousseau a été si funeste, quel serait l'effet des idées de certains rationalistes qui, non-seulement bannissent Dieu de l'éducation jusqu'à seize ans, mais qui l'éloignent complétement de la société? Il peuplerait le monde de Dumolards, qui vont à la chasse des pauvres servantes comme nous chassons le gibier dans les forêts, et qui enterrent de sang-froid leurs victimes toutes vivantes. M. Renan, sans le vouloir sans doute, remplirait le monde de Nérons qui

empoisonnent leurs frères, leurs parents, leurs femmes, leurs amis et assassinent leurs mères. Tel sera toujours nécessairement le résultat d'une éducation d'où l'on a banni l'idée d'une Providence, l'idée d'un Dieu juste. Bayle n'a-t-il pas dit que tout homme qui ne craint pas Dieu est capable de toutes les scélératesses ? Voltaire n'a-t-il pas aussi souvent tenu le même langage? Sur ce point tous les hommes sont donc à peu près unanimes.

Que de scènes affreuses viennent quelquefois désoler les familles et porter l'épouvante dans la société! N'avons-nous pas vu les palais des grands devenir les théâtres des plus grands crimes? N'a-t-on pas vu il y a peu d'années des hommes du plus haut rang avoir recours aux moyens les plus cruels pour se défaire de leurs épouses devenues odieuses ? N'a-t-on pas vu des parents manquer au respect qu'ils doivent à leurs enfants et subir devant les tribunaux des condamnations flétrissantes? Que de jeunes gens, que de jeunes filles, pour échapper à une peine de cœur, se donnent la mort et plongent leur famille dans les larmes ! Combien de faits de ce genre se passent tous les jours autour de nous ! Qui pourra donc arrêter tous ces désordres ? comment calmer tant de passions ? quel remède à tant de maux qui désolent tant de familles honorables ? Il n'y en a qu'un seul qui soit efficace ; nous l'avons indiqué, c'est la religion.

Combien de situations pénibles dans le monde ! Combien d'unions malheureuses ! Il faut avouer qu'il est bien douloureux d'avoir rêvé une félicité parfaite et de voir toutes ses espérances s'évanouir comme un songe, et c'est une pensée bien triste que de savoir qu'on est condamné à traîner des chaînes fort pesantes et à subir toute sa vie une sorte d'esclavage....... Combien de personnes tombent dans l'indigence, dans l'abaissement, après avoir vécu dans l'opulence et dans les grandeurs ! Dans toutes ces circonstances et dans mille autres semblables, des pensées de suicide et

des désirs coupables se présenteront quelquefois à l'esprit... Voilà un homme qui veut à tout prix arriver à un but ; mais un concourrent qui s'oppose à ses projets et lui barre le passage, vient détruire toutes ses espérances et suspendre sa marche triomphante ; qui enchaînera sa fureur ? Sera-ce le système des rationalistes ? Quel mal peut-il y avoir à suivre des lois inflexibles ?

Les épicuriens ne reconnaissent qu'un Dieu, c'est leur plaisir. Leibnitz n'a-t-il pas dit que ceux qui ne craignent pas la justice de Dieu sont capables de mettre le feu aux quatre coins du monde pour satisfaire quelque passion ? Bayle et les autres incrédules n'ont-ils pas exprimé clairement la même pensée? Il est donc démontré que la doctrine des rationalistes, en détruisant la crainte de la justice divine, déchaîne toutes les passions, excite à tous les crimes, tend à mettre dans l'univers la confusion et le désordre, et, ce qui est plus dangereux encore, sanctifie tous les forfaits. Ce système par conséquent est aussi funeste à la prospérité des royaumes qu'au bonheur des familles.

Il y a quelques années il s'est passé un fait triste et instructif à la fois ; il peut trouver ici utilement sa place. Une femme, qui était philosophe et qui avait embrassé quelques-unes des idées des rationalistes, avait une fille qu'elle élevait dans les mêmes principes. Elle lui laissait lire tous les romans ; elle croyait que c'était le moyen le plus sûr de lui former l'esprit et le cœur. Comme elle avait autrefois usé largement de sa liberté, elle permit à son enfant de se livrer presque à tous ses instincts.

Elle se souciait peu des principes religieux ; c'était à ses yeux quelque chose de trop commun et de trop ancien ; il lui fallait des idées plus piquantes et plus nouvelles ; elle trouvait tout cela dans les plus détestables romans de notre époque. Cette jeune fille élevée de la sorte parvint à l'âge de seize ans sans avoir trop fait parler d'elle. Mais alors elle

crut pouvoir disposer d'elle-même; elle était persuadée qu'elle en avait le droit, d'après les maximes qu'elle avait puisées dans ses livres. En conséquence, elle contracta un mariage secret. L'union existait déjà depuis longtemps lorsque l'affaire commença à se divulguer. La mère fut irritée et rompit cette alliance qui la déshonorait. Cependant une chose pouvait l'embarrasser singulièrement : de ce mariage un enfant devait naître prochainement. Mais est-ce qu'une mère philosophe, qui a adopté les idées des panthéistes, est jamais à court de ressources? Quand il naît des animaux qu'on ne veut pas élever, on les étouffe et on les enterre, sans formalités, et sans la permission du maire ou de l'adjoint; pourquoi n'en serait-il pas de même d'un petit garçon ou d'une petite fille? Est-ce que la forme peut y faire quelque chose? Quelle simplicité! Que cet être qui vient de faire son entrée dans le monde porte tel nom ou ait une telle figure, peu importe pour un panthéiste qui raisonne; pourquoi ces distinctions entre l'homme et les autres animaux? Ce sont là pour certains philosophes de vieilles idées dont il faut débarrasser le monde. Ils veulent pousser l'égalité jusqu'aux plus extrêmes limites. Ainsi raisonnait cette mère panthéiste; elle était conséquente avec elle-même. Mais ce qui est fâcheux, c'est que les lois ne sont pas encore a cette hauteur; les tribunaux ne sont pas encore panthéistes. Ce progrès-là n'est pas encore réalisé. Un beau jour les gendarmes vinrent, au nom de la loi, sonner à la porte de la grande dame. L'affaire suivit son cours; après de longs débats qui ont retenti dans toute l'Europe, cette mère infortunée se vit forcée de quitter son beau château, ses robes de soie, ses chaussures élégantes, ses chapeaux éclatants, ses magnifiques équipages, pour aller habiter pendant vingt ans la sombre cellule des criminels; elle endossa la triste camisole, le bonnet maudit et la misérable chaussure des forçats. Que de larmes n'a pas versées cette infortunée! Que

de gémissements elle aura poussés au souvenir de sa famille déshonorée ! Voilà où conduisent trop souvent les doctrines des philosophes ; et n'allez pas croire que ces faits soient isolés ; ils ne sont malheureusement que trop fréquents. Que ceux qui seraient tentés d'adopter ces principes commodes et funestes s'instruisent par ces exemples.

Je vais terminer ce chapitre en vous rapportant un fait qui servira à confirmer ce que nous avons dit : M. de Mairan, de l'Académie des sciences, raconte qu'il avait connu à Béziers un philosophe qui voulait tout réduire, comme nos idéalistes, aux lois de la nature, et élevait ses enfants, deux garçons et une fille, dans ses opinions ; il leur inspirait du mépris pour les idées généralement reçues. Il les portait à se conduire par les lumières de la raison pure et à s'affranchir de ce qu'il appelait des préjugés. Cependant comme il était lui-même beaucoup meilleur que sa doctrine et mieux inspiré par son cœur que par son esprit, il corrigeait ses préceptes par ses exemples. Il fut donc longtemps à s'apercevoir du vice d'immoralité dont il avait empoisonné l'éducation de ses enfants ; mais enfin arriva pour eux l'âge des passions : il fut celui de l'indépendance. Le père se hâta de les émanciper. Ils voulurent se marier tous les trois à leur fantaisie, et rien n'était plus naturel. Ils en donnaient cette grande raison : c'est ainsi que les animaux disposent d'eux-mêmes ; c'est encore ainsi, ajoutaient-ils, que s'unissent les sauvages. Le père n'eut pas un mot à répliquer.

A peine furent-ils mariés, qu'ils lui demandèrent compte de l'héritage de leur mère, et ils le demandèrent exact et rigoureux. Les lois écrites, principalement dans les cœurs, leur faisaient un devoir de donner à leur père au moins de quoi vivre ; ils crurent faire beaucoup en lui laissant de quoi ne pas mourir. Il voulut leur rappeler le don de la vie, les tendres soins qu'il avait pris de leur enfance, tous les bienfaits de son amour ; tout fut inutile ; ils l'écoutèrent avec

un froid silence, et ils lui demandèrent s'il avait fait pour eux plus que les animaux sauvages ne font pour leurs petits ; si le lion, l'ours, le tigre reprochent à leurs petits de les avoir fait naître, nourris et défendus. Voilà où mène l'oubli des principes religieux.

Cette éducation philosophique, qui déjà fait frémir, se montrera bientôt plus affreuse encore. Tandis que le malheureux père vieillissait dans la misère et l'abandon, son fils aîné, livré aux plus honteux déréglements, fut ruiné. Alors il trouva commode et juste d'user d'industrie pour rétablir sa fortune, et se jeta dans les forêts pour y exercer ses droits de reprise sur les passants. C'était la loi de la nature. Il fut arrêté avec une troupe de moralistes de la même espèce, et ils allèrent périr sur le même échafaud.

La fille, philosophe comme son frère, épousa un homme dont elle fut bientôt lasse, et se souvint de ce principe philosophique, que tout engagement perpétuel est téméraire et tyrannique, et que le droit de liberté naturelle est imprescriptible ; elle usa si largement de cette liberté primitive et inaliénable, qu'il fallut y opposer les grilles d'un couvent. Indignée de sa prison, elle s'en échappa et vint à Paris, où bientôt elle fut jetée dans le triste et honteux asile de la douleur et des regrets... Bicêtre.

Le second des deux fils, en vertu de l'égalité naturelle, avait pris dans le peuple une femme dégagée comme lui de toute espèce de préjugés; de sorte que, philosophe parfait et fort libre dans ses goûts, elle abreuva son mari de chagrins et d'amertume... Un beau jour, elle prit dans le ménage tout ce qu'il y avait de plus riche, et elle alla rejoindre, au port de Marseille, un matelot qu'elle préféra à son mari qui lui était devenu odieux, bien que leurs principes fussent absolument les mêmes.

On s'inquiète de ce que devint le père au milieu des ruines d'une famille déshonorée. Accablé de misère, de

honte et de remords, sa raison s'altéra. Dans son délire, il semblait vouloir se punir, et, cruel envers lui-même, après s'être meurtri le sein et le visage, il nous tendait les bras, dit M. de Mairan, et nous regardait d'un œil qui demandait grâce. Il avait des moments lucides; c'est alors que je l'observais avec plus d'attention, et que je recueillais avec plus de soin les sentiments qui lui échappaient.

« Monsieur, me disait-il, mes enfants! qu'en avez-vous fait? « Je n'en ai plus... c'est moi, oui, c'est moi... Mais j'en suis « puni; dites-leur que j'en suis puni; dites-leur que je suis « leur père... Malheureux père, il les a trompés... il était bon « père; oui, leur père était bon, mais il a perdu ses enfants! « Voyez comme ils m'ont dépouillé! ils m'ont dépouillé, mes « enfants! ah! dites-leur que je leur pardonne.... mais Dieu « que j'ai méconnu, ce Dieu dont je n'ai jamais parlé à mes « enfants, me pardonnera-t-il? où sont-ils? où sont-ils?...Dans « l'abîme! c'est moi qui le leur ai creusé; oui, je l'ai « creusé de mes mains! Ayez pitié de moi; ma malheureuse « tête est perdue, je le sens bien... mais, non, ce n'est pas « maintenant que je suis fou; ah! je l'étais bien davantage « quand je me croyais sage et qu'on m'appelait philosophe. »

Pères et mères, à quelque classe de la société que vous apparteniez, voilà où conduit l'absence des principes religieux; voilà où conduisent tous ces systèmes que nous étudions; voilà où conduit la fausse philosophie, la philosophie de Rousseau; voilà où conduit plus sûrement encore la philosophie des rationalistes. Vous voyez les abîmes ouverts sous vos pas; si vous marchez dans ces routes trompeuses, vous ne pouvez qu'aboutir à des précipices. L'histoire de tous les siècles doit vous servir de flambeau et de lumière.

Si tant de scènes lamentables dont l'histoire est remplie, et qui passent si souvent sous vos yeux, ne vous éclairent pas, tremblez pour vous, tremblez pour vos enfants, tremblez pour cette génération, tremblez pour la société tout entière.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il y a de bon et de neuf dans le livre de M. Renan et dans les écrits des rationalistes.

Le livre de M. Renan contient cinq cents pages, et l'auteur en a consacré cinquante à exposer ses principes. Dans cette partie nous avons cherché inutilement quelque chose de bon; nous n'y avons vu que des erreurs et des affirmations sans preuves.

Tout ce qu'il dit sur les Évangiles, sur les sources où il a puisé, sur les autorités qu'il invoque, tout est faux, arbitraire, absurde ou exagéré; à peine y avons-nous trouvé quelques phrases qui soient exactes sur des questions qui sont assez indifférentes en elles-mêmes; et n'oubliez pas que les hommes les plus éclairés dans ces matières ont porté le même jugement sur ce sujet. Mais en retour nous y avons trouvé beaucoup de choses étranges. On y rencontre beaucoup d'assertions d'une incomparable légèreté. Il y a une foule d'appréciations tout à fait bizarres, des rêveries innombrables; ce sont les expressions des amis mêmes de l'auteur. D'abord, c'est une chose nouvelle que de s'aviser de deviner l'histoire; d'en faire un objet de conjectures, d'art et de sentiment, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué. Deviner l'histoire! quelle plaisanterie! quelle hallucination! quelle absurdité! passez-moi le mot. Quelle nouveauté! comme c'est admirable! quel génie il faut avoir pour s'élever si haut! Ainsi donc, de l'aveu des hommes les plus habiles et les plus désintéressés, il n'y a rien de bon dans l'Introduction, sauf quelques observations de peu d'importance. Voilà ce qui est bien prouvé, bien démontré. Cependant, il est une pensée que j'aime à rappeler souvent, c'est que

nous en voulons aux doctrines seules; nous attaquons les systèmes et non les auteurs; pour ce qui est de messieurs les rationalistes, nous les croyons fort honorables, nous sommes persuadé que toutes ces idées ne sont qu'un jeu de leur imagination; ils composent leurs livres comme on fait une tragédie, une comédie, un roman : voilà ce qui me paraît clair, voilà ce qu'il y a de plus vraisemblable. Ces quelques mots et ce que nous avons déjà dit peuvent vous donner une idée juste de l'Introduction.

Pour ce qui est de l'ouvrage lui-même, je ne m'exprimerai pas dans les mêmes termes; j'avoue qu'il y a du bon et du neuf; il y a là des parcelles d'or cachées dans la boue et le sable. Nous allons vous communiquer là-dessus nos impressions, conformément à la promesse que nous avons faite de dire le bien comme le mal, et d'être juste.

Nous avons trouvé plusieurs fois dans le corps de l'ouvrage des aveux précieux, de belles pensées, des considérations assez exactes; mais la plupart de ces bonnes choses sont gâtées immédiatement par des idées fausses : ce qui produit l'effet d'une liqueur corrosive ou d'une encre noire et épaisse qu'on répandrait sur une robe tout éclatante de blancheur, ou sur une figure aussi charmante qu'aimable. Quel dommage!

Ainsi, notre cher Ernest commence très-bien : Bossuet n'aurait pas mieux dit; voici sa première phrase : « L'événement capital de l'histoire du monde est la révolution « par laquelle les plus nobles portions de l'humanité ont « passé des anciennes religions, comprises sous le nom « vague de paganisme, à une religion fondée sur l'unité di« vine, la trinité, l'incarnation du Fils de Dieu. » Voilà un trait de lumière; mais ensuite viennent les ténèbres; voilà de l'or, et vient ensuite la boue; voilà la vérité, et vient ensuite l'erreur. Il est fâcheux que ces pensées ne soient pas plus communes.

J'ai aussi trouvé dans ce livre un passage qui n'est pas sans intérêt ; c'est une description touchante de Nazareth et des environs de cette ville. « Nous voyons là une population « aimable et souriante, des jardins frais et verts (1). C'est « un délicieux séjour, image véritable du paradis. La bonté, « la beauté, l'innocence et l'affabilité des femmes y sont « regardées comme des dons de la vierge Marie. On y voit « se déployer à l'Orient les belles lignes du Carmel et la « vallée du Jourdain (2). » Il y a là deux pages qu'on lit avec un certain plaisir ; mais nous pourrions comparer ces passages à ces lueurs qui brillent un instant dans la nuit et qui servent à tromper et à égarer les voyageurs. Car cette description des environs de Nazareth est singulièrement chargée de couleurs, et le but de l'auteur n'est pas tout à fait innocent ; il voudrait nous faire croire que c'est dans le sol et dans le climat que Jésus-Christ a puisé cette force divine, ces inspirations qui l'ont élevé à un si haut degré au-dessus des plus admirables génies : n'est-ce pas là un rêve pitoyable ?

Nous trouvons aussi quelques pages plus ou moins utiles sur l'histoire des Juifs. L'auteur a fait des recherches sur la famille des Hérodes, et il nous donne certains détails qui sont tirés de l'historien Josèphe : il n'entre pas dans ma pensée de discuter ces questions ; à mon point de vue, elles n'ont pas d'importance, et je crois ces considérations à peu près inoffensives.

Un peu plus loin nous voyons encore sur la Galilée plusieurs passages qu'on lit avec un certain charme (3) ; mais ici ce sont quelques gouttes d'eau pure et limpide qui sont noyées dans des flots d'eau bourbeuse ; il y a là des pensées qui feraient sourire les petits enfants. D'après l'auteur, comme la fumée sort d'une fournaise en ébullition, comme

(1) *Vie de Jésus*, p. 26. — (2) *Ibid.*, p. 27. — (3) *Ibid.*, p. 64, 65.

la lave s'élance du fond d'un volcan : de même le christianisme est sorti des idées qui fermentaient à cette époque dans la Judée. Mais ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que ces idées n'avaient pas d'origine ; elles s'étaient créées elles-mêmes (1). Comment expliquer ces mystères inouïs, ces puérilités, ces absurdités, ce ridicule bavardage? On veut absolument dire des choses nouvelles : mais on ne le peut qu'en débitant des niaiseries; on veut absolument étonner : alors tous les moyens sont bons. Voilà ce qui explique ces vraies fantasmagories.

Nous trouvons aussi dans cet écrit beaucoup de pensées tirées de l'Evangile; c'est ce qu'il y a de plus beau et de plus intéressant, quand toutefois les écrivains sacrés sont traduits fidèlement. Ce qui est fâcheux, ce qu'on regrette à chaque instant, c'est que le commentaire ajouté par l'auteur est toujours rempli d'erreurs; il a le talent de transformer la lumière en ténèbres. On conçoit qu'un enfant de six ans ne sache pas distinguer le style figuré du style ordinaire ; s'il lit dans un poëte qu'une tour touche aux astres, il pourra prendre cela à la lettre. M. Renan est de cette force-là (j'oublie toujours qu'il n'y a de vrai que l'idée ; ainsi le veut Hégel, le grand maître, le dieu des rationalistes et de M. Renan). Quand il parle des conseils évangéliques, il interprète la sublime doctrine de Jésus-Christ en véritable visionnaire : il dit que le Messie allait aux excès (2) ; il ignore ce que sait une bonne femme de la campagne, ce que sait une petite fille de dix ans, qu'il y a dans l'Evangile des préceptes pour tous les hommes et des conseils pour ceux qui veulent être plus parfaits. Il cite aussi cette belle prière qui est répétée des millions de fois tous les jours et à chaque instant sur toute la surface du globe depuis dix-huit cents ans, et qui le sera jusqu'à la fin des temps; prière qui en quelques mots con-

(1) *Vie de Jésus*, p. 62, 63. — (2) *Ibid.*, p. 82.

tient plus de belles choses que les livres des rationalistes. Seulement le commentaire de cette prière cache un peu de poison; chacun assaisonne ses mets à sa manière.

Il reproduit aussi le sublime sermon sur la montagne (1); il est plein d'admiration pour les belles paroles, pour les célestes maximes de Jésus-Christ; mais il n'en coûte pas beaucoup de donner de grands éloges à ces enseignements divins; je voudrais voir les rationalistes, et surtout M. Renan, mettre en pratique cette belle doctrine. Pourquoi donc ces Messieurs sont-ils si féconds en paroles et si stériles en œuvres? Jusqu'à présent ils n'ont été que de pauvres bavards; je cherche ce qu'ils ont fait, et je vois partout le néant ou des ruines!

Il y a aussi, sur le temple de Jérusalem (2), quelques détails qui peuvent être considérés comme à peu près exacts; mais ce qu'il y a de bon est encore gâté par des réflexions qui sont à mille lieues de la vérité, et qui n'ont de réalité que dans l'imagination de l'auteur.

Notre cher Ernest cite un autre passage remarquable de l'Évangile, c'est celui où Jésus-Christ adresse des reproches sévères et mérités aux scribes et aux pharisiens; il les appelle hypocrites, sépulcres blanchis, insensés et aveugles (3). J'ignore dans quel but il a cité ces paroles; a-t-il voulu faire des allusions? Mais qu'il prenne garde : car ces invectives ne conviennent-elles pas spécialement à son système, qui n'a produit que des malheurs et des crimes, comme nous l'avons vu?

On serait tenté tout d'abord de donner des éloges à l'auteur sous le rapport de la forme. Son style est coulant et orné; il s'exprime avec aisance. Voilà quelle est la première impression; et c'est là ce qui a séduit quelques personnes qui ont été éblouies par une certaine harmonie de mots.

(1) *Vie de Jésus*, p. 166. — (2) *Ibid.*, p. 211. — (3) *Ibid.*, p. 350.

Mais les hommes instruits ne s'arrêtent pas à ces vaines apparences. La première qualité du style, dit très-bien un homme fort habile (1), c'est la pureté; elle consiste à n'employer que les locutions autorisées par l'usage. Une autre qualité non moins importante, c'est la clarté, qui fait qu'on évite les termes vagues et équivoques. Mais notre idéaliste a-t-il un style pur et clair? Il est évident qu'il en est à cent lieues. Il y a dans son livre mille expressions qui sont des énigmes. Que veut-il dire par ces mots : *forces cachées, sens prophétique, Dieu est notre Père, Jésus-Christ est fils de Dieu, puissante incubation*, etc., etc. On peut affirmer de M. Renan ce que la *Revue des Deux-Mondes* disait d'Hégel : « Son ouvrage est souvent un jargon inintelligible, et on peut « douter que l'auteur se comprenne lui-même. » Ainsi dans le livre de notre idéaliste il n'y a point de clarté, pas de pureté de style, et par là même pas de naturel. Ce sont pourtant là trois qualités essentielles dans les ouvrages de littérature. De plus, qu'est-ce qu'un écrit d'où la vérité est bannie, où l'erreur coule à pleins bords, où la morale est renversée ? Admettez, si vous voulez, qu'il y a des mots sonores, harmonieux; mais si vous jetez des fleurs sur un cadavre, il sera toujours cadavre; il en est de même du livre de M. Renan; sous le rapport de la vérité, de la morale, ce qui est l'essentiel, c'est un *cadavre;* qu'il jette dessus toutes les fleurs du monde, il n'en changera pas la nature; il pourra faire illusion à quelques ignorants, et voilà tout.

Cependant, pour rendre complète justice à l'auteur, ajoutons que l'ouvrage renferme certaines choses vraiment neuves. On conçoit qu'un écrivain qui a déjà de la réputation et qui aspire à la gloire, cherche à attirer l'attention par des pensées capables de frapper et d'étonner. M. Renan, en homme habile, n'a pas omis ce moyen de séduction.

(1) M. Le Clerc, *Rhétorique*.

Comme il a séjourné longtemps dans les *jardins frais et verts de Nazareth,* on s'attendait à trouver dans son écrit des recherches profondes, des découvertes qui allaient renverser toutes les idées reçues et transformer toutes les nations; c'était du moins ce que prétendaient plusieurs de ses amis. Voici donc quelques-unes de ces grandes nouveautés et de ces étonnantes merveilles par lesquelles il a essayé d'éblouir ses lecteurs. Au lieu de s'exprimer comme tout le monde et de dire Marie-Madeleine, il écrira Marie de *Magdala;* au lieu de Juda Iscariote, il dira Juda de *kérioth;* au lieu d'écrire la loi, il écrira la *thora;* au lieu de dire les Israélites, il écrira les *Beni-Israel;* au lieu d'employer le mot scribes, il mettra les *soférim;* à la place de zélateurs, il écrira les *kénaim;* à la place de Jean, il dira *Ioanan;* au lieu de prophète, il mettra *nabi;* pour désigner les saducéens, il se servira du mot *sadoki;* il remplacera le mot Kaïphe par celui de *Kaipha*, le mot *Anne* par celui de *Hanan;* pour Barabbas, il mettra *Bar-Abban;* au lieu de Nazaréen, il dira *Nazir*. Il y a dans l'ouvrage cent cinquante ou deux cents merveilles de cette force. Quel effort de génie il a fallu pour découvrir toutes ces belles et grandes choses! Lorsque M. Renan a rapporté tous ces trésors de la Terre sainte, le gouvernement aurait bien dû envoyer au-devant de lui un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, le faire escorter par la garde impériale, faire sonner toutes les cloches et lui préparer une entrée triomphale dans la grande cité : c'eût été à peine assez pour récompenser de tels services, de si magnifiques découvertes ! ! ! ! !

Voilà ce que j'ai remarqué de bon et de neuf dans le livre que nous examinons; peut-être en cherchant avec soin trouverait-on encore quelques pages innocentes ou indifférentes; mais en tout il faut des bornes, et nous croyons n'avoir rien omis d'essentiel pour donner à nos lecteurs une idée juste de cette production. Pourtant dans la suite nous

avons l'intention de traiter diverses questions, qui nous donneront occasion de lui donner non pas des éloges complets, mais des éloges bâtards, si je puis m'exprimer de la sorte. Chercher une matière à des louanges pures et absolues dans cet écrit, ce serait vouloir retrouver une aiguille dans l'Océan, ce serait perdre tout à fait son temps.

Ce que nous disons ici du système de M. Renan convient aux doctrines de tous les rationalistes : car elles sont les mêmes pour le fond; elles ont la même origine et les mêmes conséquences, comme nous le prouverons.

CHAPITRE IX.

Quel sera le résultat des écrits des rationalistes.

Nous pensons qu'on s'est effrayé outre mesure à l'apparition de ce livre. Je ne sais si je me trompe, mais je ne partage pas les alarmes qu'ont éprouvées bien des personnes. Quand cet écrit a été lancé dans le monde, il s'est fait un si grand bruit autour de lui qu'on a cru que c'était une bombe qui allait tout écraser et tout renverser; on a craint un vaste incendie qui bientôt embraserait l'univers; tout le monde était en alerte; et voilà qu'au lieu d'une bombe redoutable, on a vu que ce n'était qu'un misérable pétard à deux centimes lancé par la main d'un enfant; au lieu d'un immense incendie, voilà que ce n'est qu'une petite mèche enfumée qui répand une lueur sombre et blafarde, et qu'on éteint avec le pied. Vous savez ce qui se passe quelquefois quand deux armées sont en face : il arrive qu'au milieu de la nuit on entend un bruit inattendu; aussitôt le signal est donné; la trompette fait résonner au loin ses sons guerriers, le tambour bat; toutes les troupes sont sur pied, on craint une attaque nocturne; mais tout cela n'était qu'ima-

ginaire; c'étaient quelques conscrits qui s'étaient amusés à brûler un peu de vieille poudre dans un mauvais canon. Le lendemain matin, les chefs et les soldats, apprenant quelle a été la cause de cette alerte et de ces mouvements, ne peuvent s'empêcher de rire aux éclats. Voilà une image assez fidèle de ce que cet ouvrage est en lui-même et des effets qu'il peut produire.

Depuis dix-huit cents ans n'a-t-on pas attaqué constamment les vérités de la religion chrétienne? Quelle a été la conséquence de ces attaques? Elles ont servi à la faire briller d'un plus vif éclat. Plus les adversaires sont nombreux et redoutables, plus la victoire est glorieuse. Le christianisme a vaincu de puissants et d'innombrables géants, et cela des milliers de fois; comment voulez-vous qu'il s'effraye de se voir en face de quelques enfants et de quelques nains! Il est une belle parole de la Bible qui se vérifie tous les jours bien des fois; la voici : « J'ai vu l'impie élevant la tête fière et su-« perbe comme les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était « plus. » Jetez les regards sur les annales des peuples, et vous reconnaîtrez que c'est là l'histoire exacte de ces armées de philosophes et d'incrédules qui ont inondé le monde à diverses époques? Ou bien ils reviennent à la vérité, en abjurant humblement leurs erreurs: c'est ce qui arrive le plus souvent; c'est aussi ce que nous désirons ardemment pour ceux que nous combattons; ou bien à une heure marquée, du haut du ciel, Dieu souffle sur eux, et ils disparaissent pour toujours avec leurs vains systèmes; ils se brisent contre cette pierre qui depuis tant de siècles a brisé les empires et tout ce qui est venu se heurter contre elle. Voilà un fait incontestable, écrit dans toutes les pages de l'histoire. Pour moi, s'il m'est permis de dire humblement ma pensée, bien que je ne sois qu'un ver de terre et le dernier des soldats de cette grande armée du Christ répandue dans tout l'univers, je crois que ce livre aura un bon résultat; voici pourquoi :

on ne s'occupe pas assez en France et dans tout le monde des questions religieuses. Tous les peuples sont trop absorbés dans les affaires, dans l'industrie, dans les machines, dans les chemins de fer, dans les spéculations de tout genre, en un mot dans la matière.

Les écrits de messieurs les rationalistes pourront contribuer à attirer l'attention d'une manière spéciale sur les grands problèmes qui intéressent à un si haut degré tous les peuples, et qui sont des questions de vie et de mort pour nous et pour la société tout entière. Les hommes sont plongés depuis longtemps dans les sens; l'heure du réveil va peut-être sonner. Une ère nouvelle va s'ouvrir devant nous; les nations vont être appelées à une complète régénération. Lançons-nous dans cette belle et brillante carrière. Abordons avec courage toutes les grandes questions religieuses et sociales; du choc des opinions nous verrons jaillir la lumière. Combattre l'erreur et contribuer au triomphe de la vérité, c'est la plus belle mission qu'un homme puisse remplir sur la terre. Je me trompe peut-être; mais voilà quelques-uns des motifs qui me font espérer que les livres de M. Renan et de ses partisans finiront par produire d'heureux effets. Si vous pensez que c'est de ma part une illusion, je vous prierai encore de me laisser cette espérance, qui ne peut nuire à personne et qui est pour moi une douce consolation.

Il est encore une autre considération qui me confirme dans la même pensée; la voici : les chrétiens sont des hommes; nous avons nos passions, nos faiblesses, nos misères et nos imperfections. La connaissance de la vérité ne fait pas que nous soyons parfaits. Ne sommes-nous pas exposés à nous endormir dans une sorte de sommeil léthargique? Il est doux de se reposer dans une fausse sécurité; mais aussi cela n'est pas sans danger. On dit que l'armée d'Annibal s'est perdue dans les délices de Capoue; il pour-

rait en être de même de beaucoup d'entre nous. N'est-ce pas par ce motif que la Providence a permis que le christianisme eût toujours à lutter et à combattre? N'est-il pas dit de Jésus-Christ qu'il a paru comme un géant, *exultavit ut gigas?* Serait-il aussi grand, s'il n'avait eu à vaincre des obstacles, des difficultés infinies, humainement insurmontables? Soldats du plus grand, du plus courageux des héros, comment pouvons-nous nous plaindre d'avoir aussi à lutter, surtout lorsque nous sommes assurés de la victoire? Et S. Paul, en quoi faisait-il consister sa grandeur et sa gloire, sinon dans des travaux continuels et dans des combats à mort? Courons donc aux armes; imitons ces armées innombrables de héros chrétiens qui nous ont ouvert le chemin. Nos armes, c'est la parole; mais c'est avant tout la charité, l'humilité, la prière. Convertissons nos adversaires, amenons-les à la vérité et au bonheur : c'est la plus belle des victoires.

En tout cas, il est un résultat que je regarde comme infaillible; ces livres serviront à prouver une fois de plus, entre des milliers d'autres, la puissance invincible et par conséquent la divinité du christianisme; ils montreront aussi une fois de plus l'impuissance, la stérilité et le néant de la fausse philosophie. C'est pour nous par là même un triomphe, une victoire de plus à enregistrer dans nos glorieuses et immortelles annales.

CHAPITRE X.

Pourquoi cet ouvrage a-t-il fait tant de bruit?

Il n'est pas difficile de comprendre comment ce livre a fait tant de bruit. Nous allons vous aider à le comprendre. La Fable nous apprend que Vulcain fabriquait les foudres de

Jupiter dans le mont Etna, et que ce dieu était secondé dans ses opérations redoutables par des êtres mystérieux qui avaient un œil immense au milieu du front : vous savez qu'on leur donnait le nom de cyclopes. Je suppose pour un instant qu'on ait annoncé, dans tous les journaux, qu'un descendant de ces illustres cyclopes allait arriver à Paris et traverser les principales villes de France; vous auriez vu la foule accourir à la capitale, et se précipiter dans les grandes cités pour contempler ce phénomène. Cela explique le bruit qui s'est fait autour de cet écrit. La plus grande part appartient à la curiosité; on a voulu voir cette merveilleuse ou monstrueuse production.

Il est facile de s'expliquer cet empressement, quand on connaît l'ardeur extrême de tous les hommes, et surtout des Français, pour ce qui est nouveau ou pour ce qui en a l'apparence. Le livre de M. Renan a été pour bien des personnes une sorte de palais de cristal, avec cette différence que la déception fut assez grande. Voilà une des causes de tout ce vacarme.

Depuis longtemps on annonçait une machine redoutable qui se préparait dans le silence et qui allait tout bouleverser. Cette nouvelle avait retenti au loin; tous les esprits étaient comme en suspens; l'attente était à son comble; on comparait cette invention à ces canons rayés, à ces vaisseaux cuirassés qui sont capables de tout écraser. Chacun a voulu voir par soi-même une si puissante machine; de là cette ardeur qu'on montra de tous côtés. Les hommes de toutes les opinions prirent part à ce mouvement. Certains philosophes et plusieurs rationalistes triomphaient déjà; ils étaient persuadés qu'à l'aide de cet écrit on allait faire un pas immense vers le but qu'ils veulent atteindre. Beaucoup de chrétiens se sont effrayés au delà des bornes; ceux mêmes qui ont apprécié cet ouvrage à sa juste valeur, ont voulu aussi considérer de près cette batterie qu'on disait si ter-

rible; il en est plus d'un qui a souri et qui s'est rappelé la montagne en travail qui enfante une souris. Voilà comment tous les partis ont contribué au succès momentané de ce livre; voilà comment une petite mèche enfumée qui a été allumée par la main d'un enfant, a été prise pour un vaste incendie. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à regretter : car nous croyons que tout cela contribuera au triomphe de la vérité.

Il est un autre motif plus sérieux et plus puissant encore, et qui n'a pas exercé une moindre influence sur tout ce qui s'est passé. Les questions religieuses ont toujours eu le privilége de remuer profondément les cœurs et d'agiter les masses. Les passions, les intérêts matériels et politiques, peuvent bien assoupir pour quelques instants ces sentiments dans les âmes, mais ne sont pas capables de les étouffer entièrement; au moment où nous y pensons le moins, ils se réveillent et se dressent devant nous avec une nouvelle énergie. Vous ne trouverez pas un homme qui soit indifférent à ces grands problèmes. La religion est pour les uns un objet d'amour et d'espérance, pour les autres un objet de crainte et de haine; l'indifférence complète est fort rare. La question traitée par M. Renan intéresse tous les peuples, tous les partis, toutes les sectes, toutes les classes de la société; elle intéresse les Juifs qui poursuivent Jésus-Christ depuis dix-huit cents ans; elle intéresse ceux qui croient et ceux qui s'efforcent de ne pas croire; elle intéresse les bons et les méchants, les philosophes, les rationalistes, les catholiques et les sectes innombrables de protestants. Il nous est facile de voir par là comment cet ouvrage a excité une si vive polémique. Le problème proposé par les rationalistes en renferme beaucoup d'autres. Faut-il admettre un Dieu juste? Est-il vrai qu'il y a une Providence, que notre âme est immortelle, qu'il existe des peines et des récompenses dans l'autre vie? Est-il un homme qui

puisse être tout à fait indifférent à ces grandes pensées? Je ne le pense pas.

Il est encore une autre cause de tout ce bruit. Nous savons qu'il y a autour de nous bien des hommes qui se posent en réformateurs et qui demandent à grands cris une religion nouvelle. La plupart conserveraient volontiers les idées fondamentales du christianisme ; mais ils tendent à écarter tout ce qu'ils appellent superstitions et vaines pratiques. Si vous leur demandiez ce qu'ils veulent, ils ne sauraient vous répondre : car il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Cependant, quand ils ont vu paraître l'ouvrage de M. Renan, ils ont manifesté une grande joie. Ce n'est pas qu'ils partagent ses principes ; mais ils ont trouvé qu'il avait quelques-unes de leurs idées; c'est par ce motif qu'ils ont prodigué tant d'éloges à l'auteur et qu'ils ont applaudi son livre. Tous ces projets de réforme en dehors du christianisme sont assurément des rêves. Pour nous, cela est clair comme le jour. Mais il est des esprits qui vivent de vaines imaginations et qui aiment à se repaître d'illusions et de chimères. Nous les plaignons sincèrement, et nous formons des vœux ardents pour que la véritable lumière vienne illuminer leurs âmes.

Ces quelques mots vous donnent la solution du problème que nous avons proposé ; vous voyez comment cet ouvrage a passionné si vivement toutes les classes de la société.

CINQUIÈME PARTIE

CONSIDÉRATIONS SUR LES EFFETS ET LA VALEUR DES ÉCRITS DES RATIONALISTES, ET SUR LES CAUSES DE LEURS ATTAQUES CONTRE LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

Les écrits des rationalistes renferment quelques indices favorables et consolants.

Si nous comparons notre époque aux temps qui ont précédé la grande révolution française, il nous sera facile de constater que les idées de nos jours sont bien différentes. L'atmosphère n'est plus la même; il y a un ou deux siècles, on entendait souffler un terrible vent du nord, qui menaçait de tout dessécher et de faire de l'univers un affreux désert; l'impiété et l'incrédulité s'étaient unies pour ne plus laisser sur la terre aucun principe, aucunes traces de religion. Les peuples ont en partie accepté ces nouveaux systèmes; mais ils ont payé bien cher cet essai. Aujourd'hui, comme ils sont instruits par une funeste expérience, ils sont sur la défiance. Ils craignent de voir s'ouvrir de nouveau ces gouffres où plusieurs générations ont disparu au milieu d'affreuses convulsions. La plupart des écrivains partagent ces craintes et cette demi-prudence. De sorte que le brûlant aquilon souffle bien encore; mais il est tempéré, pour ainsi dire, par le vent du midi. Tous les hommes comprennent que les nations ont besoin de croyances. Aussi est-il rare de voir des écrits où l'on affiche d'une manière directe l'incrédulité

absolue; dans la plupart des livres on fait un grand éloge du christianisme; on exalte ses bienfaits; on rend justice à son influence salutaire; on célèbre les belles et sublimes maximes de l'Evangile. Examinez attentivement tous les systèmes qui courent le monde, et vous verrez qu'il n'y en a pas un seul qui ne repose sur quelques principes des livres saints. Nous pouvons conclure de là que l'imagination la plus féconde est à bout de ressources; elle ne peut plus rien inventer qui ne soit basé sur l'Évangile. La philosophie avoue par là son impuissance, sa stérilité et son désespoir. Ceux qui veulent sortir de là tombent dans des monstruosités ou dans des abîmes sans fond. L'incrédulité au dix-huitième siècle rejetait absolument toutes les idées chrétiennes; elle se proposait de faire table rase et de reconstruire tout à neuf; elle voulait renverser complétement l'édifice social et ne pas laisser pierre sur pierre. Aujourd'hui elle suit une marche différente et prétend, avec le rationalisme, le panthéisme et les autres systèmes à la mode, faire une sorte d'amalgame qu'elle appellera le culte pur, l'idéal ou l'absolu. Nous savons fort bien que c'est encore là un rêve; mais au moins cela montre qu'on sent le besoin des idées chrétiennes; on avoue que seules elles sont fécondes. Il y a bien loin de là à ce que nous désirons; mais il faut reconnaître que c'est un pas vers la vérité. Si les esprits continuent toujours à se rapprocher de la sorte, espérons que nous arriverons à la grande pacification générale que nous appelons de toute l'ardeur de nos vœux, à cette pacification où tous les peuples, tous les hommes n'auront qu'un cœur et qu'une âme, et où ils s'embrasseront sur la terre dans une grande charité, jusqu'à ce qu'ils s'embrassent pour toujours au sein du Père céleste, dans la patrie des élus, avec un amour inaltérable et plus parfait encore.

Le livre de M. Renan est une preuve éclatante de ce que je dis; car on y trouve beaucoup de maximes tirées de

l'Évangile, et c'est là son principal mérite. C'est une chose singulière : cet ouvrage n'a guère de bon que ce qu'il emprunte à nos saintes Écritures, et cependant l'auteur attaque à outrance ces livres divins. Pauvres philosophes ! ils veulent renverser le christianisme, et ils ne peuvent se passer de lui. Ils ressemblent à un enfant insensé qui s'irriterait d'être redevable de la vie à une femme mortelle ; la pensée qu'il lui doit tout ce qu'il est lui déplaît et l'irrite ; dans sa fureur il déchire le sein qui l'a allaité ; il voudrait la faire périr ou du moins ne plus la voir. Plaignons-les de cet inconcevable aveuglement, et faisons des vœux ardents et continuels pour que la véritable lumière vienne porter la joie dans leurs âmes.

CHAPITRE II.

Les rationalistes n'ont qu'un moyen de prouver la bonté de leurs systèmes.

Les rationalistes et les philosophes procèdent d'une manière étrange et singulière : ils invoquent la lumière naturelle, et le plus souvent ils la foulent aux pieds. Savez-vous à qui ils ressemblent ? je vais vous le dire : ils agissent comme un homme qui n'aurait qu'une maison pour s'abriter avec sa famille, et qui la démolirait avant l'hiver, au risque de périr de froid pendant la saison des frimas. Ils ressemblent aux habitants d'une grande ville qui renverseraient complétement leurs demeures, et qui ne se mettraient pas en peine de se créer un abri contre les intempéries de l'air. Telle est pourtant la conduite irréfléchie de nos faiseurs de systèmes. On a parlé souvent de ces Vandales qui détruisaient et renversaient tous les monuments, et qui ne laissaient sur leurs traces que des ruines. Nous pouvons leur donner le même

nom ; ce sont de vrais démolisseurs ; ils ne font pas autre chose que de ravager ; ce sont en religion et en morale de véritables Attilas, de terribles Vandales. Suivez-les depuis dix-huit cents ans, et vous marcherez au milieu des ruines. Montrez-moi un philosophe, un rationaliste, qui ait civilisé un hameau ; montrez-moi une secte, une école, qui ait subsisté pendant vingt ans et qui ait procuré la paix, la prospérité, à une ville, à une famille. Vous chercherez cela inutilement.

Les philosophes n'ont qu'un moyen de réussir : il faut absolument qu'ils marchent sur les traces des chrétiens. Comment notre religion s'est-elle propagée dans le monde ? Les apôtres, instruits par Jésus-Christ, ont admis des principes clairs et positifs, tels que nous les retrouvons dans l'Évangile ; ils se sont répandus dans l'univers ; ils ont formé des disciples ; ils se sont emparés de la société. Ils ont créé un peuple nouveau au milieu des nations païennes, ils ont parlé à tous les âges, ils ont converti des familles, des villes, des provinces entières. Suivez la même marche, messieurs les philosophes. Si vous prenez une autre voie, vous ne ferez jamais rien. Mais je vois votre embarras. Il faudrait d'abord que vous pussiez vous entendre. C'est là pour vous une difficulté insurmontable ; c'est là pour vous comme un pont aux ânes : vous ne le franchirez jamais ; vous serez arrêtés là pendant des siècles. Amenez-moi deux philosophes qui soient d'accord, et je crierai miracle ! Ainsi donc la première chose qu'ils doivent faire, c'est de formuler un système clair, intelligible ; c'est d'adopter des principes qui ne soient pas seulement des mots, mais des règles applicables à tous les besoins des nations et des familles.

Lorsque ces messieurs auront un système bien déterminé, des maximes lumineuses et simples comme celles du christianisme, ce qui est déjà pour eux la mer à boire, il faudra ensuite organiser la société qu'ils désirent former ; il faudra

y établir de la subordination, une sorte de hiérarchie : car tout corps où il n'y a pas de dépendance ni d'harmonie, ne peut vivre ; il est d'avance condamné à mort ; c'est un cadavre qu'on va mettre en terre, on peut creuser sa tombe. Ces deux conditions étant remplies, ce n'est pas tout ; ce n'est là que le commencement ; mille autres difficultés insurmontables pour eux se présentent, et chacune d'elles est un vrai pont aux ânes. Une religion ne se répand pas d'elle-même ; il faut fixer l'enseignement, se mettre d'accord sur les points essentiels ; il faut des missionnaires pour la faire connaître ; il faudra ensuite l'appliquer à l'éducation, à la législation, à toutes les situations et à tous les âges. Il faut surtout perpétuer l'enseignement, ce qui est cent mille fois plus difficile, absolument impossible aux rationalistes.

Le christianisme a fait tout cela d'une manière admirable ; il a arraché les peuples à la barbarie. Des provinces, des royaumes sont venus goûter la paix à l'ombre de cet arbre immense, qui étend ses rameaux bienfaisants au delà des mers, et jusqu'aux extrémités du monde. Aujourd'hui encore les nations les plus prospères, les plus éclairées, les plus civilisées, doivent à notre religion leur gloire et leur grandeur. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le comprendre ; les faits sont là ; ils sont éclatants comme la lumière du jour. Messieurs les philosophes, marchez dans cette voie. Commencez sérieusement votre réforme. Jusqu'à présent vous n'avez absolument rien fait. Vous avez perdu complétement votre temps. Vous voulez élever un édifice, et vous n'avez pas encore posé la première pierre. Il est facile de prouver ce que j'avance : car si je cherche une base dans tous les systèmes que vous avez inventés depuis dix-huit siècles, un principe sur lequel vous soyez d'accord, je ne le trouve pas. Que voulez-vous ? Quelle est votre religion ! Est-ce le panthéisme ? Est-ce le matérialisme ? Est-ce l'éclectisme ? Est-ce le déisme ? Est-ce le positivisme ? Est-ce l'épicuréisme ? Est-ce le protestan-

tisme? mais il y en a tant de protestantismes! Est-ce la religion des trembleurs ou quakers, des puritains, des zuingliens, etc., etc., etc? il y en a plus de dix mille. De grâce, dites laquelle vous adoptez. Vous y mettez tant de lenteur que dans un million d'années votre édifice ne sera pas encore commencé.

Ce que je dis ici s'adresse à tous les rationalistes, à tous les fabricants de religions. M. Renan n'est pas plus habile que les autres. Il nous parle de *religion pure*, *d'idéal, d'absolu*, de conceptions transcendantes; mais je vous le demande, que signifient ces mots? Cela s'appelle jeter de la poudre aux yeux; cela s'appelle du galimatias. Pour être plus exact, je pourrais dire que c'est un galimatias double; c'est le jargon inintelligible d'Hégel, comme le dit la *Revue des Deux Mondes*. Il est vrai qu'en certains endroits il s'exprime plus clairement; il parle avec bonheur de jardins frais et verts: ceci se comprend mieux; mais l'homme a besoin d'autre chose que des jardins *frais et verts*. Quand nous serons des escargots, nous pourrons aller vivre dans les charmants vergers de Nazareth; mais pour le moment, il faut attendre; et n'allez pas croire que ce soit de ma part une imagination. D'après le système de M. Renan, il est possible que demain nous devenions vraiment des escargots, que nous soyons métamorphosés pendant une belle nuit, et que dès le matin nous nous promenions dans les jardins frais et verts, en portant comme certains limaçons notre demeure sur le dos. Une nature riante et grandiose, une puissante *incubation, des forces cachées*, peuvent produire cette merveille! M. Renan l'a dit: pourquoi ne le croiriez-vous pas? Ce que ces forces cachées et aveugles ont fait une fois, elles peuvent le faire deux fois! rien de plus clair; c'est un article de foi de son symbole.

Savez-vous à qui on peut comparer certains faiseurs de systèmes, certains philosophes? Je vais vous le dire. Supposez

qu'un homme arrive dans une vaste cité; il se présente comme un personnage du plus haut mérite ; il a beaucoup voyagé; il a fait des découvertes d'un prix infini; des génies supérieurs lui ont communiqué des secrets d'un genre tout nouveau ; la nature lui a dévoilé des mystères cachés pour les autres humains; il a trouvé, en un mot, la pierre philosophale.. Il fait emboucher mille trompettes pour annoncer toutes ces grandes choses. La foule s'empresse et l'environne de toutes parts ; alors ce nouveau dieu prend la parole et débite gravement des discours inintelligibles qui excitent l'admiration de quelques dupes, et dont voici le sens caché et véritable : « Venez à moi, je vous donnerai le bon« heur; tout est à refaire dans le monde; je veux trans« former la société. Désormais nous ne devons plus vivre « sur la terre; nous devons tendre à imiter les oiseaux et « vivre dans les airs; nous devons aller fixer notre demeure « dans les nuages. — Mais, lui dit-on, comment monter là « haut? Comment y demeurer? Comment y vivre? — Cela « n'est pas mon affaire, c'est la vôtre, répond-il. Pour moi je « ne suis chargé que de vous montrer où est le vrai bonheur; « quant à la pratique, à l'exécution et aux moyens de l'ob« tenir, c'est vous seuls que cela regarde, je ne m'en occupe « pas. »

Il leur dit encore : « Allez sur les montagnes les plus éle« vées; là vous trouverez des chênes séculaires, dont la cime « se perd dans les nues; vous verrez à leur sommet des « nids de corbeaux abandonnés; montez là dedans et fixez-y « votre séjour : vous trouverez là tout ce que vous cher« chez. » On lui dira : Vous plaisantez, vous vous moquez « du sens commun. — Allez toujours, répond-il. — Mais, lui « dit-on, par quels moyens réaliser ces rêves? — Les moyens « ne me regardent pas, répète-t-il encore, c'est votre affaire « et non pas la mienne. » Voilà à peu près ce que font certains philosophes, ceux qui s'éloignent de la loi naturelle et

des principes généraux du christianisme, qui sont les mêmes que ceux du bon sens.

Ces suppositions sont souverainement absurdes et ridicules, me dira le lecteur ; ce sont là des choses étranges et impossibles. J'en conviens, et je le fais à dessein ; cependant, sachez bien que les rêveries de nos idéalistes et de M. Renan sont cent fois plus absurdes, plus ridicules et plus impossibles encore. Vous allez le comprendre : car enfin ces nuages, ces nids de corneilles où je vous invite à aller habiter, c'est quelque chose que nous voyons, que nous touchons. Mais qu'est-ce donc que ces *forces* cachées, cette puissante incubation, ce sens prophétique qui n'a pas d'origine ni de cause, et beaucoup de phrases de la même fabrique? Ce sont des mots vides de sens, c'est le néant. Mais entre le néant et la plus petite chose il y a l'infini. Donc nos propositions bizarres, ridicules, absurdes, sont encore infiniment plus raisonnables que les plaisants systèmes des rationalistes.

Nous pourrions nous proposer un petit problème à cette occasion. Comment un homme intelligent a-t-il pu écrire tant de choses étranges? L'auteur croit-il lui-même toutes ces rêveries? Cela est impossible. Messieurs les rationalistes peuvent-ils admettre sérieusement qu'il n'y a pas de différence entre le vice et la vertu, entre la vérité et l'erreur? Évidemment non. Comment donc s'expliquer ces idées ridicules? Ils ont voulu amuser la foule par des tours de force ; ils ont voulu faire admirer la fécondité de leur imagination et inventer des choses inouïes pour attirer l'attention et exciter la curiosité. Voilà ce qui paraît le plus vraisemblable.

CHAPITRE III.

Quels titres convient-il de donner aux écrits de M. Renan et des rationalistes?

Le nom d'un écrit doit être tiré de sa nature même. D'après ce principe raisonnable et généralement admis, je vous avoue que j'hésite et que je suis singulièrement embarrassé. Un jour, dans une assemblée d'hommes instruits, qui avaient lu la *Vie de Jésus* avec attention, on proposa de chercher quel serait le titre qui exprimerait le plus exactement ce qu'il est en réalité, et qui lui conviendrait le mieux. Les avis furent bien partagés. Les uns disaient qu'il faudrait lui donner pour titre, avec les rationalistes allemands, l'*arbitraire,* un arsenal *d'erreurs manifestes*, *opiniâtres* et *cent fois réfutées*, le livre *bâtard*, le code des *assertions inouïes et inattendues,* un tissu de *contradictions,* un ramassis de *pauvretés*, un assemblage de *suppositions fausses* et *indignes* du *sujet,* une production de *nulle valeur,* le livre d'un auteur qui *ignore* complétement le sujet qu'il traite, *les principes cyniquement machiavéliques, la morale* digne de *Tartufe* et *d'Escobar*, l'ouvrage rempli d'*hypothèses dépourvues* de fondement, l'écrit *contraire* à la *science* et à la *religion,* la preuve de l'*incapacité* de l'auteur pour un tel sujet, un écrit *superficiel,* la science de défigurer *scandaleusement* les livres, une *marche* en *zigzag*, l'art de *rêver* et de *deviner,* un nid de *paradoxes* et d'*affirmations d'une incomparable légèreté*, la preuve de *l'ignorance,* ou de la *mauvaise foi* ; ou plutôt, comme il n'y a plus de vrai que l'idée d'après le système adopté, nous l'appelerions l'idéalisme ou le rêve *transcendant*. Voilà quelques-uns des titres qu'on proposait de donner à cet écrit : ils sont d'autant mieux fondés, que ce sont les expres-

sions dont se sont servis les amis mêmes de l'auteur ; ils ont de plus l'avantage de donner de l'ouvrage une idée assez juste. Quelques-unes de ces expressions peuvent paraître blessantes ; mais n'oubliez pas que ce sont des citations, et surtout rappelez-vous qu'elles s'adressent aux doctrines et jamais à l'auteur.

Ce ne sont pas les seuls titres qu'on a proposé de donner à cette étonnante production ; d'autres étaient d'un avis différent. Comme l'ouvrage contient beaucoup de choses impossibles, merveilleuses et incompréhensibles, il en est qui voulaient l'intituler : nouveaux *contes de fées* plus étonnants que ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, les *énigmes* de M. Renan, le plus inintelligible des *mystères*, les rêveries d'un ancien abbé, les *miracles* plus grands que ceux de l'Évangile, les *mille et une nuits* du XIXe siècle, un étrange roman, une comédie d'une nouvelle espèce, le *nouveau don Quichotte*, une invraisemblable tragédie, le premier prestidigitateur du monde, les historiettes d'une grand'mère à ses petits enfants.

Il en est d'autres qui se servaient des expressions de l'auteur, et voulant retourner adroitement contre lui ses idées insaisissables, l'auraient intitulé volontiers comme il suit : une *puissante incubation*, l'*inconnu*, un souffle *des jardins frais et verts* de Nazareth, le produit d'une nature *riante*, un rêve de *cauchemar*, le livre du grand prêtre *d'Adonis*, le temple de la *sainte Biblos*, une inspiration des *montagnes*, les idées qui sont *dans l'air*, *Çakia-Mouni II*, les innombrables *peut-être* des rationalistes, les perpétuels *probablement* des philosophes, le livre *du fou ou de l'inspiré* (car M. Renan a dit que celui qui réussit est inspiré, et celui qui ne réussit pas est fou) (1), le *dédain transcendant*, le produit d'une *fournaise en ébullition*, un accès de *rage* et de *désespoir* qui

(1) *Vie de Jésus*, p. 77.

jette dans des visions et dans des rêves, une émanation de la *charmante* et *idyllique* Galilée, *un gigantesque rêve*, la production d'un *visionnaire* et *d'un halluciné.*

M. Renan s'étant servi lui-même de tous ces termes, qui sont empruntés textuellement à son livre, nous avons assurément le droit de les lui renvoyer, et il aurait mauvaise grâce de s'en plaindre ; du reste, il a l'esprit trop bien fait et les sentiments trop larges et trop élevés pour attacher de l'importance à toutes ces bagatelles. La vérité ne blesse pas les âmes grandes et droites : elles l'accueillent au contraire avec joie. Je suis convaincu que si ce petit écrit tombait par hasard sous ses yeux, il en rirait le premier. D'après ce que nous avons dit et en vertu du même principe, nous pourrions encore intituler son livre : nouvelle édition de l'*Alcoran,* le résultat d'*une fièvre ardente,* l'effet d'un prodigieux sens *prophétique,* l'art de *deviner l'histoire,* nouveaux voyages de *Gulliver à Lilliput,* deuxième édition des *Métamorphoses d'Ovide* ou de *la Théogonie d'Hésiode,* une émanation des *citronniers* et des *orangers* de Nazareth, visions d'un nouveau Mahomet, etc.

D'autres, considérant les doctrines dangereuses qne renferment toutes ces idées et les effets de ce système épicurien et panthéiste, ou bien envisageant le but que l'auteur a pu se proposer, étaient d'avis de donner à ce livre un des titres qui suivent : une émanation du *lac Averne, l'antre de Cacus*, le jeu de *bourse,* la *mystification,* l'art de multiplier les crimes et les désordres de tout genre, le secret de transformer en Sardanapales les jeunes gens et tous les hommes. On pourrait encore appliquer à cet écrit ces mots que la *Revue des Deux-Mondes* employait pour résumer le système d'Hégel : *le scandale, l'absurde, la folie, le néant, une fermentation putride.* Une autre personne se servait d'une expression assez bizarre pour exprimer son opinion : comparant les productions de l'intelligence à celles de la nature,

elle appelait cet ouvrage un *avortement*, une sorte de monstre, un enfantement bâtard et malheureux, l'art d'amuser les petits et les grands enfants.

Je vous avoue que ces titres me paraissent avoir quelque chose de vrai et de fondé. Pourtant, il me semble que plusieurs ne disent pas assez, et que d'autres dépassent un peu les bornes d'une parfaite modération. Pour moi, s'il m'était permis de prendre la parole sur cette question, et de donner humblement en deux mots mon avis motivé, voici quelle serait ma pensée : l'auteur paraît avoir composé son livre pour attaquer la religion chrétienne ; mais comme il perd complétement son temps, j'intitulerais volontiers son ouvrage : une *boule de neige* lancée par la main d'un petit enfant contre une citadelle d'airain ou contre un vaisseau cuirassé ; comme aussi il se sert souvent de mille mots inintelligibles, telles que forces cachées, incubation, rage et désespoir, et que cependant il écrit avec une certaine élégance, je serais porté par ce motif à donner à son livre ce titre : un *élégant galimatias !!* La plupart de ces expressions conviennent aux écrits de tous les rationalistes.

Parmi ces titres c'est au lecteur à faire son choix : *in dubiis libertas.*

CHAPITRE IV.

Recherche des motifs qui portent beaucoup d'écrivains à attaquer la religion chrétienne.

Cette question peut paraître imprudente à la première vue. On me dira : Comment osez-vous pénétrer dans le sanctuaire de la conscience ? il y a là trop de hardiesse et de témérité ; vous marchez sur un terrain brûlant ; vous allez vous égarer dans

le vaste champ des conjectures ; vous allez deviner, et par là vous mériterez le reproche que vous avez adressé à vos adversaires : vous vous exposez à leur prêter des intentions qui sont peut-être loin de leur cœur. Je répondrai au lecteur bienveillant : Rassurez-vous, je ne dirai rien qui puisse blesser le moins du monde messieurs les rationalistes. Je ne sortirai pas des bornes de la plus grande modération. D'abord, cette question n'est proposée que d'une manière générale, et ces messieurs nous donneront eux-mêmes la réponse ; elle sera tirée de leurs aveux ; elle sortira comme naturellement de leurs doctrines et de leurs ouvrages. Examinons donc rapidement quels sont les motifs qui peuvent porter un écrivain à composer et à faire paraître un ouvrage de littérature : cette recherche nous fournira des lumières pour atteindre le but que nous avons en vue. La solution de ce problème pourra aussi nous être utile pour apprécier les écrits de M. Renan et des philosophes.

On peut composer un livre pour des motifs d'utilité publique, pour faire connaître la vérité, pour répandre dans la société les grands principes d'ordre qui sont comme les fondements de la prospérité des États, qui rendent les nations illustres et les familles prospères. Afin de préciser davantage nos pensées et de jeter plus de lumière sur cette question importante, voici quelques-uns de ces principes sans lesquels il n'y eut jamais de peuple heureux ni de grand homme. Nous devons mettre au premier rang l'existence d'un Dieu juste et bon. « Sans cette croyance, dit Plu« tarque, il est plus facile de bâtir une maison dans les airs « que de constituer un État. » En voici d'autres qui ne sont pas moins nécessaires et qui découlent de cette première vérité : l'immortalité de l'âme, la Providence, la croyance à des récompenses pour la vertu et à des peines pour le crime dans une autre vie, la distinction entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice ; la connaissance générale des prin-

cipaux devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers nos semblables, envers nous-mêmes; des notions de justice plus ou moins développées : en un mot, les grandes lois qui ont toujours régi les nations, qui règlent les rapports des peuples et des citoyens entre eux, et qui sont renfermées dans ce que nous appelons ordinairement la loi naturelle. Voilà quelques principes sans lesquels il n'y eut jamais de grande nation, de famille heureuse, d'homme raisonnable.

On peut aussi composer des ouvrages sur les sciences, sur les arts, sur les diverses branches de la littérature; on peut chercher à répandre dans la société les connaissances utiles; on peut éclairer les hommes sur leurs devoirs, sur les moyens d'arriver au vrai bonheur; on peut chercher à leur inspirer l'amour de l'ordre, de la justice et de toutes les vertus; c'est là une œuvre grande, belle et honorable. C'est en suivant cette voie que nos grands génies, et spécialement ceux du règne de Louis XIV, se sont immortalisés. Ceux qui marcheront sur leurs traces mériteront notre estime et nos hommages. Mais est-ce là ce qu'a fait notre philosophe ? Est-ce là ce que font messieurs les rationalistes? n'est-il pas évident qu'ils suivent une route toute différente? n'est-il pas clair qu'ils ne conservent aucune de ces grandes vérités qui sont indispensables à toute société et à tout État? n'est-il pas démontré que leurs systèmes ne peuvent convenir qu'aux habitants d'un monde imaginaire? Avec leurs idées il n'y a plus de bien ni de mal, plus de vertu ni de vice, plus rien à craindre ni à espérer dans une autre vie; leurs principes ne peuvent faire que des êtres dégradés; ils ne peuvent plaire qu'à des Nérons, à des Sardanapales, à des Dumolards, aux requins dans l'océan et aux lions dans les forêts : il est donc impossible que M. Renan et ses partisans se proposent le bien de la société; s'ils avaient cette illusion, il faudrait leur donner les noms qu'ils appliquent injustement aux autres; il

faudrait dire qu'ils sont les premiers, les plus grands, les plus dangereux des visionnaires et des hallucinés.

Ce motif n'est pas le seul qui porte les écrivains à composer des ouvrages; il en est beaucoup d'autres. Nous sommes à une époque où la soif de l'or et des jouissances est poussée jusqu'aux plus extrêmes limites. Jamais peut-être on n'a vu une semblable ardeur: c'est une sorte de frénésie et de fureur. Tous les hommes courent après la fortune avec un empressement qui semble s'accroître en raison des difficultés. Assurément, nous n'avons pas la pensée de blâmer un auteur qui, par ses talents, s'efforce de se procurer à lui-même ou de donner à sa famille une position honorable ou même brillante, pourvu qu'il n'emploie que des moyens légitimes et dignes d'un cœur noble et vertueux Mais lorsqu'un homme, afin d'arriver à ses fins, se sert de son intelligence pour remuer toutes les passions, pour bouleverser le monde, et pour jeter le trouble dans les États et les familles, il mérite d'être à jamais flétri; il est souverainement blâmable et commet une fort mauvaise action. S'il cherche la fortune par ces voies odieuses, nous pouvons le comparer à de vils incendiaires, qui livreraient aux flammes la maison de leur voisin dans l'espoir de se procurer quelques misérables avantages, et qui chercheraient à faire fortune à la faveur de l'incendie qu'ils ont allumé. Je ne dis pas que ces écrivains veulent ces funestes effets; cela est loin de ma pensée. Mais les résultats de leurs systèmes n'en sont pas moins désastreux. Cependant, n'est-ce pas là un désordre fort commun de nos jours? Quel nom donnerons-nous à des auteurs qui composent des livres par de tels motifs? Ne faudrait-il pas inventer une langue nouvelle pour exprimer notre indignation et notre douleur? ne faudrait-il pas des peines spéciales pour réprimer ces génies malfaisants qui plongent des milliers de familles dans les larmes, dans l'infamie, dans le désespoir? Ce motif, le désir de faire

fortune, ne serait-il pas pour quelque chose dans les combinaisons de M. Renan et des rationalistes? Il n'y a pour eux qu'un moyen d'écarter ce soupçon. Qu'ils imitent la pauvreté de Jésus-Christ, qu'ils imitent les apôtres et nos religieux; qu'ils consacrent entièrement leurs biens au soulagement de toutes les infortunes : alors nous pourrons croire que ce motif a été loin de leurs cœurs; mais si ces bons messieurs imitent Sénèque, qui disait de belles choses de la pauvreté et qui écrivait ses livres sur des tables d'or, nous aurons le droit de croire que leurs écrits pourraient n'être qu'un jeu de bourse, une spéculation.

Trouvez donc un philosophe qui ait embrassé toute sa vie la pauvreté, la charité et toutes les vertus de Jésus-Christ! Montrez-en un seul depuis dix-huit siècles. Le christianisme les compte par centaines de mille à toutes les époques. Par là même nous devons croire à leur désintéressement. Mais pour les philosophes, ce sont presque toujours des farceurs, des faiseurs de phrases sonores. Est-il rien de plus clair au monde et de plus incontestable? des milliers de faits sont là pour le démontrer.

Il est une passion qui dans tous les temps a poussé les hommes à bien des excès, et qui a causé dans le monde d'affreux désordres : je veux parler du désir immodéré de faire parler de soi, de l'amour déréglé de la gloire. Cette inclination peut produire d'excellents effets, lorsqu'elle est bien dirigée et qu'elle porte les hommes à des choses belles, grandes et utiles. Elle devient alors le principe des actions les plus nobles et les plus admirables. Elle nous donne de grands guerriers, des missionnaires et des apôtres dans toutes les classes de la société. Mais aussi elle peut donner lieu à d'épouvantables malheurs, lorsqu'elle pénètre dans un cœur sans frein et sans principes. N'a-t-on pas vu des conquérants ravager la terre et changer les plus belles provinces en affreux déserts, dans le seul but de remplir le

monde du bruit de leur nom? Quelle méprisable et odieuse fureur! N'avons-nous pas vu également des écrivains, poussés par une semblable frénésie, inonder l'Europe d'ouvrages qui détruisent les principes d'ordre et de morale nécessaires au repos des États et des familles? N'est-ce pas là une des causes de tous ces crimes qui nous épouvantent et qui semblent se multiplier d'une manière effrayante? N'est-ce pas là un des mobiles des philosophes? M. Renan surtout est-il à l'abri de ce reproche? Son livre nous donne le droit de penser qu'il n'est pas insensible à la renommée, et que l'amour de la gloire chatouille son cœur. En voici la preuve : il suppose gratuitement une rivalité de gloire entre S. Jean-Baptiste et Jésus-Christ (1), tandis qu'on n'en trouve pas même l'ombre dans les Évangiles; il prête sans motif les mêmes pensées à S. Jean; il dit de Jésus-Christ qu'il aimait à être choyé, à se faire admirer, à montrer qu'il parlait bien. Tout cela prouve que ces sentiments sont dans son cœur; il n'a pu les trouver que là, puisque les Évangiles disent clairement le contraire. Ainsi M. Renan et messieurs les rationalistes aiment la gloire; si du moins cette gloire était pure, si elle était appuyée sur la vertu, si elle était utile à la société et aux familles, à la bonne heure; mais, hélas! nous savons à quoi nous en tenir sur ce sujet. Leurs systèmes n'ont causé que des malheurs.

Dans les temps d'agitation où nous vivons, il y a dans un royaume bien des partis. Le monde, surtout de nos jours, est un vaste champ de bataille où la lutte est acharnée et continuelle. La religion, la politique, les intérêts matériels, divisent les hommes. Les partis sont nombreux et toujours en face les uns des autres. Chacun a ses motifs de vouloir le triomphe de son opinion. C'est une sorte de combat à mort. Pour atteindre son but, on appelle quelquefois à son secours

(1) *Vie de Jésus*, p. 106.

toutes les passions. On s'est rangé sous un étendard sans se rendre compte peut-être du motif qui a déterminé ce choix. Quelquefois c'est une circonstance fortuite qui a été la cause de la résolution qu'on a prise. On est enrôlé sous un drapeau : on marche, on s'élance, peut-être sans savoir parfaitement où l'on va. Les combattants sont pressés par ceux qui suivent et qui les entourent, comme des soldats en face de l'ennemi. Il en est souvent qui voudraient reculer; mais il n'est plus temps : le combat est engagé; les amours-propres sont aux prises. La politique, les intérêts, toutes les passions poussent à tous les excès cette foule confuse et ardente. Les rêves de la jeunesse, mille illusions et l'inexpérience viennent encore se mêler à tout cela, et font du monde un théâtre que l'on pourrait comparer aux flots de la mer, lorsqu'ils sont bouleversés par une furieuse tempête jusqu'aux plus profonds abîmes. Voilà une faible image du monde.

Qu'un auteur qui se sent quelque mérite, cherche à faire triompher la cause qu'il a embrassée, pourvu que cette cause ne soit pas mauvaise, pourvu qu'elle ne soit pas funeste au bien de la société, pourvu que tout se fasse par des moyens honorables et conformes aux principes que nous avons établis, nous ne saurions le blâmer ; mais s'il appelle à son secours le mensonge et l'erreur, s'il veut parvenir à son but en accumulant les ruines et en passant à travers des flots de larmes et de sang ; si la pensée des crimes qu'il fera commettre ne l'arrête pas ; s'il foule aux pieds les lois de la morale : de tels écrivains poussent la société aux abîmes, et ils y seront précipités eux-mêmes ; c'est là une loi presque invariable ; en tout cas ils assument sur leur tête une effrayante responsabilité. Je conseille à messieurs les rationalistes et à ceux qui attaquent la religion chrétienne, de faire sérieusement là-dessus leur examen de conscience. M. Renan surtout pourrait-il affirmer que ce motif n'a pas exercé

sur lui une grande influence ? Nous serions assez curieux de savoir pourquoi il a fait subitement volte-face. Il était dans le camp des catholiques; il avait fait le premier pas dans la milice sacerdotale : et le voilà à l'extrême gauche. Il a beau faire, il ne se justifiera que par un retour complet. Jamais on n'a quitté le catholicisme pour être plus vertueux. Il a imité l'enfant prodigue dans ses égarements, qu'il l'imite aussi dans son repentir. Nous avons des raisons de croire que des influences étrangères l'ont jeté dans un parti où son cœur et ses affections ne sont pas.

Il existe beaucoup d'autres passions qui portent les hommes à bien des excès. Il en est une surtout que nous devons encore signaler : c'est l'amour de la domination et ce penchant que certains esprits inquiets éprouvent à s'élever sans cesse. Il y a longtemps qu'un poëte épicurien (1) en avait fait la remarque : « Dans notre folie, dit-il, nous voulons nous élever jusqu'au ciel. » Ce désir est quelquefois insatiable et ne connaît aucune borne. De là vient cette extravagance qui a porté tant d'hommes à se faire adorer comme des dieux. Et quels hommes ! ce qu'il y avait de plus méprisable au monde, des hommes dégradés et livrés à tous les vices. Aujourd'hui, grâce aux lumières que le christianisme a répandues parmi nous, ce désordre n'est plus possible. Un homme, quelle que soit sa puissance, n'oserait pas se faire rendre les honneurs divins. Il tomberait dans le ridicule et le mépris. Mais ceux qui sont dominés par cet orgueil si naturel au cœur humain ont mille moyens de se dédommager. Il y a tant de ruses et tant de détours dans les profondeurs de notre nature ! L'ambitieux cherche à se créer un empire autour de lui. Pour y parvenir, il étudiera la société où il vit; il soulèvera, s'il le faut, les plus mauvaises passions ; il remuera la fange, s'il le juge utile à son plan.

(1) Horace.

Il fera adorer, non pas sa personne, mais ses idées, ses rêveries : ce qui est une espèce de culte plus fin, plus délicat et supérieur en un sens. Que d'auteurs déversent par flots le mépris sur toutes les personnes et sur toutes les choses les plus saintes ! Ils n'épargnent rien, pas même Dieu. Ils lui diraient volontiers : Descends de ton trône ; je veux me mettre à ta place. Que d'auteurs bouleverseraient volontiers le ciel, la terre et tous les mondes pour le plaisir de dominer sur des ruines. Ne dites pas que c'est une imagination. L'histoire nous offre souvent de ces énormités. Ne trouverait-on pas quelque souffle semblable dans les écrits des rationalistes que nous combattons, et spécialement dans le livre de M. Renan ? Que veut l'auteur en effet ? Que prétend-il ? Que dit-il ? Il renverse Dieu, il attaque sa justice, sa providence, il rejette toutes les idées reçues, il chasse toutes les religions : et que met-il à la place ? Quelques songes, quelques rêves creux, le jargon inintelligible d'Hégel. Il foule aux pieds tous les grands hommes, tous les philosophes, toutes les réputations, il fait du ciel et de la terre, de tous les mondes, un monceau de ruines ; et sur ces décombres il élève sa statue. Que ferons-nous de ces petits Jupiters, de ces nouveaux Salmonées ! Attendez quelques instants : il auront le sort de tous les autres ; écoutez-nos livres saints : ils vous le diront : « J'ai vu l'impie adoré sur « la terre, il portait jusqu'au ciel sa tête fière et superbe, il « était semblable au cèdre du Liban : j'ai passé, et il n'é« tait plus. »

Ces passions ne sont pas les seules qui agitent le monde et qui font tant de ravages. Le désir de faire parler de soi, de se distinguer, de se faire un nom à tout prix ; l'ardeur pour les plaisirs sensuels, la recherche de tout ce qui est brillant et éblouit les yeux, l'amour de l'éclat, de la splendeur et de la magnificence, et beaucoup d'autres sentiments déréglés, ont répandu trop souvent parmi les hommes le trouble et la

confusion. Lorsque les mortels qui sont livrés à ces funestes penchants, voient se fermer devant eux les moyens légitimes, ils cherchent une issue d'un autre côté ; il arrive même souvent qu'ils ne reculent pas devant les crimes que les lois punissent avec rigueur. Comment voulez-vous qu'ils soient arrêtés, lorsqu'ils peuvent parvenir à leur but sans danger, et surtout lorsqu'ils sont assurés d'avoir l'approbation d'une classe plus ou moins nombreuse, qui applaudit et qui ne voit pas l'abîme caché sous quelques fleurs ? Comment voulez-vous qu'un homme qui a quelque talent et qui est dévoré d'ambition, ne se serve pas des armes qu'il a entre les mains ? N'est-il pas évident que, s'il manque de principes, il n'écoutera que l'ardeur qui l'emporte ? Il parlera à tous les mauvais instincts, s'il le juge utile ; il mettra les mains dans la boue infecte des vices les plus dégradants ; il saura donner à ses pensées et à ses paroles une couleur séduisante et cherchera à tromper les âmes droites et simples. Il causera quelquefois des malheurs effrayants. N'est-ce pas là le spectacle dont nous sommes quelquefois les témoins. Remontez à la source de tous les crimes qui conduisent devant les tribunaux et devant les cours d'assises tant d'infortunés de tout âge et de conditions diverses, et vous verrez que les écrits qui attaquent les mœurs et les croyances religieuses ont une part immense dans tous ces désordres. Et n'est-ce pas ce qui fut proclamé cent fois par les juges qui ont la mission de sévir contre ces désordres, et d'éclairer la société sur les dangers qui la menacent ? Cependant, de tous ces motifs quels sont ceux qui inspirent M. Renan et messieurs les rationalistes ? Est-ce le bien de la société ? Voyez quels sacrifices ils font pour le bonheur de leurs frères. Les trouverez-vous auprès des malades, auprès des âmes souffrantes pour les consoler ? Marchent-ils sur les traces de nos milliers de saints, qui se sont immolés à l'exemple de Jésus-Christ pour le soulagement de toutes les mi-

sères et de toutes les douleurs ? Ne serait-ce pas plutôt la soif insatiable de l'or qui les pouse ? Ne serait-ce pas l'amour insensé d'une fausse gloire ? Ne serait-ce pas le désir effréné de s'élever et de faire adorer leurs idées et leurs rêveries ? Ne serait-ce pas la politique ou l'esprit de parti ? Ne serait-ce pas la pensée de montrer leur puissance et de tout renverser pour régner sur des ruines?..... Dieu seul le sait et pourrait nous le dire d'une manière certaine. Mais je crois que nous en savons assez pour nous former sur ce point une opinion. Cependant, ces hommes voient-ils, veulent-ils toutes ces conséquences ? Assurément non ; elles sont loin de leurs cœurs ; mais elles découlent de leurs systèmes : cela seul autorise à parler comme nous l'avons fait. Nous allons voir que les philosophes sont encore plus sévères que nous sur ces questions, et ils vont nous donner eux-mêmes la solution que nous cherchons. Ce que nous dirons ne pourra blesser personne : car ce sont les morts qui vont instruire les vivants; espérons que leur autorité sera plus grande et que leurs paroles seront plus puissantes et plus efficaces que les nôtres pour porter la conviction dans les âmes.

CHAPITRE V.

Les philosophes sont jugés les uns par les autres.

Nous avons dit qu'on peut composer un ouvrage par des motifs différents. Il est des auteurs qui écrivent avec un entier désintéressement et qui n'ont pas d'autre pensée que de faire aimer la vertu , de rendre les hommes bons, charitables, généreux, et de contribuer par là à leur bonheur ; il en est qui n'ont en vue que d'amasser de l'or et qui, pour atteindre leur but, mettraient le feu aux quatre coins du monde, selon la pensée de Leibnitz. D'autres, pour recueillir

un peu de gloire, pour faire parler d'eux, porteraient la perturbation dans tous les États et dans toutes les familles. Il en est aussi qui ne craindraient pas d'armer les nations les unes contre les autres, d'exciter des guerres civiles et de faire couler des flots de sang pour satisfaire quelque passion et pour soutenir leur parti ; ils ne reculent pas même devant les moyens les plus coupables et les plus odieux. De tous ces motifs, quel est celui qui dirige les rationalistes, et qui a surtout dirigé la plume de notre cher Ernest ? Si je m'étais prononcé, je serais sorti des principes de modération que j'ai adoptés ; j'ai laissé chacun former son opinion sur ce point. Mais ce que je puis faire sans encourir aucun blâme, c'est de rapporter ce qu'ont pensé sur cette question les hommes les plus capables d'en juger. Nous allons emprunter les paroles des philosophes eux-mêmes, afin que personne ne puisse se plaindre de notre sévérité. Voici comment s'exprime Lucien par l'organe d'un sage qui a cherché longtemps la vérité sans pouvoir la trouver : « Je m'adressai enfin aux « philosophes ; mais je tombai, comme on dit, de la poêle « dans la braise : car en les observant attentivement, je « trouvai en eux une ignorance profonde, et tant d'incer- « titude et d'hésitation sur les vérités les plus nécessaires, « que les *idiots me parurent incomparablement plus sages* « *qu'eux.* Les uns me conseillaient de me livrer à la vo- « lupté ; les autres me disaient de macérer mon corps par « la faim, la soif, les veilles et les travaux. Celui-ci m'enga- « geait à mépriser les richesses ; celui-là plaçait la félicité « dans la possession de l'or, de l'argent et des biens de ce « monde. Que dirai-je de la formation du monde ? Je n'en- « tendais parler que de *substances incorporelles, d'atomes, de* « *vide, et d'autres choses incompréhensibles* ; et ce qui était « le comble de toutes les absurdités, tandis que chacun sou- « tenait des choses tout à fait *contraires*, de sorte que ce « qui était chaud pour l'un était froid pour l'autre, je ne

« savais ni que penser ni que dire ; et il m'arrivait ce qui « arrive à ceux qui dorment et qui tournent la tête tantôt « d'un côté et tantôt d'un autre. »

Ne serait-on pas tenté de croire que Lucien en écrivant ce tableau avait un sens prophétique très-développé ? on dirait qu'il avait *senti* le livre de notre idéaliste deux mille ans d'avance. C'est étonnant : il n'était pourtant pas né à Nazareth ; M. Renan et messieurs les rationalistes pourraient nous expliquer ce mystère, puisque tout leur est possible ; ils sont de si grands prophètes !!

Il paraît que les philosophes ont toujours été les mêmes dans tous les temps ; il faut pourtant ici faire une distinction essentielle : j'entends par philosophes, les idéalistes et ceux qui foulent aux pieds les règles du sens commun et les principes universellement admis, comme Hégel, Strauss et leurs partisans. Les rêveurs de cette trempe se sont toujours ressemblés ; mais aussi ils rencontrent dans le bon sens une barrière infranchissable : il s'est toujours trouvé des écrivains qui leur ont rendu bonne justice et les ont mis à leur place.

Nous venons de voir comment les philosophes de cette espèce étaient considérés du temps de Lucien ; nous savons aussi que Socrate et Platon avaient pour eux un souverain mépris ; il en a été de même de tous les esprits sérieux à toutes les époques. Ce qui est bien plus curieux, c'est qu'eux-mêmes se sont dépeints sous les plus tristes couleurs. Voici ce qu'en pense Rousseau : « J'ai consulté, dit-il, les philo- « sophes ; j'ai feuilleté leurs livres ; j'ai bien examiné leurs « différentes opinions ; je les ai trouvés tous *orgueilleux*, « *tranchants*, *dogmatiques*, et même, dans leur prétendu « scepticisme, *n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant* « *les uns des autres*, et il m'a semblé que cette manie « commune à tous était la seule chose en quoi ils eussent « raison. Triomphants quand ils attaquent, sans vigueur

« quand il faut se défendre ; si vous pesez leurs raisons, ils « n'en ont que *pour détruire* ; si vous comptez leurs senti- « ments, *chacun est réduit au sien ;* ils ne s'accordent que « *pour disputer.* Sous l'orgueilleux prétexte d'être seuls « éclairés, véridiques, de bonne foi, ils vous soumettent « impérieusement *à leurs décisions,* et prétendent donner « pour vrais principes des choses, *les inintelligibles systèmes* « *qu'ils ont fabriqués dans leur imagination.* Du reste, ren- « versant, détruisant tout ce que les hommes respectent, « ils enlèvent aux affligés la dernière consolation de leurs « misères, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs « passions. Ils arrachent des cœurs le remords du mal, l'es- « pérance de la vertu, et se vantent toutefois d'être les « bienfaiteurs du genre humain (1). »

Voici un autre passage du même auteur, et il n'est pas moins remarquable (2) : « Quand les philosophes, dit-il, « seraient capables de découvrirla vérité, qui d'entre eux y « prendrait intérêt ? Chacun d'eux sait très-bien que son « système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le « soutient parce *qu'il est le sien.* Il n'en est pas un qui, ve- « nant à connaître le vrai et le faux, *ne préfère le mensonge* « *trouvé par lui* à la vérité découverte par un autre. Où est « le philosophe qui pour sa propre gloire ne trompe pas vo- « lontiers le genre humain ? Où est celui qui dans son pro- « pre cœur se propose autre chose que de se *distinguer ?* « Pourvu qu'il s'élève au-dessus de la sphère ordinaire, « pourvu qu'il éclipse la réputation de ses compétiteurs, il « n'en demande pas davantage. L'essentiel est de penser « autrement que les autres. »

Laharpe, qui les connaissait, puisqu'il avait fait, pendant quelque temps, cause commune avec eux, dit « que le mé- « tier des philosophes est de détruire *la raison par des rai-*

(1) *Émile.* — (2) *Ibid.*

« *sonnements* ; et il ajoute qu'ils sont d'autant plus hardis à « affirmer qu'il y a plus lieu de douter; qu'ils affectent d'autant « plus le doute qu'il y a plus de raison d'affirmer, et qu'en « deux mots c'est là tout ce qu'on *peut apprendre d'eux* (1). »

Voltaire lui-même ne les ménage pas davantage et leur rend bonne et entière justice ; en parlant de l'auteur du *Système de la nature*, il dit « qu'il *suppose tout et ne prouve* « *rien*, qu'il s'appuie sur des *choses ineptes et ridicules*, que « ses observations *sont des chimères et des puérilités*. » Voici les reproches qu'il adresse à la Mettrie : « Après avoir pros- « crit la vertu et les remords, il fait l'éloge du vice et invite « ses lecteurs à tous les désordres (2). » Ces réflexions peuvent s'appliquer parfaitement aux doctrines des rationalistes modernes et de M. Renan ; nous l'avons vu.

Voltaire dit de certains articles de *l'Encyclopédie*, « qu'ils « lui paraissent rédigés pas le laquais de Gil-Blas, qu'on y « trouve des dissertations vagues et puériles, des *paradoxes*, « des idées *hasardées* et *contradictoires*, des *phrases ampou-* « *lées* et des exclamations qu'on sifflerait dans une aca- « démie de province (3). » Frédéric, le roi philosophe, les traite de « gens qui ont perdu le sens et dignes d'être ren- « fermés dans un hôpital de fous. A l'effronterie des cyni- « ques, dit-il, ils joignent la noble impudence de débiter « tous les paradoxes et toutes les *extravagances qui leur pas-* « *sent par la tête* (4). » Le langage des incrédules est constamment le même. D'Alembert, Diderot, Voltaire, Rousseau, Helvétius déversaient le mépris les uns sur les autres, et s'adressaient les plus grossières injures. N'est-ce pas là dans le fond ce que fait M. Renan lui-même? il renverse tous les systèmes inventés par les philosophes de tous les siècles, il foule aux pieds toutes les académies, il détruit toutes

(1) *Cours de littérature*. — (2) Volt., t. LXI.
(3) *Ibid.* — (4) *Correspondance.*

les religions, il met au rebut tous les savants, tous les génies, il couvre pour ainsi dire l'univers de ruines, et au milieu de ces décombres il élève une colonne, il bâtit un temple où il place la statue d'un nouveau dieu appelé Ernest Renan, avec cette inscription : Mortels, prosternez-vous. C'est un reproche qu'on peut faire à tous les rationalistes; chacun de ces Messieurs foule aux pieds tout ce qui existe pour mettre à la place de toutes les idées reçues ses rêveries individuelles. Ce que je viens de dire est rigoureusement exact. Est-il rien de plus absurde, de plus ridicule, de plus pitoyable? De telles prétentions ne sont pas sérieuses; ce sont de vrais tours de passe-passe.

CHAPITRE VI.

Les rationalistes, par leurs idées vagues et absurdes, ôtent toute autorité à leurs écrits passés et futurs.

Comment voulez-vous que nos rationalistes ne soient pas abandonnés et méprisés? Comment voulez-vous qu'ils n'aient pas le sort de Strauss et d'Hégel? Leurs idées sont absolument les mêmes. Sous le rapport du mérite ils sont infiniment audessous. M. Renan, auprès de ces rêveurs complétement oubliés, n'est qu'un écolier, un enfant. On verra bientôt que ce système ne contient rien de bon, excepté les maximes empruntées aux Évangiles; on verra que c'est un poison subtil et mortel caché sous une liqueur agréable. On verra que c'est un mets cent fois réchauffé; on ne tardera pas à comprendre que toutes ces choses en apparence si brillantes, ce sont de vieilles guenilles ramassées dans la boue des rues et qu'il a finement rajeunies. On saura que ce mets est dédaigné des Allemands, et qu'il l'a présenté aux Français parce que les habitants des bords du Rhin n'en vou-

laient plus, en étaient dégoûtés. L'excellent M. Renan ! il nous prend donc pour les valets de ces bons Allemands, puisqu'il nous offre leurs restes ! C'est par trop fort ! On verra que cet écrit est un cadavre sur lequel on a jeté des fleurs à pleines mains ; les aveugles ont pu être trompés et éblouis ; mais les fleurs seront bientôt fanées, on n'apercevra plus que le cadavre, et on reculera avec dedain. Là-dessus beaucoup de rationalistes, nous l'avons montré, sont d'accord avec nous. On lira ces ouvrages comme on a lu le *Juif-Errant* et les *Mystères de Paris* ; comme on lit *Don Quichotte*, les *Mille et une nuits* ; comme on lit les contes arabes. On a voulu les voir comme on va voir une tragédie, une comédie, un feu d'artifice, des tours d'adresse dans un manége ou dans un amphithéâtre, comme on va voir un animal rare ou monstrueux, et voilà tout. Ce qui a pu séduire certains lecteurs, c'est la forme, qui n'est pas sans quelque mérite et qui offre un certain attrait ; ce qui a ébloui, ce sont les belles pensées, les grandes idées empruntées et dérobées aux Evangiles. Ce qu'il y a de bon dans ces écrits est une sorte de larcin fait au christianisme; ces excellents Messieurs se parent des plumes du paon. Si vous ôtez de leurs livres ce qu'ils ont pris de nos livres saints, vous n'y trouverez absolument que des rêveries.

M. Renan et Messieurs les rationalistes ressemblent fort bien à des valets qui se couvrent avec beaucoup d'adresse et d'habileté des habits de leurs maîtres, et à l'aide de ce déguisement s'introduisent dans diverses familles et s'y font accueillir comme de grands personnages. C'est un peu l'histoire du loup couvert du manteau de berger, ou celle de l'âne qui se cache sous la peau du lion ; mais l'erreur n'est pas de longue durée ; ils sont bientôt trahis par leur voix, et on ne tarde pas à apercevoir le bout de l'oreille. Alors le triomple se change en déroute complète ; c'est une dé-

confiture sans remède. A la première vue, leurs idées peuvent plaire à quelques personnes, parce qu'elles sont assez commodes et qu'elles flattent toutes les passions ; mais lorsqu'on aura compris quelles en sont les conséquences ; lorsqu'on aura aperçu les abîmes qui sont cachés sous ces fleurs trompeuses ; lorsqu'on sera convaincu qu'avec ce système il n'y a plus de sécurité dans le monde ; que tous les liens qui unissent les hommes entre eux sont brisés ; qu'il n'y a plus de repos possible dans les États ni dans les familles ; que le vol, l'assassinat, les empoisonnements, les perfidies, les trahisons, les injustices sont des amusements, des choses innocentes ou indifférentes : tous les hommes sans exception repousseront avec horreur et indignation ces désolantes doctrines. Je crois bien que ces tristes conséquences sont loin de leurs cœurs ; il n'est pas ici question de leurs sentiments, mais de leurs enseignements.

Comment voulez-vous que M. Renan ne soit pas à peu près seul? Il est tout à fait en dehors du sens commun. Il a contre lui tout l'univers, tous les siècles, tous les peuples civilisés et les nations sauvages; il a contre lui tous les savants, tous les grands hommes, qui ont toujours admis l'existence d'un Dieu juste, la Providence, l'immortalité de l'âme et les principes généraux qui sont comme le fondement de toutes les sociétés et de toutes les religions; et ce que nous disons de M. Renan peut s'appliquer à tous les rationalistes sans exception : car leurs innombrables systèmes reposent sur les mêmes principes, et ici les plus célèbres philosophes sont d'accord avec nous.

Rousseau n'a-t-il pas dit : « On a beau vouloir établir la « vertu par la raison seule; quelle solide base peut-on lui « donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre ; mais « cet amour peut-il donc et doit-il l'emporter en moi sur « celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raison « claire et suffisante de cette préférence. Dans le fond leur

« prétendu principe est un jeu de mots (1). » Nous avons vu que Voltaire, Bayle et d'Alembert sont du même avis. Il suit de là que tous les systèmes des rationalistes détruisent toutes les vertus, et qu'ils ne peuvent qu'être funestes aux États, aux familles et à toutes les classes de la société.

Spinosa, un des chefs du rationalisme, n'a-t-il pas dit que l'homme a un droit souverain à tout ce qu'il peut, et que le droit de nature permet les contentions, les haines, la fraude, la colère et tout ce qui excite nos appétits (2)? Mais Machiavel n'a-t-il pas dit aussi que ceux qui attaquent la religion sont des destructeurs d'empires et des ennemis du repos et du bonheur de la société?

Les ouvrages de nos bons Messieurs peuvent avoir une certaine valeur sous le rapport de la littérature et du style; on ne le conteste pas; qu'on leur donne autant d'éloges qu'on voudra à ce point de vue; mais qu'on ait soin d'ajouter que pour ce qui concerne la morale, les vrais principes, pour le bonheur des hommes, ils sont pleins d'un poison mortel; nous serons complétement d'accord. Du reste, l'histoire vient confirmer ce que nous disons. En effet, il y a eu des milliers de rationalistes dans le monde à diverses époques; trouvez-en un seul qui ait conservé deux disciples fidèles pendant sa vie. Tous les hommes ont donc compris le néant, la nullité de leurs systèmes; s'il en est qui acceptent ces maximes fausses et désastreuses, c'est parce qu'elles flattent les passions et qu'ils ne voient pas les abîmes où elles conduisent nécessairement; sans cela il n'y aurait pas un homme, pas un enfant de dix ans, qui ne repoussât avec dédain, avec empressement et horreur de telles idées.

Vous chercheriez en vain dans la société une classe hon-

(1) *Emile.* — (2) *Theol. polit.*

nête et honorable à qui les systèmes des rationalistes puissent plaire. N'est-il pas évident que ces doctrines anarchiques seront abhorrées de tous ceux qui sont à la tête des États? et Voltaire n'a-t-il pas dit qu'un prince entouré de courtisans qui ne craignent pas la justice divine, devrait prendre tous les jours du contre-poison? Ce que nous disons ici est encore confirmé par l'histoire. En effet, lorsqu'on parcourt les annales de certains peuples anciens, on ne voit que massacres.

Aux époques où les principes religieux ont disparu, les palais des grands sont inondés de sang; on voit les rois, les princes, les reines, les enfants des rois périr de mort violente. Que de scènes affreuses ont eu lieu dans la Grèce, chez les peuples d'Orient et même chez les Romains dans les derniers temps de la république et sous les empereurs? La race d'Alexandre ne fut-elle pas exterminée en quelques années? Voilà ce que les rois ont à craindre, lorsque les principes religieux sont méprisés.

Mais si le système des rationalistes est funeste à ceux qui sont à la tête des empires, il n'est pas moins dangereux pour les nations. Un philosophe a dit encore « qu'un roi « qui craint Dieu est un lion enchaîné, et qu'un prince qui « n'est pas retenu par cette crainte est un animal féroce « qui ne demande qu'à dévorer. » Un empereur romain ne disait-il pas : « Je voudrais que le genre humain n'eut qu'une « tête, je l'abattrais d'un seul coup? » Ce monstre ne craignait pas Dieu!

A qui donc pourront sourire ces systèmes? Sera-ce aux pères et aux mères de famille? Mais avec de telles idées la fidélité entre les époux sera livrée au hasard; elle reposera sur le néant; et chacun sera nécessairement entraîné du côté où soufflera le vent des passions. Celui qui connaît un peu la faiblesse et l'inconstance du cœur humain, peut entrevoir ce qui arrivera.

Cette religion, séduisante en apparence, sourira-t-elle aux riches? Mais ils seront exposés à être trahis, volés, trompés, immolés par leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Pourront-ils avoir un instant de repos?

Sourira-t-elle aux commerçants? Mais sans la confiance, sans la probité, sans la justice, sans la croyance à un Dieu et à une Providence, tout commerce est impossible; toutes les relations sociales sont rompues; les rois dévorent le peuple, les nations se dévorent entre elles, et tous les crimes au milieu de la plus épouvantable confusion désolent la terre.

Mais peut-être ce système sera-t-il accepté par les ouvriers, par ceux qui sont privés des biens de ce monde? Il pourra leur paraître avantageux tout d'abord. A l'aide de ces principes, ils pourront espérer quelque adoucissement à leurs souffrances. Comme ils sont les plus nombreux et les plus forts, ils pilleront ceux qui possèdent les biens de la terre. Ils mangeront et dévoreront les riches, et ils finiront par se manger et se dévorer les uns les autres. Voilà ce qui est arrivé chez tous les peuples; voilà ce que nous avons vu à la grande révolution française. Dans ces jours de désolation, toutes les factions ne se sont-elles pas exterminées tour à tour? Ainsi donc ces funestes doctrines seront repoussées pas toutes les classes de la société.

Cependant nous avons dit que les malfaiteurs, les incendiaires, les parricides, les voleurs, tresseraient volontiers une couronne à certains rationalistes, et qu'ils seraient heureux de se réunir pour leur élever des statues.

Pourtant il y a encore ici une restriction à faire. Ces infortunés seront bien aises de se rassurer par cette religion nouvelle, quand ils voudront commettre un crime; mais ils ne tarderont pas à comprendre qu'ils seront exposés à devenir eux-mêmes les victimes de ces funestes idées. Dès lors ils ne manqueront pas de se prononcer contre elles et de

les maudire. Vous le voyez, le culte pur, les idées, les ouvrages de M. Renan et des rationalistes ne seront accueillis nulle part. Ceux qui habitent les prisons, les bagnes et les petites maisons, n'en voudront même pas : car vous trouvez encore parmi eux quelques principes; ils admettent encore l'existence d'un Dieu juste, des notions de probité et de morale.

Il n'y a sur la terre aucune classe, aucun homme de bon sens qui veuille sérieusement se ranger sous le drapeau des rationalistes. On lira leurs ouvrages par curiosité, comme on lit des fables, et voilà tout. S'il en est qui les applaudissent, ce n'est pas sincèrement; c'est chez eux l'effet d'une illusion qui ne peut durer que quelques instants; c'est l'effet d'un entraînement irréfléchi. Que fera donc notre philosophe? Les saint-simoniens le renient; les phalanstériens le repoussent; les disciples de Cabet eux-mêmes n'en veulent pas; les mormons ne consentiraient pas à l'admettre parmi eux ; Voltaire, Rousseau, Luther, Calvin et les incrédules les plus célèbres sont d'accord pour maudire ce funeste et ridicule système. Il est clair que cette nouvelle religion, c'est le néant. C'est un édifice vermoulu qui s'écroule de toutes parts. Il n'est pas même soutenu par un fil ; il ressemble fort bien à un bâtiment où il n'y a pas deux grains de sable qui se tiennent. Dans ce livre tout est absurdités, rêveries, erreurs, sauf les idées empruntées au christianisme ; c'est une vraie phantasmagorie. N'avons-nous pas vu, en effet, que dans ce système tout est funeste, dangereux et faux? Il suit de là que ses ouvrages ne peuvent avoir aucune valeur : car tout ce qu'il écrit ne repose que sur des imaginations creuses, sur des absurdités. La plupart du temps, il ne nous donne que des mots insaisissables, qui peuvent éblouir la foule, mais qui font sourire les personnes qui réfléchissent.

Sous quel rapport M. Renan pourrait-il inspirer quelque

confiance? Serait-ce en histoire? N'est-il pas prouvé que, comme historien, il ne mérite que le mépris? Tous les hommes instruits ne sont-ils pas d'accord sur ce point? Qui donc, depuis Hérodote jusqu'à Augustin Thierry, a écrit l'histoire comme lui? N'a-t-il pas dit que pour composer ses livres il devine, il conjecture, il fait une œuvre d'art et de sentiment (1)? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident, dès lors, qu'en histoire ses écrits doivent être assimilés aux contes de fées. D'après cet aveu, M. Renan nous autorise à penser qu'il aurait manqué sa vocation. Il aurait bien fait d'entrer dans une compagnie de somnambules; là il aurait *deviné*, conjecturé tout à son aise. En tout cas, s'il tient absolument à faire le prophète, à son âge il peut encore changer de profession....

Nous savons qu'en morale il ne mérite pas plus de confiance. Nous en avons dit assez là-dessus pour qu'il ne reste aucun doute sur ce point dans les esprits. Nous savons que ses idées autorisent tous les crimes, tous les forfaits, tous les désordres. D'après ses principes l'homme n'a plus d'autre règle que sa volonté; il n'a plus d'autre loi que le plaisir, le caprice et les passions; il n'y a plus de lien sérieux entre les parents et les enfants, entre les époux et les épouses, entre les princes et les sujets; tout est bouleversé, tout est livré au hasard, à la fatalité, à la confusion.

Il en est de même en philosophie et en politique; avec ses idées nous aurons partout et en toutes choses un affreux et épouvantable chaos. Les hommes de toutes les opinions, les plus célèbres incrédules sont d'accord avec nous sur ce point. Nous verrions renaître ces scènes affreuses qui ont désolé les nations aux époques les plus désastreuses. Toutes nos cités deviendraient d'autres Sybaris. Toutes les passions déchaînées répandraient partout la ruine, la confusion, la

(1) Introd., p. LV.

dégradation; on verrait toutes les infamies désoler les diverses classes de la société ; l'homme n'aurait plus de frein : tous ces maux seraient inévitables.

Est-il possible d'avoir quelque confiance dans un homme qui s'appuie sur des auteurs qui sont des visionnaires fort dangereux, qui va piller des écrits remplis de rêveries, de folles imaginations, et qui prend pour guides Strauss, Hégel, le Talmud et d'autres ouvrages du même genre? Quelle confiance peut inspirer un écrivain qui adopte une philosophie absurde, que l'on peut appeler avec les hommes les plus habiles et les plus compétents : *fermentation putride*, immoralité, jargon inintelligible.

Ainsi, lorsque vous lirez les ouvrages de M. Renan, ceux qui ont déjà paru et ceux qu'il doit mettre au jour, vous n'oublierez pas qu'il devine l'histoire, qu'il en fait un objet de conjecture, une œuvre d'art et d'imagination; qu'il dénature *scandaleusement* les faits, que ses livres sont remplis de *contradictions*, de *pauvretés*, d'*erreurs opiniâtres* et *cent fois réfutées;* que l'exactitude, la vertu et la morale ne sont rien pour lui ; qu'il n'y a de vrai que l'idée, c'est-à-dire les plus ridicules rêveries, les plus absurdes imaginations, et que c'est là le jugement qu'ont porté de ses écrits messieurs les rationalistes allemands, qui sont ses amis à certains égards. Vous vous rappellerez encore que son système a été admirablement résumé et apprécié par ces mots si expressifs de la *Revue des Deux-Mondes : Tours de prestidigitateur, scandale, absurde, néant, folie.*

Voici les conséquences qui découlent de ce que nous venons de dire : C'est que si vous lisez les ouvrages de certains rationalistes, vous le ferez avec beaucoup de précaution et de réserve; vous les toucherez comme on touche un poison dangereux. Si vous êtes pères de famille, vous les éloignerez des mains de vos épouses, de vos fils et de vos filles; car vous pourriez bien vous repentir amèrement de

votre imprudence sur ce point. Quelle que soit votre position, vous avez tout à craindre, tout à perdre, si cette nouvelle religion est acceptée autour de vous. Pour vous en convaincre, il suffirait de vous mettre sous les yeux quelques mots d'un homme qui n'est pas suspect. Un jour les amis de Voltaire se mirent à parler de philosophie, d'athéisme, de matérialisme et de tous les autres systèmes du même genre; Voltaire s'écrie : « Attendez, attendez; faisons d'abord retirer nos domestiques; je ne veux pas être « assassiné cette nuit; » et cependant, ce que Voltaire ne voulait pas dire en présence de ses domestiques, on le prêche aux enfants, à la jeunesse, aux femmes, à toutes les classes de la société : n'est-ce pas s'exposer à mettre le feu aux quatre coins du monde? comme le dit Leibnitz. Il est donc bien démontré que les livres de M. Renan et de messieurs les rationalistes ne peuvent être que funestes sous tous les rapports; telle est la pensée des philosophes et des incrédules eux-mêmes, de tous les chrétiens, des protestants comme des catholiques; telle est aussi la pensée d'une certaine classe de rationalistes; telle est la pensée par conséquent de toute l'Europe, de tout l'univers, de tous les hommes éclairés (quelques rêveurs, quelques visionnaires doivent être comptés pour rien); tous ces systèmes sont funestes aux rois et aux sujets, aux royaumes, funestes au riche et au pauvre; funeste aux parents et aux enfants; funestes à la morale; funestes à tous les âges et à toutes les classes de la société; par la raison fort simple qu'ils ouvrent la porte à tous les vices et à tous les crimes, et qu'ils tarissent dans leur source toutes les vertus.

Maintenant, il est une question qu'il est utile de résoudre. Nous avons vu que M. Renan est seul ou à peu près. Pourtant il faut bien qu'il trouve sa place dans le monde; mais que ferons-nous de lui? L'envoyer fixer son séjour parmi les habitants de l'océan ou des forêts, puisque son système

ne peut être accepté et mis en pratique ailleurs; ce serait peut-être juste, mais cela ne serait pas charitable; et les chrétiens, à l'exemple de Jésus-Christ, doivent faire du bien à tous les hommes, même à leurs adversaires. Voici donc ce que je propose. Nous prierons les membres de l'Institut de se réunir; ils chargeront M. Renan d'écrire des contes de fées, des historiettes pour les petits enfants, des tours de passe-passe, des apparitions de revenants et mille bagatelles de ce genre; ce sont là des sujets qui lui conviennent parfaitement; il sera là dans son élément. La plus grande difficulté est de lui faire accepter ce rôle : car les rationalistes ont souvent de grandes prétentions, et ne sont pas toujours faciles à manier. En tout cas, voici une autre idée qui me paraît plus heureuse encore : nous ouvrirons une souscription en France et même dans toute l'Europe; nous aurons recours au gouvernement, s'il le faut; dès que nous aurons réuni toutes nos ressources, nous ferons construire un immense ballon; nous y mettrons tout le confortable que nous pourrons imaginer, des vins de Champagne, des vins de Bordeaux, les liqueurs les plus recherchées, en un mot d'immenses provisions; nous ferons monter dans ce ballon M. Renan, M. Reuss, M. Colani, M. Littré et les partisans de son système; nous donnerons à notre idéaliste un diplôme de prophète, de prince ou de demi-dieu; et nous les lancerons dans les plaines infinies de l'air à la recherche d'un nouveau monde. Vous savez qu'il y a des étoiles qu'on appelle *nébuleuses;* c'est là que nous les enverrons.

N'est-il pas clair que des hommes aux idées *nébuleuses* seront fort bien dans des étoiles *nébuleuses?* Rien de plus juste, de plus sage, de plus raisonnable : que vous en semble?

CHAPITRE VII.

Quel est le sort, quelle est la fin des philosophes?

Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire quelle sera la fin des rationalistes; l'histoire peut nous donner sur cette question des lumières à peu près certaines. La plupart des incrédules ont fini de l'une des trois manières que nous allons indiquer en quelques mots. 1° Les uns, après avoir cherché inutilement la paix, le calme dans les vains systèmes inventés par la philosophie, sont enfin convaincus par une douloureuse et longue expérience qu'il n'y a pas de repos possible pour les âmes hors du christianisme; ils imitent S. Augustin et des milliers d'autres, et reviennent à la vérité qui leur procure ce que la philosophie n'a jamais pu donner : le véritable bonheur; c'est ce qui arrive au plus grand nombre. 2° Ceux qui s'obstinent à vivre dans l'erreur et qui repoussent la lumière que Dieu fait sans cesse briller à leurs regards, sont bien malheureux. Leur vie se passe presque toujours dans les angoisses; leur cœur est comme un volcan; ils sont souvent en proie aux plus violentes passions; ils sont livrés à des inquiétudes continuelles; ils sont dévorés par le doute. Le philosophe Bayle en a fait la remarque; il a dit que les incrédules n'arrivent jamais à la certitude. Ils sont tourmentés de mille soucis; ils traînent ainsi jusqu'à la tombe le fardeau de la vie, fatigués, épuisés par toutes sortes de craintes, sans espoir et sans consolation. 3° Il en est d'autres dont le sort est plus déplorable encore; n'étant pas retenus par les grands principes du christianisme, ils se livrent souvent à des passions violentes; ils se dégradent quelquefois, tombent dans tous les excès; ils plongent leurs familles dans les larmes; quelquefois même la santé, la fortune, l'honneur, la vie, tout va s'engouffrer dans la tombe avant le

temps. Ne sommes-nous pas tous les jours les témoins de faits de ce genre ? Pourquoi le panthéiste Spinoza et l'impie Lucrèce sont-ils morts si jeunes ? L'histoire nous dit que ce n'est pas par excès de piété et de vertu. Nous pourrions citer des milliers d'exemples semblables.

Voyez le célèbre Rousseau ; combien sa vie ne fut-elle pas agitée ! Quelles angoisses ! Quelles tribulations ! Que de déboires et de déceptions ! Quel homme fut plus malheureux ? Il flottait au gré de ses passions ; il était tantôt catholique, tantôt protestant, tantôt déiste. Aujourd'hui il écrivait des choses admirables sur la religion chrétienne, demain il détruisait tout ce qu'il avait écrit. Il ne fut pas plus heureux en famille ; sa femme l'a abreuvé de chagrin. Il paraît qu'en morale ils étaient fort bien ensemble ; c'était un mariage bien assorti. Rousseau n'était pas bon père : pour ne pas avoir la peine d'élever ses enfants, il les fit, dit-on, déposer à l'hospice. Il est à peu près prouvé qu'il s'est donné la mort. Il est vrai que pour des panthéistes ou des rationalistes tout cela est fort indifférent, fort innocent. Pour nous, nous ne sommes pas encore arrivés à cette hauteur.

Nos excellents messieurs semblent avoir pris en partie pour modèle le fameux Voltaire ; il est vrai qu'ils n'ont pas absolument les mêmes idées ; mais quel est donc le barbouilleur de papier qui consentirait à se dire aujourd'hui le disciple d'un autre ? On veut du neuf à tout prix, ou du moins ce qui paraît tel. Quand même il faudrait évoquer les puissances invisibles, on ne reculerait pas devant ce moyen. N'est-ce pas ce que fait M. Renan ? Il va fouiller dans tous les coins du monde pour composer ses livres, il mettrait les pieds et les mains dans la boue la plus infecte, s'il le fallait : de là vient qu'il pille partout et sans mesure ; il pille dans le Talmud ; il pille dans le livre d'Hénoch ; il pille dans l'Ancien Testament, il pille dans l'Evangile, il pille dans Épicure, il pille dans Spinoza, il pille dans Hégel, il pille dans Strauss, il

pille dans Voltaire, il pille surtout dans son cerveau et dans sa féconde imagination.

Il me semble qu'il est bien triste d'aspirer à imiter des hommes livrés à toutes les passions; ils ont joui, il est vrai, d'une grande renommée. Mais Néron aussi a eu une grande réputation ; mais Caligula aussi ; mais Sardanapale aussi ; mais Judas aussi ; mais Dumolard aussi ; mais Erostrate aussi ; mais mille autres aussi.

Je dirais volontiers à M. Renan et à messieurs les rationalistes : Vous aimez la gloire, la renommée : à la bonne heure ; vous voulez vous faire un nom : c'est fort bien, les modèles ne vous manquent pas. Voyez S. Augustin, voyez Fénelon, voyez S. Vincent de Paul, S. François d'Assise que vous admirez vous-mêmes ; voyez Corneille, Racine et des milliers d'autres ; voyez S. François Xavier et nos missionnaires ; voyez Mgr Affre, archevêque de Paris, mourant martyr de la charité sur les barricades : voilà des bienfaiteurs de l'humanité ; marchez sur leurs traces ; voilà le chemin de la vraie gloire. Mais surtout, je vous conseille de ne pas imiter Voltaire. Si vous suivez la même voie, vous pourriez finir de la même manière. Ses derniers moments furent affreux, épouvantables. Il a expiré dans des convulsions terribles, dans des agitations humainement inexplicables. Des témoins oculaires ont affirmé qu'il se plaignait d'être abandonné de Dieu et des hommes. Il a éprouvé à sa dernière heure un horrible désespoir et une sorte de fureur indescriptible. Le médecin Tronchin, qui était présent, l'a certifié. Il semble que ses impiétés, les crimes dont ses écrits devaient être la cause, l'étouffèrent. La chambre où il rendit le dernier soupir fut le théâtre d'une scène qui glaça de terreur et d'effroi ceux qui en furent les témoins. Nos incrédules auront-ils une fin aussi lamentable ? Nous sommes bien loin de le souhaiter ; la charité chrétienne, qui est inépuisable, s'y oppose.

Pour ce qui est de M. Renan, comment finira-t-il ? Imitera-t-il Descartes, qui, malgré quelques écarts d'imagination, s'est réconcilié avec la religion avant de quitter cette terre ? Finira-t-il comme Montesquieu, qui avant de paraître devant Dieu a rétracté toutes ses erreurs ? Finira-t-il comme Buffon, ce grand naturaliste, qui a déclaré à ses derniers instants que dans le fond du cœur il avait toujours aimé et respecté la religion chrétienne ? Finira-t-il comme Laharpe, qui fut ramené à la foi par l'adversité et qui dans ses dernières années a consacré ses talents à la défense de la vérité ? Finira-t-il comme Jouffroy, qui, sentant le vide des systèmes philosophiques, était redevenu chrétien dans le cœur ? Finira-t-il comme Isnard, à qui de grandes tribulations firent ouvrir les yeux à la véritable lumière ? Je ne veux pas dire que notre cher Ernest ait le mérite de ces grands hommes. Celui qui aurait cette pensée se tromperait étrangement. Son mérite littéraire jusqu'à présent est assez mince. Pourrait-on le placer, comme écrivain, à côté de Volney et de Dupuis ? A mon avis, ce serait encore beaucoup trop. Sa place serait auprès de d'Holbach, de Toussaint et de quelques autres incrédules de bas étage, qui ont fait quelque bruit d'abord, et que l'on pourrait comparer à ces fusées qui brillent un instant dans les airs et qui s'éteignent aussitôt et pour toujours. Cependant, pour vous dire toute ma pensée, je conserve de l'espoir au sujet de M. Renan ; je suis porté à croire qu'il reviendra à la vérité et qu'il fera comme l'enfant prodigue de l'Évangile. Ses erreurs ne sont que des écarts d'imagination ; c'est un entraînement de jeunesse. Il s'est laissé séduire par un misérable amour de vaine gloire. Mais lorsqu'il aura vu et compris le vide de ce fantôme brillant en apparence et en réalité plein d'amertune, il jettera les regards vers la véritable lumière ; puisse-t-il ne pas la repousser ! Telle est mon espérance ; et ce n'est pas sans motif que je parle en ces termes. Je trouve en effet dans son livre,

au milieu d'un océan d'erreurs et de rêveries, des pensées qui montrent que le souffle du christianisme n'est pas entièrement éteint dans son âme. Je vais vous en donner des preuves en vous citant quelques-unes de ses paroles.

Voici ce que dit M. Renan : « Un sentiment d'une admi- « rable profondeur domina en tout ceci Jésus, ainsi que la « bande de joyeux enfants qui l'accompagnaient, et fit de « lui pour l'éternité le vrai créateur de la paix de l'âme, le « grand consolateur de la vie. En dégageant l'homme de « ce qu'il appelait les sollicitudes de ce monde,..... Jésus « fonda ce haut spiritualisme qui pendant des siècles a « rempli les âmes de joie à travers cette vallée de larmes. « Il vit avec une parfaite justesse que l'inattention de « l'homme, son manque de philosophie et de moralité vien- « nent le plus souvent des distractions auxquelles il se laisse « aller, des soucis qui l'assiégent, et que la civilisation mul- « tiplie outre mesure. L'Évangile, de la sorte, a été le su- « prême remède aux ennuis de la vie vulgaire, un perpé- « tuel *sursum corda*, une puissante distraction aux misé- « rables soins de la terre, un doux appel comme celui de « Jésus à l'oreille de Marthe : *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes* « *de beaucoup de choses ; or une seule est nécessaire*. Grâce à « Jésus, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de « tristes et humiliants devoirs, a eu son échappée sur un « coin du ciel. Dans nos civilisations affairées, le souvenir « de la vie libre de Galilée a été comme le parfum d'un « autre monde, comme une rosée de l'Hermon, qui a em- « pêché la sécheresse et la vulgarité d'envahir entièrement « le champ de Dieu (1). » Ces pensées et d'autres semblables font voir que le souffle de l'Évangile vit encore en son âme, et c'est ce qui me donne l'espérance de son retour à la vérité.

(1) *Vie de Jésus*, p. 176.

SIXIÈME PARTIE.

AUTORITÉS IMPOSANTES DES CHRÉTIENS COMPARÉES AUX AUTORITÉS INCERTAINES ET SOUVENT NULLES DES RATIONALISTES.

CHAPITRE PREMIER.

Certains rationalistes, en niant le surnaturel, se mettent en dehors du sens commun.

Lorsqu'on étudie le livre de notre philosophe, on marche de surprise en surprise. Un homme sérieux, qui porte le titre pompeux de membre de l'Institut, devrait prouver ce qu'il avance par des raisons claires, solides et lumineuses, surtout lorsqu'il s'agit de combattre des principes admis par les autorités les plus imposantes. Notre idéaliste ne veut pas du surnaturel; il le rejette absolument. Savez-vous pourquoi? c'est que les faits miraculeux qui sont rapportés dans l'Évangile l'embarrassent; il ne les discutera pas; il ne leur donnera même pas un regard. Les disciples d'Hégel et de Strauss ne sont jamais à court de ressources. Il faut absolument un moyen de se tirer d'affaire. Quand ils n'en ont pas, ils en inventent; c'est bientôt fait : rien de plus simple. Ce moyen est tout trouvé. Ils nient le surnaturel. Si le soleil les gênait, ils nieraient le soleil. Mais l'histoire est là qui se dresse devant eux, qui atteste l'existence du surnaturel et qui renverse ces assertions arbitraires; mais mille difficultés se présentent. M. Renan passera par-dessus tous ces obstacles. Mais des milliers de faits, des témoignages innom-

brables, des autorités d'une force sans exemple et irrécusables, des preuves invincibles opposent à ces affirmations un mur d'airain. Malgré tout cela, il passera outre (1), et il posera dans l'air une des pierres d'un édifice qui n'a d'existence que dans son imagination.

Examinons rapidement cette grande question, et voyons quelles sont les preuves que nous avons à opposer à nos adversaires; nous ne tarderons pas à comprendre de quel côté est la vérité. Elle brillera aux yeux comme la lumière du jour. Du moins je l'espère.

1° Les faits merveilleux de l'Evangile ont été racontés par des témoins oculaires; 2° ces faits étaient publics et s'étaient accomplis en présence de milliers de personnes; 3° ceux qui les rapportent sont dignes de toute notre confiance au degré le plus élevé; 4° ils les ont affirmés au péril de leur vie, sans autre intérêt que celui de la vérité; 5° les Juifs eux-mêmes, qui sont restés infidèles, les ont reconnus; 6° les païens aussi les ont acceptés comme incontestables; 7° les philosophes des premiers siècles les ont avoués; 8° les hérétiques de cette époque les ont admis comme véritables; 9° des milliers de chrétiens sont morts dans les supplices pour en attester la vérité; 10° toute la Judée était là pour certifier l'exactitude de ces prodiges, puisque les malades que Jésus-Christ avait guéris, les morts qu'il avait ressuscités, les personnes qui avaient ressenti les effets de sa toute-puissance, remplissaient cette contrée; 11° les scribes et les pharisiens eux-mêmes, qui étaient les ennemis de Jésus-Christ, les ont déclarés véritables. Pendant le premier siècle, les Juifs, les chrétiens, les païens, les infidèles, les savants eux-mêmes, les apôtres, tous les hommes étaient unanimes pour proclamer la vérité des merveilles que le Sauveur a opérées; de sorte que ces miracles sont appuyés sur

(1) Introd., p. L, LI.

des preuves dix fois, cent fois, mille fois plus nombreuses, plus fortes et plus convaincantes que les faits historiques les plus certains. Comment après cela oser nier le surnaturel? Il n'est assurément pas facile d'expliquer cette obstination. C'est un mystère aussi grand, plus incompréhensible que ceux du christianisme. Ces messieurs ont donc aussi leurs mystères! c'est bon à savoir; ne l'oublions pas.

Malgré ces motifs, qui valent bien des affirmations sans preuves; malgré mille autres raisons, nos philosophes s'obstinent à nier le surnaturel. Puisqu'il en est ainsi, sondons les bases de cette tour de Babel, et tâchons de la démolir, de manière qu'il n'en reste pas pierre sur pierre, s'il est possible.

Il est utile d'abord de préciser nos pensées, et de donner sur ce point quelques idées claires et nettes. Qu'est-ce que le surnaturel? c'est l'intervention de Dieu dans les choses de ce monde, en dehors des lois ordinaires et générales; c'est l'action de Dieu, sa présence au milieu de nous; c'est Dieu exauçant nos prières et punissant les crimes, récompensant la vertu dans cette vie et dans l'autre; c'est encore Dieu nous destinant un bonheur infini dans une terre meilleure, et nous donnant d'admirables moyens pour l'obtenir.

Nier le surnaturel, c'est nier la Providence, c'est nier la justice et la bonté de Dieu, c'est nier toutes ses perfections. Ceux qui parlent de la sorte méritent qu'on les envoie vivre dans l'océan avec les requins, ou avec les lions dans les forêts : ils seraient là avec leurs semblables sous ce rapport. Rousseau n'a-t-il pas dit qu'il ne faut pas répondre à ceux qui débitent de telles absurdités, mais qu'il faut les enfermer? C'est un peu sévère; mais n'oubliez pas que ce sont les paroles d'un philosophe célèbre. Rejeter le surnaturel ou l'intervention de Dieu dans le monde, c'est une doctrine antisociale et subversive de l'ordre; c'est s'élever contre tous les peuples, contre tous les siècles, contre tous les grands hommes; c'est descendre au-dessous des nations

sauvages elles-mêmes, et des hommes les plus pervers et les plus dégradés; c'est se mettre en opposition avec l'humanité tout entière; c'est se mettre en dehors du sens commun; c'est penser autrement que les vrais savants et que les incrédules eux-mêmes, qui ont presque tous rétracté leurs erreurs et ont avoué qu'ils manquaient de sincérité lorsqu'ils attaquaient le surnaturel et les principes religieux. Nous pourrions nous borner à ces considérations et vous dire : Comparez ces motifs avec les vaines assertions de nos philosophes et jugez de quel côté est la vérité. Ils n'ont pour eux que des chimères; nous avons en notre faveur toute l'histoire, toutes les nations, les peuples les plus civilisés et les sauvages eux-mêmes; nous avons pour nous le sens commun, les hommes les plus instruits et les plus éclairés; nous avons pour nous le genre humain tout entier; les exceptions sont si rares que nous pouvons les compter pour rien.

Le surnaturel peut être considéré sous plusieurs points de vue; et quel que soit le sens qu'on lui donne, nos raisonnements sur ce sujet seront toujours les mêmes, et ce que nous venons de dire suffit pour faire voir le faible et le néant de cette affirmation gratuite. Il ne faut pas, du reste, une grande science pour renverser ces folles prétentions. Un enfant de dix ans en sait assez pour réfuter ces erreurs. Demandez-lui d'où il vient, s'il s'est créé lui-même? Il sourira. Demandez-lui qui a donné l'existence à son père, et continuez à le questionner jusqu'à ce que vous arriviez au premier homme : il vous répondra que c'est Dieu qui l'a créé. Faites les mêmes questions à une bonne femme de la campagne; sa réponse sera ferme, claire et nette; et tous les sophismes ne seront jamais capables d'ébranler sa conviction. Mais si Dieu a créé et organisé le monde, pourquoi ne le gouvernerait-il pas? Ces deux choses sont inséparables. Un Dieu sans providence et sans justice est une absurdité. D'ailleurs, jamais vous n'avez vu nulle part de l'ordre sans l'intervention d'une intelli-

gence. Supposer que l'univers n'est pas gouverné par un être supérieur, est une idée folle, ridicule, insensée, que toute conscience humaine repousse invinciblement, absolument.

Voici une autre preuve du surnaturel. Nous savons qu'il y a dans l'homme certaines qualités vraiment belles et admirables; il y a en nous des idées claires de prévoyance et beaucoup d'autres aussi précieuses. Nous pensons à l'avenir; nous nous occupons des besoins des personnes qui nous sont chères. Les rois, les gouvernements, les pères de famille font des lois, et y apportent des modifications et des exceptions selon les circonstances. Il y a là une providence véritable, image de celle de Dieu, qui est plus parfaite. Je dirai aux philosophes, aux ennemis du surnaturel : D'où viennnent dans l'homme ces choses merveilleuses? Il faut qu'elles aient une source quelque part. Il est certain que l'homme n'a pas pu se les donner à lui-même. Il est rigoureusement nécessaire que ce feu divin qui se trouve en nous, ait un foyer; il faut que cette lumière ait un centre, une source, une origine, et de plus il faut absolument que ces qualités que nous possédons se trouvent dans cette source, et dans un degré infiniment plus élevé; il est rigoureusement impossible qu'il en soit autrement; il faut l'admettre sous peine de tomber dans des absurdités et des extravagances. Mais il y a en nous d'autres facultés nombreuses; il y a des idées de justice, de providence; il y a de l'intelligence, des principes de morale, la connaissance du bien et du mal, et beaucoup d'autres : et tout cela se trouve nécessairement quelque part hors de nous. Mais cette source quelle est-elle? Où est ce foyer? Où est cette lumière? Donnez à cette source, à cette cause, tous les noms que vous voudrez; appelez-les l'absolu, l'idéal, l'idée transcendante; servez-vous de mille autres expressions aussi ténébreuses, qui n'ont d'autre effet que d'embrouiller les choses : libre à vous.

Pour nous, nous attribuons tout cela à Dieu avec le genre humain, avec toutes les nations civilisées ou sauvages. Ergotez là-dessus, messieurs les philosophes, autant que vous voudrez, vous ne changerez pas plus les convictions des hommes que vous n'arrêterez la course du soleil. Ces quelques paroles suffisent déjà pour prouver jusqu'à l'évidence qu'il y a un Dieu bon, sage et intelligent; qu'il y a une Providence, et par conséquent que le surnaturel existe; nous devons aussi conclure que la supposition contraire est une vaine imagination, et qu'elle ne repose absolument sur aucune preuve.

Voici encore une raison plus frappante de l'existence du surnaturel : jamais les incrédules n'expliqueront ce besoin irrésistible qui nous pousse vers les choses invisibles, vers un autre monde, vers Dieu. Ce besoin est aussi impérieux que celui de vivre et de respirer. Vous arracheriez plutôt le cœur à un homme que vous n'étoufferiez en lui cet attrait. Nous sommes portés vers le surnaturel comme un corps pesant tombe vers la terre. Le surnaturel est comme le centre vers lequel nous tendons sans cesse. Ce sentiment, nous le retrouvons chez tous les peuples et à toutes les époques; il fait partie de notre nature. Ceux qui le nient sont privés d'une qualité essentielle à l'homme. J'aime mieux croire qu'ils ne sont pas sincères, ou qu'ils sont excités par quelqu'une de ces passions qui obscurcissent l'intelligence.

Notre philosophe condamne le surnaturel au nom de la physique et de la physiologie; mais ici il bâtit encore sur le néant et sur l'inconnu : car, comme nous l'avons vu, tous les vrais savants reconnaissent que nous ignorons absolument la nature intime des corps. En outre, je ne veux pas lui laisser l'apparence même d'une raison; je veux le pousser jusque dans ses derniers retranchements. Que répondrait-il si je lui disais : Une loi générale, universelle, invariable dans tous les temps et chez tous les peuples, doit être acceptée

comme une loi de la nature : or tel est le surnaturel ; car on le retrouve partout et toujours. C'est un fait aussi constant que ceux de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, de l'atttraction, de la gravitation. Il me dirait peut-être : Il y a des exceptions à cette croyance au surnaturel ; mais je lui demanderai d'abord s'il y a de la sincérité dans ceux qui le nient, ce qui est fort douteux. C'est un désir plutôt qu'une conviction. De plus je lui dirai : Il y a aussi des exceptions aux lois de la nature ; on ne les admet pas moins ; il doit en être de même du surnaturel. En effet, qu'y a-t-il de plus universel, de plus constant, de plus invariable, que le désir de vivre, que le besoin de manger ? Cependant vous trouvez des personnes qui se détruisent, qui s'obstinent à ne pas manger : est-ce que cela peut nuire à la loi générale ? Cela prouverait une chose : comme il y a des difformités, des monstruosités dans l'ordre physique ; comme il y a des hommes privés de quelqu'un des sens ; comme il y a des aveugles, des sourds, des paralytiques : de même il y a dans l'ordre moral des phénomènes semblables ; il y a des intelligences qui manquent d'un sens, d'une faculté, qui sont privées d'une qualité essentielle à l'homme ; il y a, en un mot, dans les âmes, des monstruosités. Cette remarque a été faite il y a longtemps par la Bruyère. Il n'entre pas dans notre pensée de faire des applications ou des personnalités : ce sont des principes généraux et pas autre chose. Nous attaquons les doctrines, tout en respectant les hommes et les intentions. Pour terminer ce chapitre, citons quelques paroles remarquables d'un auteur célèbre qui a joué un grand rôle dans notre siècle.

« L'âme humaine a besoin de surnaturel. La raison seule « ne suffit pas pour expliquer sa triste condition ici-bas. Il « lui faut du merveilleux et du mystère.... Les mystères « prouvent l'infini sans l'expliquer. L'homme cherche éter- « nellement à percer ces ténèbres. Tous les peuples, tous

« les âges, toutes les civilisations ont eu leurs mystères. « Puériles dans le peuple, sublimes dans les philosophes, ils « montent des Sybilles à Platon, et descendent de Platon « aux plus abjects jongleurs. Pendant la grande révolution, « la passion du surnaturel avait changé non de nature et « de crédulité, mais d'objet. Jamais un plus grand nombre « de doctrines occultes, de philosophies chimériques, de « théosophies transcendantes, n'avaient fasciné le monde in- « tellectuel. Des visionnaires en Suède, sur le Rhin, diverses « sociétés en France, les francs-maçons, les illuminés, avaient « fondé des écoles, recruté des adeptes, rêvé des mystères. « Les crédulités mystiques succédaient partout aux crédu- « lités populaires. La révolution, en ébranlant davantage « l'imagination des hommes, n'avait pas diminué cet attrait « instinctif pour le merveilleux ; elle l'avait au contraire « exalté jusqu'au délire dans certaines âmes et dans la « masse. Plus les événements sont grands, plus les catas- « trophes sont générales, plus les doctrines sont tragiques : « plus l'homme aussi reconnaît son insuffisance, et plus il « croit voir la main de Dieu remuant elle-même les évé- « nements, les hommes et les choses qui s'agitent, qui « s'écroulent et qui surgissent autour de nous. De cette « disposition de l'esprit humain au surnaturel, et de ce vide « que la disparition du culte laissait dans les âmes, une « secte religieuse et politique était éclose dans l'ombre et « recrutait des milliers de sectaires dans la population avide « de surnaturel(1). »

Nous n'approuvons pas toutes les pensées, toutes les expressions de cet écrivain. En reproduisant ce passage, nous avons voulu confirmer ce que nous avons démontré, que le sentiment du surnaturel existe dans tous les cœurs, que c'est une loi invariable, universelle, aussi constante,

(1) Lamartine, *Les Girondins*.

aussi bien prouvée, que les lois physiques et physiologiques les plus incontestables. Donc sur ce point, comme sur tous les autres, les rationalistes sont à côté de la vérité et du sens commun.

Résumons nos pensées sur ce point important. L'existence du surnaturel est prouvée par toute l'histoire et par des faits innombrables qu'il n'est pas possible de contester. Il a été admis dans tous les temps et chez tous les peuples; nous défions de trouver une cité, une bourgade, où il n'ait pas été reconnu. Il a été accepté par tous les grands hommes, par tous les savants; il y a sur ce point fort peu d'exceptions. Ceux qui le rejettent dans la jeunesse, par vanité ou par quelque autre motif, finissent par le reconnaître, lorsque les passions se sont affaiblies et que l'âge a mûri leur savoir; et en ce moment les académies de l'Europe sont remplies d'hommes de mérite qui n'hésitent pas à le proclamer. Le surnaturel a été admis par les plus ardents incrédules eux-mêmes, qui ont presque toujours abjuré leurs erreurs à la fin de leur carrière. Nous pouvons dire encore que la croyance au surnaturel a produit les résultats les plus utiles et les plus heureux; c'est elle qui a civilisé le monde, et l'on peut affirmer que chacune des merveilles, des grandes choses qui ont été opérées par le christianisme, est une preuve de l'existence du surnaturel. Au contraire, le système qui rejette le surnaturel n'a jamais produit que des fruits de mort, des malheurs affreux et innombrables. Il est tellement opposé à notre nature, qu'il n'a jamais pu prendre racine dans le cœur d'un seul homme. Les plus grands génies de tous les siècles, depuis Platon et Aristote jusqu'à Descartes, Pascal et Bossuet, ont cru au surnaturel. Les hommes qui planent au sommet de la science et qui ont vu le plus loin dans toutes ces grandes questions, sont avec nous. La doctrine des rationalistes livre les peuples à tous les vices, ouvre la porte à tous les crimes, et détruit toutes

les vertus. Le surnaturel est un besoin de notre nature, et cette dernière raison suffirait pour anéantir les vains et stériles systèmes de nos adversaires. La croyance au surnaturel découle encore des perfections de Dieu, et nos incrédules sont placés forcément entre le surnaturel et des abîmes. S'ils nient l'existence de Dieu, ils tombent dans une sorte de folie et de monstruosité; s'ils reconnaissent un Dieu, mais qu'ils le supposent impuissant ou insensible à nos prières, la difficulté n'est pas moins grande; ils ont donc à faire un choix. Il faut qu'ils admettent le surnaturel, ou qu'ils dévorent des absurdités, des impossibilités, des énormités, des monstruosités; donc sur la question du surnaturel comme sur toutes celles que nous avons traitées, nous avons pour nous le sens commun, les véritables savants, l'histoire et tous les grands philosophes, et par conséquent la vérité.

Ces preuves du surnaturel sont autant de coups de massue qui écrasent les échafaudages de tous les rationalistes sans exception.

CHAPITRE II.

Que doit-on penser des miracles? Affirmations gratuites des rationalistes sur ce sujet.

Rappelons d'abord une parole de Rousseau, parole devenue célèbre, qui a été souvent répétée, et qui a été dictée par le bon sens. Voici ce qu'il dit : « Dieu peut-il faire des « miracles? Cette question sérieusement traitée serait impie, « si elle n'était absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui « qui la résoudrait négativement que de le punir ! il faudrait « l'enfermer (1). » Remarquons ici (2) que M. Renan est en

(1) Rousseau, *Lettres de la montagne* — (2) *Avertissement* de l'évêque d'Orléans, p. 104.

progrès. Il avait d'abord nié la possibilité des miracles! Il est revenu sur ses pas. Il ne faut pas désespérer de le voir fervent chrétien. Il a sans doute craint de froisser l'opinion, en persévérant dans ce système ; c'est par ce motif peut-être qu'il a fait volte-face sur ce point. Quoi qu'il en soit, c'est une petite concession, c'est un premier pas; espérons que ce ne sera pas le dernier.

Nous n'examinerons pas comment on doit définir le miracle. Nous nous bornerons à dire que c'est un fait surnaturel qu'on ne peut expliquer que par l'intervention spéciale de la puissance divine. Du reste, ce mot se comprend assez par lui-même ; toute explication me paraît complétement inutile. La résurrection d'un mort, la guérison subite d'un aveugle, d'un sourd, d'un lépreux, d'un paralytique, des maladies qui ont résisté à tous les remèdes : voilà des miracles.

Afin d'éclaircir cette question, autant que nous le pouvons, distinguons plusieurs espèces de miracles. 1° Il y en a de faux ; tout le monde le reconnaît. Mais nous, qui croyons qu'il y en a de véritables et qui avons pour cela des raisons fort solides que les philosophes ne pourront jamais détruire, nous possédons des règles certaines et sûres pour discerner la vérité de l'erreur. Voyez combien les raisonnements de nos philosophes sont pauvres. Si je vous disais : Il y a eu de faux témoins ; donc tous ceux qui déposent en justice sont des menteurs et des parjures ; si je disais : Il y a des voleurs et des assassins ; donc tous les hommes sont des voleurs et des assassins ; vous seriez indignés, et vous auriez raison. Voilà pourtant le procédé de certains rationalistes : ils disent : Il y a de faux miracles ; donc tous les miracles sont faux (1). Nous avons le droit de mépriser ces vaines affirmations. Voici un raisonnement qui est beaucoup plus juste et plus vrai : il y a de faux miracles ; donc il y

(1) Introd., p. LI.

en a de véritables ; car, remarquez-le bien, en toute chose le mensonge n'est qu'une altération, une fausse imitation de la vérité. C'est une observation qui a été faite par de grands génies, et entre autres par S. Augustin et par Bossuet.

2° Il y a des miracles qui ont eu lieu dans l'ombre, qui n'ont pas eu de témoins, ou qui n'ont pas eu de témoins assez sûrs, assez nombreux et assez éclairés pour qu'on puisse les admettre sans crainte d'erreur. Ils peuvent être véritables, comme ils peuvent être l'effet d'une illusion. Cependant, s'ils n'ont rien de contraire à l'idée que nous avons de Dieu, à sa sagesse, à ses perfections ; s'ils ont un but moral et utile, s'ils sont attestés par des personnes dignes de toute confiance, nous dirons qu'ils sont possibles ; nous laissons la liberté de les croire ou de les rejeter ; mais comme ils ne sont pas revêtus de toutes les preuves que l'on exige dans ces matières délicates, nous les laissons passer sans nous y arrêter.

3° Il y a des miracles qui se sont opérés au grand jour, en présence d'un grand nombre de témoins dignes de la plus haute confiance. Par exemple : une personne est malade depuis longtemps. La maladie est déclarée incurable par les médecins ; elle a résisté plusieurs années à tous les remèdes. C'est un mal connu et bien caractérisé ; c'est une plaie visible, c'est un cancer, c'est une paralysie, ou une autre infirmité semblable. On a recours à Dieu ; on fait des prières. Le mal disparaît subitement. Le malade était épuisé et pouvait à peine se soutenir ; il était pâle et triste. Ses forces lui reviennent tout-à-coup, contre toutes les lois de la nature ; il reprend la gaieté et la vie. A une pâleur mortelle succède la vigueur de la jeunesse. Les médecins déclarent que tout est inexplicable d'après les règles de l'art. Des miracles de cette sorte peuvent entraîner la conviction des hommes graves, sérieux et instruits. Or, des milliers de faits de ce genre

ont eu lieu dans le christianisme depuis dix-huit cents ans. Cependant il y a des prodiges qui sont appuyés sur des preuves beaucoup plus solides encore.

4° Il est des miracles qui ont un degré de certitude bien plus grand que ceux dont nous venons de parler. Tels sont les prodiges que Jésus-Christ a opérés. Ces merveilles sont aussi certaines et même plus certaines pour les véritables chrétiens que les faits historiques les mieux prouvés. La raison en est bien claire : c'est que cette croyance repose sur la lumière de la foi, sur la lumière divine, qui exclut l'ombre même de crainte d'erreur. C'est la certitude portée à son plus haut degré : c'est la certitude transcendante, pour nous exprimer comme les philosophes. Mais nous devons examiner cette question au point de vue historique et purement humain.

Quand des miracles ont eu lieu en présence de toute une population, qu'ils ont été reconnus véritables par toutes les classes de la société, par les incrédules eux-mêmes, par les savants et les ennemis même de ceux qui les ont opérés; quand ils sont appuyés sur des preuves beaucoup plus fortes et plus nombreuses que les faits dont on ne peut pas douter sans mauvaise foi, il faut les croire : or tels sont les miracles par lesquels Jésus-Christ a montré sa puissance. En effet, tous ces prodiges se sont passés dans des conditions telles qu'il est impossible de les révoquer en doute. Nous pourrions renvoyer à ce que nous avons dit en parlant du surnaturel, question qui est la même que celle dont nous nous occupons en ce moment. Mais il est des choses sur lesquelles il est utile d'insister.

Les faits de l'Evangile ne se sont point passés dans l'ombre ; ce sont des faits éclatants et publics au suprême degré. En effet, Jésus-Christ a guéri des centaines et des milliers de malades; il a guéri des lépreux, des aveugles, des paralytiques ; toutes les maladies cédaient à sa puissance. Il a

ressuscité des morts; il a changé l'eau en vin; il a multiplié les pains; il a apaisé la tempête; il a commandé à toute la nature en maître souverain; et les Evangiles ne contiennent que la moindre partie des prodiges qu'il a opérés. C'est ce que nous apprend S. Jean. Or, tous ces faits ont été reconnus comme incontestables : 1° par les chrétiens, dont le témoignage seul suffirait pour bannir toute espèce de doute; 2° par les apôtres, hommes d'une vertu et d'une probité à toute épreuve; 3° par la nation juive tout entière, par les hommes instruits de cette époque; 4° par les philosophes païens; 5° par les hérétiques des premiers siècles; 6° par les ennemis les plus ardents du christianisme; 7° pour les païens convertis; 8° par les autorités civiles et religieuses de ces temps-là : il est bien difficile de comprendre comment on peut rejeter des faits appuyés sur de tels témoignages. Ce serait bien le cas de rappeler ces paroles de Rousseau : « Les faits de Jésus-Christ « sont mieux prouvés que ceux de Socrate et de César, dont « personne ne doute. » Cette pensée ne dit pas assez, selon nous. Il nous semble que l'on peut affirmer que les miracles de Jésus-Christ sont cent fois, mille fois mieux démontrés que les faits de Socrate. Où trouver en effet des preuves aussi solides et aussi multipliées? Ceux qui les rejettent, s'ils étaient conséquents, devraient renoncer à toute espèce de certitude historique, et se jeter dans le doute absolu, dans le scepticisme universel.

5° Les miracles de l'Évangile sont donc dignes de toute notre adhésion au degré le plus élevé. Mais il en est d'autres qui, sans mériter le même respect, doivent porter dans les âmes la plus entière conviction. Je veux parler de certains prodiges qui ont eu lieu souvent dans le christianisme. Ils ont eu un tel caractère de publicité et d'autorité, que tout homme de bonne foi ne pourra pas s'empêcher de les accepter. Qui pourrait nier ceux qui ont été opérés par

les apôtres, par S. François d'Assise, par S. Bernard, par S. François Xavier et par des milliers d'autres. Ils doivent être mis au rang des faits historiques dont il n'est permis à personne de douter : car ils ont eu des centaines et des milliers de témoins souverainement dignes de toute notre confiance, et d'une probité reconnue.

6° Parmi les miracles, il en est qui défient tous nos prétendus savants, tous les incrédules, tous les critiques, et que nous n'hésitons pas à présenter aux nations avec une assurance entière; il en est un grand nombre sur lesquels le plus petit doute n'est pas permis. Nous pouvons d'abord ranger dans cette catégorie ceux qui sont racontés dans l'Évangile; nous en avons donné la raison. Mais il en est d'autres qui sont revêtus d'un caractère spécial, unique de certitude. Quand je parle de la sorte, je ne veux pas dire qu'il puisse y avoir pour le chrétien des miracles plus certains que ceux de l'Évangile; mais je parle ici humainement, je parle historiquement : je laisse de côté la lumière de la foi.

Vous allez comprendre sur quoi repose la proposition que j'ai avancée. Je suppose qu'un homme est accusé d'un grand crime : trente ou quarante personnes ont été témoins du fait. Ces témoins sont d'une vertu et d'une probité parfaites. Elles n'ont aucun intérêt à faire condamner le coupable. Elles paraissent devant le tribunal. Elles jurent qu'elles diront la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Elles sont unanimes à déclarer qu'elles ont vu commettre le crime; les juges condamnent l'accusé. Peut-il venir à l'esprit d'un homme sensé que cet homme est innocent? Peut-il y avoir un doute sérieux sur sa culpabilité? Mais si le crime avait été commis en présence de cent, de mille témoins, n'aurions-nous pas le droit de nous moquer de celui qui s'obstinerait à soutenir que cet homme était innocent? Or, je soutiens qu'il y a dans le christianisme des milliers de miracles qui ont ce degré de certitude historique.

Mais voici quelque chose de plus fort : supposons que mille ou dix mille accusés aient été condamnés dans les mêmes conditions, et qu'un homme vienne nous dire : Tous ces hommes étaient innocents ; je n'admets pas qu'un seul ait été coupable ; tous ces témoins étaient des visionnaires ; ils ont cru voir, mais leur imagination les a trompés ; pour moi, j'ai pour principe de ne croire que ce que je vois moi-même, et je ne reconnais que les faits qui sont constatés par des académies de savants. Que diriez-vous de celui qui tiendrait un tel discours ? Vous diriez avec Rousseau qu'il a le cerveau altéré, et que sa place est dans les petites-maisons. Ceux qui osent nier toute espèce de miracles ne sont pas plus raisonnables. Car il y en a des milliers qui sont aussi certains que les faits dont je viens de parler, qui ont eu mille ou dix mille témoins entièrement dignes de foi, et qui ont été examinés, discutés, constatés, avec plus de sévérité que les crimes devant les tribunaux. Tout homme sincère qui étudiera cette question avec attention, sera conduit nécessairement à croire aux miracles. On ne peut se rendre raison de l'incrédulité des philosophes sur ce point, qu'en supposant que quelque passion les empêche de voir et de reconnaître la vérité. Cela peut tenir encore à l'ignorance : car on peut être fort instruit sur beaucoup de choses, et être prodigieusement ignorant sur la religion. La légèreté, les préjugés, peuvent aussi nous expliquer ces phénomènes. Combien de personnes acceptent sans examen des opinions dont elles ne se sont jamais rendu compte ! On a entendu répéter autour de soi certaines maximes fort commodes ; on les accepte souvent comme des principes évidents, comme des axiomes.

Cependant vous me direz peut-être : Quels sont donc ces miracles qui se présentent avec ce caractère de certitude que vous venez d'indiquer ? Ils existent par milliers dans le christianisme ; ce sont ceux qui sont proclamés par l'Église,

lorsqu'il est question de mettre un homme au rang des saints. Lisez les règles qui sont adoptées par les tribunaux romains dans ces circonstances. Suivez attentivement les débats qui ont lieu à cette occasion, et vous serez forcés d'avouer qu'il n'y a pas de fait historique mieux constaté, aussi incontestable, que les miracles reconnus par l'Église dans la canonisation des saints. Il n'y a pas au monde de tribunal qui montre une pareille exactitude, une si grande sévérité. Vous mépriseriez un homme qui douterait des grands événements qui ont illustré le règne de Napoléon Ier, de Louis XIV, de S. Louis, de Charlemagne. Nous avons cent fois plus de motifs de mépriser ceux qui doutent des miracles dont nous parlons et qui reposent sur des témoignages dignes de toute notre confiance. Notre certitude ici égale vraiment la certitude mathématique.

CHAPITRE III.

Beaucoup de miracles se sont passés dans des conditions scientifiques.

M. Renan a dit : « Jusqu'ici, il n'y a pas eu de miracle « constaté, ou qui se soit passé dans des conditions scien- « tifiques.... Le thaumaturge serait invité à reproduire son « acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres « cadavres et dans un autre milieu(1). » Ces paroles prouvent que notre idéaliste n'a pas la moindre notion de la question qu'il traite. Il ne sait donc pas comment se fait un miracle ? Il paraît ignorer que dans les faits miraculeux l'homme n'est qu'un instrument, et que c'est Dieu qui agit. Que suit-il de là ? c'est que poser de telles conditions, c'est

(1) Introd., p. LI et LII

porter un défi à Dieu, c'est l'insulter, c'est le braver; il faut être d'une vanité puérile pour parler de la sorte. Une semblable proposition faite à un homme qui a reçu de Dieu ce pouvoir, suffirait pour le révolter et lui faire prendre la fuite : car les saints sont toujours humbles; c'est ce que les rationalistes ne comprendront jamais. Pourquoi parlent-ils de ce qu'ils ignorent? De là vient qu'ils tombent dans une foule d'erreurs. Le bon sens nous dit aussi que les miracles ne peuvent pas se faire pour contenter la vaine curiosité de quelques hommes. Croyez bien, du reste, que Dieu, malgré sa puissance infinie, ne pourrait jamais les satisfaire. S'il les écoutait, bientôt leurs exigences n'auraient plus de limites; vous verriez qu'ils lui demanderaient des choses impossibles. Ils le sommeraient de faire des montagnes sans vallées, et de leur prouver que deux et deux font cinq; ils le feraient descendre sur des tréteaux afin qu'il les amuse à des tours de jongleurs.

Notre philosophe ne s'est donc pas rappelé que les hommes célèbres dont il fait l'éloge dans son livre ont admis les miracles? Hillel, Philon, Josèphe, Celse, Julien, Porphyre, avaient foi au surnaturel, aussi bien que nous. Ignore-t-il donc que tous nos grands génies, tous les hommes les plus illustres parmi les catholiques, comme parmi les protestants, ont cru aux miracles. Or nous savons qu'il y avait parmi eux des physiologistes, des physiciens fort habiles, des astronomes, des hommes du premier mérite, et qui étaient versés dans les sciences et dans toutes les branches des connaissances humaines. Parmi ceux qui ont admis les miracles, on en trouve d'un savoir si vaste, d'une telle autorité, qu'un seul valait plusieurs académies. Quels génies que Leibnitz, Bacon, Descartes, Bossuet, S. Augustin, S. Thomas d'Aquin et beaucoup d'autres! Tous les grands hommes du christianisme qui ont brillé dans le monde par leur science et leurs vertus admirables, comme la lumière dans les ténèbres,

depuis Origène et Tertullien jusqu'aux académiciens de notre époque, ont admis les miracles. Toute l'Europe civilisée depuis quinze cents ans croit aux miracles. De quoi en effet se compose l'Europe? Elle se compose de catholiques, de protestants, de juifs : or toutes les religions sont unanimes sur ce point. Il faudra donc admettre que tant d'hommes de mérite se sont conduits comme des enfants en reconnaissant les miracles, qu'ils ont cru légèrement et sans motifs sérieux; mais cela n'est pas soutenable; mais c'est impossible. Ceux mêmes qui, par vanité, par orgueil, par haine ou par quelque autre passion, ont parlé d'abord autrement que les autres, ont fini par revenir à la vérité, semblables à l'enfant prodigue de l'Évangile, qui, ne trouvant qu'affliction, amertume et affreuse misère loin de la maison paternelle, vient se jeter aux pieds du meilleur des pères et retrouve la paix. Or tous ces grands hommes possédaient une science vaste et profonde; donc la science est pour nous. Que peuvent faire ici les affirmations sans preuves de quelques idéalistes qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils disent, puisqu'ils n'ont aucun principe fixe et bien établi, et qu'ils changent comme le vent? Donnez-vous la peine de comparer les raisons et les autorités, et vous verrez facilement de quel côté est la vérité; vous comprendrez que les incrédules et les rationalistes n'ont pour eux que les passions, l'ignorance en matière de religion, et de misérables préjugés accompagnés quelquefois de mauvaise foi.

Nous devons encore présenter quelques considérations qui nous aideront à comprendre combien les prétentions des philosophes sont peu raisonnables. De quoi s'agit-il, quand on veut constater qu'un miracle a eu lieu? Il s'agit de prouver un fait, et pas autre chose. Faut-il pour cela avoir recours à un corps savant? Pas le moins du monde. Lorsque des juges appellent des témoins devant leur tribunal, mettent-ils une différence entre un savant et un

homme du peuple? cela ne s'est jamais vu. Ce qu'on demande dans ces circonstances, c'est de la vertu et de la probité. Le savant, si l'on peut croire qu'il est excité par quelque passion, ne fera qu'inspirer de la défiance. L'histoire nous apprend que la science, qui devrait être une garantie, est quelquefois la source des plus funestes erreurs, parce qu'elle rend souvent les passions plus vives. Nous en voyons une preuve éclatante dans les philosophes que nous combattons. Ils nient la Providence; ils nient la différence entre le bien et le mal; ils nient la vertu, les vérités les plus claires et universellement admises; ils nient la justice, la morale, l'honneur, la probité; bientôt ils se nieront eux-mêmes. Vous voyez que c'est avec beaucoup de raison qu'on se défie de la science, je veux parler de la science vaniteuse et qui s'écarte des principes tracés par le sens commun. Ces sortes de savants, par leurs faux systèmes, se mettent souvent au-dessous des enfants et des hommes les plus ignorants; ils descendent plus bas que les simples femmes de la campagne et que les sauvages. Quelle en est la cause? Il n'est pas bien difficile de l'indiquer. Ils ressemblent à ces personnes qui regardent trop fixement la lumière du soleil; elles sont éblouies, et elles ne voient plus. Nous pouvons encore les comparer à ces téméraires qui montent sur une tour élevée; ils veulent sonder les abîmes qui sont à leurs pieds; la tête leur tourne; ils chancellent et font une chute déplorable; ou bien encore, en punition de leur folle présomption, Dieu leur retire sa lumière, et ils tombent dans toutes les erreurs et quelquefois dans tous les désordres. Ils ressemblent à un char qui serait traîné par des coursiers fougueux et qui n'a plus de conducteur.

Savez-vous ce qui porte nos prétendus réformateurs à parler avec tant d'assurance! Leurs folles prétentions sont fondées sur des idées bien fausses. Ils voudraient nous persuader qu'eux seuls sont instruits, qu'eux seuls possèdent toute la

science qu'il y a au monde, et qu'ils en ont le monopole. Ce que je dis est confirmé par toute l'histoire. En voulez-vous une preuve entre mille autres? la voici. Vous avez sans doute entendu parler d'un philosophe qui vivait il y a quelques années. Il a joui pendant sa vie d'une assez grande célébrité. Qui n'a pas entendu parler de l'excellent Jouffroy? il avait un bon cœur. Il consacra tous ses talents et toute son influence à fonder en France une école expérimentale. Il s'imagina sérieusement que la philosophie, plongée jusque-là, non-seulement dans les ténèbres, mais dans le néant absolu, attendait un Galilée, et qu'il serait ce Galilée! A la fin de sa carrière, il comprit que tout cela n'était qu'illusion. La mort vint le surprendre au moment où il y pensait le moins, et tous ses rêves descendirent avec lui dans la tombe. Voilà quel est le sort de tous les philosophes depuis 1800 ans. Vous ne trouverez pas une seule exception. Ils inventent des théories, des systèmes plus ou moins absurdes, et à peine quelques instants se sont-ils écoulés qu'on ne sait pas s'ils ont existé. Ils sont méprisés et souvent insultés par leurs élèves, et par tous ceux qui marchent sous le même drapeau. Je parierais que M. Renan aspire aussi à devenir un autre Galilée, et même beaucoup mieux que cela. Mais il en sera de lui comme des autres. Il ressemblera à ces étoiles filantes qui jettent une lumière trompeuse dans la nuit, et qui vont se perdre dans les marais ou dans les déserts, à moins qu'il ne revienne à la vérité.

Quel cas voulez-vous que nous fassions de nos prétendus savants? ils sont en guerre continuelle les uns contre les autres; ils n'ont pas deux idées arrêtées : ils sont toujours occupés à démolir. Quelle autorité peuvent-ils avoir? quelle confiance peuvent-ils inspirer? Où sont leurs œuvres depuis dix-huit cents ans? Cherchez bien, vous ne trouverez que le néant. Les hommes auront donc toujours des yeux pour ne point voir!

J'ajoute une dernière réflexion pour vous montrer qu'il est des miracles qui défient la science. Je ne dis pas que ces miracles renfermeront toutes les conditions demandées par M. Renan et ses amis : car toute la puissance de Dieu n'y suffirait pas. Quoi qu'ils puissent dire, il est démontré qu'il y a eu beaucoup de prodiges qui ont été constatés par la science la plus exigeante. Ainsi, un fait miraculeux se passe en présence de cent personnes ; on examine avec soin toutes les circonstances ; les savants sont appelés pour tout approfondir, tout discuter ; ils déclarent à l'unanimité que ce fait est surnaturel, que Dieu seul a pu l'opérer. Que pouvez-vous demander de plus? Vous me direz peut-être que les témoins ont pu être trompés ; mais les savants pourraient l'être également : car leurs sens ne sont pas plus infaillibles que ceux du peuple. C'est le moyen de reculer la difficulté indéfiniment, et de tomber dans le doute absolu et universel. Pour vous faire mieux comprendre combien les incrédules sont déraisonnables, précisons les choses. Voici un aveugle bien reconnu pour tel ; voici un estropié, un paralytique, un homme qui est attaqué d'une maladie bien visible. Ces infirmités disparaissent subitement par un miracle. Est-ce que la science a quelque chose à faire ici? Est-ce que son autorité peut ajouter un iota à la certitude de ce fait? Un homme sensé ne le pensera pas. La science, je l'avoue, peut devenir utile quand il faut constater des miracles d'un genre particulier ; et l'Église a toujours eu recours aux lumières que les savants peuvent fournir pour éviter l'ombre de l'erreur, dans les cas dont nous voulons parler. Mais dans les faits ordinaires, la science ne peut pas ajouter un atome à notre degré de certitude : cela est un principe de sens commun, populaire et universel.

De plus, remarquez encore que cette exigence de nos philosophes est complétement inutile. Pourquoi faudrait-il que ces prodiges fussent opérés en présence des savants,

Est-ce que chaque membre d'une académie ne peut pas vérifier en son particulier les preuves qui attestent qu'un miracle a eu lieu? N'est-ce pas ainsi que l'on procède devant les tribunaux pour constater les crimes? Vouloir exiger davantage, c'est demander une chose inutile, injuste et même ridicule; c'est renverser l'ordre établi par la Providence. Je dirai même quelque chose de plus : je trouve au contraire que l'examen qui est fait à loisir et dans le cabinet, offre quelquefois une garantie de plus pour connaître la vérité, parce qu'alors on n'a pas à craindre la surprise et l'illusion. D'ailleurs, beaucoup de savants ont souvent été témoins de grands miracles. Savez-vous pourquoi, du reste, on exige tant de conditions? Il est facile de le voir. On veut échapper aux conséquences. Les miracles sont un véritable cauchemar pour certains philosophes. Ils veulent s'en débarrasser à tout prix.

Concluons. Les miracles sont des faits extérieurs ; la science est inutile dans la plupart des cas pour en démontrer l'existence; une foule de grands génies, dont un seul valait une académie entière ont constaté des miracles ; les savants du premier mérite ont presque tous reconnu les miracles; les incrédules eux-mêmes, qui les ont contestés d'abord, ont fini par se ranger de notre côté ; les conditions que nos adversaires exigent pour qu'on puisse admettre un miracle sont de vains prétextes, de vaines subtilités, des défis et des insultes à Dieu, pour éluder une question embarrassante. Ces réflexions sont suffisantes pour montrer que la science est d'accord avec l'histoire et les plus fortes autorités sur les miracles : donc ils restent prouvés, et tout homme raisonnable croira sans hésiter les prodiges de l'Évangile et ceux qui sont constatés par des témoignages irrécusables : donc ici comme toujours la vérité, l'histoire, le sens commun et la vraie science sont avec nous.

CHAPITRE IV.

Les Évangiles sont authentiques; affirmations arbitraires des rationalistes sur ce point.

Précisons les termes, afin d'être aussi clair qu'il est possible. Un livre est authentique lorsqu'il a été composé par l'auteur dont il porte le nom; et il est vrai lorsqu'il ne contient aucune erreur. Il est facile de voir par là qu'il y a une différence entre l'authenticité et la vérité d'un ouvrage. Un écrit peut être authentique sans être vrai, et il peut être vrai sans être authentique. Cependant, dans la question qui nous occupe, il n'est pas inutile de montrer que les Évangiles ont été composés par les auteurs auxquels on les attribue, parce que la plupart d'entre eux sont des témoins oculaires des faits qu'ils rapportent, et que leur témoignage doit avoir une immense valeur. M. Renan lui-même en convient (1). Nous allons démontrer cette authenticité, et j'espère qu'il ne restera là-dessus aucun doute ; nous le prouverons jusqu'à l'évidence. Nous voulons rendre cette vérité aussi claire que la lumière du jour. Nous tâcherons pourtant de le faire en peu de mots. Nous ne le prouverons pas comme notre philosophe; nous ne nous contenterons pas de dire : on *sent*, on *voit*, il est *probable*, il est *évident*, je *devine*, je *conjecture*, le *goût* et *l'art* le *veulent* ainsi; mais nous donnerons des preuves solides.

M. Renan jette des doutes sur l'authenticité des Évangiles (2); mais il ne s'appuie que sur des conjectures, et ses preuves sont nulles ; elles ont fait sourire les savants de l'Allemagne qui ont étudié spécialement ces questions. L'un d'entre eux a dit : « Renan n'a pas cherché à résoudre une

(1) Introd., p. XVI. — (2) *Ibid.*

« seule des mille difficultés qui se dressaient devant lui. Sa « route était toute semée d'obstacles, et l'on ne nous croira « pas quand nous dirons qu'il n'a pas même écarté les plus « petites pierres (1). » Nous allons donner quelques-unes des principales raisons qui prouvent que les quatre Évangiles sont authentiques, c'est-à-dire qu'ils ont été composés par S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean.

1° Les premiers chrétiens n'avaient pas de motifs d'attribuer les Évangiles à un auteur plutôt qu'à un autre. Si ces écrits avaient été composés par plusieurs mains, ils l'auraient su et n'auraient pas inscrit inutilement en tête de ces livres des noms différents ; de plus ils étaient incapables de cette supercherie, et n'auraient jamais pu la faire accepter.

2° Beaucoup d'entre eux étaient Juifs, et ils étaient accoutumés à conserver la parole divine avec un soin inexprimable. On sait que les Israélites allaient jusqu'à compter les mots, les lettres et les points de leurs livres sacrés. Les sentiments des chrétiens sur ce point étaient les mêmes : l'histoire nous l'apprend. 3° Beaucoup de chrétiens en effet sont morts dans les supplices pendant les premiers siècles, plutôt que de livrer les saintes Ecritures. Jamais ambitieux n'a soigné avec le même empressement ses titres de noblesse ; jamais avare n'a veillé avec la même sollicitude sur son trésor.

Voulez-vous des preuves écrites? nous vous en donnerons autant que vous pourrez le désirer. 4° Eusèbe au IVe siècle s'exprime clairement sur ce sujet ; Origène au commencement du IIIe siècle dit qu'il y a quatre Évangiles qui sont reçus sans contestation dans toute l'Eglise de Dieu qui est sous le ciel : celui de S. Matthieu, celui de S. Marc, celui de S. Luc, et celui de S. Jean (2). Remarquez que l'autorité

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 40.
(2) Origène *Contre Marcion*, l. IV.

d'Origène est immense : il n'est que l'écho de son siècle et de toutes les Églises qui étaient répandues en Asie. Ajoutons qu'il était proche des temps apostoliques, et que son père avait pu s'entretenir avec les disciples des apôtres. Nous n'aurions pas d'autres preuves qu'elles devraient convaincre tout esprit qui n'est pas prévenu. Mais ce n'est pas tout : 5° Tertullien au IIe siècle parle d'une manière qui n'est pas moins précise ; 6° S. Irénée, qui est presque contemporain des apôtres, dit : « Telle est la certitude des Évangiles que les hérétiques mêmes leur rendent témoignage et s'en servent pour confirmer leurs doctrines (1) ; 7° S. Justin, qui vivait au commencement du IIe siècle, et qui avait vu les disciples des apôtres, dit que dans les assemblées des chrétiens on a coutume de lire les Évangiles (2) ; beaucoup d'auteurs du Ier siècle, S. Polycarpe, S. Barnabé, S. Ignace martyr, S. Clément dans ses lettres citent des passages évidemment empruntés aux Évangiles ; je pourrais citer bien d'autres autorités, mais il faut se borner dans une si vaste matière; 8° les hérétiques des premiers siècles, les valentiniens, les ébionites, les gnostiques, ont reconnu l'authenticité des Évangiles ; seulement ils imitaient les incrédules de notre époque ; ils les interprétaient selon leurs caprices et cherchaient à les plier à leurs systèmes ; 9° Celse, Porphyre, Julien et d'autres philosophes ont attaqué le christianisme de mille manières ; ils ont employé toutes leurs ressources pour le renverser, et ils n'ont jamais dit un mot contre l'authenticité des Évangiles ; 10° l'empereur Julien, qui avait interdit aux chrétiens l'étude des auteurs profanes, dit qu'ils doivent se contenter de lire Matthieu, Marc, Luc et Jean. D'où vient cet accord sur ce point ? C'est que l'authenticité des quatre Évangiles était universellement admise dans les premiers siècles; c'était une

(1) S. Irénée, *Contre les hérésies*, l. III. — (2) S. Justin. *Apolog.*

chose hors de toute atteinte et qu'on ne pensait pas à contester.

On se moquerait d'un homme qui dirait que les ouvrages de Démosthène, de Cicéron, de César, de Tacite, ne viennent pas des auteurs dont ils portent les noms. Nous avons dix fois, cent fois, mille fois plus de motifs de croire que les Evangiles ont été composés par les écrivains auxquels on les attribue. Car nous avons des autorités cent fois, mille fois plus nombreuses et plus fortes. Ces livres nous ont été transmis par une foule innombrable de chrétiens qui les ont gardés comme un dépôt sacré ; ils les ont fait passer de siècle en siècle, de main en main, avec une fidélité dont il n'est pas possible de se faire une juste idée ; toute l'histoire est là pour l'attester.

Nous pourrions encore ici présenter plusieurs observations qui sont bien propres à confirmer ce que nous avons dit, et à faire impression sur des esprits droits et sincères. Remarquez que les livres que nous appelons canoniques, et qui nous viennent des apôtres, forment comme un édifice, comme un seul tout dont toutes les parties se tiennent et ont le même caractère. Ainsi, les Actes, qui ont été rédigés par S. Luc, confirment les Évangiles ; les Épîtres de S. Paul et des autres apôtres ne sont que comme des commentaires et des suppléments de ces livres divins. Tous ces écrits sont, pour ainsi dire, animés du même souffle ; c'est la même doctrine, ce sont les mêmes pensées ; ce sont les mêmes principes ; ce sont les mêmes espérances ; ce sont les mêmes miracles intercalés dans les faits d'une manière si naturelle que tout est inséparable. Nous y trouvons une foule d'idées évidemment tirées des Évangiles. Le style varie comme le caractère des hommes qui parlent ; mais vous voyez partout la même marche, la même inspiration. Chacun de ces écrivains paraît avec sa nature ; chacun montre plus ou moins de littérature, de goût et d'art. Mais dans les ensei-

gnements, il n'y a pas la plus légère différence. Ils parlent tous de Jésus-Christ, Fils de Dieu, de la résurrection, des sacrements, de l'autorité des apôtres, de la grâce et de toutes les vérités chrétiennes. Nous pouvons affirmer la même chose de tous les écrivains catholiques des trois ou quatre premiers siècles. Tous citent les Évangiles ; ce sont partout les mêmes pensées. Lisez S. Irénée, S. Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, S. Cyprien, S. Epiphane, S. Augustin, S. Jérôme, S. Athanase et une foule d'autres ; lisez tous les monuments qui nous restent des quatre premiers siècles : non-seulement vous y retrouvez les noms des quatre Évangiles ; mais vous voyez qu'on y explique et qu'on y développe toutes les vérités qui sont renfermées dans ces livres sacrés, et que nous croyons encore aujourd'hui ; de sorte que ce n'est pas seulement une chaîne non interrompue, mais que ce sont des milliers de chaînes qui partent d'un même point et qui forment pendant dix-huit siècles un faisceau parfait, merveilleux et admirable, reliant tous les temps depuis Jésus-Christ jusqu'à nous.

CHAPITRE V.

Les Évangiles sont vrais; vaines imaginations des rationalistes sur cette question.

Ce que nous venons de dire dans le chapitre précédent, peut déjà servir à prouver la vérité des Évangiles. En effet, si ces livres ont été composés par les écrivains auxquels nous les attribuons, c'est un grand point. Pourtant il y a quelque chose de plus important encore. L'essentiel pour un chrétien, ce n'est pas de connaître les noms des auteurs sacrés, c'est qu'on n'y trouve pas d'erreurs pour le dogme ni pour la morale ; voilà le point capital. Or nous voyons dans

les quatre Évangiles la même doctrine ; ils sont parfaitement d'accord; ils sont unanimes sur la Trinité, sur la divinité de Jésus-Christ, sur le pouvoir de remettre les péchés, sur la nécessité de la grâce et des bonnes œuvres, sur l'autorité des apôtres, sur les peines et les récompenses dans une autre vie, sur la prière, sur la pratique des vertus et sur beaucoup d'autres points aussi importants. Lisez avec attention ce livre unique et admirable. Jamais d'aussi belles paroles n'avaient retenti dans le monde. De là vient que la foule était dans l'admiration et la surprise. D'où peut venir cette perfection dans des auteurs juifs? Quelle peut être l'origine d'un tel accord, d'une telle simplicité à la fois. Lisez surtout le discours sur la montagne, étudiez toutes ces pages sublimes : à chaque instant vous croiriez entendre la vérité elle-même descendre du ciel et parler à votre cœur. Un parfum céleste semble sortir de chaque parole. Ici toutes les lois sont renversées. Des Juifs aux idées étroites ne pouvaient tenir un tel langage. Les évangélistes sont au-dessus de Platon, d'Aristote et des plus grands génies, autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre : c'est la lumière dans toute sa pureté. Vous n'y trouvez pas une tache. Tout y est clair, précis, net, limpide, divin. Quelle différence, si vous examinez les livres des philosophes ! Leur enseignement est obscur; ils se contredisent constamment; vous ne savez pas ce qu'ils veulent dire; vous entendez des mots pompeux qui sont vides de sens ; mais surtout quelle stérilité ! Si vous trouvez dans leurs écrits quelques bonnes idées, presque toujours elles sont dérobées à nos saintes Écritures. Cette pureté de doctrine, cet accord, toutes ces qualités uniques qui brillent dans les Évangiles, sont des miracles aussi grands que ceux qui sont décrits dans les auteurs sacrés. Mais ces choses étonnantes et merveilleuses ont nécessairement une cause. Quelle est-elle? Jésus-Christ lui-même va nous l'apprendre : « Je suis avec vous, dit-il à ses apôtres, jusqu'à

« la consommation des siècles (1) ; je vous enverrai l'Esprit « consolateur et il vous enseignera toutes choses. » Tout s'explique avec une grande facilité, en admettant que Jésus-Christ est Dieu ; sans cela, c'est un mystère insondable, c'est un miracle incompréhensible. Il est dans les Évangiles un autre ordre de choses qui n'est pas moins digne de notre attention ; nous en avons déjà dit quelques mots ; je veux parler des faits miraculeux : nous croyons qu'il est nécessaire de nous y arrêter encore quelques instants, et de les considérer sous un point de vue différent.

Je dis d'abord que le témoignage des auteurs sacrés doit être accepté pour deux motifs essentiels : le premier, c'est qu'ils n'ont pas pu tromper. Comment s'y seraient-ils pris pour en imposer sur des faits qui avaient une semblable publicité et une telle importance ? Que les incrédules viennent donc nous enseigner le secret d'en imposer à toute une nation et de réussir dans un dessein de ce genre. Comment faire accepter des faits contraires à toutes les passions les plus vives, des faits qui blessaient les intérêts les plus chers au cœur humain? Comment les faire croire à ceux-mêmes qui avaient de puissants motifs de les rejeter ? il y a là une impossibilité radicale et absolue.

Mais les apôtres et les premiers chrétiens ont été séduits par des prestiges; ils ont été victimes d'illusion, d'hallucination ; ils ont agi avec une demi-bonne foi : voilà ce que dit M. Renan. Ce sont des mots, mais ce ne sont pas des preuves. Cette explication montre la faiblesse, la nullité des raisons que nos philosophes invoquent en leur faveur. Comment les Apôtres et les premiers chrétiens auraient-ils pu faire partager leurs illusions à leurs ennemis, en supposant même qu'une telle objection puisse avoir quelque fondement? D'ailleurs ils se montrent eux-mêmes peu disposés à croire

(1) Matth., XXVIII, 20.

toutes ces choses; ils partagent tous les préjugés de leur nation. Ils ne cèdent qu'à l'évidence. Ils montrent en tout le plus parfait bon sens; ils raisonnent sur toutes choses d'une manière admirable. Leur droiture, leur probité, leur vertu, leur inébranlable fermeté et leur accord constant sur les faits qu'ils racontent, détruisent complétement ces vaines et chimériques suppositions. Remarquez encore qu'ils ne se démentent pas un instant; pas un seul ne se rétracte même devant la mort. Ils donnent leur vie avec un calme et une assurance dont on n'a jamais vu d'exemple, pour attester ce qu'ils disent. Ils avouent leurs fautes, ils s'accusent eux-mêmes avec simplicité; enfin c'est la vérité qui parle par leur bouche. Dans ces récits tout est si naturel qu'il n'est pas possible d'en retrancher la moindre partie. Admettre ici l'illusion, c'est reconnaître qu'on a tort, qu'on est à bout de moyens et de ressources; c'est avouer qu'on est vaincu. Il y a encore ici une impossibilité radicale et absolue.

Il n'est pas inutile de rappeler sommairement quelques-unes des preuves qui établissent invinciblement la vérité des faits miraculeux de l'Évangile. Il y a des choses sur lesquelles il est utile d'insister. 1° Les apôtres, les disciples, les chrétiens, qui étaient des Juifs convertis et qui en avaient été les témoins oculaires, les affirment unanimement; 2° ils ont donné leur vie pour les attester; 3° les Juifs, qui étaient animés d'une si violente haine contre cette religion naissante, les ont reconnus; 4° les hérétiques les ont regardés comme incontestables; 5° les Scribes et les Pharisiens, qui étaient les ennemis des chrétiens, les ont admis comme véritables; le Talmud parle dans le même sens; 6° les philosophes des premiers siècles n'ont pas même osé contester la vérité de ces phénomènes; ils étaient tellement certains pour tout le monde, qu'on eût fait sourire et qu'on serait tombé dans le ridicule en les niant; 7° S. Paul dont l'autorité est immense, S. Paul qui montre une si haute intel-

ligence, un si noble caractère, confirme tous ces faits ; lui-même avait opéré beaucoup de miracles; il proclame la résurrection du Messie et il ajoute que Jésus-Christ s'est élevé au ciel en présence de plus de cinq cents de ses disciples, dont plusieurs étaient encore vivants au moment où il écrivait ; 8° les Évangiles apocryphes, qui ont été rejetés comme n'étant pas d'une assez grande exactitude, et n'ayant pas une autorité entière, sont d'accord sur ce point. Pendant les deux premiers siècles, il y a unanimité sur la vérité des faits évangéliques. Que voulez-vous de plus ? vous ne trouvez rien de semblable dans l'histoire. Les Évangiles l'emportent infiniment sur les monuments de l'antiquité : par le nombre des témoins, on les compte par milliers ; par la valeur incomparable des témoignages, par l'importance des faits dont il s'agit, par la publicité de ces événements, par un accord universel des hommes qui avaient des préjugés différents, par le caractère de droiture et de franchise qui paraît d'un bout à l'autre de ces écrits, dont on ne trouve nulle part le modèle.

De ce que nous venons de dire nous pouvons tirer quelques conséquences. Voilà des auteurs d'une vertu à toute épreuve, d'une sincérité reconnue, qui ne cherchent que la vérité, qui sont d'une exactitude scrupuleuse dans tout ce qu'ils racontent, qui désignent les personnes dont ils parlent, qui font connaître les lieux où les événements se sont passés. Tout cela prouve évidemment la fidélité des écrivains sacrés. M. Renan a fait là-dessus un aveu que nous pouvons rapporter : « J'ai traversé, dit-il, dans tous les sens, la pro-
« vince évangélique ; j'ai visité Jérusalem, Hébron et la
« Samarie ; presque aucune localité importante de l'histoire
« de Jésus ne m'a échappé. Toute cette histoire, qui, à dis-
« tance, semble flotter dans les nuages d'un monde sans
« réalité, prit ainsi un corps, une solidité qui m'étonnè-
« rent. L'accord frappant des textes et des lieux, la mer-

« veilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage « qui lui servit de cadre, furent pour moi comme une révé- « lation. J'eus devant les yeux un cinquième évangile, la- « céré, mais lisible encore ; et désormais, à travers les ré- « cits de Matthieu et de Marc, au lieu d'un être abstrait, qu'on « dirait n'avoir jamais existé, je vis une admirable figure « humaine vivre, se mouvoir (1). » Voilà ce que dit M. Renan, et voici un raisonnement qui paraîtra fort simple et dont tout homme sensé comprendra la force. Puisque les évangélistes sont d'une si étonnante fidélité, lorsqu'il s'agit d'indiquer les lieux où se sont accomplis les faits qu'ils racontent; puisqu'ils désignent avec tant de soin les noms des personnes, et que tous les détails qu'ils donnent sont reconnus fort exacts, même après dix-huit siècles, nous avons les plus grands motifs de croire qu'ils sont vrais pour tout le reste; et si à cette raison nous ajoutons celles que nous avons déjà données, et qui sont tirées des livres mêmes et du caractère des évangélistes, on ne voit pas qu'il puisse rester sur ce sujet l'ombre même d'un doute raisonnable. Pour avoir là-dessus une conviction profonde, il suffit de nous rappeler que les Évangiles ont été écrits par des témoins oculaires qui rapportent ce qu'ils ont vu et entendu, qu'ils seraient morts mille fois plutôt que de trahir la vérité, qu'ils sont dans les plus petites choses d'une exactitude merveilleuse; toutes ces considérations et celles que nous avons mises sous les yeux précédemment, forment une démonstration poussée jusqu'à l'évidence la plus entière.

Un passage de Rousseau va encore contribuer à confirmer la proposition que nous avons avancée : « Voyez les « livres des philosophes, avec toute leur pompe : qu'ils « sont petits auprès de l'Évangile ! Se peut-il qu'un livre à « la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes ?

(1) Introd., p. LIII.

« Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un « homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste et « d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté « dans les mœurs ! quelle grâce touchante dans ses ins- « tructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle « profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence « d'esprit, quelle finesse, quelle justesse dans ses réponses, « quel empire sur ses passions ? Où est l'homme, où est le « sage qui sait souffrir et mourir sans faiblesse et sans os- « tentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, cou- « vert de tout l'opprobre du crime, il peint trait pour trait « Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante que tous les « Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y trom- « per.

« Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir « pour comparer le fils de Sophronisque avec le fils de « Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant « sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au « bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré « sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut « autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale ; « d'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que « dire ce qu'ils avaient fait ; il ne fit que mettre en leçons « leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate « eût dit ce que c'était que la justice ; Léonidas était mort « pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'ai- « mer sa patrie ; Sparte était sobre, avant que Socrate eût « loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce « abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris « chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a « donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fa- « natisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la sim- « plicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous « les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquille-

« ment avec ses amis, est la plus douce que l'on puisse dé-« sirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, « raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible que « l'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoison-« née, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au « milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux « acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un « sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. Di-« rons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? « Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, « dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de « Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la dé-« truire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes « d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul « en ait fourni le sujet. Jamais les auteurs juifs n'eussent « trouvé ce ton ni cette morale, et l'Évangile a des carac-« tères de vérité si frappants, si parfaitement inimitables, « que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (1). » Ces paroles de Rousseau suffiraient pour prouver la divinité de Jésus-Christ et la vérité des Évangiles; elles détruisent complétement l'édifice élevé par M. Renan et par les rationalistes et le sapent par sa base.

Celui qui méditera sérieusement ces paroles, comprendra tout ce qu'elles renferment de solide et de véritable.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ressortir davantage ces vérités, afin que l'on comprenne mieux tout ce qu'il y a ici de frappant et de merveilleux. Quelle doctrine que celle de l'Évangile? Quelle opposition à toutes les idées reçues! c'était le renversement complet du monde. Chaque page, chaque maxime de ce livre est un miracle aussi grand que la résurrection des morts. Rappelons quelques-unes de ces divines pensées. Jusqu'alors le monde avait dit : Heureux

(1) *Maximes* de Rousseau.

les riches, heureux les grands, heureux ceux qui vivent dans les délices, heureux les puissants, heureux ceux qui sont dans la joie; mais Jésus-Christ renverse complétement ces idées. Que dit-il en effet? « Heureux les pauvres en « esprit, parce que le royaume des cieux est à eux; heu-« reux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la « terre; heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront « consolés; heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, « parce qu'ils seront rassasiés; heureux les miséricordieux, « parce qu'ils obtiendront miséricorde; heureux ceux qui « ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu; heureux les « pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu; « heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, « parce que le royaume de Dieu leur appartient. Vous êtes « heureux lorsque les hommes vous persécuteront, lors-« qu'ils vous maudiront, lorsqu'ils vous accuseront fausse-« ment, et qu'ils vous feront souffrir toute espèce d'injus-« tices à cause de moi; réjouissez-vous alors, parce que « votre récompense est grande dans le ciel (1). Que celui « d'entre vous qui veut être le premier se fasse le dernier « et le serviteur de tous (2). Malheur à vous qui êtes riches! « malheur à vous qui riez maintenant! Ce qui est grand aux « yeux des hommes est en abomination aux yeux de Dieu. » Et cette parabole du mauvais riche et de Lazare : un esclave, un être maudit selon le monde, un misérable mendiant porté dans le ciel par les anges, et un homme riche, un grand, un potentat de la terre enseveli pour jamais dans les enfers, parce qu'il a négligé, méprisé ce vil esclave. Quel renversement des pensées du monde à cette époque! Comment des Juifs orgueilleux, des païens voluptueux pouvaient-ils accepter cet enseignement si étrange? Mais pour nous, quelle belle, quelle admirable doctrine! « Se peut-il,

(1) S. Matth., ch. v. — (2) S. Marc, IX, 34.

dit Rousseau, que ces grandes maximes soient celles d'un homme? Non. » Donc l'Évangile est inspiré, donc Jésus-Christ est Dieu, donc ce livre unique est vrai; donc le surnaturel existe; donc les incrédules sont dans l'erreur; donc les rationalistes, en mutilant ce livre, ont cédé à une mauvaise inspiration, et sont condamnés mille fois par l'histoire et par le sens commun; mais la vérité va ressortir d'une manière bien plus éclatante encore.

CHAPITRE VI.

De la tradition orale et écrite; ignorance des rationalistes sur ce point capital.

Les Évangiles sont authentiques; ils ont été composés par S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean; ils ont été écrits de la main ou sous les yeux de témoins oculaires, ce qui est tout à fait la même chose. Les faits qui y sont rapportés ont été examinés, contrôlés, approuvés par les apôtres et un grand nombre de disciples qui avaient tout vu de leurs yeux, et qui avaient tout entendu. Ces témoins sont d'une fidélité qui ne permet pas le doute le plus léger; ils ont gardé et transmis ce dépôt précieux à des hommes également incorruptibles. Ils regardaient comme un crime de changer un mot à ce livre divin (1). Il faut avouer que rien d'aussi frappant ne se présente dans l'histoire. Ce que je dis est parfaitement exact : car tel a été dans tous les siècles la conduite des chrétiens. Nous savons que dans les premiers temps, un évêque, dans un concile, ayant voulu changer un mot de l'Évangile et le remplacer par un autre

(1) Apocalypse, ch. XXII, v. 19.

qui avait le même sens, mais qui lui paraissait préférable, il s'éleva dans l'assemblée un cri général de réprobation. Ce fait peut vous aider à juger quel a toujours été le respect des évêques, des prêtres et des chrétiens pour la parole de Dieu; vous comprendrez aussi par là combien sont faibles, combien sont nulles, les raisons par lesquelles certains esprits veulent diminuer l'autorité des livres saints. Les Évangiles sont donc authentiques; de plus ils sont vrais. Nous l'avons montré, non par des conjectures, non en devinant, non par le sentiment, par le goût et l'art; mais avec des preuves nombreuses, solides, par des témoignages qu'il n'est pas possible de repousser. Cependant, admettons pour un instant qu'il reste quelque doute, quelque incertitude sur ces grandes et importantes questions; nous avons encore de puissants moyens de réduire au silence nos adversaires. Vous verrez que les ressources des chrétiens pour démontrer la divinité de leur religion et prouver les vérités qu'elle enseigne, sont immenses, inépuisables.

Supposons que les Évangiles n'existent pas, ou qu'ils ont été détruits; ce serait un malheur; ce serait une perte irréparable pour la société tout entière : il nous reste encore des armes qui nous rendront invincibles, inébranlables.

M. Renan a dit : « Les conservateurs, tels que Papias, « préféraient hautement la tradition orale aux Évangiles (1). » Il a cru par là lancer un trait redoutable contre le christianisme; et par ces paroles, il nous a mis entre les mains des armes pour le battre, des verges pour le fouetter.

Vous verrez une fois de plus qu'on ne peut manquer de s'égarer, lorsqu'on devine l'histoire, qu'on parle d'une science qui demande des études longues et profondes et sur laquelle on n'a que des notions fausses et superficielles. Vous verrez que notre philosophe en est encore aux pre-

(1) Introd., p. XXI.

miers éléments du catéchisme. Un enfant de douze ans lui ferait la leçon.

Notre savant ignore que la tradition a toujours joué un grand rôle dans le christianisme; il ne sait pas qu'elle a toujours été invoquée par les papes, les évêques et les prêtres comme la première autorité, comme celle à laquelle on a toujours eu recours en dernier lieu, pour décider les grandes questions de dogme et de morale. M. Renan peut avoir de l'instruction sur beaucoup de choses; mais assurément, il nous est permis de le dire sans le blesser, il est fort ignorant sur la théologie et sur tout ce qui s'y rattache; cette science si vaste ne se devine pas, ne s'apprend pas toute seule. Ce qu'il dit sur ces matières si délicates, il l'a puisé à des sources mauvaises ou dans son imagination. Comment voulez-vous qu'il ne soit pas constamment à côté de la vérité? Comment voulez-vous qu'il dise autre chose que des erreurs et même des absurdités? S'il veut parler de la religion avec exactitude et sans s'égarer, qu'il prenne des maîtres habiles, qu'il laisse Strauss et Hégel, qu'il l'étudie pendant quinze ou vingt ans : alors peut-être pourra-t-il se présenter; je dis *peut-être,* car il faut beaucoup de conditions pour bien traiter un sujet si étendu et si difficile. Il faut avant tout être exempt de préjugés et de passions; il faut surtout laisser de côté tout esprit de système.

Nous montrerons rapidement que dans tous les siècles la tradition a joué le plus grand rôle pour décider toutes les controverses religieuses. Si vous désirez savoir ce que c'est, Bergier vous le dira : « Elle consiste dans l'enseignement « constant et perpétuel de l'Eglise universelle, connu par « la voix des pasteurs, par les décisions des conciles, par « les pratiques du culte public, par les prières et les céré- « monies de la liturgie (1). » Cet auteur si justement estimé

(1) Bergier, *Dictionn. de théologie*, art. *Tradition.*

ajoute que l'Écriture ne peut pas être la seule règle de foi. Quelques considérations nous aideront à comprendre la force et la puissance de ce moyen.

Les apôtres avaient fondé un grand nombre d'Églises ; l'empire romain et l'univers entier en étaient remplis. Ce fait n'est pas contestable ; les Épîtres de S. Paul suffiraient pour le prouver surabondamment. Mais leurs disciples avaient aussi suivi la même marche ; et chaque Église conservait avec un soin immense la doctrine qu'elle avait reçue de ses fondateurs. Cette tradition a toujours été admise dans le christianisme et a été considérée dans tous les temps comme une barrière contre laquelle sont venus se briser tous les efforts des ennemis de la vérité. Ce principe a été accepté dans toutes les circonstances et d'une manière invariable. S. Paul disait aux Thessaloniciens : « Gardez les traditions que vous avez apprises (1). » Il parle dans les mêmes termes à Timothée (2). Dans les premiers temps du christianisme, nous retrouvons le même principe constamment appliqué. Au Ier siècle, S. Clément Pape, S. Ignace martyr, S. Irénée, S. Justin, recommandent de suivre les traditions. Toujours nous voyons les Évêques avoir recours au même moyen. S. Théophile d'Antioche, Origène, Tertullien, Clément d'Alexandrie et beaucoup d'autres sont unanimes sur ce point (3). Dans le IVe et le Ve siècle, les plus grands génies ne s'expriment pas moins clairement là-dessus : S. Augustin, S. Jérôme, S. Chrysostome, S. Athanase, et mille autres parlent dans le même sens.

Dans toutes les difficultés, les souverains pontifes font toujours entendre ce mot : la tradition. C'est ce que disait au IIIe siècle le pape S. Etienne au sujet du baptême conféré par les hérétiques : « N'innovons pas, mais gardons les tradi-

(1) S. Paul aux Thessal., II, ch. II. — (2) Épît. II à Timothée, ch. I.
(3) Voir Bergier.

tions. Ce fut toujours le cri de ralliement. Nous pourrions citer d'autres autorités ; mais il faut nous borner, pour n'être pas trop long. Nous ajouterons seulement, pour fortifier ce que nous avons dit, que ces hommes, dont nous avons invoqué le témoignage, brillaient dans le monde par leurs lumières et leurs talents, et qu'ils n'étaient que comme les échos et les organes de leur époque et des siècles précédents ; de sorte que le nom d'un seul de ces grands hommes a une force et une puissance merveilleuses pour prouver ce que nous avons avancé.

Les considérations que nous venons de présenter se rapportent à la tradition orale ; et vous pouvez juger de la puissance de ce moyen, en considérant ce qui s'est passé parmi les chrétiens depuis le xe siècle. Il est facile de voir, par l'histoire et par les écrits qui nous restent de cette époque, avec quel soin et quelle sollicitude ils ont conservé leurs traditions et rejeté toute espèce d'innovation. Il est évident que depuis S. Bernard et S. Thomas d'Aquin, l'enseignement, les principes du dogme et de la morale ont été invariables. Nous pouvons remonter ainsi jusqu'au ive ou ve siècle, et arriver à la même certitude ; mais dans les premiers siècles les monuments ne sont pas moins nombreux ni moins frappants. Il n'est rien de plus imposant que les autorités sur lesquelles est fondée la fidélité des traditions, de sorte qu'il eût été impossible de les altérer. Voulez-vous mieux comprendre l'exactitude de ces réflexions ? voyez ce qui se passe de nos jours lorsqu'une nouvelle doctrine paraît dans l'Église. Quelles luttes, quels combats s'engagent ! Les moindres choses prennent un caractère sérieux. Lorsqu'il a été question des jansénistes, de la constitution civile du clergé, des doctrines de Lamennais, les évêques se sont consultés. Rome a porté la sentence en s'appuyant sur la tradition, et tout est rentré dans l'ordre et le calme. Quelle force, quelles lumières, quel imposant spectacle nous offrent ces

Églises, qui sont unanimes sur les points essentiels de notre croyance ! Ce principe n'a jamais varié. Lorsque Arius, au IVe siècle, a nié la divinité de Jésus-Christ, qu'a-t-on fait ? Lui a-t-on opposé l'Évangile ? Mais il s'appuyait sur ce livre sacré pour soutenir ses erreurs, comme le font aujourd'hui nos philosophes. Quelles sont les armes que l'on a employées contre lui ?

La tradition : telle fut la règle constante depuis dix-huit cents ans. Lorsque les hérétiques ont abusé des livres saints pour répandre leurs erreurs, qu'a-t-on fait ? A toutes les époques on a invariablement invoqué la tradition. Telle fut la règle du temps de S. Irénée, à la naissance du christianisme. Elle a toujours été la même.

Mais ce n'est pas tout ; outre la tradition orale, nous avons la tradition écrite. Une armée d'écrivains, dignes de toute notre confiance, se présente à nous pour confirmer ce que nous avons dit. Nous retrouvons partout dans leurs ouvrages les mêmes principes, la même doctrine ; ce sont des hommes d'un rare mérite, d'une grande vertu et d'une sincérité qui ne laisse rien à désirer. Ce sont des hommes dont la vie a été pure et sans tache depuis le moment où ils eurent embrassé la religion chrétienne. Nous avons d'abord les Évangiles et les écrits des apôtres, qui forment cette partie des livres saints qu'on appelle le Nouveau Testament. Remarquons encore que plusieurs apôtres, des disciples de Jésus-Christ ont vécu jusqu'au commencement du IIe siècle. Nous pouvons citer S. Jean, qui mourut vers l'an 102, et S. Siméon, qui était parent de la Ste Vierge, et qui vécut jusqu'à l'an 107, après avoir été évêque de Jérusalem ; il avait cent vingt ans.

Ce que nous disons a une grande force et une immense importance. Comprenez bien cette pensée : des disciples de Jésus-Christ qui avaient vu les faits rapportés dans l'Évangile ont vécu jusqu'au commencement du IIe siècle ; de sorte

que l'an 160 ou 180, des évêques, des prêtres, des chrétiens de cette époque ont pu dire à leurs contemporains : les événements dont nous vous parlons, les doctrines que nous vous enseignons, nous les tenons de témoins oculaires ; les enseignements que nous vous donnons, nous les avons reçus des disciples mêmes de Jésus-Christ, qui les ont conservés avec la plus scrupuleuse attention. S. Justin pouvait dire aux chrétiens de son temps : Les vérités que je vous expose, m'ont été communiquées par les disciples des apôtres. Les livres saints et la tradition n'avaient passé que par deux ou trois mains pour arriver aux écrivains du IIIe siècle, à Clément d'Alexandrie, à Origène et à beaucoup d'autres. Pour mieux comprendre toute la puissance de ce raisonnement appliquons-le au concile de Nicée. En 325, Arius attaque la divinité de Jésus-Christ. Trois cents évêques s'assemblent de toutes les parties du monde ; ils déclarent que les Églises qu'ils gouvernent et qui remontent aux apôtres, ont toujours été unanimes sur ce point important ; et les quelques évêques qui s'obstinèrent dans leurs erreurs, furent convaincus d'embrasser des doctrines nouvelles : car leurs prédécesseurs dans les siéges qu'ils occupaient, avaient été constamment unis avec les autres. Nous pourrions comparer ces trois cents évêques à trois cents cordes qui rendent le même son ; ou à trois cents chaînes qui partent d'un même lieu et viennent se réunir avec une précision mathématique à un point désigné. Quelle admirable et sublime harmonie ! Comparez-la avec les doctrines philosophiques, où vous ne trouverez pas deux principes clairs et constants. Un accord aussi parfait entre trois cents évêques et trois cents Églises différentes, ne peut être que l'expression de la vérité. Il est impossible et inexplicable autrement ; vous n'en trouvez d'exemple nulle part.

Que ne nous est-il donné de vous mettre sous les yeux un tableau complet sur ce sujet ! Nous verrions tous les évê-

chés fondés par les apôtres et par leurs disciples ; nous verrions la succession des évêques de siècle en siècle ; nous pourrions admirer partout le même enseignement, les mêmes principes, la même foi, les mêmes pratiques ; un spectacle saisissant passerait sous nos yeux ; tout homme sincère s'écrierait : Jamais rien d'aussi grand ne s'est vu sur la terre ; le doigt de Dieu est là. Il n'y a pas de fait historique qui repose sur des témoignages aussi convaincants ; je cède à l'évidence. Mais nous ne pouvons pas entrer dans de si grands détails. Nous croyons pourtant en avoir dit assez pour répandre la lumière dans les âmes qui cherchent de bonne foi la vérité. Comparez nos preuves solides, innombrables, la valeur de nos autorités, avec les assertions vaines et nulles des philosophes, et vous n'hésiterez pas un instant.

Ainsi la tradition avec ses nombreux témoins vient encore confirmer toutes les vérités que nous avons établies dans les chapitres précédents. Elle nous prouve surabondamment que l'authenticité et la vérité des Evangiles reposent sur un roc inébranlable, inaccessible, autour duquel des armées d'incrédules tournent sans cesse depuis tant de siècles sans pouvoir même l'effleurer.

CHAPITRE VII.

Les prophéties sont inattaquables ; vains efforts des incrédules pour les affaiblir.

L'auteur de la *Vie de Jésus* a dit : « Aucun ouvrage juif « du temps ne nous donne une série de prophéties exacte- « ment libellées que le Messie dût accomplir (1). » Nous allons montrer que notre idéaliste n'est pas plus heureux

(1) Introd., p. XLVI.

ici qu'il ne l'est ailleurs, et qu'il a encore mal deviné et mal conjecturé. Pour les personnes qui ne peuvent pas remonter aux sources et s'assurer par elles-mêmes de la vérité, nous invoquerons d'abord les preuves d'autorité, et nous dirons : Des milliers d'hommes fort instruits, des hommes auprès desquels M. Renan ne serait qu'un petit écolier, ont étudié avec un grand soin toutes ces questions, et ont admis l'existence des prophéties; citons quelques noms : S. Paul, Origène, S. Jérôme, S. Épiphane, Tertullien, S. Chrysostome, S. Basile, S. Thomas d'Aquin, Pascal, Leibnitz, Descartes, Fenélon, Bossuet et une foule d'autres.

Combien n'y a-t-il pas de savants chez les protestants? Bien qu'ils soient séparés des catholiques sur certains articles, ils sont complétement d'accord avec nous sur les prophéties. Qui ne sait qu'un grand nombre de philosophes païens ont été déterminés à se convertir spécialement par l'étude des prophéties? Si l'on pesait la valeur des autorités de part et d'autre sur ce point, nous aurions de notre côté tout ce qu'il y a eu de grands génies, de talents remarquables, de savants distingués; et surtout si nous ajoutions à cette longue liste les noms de ceux qui, après avoir combattu la religion, ont fini par l'embrasser et se sont convertis ; il resterait bien peu de chose du côté des incrédules; ils seraient étonnés de leur isolement et du peu de valeur de leurs partisans; voilà ce que je dirais à messieurs les philosophes. Assurément ils se trouveraient en assez mauvaise compagnie.

M. Renan, pour faire son roman sur Jésus-Christ, a invoqué surtout Strauss, Hégel et quelques auteurs à peu près inconnus. Comparez nos milliers de savants à ces hommes qui sont oubliés ou méprisés en Allemagne et dans toute l'Europe, et vous rirez des prétentions de nos philosophes. Ces quelques mots suffisent déjà pour nous porter à penser que, sur cette question, comme sur la plupart des

autres, notre idéaliste a bâti en l'air, sur le vide et le néant.

Il veut nous faire accepter des affirmations, des imaginations vaines, des idées vagues et creuses, pour des axiomes et des principes incontestables. Il s'imagine qu'il parle à des enfants de trois ans auxquels on fait croire les histoires de Croquemitaine, de revenants et de loups blancs. Il est bon que ces messieurs sachent que nous ne sommes pas disposés à imiter les disciples d'un philosophe ancien; leur dernier argument était celui-ci : Le maître l'a dit.

Notre confiance, bien loin d'être arrivée à ce degré, est absolument nulle; tout homme sensé pensera comme nous et partagera nos sentiments sans aucune hésitation. Nous avons dit pour quels motifs, et nous en ferons connaître bien d'autres. Nous allons prouver en quelques mots que beaucoup de prophéties fort claires s'appliquent au Messie, et ne peuvent s'appliquer qu'à lui.

La première prophétie remonte à l'origine du monde; Dieu promet au premier homme un Sauveur, un libérateur. Il dit à l'auteur du mal, à l'ennemi des hommes : 1° Un descendant de la femme t'écrasera la tête. Les Juifs, les catholiques et les protestants ont toujours appliqué cette prophétie au Messie. Leur autorité vaut bien autant, je pense, que celle de quelques incrédules qui parlent sans avoir étudié ces vastes matières. 2° Dieu bénit les descendants de Sem (1); il promet à sa postérité l'empire sur les peuples qui devaient sortir des autres enfants de Noé (2) : cette prédiction s'est réalisée dans les temps anciens, et plus spécialement dans les temps modernes. En effet, les descendants de Sem ont toujours dominé sur les autres nations. 3° A mesure qu'on s'approche de l'ère chrétienne, toutes les prophéties qui peuvent paraître obscures à la première vue, deviennent de plus en plus claires et précises. Dieu dit

(1) Genèse, XIII, 15. — (2) *Ibid.*, IX, 25

à Abraham que toutes les nations de la terre seront bénies dans un de ses descendants, parce qu'il a obéi à la voix du Seigneur (1); mais Abraham avait plusieurs enfants, et c'est à Isaac que ces promesses furent faites. 4° Isaac lui-même eut deux enfants : Jacob et Esaü ; bien que celui-ci fût l'aîné, c'est à Jacob que sont réservées les bénédictions ; c'est de lui que doit sortir le Libérateur (2). 5° La prophétie de Jacob est d'une précision qui étonne; et remarquez que cette prédiction et les précédentes furent faites environ dix-huit cents ans avant l'événement. Jacob annonce à chacun de ses enfants ce qui doit leur arriver, et il dit à Juda, qui n'était que son quatrième fils : Il y aura toujours dans la nation un chef de ta race, jusqu'à ce que vienne le Désiré des nations (3) ; cette prédiction s'est accomplie lorsque Jésus-Christ a paru sur la terre. 6° Moïse lui-même avait annoncé aux Israélites que Dieu leur enverrait un prophète semblable à lui, législateur comme lui, et qu'ils devaient l'écouter. 7° Les psaumes de David renferment un grand nombre de prédictions que les docteurs juifs ont constamment appliquées au Messie (4). 8° Le prophète Isaïe annonce un prodige inouï : il dit qu'une vierge enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel (5), Dieu avec nous; il fait de cet enfant un éloge qui ne peut convenir qu'à Jésus-Christ; il sera appelé l'admirable, le sage, le Dieu fort, le père du siècle futur, le prince de la paix ; son empire s'étendra au loin. L'esprit de Dieu se reposera sur lui : l'esprit de sagesse, d'intelligence, de force, de prudence, de science, de piété ; il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur. Il ne jugera point selon les apparences, ni selon les vains discours des hommes, mais selon la justice et en faveur des pauvres; il défendra les petits contre les méchants (6); ses paroles frapperont la terre d'étonnement

(1) Genèse, XXII.
(2) Genèse, XXVIII, 4. — (3) *Ibid.*, XLIX, 10.
(4) Psaume CIX, XXI, etc. (5) Isaïe, ch. VII. — (6) *Ibid.*, ch. XI.

et son souffle tuera les impies. Les Juifs et les chrétiens conviennent que ces paroles ne peuvent regarder que le Sauveur. Isaïe prédit ses humiliations ; c'est une histoire fort exacte faite sept cents ans d'avance (1). 9° Il prédit également sa gloire et sa grandeur ; il dit que son peuple le rejettera. 10° Daniel annonce que Dieu fera naître un royaume qui ne sera jamais détruit ; il voit descendre du ciel le Fils de l'homme ; Dieu lui donne la puissance, la gloire, la royauté ; tous les peuples, toutes les langues, toutes les nations lui seront soumises ; son pouvoir est éternel, et son royaume subsistera éternellement ; tous les rois doivent l'adorer (2). 11° Ce qui est bien plus merveilleux, c'est que Daniel fait connaître avec la plus grande exactitude le moment où il doit paraître. 12° Il dit qu'il sera mis à mort. 13° Il annonce la ruine de Jérusalem et du temple, et tous les maux dont cette nation a été accablée. 14° D'autres prophéties nous disent qu'à son avénement les sacrifices cesseront ; 15° que toutes les nations connaîtront le vrai Dieu ; 16° que l'idolâtrie sera détruite ; 17° qu'il sortira de la famille de David, et qu'il naîtra à Bethléem ; ce qui s'est accompli à la lettre, comme nous l'avons prouvé. 18° Il est un fait unique, dont nous sommes les témoins, et qui subsiste depuis l'origine du christianisme, un fait contraire à toutes les lois naturelles, et qui est un prodige continuel ; c'est la dispersion des Juifs dans le monde. Comment se fait-il que les peuples anciens se sont fondus les uns avec les autres, comme les fleuves se perdent dans l'océan, et que cependant les Juifs, qui sont répandus sur toute la terre, se distinguent toujours des autres nations ? et ce phénomène étrange a été prédit il y a plus de deux mille ans. Les Juifs, bien que dispersés dans tout l'univers et parmi toutes les nations, conservent leur caractère ; c'est un fait inexplicable.

(1) Isaïe, ch; LIII. — (2) Daniel, ch. VII.

19° Les circonstances de la mort de Jésus-Christ avaient été décrites d'avance : il devait être outragé, vendu, insulté de mille manières. 20° Les prophètes l'avaient vu trahi par un de ses disciples, abreuvé de fiel et de vinaigre. 21° Ils avaient vu son entrée à Jérusalem sur une ânesse. 22° Ils avaient prédit ses souffrances avec tant de précision qu'on pourrait faire une touchante histoire de sa passion par le moyen des prophéties. 23° On tracerait également un tableau admirable des vertus du Sauveur par le même moyen. 24° Son caractère unique est décrit en traits frappants ; il est roi, il est juge, il est prophète et prêtre, il est Dieu et homme à la fois (1). 25° Les persécutions ont été prédites de la même manière ; nous voyons toutes les nations se soulever en vain contre lui. 26° Il a prédit le triomphe de son Église, si faible dans l'origine. 27° Enfin, comme l'a remarqué S. Augustin, et comme nous pouvons le vérifier nous-mêmes, toute l'histoire des Juifs, les paroles des prophètes forment une suite non interrompue de prédictions dont nous voyons le parfait accomplissement dans le christianisme. 28° Ajoutez à ce que nous venons de dire les prophéties qui ont eu lieu pour les Juifs eux-mêmes et qui se sont réalisées parmi eux. 29° Si vous y joignez celles qui ont été faites par Jésus-Christ et qui sont fort nombreuses, vous verrez que nos philosophes rejettent les prophéties, par la raison fort simple qu'ils n'ont jamais étudié la question. Jésus-Christ annonce toutes les circonstances de sa passion, ce qui doit arriver à chacun de ses apôtres ; il prédit sa résurrection, la ruine du temple, la conversion des peuples, chose humainement impossible ; il prédit toutes les luttes que les chrétiens auraient à soutenir. Remarquez que ces prophéties, dont les Juifs sont les dépositaires, sont inattaquables : c'est un vrai mur d'airain.

Que nos philosophes étudient avec soin ces belles et

(1) Isaïe, Daniel, David.

vastes matières à leurs véritables sources; ils comprendront que ce n'est pas en devinant, en faisant une œuvre d'art et d'imagination qu'on arrive à la vérité; et alors ils diront avec Pascal : « La plus grande preuve du christianisme, ce sont les prophéties. »

CHAPITRE VIII.

Principes admirables et raisonnables du christianisme opposés aux idées vagues et incertaines des rationalistes.

Lorsque nous jetons les yeux sur l'histoire, un spectacle unique, saisissant et prodigieux se présente à nous. Sur ce point, tout le monde est d'accord. Il est un fait qui remplit toute la terre, qui enveloppe, pour ainsi dire, tous les peuples, comme la lumière du soleil nous environne de toutes parts. Les hommes de tous les partis, de toutes les opinions, se plaisent à le reconnaître. M. Renan lui-même n'a pas hésité à le proclamer; car il a dit : « L'événement « capital de l'histoire est la révolution par laquelle les plus « nobles portions de l'humanité ont passé des anciennes « religions à une religion fondée sur l'unité divine, sur la « Trinité et sur l'Incarnation du Fils de Dieu (1). » Ce fait est est là, il est clair, il est certain, il n'est pas possible de le contester, il remplit l'univers. Mais comment l'expliquer? voilà la grande question. C'est là un point capital; c'est un vrai nœud gordien, autour duquel nous voyons s'agiter les philosophes depuis des siècles, et leurs efforts ont toujours été impuissants pour le dénouer. Lorsque les rationalistes cherchent la cause de ce phénomène, ils tombent dans un

(1) Introd., p. 1.

extrême embarras. Ils ressemblent assez bien à des hommes qui ont perdu la raison ; on dirait que la tête leur tourne ; on dirait que le sens commun les abandonne. Nous pourrions encore les comparer à un infortuné qui a perdu l'équilibre et qui se trouve sur le bord d'un précipice ; il s'accroche à tout ce qui lui tombe sous la main, et souvent il roule au fond de l'abîme. Que de pauvretés M. Renan débite sur ce sujet ! C'est le mot dont s'est servi M. Keim (1), qui est un juge fort capable et de la même école.

Nous lisons ces paroles dans l'Introduction : « C'est alors « que les idées religieuses des races groupées autour de la « Méditerranée se modifient profondément, que les cultes « orientaux prennent partout le dessus, et que le christia- « nisme brise ses dernières attaches avec le judaïsme » (2)... Savez-vous ce que cela veut dire ? Je vais vous l'apprendre : La religion chrétienne s'est développée comme un gland qui est jeté en terre et qui devient un chêne, comme un poulet qui brise ses enveloppes et paraît au grand jour. Ainsi les travaux et les luttes des chrétiens pendant quinze cents ans n'y ont été pour rien ! D'après ce principe, il faudra dire que les batailles se gagnent sans génie et sans intelligence, par des influences imaginaires, atmosphériques ; que le courage des soldats et l'habileté des généraux n'y ont contribué en rien ; qu'ils ne méritent pas plus d'éloges que le chou qui grandit dans nos jardins. De telles pensées ne peuvent pas être produites sérieusement. Un enfant de six ans ne les admettrait pas. Eclairé par son bon sens, il sourirait de pitié. L'ouvrage que nous étudions est pourtant rempli d'idées de ce genre ; mais ces choses étranges et bizarres passent inaperçues, parce qu'elles sont assez finement habillées et assaisonnées avec un certain art. L'auteur

(1) *M. Renan et les rationalistes allemands*, p. 40.
(2) Introd. p. IV et V.

a sans doute voulu amuser les curieux et les personnes oisives ; mais ces idées ne peuvent séduire que ceux qui se contentent de mots. Un seul petit raisonnement peut renverser cet échafaudage. En effet, partout où nous voyons un but, un plan, un grand résultat, des difficultés surmontées, il faut qu'il y ait une intelligence, une volonté, une direction ; c'est un principe invariable et qui se produit même dans les plus petites choses. Or le christianisme montre la combinaison la plus belle, la plus sage, le plan le plus admirable que l'on puisse imaginer ; nous y voyons les plus grandes difficultés prévues, annoncées et vaincues avec une sagesse prodigieuse et constante : il faut donc y voir l'action de la plus haute intelligence, c'est-à-dire de Dieu. Nous sommes autorisés à parler de la sorte parce que nous ne voyons jamais que les choses se fassent autrement. Que les philosophes nous montrent que dans les affaires et les choses de la vie tout se fait sans intelligence, sans combinaisons, sans volonté, sans liberté : nous pourrons peut-être les écouter. Jusque-là nous leur dirons : Nous avons des millions de preuves contre vous ; nous avons tous les faits dont nous sommes les témoins tous les jours dans les moindres détails de la vie ; vous n'avez absolument rien en votre faveur, vous ne pouvez invoquer pour vous le plus petit fait. Vous n'avez pour vous que des idées creuses, des *peut-être*. De tels systèmes ne méritent par les honneurs d'une discussion sérieuse ; aussi nous pensons en avoir dit assez.

Voyez, au contraire, quelle est la force du christianisme, et avec quelle simplicité il procède. Il repose sur des faits innombrables, sur les autorités les plus imposantes. Il s'appuie sur des preuves historiques qui sont inattaquables, comme nous l'avons montré en peu de mots. Comparez cette société chrétienne qui se compose de ce qu'il y a de plus remarquable par le génie, par la science et par les

vertus depuis tant de siècles; comparez-la avec quelques philosophes qui n'ont pas une idée fixe, qui démoliront demain ce qu'ils bâtissent aujourd'hui. Pouvez-vous hésiter? mais pour vous faire mieux comprendre combien le christianisme est solide, combien sont puissants les moyens qu'il peut opposer à ceux qui le combattent, je vais vous communiquer plusieurs considérations capables de porter la conviction dans vos âmes.

Nous avons vu quelques-uns des motifs qui peuvent prouver que nous avons pour nous la vérité, et que les philosophes tombent dans de grandes erreurs. Nous avons montré que les Évangiles sont authentiques et vrais; nous avons dit que nous devons avoir une confiance entière dans la tradition orale et écrite; nous savons que nos adverversaires n'ont pour eux que des suppositious sans aucune valeur; nous l'avons prouvé. Pourtant nous ne sommes pas au bout de nos ressources. Le christianisme ressemble à un édifice bâti sur un rocher inébranlable. Ce qui fait sa force, c'est un principe essentiel et fondamental contre lequel sont venus se briser tous les efforts des rationalistes depuis dix-huit siècles, et contre lequel ceux de notre époque et des temps à venir se heurteront de même. Ce principe est fort simple et fort clair; et ce qui lui donne une force incomparable, c'est qu'il est sorti de la bouche de Jésus-Christ même, et qu'il a toujours été appliqué avec un succès invariable, merveilleux et humainement inexplicable; vous allez le comprendre.

Supposons donc que nous n'avons ni les Évangiles, ni la tradition orale, ni la tradition écrite; supposons que tous les ouvrages des grands hommes du christianisme sont perdus; nous aurions encore les conciles généraux et particuliers; ce sont comme autant de sentinelles d'une fidélité incorruptible, qui sont placées de distance en distance, qui se donnent la main à travers les siècles, et remontent aux apô-

tres, à Jésus-Christ. Il faut avouer que leur accord, leur unanimité, les vertus éclatantes des hommes qui composaient ces assemblées vénérables, devraient faire sur les esprits non prévenus une immense impression. Mais j'irai encore plus loin, et j'admets pour un instant que cette ressource elle-même nous manque; nous avons encore une arme toute-puissante ; il nous reste un rocher immobile où nous sommes à l'abri des attaques de nos ennemis. En effet, je jette les regards sur le monde; un spectacle qui n'eut jamais d'exemple se présente à nous. Je vois une foule innombrable d'Eglises disséminées sur toute la surface du globe. J'en vois qui se perdent dans la plus haute antiquité. J'en trouve en Afrique; les plus célèbres sont celles de Carthage et d'Hippone, illustrées par S. Cyprien et S. Augustin ; elles touchent aux temps apostoliques. J'en aperçois dans l'Asie : là elles sont les unes sur les autres, dans les premiers siècles. J'en aperçois dans les Gaules : je vois à Lyon S. Pothin qui est mort vers 160, agé de quatre-vingt dix ans ; il était né par conséquent vers l'an 70; il avait vécu avec les apôtres ou du moins avec leurs disciples. J'en vois beaucoup d'autres dans ces mêmes contrées. J'en vois en Espagne et dans tout l'univers, qui sont dans les mêmes conditions; le nombre en est presque infini.

Au milieu de toutes ces Eglises, j'en aperçois une qui domine toutes les autres. Tous les évêques du monde ont les yeux tournés vers elle; ils la regardent comme leur mère ; c'est d'elle qu'ils tiennent leur autorité ; c'est à elle qu'ils ont recours dans leurs doutes et leurs difficultés ; ils la prennent pour juge dans leurs différents; et lorsqu'elle a prononcé une sentence, ils s'écrient avec un grand génie : La cause est terminée, Rome a parlé (1). Voyez, de nos jours, quelle admirable unité! douze cents évêques,

(1) Roma locuta est, causa finita est. (S. AUGUSTIN.)

des milliers de prêtres sont répandus dans le monde et professent la même doctrine que l'Église de Rome. Autour d'eux se range la foule innombrable des chrétiens. Remontez de siècle en siècle, et à toutes les époques vous verrez le même accord, la même harmonie. Considérons le christianisme au IIIe, au IVe, au Ve siècle, au moment où tant de grands génies brillaient dans son sein par leurs talents et leurs vertus; du temps de S. Augustin, de S. Jérôme et de S. Chrysostôme. Les Églises de cette époque remontaient aux apôtres ou à leurs disciples. Quel spectacle admirable et imposant que l'unanimité de plusieurs milliers d'Églises sur tous les points de la morale et du dogme ! Nous pouvons comparer la société chrétienne à notre système planétaire. Les astronomes placent le soleil au centre et supposent que les astres gravitent autour de lui dans un mouvement perpétuel : nous trouvons ici la même chose. Comme le soleil est le centre où tout semble aboutir, de même Rome est la lumière et le centre de toutes les Églises ; et dans tous les temps il en a été de même. Mais ceci repose sur un seul principe : l'Église de Rome remonte à S. Pierre, et elle a été placée pour servir de lumière au monde et pour diriger les autres Églises; elle n'invente pas de dogmes nouveaux, comme on le lui a reproché injustement ; mais elle est l'interprète ou l'organe incorruptible de la tradition. Cette société chrétienne a reçu la promesse de ne jamais tomber dans l'erreur pour le dogme et la morale. Cette règle a été adoptée dans tout l'univers depuis l'origine du christianisme. Tout le reste peut périr ; la tradition et les Évangiles peuvent disparaître : je vois toutes les Églises du monde unies avec l'Église de Rome, et par là unies entre elles ; toutes se glorifient de remonter aux apôtres et de professer sa doctrine en tout point. Je vois partout, malgré les préjugés, malgré les divisions qui tiennent à la politique et à l'éducation, je vois une incompréhensible

unité ; je dis, Je tiens la vérité; la Providence est là. Je vois là clairement la main de Dieu, je ne m'occupe plus du reste ; au milieu du labyrinthe du monde j'ai trouvé le fil qui conduit à Dieu.

Voyez combien ce système est simple et même rationnel. Il s'élève une difficulté sur un point important : quelle marche suit-on? Les évêques s'assemblent, ou bien ils se consultent par lettres. Dans ces circonstances nous voyons toujours à leur tête le souverain pontife. Lorsqu'il est reconnu qu'une doctrine est contraire à la croyance générale, ils la condamnent; et c'est toujours l'évêque de Rome qui proclame la sentence, comme étant le chef de ce corps imposant. Ce qui étonne, c'est que les papes unis aux évêques se sont toujours proclamés les organes de Dieu même, et cette étrange doctrine règne dans le monde depuis dix-huit cents ans. Deux ou trois cents millions d'hommes, les nations les plus éclairées, les plus civilisées, se courbent devant cette prodigieuse puissance, qui n'a pour se faire accepter d'autres armes que la persuasion. Ce qui n'étonne pas moins, c'est que les rois, les empereurs, les plus hautes intelligences se sont prosternées devant ses décisions.

L'Église a même prétendu faire accepter à la science, aux académies, aux plus grands génies, cette doctrine; et depuis tant de siècles, ce qu'il y a de plus éminent dans la science, dans les académies, les plus grands génies ont courbé la tête devant ce mystérieux et audacieux pouvoir. Tel fut le système invariable de cette société que nous appelons l'Église. Des monarques puissants, des nations entières se sont réunies pour renverser ces prétentions insolentes et audacieuses, dont l'histoire ne présente pas d'exemple ; et ces hommes qui n'ont d'autres armes qu'un principe qui remonte à Jésus-Christ, que la prière et la patience, ont triomphé de tous les obstacles. Ce qui est encore plus étrange, c'est que leur influence, loin de diminuer, ne fait que s'ac-

croître; ils ont envahi l'univers tout entier; ils forment une armée innombrable qui s'agite sur tous les points du globe, qui marche comme un seul homme, et qui est soumise jusque dans les moindres détails à celui qu'ils regardent comme le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Tandis que les philosophes nous donnent le spectacle de la plus épouvantable anarchie, puisqu'il n'y en a pas deux qui soient unis sur les points les plus importants, et que le plus souvent le même homme n'est pas d'accord avec lui-même; je vois deux ou trois cents millions d'hommes de tous les climats, de toutes les nations, marcher parfaitement unis et se soumettre depuis dix-huit siècles, dans les choses les plus pénibles et les plus difficiles, à la parole d'un homme qui n'a pour lui aucun prestige humain. Voilà un étrange phénomène; pourtant il faut bien l'admettre : il est là devant nous, il remplit le monde, il éblouit les yeux, il fait tourner la tête aux incrédules. Il faut bien qu'il ait une cause. Mais quelle est-elle? Il est fort étonnant qu'on ait pu faire accepter chez les nations les plus civilisées cette domination inouïe sur les âmes et sur les consciences; n'est-ce pas là un grand miracle? On ne conçoit même pas comment cette pensée a pu entrer dans la tête d'un homme. Faire de toutes les nations une seule famille ayant la même croyance, les mêmes lois, les mêmes pratiques, jusque dans les plus petits détails; imposer des règles de conscience, dominer sur les cœurs, sur les pensées, sur les affections : quelle absurdité, en parlant humainement! Ce qui étonne encore, c'est que depuis l'origine du christianisme vous ne trouvez pas dans l'enseignement de cette société unique la moindre variation qui soit constatée.

Il est une autre chose qui n'est pas moins prodigieuse : c'est que sur les principes qui sont de foi, l'Église a toujours été inflexible; elle a préféré perdre des provinces, des royaumes, plutôt que de faire la moindre concession. Il y

plus : les chrétiens par milliers ont supporté toutes les persécutions et la mort plutôt que de céder dans les choses essentielles. Cela ne se comprend pas humainement; mais le succès pendant un si grand nombre de siècles est mille fois plus incompréhensible. Comment l'expliquer? Comment tant de difficultés insurmontables ont-elles été vaincues par des moyens si faibles ou plutôt d'une nullité absolue, si nous les jugeons d'après les principes ordinaires? Il n'y en a qu'un, c'est le seul admissible, c'est le seul qui soit raisonnable, le seul qui ait été accepté, proclamé par les hommes les plus éclairés et les plus instruits qu'il y ait eu dans les nations civilisées.

Quand nous jetons les yeux sur ce vaste univers, sur toute la création, sur tous ces mondes qui roulent dans les espaces; quand nous voyons l'ordre admirable qui règne partout, nous disons qu'une intelligence préside à toutes ces grandes choses. A plus forte raison, quand nous contemplons le christianisme dans son fondateur, dans les instruments dont la Providence s'est servie pour le propager, dans son histoire, dans ses luttes, dans ses triomphes, dans ses moyens, il faut s'écrier : Dieu est là; Jésus-Christ est Dieu. Ce principe est clair, simple, rationnel; il explique tout; si vous le rejetez, vous tombez dans mille difficultés, dans mille impossibilités; vous êtes obligés de dévorer mille absurdités. Un homme sensé peut-il hésiter?

Au commencement de ce chapitre nous avons supposé une chose qui n'est pas : nous avons dit que nous pourrions encore opposer à nos adversaires des armes puissantes, en admettant que les Évangiles et la tradition orale ou écrite aient disparu; nous avons montré qu'un seul principe suffit pour prouver que le christianisme repose sur une base inébranlable et qu'il se joue des attaques impuissantes de l'incrédulité. Nous avons conclu que Dieu seul a pu faire une si grande chose. Mais de quelle lumière cette question ne

sera-t-elle pas environnée si nous réunissons toutes ces considérations ; si une seule de ces pensées est si puissante, quelle force ne doivent pas avoir toutes ces preuves groupées ensemble? Ces événements inexplicables, Jésus-Christ les a prédits clairement il y a dix-huit cents ans, lorsqu'il a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et « les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Je sais que les rationalistes ne veulent pas de ce principe; il les blesse; mais ce ne sont pas des raisons. Qu'ils expliquent tous ces faits qui sont devant eux et qui remplissent tout l'univers. A l'aide de cette lumière le chrétien marche avec assurance : il ressemble à un homme placé sur un rocher élevé au bord de la mer ; il voit des infortunés sur le point de périr dans des gouffres qu'on n'a jamais traversés impunément; il les voit livrés à de mortelles inquiétudes, tandis que, loin du danger, il jouit d'une parfaite sécurité. Il verse des larmes sur le sort de ces hommes qui luttent en vain contre les flots, et il bénit la Providence qui l'a si visiblement protégé. Voilà d'un côté l'image du chrétien fidèle, qui marche, à travers les écueils de la vie, sur la mer orageuse du monde, avec calme, bonheur et assurance. Voilà d'un autre côté l'image des incrédules, dont le cœur est une tempête continuelle, et qui sont poussés en sens divers par leurs passions fougueuses. Voilà deux voies qui se présentent à vous; voilà deux conditions bien différentes. D'un côté est la foi chrétienne avec ses principes clairs, avec sa lumière si vive, si consolante, avec ses autorités si imposantes; de l'autre est la philosophie avec ses nuages, ses rêves, ses incertitudes et ses convulsions : choisissez ! ! !

Le roc sur lequel le chrétien repose calme, immobile, à l'abri de tout danger, c'est cette parole de Jésus-Christ à ses apôtres : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; c'est le roc de l'*infaillibilité* de l'Église

pour le dogme et la morale, c'est le roc de l'*inspiration divine*.

CHAPITRE IX.

Messieurs les rationalistes ont leur surnaturel, leurs prophéties, leurs mystères, leurs miracles, leurs Evangiles, comme les chrétiens; voyons de quel côté nous trouvons la raison et le bon sens.

Nous rencontrons souvent dans l'histoire des faits des événements qui surpassent les forces humaines et qu'il est impossible d'expliquer par les lois ordinaires de la nature. Chacun a sa manière de lever ces difficultés; les rationalistes ont leurs principes pour les résoudre, et nous aussi nous avons les nôtres ; il est utile de les comparer, afin de les apprécier à leur juste valeur.

Voici un principe que tous les hommes sans exception sont obligés d'admettre : dans tous les systèmes on a forcément recours à une puissance supérieure, à une cause particulière réelle ou supposée, pour résoudre certaines questions difficiles ou insolubles. Ceci est vrai pour les panthéistes, les matérialistes, les idéalistes, tous les rationalistes, comme pour les chrétiens. Car les philosophes invoquent à chaque instant des causes spéciales, et qui nous sont inconnues dans l'exposition de leurs idées. Il suit de là évidemment qu'ils ont aussi leurs mystères, leur surnaturel. Beaucoup de passages de leurs écrits et de la *Vie de Jésus* prouvent ce que je viens d'avancer, et montrent que ces messieurs sont forcés d'admettre et de supposer quelque chose en dehors des lois ordinaires ou connues, quelque chose qui est au-dessus de l'homme et qui surpasse son pouvoir. Il s'agit de savoir de quel côté est la vérité, si ce sont les chrétiens ou les rationalistes qui ont pour eux la véri-

table raison et le bon sens. C'est ce que nous allons rechercher.

« La poésie de l'âme, dit M. Renan, la foi, la liberté, l'hon-« nêteté, le dévouement, apparaissent dans le monde avec « les deux grandes races qui ont fait l'humanité...., la race « indo-européenne et la race sémitique (1) ... C'est encore « cette même race qui a eu la gloire d'avoir fait la religion « de l'humanité. Bien au delà des confins de l'histoire, sous sa « tente restée pure des désordres d'un monde corrompu, « le patriarche bédouin préparait la foi du monde. Une forte « antipathie pour les cultes voluptueux de la Syrie, une « grande simplicité de rituel, l'absence complète de temple, « l'idole réduite à d'insignifiants *théraphim* (2), voilà sa su-« périorité. Entre toutes les tribus sémites nomades, celle « des Beni-Israël était marquée pour d'immenses destinées. « Une loi ou *thora*, très-anciennement écrite sur des tables « de métal,..... renfermait de puissants germes d'égalité so-« ciale et de moralité. Un coffre ou arche portative, ayant des « deux côtés des oreillettes pour passer des leviers,... cons-« tituait leur matériel religieux. La famille chargée de tenir « ces leviers prit bien vite de l'importance..... Le caractère « qui distingue essentiellement Israël entre les peuples théo-« cratiques, c'est que le sacerdoce y est toujours subordonné « à l'inspiration individuelle. Les nabis ou prophètes d'Israël, « organisés en groupes ou écoles, eurent une grande su-« périorité. De bonne heure ils annoncèrent des espérances « illimitées. Ils proclamèrent qu'un règne sans bornes lui était « réservé, qu'un jour Jérusalem serait la capitale du monde « entier...... Jérusalem et son temple leur apparurent « comme une ville placée sur le sommet d'une montagne, « vers laquelle tous les peuples devaient accourir,... comme « le centre d'un règne idéal où le genre humain retrouve-« rait les joies de l'Eden (3). »

(1) *Vie de Jésus*. p. 4. — (2) P. 6. — (3) P. 7 et 8.

Examinez avec soin quels sont les moyens employés par M. Renan et messieurs les rationalistes pour rendre raison de l'établissement de la religion des Juifs et des chrétiens. Toutes ces choses passent inaperçues pour les personnes qui lisent rapidement et qui n'ont pas l'habitude de se rendre compte de tout. Pesez toutes ces phrases; que trouvez-vous? des mots et pas autre chose. La poésie de l'âme et la foi *apparaissent;* cette race *fait* la religion de l'humanité; le patriarche bédouin *préparait* la foi de l'humanité; une forte *antipathie,* une grande *simplicité de rituel,* d'insignifiants *théraphim,* voilà sa supériorité; un *coffre,* une *arche portative* ayant des *oreillettes* des deux côtés, des *leviers ;* des nabis qui *annoncent* des espérances illimitées; Jérusalem et le temple qui *apparaissent,* etc., etc., voilà l'explication qu'on nous donne de ces prodigieux événements qui surpassent les forces humaines. Ailleurs M. Renan nous parle d'une *situation très-tendue* (1), d'une *fièvre intense* au-dessus et au-dessous de la raison (2); d'*idées* qui courent le monde; d'un gigantesque rêve (3); il se sert d'une foule de mots du même genre; mais la cause première et intelligente de ces faits exceptionnels, où est-elle? Pourquoi les prophètes d'Israël ont-ils prédit ce que nous voyons? Pourquoi tous les prophètes dont le monde était rempli n'ont-ils rien vu? Pourquoi ceux-là seuls ont-ils connu la vérité? Pourquoi seuls ont-ils prédit, trois mille ans d'avance, tous ces événements? A chacune de ces phrases je vous demanderai pourquoi..... Je cherche partout, et partout je vois des mots et le néant, toujours des mots et le néant. Vous admettezdonc, philosophes, que ces choses merveilleuses se sont faites d'elles-mêmes et sans cause intelligente! Je me représente un prestidigitateur faisant mille tours sur une place publique; il prononce des mots mystérieux qui n'ont pas de sens, des mots chinois

(1) *Vie de Jésus,* p. 46. — (2) P. 46, 48. — (3) P. 49.

ou arabes, *catariba, mastanibi*; il dit avec une gravité sénatoriale : Par la vertu de ma petite baguette, tu vas passer dans tel endroit; et le tour est fait. Alors les petits enfants applaudissent de toutes leurs forces. Voilà à la lettre le système, voilà le génie de M. Renan et de certains rationalistes.

Considérez maintenant les principes des chrétiens, et faites la comparaison. Dans toutes ces choses qui sont au-dessus de la puissance humaine, nous faisons intervenir une intelligence; nous avons recours à la sagesse divine ; et en cela nous avons pour nous la raison et l'expérience, puisque rien ne se fait jamais sans le concours d'un esprit doué de volonté et de liberté. C'est une loi invariable et à laquelle on ne trouve pas d'exception ; c'est une loi de la nature. Nous avons pour nous tous les peuples, tous les siècles, tous les grands génies, des milliers de faits qui se reproduisent tous les jours sous nos yeux ; il suit de là que notre surnaturel est raisonnable, conforme au sens commun, confirmé par l'expérience journalière et continuelle et par la vraie science. Au contraire, le surnaturel des rationalistes ou leur système pour résoudre les difficultés qu'ils rencontrent, ne repose que sur des mots ou des imaginations creuses, des tours de force ; il est donc ridicule, absurde, déraisonnable, condamné par le sens commun : il est impossible ; c'est le néant, comme le dit la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Renan ne veut pas de nos prophéties, bien qu'elles soient prouvées avec une rigueur vraiment mathématique ; et cependant il fait à tout instant le prophète. Vous allez le voir : « *La rage et le désespoir*, dit-il, jetèrent les croyants dans le monde des visions et des rêves (1). Il a vu par un sens prophétique très-développé que « Jésus-Christ ne con-« nut heureusement pas la scolastique bizarre qui s'ensei-« gnait à Jérusalem (2), que la lecture des livres de l'Ancien

(1) *Vie de Jésus*, p. 14. — (2) P. 35.

« Testament fit sur lui une grande impression : mais que ce « qui le frappa surtout, ce fut le livre de Daniel. Le Juif, « dit-il encore, grâce à une espèce de *sens prophétique* qui « rend par moment le sémite merveilleusement apte à voir « les grandes lignes de l'avenir, a fait entrer l'histoire dans « la religion (1) ; un poëte vit la splendeur d'une Jérusalem « future sous des couleurs si douces qu'on eût dit qu'un « rayon des regards de Jésus l'eût pénétré à une distance de « six siècles (2). Ces montagnes, cette mer, ce ciel d'azur, « ces plaines à l'horizon, furent pour lui (Jésus-Christ) le « symbole certain, l'ombre transparente d'un monde invisible « et d'un ciel nouveau (3). A chaque ligne des simples « écrits de l'Ancien Testament, on voyait l'assurance et en « quelque sorte le programme du règne futur qui devait « apporter la paix aux justes et sceller à jamais l'œuvre de « Dieu (4). Seuls, dans l'antiquité, les prophètes juifs, Isaïe « surtout, avaient entrevu la vraie nature du culte que « l'homme doit à Dieu (5). Un bon sens admirable et l'ins- « tinct vraiment prophétique qu'il avait de sa mission le gui- « dèrent (Jésus-Christ) avec une merveilleuse sûreté (6). » Ces phrases nous apprennent assez clairement que notre idéaliste admet ou rejette les prophéties selon le besoin du moment : car dans d'autres endroits de son livre il les repousse absolument ; cependant n'oubliez pas qu'il les accepte, mais à une condition : c'est qu'elles se soient faites toutes seules et d'elles-mêmes. Voyez à quels moyens il a recours pour expliquer ces prophéties : c'est la *rage et le désespoir,* un *sens prophétique,* ces *montagnes,* cette *mer,* ce *ciel* d'*azur ;* voilà comment M. Renan explique ces événements exceptionnels. Pour nous, nous croyons qu'on peut prédire l'avenir ; mais c'est par l'entremise d'un être qui voit plus loin que nous,

(1) *Vie de Jésus*, p. 36, 37, 47. — (2) P. 50. — (3) P. 56.— (4) P. 63. (5) P. 88. — (6) P. 122.

d'un être souverainement intelligent et qui par sa toute-puissance dirige les choses en maître absolu. Vous pouvez voir par ces quelques mots de quel côté nous trouvons la véritable raison et le sens commun sur la question des prophéties. Vous le voyez, nos prophéties sont souverainement raisonnables et reposent sur le bon sens; celles de messieurs les rationalistes sont impossibles, souverainement déraisonnables, souverainement ridicules !! n'est-ce pas clair comme la lumière du jour ?

Examinons maintenant les mystères de nos excellents messieurs : ils sont fort nombreux et curieux à étudier. D'abord toutes ces idées étranges, ces effets sans cause intelligente, ces événements prodigieux et uniques qui se forment, se développent et s'accomplissent d'eux-mêmes, toutes les merveilles que nous venons de faire passer sous vos yeux, ce sont déjà des mystères cent fois plus incroyables que ceux des chrétiens; mais ce ne sont pas les seuls. Ces messieurs en reconnaissent une foule d'autres. Notre philosophe attribue à des causes inconnues les effets merveilleux de la religion de Jésus-Christ; tantôt c'est « un mouvement d'idées ex-« traordinaires aboutissant aux résultats les plus opposés ; « c'est la dispersion des Juifs sur le littoral de la Méditer-« ranée (1); c'est un mélange confus de *claires vues* et de « *songes*, une alternative de déceptions et d'espérances, des « aspirations sans cesse refoulées par une odieuse réalité ; « c'est le délicieux séjour de Nazareth, qui est si bien fait « pour les *rêves* de l'absolu bonheur ; là doit être bâti le « temple de tous les peuples; là doit s'élever la grande « église où tous les chrétiens pourraient prier (2). » Ailleurs il nous affirme que cette nature riante et grandiose a inspiré Jésus-Christ (3); que la foi chez lui tenait à une notion profonde des rapports de l'homme avec Dieu ; que le lien de l'idée

(1) *Vie de Jésus*, p. 12. — (2) P. 18, 26, 29. — (3) P. 30.

est le seul que ces sortes d'esprits reconnaissent (1). Il ne disputa jamais sur Dieu : car il le sentait directement en lui ; c'est une fournaise ardente, un accès de *rage* et d'*énergique protestation* (2), une *nature ravissante* qui imprime à tous les rêves de la Galilée un tour *idyllique* et charmant (3); c'est un vin doux qui produit des rêves éthérés; c'est sur les *montagnes* que Jésus-Christ était le mieux inspiré ; c'est là qu'il puise de plus hautes pensées (4). Voici des paroles de notre idéaliste qui ne sont pas moins étonnantes : « Au pre- « mier rang de cette grande famille des vrais fils de Dieu, il « faut placer Jésus. Le Messie n'a pas de vision, Dieu ne lui « parle pas comme à quelqu'un hors de lui; Dieu est en lui, « il se sent avec Dieu (5). Si Jésus du sein de son Père « voit son œuvre fructifier dans l'histoire, il doit dire : Voilà « bien ce que j'ai voulu (6). Dans sa poétique conception de la « nature, un seul souffle anime l'univers; le souffle de l'homme « est celui de Dieu... L'idéalisme transcendant de Jésus ne « lui permit jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre « personnalité... L'idée pour lui est tout; le corps, qui fait « la distinction des personnes, n'est rien (7). »

Comparez encore les doctrines des chrétiens avec celles des rationalistes. Toutes ces phrases que je viens de citer, ce sont encore des mots vides de sens et pas autre chose. Ils font de Dieu un souffle, une idée qui n'est qu'un fantôme d'un cerveau en délire. Comment expliquent-t-ils le développement, le triomphe du christianisme? C'est un *accès de rage* ; c'est une *nature ravissante* ; c'est un mélange d'idées *claires, confuses* et opposées entre elles; et rappelez-vous que toutes ces choses se font d'elles-mêmes et sans cause libre et intelligente. Que dit le chrétien, au contraire? Il admet tous ces grands événements ; mais il les rapporte à une cause

(1) *Vie de Jésus*, p. 41, 42. — (2) P. 51, 62. — (3) P. 64.
(4) P. 65. — (5) P. 75. — (6) P. 121. — (7) P. 244.

libre, sage, à un Dieu juste et tout-puissant. N'est-il pas évident que messieurs les rationalistes n'ont pour eux que le vide et le néant, et que nous avons pour nous la raison et le bon sens? Je vous demande si les Egyptiens n'étaient pas infiniment plus sages, lorsqu'ils attribuaient une grande puissance aux productions de leurs jardins et aux animaux les plus vils? Au moins, ils supposaient ces êtres doués d'une puissance divine. N'étaient-ils pas mille fois plus raisonnables que nos philosophes? N'est-il pas encore incontestable, par le même motif, que les païens étaient bien plus dans le vrai lorsqu'ils allaient consulter les chênes de la forêt de Dodone, qu'on supposait habités par des esprits et qui prédisaient l'avenir? N'est-il pas prouvé par là que le fétichisme, le bouddhisme, toutes les religions, même celles des sauvages et des peuples les plus avilis, sont supérieures à celle de certains rationalistes? Il ne peut exister aucun doute là-dessus, si vous vous rappelez que les peuplades les plus dégradées et les plus abruties ont toujours reconnu un être supérieur à l'homme, un Dieu libre, sage, intelligent.

Messieurs les rationalistes ont donc aussi leur surnaturel; ils ont leurs prophéties et leurs mystères, nous venons de le voir; mais ce n'est pas tout : ils ont aussi leurs miracles. Ils sont singulièrement embarrassés de certains événements extraordinaires; ce qui les arrête surtout, ce qui leur fait souvent perdre la tête, ce sont les faits prodigieux qui s'accomplissent dans le christianisme. Un de ces moments, nous les verrons sauter à pieds joints au-dessus de l'Océan. Ils font des choses beaucoup plus difficiles. Pourquoi ne feraient-ils pas celle-là? Lorsqu'ils rencontrent un obstacle qui paraît insurmontable, comment s'y prennent-ils pour se tirer d'affaire! Un instant suffit. Ils font un tour de passe-passe; ils inventent quelques mots pompeux et sonores : et c'est assez pour certains esprits, qui ne demandent qu'à être trompés.

Ecoutez bien comment ils expliquent les prodiges qui

se sont réalisés par le christianisme, comme ils le reconnaissent eux-mêmes. Les moyens ne leur manquent pas ; ils en ont des magasins inépuisables. C'est la rage, c'est le désespoir, c'est un rêve, ce sont les montagnes de la Galilée, etc. Si vous n'êtes pas contents de ces raisons, en voici une qui vous satisfera ; s'il en était autrement, c'est que vous seriez bien exigeants ; écoutez bien : « On *sent* une *puissante* « *incubation* (1), proche de quelque chose d'inconnu. » Je vous demande si ce n'est pas là un miracle plus grand, plus difficile à croire que tous ceux qui sont rapportés dans les Évangiles. D'après cet oracle, les idées chrétiennes, notre civilisation, tant de belles vertus, tant de résultas magnifiques, sont des effets d'une incubation et de l'inconnu ; et tous les chrétiens sont les enfants d'une incubation, c'est-à-dire enfants du néant : car c'est là un mot vide de sens. N'est-il pas clair que c'est là un miracle plus grand que la résurrection de Lazare? Que Dieu en effet, qui a créé l'homme, comme tous les peuples et tous les hommes sensés l'ont toujours admis, rende la vie à des morts, cela est fort simple et se comprend : car ce que Dieu a fait une fois, il peut le faire une seconde fois : qui oserait le nier? Mais que la rage, qu'une puissante incubation, qu'une puissance aveugle et nulle, que le néant fasse des choses où nous voyons une grande sagesse, du génie, un plan admirable, c'est absurde, c'est absolument impossible, c'est le comble du ridicule, c'est à faire crever de rire les petits enfants et les habitants des petites-maisons, ce sont des tours de force. Voilà quelques-uns des moyens à l'aide desquels messieurs les rationalistes font de grands miracles ; mais ce ne sont pas les seuls : en voici d'autres qui ne sont pas moins admirables. Ce sont les jardins frais et verts de Nazareth qui opèrent toutes les merveilles du christianisme ; c'est un pays

(1) *Vie de Jésus*, p. 18.

très-ombragé et très-souriant (1) ; c'est la Galilée qui a créé à l'état d'imagination populaire le plus sublime idéal (2); c'est un sentiment exquis de la nature (3) ; ailleurs ce sont des accents inconnus; c'est une idée qui obsède Jésus-Christ; c'est une impassibilité fatale ; c'est un beau climat (4).

M. Renan pousse la politesse et l'amabilité jusqu'à traiter de charlatans ceux qui font des miracles ou qui y croient; il suivrait de là que tous nos plus illustres génies, tous nos grands hommes, tous nos saints, tous les chrétiens, tous les bienfaiteurs de l'humanité, toute l'Europe depuis quinze cents ans ne forment qu'une vile troupe de charlatans (5). Jugez où sont les charlatans, d'après ce que nous venons de dire.....

A ce sujet je poserai aux rationalistes quelques petites questions : 1° Admettez-vous l'existence d'un Dieu libre, sage, bon et intelligent? Si vous répondez négativement, je vous dirai : Vous manquez de bonne foi, ou bien vous avez le cerveau frappé ; vous n'êtes pas de notre monde; allez dans les étoiles nébuleuses, c'est votre place ; allez dans les forêts; il vous manque un sens; vous n'avez de l'homme que les traits extérieurs ; vous n'avez pas le sens commun ; vous n'êtes pas de notre espèce; nous ne pouvons pas raisonner avec vous, bien que sur ce point nous ayons mille moyens pour vous confondre.

2° Admettez-vous, oui ou non, que Dieu est l'auteur des lois de la nature ? Si vous répondez négativement, je vous dirai que vous êtes absurdes : car personne n'a jamais vu des lois qui se font, qui se maintiennent et qui se gouvernent elles-mêmes. Si vous répondez affirmativement, je vous dirai que nécessairement ce même Dieu a le pouvoir de modifier, de suspendre, de changer ces lois, comme un père dans sa famille, comme un roi dans ses Etats ; et par conséquent

(1) *Vie de Jésus*, p. 64. — (2) P. 68. — (3) P. 90. — (4) P. 130.
(5) P. 258.

vous n'avez pas le droit de contester nos miracles, lorsqu'ils sont prouvés.

3° Je vous demanderai maintenant lequel est le plus raisonnable d'admettre un dieu-matière, comme vous semblez le supposer, un dieu sans yeux, sans cœur et sans entrailles ; ou bien avec les chrétiens, un Dieu bon, juste et compatissant. Dans votre système vous avez mille absurdités, mille énormités à dévorer : car si la vérité est pour vous, dites-nous donc d'où vient notre individualité? D'où vient notre liberté ? D'où vient notre intelligence ? D'où viennent nos idées de justice et nos admirables facultés? Ce sont autant d'abîmes où vous allez vous perdre avec vos rares partisans. Chacune de ces pensées est pour vous un pont aux ânes. Si Dieu est bon et juste, il doit s'occuper de ce monde, et par conséquent il est raisonnable, il convient qu'il fasse des miracles. Pour que nous admettions qu'il l'a fait, il suffit que cela soit prouvé : or ces preuves existent; nous l'avons montré. Jugez par là si ce sont les chrétiens ou les rationalistes qui sont des visionnaires. Il suivrait de là que certains hommes sont d'une nature différente de la nôtre, et qu'ils sont d'une race un peu au-dessous de celle des nègres de l'Océanie. M. Renan, d'accord avec plusieurs rationalistes, a rêvé qu'il fut un temps où l'homme ne se distinguait pas de l'animal (1). Cela est certainement faux ; mais si c'était vrai, d'après cet admirable principe, il y a des mortels qui ont eu pour ancêtres des singes et des perroquets, et qui n'ont de l'espèce humaine que la forme ; de cette manière tout pourrait s'expliquer et se concilier. C'est une question importante; il faudrait peut-être la proposer aux académies; nous aurions du moins un moyen de résoudre ces difficultés.

Messieurs les rationalistes ont donc une sorte de surna-

(1) *Vie de Jésus*, p. 2.

turel ; ils ont leurs prophéties ; ils ont leurs mystères; ils ont leurs miracles ; nous avons montré que toutes ces choses chez eux sont ridicules, impossibles, contraires à la véritable science et au sens commun. Mais ce n'est pas tout : ils ont aussi leurs Evangiles ; sous ce rapport ils seront peut-être plus heureux. Examinons la question.

Pour nous faire une idée juste de l'évangile des rationalistes, il suffit de rappeler ce que nous avons déjà dit, et d'en tirer les conséquences immédiates. Cependant vous ne devez pas oublier que nous supposons toujours messieurs les rationalistes parfaitement honorables : toutes nos paroles s'adressent uniquement à leurs doctrines ; c'est à dessein que je répète quelquefois cette pensée.

Voici donc, d'après ce que nous avons vu, quel sera leur évangile, voici quels en seront les principaux articles : il y a bien un Dieu, du moins ils admettent le mot ; mais il n'y a pas en lui d'intelligence, de justice, de bonté ; il ne possède aucune des qualités que nous aimons à voir dans les chefs d'États, dans les pères, dans les mères, dans tous les hommes ; il n'y a pas de providence ; il n'y a pas de différence entre le vice et la vertu : toutes les actions sont également permises ; tout ce qui arrive dans le monde est l'effet d'une aveugle et inévitable nécessité ; tuer son père et sa mère ou se dévouer à leur bonheur, c'est une seule et même chose ; prendre pour modèles Néron, Caligula, Sardanapale ou S. Vincent de Paul, Fénelon et les bienfaiteurs de l'humanité, c'est absolument indifférent ; quelques crimes que vous puissiez commettre, vous n'avez rien à craindre dans une autre vie ; et de ce principe clairement admis par les rationalistes découlent toutes les conséquences que nous venons d'indiquer, et mille autres semblables. Il est évident que ces maximes doivent plaire à tous les malfaiteurs, à tous les criminels, et qu'elles favorisent tous les désordres et toutes les infamies. Nous avons prouvé que, sur tous ces points, les

auteurs anciens, les catholiques, les protestants et les incrédules eux-mêmes sont d'accord avec nous. Voltaire, Rousseau, Hume, Machiavel ont parlé dans les mêmes termes. N'ont-ils pas dit que sans la crainte de Dieu tous les crimes deviennent un jeu et un amusement ?

Ces quelques mots peuvent vous donner une idée assez juste du code de lois, de l'évangile des rationalistes ; le nôtre est bien différent.

Voici quelques-uns de nos articles de foi : il y a un Dieu souverainement juste, qui sait et voit tout, qui récompense la vertu dans ce monde et surtout dans l'autre ; nous devons être bons, charitables envers tous les hommes ; nous devons toujours faire le bien, éviter le plus petit mal ; les enfants doivent aimer et respecter leurs parents ; nous devons en un mot prendre Jésus-Christ pour notre modèle, et nous dévouer dans la mesure de nos forces au bonheur de nos parents et de nos amis, de nos concitoyens et de tous les hommes ; nous devons prendre pour règle les belles et sublimes maximes de l'Évangile, expliquées non pas d'après les rêveries des rationalistes, mais d'après l'interprétation de nos grands génies et de nos grands saints.

Voici donc les conclusions légitimes que nous pouvons tirer de ces considérations. Les doctrines de M. Renan et des rationalistes de son espèce sont éminemment ridicules, éminemment absurdes, éminemment impossibles, éminemment funestes à la société ; celles des chrétiens sont éminemment vraies, éminemment conformes au sens commun, éminemment utiles à tous les hommes, éminemment belles et admirables. Qui pourrait hésiter à faire son choix ?

CHAPITRE X.

L'impuissance où sont messieurs les rationalistes d'expliquer les effets prodigieux de la religion chrétienne, prouve qu'ils sont dans l'erreur et que la vérité est avec nous.

C'est une chose vraiment amusante et curieuse de nous rendre compte des moyens employés par messieurs les rationalistes pour expliquer les merveilleux résultats de la religion chrétienne, de voir quelles sont les causes auxquelles ils attribuent ces grands événements. Tantôt ce sont de pénétrantes échappées sur le monde divin, qui se font par une sorte d'intuition poétique (1); tantôt c'est un naturalisme profond, un embrassement de la nature; c'est une forte antipathie; c'est une poésie délicieuse; c'est de la tendresse d'imagination ; ce sont des nabis qui tombent du ciel comme des aérolithes, comme des alouettes rôties, et qui croissent dans les jardins comme des champignons en une belle nuit; c'est un rituel, une thora, un coffre ; ce sont des leviers, des théraphim insignifiants, des oreillettes (2). Voilà qui est bien clair ; si vous voulez faire de grandes choses, prenez un coffre, un rituel, des théraphim, des leviers, mais surtout n'oubliez pas *les oreillettes;* c'est essentiel, c'est capital ! Procurez-vous une forte antipathie; ayez une tendre imagination ; faites de la poésie délicieuse; ayez des échappées, mais qu'elles soient pénétrantes; n'oubliez pas d'embrasser la nature ; si vous remplissez ces conditions, et une foule d'autres que nous allons faire connaître, vous deviendrez grands, vous renou-

(1) *Vie de Jésus*, p. 3, 4. — (2) P. 6, 7.

vellerez le monde ; plusieurs grands prophètes le disent ; ce sont des oracles infaillibles. Mais ici se présente une petite difficulté : je voudrais bien aussi, moi, faire de grandes choses; je voudrais savoir comment on peut se procurer ces théraphim, ces leviers, ces oreillettes; ces bons messieurs devraient le dire. Espérons qu'ils nous découvriront leurs secrets. En attendant qu'ils se rendent à nos désirs, continuons à rechercher, d'après leurs systèmes, les sources de ces merveilles.

Voici d'autres causes de ces grands événements, d'après nos bons messieurs : ce sont des accents inconnus qui se font entendre ; c'est un inspiré qui annonce l'avenir ; ce sont des modifications qui s'opèrent d'elles-mêmes dans la thora, comme une pierre ou un cheval de bois qui se ferait, qui marcherait tout seul, ô prodige (1) ! Ce sont des croyants forcenés qui apparaissent subitement; c'est un entraînement irrésistible qui se produit sans cause, par un miracle inouï ; ce sont des hommes pénétrés d'un haut idéal, c'est-à-dire d'un haut néant : car l'idéal sans cause et sans objet, c'est un pur néant ; c'est une immense attente sans origine ; c'est une idée qui se crée toute seule et qui devient une frénésie ; c'est la rage et le désespoir qui jettent les croyants dans le monde des visions et des rêves (2) ; c'est le livre de Daniel qui se fait tout seul, ouvrage d'un auteur *inconnu*, qui donne aux espérances messianiques leur dernière expression (3) ; c'est la paix qui fait naître des espérances illimitées ; mais surtout, écoutez, écoutez bien ; voici le mot fameux qui écrase toutes les académies anciennes et modernes : c'est une puissante *incubation*, proche de quelque chose d'inconnu. Après cela, le monde doit se taire : M. Renan a éprouvé une puissante incubation ; il a eu un mélange confus de claires vues et de songes, de déceptions et d'espérances, d'aspirations sans cesse refoulées

(1) *Vie de Jésus*, p. 8, 9. — (2) P. 10, 11, 12. — (3) P. 15.

par une odieuse réalité (1). Ne croyez pas que j'invente : je ne fais que citer l'auteur à la lettre.

Ces raisons ne sont pas les seules qui nous expliquent les origines du christianisme; il y en a bien d'autres qui ne sont pas moins admirables; écoutez encore : ce sont les environs de Nazareth qui sont si bien faits pour les rêves de l'absolu bonheur; mais surtout n'oubliez pas que tout cela se fait tout seul; ce sont des montagnes qui s'inclinent vers la mer; c'est là que tous les hommes, devenus philosophes, iront méditer, sous la conduite de M. Cabet II, le cours des choses humaines (2). Savez-vous comment Jésus-Christ devint si grand? C'est que peut-être il lut les livres d'Hénoch, les prophètes, et sans doute Isaïe, et probablement les ouvrages apocryphes. Ainsi voilà bien évidemment trois grandes causes des succès de Jésus-Christ : un *peut-être*, un *sans doute* et un *probablement*. Si vous n'êtes pas convaincus, vous êtes bien exigeants (3). C'est dommage que les livres de Strauss et de M. Renan n'aient pas été composés plus tôt, car le Messie y aurait peut-être puisé beaucoup d'inspirations!!!!!

Remarquez ici un aveu singulier de notre idéaliste : il dit que Jésus-Christ vécut en plein surnaturel, que le merveilleux était son état normal, que cet état intellectuel fut toujours celui de Jésus (4). Une petite fille de dix ans lui dirait : Mais puisque Jésus-Christ a civilisé le monde avec le surnaturel, puisque le surnaturel a été si puissant, si salutaire, depuis dix-huit cents ans, nous devons conclure qu'il est vrai et utile, qu'il faut l'accepter, le proclamer, le répandre. Mais les rationalistes s'obstinent à fouler aux pieds le sens commun; il faut les faire instruire par les petits garçons et les petites filles de huit à dix ans!

Écoutez encore un admirable raisonnement de nos excel-

(1) *Vie de Jésus*, p. 18. — (2) P. 26, 27, 28 — (3) P. 37 — (4) P. 41.

lents rationalistes : Belles erreurs qui furent le principe de sa force et lui donnaient sur son temps une force dont aucun individu n'a disposé ni avant lui ni depuis (1). C'est donc l'erreur qui a régénéré l'univers, tandis que la vérité a toujours été impuissante ! Sublime raisonnement, que n'accepterait pas un enfant de cinq ans !

Jésus, dit aussi M. Renan, vécut à un de ces moments où l'enjeu de l'activité humaine est porté au centuple (2). Il suit de là que son succès fut un coup de dés, un coup de boule... Toute l'histoire, d'accord avec le bon sens, pulvérise cette absurdité. Nous avons montré que tout s'opposait à l'exécution de ses desseins, en parlant humainement.

L'auteur affirme que Jésus-Christ eut une résolution personnelle fixe, qui, ayant dépassé en intensité toute autre volonté créée, dirige encore à l'heure qu'il est les destinées de l'humanité (3). Mais comment cette résolution a-t-elle été plus puissante que celle de tous les autres hommes ? Jamais messieurs les rationalistes ne l'expliqueront ; c'est encore pour eux un pont aux ânes ; c'est une preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ. Alexandre ne manquait pas de volonté ; César et des milliers d'autres n'en manquaient pas davantage : pourquoi donc leur impuissance ?

Nos philosophes attribuent à d'autres causes nulles ou ridicules la révolution que le christianisme a opérée dans le monde : c'est une fièvre intense, un courage désespéré qui se porte aux extrêmes ; c'est un esprit prophétique qui se forme tout seul et qui court dans l'air ; c'est un gigantesque rêve ; ce sont des alliances d'idées impossibles, des volte-face étranges (4) ; c'est un accès de rage et d'énergique protestation ; ce sont des théories qui courent dans toutes les imaginations, et qui produisent une fermentation extrême ; c'est une brûlante atmosphère ; c'est un ciel d'azur qui est

(1) *Vie de Jésus*, p. 41, 42. — (2) P. 44 — (3) P. 46. — (4) P. 50, 51.

l'ombre d'un monde nouveau ; c'est un besoin impérieux de surnaturel et de divin (1) : c'est une division d'intérêts qui est un principe de fécondité ; ce sont des pôles opposés ; c'est le nord qui fait le christianisme (2) ; ce sont les montagnes qui donnent des inspirations (si cela est vrai, il faut aller dans les Alpes) ; ce sont les citronniers, les grenadiers ; c'est surtout le vin délicieux de la Galilée qui se spiritualise en rêves éthérés (3) ; c'est la Galilée qui crée à l'état d'imagination populaire le plus sublime idéal ; c'est Jésus retrouvant son Père céleste (le néant) dans la Galilée, au milieu des vertes collines et des claires fontaines (4) !!

Pour opérer de grandes choses, savez-vous ce qu'il faut faire ? Écoutez bien : voici d'après messieurs les rationalistes des moyens infaillibles, aussi certains que les oracles d'Apollon : il faut une haute notion d'une divinité qui n'a ni justice ni intelligence ; il faut être fils d'un Dieu aveugle ; il faut être fou ou inspiré ; il faut écouter un souffle qui crie en nous : *Père* (5) ; il faut une voix d'une douceur extraordinaire ; il faut un charme infini qui s'exhale de votre personne ; il faut quelque chose de doux et de pénétrant (6) ; il faut méditer sur les montagnes où l'homme a toujours cherché le dieu néant (7) ; il faut un sentiment exquis de la nature ! Mais surtout n'oubliez pas ceci : pour réussir, des voies moins pures sont nécessaires ; il faut, comme la nation juive, se mettre à réfléchir avec désespoir sur sa destinée (8) !!!

C'est aussi par l'attrait d'une religion dégagée de toute forme extérieure que le christianisme a séduit les âmes élevées (9). — M. Renan avait oublié que tout est forme dans la religion chrétienne, que les vérités les plus abstraites sont représentées par des images, et que Dieu s'est rendu sensible à nous de mille manières.

(1) *Vie de Jésus*, p. 51, 54, 55, 56, 59. — (2) P. 63, 64. — (3) P. 65, 66, 67. — (4) P. 68, 70. — (5) P. 73, 75, 77, 78. — (6) P. 80. — (7) P. 87. — (8) P. 92, 96. — (9) P. 115.

Voici d'autres imaginations du même genre. La persuasion qu'il ferait régner Dieu, s'empara de Jésus-Christ ; il s'envisagea comme l'universel réformateur ; c'est la *contradiction* qui assura la fortune de son œuvre ; le millénarisme donna l'impulsion et la morale assura l'avenir (1). Ailleurs nous avons vu que de belles erreurs ont contribué au triomphe du christianisme : ici c'est l'erreur et la vérité qui marchent ensemble. Si je vous disais : Pour qu'un homme puisse courir vite, il faut qu'il ait deux jambes de bois ou une jambe de bois, vous diriez que je radote : voilà pourtant ce que font nos philosophes, lorsqu'ils osent soutenir que c'est l'erreur ou l'erreur unie à la vérité qui a fait courir les peuples dans les voies de la civilisation et du progrès. Dites encore après cela que messieurs les philosophes et les rationalistes ne croient pas aux miracles; mais ils en font comme on n'en a jamais vu ! qui donc a jamais entendu parler de semblables prodiges ?

Savez-vous ce qui assura le succès de Jésus-Christ : c'est qu'il s'est appliqué à lui-même le nom de fils de l'homme. Mais que peut faire un mot si la puissance manque ? des milliers d'ambitieux se sont appliqué ce mot et beaucoup d'autres inutilement. Pauvres philosophes, ils se mettent l'esprit à la torture pour créer des fantômes !!

Une des grandes forces de Jésus, dit l'auteur, ce fut la liberté avec laquelle on parlait dans les synagogues (2). Nous avons déjà vu que c'est une pure imagination : Jésus-Christ et les apôtres ont prêché partout ; est-ce qu'il y avait des synagogues chez tous les peuples qui ont embrassé le christianisme ?

L'auteur attribue aux charmes du lac de Génézareth le succès du Messie : c'est là qu'il trouvait foi et amour (3). Mais il n'y avait pas de lac de Génézareth dans les innom-

(1) *Vie de Jésus*, p. 126. — (2) P. 138. — (3) P. 147.

brables contrées qui se sont converties! Les pauvres philosophes! quand ils ne savent que dire, ils ont recours à des fadaises; ne feraient-ils pas mieux de se taire que de faire rire les hommes de bon sens? Jésus-Christ, usant d'un certain artifice, dit M. Renan, affectait de savoir quelque chose d'intime sur celui qu'il voulait gagner, ou bien il laissait croire qu'une révélation d'en haut lui découvrait les secrets des cœurs. Après avoir élevé le Messie si haut, le mettre si bas, cela est révoltant et méprisable; ce rôle de charlatan conviendrait bien à Hégel, à Strauss et à leurs pareils; mais il répugne souverainement au Messie.

Une autre cause de la propagation des doctrines de Jésus-Christ, selon notre idéaliste, c'est une totale indifférence pour le vain appareil du confortable chez les Juifs (1). Nous avons déjà pulvérisé cette erreur. Les Juifs étaient plus ardents que les autres peuples pour les biens et les jouissances de la vie; de plus, ces belles maximes de l'Évangile ont été acceptées par les ambitieux Romains, par les voluptueux Corinthiens, par les Asiatiques et par tous les peuples, par les plus corrompus eux-mêmes : par conséquent, cette raison est nulle comme les autres.

En parlant des âmes généreuses qui à diverses époques pratiquèrent avec courage les plus pures maximes de l'Évangile, M. Renan ajoute : Cette fois encore, les plus impossibles rêves de la religion nouvelle furent féconds (2). Ainsi donc, c'est un rêve impossible qui opère ces merveilles. Parler de la sorte, n'est-ce pas avouer évidemment son impuissance et proclamer la divinité de Jésus-Christ, et la vérité de la religion chrétienne?

Le jour où Jésus-Christ prononça ces paroles : Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité (3), il fut vraiment fils de Dieu, dit M. Renan. Mais les prophètes les avaient dites avant

(1) *Vie de Jésus*, p. 162, 168. (2) — P. 184. — (3) P. 234.

lui et sans succès; donc ce n'est pas à cela qu'il faut attribuer son influence, mais à sa puissance divine.

Notre philosophe, pour nous aider à comprendre les merveilles de la religion chrétienne, a recours à mille autres moyens plus nuls les uns que les autres : Jésus-Christ, dit-il, s'envisageait avec Dieu sur le pied d'un fils avec son père (1). Tout cela c'est du galimatias : qu'est-ce qu'il entend d'abord par fils de Dieu? qu'est-ce que Dieu, selon lui? Et puis, suffit-il donc de se croire quelque chose, de s'envisager d'une certaine façon, pour être dans le vrai et pour réussir? qu'il essaye donc d'en faire autant, et nous verrons!

Dans sa poétique conception de la nature, Jésus-Christ aurait admis, selon notre idéaliste, une sorte de souffle qui anime tout (2). Si l'auteur entendait par là le souffle de Dieu, qui est distinct des créatures, on pourrait l'admettre : S. Paul tient le même langage. Mais s'il confond tout, comme cela est évident, il est à cent mille lieues des simples notions du plus vulgaire bon sens ; il faut absolument chercher une autre cause du succès prodigieux de Jésus-Christ.

M. Renan veut aussi expliquer les étonnants progrès de la religion chrétienne par mille détours (3), par l'imposture, la dissimulation et le mensonge. Ce moyen est encore moins admissible que les autres; cela prouverait seulement une chose, c'est que certains rationalistes ne reculeraient devant aucune ruse pour parvenir à leurs fins; nous le croyons sans peine : car nous en avons bien des preuves; mais Jésus-Christ, les apôtres et les vrais chrétiens ont toujours repoussé avec horreur cet odieux système.

M. Renan admet que les prophéties et les miracles ont beaucoup contribué au progrès de la religion chrétienne (4); mais là-dessus il dit mille choses absurdes, ridicules, des

(1) *Vie de Jésus*, p. 237. — (2) P. 244. — (3) P. 252-253. — (4) P. 255.

choses qu'on peut appeler impossibles. Le rôle qu'il prête à Jésus-Christ dans ses miracles, et surtout au tombeau de Lazare, est tellement sot et stupide, qu'il nous paraît difficile d'expliquer comment il a pu écrire ces rêveries : c'est un véritable mystère.

Il faut absolument qu'il rétracte les éloges qu'il a prodigués au Messie, ou qu'il efface ces pages absurdes. Dans mille passages de son bizarre roman, il prête à Jésus-Christ un caractère sublime et divin, et ailleurs il en fait une sorte d'Escobar, un imposteur du plus bas étage; c'est inconciliable et absolument impossible; un enfant de cinq ans le sentirait. Comment nous rendre compte de ce procédé? Évidemment l'auteur avait la fièvre cérébrale lorsqu'il a tracé ces lignes, ou bien il a eu le cauchemar; en tout cas, comme nous ne trouvons pas de traces de ces choses étranges dans l'Évangile, cela prouverait que tels sont ses principes, et que pour réussir on peut, selon lui, faire le tartufe et l'escobar : l'aveu est bon à recueillir. Il donne par là un coup mortel à tous ses écrits; n'est-ce pas évident?

M. Renan a encore écrit qu'un thaumaturge ne croit pas aux miracles qu'il opère, et cependant il approuve Jésus-Christ d'avoir eu recours à ce moyen : n'est-ce pas là évidemment faire l'éloge de la fourberie et de l'imposture? Il faut être bien hardi ou bien aveugle pour avancer de pareilles propositions. Il accuse d'imposture les âmes les plus vertueuses, les plus grands génies, les plus nobles caractères qui aient paru dans le monde depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Une telle audace mérite non pas une réponse, mais la pitié et le mépris. Tout cela nous montre l'extrême embarras, l'impossibilité absolue où sont nos bons messieurs d'expliquer la propagation de la religion chrétienne, et prouve la divinité de Jésus-Christ et de sa religion.

M. Renan cherche aussi à rendre raison des miracles de Jésus-Christ par le contact d'une personne exquise, par le

plaisir de la voir (1). C'est là une manière de guérir à laquelle on n'avait jamais pensé ; désormais on pourra fermer les pharmacies et congédier les médecins ! Que nos philosophes guérissent donc par une parole douce, par un sourire, par le toucher, les lépreux, les sourds, les boiteux, les aveugles de naissance, les maladies les plus incurables ; et qu'ils le fassent instantanément ; et puis, comment expliqueront-ils les tempêtes apaisées, l'eau changée en vin, les pains multipliés, la résurrection, l'ascension de Jésus-Christ en présence de cinq cents disciples qui sont morts pour attester ce qu'ils avaient vu ? Et puis, comment rendre raison de la conversion des Juifs et de tout l'univers? c'est là un fait dont nous sommes es témoins. Chacune de ces nombreuses difficultés forme un vrai pont aux ânes, devant lequel messieurs les rationalistes resteront éternellement immobiles ; jamais ils n'en franchiront un seul ; ils s'agiteront là sans pouvoir faire un seul pas en avant ; ils auront beau suer sang et eau pour se rendre compte des succès du christianisme, ils iront se heurter la tête contre un mur d'airain.

L'immense progrès de l'Évangile, selon M. Renan, vient de ses exagérations (2) : raison mille fois nulle : car l'exagération était un obstacle invincible. Les maximes de Jésus-Christ sont non-seulement exagérées, mais impossibles humainement ; elles sont au-dessus des forces naturelles ; ce progrès est l'effet de la grâce : donc Jésus-Christ est Dieu. Tous les commentaires des rationalistes sont des bavardages dignes d'une vieille femme qui déraisonne et qui retombe en enfance.

Otez l'hospitalité orientale, dit encore M. Renan, et la propagation du christianisme est impossible à expliquer (3). L'auteur proclame par ces paroles la divinité de Jésus-Christ : car cette cause a été nulle ou peu importante. Ce

(1) *Vie de Jésus*, p. 258, 260. — (2) P. 316. — (3) P. 293.

qui le démontre, c'est que la religion a pénétré partout où cette hospitalité n'existait pas. Du reste, l'histoire prouve que, même en Orient, ce moyen n'a été que fort accessoire ou nul ; toutes les autres doctrines ont eu le même moyen : pourquoi y ont-elles été stériles? Les raisons de nos bons messieurs sont des mots et du vent.

Une autre cause du succès du christianisme, selon nos philosophes, c'est l'opposition (1). C'est à peu près comme si je disais que pour faire courir un char avec rapidité, il faut le faire traîner par deux chevaux qui tirent en sens inverse, l'un en arrière, l'autre en avant. Quels hommes prodigieux que les rationalistes ! que de miracles ils font !

M. Renan attribue aussi une grande influence à un rite mystérieux, à la communion (2). Si la cène était un repas ordinaire, comme il le prétend, il est absolument impossible de comprendre comment cela aurait pu contribuer au progrès de la religion chrétienne. C'est encore ici un rêve creux ; c'est se battre les flancs en pure perte, c'est se mettre l'esprit à la torture pour dire des niaiseries et des fadaises.

Nous pouvons remarquer en passant que cette admirable et sublime institution de l'Eucharistie est naturelle, dans ce sens qu'elle découle de la bonté de Jésus-Christ, qu'elle est souverainement belle, conforme aux idées que nous avons de Dieu et inattaquable à mille points de vue, qu'elle a été l'âme et la vie des nations chrétiennes et féconde en merveilleux résultats sous tous les rapports.

Selon M. Renan, la première génération chrétienne aurait vécu d'attente et de rêve (3). Le pauvre écolier qui ne sait pas deux mots d'histoire ! Voici quelques-uns des principes qui ont fait en tout temps la force des chrétiens : Ne craignez pas, dit Jésus-Christ, ceux qui peuvent tuer le

(1) *Vie de Jésus*, p. 321, 369. — (2) P. 303, — (3) p. 307.

corps, mais craignez celui qui, après avoir tué le corps, peut précipiter l'âme dans la géhenne. L'assurance de la vie éternelle et du bonheur du ciel, la confiance dans les promesses de Jésus-Christ, la puissance de la grâce : voilà ce qui a rempli d'une invincible énergie vingt ou trente millions de martyrs et des milliards de chrétiens depuis dix-huit cents ans ; celui qui ne sait pas cela est un ignorant, ou un menteur, ou un idéaliste.

Il attribue encore les succès du christianisme aux profondes modifications qu'il a subies (1). Erreur encore : la religion est toujours la même ; elle est immuable comme le soleil ; il y a dans l'Évangile les conseils pour un petit nombre, et les préceptes pour tous les hommes. Voilà la vérité ; voilà ce qu'il faut distinguer. Ailleurs il imagine une progression effrayante d'enthousiasme ; ce qui est très-faux : les vrais chrétiens ont toujours été pleins de courage et de charité ; le mot *enthousiasme* suppose illusion et erreur : or il n'y a rien de tel dans nos principes de foi. Nos guerriers sur le champ de bataille, nos missionnaires seraient donc des enthousiastes ? Les rationalistes créent des fantômes à plaisir.

La haine inintelligente des ennemis de Jésus-Christ, selon messieurs les rationalistes, décida du succès de l'œuvre (2). ailleurs M. Renan a dit que c'est la liberté qu'il avait de parler dans les synagogues qui avait contribué à son triomphe. Ainsi tantôt c'est la persécution, tantôt c'est la liberté. Ne dirait-on pas qu'ils ont le vertige ? La vérité est que le christianisme triomphe par la liberté et par la persécution, parce qu'il vient de Dieu, auquel rien ne peut résister ; tout le prouve. Les rationalistes ont beau torturer l'histoire et se battre les flancs pour prouver qu'il s'est développé par des causes purement naturelles : ils ne diront que des mots, ils tomberont

(1) *Vie de Jésus*, p. 309. — (2) P. 369.

dans le ridicule et l'absurde; ils n'ont pas même pour eux l'ombre d'une preuve sérieuse, et nous en avons des milliers à leur opposer.

Pourquoi hors du christianisme ne s'est-il jamais rien fait? Pourquoi ces messieurs n'ont-ils pas parmi eux quelques hommes comme S. Bernard, S. Benoît, S. François d'Assise, S. Vincent de Paul, Ste Thérèse et des milliers d'autres? Pourquoi avons-nous tout d'un côté, et n'y a-t-il rien de l'autre? C'est que Dieu est avec nous. Ils parlent de canaux secrets (1), par lesquels passent les idées; ils parlent de mille forces cachées (2); mais qui donc a vu ces canaux secrets? de quelle couleur sont-ils? de quel métal sont-ils faits? où sont-ils? quelle en est la dimension? qui les a vus? quelle académie en a constaté l'existence? Et ces forces cachées, où sont-elles? M. Renan seul les a vues dans son cerveau frappé. Dites encore après cela que messieurs les rationalistes n'ont pas leurs mystères, leur surnaturel et leurs miracles! Jamais dans le christianisme il ne s'est fait de pareils prodiges.

Nous venons d'indiquer les principales causes auxquelles messieurs les rationalistes attribuent la propagation étonnante et merveilleuse du christianisme: nous allons les résumer et les placer ensemble sous vos regards, comme dans un tableau: c'est le moyen de les mieux apprécier. Les voici, écoutez bien: *Intuition poétique*, *pénétrantes échappées*, *naturalisme profond*, *embrassement de la nature*, *forte antipathie*, *grande simplicité de rituel*, une *thora*; un *coffre avec des oreillettes*, des *leviers* (de quel bois?), des *nabis*, des *modifications* qui se font toutes seules, des *croyants forcenés*, un *entraînement irrésistible*, un *haut idéal*, la *rage* et *le désespoir*, des *visions* et des *rêves*, des *espérances illimitées*, sans cause; *une puissante incubation*, des *vues claires* et *con-*

(1) *Vie de Jésus*, p. 454. — (2) P. 456.

fuses, des *déceptions*, des *aspirations refoulées*, des *jardins verts et frais*, des *rêves* sur l'*absolu bonheur*, des *montagnes*. Voici d'autres causes non moins remarquables : beaucoup de *peut-être*, une foule de *sans doute* et une prodigieuse quantité de *probablement*. Ces mots : il est *évident*, il est *certain*, il est *clair*, placés là comme des *pierres posées en l'air*, de *belles erreurs*, l'*erreur mêlée* à la *vérité*, un *enjeu* (un coup de dés), une *fièvre intense*, un *gigantesque rêve*, l'*alliance d'idées impossibles*, des *volte-face*, des *théories qui courent* toutes seules, une *fermentation*, une *brûlante atmosphère*, un *ciel d'azur*, une *division d'intérêts*, des *pôles opposés*; le *nord*, des *citronniers*, un *vin doux qui produit des rêves éthérés;* la Galilée *avec ses vertes collines* et ses *claires fontaines*, se croire *fils* du dieu-matière, écouter un souffle qui crie : *Père;* (mais surtout n'oubliez pas que ce Père est aveugle, sourd, muet, paralytique, sans cœur et sans intelligence), *des vues moins pures*, la *contradiction*, (avoir une ou deux jambes de bois pour courir vite), s'envisager comme *réformateur*, s'appliquer des mots magiques, vivre près du lac de Génézareth, faire l'escobar et le tartufe, entasser mensonges sur mensonges, *être fou ou inspiré*, faire beaucoup de faux miracles, guérir les boiteux, les aveugles, les maladies incurables avec *une parole douce, un aimable sourire*, etc., l'*opposition*, *vivre d'attente* et *de rêves, des canaux secrets*, *mille forces cachées*, etc., etc., etc. : voilà quelques-unes des causes auxquelles nos excellents rationalistes attribuent la diffusion des idées chrétiennes.

Voici les conséquences qui découlent de là : si vous voulez réussir, il faut embrasser la nature, avoir des intuitions poétiques, de pénétrantes échappées; il faut une grande antipathie ; il vous faut une thora, un coffre avec des oreillettes; il faut devenir des croyants forcenés; il faut un entraînement irrésistible, la rage et le désespoir, des rêves et des visions; il faut surtout une puissante incubation : ce moyen est infail-

lible; le plus grand des prophètes, Ernest Renan, l'a dit; le dieu Adonis et la sainte Biblos le lui ont révélé. Si vous voulez faire des prodiges, il faut tâcher d'avoir des vues confuses, des aspirations sans cesse refoulées, aller rêver sur l'absolu bonheur dans des jardins frais et verts, vous donner une fièvre intense, employer sans cesse dans vos écrits les mots *peut-être*, *probablement*, *sans doute*, et mille autres de la même fabrique; il faut vous livrer à de gigantesques rêves; il faut dire souvent : C'est clair, c'est évident, c'est certain, nul ne doute, pour prouver des choses fausses ou incertaines; il faut avoir des idées impossibles, il faut faire une prodigieuse quantité de volte-face, il faut des théories qui se forment d'elles-mêmes, vivre dans une grande fermentation ou dans une brûlante atmosphère, dans une situation très-tendue, dans des pôles opposés, boire du vin doux de la Galilée qui donne des rêves éthérés, habiter de vertes collines et les bords de la mer, respirer l'air des montagnes au milieu des citroniers et des grenadiers; il faut vous croire fils du Dieu-matière, Dieu aveugle, sourd et muet; il faut prononcer des mots qui n'ont pas de sens; il faut faire une foule de faux miracles, mentir, mentir encore, mentir toujours; il faut prononcer des mots magiques, il faut surtout inventer des canaux secrets par où tout passe, et mille forces cachées qui n'ont d'existence que dans des cerveaux creux. Mais j'oubliais une chose essentielle : c'est que désormais nous n'aurons plus besoin de médecins ni de pharmaciens : il n'y aura plus parmi nous de muets, de sourds, d'aveugles, de paralytiques; messieurs les rationalistes ont trouvé le secret de renouveler tous les miracles de Jésus-Christ par une parole douce, par un gracieux sourire et par un toucher délicat. De ce coup, c'en est fait des médecins et des pharmaciens; ils sont perdus! Si vous voulez avoir de grands succès, dites à un homme de faire le mort, de descendre dans la tombe pendant quatre jours, ensuite

vous ferez semblant de le ressusciter, vous ferez croire tout cela à sa famille et à toute la localité. Ce n'est pas tout, vous vous ferez attacher à une croix; vous vous ressusciterez vous-même; vous apparaîtrez à des centaines de personnes, et vous ferez accepter ces choses par des millions d'hommes vertueux qui se feront mourir pour vous. Voilà des moyens infaillibles d'arriver à d'éclatants succès; du moins c'est ce que prétend M. Renan, c'est ce que disent messieurs les rationalistes.

Après cela, vous conviendrez sans peine que nos aimables philosophes sont mille fois plus visionnaires et plus hallucinés que les chrétiens; parlons plus juste, eux seuls méritent ces qualifications. Est-ce que ce ne sont pas là des choses mille fois au-dessous, infiniment au-dessous des contes de fées? est-ce que le sens commun ne repousse pas invinciblement ces futilités? N'est-ce pas là un bavardage digne d'une bonne vieille qui est tombée en enfance?

N'avons-nous pas le droit de conclure, avec Pascal, que les incrédules sont les plus crédules des hommes? Mais ce qui est clair, c'est que l'impuissance où sont nos excellents messieurs d'expliquer le triomphe du christianisme, prouve d'une manière éclatante que Jésus-Christ est véritablement Dieu, et que la religion chrétienne est divine; mais nous allons étudier plus sérieusement la grande question de la divinité du Messie.

SEPTIÈME PARTIE.

QUE DEVONS-NOUS PENSER DE JÉSUS-CHRIST? EST-IL VÉRITABLEMENT DIEU? OU NE SERAIT-IL QU'UN GRAND HOMME, COMME LE VEULENT QUELQUES RATIONALISTES?

CHAPITRE PREMIER.

Hommages rendus à Jésus-Christ par les rationalistes eux-mêmes.

Il ne faut pas aller bien loin ni faire de grands efforts pour connaître Jésus-Christ, pour savoir s'il est vraiment Dieu ou s'il n'est qu'un grand homme. Tous les rationalistes, tous les philosophes, vaincus par l'évidence, entraînés par des faits innombrables et éclatants, ont été forcés de rendre hommage à la vérité. Pleins d'admiration pour le Sauveur et pour sa belle doctrine, ils ont laissé échapper de leur cœur les sentiments qui débordaient et qu'ils étaient impuissants à maîtriser; ils ont fait des aveux qu'il est bon de connaître. Ils sont venus jusqu'à la porte des temples chrétiens; il en est beaucoup qui ont pénétré dans le sanctuaire; mais d'autres, enchaînés par les préjugés, par la honte de revenir sur leurs pas, effrayés par des fantômes, sont restés à l'entrée et sont retournés en arrière. Nous allons donner des preuves de ce que je viens de dire en parcourant les écrits de M. Renan. En effet, notre philosophe a puisé dans nos livres saints tant de belles pensées sur le Messie, il a fait un si magnifique éloge de sa doctrine, que tout esprit qui raisonne conclura immédiatement et sans aucune hésitation que Jésus-Christ est

véritablement Dieu ; seulement, pour arriver à ce résultat, il faut savoir séparer l'or de la boue, la lumière des ténèbres ; c'est ce que nous allons essayer de faire.

La première phrase du livre de M. Renan suffirait pour prouver que Jésus-Christ est Dieu dans toute la force du mot et que sa religion est divine ; voici les paroles de l'auteur : « L'événement capital de l'histoire du monde est la révo-« lution par laquelle les plus nobles portions de l'humanité « ont passé des anciennes religions, comprises sous le nom « vague de paganisme, à une religion fondée sur l'unité di-« vine, la trinité et l'incarnation du Fils de Dieu (1). » Voici un fort petit raisonnement que tout le monde peut comprendre : La vérité seule a pu produire de si merveilleux effets ; elle seule a pu régénérer le monde et opérer de si grandes choses ; donc cette croyance à l'unité divine, à l'Incarnation, à la Trinité, est vraie ; donc Jésus-Christ est Dieu et la religion chrétienne est divine. Voilà, ce me semble, une conclusion fort naturelle, à moins qu'on ne suppose que c'est l'erreur qui a sauvé et civilisé les nations ; ce qui serait déraisonnable et ce qu'aucun homme de bon sens n'admettra jamais. Les rationalistes seuls sont capables de raisonner d'une manière aussi absurde.

Nous savons, par ce que nous avons dit jusqu'à présent, de quoi ils sont capables. Nous avons vu la faiblesse et la fausseté évidente de leurs idées ; nous savons qu'aveuglés par les passions et par l'esprit de système, ils foulent souvent aux pieds la raison et le bon sens ; de là vient que les personnes un peu sérieuses, réfléchies et intelligentes, non-seulement ne sont pas ébranlées, mais ne sont pas même effleurées par leurs écrits. Nous allons voir de nouvelles preuves de l'incohérence de leurs idées et du vide de leurs enseignements. Ces aveux de M. Renan, nous les retrouvons

(1) *Vie de JJéus*, p. 1.

dans les ouvrages de messieurs les rationalistes ; il nous serait facile de le prouver par des citations nombreuses ; mais nous croyons ce travail inutile, d'autant plus que notre philosophe n'est ici que l'écho des écrivains de la même école, et qu'il n'a fait que reproduire la doctrine qui est répandue dans une foule d'écrits sur le même sujet.

M. Renan a dit que Jésus-Christ, par son initiative hardie et par l'amour qu'il a su inspirer, créa l'objet et posa le point de départ de la foi future de l'humanité (1) ; mais l'auteur aurait dû voir que cette création est une œuvre vraiment divine, que c'est quelque chose de plus beau, de plus grand, de plus admirable que la création du monde ; et quand on voit que les efforts des plus grands génies avaient été complétement impuissants pour réaliser cette belle entreprise, la conclusion qu'on doit en tirer c'est que Jésus-Christ est Dieu.

M. Renan dit encore : Jésus-Christ est l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le nom de Fils de Dieu, et cela avec justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne peut et ne pourra probablement être comparé (2). Il suit de là que Jésus-Christ a fait infiniment plus que tous les hommes réunis. Or un Dieu seul peut faire de pareilles choses.

Ailleurs nous lisons que Jésus-Christ n'eut jamais aucun doute (3), qu'il fonda la consolation suprême, le recours au Père que chacun a dans le ciel, le vrai royaume de Dieu que chacun porte en son cœur (4). Dans un autre endroit, l'auteur prête des doutes au Messie ; mais cela ne doit plus nous étonner ; il devient inutile d'en faire la remarque : car nous savons que les contradictions fourmillent dans cet écrit. Et puis, qu'est-ce donc que ce Père céleste auquel chacun a recours ? L'auteur n'admettant pas un Dieu bon et intelligent, que veut-il dire par là ? Sont-ce les mon-

(1) *Vie de Jésus*, p. 2. — (2) P. 18. — (3) P. 55. — (4) P. 78

tagnes de la Galilée ? sont-ce les jardins et les citrouilles de Nazareth? Est-ce le vent qui souffle ! C'est beaucoup moins que tout cela : son Père céleste, ce sont ses rêves, ses imaginations creuses, c'est son galimatias, c'est le *néant*... Mais ce que je dois spécialement vous faire remarquer ici, c'est que celui qui seul a pu fonder *la consolation suprême* ne peut être qu'un Dieu véritable, ce mot étant entendu dans le sens des chrétiens.

M. Renan reconnaît que toutes les vertus d'humilité, de pardon, de charité, d'abnégation, de dureté pour soi-même, vertus qu'on a nommées à bon droit chrétiennes, si l'on veut dire qu'elles ont été prêchées par le Christ, étaient en germe dans ce premier enseignement (1). Une idée absolument neuve, dit-il, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, faisait par lui son entrée dans le monde; idée tellement élevée que de nos jours quelques âmes seulement sont capables de s'y prêter (2).

C'est déjà une chose assez difficile à comprendre qu'un homme ait apporté sur la terre ces grandes idées; mais les avoir fait accepter par des millions de personnes depuis dix-huit siècles, c'est une chose si sublime, si grande, qu'il est mille fois plus raisonnable d'admettre que celui à qui nous les devons est véritablement Dieu.

Notre philosophe a aussi écrit ce qui suit : « Des hommes « très-vertueux n'ont rien fait pour continuer dans le monde « la tradition de la vertu ; la palme est à celui qui a été puis- « sant en paroles et en œuvres, qui a senti le bien et qui, au « prix de son sang, l'a fait triompher. Jésus, à ce point de vue, « est sans égal ; sa gloire reste entière et sera toujours renou- « velée (3). » Comment M. Renan, après un tel éloge, ne conclut-il pas que le Messie est Dieu? Cette conclusion était si na-

(1) *Vie de Jésus*, p. 82. — (2) P. 90. — (3) P. 93.

turelle; l'esprit de système seul l'a arrêté; c'est inexplicable.

L'auteur a dit encore : « Qui établira ce règne de Dieu? « Rappelons-nous que la première pensée de Jésus, pensée « tellement profonde chez lui qu'elle n'eut probablement « pas d'origine, fut qu'il était le fils de Dieu, l'intime de « son Père, l'exécuteur de ses volontés... Le ciel, la terre, « la nature tout entière, la folie, la maladie et la mort ne « sont que des instruments pour lui... Si la terre ne se prête « pas à cette transformation suprême, la terre sera broyée, « purifiée par la flamme et le souffle de Dieu. Un ciel nou- « veau sera créé et le monde sera peuplé d'anges de Dieu. « Une révolution radicale, embrassant jusqu'à la nature « elle-même, voilà la pensée fondamentale de Jésus (1). » Il n'y a qu'un Dieu ou un insensé qui puisse tenir un semblable langage; or, comme aucun homme éclairé n'oserait dire que Jésus-Christ est un insensé, il suit de là qu'il est Dieu; mais ce qui prouve encore mieux sa divinité, c'est qu'il a déjà commencé à exécuter ces menaces : car par sa religion il a brisé et broyé les nations rebelles; il a brisé, broyé et anéanti des armées de philosophes, de panthéistes, d'ergoteurs, de sophistes, d'idéalistes, de rationalistes; il a soufflé sur eux et ils ont disparu pour toujours; ouvrez les yeux et voyez ce qui reste de leurs systèmes presque aussi nombreux que les grains de sable qui couvrent le rivage de la mer. Il reste de la poussière et le néant. Voilà ce que prouve l'histoire. Voilà ce que nous prouve même le livre de M. Renan; car notre philosophe a pulvérisé autant qu'il a pu tous les systèmes différents du sien; et à peine son ouvrage avait-il vu le jour qu'il était déjà pulvérisé à son tour par les rationalistes eux-mêmes. Or il n'y a qu'un moyen d'expliquer cette puissance et ce triomphe de Jésus-Christ, c'est de reconnaître qu'il est Dieu.

(1) *Vie de Jésus*, p. 118, 119.

Dans le passage que je viens de citer, il y a quelques paroles sur lesquelles il est utile d'attirer votre attention. Quelle est cette pensée profonde qui dans Jésus-Christ n'eut pas d'origine et qui tenait aux racines de son être? Dans l'esprit de notre idéaliste, elle est fausse et absurde, comme la plupart de ses idées. Mais il a rendu par là, sans s'en douter, un solennel hommage à Jésus-Christ. En effet, qu'est-ce qu'une pensée sans origine et qui tient aux racines d'un être? Ne pouvons-nous pas la considérer comme une pensée éternelle? N'est-ce pas la même idée que S. Jean, lorsqu'il dit d'une manière si sublime (1) : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair? Et voilà M. Renan, sans le savoir, d'accord avec S. Jean. Les pauvres philosophes! Dès qu'ils s'éloignent du christianisme, ils se contredisent et se trahissent eux-mêmes à chaque pas; ils n'ont plus deux idées qui se tiennent. Ils semblent avoir le vertige et rendent forcément hommage à la vérité.

Voici quelques autres idées qui ne sont pas moins frappantes. Ce qui distingue Jésus des agitateurs de son temps et de ceux de tous les siècles, c'est son *parfait idéalisme* (2). Dans l'esprit de l'auteur c'est encore une idée creuse et vide, comme une vessie où il n'y a que du vent; mais ces expressions ont aussi un sens admirable et vrai : ne veulent-elles pas dire en effet que Jésus-Christ dans sa conduite, dans sa vie, dans sa doctrine, s'est élevé au plus haut degré du sublime, au comble de l'idéal, de la perfection? mais une telle gloire ne peut convenir qu'à Dieu : car lui seul est parfait; c'est avouer qu'il y a entre lui et tous les plus grands hommes une distance infinie. Cette grandeur du Messie, qui est incontestable et qui remplit l'univers tout entier, c'est quelque chose de plus étonnant que tous les miracles qui

(1) S. Jean, ch. I, v. I. (2) *Vie de Jésus*, p. 127.

sont rapportés dans les Évangiles. La conséquence qui découle de là c'est que Jésus-Christ est Dieu.

A l'occasion de ces paroles : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, M. Renan a dit : « Mot « profond... mot d'un spiritualisme accompli et d'une jus- « tesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel « et du temporel ; il a posé la base du vrai libéralisme et de « la vraie civilisation (1)... Il ne reste plus que le héros in- « comparable de la passion, le fondateur du droit de la « conscience, le modèle accompli que toutes les âmes « souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler (2)... « Il s'est fait aimer à ce point qu'après sa mort on ne cessera « pas de l'aimer (3)... On n'est pas sorti, et on ne sortira « pas de la notion essentielle que Jésus a créée ; il a fixé « pour toujours l'idée du culte pur ; la religion de Jésus en « ce sens n'a pas de limites (4)... Jésus reste pour l'huma- « nité un principe inépuisable de renaissance morale (5)... « La grande originalité du fondateur reste donc entière ; sa « gloire n'admet pas de partageant (6)... Son parfait idéa- « lisme est la plus haute règle de la vie détachée et ver- « tueuse. Il a créé le ciel des âmes pures, où se trouve ce « qu'on demande en vain à la terre, la parfaite noblesse « des enfants de Dieu, la pureté absolue, la totale abstrac- « tion des souillures du monde, la liberté enfin... Le pre- « mier il a proclamé la royauté de l'esprit (7). » — N'est-il pas évident, je vous le demande, qu'un semblable éloge ne peut convenir à un homme ? Chacune de ces phrases n'est-elle pas une preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ ?

Beaucoup d'autres pensées de M. Renan peuvent nous servir à prouver que Jésus-Christ est véritablement Dieu dans le sens chrétien ; nous allons vous en faire connaître quel-

(1) *Vie de Jésus*, p. 348. — (2) P. 379. — (3) P. 443. — (4) P. 446. (5) P. 451. — (6) P. 455. — (7) P. 445.

ques-unes. L'auteur reconnaît que beaucoup de Juifs avaient émis les mêmes maximes que Jésus-Christ, mais que lui seul le fit d'une manière efficace (1) ; qu'il a posé une pierre éternelle, fondement de la vraie religion et qu'il mérite le rang divin qui lui fut décerné ; qu'il a apporté sur la terre le vrai bonheur, une félicité ineffable, et dont tous les peuples ont vécu depuis dix-huit siècles (2) ; qu'il produisit ces maximes qui étaient répandues pour la plupart et qui, grâce à lui, devaient régénérer le monde (3) ; qu'il a renouvelé le monde par ses bases et fondé sur la terre l'idéal qu'il a conçu (4) ; que Jésus nous a apporté ce qui restera éternellement... la doctrine de la liberté des âmes (5) ; qu'un sentiment d'une admirable profondeur fit de lui, pour l'éternité, le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie ; qu'il fonda ce haut spiritualisme qui pendant des siècles a rempli les âmes de joie à travers cette vallée de larmes ; que l'Évangile a été le suprême remède aux ennuis de la vie vulgaire, un perpétuel *sursum corda*, une puissante distraction aux misérables soins de la terre, un doux appel comme celui de Jésus à l'oreille de Marthe : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses, or une seule est nécessaire ; que, grâce à Jésus, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes et humiliants devoirs, a eu son échappée sur un coin du ciel ; que dans nos civilisations affairées, le souvenir de la vie libre de Galilée a été comme le parfum d'un autre monde, comme une rosée de l'Hermon, qui a empêché la sécheresse et la vulgarité d'envahir entièrement le champ du père de famille (6).

Ailleurs l'auteur affirme que la religion de Jésus-Christ a produit un véritable enivrement, que l'humanité en a vécu

(1) *Vie de Jésus*, p. 89. — (2) P. 99. — (3) P. (?). — (4) P. 116.
(5) P. 121. — (6) P. 175, 176, 177.

depuis; que notre consolation est d'en recueillir le parfum affaibli; que jamais tant de joie ne souleva la poitrine de l'homme; que l'humanité oublia un moment le poids de plomb qui l'attache à la terre et les tristesses de la vie. Heureux qui a pu voir, s'écrie l'auteur, cette éclosion divine, et partager, ne fût-ce qu'un jour, cette illusion sans pareille (dites cette vérité)! Mais plus heureux, nous dirait Jésus, celui qui, dégagé de toute illusion, reproduirait en lui-même l'apparition céleste... et saurait de nouveau créer en son cœur le royaume de Dieu (1). Chacune de ces pensées prouve la divinité de Jésus-Christ.

M. Renan avoue que Jésus-Christ proclame les droits de l'homme..., la religion de l'homme..., la délivrance de l'homme, la religion de l'humanité établie sur le cœur (2). L'auteur admire avec raison cette parole de Jésus-Christ à la Samaritaine : L'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, et il ajoute que le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment fils de Dieu; « qu'il dit pour la première fois le mot sur lequel re-« posera la religion éternelle; qu'il fonda le culte pur, le « culte sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes « les âmes élevées jusqu'à la fin des temps; que non-seule-« ment sa religion, ce jour-là, fut la religion de l'huma-« nité, ce fut la religion absolue; et si d'autres planètes ont « des habitants doués de raison et de moralité, leur religion « ne peut être différente de celle que Jésus a proclamée « près du puits de Jacob... Que le mot de Jésus a été un « éclair dans une nuit obscure... Mais l'éclair deviendra le « plein jour, et après avoir parcouru tous les cercles d'er-« reurs, l'humanité reviendra à ce mot-là, comme à l'ex-« pression immortelle de sa foi et de ses espérances (3). »

M. Renan attribue encore à Jésus-Christ les paroles qui

(1) *Vie de Jésus*, p. 193, 194. — (2) P. 223. — (3) P. 234, 235.

suivent : Le fils de l'homme, après sa mort, viendra avec gloire, accompagné de légions d'anges, et ceux qui l'auront repoussé seront confondus (1). Il est son Père, et son Père est lui; il vit dans ses disciples, il est partout avec eux; sa puissance n'a pas de limites... Nulle idée des lois de la nature ne venait marquer dans son esprit les limites de l'impossible (2). Pour lui la nature et le développement de l'humanité n'étaient pas des règles limitées hors de Dieu... Ivre de l'amour infini, il oubliait la lourde chaîne qui tient l'esprit captif; il franchissait d'un bond l'abîme, infranchissable pour la plupart, que la médiocrité des facultés humaines trace entre l'homme et Dieu (3). Au grand jour éclatera dans le ciel le signe du Fils de l'homme : ce sera une vision bruyante et lumineuse comme celle du Sinaï, un grand orage déchirant la nue, un trait de feu jaillissant en un clin d'œil d'orient en occident. Le Messie apparaîtra dans les nuages, revêtu de gloire et de majesté, au son des trompettes, entouré d'anges. Ses disciples siégeront à côté de lui sur des trônes. Les morts alors ressusciteront, et le Messie procédera au jugement (4). Que tout cela fut pris à la lettre par le Maître et les disciples, c'est ce qui éclate dans les écrits du temps avec une évidence absolue (5). Ce vrai royaume de Dieu qui fait chacun roi et prêtre, ce royaume qui est devenu un arbre qui ombrage le monde et sous les rameaux duquel les oiseaux ont leur nid, Jésus l'a voulu, l'a fondé (6); l'idée du royaume de Dieu resta féconde; toutes les révolutions sociales de l'humanité seront entées sur ce mot-là (7); le mot de royaume de Dieu exprime avec un rare bonheur le besoin qu'éprouve l'âme d'un supplément de destinée, d'une compensation à la vie actuelle. Le mot favori de Jésus reste donc plein d'une éternelle beauté. Une

(1) *Vie de Jésus*, p. 237. — (2) P. 245. — (3) P. 247. — (4) P. 273. (5) P. 275. — (6) P. 282. — (7) P. 287.

sorte de divination grandiose semble l'avoir tenu dans un vague sublime, embrassant à la fois divers ordres de vérités (1). — Comprenez-vous comment un mot, c'est-à-dire un son, peut produire de si grandes choses? et de plus ce mot avait été prononcé longtemps avant la venue du Messie par les prophètes; comment était-il resté stérile? voilà encore un pont aux ânes avec mille autres que messieurs les rationalistes ne passeront jamais.

Vous voyez que M. Renan nous donne des armes pour se faire battre; mais ce n'est pas tout : il affirme encore que Jésus-Christ est le créateur de la religion éternelle de l'humanité (2). En parlant des traits que Jésus-Christ a lancés contre l'hypocrisie et le vice, l'auteur dit : Chefs-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits en lignes de feu sur la chair de l'hypocrite et du faux dévot; traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu! un Dieu seul sait tuer de la sorte (3).

Après avoir retracé la scène affreuse de la Passion, en mêlant toujours l'erreur à la vérité, M. Renan ajoute : Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur; ton œuvre est achevée; ta divinité est fondée. Désormais tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes... Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs (4). M. Renan dit encore qu'à travers toutes les révolutions nous

(1) *Vie de Jésus*, p. 288, 289. — (2) P. 332. — (3) P. 334. — (4) P. 426.

nous rattacherons toujours en religion à la grande ligne intellectuelle et morale en tête de laquelle brille le nom de Jésus. Pour s'être fait adorer à ce point, il faut qu'il ait été adorable. L'amour ne va pas sans un objet digne de l'allumer (1). Jésus reste pour l'humanité un principe de renaissances morales (2). Jésus ouvrit ainsi dans les sociétés aristocratiques de l'antiquité la brèche par laquelle tout passera (3). Jésus est la plus haute (dites la seule) de ces colonnes qui montrent à l'homme d'où il vient et où il doit tendre. Pour nous, éternels enfants, proclamons que Jésus ne sera pas surpassé; son culte se rajeunira sans cesse; sa légende (dites sa vie conforme à la plus exacte vérité) provoquera des larmes sans fin; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs; tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus (4).

Nous pourrions extraire beaucoup d'aveux semblables des ouvrages de nos bons messieurs; combien de philosophes allemands et français, tout en adoptant quelques principes rationalistes, ont fait de Jésus-Christ un éloge si pompeux qu'on est amené à conclure qu'il est véritablement Dieu! nous pourrions multiplier à l'infini les citations, mais nous pensons en avoir dit assez pour prouver que nos adversaires sont forcés de proclamer indirectement la divinité de Jésus-Christ.

Les paroles de M. Renan dans le fond sont les mêmes que celles de nos livres saints; S. Paul ne dit-il pas : Tout est soumis à son empire; toutes les créatures sans exception subissent sa domination? Et le Sauveur lui-même n'a-t-il pas dit : Je suis la voie, la vérité et la vie? n'est-il pas encore écrit que son règne n'aura pas de fin?... La conséquence évidente qu'on doit tirer de ces aveux de messieurs les ra-

(1) *Vie de Jésus*, p. 447. — (2) P. 451. — (3) P. 440. — (4) P. 458, 459.

tionalistes, c'est que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Sa grandeur, sa puissance, les innombrables merveilles qu'il a opérées s'expliquent alors facilement; sans cela tout est incompréhensible, inexpliquable; ne pourrait-on pas même dire impossible ?

Il est une autre réflexion qui peut trouver ici sa place; la voici : Lorsque vous lisez les écrits des rationalistes, vous y trouvez quelquefois de grandes et de belles pensées; examinez bien quelle en est l'origine, et vous verrez que presque toujours elles sont empruntées à l'Évangile, à Jésus-Christ. Otez des ouvrages composés par les philosophes ce qu'ils doivent à la religion chrétienne, il ne restera souvent que des squelettes ou des cadavres. Le livre de M. Renan en est une preuve. Nos excellents messieurs rendent encore par là un hommage indirect à la divinité de Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

1° Le nom de Jésus-Christ remplit les temps modernes; 2° il remplit les siècles anciens. Quelles conséquences doit-on tirer de là?

Les rationalistes conviennent que le christianisme est l'événement capital de toute l'histoire; mais il est quelque chose de plus étonnant et qui absorbe tout. La religion chrétienne en effet ne remonte qu'à deux mille ans à peine; mais le fait dont nous voulons parler se perd dans la nuit des temps et remonte à l'origine des siècles; cette chose merveilleuse qui éclipse tout, qui est comme le pivot du monde, qui est parmi les nations comme le centre où tous les rayons dans un cercle viennent aboutir, c'est le nom du Messie, c'est Jésus-Christ.

Voyez les ombres de la nuit et les étoiles innombrables

qui décorent la voûte céleste : dès que le soleil se montre sur l'horizon, tout disparaît; de même toutes les nations, tous les potentats, toutes les intelligences, tous les génies, toutes les gloires, toutes les réputations, toutes les grandeurs s'évanouissent comme le néant devant Jésus-Christ. Ce nom unique remplit toute la terre; et exerce dans le monde une puissance vraiment prodigieuse, vraiment divine et infinie; tous les peuples civilisés, depuis bientôt deux mille ans, le proclament leur Roi, l'adorent comme Dieu; et remarquez qu'ils forment la partie la plus éclairée de l'univers. Considérez l'Europe : n'est-elle pas toute chrétienne, excepté une troupe d'esclaves avilis qui habitent un coin de la Turquie, et qui ne doivent la vie qu'à la protection des nations qui reconnaissent le Messie pour leur chef ? Voyez l'Amérique, cette terre vierge et qui voit s'ouvrir devant elle un si brillant avenir ; vous ne trouvez guère sur son sol que des adorateurs du Christ. Voyez les nations dégradées de l'Asie; elles sont épouvantées à la seule vue de la croix, et si elles n'ont pas embrassé notre foi depuis longtemps, quelle en est la cause? la violence et les persécutions. Que faut-il pour introduire notre religion dans le vaste empire de Chine, au Japon, au Thibet et dans les autres contrées de l'Asie? Il ne faut qu'une chose, la liberté de conscience pendant un siècle. N'en est-il pas de même en Afrique et en Océanie? Il n'est pas possible de trouver un coin de la terre, pas une île, où le nom de Jésus-Christ ne soit connu; il est pour ses amis un objet d'amour et de confiance, et pour ses ennemis un objet de terreur et d'effroi. Mais, me direz-vous, il y a au milieu de nous bien des hommes qui le repoussent et qui ne reconnaissent pas sa divinité; parmi les populations sincèrement chrétiennes, il est beaucoup de personnes qui se déclarent contre lui et qui emploient toutes leurs ressources pour lui faire la guerre et le détrôner. C'est vrai ; cependant faites attention à ce qui se passe autour de nous,

et vous avouerez que cela ne fait que confirmer ce que je viens de dire. En effet, ceux qui le repoussent et qui s'épuisent en vains efforts pour le combattre, contribuent à sa gloire et à sa grandeur sans le vouloir; ils donnent lieu à ces luttes glorieuses, à ces combats immortels que les chrétiens soutiennent pour l'honneur de leur chef et de leur roi. S'il n'y avait pas eu de persécutions, nos millions de martyrs auraient-ils eu l'occasion de verser leur sang pour la foi? S'il n'y avait pas eu d'hérésies, si le christianisme n'avait pas été attaqué sans cesse avec violence et acharnement par des ennemis toujours renaissants, tant d'hommes de mérite auraient-ils composé, dans tous les siècles, ces écrits qui sont encore l'objet de notre admiration? Quelle gloire de moins pour le Sauveur et pour la société qu'il a fondée! Combien de victoires de moins à enregistrer dans nos immortelles annales! Ainsi, tous les peuples, toutes les religions, tous les siècles, tous les hommes librement ou forcément rendent hommage à Jésus-Christ. Nous pouvons très-justement lui appliquer les belles paroles qu'un poëte célèbre adressait au peuple romain : « Son rôle est de protéger, d'élever, de s'associer ceux qui se soumettent volontairement à son empire, et d'écraser ceux qui veulent lui résister :

Parcere subjectis et debellare superbos. (VIRGILE.)

En cela, il n'y a pas d'exception. Tous les rois, tous les gouvernements de l'Europe reconnaissent sa divinité. Il n'y a pas si petit État sur la terre qui ne soit sous la dépendance ou l'influence des nations chrétiennes. Sur trente académiciens, il n'y en a peut-être pas un qui ne lui rende hommage pendant sa vie ou à la fin de sa carrière; et ceux qui se rangent parmi ses adversaires, subissent malgré eux sa domination : il les brise avec sa verge de fer, *in virga ferrea confringes eos*. Philosophes, rationalistes, sensualistes,

idéalistes, potentats, tous sont soumis à son empire ; ils sont renversés par le souffle de sa bouche, ou bien ils viennent tomber à ses pieds pour l'adorer. Nous voyons ici se vérifier ces belles et prophétiques paroles que S. Paul prononçait il y a dix-huit cents ans : Au nom de Jésus tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.*

Ce fait prodigieux est humainement inexplicable, et suffirait au delà pour prouver que Jésus-Christ est Dieu. Mais il y a quelque chose de plus étonnant ; c'est que le Sauveur remplit de son nom, et absorbe non-seulement les temps modernes, mais encore tous les siècles qui l'ont précédé ; tout semble se rapporter à lui seul. Il fait tout servir à sa gloire de plusieurs manières. D'abord, toutes les contrées, avant sa venue, étaient dans l'attente de ce libérateur qui devait apporter la lumière et la paix à la terre. Les Romains, les Gaulois, les Chinois, l'Orient, l'Occident, avaient les yeux tournés vers la Judée. Ensuite tous les peuples, avant la naissance du Messie, avaient encore contribué à sa grandeur d'une autre façon ; ils s'étaient obstinés à se passer de Dieu, et avaient cherché en eux-mêmes, dans leur faible raison, leur bonheur et le remède à leurs maux ; mais ils avaient roulé d'abîmes en abîmes, et leur impuissance devait contribuer à rehausser sa gloire. De sorte que tous les hommes se divisent ici en deux camps. Les uns, se rangeant librement sous l'étendard du Sauveur, deviennent ses amis, marchent à sa suite à la conquête des âmes, et partagent ses périls et son triomphe sur la terre ; ils seront aussi associés à sa gloire et à sa grandeur pendant l'éternité. Les autres, qui se déclarent contre lui, servent faire éclater son courage, ses vertus, sa puissance et sa divinité ; ses adversaires, quel que soit le nom qu'on leur donne ; qu'on les appelle sophistes, impies, athées, panthéistes, philo-

sophes, académiciens, rois, empereurs, sont autour de lui comme les ombres dans un tableau, comme les armées vaincues, qui donnent un grand éclat au triomphe d'un généreux conquérant. Vous voyez ici se réaliser ces paroles des livres saints qui sont appliquées au Messie : « Roi des rois, Dominateur des dominateurs : *Rex regum, Dominus dominantium.* »

Mais il y a quelque chose de plus fort et qui démontre bien mieux sa divinité : c'est la manière dont les prophètes parlent de lui pendant une longue suite de siècles, depuis l'origine du monde. Nous lisons dans la Bible tant de choses merveilleuses sur le futur libérateur des nations, qu'il est impossible de le placer parmi les créatures. Faites la comparaison entre lui et les prophètes; examinez les rôles; pesez les expressions des saintes Écritures; considérez la puissance qui est attribuée au Sauveur; examinez tout en détail : et vous verrez que la différence est infinie. Les prophètes nous apparaissent comme des hommes inspirés du Ciel; mais le Messie se montre infiniment supérieur. D'abord toute l'histoire des Juifs est une préparation à la venue de Jésus-Christ. Dès l'origine du monde, Dieu console le premier homme et la première femme par la promesse d'un Sauveur. Cette espérance a toujours été comme l'âme et la vie du peuple d'Israël. A diverses époques, Dieu lui envoie des prophètes, qui excitent sa confiance et lui rappellent ses glorieuses destinées. Le culte, les usages, les fêtes de la nation, tout rappelait à sa mémoire cette consolante pensée. Pendant une longue suite de siècles, tous les regards des Israélites furent tournés vers ce grand et unique objet. Toutes les personnes qui jouent un rôle important dans la Bible, sont des figures ou des images vivantes du Messie. Hénoch, cet homme mystérieux qui disparut subitement de la terre, Elie qui fut enlevé au ciel sur un char de feu, Isaac immolé par son père sur une montagne, Jacob persécuté par Esaü,

Joseph vendu par ses frères et devenu le sauveur de l'Egypte, Moïse délivrant sa nation de la cruelle servitude où elle gémissait et l'introduisant dans la terre promise, David terrassant le géant Goliath, vainqueur des Philistins et parvenant de la plus humble condition au trône d'Israël, Salomon, le plus sage des rois, s'élevant à une gloire qui n'a jamais été surpassée ; tous les hommes célèbres et qui furent véritablement remarquables par de grandes qualités, représentent quelques circonstances de la vie du Sauveur.

Presque tous les grands hommes de la Bible avaient reçu de Dieu l'esprit de prophétie. Adam transmet à ses descendants la promesse d'un libérateur que Dieu lui avait faite; cette espérance passa des pères aux enfants, de génération en génération. Dieu renouvelle à Abraham cette promesse solennelle; il lui annonce positivement que le Messie sortira de sa postérité; il renverse les lois de la nature et lui dit que Sara dans sa vieillesse lui donnera un fils, en qui s'accompliront ces grands événements. Jacob, avant de mourir, prédit d'une manière fort claire ce fait merveilleux; il avait douze enfants et il désigne celui qui doit jouir de ce privilége insigne : c'est Juda, le quatrième de ses fils, qui doit avoir cette gloire. A mesure que les temps se précipitent, et que cette époque solennelle s'avance, les prédictions deviennent plus précises et plus nombreuses : ce n'est plus une prophétie, c'est une histoire véritable. Le Désiré des collines éternelles, le Messie doit sortir de la race de David. Le lieu de sa naissance est indiqué; toutes les circonstances de sa vie et de sa mort sont décrites avec l'exactitude d'un historien qui raconte des faits accomplis, dont il a été le témoin. Un grand nombre de prophètes paraissent tour à tour au milieu de la nation, et annoncent mille ans d'avance la venue du Libérateur promis. Leur but principal, leur pensée unique était de préparer les Israélites à cet événement qui devait réaliser toutes leurs espérances. Il est un point sur lequel

les prophètes avaient insisté : c'est que le Messie devait jouir d'une gloire sans égale (1); il devait soumettre à son empire toutes les nations; il devait voir à ses pieds tous les rois de la terre; sa domination devait s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, et, ce qui est plus merveilleux, elle ne devait pas avoir de fin, elle devait durer toujours; et c'était surtout cette pensée, cette espérance qui exaltait la fierté et l'ambition du peuple d'Israël. Les Juifs voyaient approcher le moment où les autres nations seraient leurs esclaves ou leurs tributaires. Toutes ces pensées excitaient leur ardeur et les passions à un degré inexprimable. La plupart des femmes d'Israël aspiraient à la gloire de donner le jour à celui qui devait procurer à leur patrie tant de grandeur. Tout cela fermentait dans toutes les têtes, et avait porté l'exaltation à un point inimaginable. C'était une fièvre ardente; la Judée était, à l'époque de la venue du Messie, une véritable fournaise en ébullition. Telle fut la cause de leurs révoltes continuelles contre les Romains. Les Juifs avaient compris la gloire du Messie d'une manière tout humaine : ce fut le principe de leur ruine; leurs idées étroites ne leur permettaient pas de concevoir un Sauveur faisant de toutes les nations une seule famille dont Dieu serait le Père : leur égoïsme ne put s'élever à cette hauteur; ce fut pour leur malheur (2), et cette obstination servit puissamment à faire éclater la gloire de Jésus-Christ : car la religion rencontra là un grand obstacle à son développement, et ce fut aussi l'origine d'un grand triomphe.

Voulez-vous mieux comprendre encore la grandeur incomparable du Messie? comparez-le aux hommes les plus illustres de la nation juive. Tous les prophètes sont véritablement grands : Moïse est grand, Jacob est grand; David, Daniel, Isaïe, Elie sont grands; une foule d'autres personnages sont

(1) Isaie, ch. XI. — (2) Daniel, ch. IX, v. 27.

grands : cependant, que sont-ils devant Jésus-Christ? Nous pouvons dire la même chose des rois de la terre, des empereurs, de tous ceux qu'on appelle grands. Que sont devant lui nos savants, nos académiciens? Ceux qui possèdent une véritable grandeur, comme S. Paul, S. Augustin, S. François d'Assise, S. Bernard, ne sont eux-mêmes grands que par lui et par son souffle ; considérez bien tous les hommes que nous appelons grands, tous les génies que nous admirons : que sont-ils devant cette grande et majestueuse figure? Ce sont des ombres qui se montrent un instant et disparaissent peu à peu; leur rôle est celui d'une avant-garde ou d'une escorte qui est destinée à préparer, à rehausser le triomphe de leur chef. Quel est le but de toute l'histoire des Juifs, qui remonte au berceau du monde? Pourquoi toutes les cérémonies de leur culte? Quel est le sens de mille événements qui s'accomplissent parmi eux? C'est de préparer la venue de Jésus-Christ et de rehausser sa gloire. Vous le voyez clairement : toutes les créatures, tous les grands faits qui s'accomplissent parmi les Juifs et parmi les autres nations, tous les grands hommes, tout en un mot ressemble aux ombres dans un tableau : tout concourt à glorifier le Sauveur.

Voulez-vous que je vous donne d'autres preuves éclatantes de ce que je viens de dire? Allez par la pensée à son tombeau; la France, l'Angleterre, la Turquie, la Russie s'en disputent la possession avec une sorte d'acharnement. Autour de ce tombeau ont eu lieu de continuelles et grandes batailles depuis dix-huit cents ans; il en sera de même dans les siècles futurs. Son nom se mêle à toutes les luttes; il est l'âme des religions des nations civilisées; il se mêle à la politique, à la philosophie, à l'histoire, à la littérature, à presque tous les arts ; il passionne tous les âges, toutes les classes de la société. Quelle gloire, quelle grandeur! Ainsi l'histoire et les prophètes se réunissent pour prouver la divinité de Jésus-Christ. Résumons nos pensées en quelques mots.

1° Le Messie absorbe tout; sa grandeur éclipse toutes les grandeurs. 2° Son nom remplit toute la terre et tous les temps. 3° La puissance qu'il exerce est telle, que jamais on n'a rien vu qui en approche, et qu'elle ne peut convenir qu'à Dieu. 4° Toutes les créatures, tous les événements, tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, ses amis comme ses ennemis, servent à faire éclater sa gloire et sa grandeur. 5° Toute l'histoire des Juifs et même des autres peuples se rapporte uniquement à lui. 6° La puissance morale qu'il exerce depuis dix-huit cents ans parmi les nations, est quelque chose de si grand et de si admirable qu'elle ne peut être attribuée qu'à Dieu. 7° Il est tellement élevé au-dessus des plus célèbres prophètes, des rois, de tous les saints et de tous les grands hommes, qu'il est impossible de lui assigner une place parmi les créatures. 8° Il a mérité les adorations de tout l'univers. 9° A l'époque où nous sommes, les nations les plus éclairées et les plus civilisées le reconnaissent pour le maître du monde, pour le Créateur du ciel et de la terre. 10° Il est une autre considération qui n'est pas moins digne de notre attention. C'est que cette gloire de Jésus-Christ, qui est inexplicable, incompréhensible, s'il n'est pas Dieu, dans le sens rigoureux du mot, ne fait que s'accroître de jour en jour. Il nous est impossible de pénétrer dans l'avenir et de savoir ce que sera la terre dans six cents ans, dans mille ans, ce que deviendront les nations dans une longue suite de siècles; les livres saints, qui sont la règle de la foi des chrétiens, ne nous apprennent sur ces questions rien de bien clair et de positif. Cependant il nous est permis de plonger dans l'avenir et de prévoir ce que deviendra l'univers. Nous avons des données assez nombreuses, des indices assez certains pour porter sur les destinées du monde un jugement, je ne dis pas absolument infaillible, du moins très-problable. Les peuples chrétiens sont évidemment les plus puissants de la

terre; ils sont appelés à donner la loi aux autres nations. Partout où ils pénétreront, ils porteront la lumière de l'Evangile. Nous voyons à côté de nous le mahométisme s'écrouler comme un cadavre en putréfaction ; le jour n'est pas éloigné où les chrétiens qui habitent l'empire de Turquie, dicteront la loi à ces esclaves avilis; et cette révolution s'accomplira par la force des choses ; elle serait déjà faite depuis longtemps s'ils pouvaient s'entendre et s'organiser. La lutte entre un homme qui se meurt et un homme qui est plein de vie n'est pas longue: il en est de même du mahométisme en face du christianisme. Tel sera aussi le sort des autres nations; nous avons mille raisons de le croire; du reste, les rationalistes le reconnaissent eux-mêmes. M. Renan n'a-t-il pas dit que Jésus-Christ est le créateur de la religion absolue, de la religion éternelle, de la religion de toutes les planètes qui sont habitées par des êtres doués de moralité? Une telle grandeur, une telle gloire ne peut convenir qu'à un Dieu : donc Jésus-Christ est Dieu; je demande s'il peut y avoir une conclusion plus légitime.

CHAPITRE III.

Que nous apprennent de Jésus-Christ les Evangiles de S. Matthieu et de S. Marc ?

Pourquoi certains rationalistes contestent-ils une vérité si claire, si bien démontrée que la divinité de Jésus-Christ? Ce n'est pas une chose facile à dire, et je doute qu'ils sachent eux-mêmes positivement quel est le motif qui les dirige. C'est chez eux un parti pris : il faut remuer les passions; il faut se frayer des voies nouvelles et acquérir de la gloire : comme l'a si bien dit Rousseau : Cette vérité les gêne, il faut l'escamoter comme tant d'autres. Essayez d'enchaîner un lion ou un homme furieux : il se débattra dans ses fers; il en est de

même de quelques philosophes : la divinité de Jésus-Christ et de sa religion est une lourde chaîne qui fait leur tourment : il faut la secouer et s'en débarrasser. Voilà ce qui nous explique cette obstination qu'on remarque dans plusieurs d'entre eux. Pour comprendre tout cela, il suffit de connaître un peu la pauvre nature humaine. Mais ce qui me paraît plus difficile à concevoir, c'est qu'ils invoquent les Évangiles en leur faveur. Agir comme ils le font, c'est nier la lumière du soleil. Nous avons encore un moyen de nous rendre raison de leurs rêveries : c'est que pour eux la vérité et l'erreur c'est la même chose; pour eux il n'y a de vrai que les rêves et les illusions de leur cerveau : l'absurde et insensée critique qu'ils ont prise pour guide, vous explique tous ces mystères. Nous allons montrer que sur ce point capital ils ont encore fort mal deviné, fort mal conjecturé, et nous verrons ce que nous devons penser de leurs vaines imaginations et de leurs désirs coupables.

Afin de nous éclairer sur cette question capitale, ouvrons les livres les plus authentiques et les plus respectables de toute l'antiquité, ces livres qui ont été composés par des hommes dignes de notre confiance au plus haut degré, et conservés avec un soin infini par des milliers, et même par des millions de personnes souverainement amies de la vérité.

Je consulte d'abord S. Matthieu, qui se présente le premier, et dont M. Renan a fait un grand éloge ; je cherche dans cet évangéliste les textes qui se rapportent à ce point fondamental de la foi chrétienne. Dès la première page, je lis un passage qui réduit au néant les rêves de nos idéalistes; il n'est pas possible de parler plus clairement: « Voici qu'une vierge, « dit l'évangéliste, portera dans son sein et mettra au « monde un fils que l'on appellera *Emmanuel, ce qui veut « dire, Dieu avec nous* (1). » Remarquez que ce texte est

(1) S. Matth., ch. I, v. 23.

comme une pierre qui frappe trois coups à la fois : d'abord il est tiré d'Isaïe, c'était par conséquent une prédiction faite plusieurs siècles d'avance; ensuite il montre la virginité de Marie; et enfin il prouve que Jésus-Christ est Dieu et homme à la fois.

Quelques lignes plus loin S. Matthieu nous parle des Mages, qui viennent d'Orient pour adorer le nouveau roi des Juifs. Guidés par une étoile, ils arrivent à Bethléem, entrent dans l'étable, se prosternent, l'*adorent* et lui offrent pour présents de l'or, de la myrrhe et de l'encens (1). Or nous voyons dans les livres saints que ces sortes d'hommages sont toujours réservés à Dieu. Donc dans cet endroit l'évangéliste proclame hautement la divinité de Jésus-Christ.

Un jour le Sauveur demande à ses apôtres quelle opinion les hommes ont de lui, et Pierre, prenant la parole, lui dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Le Messie alors confirme cette pensée du prince des apôtres par ces paroles frappantes : « Tu es heureux, Simon fils de Jean, « parce que ce n'est pas la chair ou le sang qui t'a révélé « ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux (2). »

Mais quel est le sens de ces mots, *Fils de Dieu?* Evidemment S. Pierre veut dire que le Messie est fils de Dieu par nature; autrement cela serait absurde : car s'il était question d'une filiation par adoption comme la nôtre, il ne fallait pas de révélation pour la connaître; et de plus le Sauveur n'aurait pas attaché une si grande importance à cette connaissance.

Du reste, ceci est confirmé d'une manière qui n'est pas moins claire par les paroles qui suivent. D'abord le pouvoir qu'il promet à S. Pierre prouve également cette vérité, car il ajoute immédiatement : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je « bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront « pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des

(1) S. Matth., ch. II, v. 11. — (2) *Ibid.*, ch. XVI, v. 16.

« cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le « ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le « ciel.» Qui donc peut communiquer une semblable puissance, si ce n'est Dieu? Quelle est donc cette Eglise, que Jésus-Christ appelle ici *son Eglise*, et qui est si souvent désignée sous le nom d'Eglise de Dieu? En voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour démontrer par l'Evangile de S. Matthieu que le Messie est véritablement Dieu. Ce qu'il est utile de remarquer, c'est que Jésus-Christ par ces paroles proclame ici hautement lui-même sa divinité. Mais ce n'est là que le commencement de nos preuves.

Le Sauveur paraît devant les Scribes et les Pharisiens; le grand prêtre l'interroge solennellement; il lui dit : « Je t'adjure au nom du Dieu vivant de nous déclarer si tu es le Fils de Dieu.» Jésus-Christ lui répond : « Vous l'avez dit : cependant « je vous annonce que vous verrez le Fils de l'homme assis à « la droite de Dieu et venant sur les nuages du ciel (1).» Alors le grand prêtre déchire ses vêtements en disant : « Il a blasphémé; il est digne de mort. » Ce texte prouve que les Pharisiens ont compris ces paroles dans ce sens; d'ailleurs, il est impossible de les entendre d'une manière différente, et c'est là-dessus que les Juifs l'ont condamné. Il est donc évident que le Sauveur affirme ici solennellement sa divinité, et que S. Matthieu la proclame également, de sorte que nous avons trois témoignages à la fois : celui des Scribes, celui de S. Matthieu et celui de Jésus-Christ.

Voici plusieurs passages du même évangéliste, qui ne sont pas moins formels : « Celui qui me reconnaîtra devant « les hommes, je le reconnaîtrai devant mon Père qui est « dans les cieux, et celui qui me reniera devant les hommes, « je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux. Ce- « lui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas

(1) Ch. XXVI, v. 63.

« digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que « moi n'est pas digne de moi (1). » Comment Jésus-Christ peut-il demander que nous l'aimions plus que les personnes qui nous sont les plus chères, s'il n'est pas Dieu ? N'est-ce pas le même commandement que celui qui est promulgué par Moïse, lorsqu'il dit : « Tu aimeras le Seigneur ton « Dieu de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes « forces ? » Jamais les prophètes ne se sont appliqué de semblables paroles ; elles ne conviennent évidemment qu'à Dieu. De plus, quel est ce juge qui décide du sort éternel des hommes? D'après les livres saints cette puissance est réservée à Dieu : donc Jésus-Christ est Dieu.

Ailleurs le Sauveur parle en termes qui ne sont pas moins clairs. Il dit qu'il est plus grand que le temple. Quelle créature oserait s'exprimer de la sorte? Il n'y a que Dieu qui puisse être plus grand que le temple, qui est sanctifié par la présence de la divinité. Au même endroit il dit qu'il est le maître du sabbat (2) : ce qui n'appartient encore qu'à Dieu.

Le Sauveur, dans S. Matthieu, se proclame plusieurs fois l'égal de Dieu son Père : « Personne, dit-il, ne connaît le « Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce « n'est le Fils, et celui auquel le Fils a voulu le révéler. » Il ajoute immédiatement cette belle pensée : « Venez à moi, vous « tous qui êtes dans la peine et l'affliction, et je vous soula- « gerai (3). » C'est le Père, vous le voyez, qui fait connaître le Fils, et c'est le Fils qui fait connaître le Père ; les expressions sont les mêmes : elles indiquent donc qu'il y a égalité de personnes. Et qui donc a jamais prononcé des paroles semblables à celles que nous venons de citer? Qui donc peut guérir tous nos maux, si ce n'est Dieu ? A chaque page des livres de l'Ancien Testament, il est dit que Dieu seul est

(1) S. Matth., ch. x., v. 32 et 37. — (2) S. Matth., ch. XII, v. 6, 8.
(3) S. Matth., ch. XI. v., 27, 28.

notre appui, notre soutien, notre refuge; ici le Sauveur prend toutes ces qualités qui ne conviennent qu'à Dieu : par conséquent il proclame sa divinité.

S. Matthieu dit aussi qu'à la fin des temps le Fils de l'homme enverra ses anges (1), et qu'ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité; qu'ils les précipiteront dans un étang de feu où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Pesez les expressions : ces esprits célestes sont toujours appelés les anges de Dieu; il suit de là que Jésus-Christ est Dieu; autrement S. Matthieu n'aurait pas dit *ses* anges, mais *les anges du Seigneur*.

Voici d'autres passages qui confirment ce que nous venons de dire. Le Sauveur appelle au bonheur éternel ceux qui en sont dignes, et il parle en maître absolu : « Ce n'est « pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur ! qui entrera dans « le royaume des cieux, mais celui qui fera la volonté de mon « Père qui est dans les cieux. En ce jour-là, beaucoup me « diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en « votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons, et n'avons-« nous pas opéré beaucoup de prodiges en votre nom ? Alors « je leur répondrai : Je ne vous connais pas; éloignez-vous « de moi, vous qui avez commis l'iniquité (2). » Le Messie décide ici avec un pouvoir absolu du salut éternel des hommes, et cette puissance dans les livres saints est attribuée à Dieu seul : donc Jésus-Christ est Dieu.

Un jour on présente au Sauveur un paralytique étendu dans son lit : « Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Et « voilà que quelques-uns d'entre les Scribes dirent entre « eux : Cet homme blasphème ; et Jésus, connaissant leurs « pensées, dit : Pourquoi pensez-vous mal dans vos cœurs?

(1) S. Matth., ch. XIII., v. 41. — (2) *Ibid.*, ch. VII, v. 22.

« Qu'y a-t-il de plus facile de dire : Vos péchés vous sont « remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ; et afin que vous « sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de « remettre les péchés, il dit au paralytique : Prenez votre « lit et allez dans votre maison ; et il se leva et alla dans sa « maison (1). » Le Messie remet les péchés avec une autorité entière et en son propre nom : or une telle puissance n'appartient qu'à Dieu ; donc il prouve par là sa divinité.

Voici encore plusieurs autres textes qui ne peuvent s'appliquer qu'à Dieu. Le Sauveur donne à ses apôtres *le pouvoir* de chasser les démons et de guérir toutes les maladies ; il leur dit que ceux qui ne les recevront pas seront traités au jour du jugement avec *plus de sévérité* que les villes de Sodome et de Gomorrhe ; il leur recommande de ne pas se mettre en peine de préparer des réponses, lorsqu'ils seront traînés devant les tribunaux ; il leur promet de leur *inspirer* des paroles auxquelles leurs adversaires ne pourront répondre ; il leur affirme que tous les *cheveux* de leur tête sont comptés et que pas un seul ne périra, qu'un *verre d'eau froide* donné en son nom ne sera pas sans récompense (2). Il nous dit qu'il veut *la miséricorde* et non le sacrifice ; que les hommes lui rendront compte d'*une parole inutile*. S. Matthieu cite un passage où un prophète dit que les nations espéreront *en son nom* (3). Jésus-Christ apaise une tempête ; et alors ceux qui étaient dans la barque, l'adorent en disant : Vous êtes vraiment *le Fils de Dieu* (4). La Chananéenne se présente devant le Sauveur ; elle *l'adore* et lui demande la guérison de sa fille (5). Sur le Thabor, au moment de la transfiguration, une voix se fait entendre et prononce ces paroles du sein des nuages : « Celui-ci est *mon « Fils bien-aimé* en qui j'ai mis toutes mes complaisances,

(1) S. Matth., ch. IX, v. 5 — (2) *Ibid.*, ch. X, v. 1, 14, 19, 30, 42.
(3) *Ibid.*, ch. XII, v. 7, 21, 36. — (4) *Ibid.*, ch. XIV, v. 33.
(5) *Ibid.*, ch. XV, v. 25.

« écoutez-le (1). Ailleurs, de sa propre autorité, il rétablit le mariage dans son unité primitive.

Il dit à ses apôtres qu'ils seront assis sur douze trônes et qu'ils *jugeront* avec lui toutes les nations; il promet le *centuple* et la vie *éternelle* à celui qui quittera ses biens, son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses frères, ses sœurs, *en son nom* (2). Il déclare aux Pharisiens qu'il est *fils* et *Seigneur* de David (3). Il compare son dernier avénement à la foudre qui brille de l'orient à l'occident; il fait une majestueuse description du jour du jugement : nous voyons le Fils de l'homme venant avec une grande puissance; il envoie ses anges aux quatre coins du monde, depuis le haut des cieux jusqu'à leurs confins; et il ajoute cette pensée remarquable: « Le ciel et la terre passeront, mais *mes paroles ne passeront* « *pas* (4).» Jésus-Christ ressuscite comme il l'avait prédit; ses disciples *l'adorent;* il leur dit : « *Toute puissance* m'a été « donnée dans le ciel et sur la terre : allez, enseignez toutes « les nations, baptisez-les *au nom du Père et du Fils et du* « *Saint-Esprit;* et voilà que *je suis avec vous* jusqu'à la con- « sommation des siècles (5). »

Chacun de ces textes prouve la divinité de Jésus-Christ : car un Dieu seul a pu s'exprimer en ces termes; un Dieu seul a pu communiquer aux apôtres cette prodigieuse puissance; un Dieu seul peut savoir comment les hommes seront traités au jour du jugement général ; un Dieu seul peut compter tous les cheveux de notre tête, connaître toutes nos paroles et récompenser nos moindres actions. Celui en qui toutes les nations espèrent, d'après les livres saints, ne peut être que Dieu. Comment reçoit-il les adorations ? Comment peut-il faire tant de promesses à ses apôtres? Comment demande-t-il qu'on quitte son père, sa mère, ses enfants, son épouse,

(1) Matth., ch. XVII, v. 5. — (2) Ch. XIX, v. 28, 29. — (3) Ch. XXII, v. 45. — (4) Ch. XXIV, v. 35. — (5) Ch. XXVIII, v. 17, 18, 19 et 20.

pour lui, s'il n'est qu'une créature? Comment est-il en même temps le fils et le Seigneur de David? Comment ses paroles peuvent-elles demeurer éternellement? Comment expliquer ces expressions, *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit?* Elles indiquent une puissance égale entre les trois personnes divines. Comment peut-il être auprès de tant de millions de chrétiens répandus sur la surface du globe? Comment peut-il les inspirer, leur donner des paroles, vivre en eux, s'il n'est pas présent partout, s'il n'est pas Dieu? Voilà trente textes environ qui sont tirés de S. Matthieu et qui démontrent la divinité de Jésus-Christ; c'est dix fois plus qu'il n'en faut pour atteindre notre but. Nous allons maintenant sur le même sujet interroger rapidement les autres évangélistes.

Après S. Matthieu se présente S. Marc. Je trouve dans cet écrivain sacré moins de preuves de la vérité que nous voulons établir; pourtant il en dit beaucoup plus qu'il n'en faut pour porter dans les âmes la conviction la plus entière. Je me bornerai à tirer de cet auteur une douzaine de passages, et j'ajouterai quelques courtes considérations.

Voici les paroles de S. Marc : « Commencement de l'É-« vangile de Jésus-Christ, *Fils de Dieu;* il baptisera dans « *le Saint-Esprit;* une voix descend du ciel et dit : Tu es « mon *Fils bien-aimé;* j'ai mis en toi toutes mes complai-« sances... Il y avait dans la synagogue un homme possédé « d'un esprit immonde, et il s'écria : Qu'y a-t-il entre nous « et toi, Jésus de Nazareth? tu es venu pour nous perdre; « je sais que tu es le *saint de Dieu* (1). »

S. Marc, d'accord avec S. Matthieu, nous dit que le Messie a le pouvoir *de remettre les péchés.*(2) Les esprits immondes le proclament *Fils de Dieu* (3). Le Sauveur demande à ses apôtres qui ils pensent qu'il est. S. Pierre répond : « Vous

(1) S.Marc, ch.I, v. 1, 8, 11, 24. — (2) Ch. II, v. 10. — (3) Ch. III, v. 12.

êtes le *Christ* (1). Mais rappelez-vous que S. Marc a dit au premier verset que Jésus-Christ est Fils de Dieu. Ainsi le mot *Christ* renferme toujours l'idée de Fils de Dieu. Cela ressort clairement des Évangiles. Sur le Thabor une voix sort des nuages et prononce ces mots : C'est ici *mon Fils bien-aimé,* écoutez-le (2). Le Messie promet la vie éternelle à ceux qui quittent leur père, leur mère, leurs enfants, leurs biens *à cause de lui* (3). S. Marc appelle aussi le Sauveur fils et *Seigneur* de David (4). Le Fils de Dieu dit encore à ses apôtres qu'il leur *inspirera* des réponses pour confondre leurs ennemis; que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles *demeureront éternellement* (5). Le grand prêtre l'interroge et lui dit : Êtes-vous le Christ, Fils du Dieu saint? Jésus répond : *Je le suis*; et vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de la puissance de Dieu, venir sur les nues du ciel. Alors le grand prêtre déchire ses vêtements et dit : Qu'avons-nous besoin de témoins? il a blasphémé (6). Le Messie ressuscite; il apparaît à ses apôtres et leur dit: « Allez dans tout l'univers, prêchez l'Evangile; celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné. »

S. Marc proclame donc hautement et sans détour la divinité de Jésus-Christ : car les mots, *Fils de Dieu, mon Fils bien-aimé,* signifient qu'il est de la même nature que Dieu le Père; ce qui est confirmé jusqu'à la plus entière évidence par la manière dont le Sauveur s'explique devant les scribes, et par les paroles des Juifs eux-mêmes. Et de plus, qui donc peut envoyer l'Esprit-Saint? Qui donc peut inspirer les chrétiens sur toute la terre? Que voudraient dire ces mots : C'est ici mon Fils bien-aimé ? Ils n'ont pas de sens si Jésus-Christ n'est pas Dieu. S'il n'est fils de Dieu que comme nous, il est absurde et ridicule de faire venir du ciel une voix qui nous apprend ce que nous savons déjà. Comment ses paroles peu-

(1) Ch. VIII, v. 29. — (2) Ch. IX, v. 6. — (3) Ch. X, v. 29.
(4) Ch. XII, v. 36. — (5) Ch. XIII, v. 11, 31. — (6) Ch. XIV, v. 61.

vent-elles demeurer éternellement ? Comment peut-il venir des nuées du ciel pour juger les nations ? Comment donne-t-il aux apôtres le pouvoir de prêcher l'Evangile à tous les peuples, malgré les puissances de la terre ? Comment peut-il fixer si nettement les conditions du salut éternel, en disant que pour être sauvé il faut être baptisé et croire ? Tout cela n'appartient qu'à un Dieu ; jamais homme, jamais ange, jamais créature n'a parlé en ces termes : donc, d'après l'Evangile de S. Marc, Jésus-Christ est vraiment Dieu, dans toute la force du mot ; rien de plus clair, rien de mieux prouvé.

CHAPITRE IV.

Que nous disent de Jésus-Christ les évangélistes S. Luc et S. Jean ?

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents prouve surabondamment la divinité de Jésus-Christ. Nous allons continuer nos recherches, afin d'établir sur des bases inébranlables cette vérité fondamentale. Consultons S. Luc, qui vient après S. Marc. Ici les textes qui montrent que le Messie est véritablement Dieu dans toute la force du terme, sont encore fort nombreux. L'ange Gabriel apparaît à Marie et lui dit : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils que vous appellerez Jésus ; il sera grand et s'appellera le Fils du Très-Haut..... le Fils de Dieu (1). »

Le Sauveur reçoit le baptême ; alors l'Esprit-Saint se repose sur lui sous la forme d'une colombe, et une voix descendue du ciel fait entendre ces paroles : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances (2). » Jésus-Christ, dans S. Luc, se déclare aussi le maître du sabbat ; il s'attribue le pouvoir de remettre les péchés ; il promet

(1) Luc, ch. I, v. 31, 35. — (2) Ch. III, v. 22.

d'immenses récompenses à ceux qui souffriront à cause de lui (1). Il communique à ses apôtres le pouvoir de chasser les démons et de guérir les maladies. Nous trouvons aussi dans S. Luc ces paroles significatives de S. Pierre, et qui expriment évidemment la divinité de Jésus-Christ : « Vous êtes le Christ de Dieu. » Le Sauveur dit encore dans le même Evangile : « Celui qui perdra sa vie pour moi la retrouvera ; celui qui rougira de moi devant les hommes, le Fils de l'homme rougira de lui, lorsqu'il viendra dans sa majesté, dans celle du Père et des saints anges. » Nous trouvons aussi dans S. Luc ces paroles rapportées par S. Matthieu et S. Marc, à l'occasion de la transfiguration : « Une voix se fit entendre dans la nue et dit : C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le (2). » Le même évangéliste rapporte aussi ces paroles remarquables du Sauveur : « Tout m'a été confié par mon Père, et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. »

Jésus dit encore : « Ne craignez pas ceux qui peuvent vous enlever la vie du corps, mais qui n'ont plus ensuite aucun pouvoir sur vous ; mais craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans les enfers. Ne craignez rien, tous les cheveux de votre tête sont comptés ; celui qui me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai devant les anges, et celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant les anges (3). Celui qui vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses enfants et son âme, ne peut être mon disciple ; celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple (4). » Nous lisons aussi dans S. Luc que le Sauveur se déclare en même temps le fils et le Seigneur de David. Il promet à ses

(1) Ch. VI, v. 5, 22, 23. — (2) Ch. IX, v. 20, 24, 35; ch. X, v. 22.
(3) Ch. XII, v. 7, 9. — (4) Ch. XIV, v. 5, 26, 33.

disciples répandus sur toute la terre, jusqu'à la fin des siècles, de leur donner une éloquence et des paroles pour confondre leurs adversaires (1). Il dit encore à ses apôtres : « Lorsque je vous ai envoyés sans argent et sans provisions, vous a-t-il manqué quelque chose ? » Ils lui répondirent : « Rien ne nous a manqué. » Le même auteur rapporte aussi cette circonstance où Jésus-Christ paraît devant les anciens, les princes des prêtres et les scribes ; il leur déclare que désormais il sera assis à la droite de Dieu ; alors ils lui adressent cette question : « Vous êtes donc le Fils de Dieu ? — Vous l'avez dit, je le suis ; » et ils s'écrient : « Qu'avons-nous encore besoin de témoignage (2) ? » Le Sauveur, avant d'expirer sur la croix, promet le ciel au bon larron. Et après la résurrection, il apparaît à ses disciples et leur donne l'intelligence des saintes Ecritures ; il leur ordonne de prêcher à toutes les nations la pénitence et la rémission des péchés en son nom ; il ressuscite et s'élève au ciel par sa propre puissance, et les disciples l'adorent (3).

Parmi ces textes, il en est plusieurs qui expriment hautement et nettement la divinité de Jésus-Christ. Peut-il y avoir quelque chose de plus clair et de plus positif que la réponse du Messie aux scribes, lorsqu'ils lui demandent s'il est le Fils de Dieu ? Contester la signification de ces paroles, n'est-ce pas nier la lumière du jour ? Jésus-Christ se proclame évidemment ici Fils de Dieu par nature, et les Juifs eux-mêmes le comprennent dans ce sens. Quelle est la signification de cette qualité de Fils de Dieu que S. Luc donne au Sauveur ? Les expressions et les circonstances, tout montre que, dans la pensée de l'écrivain sacré, Jésus-Christ est véritablement Dieu. Il serait absurde de vouloir expliquer ces textes d'une autre manière. S'il n'était pas Dieu, aurait-il pu

(1) Ch. xx, v. 42 ; xxi, v. 14. — (2) Ch. xxii, v. 35, 71.
(3) Ch. xxiii, v. 43 ; xxiv, v. 45, 47, 51, 52.

promettre le bonheur éternel à ceux qui souffrent à cause de lui? pourrait-il demander que nous l'aimions plus que nos parents et plus que nous-mêmes? Aurait-il pu dire que tous les cheveux de notre tête sont comptés et qu'il sera sans cesse auprès de nous pour nous inspirer des paroles qui confondront nos ennemis? Aurait-il pu dire que lui seul connaît le Père, comme le Père connaît le Fils? Aurait-il pu donner à ses apôtres l'intelligence des livres saints? Aurait-il pu leur permettre de l'adorer et leur donner le pouvoir d'annoncer l'Evangile dans tout l'univers? S'il n'était pas Dieu, aurait-il pu se ressusciter lui-même et opérer tant de merveilles qui ne peuvent être attribuées qu'à Dieu?

Vous voyez que les trois premiers évangélistes sont clairs, précis, formels, sur cette grande question de la divinité de Jésus-Christ. Pour ce qui est de S. Jean, il est plus positif encore sur ce point. Mais ce qu'il faut remarquer, et ce qui démontre que les pensées de S. Jean sont les mêmes pour le fond que celles des autres évangélistes, c'est que la plupart des expressions dont il se sert sont les mêmes. Ainsi nous lisons dans son Evangile que S. Jean-Baptiste déclare qu'il a vu l'Esprit-Saint descendant du ciel sur le Messie sous la forme d'une colombe; et il ajoute: « Je l'ai vu, et j'affirme que c'est là le Fils de Dieu. » Un peu plus loin, le Sauveur révèle à Nathanaël les choses les plus secrètes, et celui-ci s'écrie: « Vous êtes le roi d'Israël (1). » S. Jean dit encore que Dieu a aimé le monde jusqu'à sacrifier son Fils unique; qu'il a envoyé son Fils unique pour le salut des hommes. A chaque page de son Evangile, S. Jean parle du Père; il parle du Fils; il parle du Saint-Esprit. Le Sauveur annonce à ses apôtres qu'il leur enverra le Consolateur, qui leur apprendra toute vérité (2); cet Esprit-Saint doit leur rappeler tous les enseignements qui leur ont été donnés, il doit demeurer avec eux

(1) Ch. I, v. 34, 49. — (2) Ch. XVI, v. 13.

éternellement, il doit leur inspirer les réponses par lesquelles ils triompheront de leurs ennemis, il doit habiter toujours en eux et les animer de son souffle : or Dieu seul peut faire des choses pareilles. Nous voyons dans les quatre Evangiles le Père qui est tout-puissant, le Fils égal à son Père par nature, mais inférieur comme homme ; nous voyons l'Esprit-Saint égal au Père et au Fils, et coopérant avec une efficacité divine à l'œuvre admirable de la rédemption des hommes. Ce qui contribue ici puissamment à montrer l'égalité des personnes divines, c'est que chacune agit avec une puissance qui ne convient qu'à Dieu. Le Père envoie le Fils, le Fils opère cette œuvre admirable et vraiment sublime, l'Esprit-Saint sanctifie et donne l'abondance des grâces. Chacune des personnes exerce une action égale dans cette sublime rénovation de la nature humaine, rénovation plus admirable que la création de tous ces mondes qui se jouent dans l'immensité. Nous voyons donc que S. Jean enseigne absolument la même doctrine que les autres évangélistes. Car les expressions dont il se sert sont généralement les mêmes ; ces mots : le Père, le Fils et le Saint-Esprit reviennent souvent; il emploie plus de cent fois le mot *Jésus;* le terme *Fils de Dieu* reparaît aussi à chaque instant ; les expressions *le Christ, le Fils de l'homme,* se retrouvent également assez souvent. Mais ce qui caractérise cet écrivain sacré, c'est qu'il s'est montré spécialement le défenseur de la divinité de Jésus-Christ ; la raison en est fort simple et fort naturelle : car à son époque beaucoup d'hérétiques attaquaient ce dogme et celui de l'Incarnation. Voilà ce qui explique comment S. Jean insiste avec une force particulière sur ces points importants. De là viennent ces paroles magnifiques par lesquelles il entre en matière : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été « créé, n'a été fait sans lui, et le Verbe s'est fait chair, et

« il a habité parmi nous (1). » Voici un certain nombre de textes tirés de cet évangéliste qui établissent clairement que Jésus-Christ est véritablement Dieu. S. Jean-Baptiste parle en ces termes : « Celui qui m'a envoyé baptiser m'a dit : « Celui sur qui vous verrez l'Esprit-Saint descendre et sur « lequel il se reposera, c'est celui-là qui baptise dans le Saint-« Esprit ; je l'ai vu, et je certifie que c'est là le Fils de Dieu. » Quelques lignes plus loin nous lisons ce qui suit : « Jésus vit Nathanaël venir vers lui et dit de lui : Voilà un véritable Israélite en qui il n'y a pas d'artifice. Nathanaël répond : Comment me connaissez-vous? Jésus lui dit : Je vous ai vu avant que Philippe ne vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier. Nathanaël reprend et lui dit : Maître, vous êtes le Fils de Dieu. Jésus répond et lui dit : Parce que je vous ai dit : Je vous ai vu sous le figuier, vous croyez ; vous verrez quelque chose de plus grand. Et il ajouta : En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » S. Jean pouvait-il déclarer plus clairement, plus positivement, la divinité de Jésus-Christ? Celui qu'il appelle ici Fils de Dieu, il l'a désigné il n'y a qu'un instant par ce mot : le Verbe, et il vient d'affirmer que le Verbe est Dieu, que tout a été fait par lui, et que rien de ce qui a été créé n'a été fait sans lui ; est-ce clair comme le jour? Et de plus, lorsque le Sauveur dit : Parce que je vous ai dit : Je vous ai vu sous le figuier, vous croyez ; vous verrez quelque chose de plus grand : quel est le sens des éloges que Jésus-Christ donne ici à Nathanaël? Il le loue de ce qu'il croit que Jésus est le Christ Fils de Dieu par nature. Donc il proclame lui-même nettement sa divinité. A chaque page des quatre Evangiles, nos incrédules se trouvent ainsi pressés, acculés, écrasés au pied du mur; ils ont beau se débattre, ils ont beau crier, il n'est pas possible qu'ils trou-

(1) Jean, ch. I, v. 34.

vent une petite issue pour s'échapper. Ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes : pourquoi bâtissent-ils en l'air? pourquoi prétendent-ils appuyer sur les Evangiles leurs vaines théories?

Une foule d'autres passages de S. Jean démontrent cette même vérité. Celui qui croit en lui, dit-il, n'est pas jugé; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils de Dieu; le Père aime le Fils et a remis toutes choses entre ses mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; et celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie; mais la colère de Dieu demeure sur lui (1). Ailleurs S. Jean dit : « C'est pour cela que les Juifs cherchaient de « plus en plus à le faire mourir, non-seulement parce « qu'il violait le sabbat, mais aussi parce qu'il appelait Dieu « son Père, se faisant égal à Dieu. Mais Jésus répondit et « leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis, le Fils ne peut « rien faire de lui-même ; il ne fait que ce qu'il voit faire à « son Père ; car tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi, « parce que le Père aime le Fils et qu'il lui communique « toutes les choses qu'il fait lui-même, et qu'il lui en com- « muniquera de plus grandes que ne sont celles-ci, de sorte « que vous serez dans l'étonnement : car comme le Père « ressuscite les morts et leur donne la vie, de même le Fils « donne la vie à qui il veut. Aussi le Père ne juge personne; « mais il a donné au Fils le pouvoir de tout juger, afin que « tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui « qui n'honore point le Fils n'honore point le Père qui l'a « envoyé. En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui écoute « ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie « éternelle.... En vérité, en vérité je vous le dis, le temps « vient et il est déjà venu, où les morts entendront la voix « du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue recouvre-

(1) Jean, ch. III, v. 18, 35.

« ront la vie. Car comme le Père a la vie en lui-même, de « même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même : il « lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de « l'homme. Que cela ne vous surprenne point : car le temps « vient où ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix « du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes actions « ressusciteront pour vivre, au lieu que ceux qui en auront « fait de mauvaises ressusciteront pour être condamnés (1). » Est-il besoin de commenter ces paroles? ne sont-elles pas assez claires? Le Fils de Dieu, le Fils de l'homme est ici égal à son Père ; c'est la même puissance ; c'est la même autorité : par conséquent, Jésus-Christ est Dieu et homme à la fois.

Or, nous trouvons dans S. Jean cent textes semblables ; nous allons vous en faire connaître quelques-uns. Il dit : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient vers moi n'aura plus faim ; celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. Celui croit en moi a la vie éternelle ; je suis le pain descendant du ciel ; celui qui mangera de ce pain ne mourra pas : il vivra éternellement, et je le ressusciterai au dernier jour. S. Pierre lui dit : Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle : nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu (2). »

Au dernier jour de la fête, qui en était le grand jour, Jésus paraît et dit à haute voix : Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive ; celui qui croit en moi, des eaux vives couleront de son sein, comme dit l'Ecriture ; il voulait parler de l'Esprit-Saint que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui (3). Celui qui me suit, dit le Sauveur, ne marche point dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de la vie. Les Juifs lui dirent : Qui êtes-vous donc? Jésus leur répondit : « Moi qui vous parle, je suis le principe. Ils ne comprirent

(1) Ch. v, v. 18 à 29. — (2) Ch. vi, v. 35, 47, 50, 55, 70.
(3) Ch. vii, v. 37, 38 ; ch. viii, v. 12, 19, 25, 27, 46, 57.

« pas qu'il appelait Dieu son Père. Qui de vous m'accusera « de péché? En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui garde « ma parole ne mourra jamais. Abraham, votre père, a désiré « ardemment voir mon jour; il l'a vu, et il en a tressailli de « joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cin- « quante ans, et vous avez vu Abraham? Jésus leur ré- « pondit : En vérité, en vérité je vous le dis : J'étais avant « qu'Abraham fût. Alors les Juifs prirent des pierres pour le « lapider ; mais Jésus se cacha et sortit du temple (1). »

Jésus-Christ rend la vue à un aveugle de naissance; ce fait public embarrasse singulièrement les Scribes et les Pharisiens ; ils examinent avec un soin infini les circonstances de cette guérison, ils interrogent cet aveugle, ils font mille questions à ses parents, et sont forcés d'admettre ce miracle ; c'est en vain qu'ils cherchent mille détours pour l'obscurcir. Ils poussent la haine et l'aveuglement jusqu'à persécuter celui qui avait reçu ce bienfait, comme si sa présence était la condamnation de leur incrédulité. Cependant le Sauveur le rencontre quelque temps après, et il lui dit : « Croyez-vous au Fils de Dieu? Celui-ci répond : Quel est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus lui dit : Vous le voyez, c'est celui qui vous parle. Et il lui dit : Je crois, Seigneur, et, se prosternant, il l'adora. »

Ailleurs le Sauveur dit : « Comme mon Père me connaît, « de même je connais mon Père... Je donne ma vie de moi- « même. J'ai le pouvoir de la donner et celui de la reprendre. « Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me « suivent, et je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront « point pour toujours, et personne ne les arrachera de ma « main. Ce que mon Père m'a donné est au-dessus de toutes « choses, et personne ne peut rien arracher d'entre les mains

(1) Ch. VIII, v. 25, 47, 56, 58, 59.

« de mon Père ; mon Père et moi nous sommes une même « chose. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. « Jésus leur répondit : J'ai fait beaucoup de bonnes actions « par la puissance de mon Père ; pour laquelle de ces bonnes « actions me lapidez-vous ? Les Juifs lui dirent : Ce n'est point « pour une bonne action que nous vous lapidons ; mais c'est « parce que vous blasphémez, et parce qu'étant homme, vous « vous faites passer pour Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il « pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si « la loi appelle dieux ceux à qui s'adresse la parole de Dieu, « et si l'Ecriture ne peut être démentie, comment me dites-« vous que j'ai blasphémé parce que j'ai dit : Je suis le Fils de « Dieu, moi qui ai été sanctifié et envoyé dans le monde par « le Père ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me « croyez pas ; mais si je les fais et si vous ne voulez pas me « croire sur parole, croyez à mes œuvres, afin que vous con-« naissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et que « je suis en lui. Là-dessus ils cherchèrent à l'arrêter ; mais il « s'échappa de leurs mains (1). » Voilà encore, j'espère, quelque chose de clair. Le Messie peut-il affirmer plus nettement sa divinité ? Les Juifs le comprennent si bien qu'ils veulent le lapider. Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il devait les éclairer et les désabuser ; mais, bien loin de là, il insiste sur cette pensée, et S. Jean lui-même l'entend de cette manière. Ces réflexions peuvent s'appliquer à une foule d'autres passages des quatre Evangiles. Comment après cela nos rationalistes osent-ils dire que les Evangiles n'enseignent pas clairement la divinité de Jésus-Christ, et que le Sauveur n'a pas affirmé qu'il est Dieu ? Evidemment, ils ont l'esprit ou les yeux malades ; ils sont plus aveugles que l'aveugle de Jéricho !

Citons encore quelques textes. Jésus dit : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand même il

(1) Ch. x, v. 15, 18, 28, 30 à 38.

serait mort, vivra, et celui qui vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Le croyez-vous? Marthe lui répond : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde (1). » En ce moment le Sauveur ressuscite Lazare avec une autorité et une puissance qui sont une preuve éclatante de sa divinité. « Celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé (2). Je suis la voie, la vérité et la vie. Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père.... Alors Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et nous serons satisfaits. Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ! Philippe, celui qui *me voit, voit mon Père*. Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi ?.... Mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais... Celui qui m'aime gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous ferons notre demeure en lui (3). Tout ce que possède mon Père est à moi (4); tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi... Glorifiez-moi, mon Père, en vous-même de cette gloire que j'ai possédée en vous, avant que le monde fût créé.. afin que mes disciples voient la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. »

Jésus-Christ après la résurrection apparaît à ses apôtres ; il souffle sur eux en disant : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. »

Ces divers textes tirés de S. Jean n'ont pas besoin de commentaire; ils parlent assez clairement par eux-mêmes ; nous pouvons maintenant conclure que les quatre évangélistes sont entièrement d'accord sur la grande question de la divinité de Jésus-Christ.

(1) Ch. XI, v. 25, 26, 27. — (2) Ch. XII, v. 45. — (3) Ch. XIV, v. 6, 10, 23. — (4) Ch. XVI, v. 15.

CHAPITRE V.

Comment S. Paul s'exprime-t-il sur Jésus-Christ?

Ne croyez pas que nous soyons au bout de nos preuves ; nous en avons une foule d'autres. Vous allez voir et comprendre sur quel roc inébranlable et immobile est appuyée la croyance des chrétiens. Supposons que les Évangiles n'existent pas, ou qu'ils se taisent sur ce point fondamental. Voici un témoignage qui devrait suffire pour porter la conviction dans tous les esprits. C'est celui de S. Paul : ce grand apôtre, cet homme si admirable sous tous les rapports, parle de ce dogme d'une manière si claire, si positive, que sa seule autorité fait rentrer dans le néant les vaines affirmations des rationalistes et des incrédules.

Remarquons d'abord que S. Paul, après sa conversion, se met à prêcher l'Évangile ; mais quelle doctrine enseigne-t-il ? Il annonce dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu ; voilà ce que nous lisons dans les Actes des apôtres, voilà quel était le fond, la substance, le résumé de sa prédication : *Jésus Fils de Dieu* (1).

Un fait qui est rapporté dans le même ouvrage, peut nous aider à comprendre combien était parfaite l'uniformité de l'enseignement des apôtres. Les Juifs voulaient soumettre aux observances légales les Gentils qui embrassaient la nouvelle religion. Des contestations s'élèvent sur ce point dans la ville d'Antioche. S. Paul et S. Barnabé sont envoyés à Jérusalem pour consulter les apôtres et les anciens. A cette occasion, S. Pierre et S. Jacques prennent la parole, et il est décidé qu'on n'imposera pas aux nouveaux convertis le joug de la loi mosaïque (2). Voici comment on peut raisonner à

(1) Act., ch. IX, v. 20, 22. — (2) Ch. XV, v. 19, 28.

ce sujet : Puisque les apôtres ne font rien que d'un commun accord, même lorsqu'il s'agit de choses qui ne paraissent pas avoir une importance capitale, lorsqu'il n'est question que de quelques observances légales, à plus forte raison ont-ils dû s'entendre et être uniformes sur un point essentiel et fondamental comme celui de la divinité de Jésus-Christ. Aussi voyons-nous que tous s'expriment là-dessus en termes nets, clairs et positifs. S. Paul, après sa conversion, resta longtemps à Damas avec les disciples de Jésus-Christ ; il alla ensuite à Jérusalem, où il demeura quelque temps ; il habita aussi Antioche pendant une année ; de plus il eut longtemps pour compagnon S. Barnabé, apôtre ; il vécut plusieurs années au milieu des Eglises fondées par les apôtres et par les autres disciples du Sauveur. Du reste, S. Pierre lui-même fait l'éloge de la doctrine de S. Paul. L'enseignement de S. Paul était donc le même que celui des autres apôtres. Or, il est fort précis sur la divinité de Jésus-Christ ; nous allons le voir. Dans son Epître aux Colossiens, il dit que c'est « en lui que « toutes choses ont été faites, celles du ciel et celles de la « terre, les visibles et les invisibles, les Trônes, les Puis- « sances, les Dominations ; tout a été créé par lui et en lui ; il « est lui-même avant tout, et toutes choses subsistent en lui ; « il est pareillement le chef du corps de l'Église, lui qui est « le principe et le premier-né d'entre les morts, afin que « parmi tous il tienne le premier rang ; parce que le Père a « pris plaisir à mettre en lui la plénitude de toutes choses et à « se réconcilier tout par lui, rétablissant la paix, soit sur la « terre, soit dans le ciel, par le sang qu'il a versé sur la « croix (1). » Je crois qu'il n'est pas possible de trouver des paroles plus précises pour démontrer la divinité de Jésus-Christ.

En voici d'autres qui ne sont pas moins convaincantes : le même apôtre, dans son Epître aux Hébreux, dit : « Dieu, qui

(1) Col., ch. I, v. 16, 17, 18, 20.

« autrefois parlait à nos pères par les prophètes.... nous a « enfin parlé par son Fils, qu'il a constitué héritier de toutes « choses, par qui même il a fait les siècles (c'est-à-dire tout); « lequel étant la splendeur de la gloire, et l'image de la subs- « tance du Père, et soutenant tout par sa parole toute-puis- « sante, après avoir effacé les péchés, est assis au plus haut « des cieux, à la droite de sa majesté; et il surpasse autant « les anges en dignité que le nom qu'il a eu en partage « l'emporte sur celui qu'ils portent. Car à qui des anges a-t-il « dit : Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui? « Il dit encore : Je serai son Père, et il sera mon Fils; et lors- « qu'une seconde fois il fait entrer dans le monde son Fils « premier-né, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent... « Pour ce qui est de son Fils, il lui dit : Votre trône, ô Dieu, « subsistera dans tous les siècles des siècles... Il lui dit de « plus : C'est vous, Seigneur, qui au commencement du « monde avez affermi la terre sur ses fondements, et les « cieux sont l'ouvrage de vos mains... A qui des anges a-t-il « jamais dit : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de « vos ennemis je vous fasse un marchepied (1)? » Voici encore un texte qui n'est pas moins formel : Entrez dans les mêmes sentiments qu'a eus Jésus-Christ, lui qui, étant l'image de Dieu, n'a pas cru que *ce fût pour lui une usurpation* de se faire *égal à Dieu*... Cependant il s'est abaissé lui-même jusqu'à mourir et à mourir sur la croix. C'est pour cela que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers fléchisse le genou (2). S. Paul dit aussi :

« Le Christ descend des Israélites selon la chair, lui qui est « Dieu béni pendant tous les siècles (3). Nous comparaîtrons « tous devant le tribunal de Jésus-Christ (4). Il doit juger les

(1) Hébr., ch. I. — (2) Phil., ch. II, v. 6, 10. — (3) Rom., ch. IX, v. 5.
(4) *Ibid.*, ch. XIV, v. 10.

« vivants et les morts, lorsqu'il viendra dans son royaume (1).
« En lui habite corporellement la plénitude de la divinité (2).

Les passages que nous venons de citer, et qui sont extraits à la lettre de S. Paul, prouvent jusqu'à la plus entière évidence que cet apôtre a constamment enseigné la divinité de Jésus-Christ. Je ne m'arrêterai pas à les faire ressortir ; ce serait un travail inutile : ils parlent assez éloquemment par eux-mêmes. J'ajouterai seulement quelques autres textes, qui pourront servir à démontrer de plus en plus cette vérité.

S. Paul s'appelle souvent le serviteur de Jésus-Christ (3); mais par ce mot il entend évidemment cette soumission absolue qui n'est due qu'à Dieu. Tel est le sens de cette expression dans les livres saints, et tel est aussi le sens que lui donne S. Paul. Nous voyons aussi que cet apôtre emploie sans cesse l'expression *Fils de Dieu;* mais que veut-il dire par là ? il est encore clair qu'il entend que Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature ; s'il n'en était pas ainsi, ses paroles seraient absurdes. Souvent aussi il place le nom du Sauveur à côté de celui de Dieu, et les associe inséparablement. Il dit dans son Épître aux Romains : Que la grâce vous soit accordée par Dieu et par Notre-Seigneur Jésus-Christ (4). S. Paul, comme les évangélistes, parle souvent du Père, du Fils et du Saint-Esprit, attribuant à chacune des personnes divines une puissance qui ne peut appartenir qu'à Dieu ; il suit de là que chacune des personnes est véritablement Dieu (5). Lorsqu'il parle de la grâce, il dit indistinctement : la grâce de Dieu ou la grâce de Jésus-Christ (6) ; il appelle Jésus-Christ la vertu et la sagesse de Dieu (7) ; il n'y a qu'un seul Dieu, le Père de qui viennent toutes choses : et

(1) II Tim., ch. IV, v. 1. — (2) Col., ch. II, v. 9. — (3) Phil., ch. I, v. 1. — Rom., ch. I, v. 1. — (4) *Ibid.*, v. 7. — (5) *Ibid.*, ch. V. — (6) Rom., ch. XVI, v. 20, 24. — (7) Cor., ch. I, v. 24.

il n'y a qu'un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui sont toutes choses, et c'est par lui seul que nous sommes (1). Comme tous les hommes sont morts par Adam, de même tous ont la vie par Jésus-Christ (2). Que celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ soit maudit (3). S. Paul parle des richesses infinies qui sont cachées en Jésus-Christ; il l'appelle la pierre angulaire. Il dit aussi : Gloire à Jésus-Christ dans tous les siècles (4). Ainsi donc S. Paul est entièrement d'accord avec les évangélistes sur la grande question de la divinité du Messie.

Nous aurions pu démontrer également cette même vérité par les Actes des apôtres, par les Épîtres de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques, de S. Jude et par l'Apocalypse ; là encore nous aurions trouvé une foule de textes qui montrent que Jésus-Christ est véritablement Dieu par nature ; nous aurions pu ajouter le témoignage d'une foule d'auteurs des quatre premiers siècles, organes incorruptibles de la tradition ; mais nous pensons en avoir dit assez pour porter la conviction la plus entière dans les esprits qui cherchent sincèrement la lumière. Nous allons passer à des preuves d'un autre genre.

CHAPITRE VI.

Que nous dit l'histoire sur Jésus-Christ?

Dans ce chapitre nous considérerons les faits qui sont contenus dans la Bible sous un point de vue purement historique; il est évident que les événements rapportés dans les livres saints, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, appartiennent à l'histoire comme ceux qui nous apprennent ce qui s'est passé dans la Grèce, dans

(1) I Cor., ch. VIII, v. 6. — (2) *Ibid.*, ch. XV, v. 22.
(3) *Ibid.*, ch. XVI, v. 22. — (4) Hebr., ch. XIII, v. 21.

l'empire romain et chez les peuples anciens ou modernes.

Nous avons vu que les prophéties sont inattaquables. Nous savons que les faits de l'Évangile sont appuyés sur des preuves cent fois, mille fois plus certaines, plus nombreuses que les événements dont personne ne doute, et qui sont les plus incontestables. Nous savons qu'ils ont été examinés, approfondis et admis par les hommes les plus éclairés qu'il y ait jamais eu dans le monde, et nous avons remarqué que les autorités qu'on invoque contre nous sont nulles, sans aucune valeur et quelquefois méprisables, et que les nôtres sont imposantes, respectables au suprême degré, capables d'entraîner la conviction la plus entière ; nous avons vu que l'esprit de parti et de système, les passions, l'ignorance du sujet, ou d'autres causes semblables, expliquent l'étrange obstination de nos adversaires. Dans un chapitre spécial, nous avons considéré les prophéties en elles mêmes et sous un point de vue général; mais nous pensons qu'il sera bon de les examiner rapidement en tant qu'elles ont rapport à la divinité de Jésus-Christ.

Rappelons-nous que les prophéties sont tellement claires, précises, nombreuses, qu'il n'y a pas de fait historique qui soit aussi bien prouvé. Considérez nos autorités, et vous verrez qu'elles sont véritablement d'une force entraînante, irrésistible. Pourquoi croyons-nous les faits de l'histoire des Grecs, des Romains, les faits du règne de Charlemagne, de S. Louis? c'est qu'ils sont rapportés par quelques historiens. Mais pour ce qui concerne les prophéties et les miracles, nous avons des milliers de témoins ; nous avons des populations entières, de grandes nations, des hommes d'une science profonde et d'une vertu éclatante ; nous avons les aveux de nos adversaires eux-mêmes. Il n'y a pas dans toute l'histoire de fait qui soit revêtu de semblables témoignages. La différence ici est immense, presque infinie ; il suffit d'ouvrir les yeux pour l'apercevoir. Jetons donc un

coup d'œil rapide sur les prophéties considérées comme étant intimement liées à la divinité de Jésus-Christ. Quelques mots là-dessus ne seront pas inutiles. Lisez les prophètes, et vous verrez bientôt qu'ils parlent du Messie, comme d'un Dieu. Les noms qu'ils lui donnent, la grandeur, la puissance et la majesté qui doivent l'environner, ses qualités toutes divines, ses vertus surhumaines, sa gloire qui devait éclipser toutes les gloires, son caractère, son génie, qui devait le faire briller au milieu de toutes les nations et des plus grands hommes comme l'astre du jour brille dans la nature ; son influence prodigieuse, qui devait être infiniment supérieure à toutes les influences exercées par tous les grands génies ; son rôle aussi élevé au-dessus de tous les rôles que le ciel est élevé au-dessus de la terre, tout prouve sa divinité.

Le Messie nous est représenté par les prophètes comme un être tout-puissant qui, sans efforts, par sa présence, par sa parole simple et efficace, régénère les peuples. Il devait paraître dans le monde comme la lumière du soleil qui s'élance dans l'immensité, et donne la vie à toutes les créatures; il devait opérer d'innombrables merveilles avec la facilité d'un enfant qui se joue sur le rivage de la mer, et tient dans la main quelques coquillages. Placez à côté de ce tableau tous les plus grands esprits, tous les philosophes, et voyez leur impuissance, leur stérilité, leur nullité pour arracher les peuples aux maux qui les accablaient.

Des expressions fort claires des prophètes nous apprennent que le Messie est véritablement Dieu. Je ne puis pas épuiser ce sujet ; il faudrait un livre spécial. Je me bornerai à citer quelques textes. Nous avons déjà vu qu'Isaïe l'appelle Emmanuel, Dieu avec nous (1). Le même prophète dit encore : Un jour viendra que mon peuple connaîtra

(1) Isaïe, ch. VII, 14.

mon nom, parce qu'alors je dirai : Moi qui vous parlais, me voici présent (1).

Un autre a dit : Qui est monté au ciel pour y apprendre la sagesse? celui qui sait tout la connaît; c'est lui qui a trouvé la voie de la vérité et qui l'a donnée sur le mont Horeb... à Israël, son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes (2).

En ce temps-là, dit Jérémie, je ferai sortir de David un germe de justice, et voici le nom qu'ils lui donneront : le Seigneur (Jehovah) qui est notre juste (3). Nous lisons dans Isaïe d'autres paroles qui ne sont pas moins décisives. Ce prophète dit : Un enfant nous est né; la principauté est sur ses épaules, son nom sera l'*Admirable,* le Conseiller, *Dieu puissant*, *le Père de l'éternité, le Prince de la paix* (4). Son empire s'étendra au loin; la paix qu'il établira sur le trône de David n'aura plus de fin. Il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais, et toutes les nations viendront lui offrir leurs prières et l'adorer.

Un autre prophète l'appelle l'agneau dominateur de la terre, le Seigneur des seigneurs; il ajoute que sa naissance remonte au commencement, aux jours de l'éternité (5); il dit que sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde.

Pesez toutes ces expressions, méditez ces pensées, et vous serez forcés de convenir que toutes ces choses ne peuvent se dire que d'un Dieu. Ce mot redoutable *Jéhovah,* qui est souvent employé dans la Bible pour désigner le Messie, ce mot que les Juifs n'osaient même pas prononcer, et qui ne pouvait s'appliquer qu'au Dieu tout-puissant, au Dieu trois fois saint ; ces mots, *l'Admirable, le Prince de la paix, le Dieu éternel, le Père de l'éternité*, sa naissance qui n'a pas

(1) Isaïe, ch. LII, v. 6. — (2) Baruch, III, 38. — (3) Jérémie, XXIII, 5, 6. — (4) Isaïe, IX, 6. — (5) Michée, V, 2.

de commencement et qui date des jours de l'éternité ; tous les peuples qui viennent lui offrir leurs prières, cette grandeur qui envahit l'univers tout entier, cette domination qui absorbe tout et qui doit durer toujours : ces paroles et mille autres dont les Livres saints sont remplis, ne peuvent évidemment s'appliquer à une créature ; elles prouvent clairement la divinité de Jésus-Christ.

Isaïe nous le représente renouvelant la face de la terre ; il ne jugera pas selon les apparences, il prendra la défense des pauvres, il frappera la terre du souffle de sa bouche, et il tuera l'impie avec les paroles qui tomberont de ses lèvres. Sous son empire, le loup habitera avec l'agneau, le léopard avec le chevreau ; la génisse, la brebis et le lion vivront ensemble, et un enfant pourra les conduire. L'enfant à la mamelle jouera près de la caverne de l'aspic, et l'enfant qui vient d'être sevré mettra la main impunément dans la demeure du serpent... Par lui la terre sera remplie de la science du Seigneur, comme les eaux d'une mer qui déborde. Le rejeton de Jessé deviendra le signe autour duquel se réuniront tous les peuples ; toutes les nations l'invoqueront, et son tombeau sera glorieux (1) ; il sera la justice.

Ces images, ces figures expriment fort bien les effets surhumains, sublimes, uniques et divins que le christianisme a produits sur toute la terre, lorsqu'il a rendu doux, humbles, charitables, compatissants, chastes, généreux, dévoués, des hommes autrefois durs, cruels, féroces, avares, voluptueux; lorsqu'il arracha de leurs cœurs tous les vices pour y faire germer toutes les vertus ; et vous voudriez que cette gloire fût réservée à une créature, à un homme ? cela doit paraître tout à fait impossible ; il y a là une grandeur et une puissance qui ne peuvent raisonnablement être attribuées qu'à Dieu ; c'est une véritable création, plus belle et plus glo-

(1) Isaïe, XI.

rieuse que celle des mondes innombrables qui se jouent dans les espaces infinis.

Ce qui peut contribuer à confirmer ce que nous avons dit, c'est que les rabbins les plus instruits, ceux qui ont fait sur la Bible les études les plus profondes, conviennent que, d'après les prophètes, le Messie est le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu, qu'il est Dieu par nature, et Daniel ne le dit-il pas positivement, lorsqu'il l'appelle le Saint des saints (1)?

Le Messie est souvent désigné dans la Bible par le mot *Sagesse*, expression qui a le même sens que le terme, *Verbe de Dieu*. Or voici comment cette Sagesse éternelle du Père parle d'elle-même dans les livres saints : « Je suis sortie du « sein de Dieu, je suis née avant toute créature. J'ai fait « lever ou j'ai créé dans les cieux une lumière qui ne tarit « pas, et j'ai enveloppé toute la terre comme un nuage. « J'ai fixé ma demeure au plus haut des cieux, et j'ai placé « mon trône sur une colonne dans les nues. Seule j'ai par- « couru toute la voûte des cieux ; j'ai pénétré dans les plus « profonds abîmes, et je me suis promenée sur les flots de « la mer. J'ai été présente sur toute la terre et au milieu de « toutes les nations. J'ai fixé mon séjour parmi les âmes « pures et humbles ; et j'ai cherché à me reposer en toutes « ces choses, et je demeurerai dans l'héritage du Seigneur. « Alors le Créateur de tout ce qui existe, celui qui m'a en- « gendrée de toute éternité, s'est reposé dans mon sein, et « il m'a dit : Habitez parmi les enfants de Jacob, et qu'Israël « devienne votre héritage, et fixez-vous parmi mes élus.

« J'ai été engendrée dès le commencement et avant tous les « siècles ; jamais je ne cesserai d'exister, et j'ai exercé ma « puissance devant lui dans la demeure des saints. J'ai « affermi mon pouvoir sur la montagne de Sion, je me suis « reposée dans la cité sainte, et ma puissance s'est exercée

(1) Daniel, ch. IX, v. 24.

« à Jérusalem. J'ai habité au milieu des âmes vertueuses et « qui s'attachent à mon Dieu ; et ma demeure est parmi les « saints. Je me suis élevée comme les cèdres qui croissent « sur le Liban, et comme les cyprès qui s'élèvent sur la « montagne de Sion ; j'ai grandi comme le palmier sur les « hauteurs de Cadès et comme la rose dans les plaines de « Jéricho. Je suis la mère du bel amour, de la crainte, de la « science et de la sainte espérance. En moi se trouve la vé« ritable voie, la vérité avec tous ses biens ; en moi se trouvent « l'espérance et toute vertu. O vous tous qui désirez me « posséder, venez à moi, et je vous communiquerai mes tré« sors ; car mon esprit est plus doux que le miel, et mon hé« ritage l'emporte sur les plus pures délices. Ma puissance « s'étend à toutes les générations. Ceux qui me mangent « auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore « soif. Celui qui m'écoute ne sera pas confondu ; et ceux « qui me sont unis ne pécheront pas ; ceux qui me cher« chent, obtiendront la vie éternelle (1).

Il y a une relation évidente entre ces admirables paroles et mille textes des Évangiles. Jésus-Christ, en effet, ne dit-il pas : Je suis la voie, la vérité et la vie ; je suis la lumière du monde ; celui qui croit en moi aura la vie éternelle ; je suis le pain de vie ; celui qui mangera de ce pain ne mourra pas ?

Voici un autre passage plus clair et plus frappant encore : « Est-ce que la Sagesse n'élève pas la voix? est-ce que la « prudence ne parle pas aux hommes ? Elle se fait entendre « sur les chemins, sur les routes, au sommet des lieux les « plus élevés ; elle parle au milieu des cités et à l'entrée des « portes des villes, et elle s'exprime en ces termes : O « hommes, c'est à vous que je m'adresse ; c'est aux enfants « des hommes que je vais parler. Écoutez-moi ; je vais vous « entretenir de grandes choses ; mes lèvres vont s'ouvrir

(1) Eccles. XXIV, 5, 31.

« pour vous faire connaître la justice. Mes paroles vont « vous apprendre la vérité, et mes lèvres vous enseigneront « à condamner l'impiété. Tous mes discours sont conformes « à la vertu, et ils ne renferment rien qui ne soit bon et « louable; ils paraissent droits à ceux qui ont de l'intelli- « gence, et équitables à ceux qui possèdent la vraie science. « Attachez-vous à ma loi plus qu'aux richesses, préférez ma « doctrine à tout l'or du monde. Car la sagesse vaut mieux « que toutes les choses les plus précieuses, et ce qui paraît « le plus désirable ne saurait lui être comparé. Moi, la Sa- « gesse, j'habite au milieu de la science et de la lumière, et « où sont les pensées dictées par la prudence. La crainte « du Seigneur éloigne du mal. Je hais l'arrogance, l'or- « gueil, les voies coupables et les paroles insidieuses. C'est « moi qui donne la vraie lumière, l'équité, la prudence et « la force. C'est par moi que les rois règnent, c'est moi qui « inspire la justice aux législateurs. C'est par moi que les « princes gouvernent, et que ceux qui ont la puissance ren- « dent la justice. J'aime ceux qui me chérissent, et ceux « qui dès le matin viendront vers moi me trouveront. C'est « moi qui donne les richesses, la gloire, l'opulence et la « vertu. Le fruit que je donne et mes présents sont au- « dessus de l'or, des pierres précieuses et de l'argent le plus « pur. Je marche dans les sentiers de la justice et dans les « voies de la vérité. J'enrichis ceux qui m'aiment et je leur « communique de grands trésors.

« Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses « voies, avant l'origine des choses. *J'existe de toute éternité,* « et dès les temps anciens, avant que la terre ne fût créée. « Les abîmes n'existaient pas, et déjà j'étais conçue; les « fontaines ne jaillissaient pas encore, les montagnes avec « leurs masses énormes n'étaient pas assises sur leurs bases, « les collines ne s'inclinaient pas, et j'étais déjà enfantée; « il n'avait pas encore créé la terre, les fleuves et les fon-

« dements sur lesquels repose l'univers, et j'étais. Lors-
« qu'il disposait les cieux, lorsqu'il donnait des lois fixes et
« des limites certaines aux abîmes, lorsqu'il fixait la voûte
« des cieux, lorsqu'il réglait avec poids et mesure le cours
« des fontaines et des eaux, lorsqu'il traçait des limites à la
« mer, qu'il dictait des lois aux eaux et qu'il leur ordonnait
« de ne pas dépasser leurs bornes : lorsqu'il posait les fon-
« dements de la terre, j'étais avec lui réglant toutes choses;
« et je me réjouissais chaque jour, me jouant devant lui en
« tout temps; et mes délices sont d'être avec les enfants des
« hommes. Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi ;
« heureux ceux qui suivent mes voies. Attachez-vous à
« moi ; acceptez ma loi et gardez-la fidèlement. Heureux
« celui qui m'écoute et qui veille chaque jour à ma porte
« et à l'entrée de ma demeure. Celui qui me possède aura la
« vie et trouvera en moi le bonheur que Dieu seul peut
« donner. Celui qui pèche contre moi, nuira à son âme ;
« la haine contre moi conduit à la mort (1). »

Cherchez dans toutes les littératures quelque chose de si beau, de si sublime, de si simple, de si lumineux; cherchez quelque chose qui parle ainsi à l'âme et au cœur ; cherchez quelque chose de si suave, de si délicieux; vous ne le trouverez pas, et cependant combien de passages semblables n'y a-t-il pas dans les livres saints! nous en rencontrons à à chaque page. N'est-ce pas là évidemment le même souffle que celui de l'Évangile? Il y aurait un bel ouvrage à faire pour montrer que les pensées, les vérités, les expressions, sont absolument les mêmes dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament : on voit que tout découle de la même source. O Fils de Dieu, Sagesse éternelle, mille fois heureux ceux qui ont le cœur droit et pur et qui vont à toi : ils posséderont la vie, c'est-à-dire des biens infinis, des délices et des joies ineffables.

(1) Prov., ch. VIII.

Qu'ils sont malheureux ceux qui ne te connaissent pas et qui se déclarent contre toi; ils roulent dans des abîmes sans fond, dans des maux incalculables. O bonté infinie, beauté éternelle, daigne les éclairer d'un rayon de ta divine lumière et de ta grâce si douce!

Dans l'Ancien Testament le futur libérateur nous est annoncé sous une foule d'images qui nous montrent qu'il est Dieu dans toute la force du mot. Il doit porter partout la joie et la paix; sa puissance n'a point de bornes; elle s'étend dans tout l'univers; son règne ne doit pas avoir de fin; sa domination commence dès les jours de l'éternité, elle est immortelle; il fait fleurir les déserts, et change les animaux féroces en doux agneaux; il apporte sur la terre des eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle, il est appelé le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs, il est le salut du monde, l'espoir des nations; les prophètes ont prédit que tous les peuples lui offriraient leurs prières et leurs adorations; enfin ils lui ont donné une grandeur, une puissance, une gloire, une influence infiniment au-dessus de toutes les grandeurs, de toutes les puissances, de toutes les gloires et de toutes les influences, de sorte qu'il est impossible de trouver une place au Messie parmi les créatures. Nous voyons donc que les expressions dont se servent les prophètes pour le désigner, l'autorité qu'il devait exercer sur la nature et sur les nations, les qualités sublimes qu'ils lui prêtent, tout en un mot prouve que Jésus-Christ est véritablement Dieu.

Nous pourrions développer ces considérations presque sans limites, mais nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre notre pensée.

Si les prophéties prouvent la divinité de Jésus-Christ, les miracles qu'il a opérés prouvent cette vérité d'une manière bien plus éclatante. Nous avons traité cette question ailleurs. Nous avons déjà considéré les prodiges du Messie en eux-mêmes; nous avons prouvé et démontré leur certitude;

nous avons vu qu'il n'y a pas un seul fait historique qui soit appuyé sur des témoignages aussi graves et aussi dignes de toute notre confiance; nous savons que ces prodiges se sont renouvelés sans interruption dans le christianisme depuis dix-huit cents ans ; nous savons que de nos jours il s'en fait encore, bien qu'ils soient peut-être moins nombreux. Ceux qui prendront la peine d'étudier les miracles d'une manière sérieuse et de remonter aux véritables sources, seront forcés de penser comme nous; ils avoueront qu'on a été souverainement injuste et léger en accusant les chrétiens de crédulité ; ils verront que ce reproche peut être adressé avec cent fois plus de raison aux rationalistes.

Arrêtons-nous quelques instants à considérer les miracles dans leurs rapports avec la question que nous traitons, autant qu'ils sont intimement liés à la divinité de Jésus-Christ. Je suis porté à croire qu'on n'a pas assez développé ce sujet considéré sous ce point de vue ; il me semble qu'il y a là une mine féconde et qu'on n'épuisera jamais. Nous nous bornerons à dire là-dessus quelques mots ; nous laissons à d'autres le soin d'entrer dans plus de détails sur ces vastes matières. Nous espérons tirer de là quelque lumière pour faire briller la vérité dans tout son éclat, et la rendre lumineuse et éclatante à tous les regards.

Jésus-Christ commence sa carrière apostolique dans la Judée. Pendant trois ans les prodiges qu'il opère sont innombrables, et les Evangiles n'en rapportent qu'une faible partie ; mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que le Messie donne ces miracles comme des preuves de sa mission et de sa divinité (1). Si vous ne croyez pas à mes paroles, leur disait-il, croyez à mes œuvres. Si je n'avais pas opéré de plus grands prodiges qu'aucun autre, ils ne seraient pas coupables.

Lorsque S. Jean-Baptiste envoie plusieurs de ses disciples

(1) Jean, XI, 15.

demander à Jésus-Christ s'il est celui que l'on attend, que répond le Sauveur? Allez, dit-il, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres (1). J'espère que voilà un passage bien clair; je pourrais en citer d'autres, mais celui-là suffit; il est donc certain que le Sauveur a fait une foule innombrable de miracles pour prouver sa divinité.

Les apôtres ont aussi opéré des milliers de prodiges pour prouver que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Lisez les Actes et les Epîtres de S. Paul, et vous en serez convaincus. Peut-il y avoir un fait mieux constaté que la guérison de cet estropié de naissance qui se tenait à la porte du temple? Que lui dit S. Pierre? Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez : et aussitôt cet homme se lève, et suit les apôtres en sautant de joie; tout le peuple le vit marcher et louer Dieu. Les scribes et les pharisiens sont fort embarrassés; ils conviennent que le fait est public, que toute la ville de Jérusalem en a été témoin, et qu'il n'est pas possible de le nier : car cet homme qui a été guéri miraculeusement était âgé de plus de quarante ans (2).

Si messieurs les rationalistes veulent des miracles scientifiquement constatés et juridiquement prouvés, qu'ils lisent attentivement les détails de la guérison dont nous venons de parler : les Evangiles en fournissent beaucoup d'autres du même genre qu'ils feront bien d'étudier pour s'édifier. Nous voyons aussi dans le livre des Actes qu'on exposait beaucoup de malades dans des lits, qu'on les apportait en foule sur les places publiques, qu'on les transportait des villes voisines à Jérusalem, et que tous s'en retournaient guéris (3). Il suit de là que des villes entières, des mil-

(1) Matth., XI, v. 5. — (2) Actes, ch. III, IV. — (3) *Ibid.*, ch. V, v. 13.

liers de personnes furent témoins de ces prodiges qui attestent la divinité de Jésus-Christ; ils furent reconnus véritables par les scribes et les pharisiens, par les hommes les plus instruits de l'époque, par les autorités civiles, par les chrétiens par les hérétiques, par les philosophes les plus habiles, tels que Cérinthe, Celse, Porphyre, Hiéroclès, l'empereur Julien et mille autres. On variait seulement sur la cause première de ces prodiges: les uns les attribuaient au démon, les autres à la magie, à des secrets mystérieux et souvent ridicules. Les chrétiens et les apôtres les attribuaient avec raison à la puissance de Dieu.

Ainsi donc les prodiges opérés par le Sauveur et par les apôtres sont innombrables, publics, éclatants, appuyés sur cent fois plus de preuves qu'il n'en faut pour qu'on les admette scientifiquement, raisonnablement, historiquement, et ils ont eu lieu dans le but de montrer la divinité de Jésus-Christ et de la religion qu'il a fondée. N'oubliez pas de plus que tous ces faits sont racontés par des témoins oculaires et dignes de foi au suprême degré, et furent admis par tous les partis pendant les deux premiers siècles.

Une autre preuve que ces prodiges venaient du ciel, c'est que la plus haute autorité qui ait paru dans le monde l'affirme; cette autorité, c'est celle du Sauveur lui-même, de celui qui a flétri le plus petit mensonge et qui a dit : Qui de vous me convaincra de péché? Celui-là doit être cru sur parole; or il nous le dit clairement dans beaucoup de passages de l'Evangile. Sa doctrine si belle, si sublime, sa vie si pure, la révolution qu'il a opérée dans le monde, ne nous laissent aucun doute sur sa sincérité.

Voulez-vous encore que je vous montre par les miracles la divinité de Jésus-Christ, lisez les Actes des apôtres; chaque verset parlera avec assez d'éloquence. Lisez le martyre de S. Etienne : voyez cet homme courageux, comment meurt-il? Tandis qu'on le lapide, il proclame hautement la divinité de

Jésus-Christ, il prie pour ses persécuteurs et expire avec un calme divin, humainement inexplicable. Lisez la conversion de S. Paul, ses miracles rapportés par lui-même, ou par S. Luc, son compagnon de voyage. Considérez l'exactitude des détails qu'ils donnent sur tous les lieux qu'ils parcourent ensemble, et vous serez forcés de reconnaître dans tous ces récits un caractère évident de vérité. S. Paul, après sa conversion, se met à prêcher l'Evangile ; il fait lui-même beaucoup de miracles : il frappe de cécité le magicien Elimas (1) ; il guérit un estropié de naissance et d'autres malades attaqués de maux incurables (2).

La prison où il était enfermé est éclairée d'une grande lumière, s'ouvre subitement, et les chaînes tombent des mains des prisonniers (3). Il ressuscite un jeune homme qui, étant tombé d'une fenêtre pendant son sommeil, avait été relevé sans vie. Il opère beaucoup d'autres prodiges ; et ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que ces miracles eurent lieu pour confirmer la divinité de Jésus-Christ et la vérité de notre religion; ils se font toujours au nom de Jésus de Nazareth, vrai Dieu et vrai homme. Les autres apôtres, les disciples du Sauveur, ces armées d'évêques, de prêtres qui ont parcouru l'empire romain et l'univers pour annoncer l'Évangile, ont renouvelé ces prodiges, spécialement pendant les premiers siècles. Qui peut douter raisonnablement des prodiges opérés par S. Grégoire Thaumaturge ? qui peut douter des miracles de S. Martin ? qui peut douter de ceux qui sont rapportés par S. Augustin, miracles qui avaient eu lieu sous ses yeux ? N'oubliez pas que S. Augustin est, comme S. Paul, un des hommes les plus éclairés et les plus judicieux qui aient jamais paru sur la terre. Qui pourrait douter des miracles innombrables de S. Bernard, de S. François d'Assise, de S. Dominique ?

(1) Act., ch. XIII, v. 8. — (2) Ch. XIV, v. 9. — (3) Ch. X, v. 26.

Qui pourrait douter de ceux de Ste Thérèse, miracles qu'elle racoute elle-même par obéissance et avec tant de simplicité, miracles qui avaient eu des milliers de témoins ? Qui pourrait douter de ceux de S. Pierre d'Alcantara, qui ont été attestés par dix mille personnes? Qui pourrait douter de beaucoup d'autres qui ont été prouvés juridiquement, avec beaucoup plus de rigueur qu'on ne le fait pour prouver un crime et condamner un homme à mort ? Qui pourrait douter de ceux qui sont admis dans la canonisation des saints, et qui sont appuyés sur de tels témoignages qu'ils défient tous les incrédules? Mais ce qu'il faut encore ajouter ici, c'est que tous ces prodiges ont été opérés pour prouver la divinité de Jésus-Christ et la vérité de la religion chrétienne. D'après ce que nous venons de dire, nous serions en droit de conclure que c'est par milliers qu'on compte les preuves de la divinité de Jésus-Christ et de la religion qu'il a fondée.

Mais ici une difficulté se présente : nous combattons particulièrement les rationalistes, et ces messieurs n'admettent ni les prophéties ni les miracles ; il résulte de là que nous portons des coups en l'air et que nos arguments ne sauraient les convaincre. La question est de savoir s'ils ont raison de rejeter ces faits. S'il est vrai qu'ils sont inattaquables, qu'ils sont cent fois mieux prouvés que les événements historiques universellement admis, nous sommes en droit de conclure que leur obstination n'est pas légitime, et qu'elle est même puérile : or c'est ce que nous avons démontré. En tout cas, nous allons leur opposer des preuves qu'ils ne pourront pas repousser et nous placer à un point de vue différent ; nous espérons les battre d'une manière bien plus complète.

CHAPITRE VII.

Des faits nombreux qui ont accompagné l'établissement du christianisme peuvent nous aider à connaître Jésus-Christ.

Il est des hommes qui ne veulent pas admettre les prophéties ni les miracles; nous avons montré qu'ils sont déraisonnables, qu'ils sont condamnés par la vraie science et par l'histoire, et que nous avons pour nous les autorités les plus graves et les plus dignes de toute confiance. Cependant comme ils rejettent nos preuves, bien que leurs motifs soient vains et sans valeur sérieuse, nous allons les pousser dans leurs derniers retranchements et leur opposer des faits qu'ils seront forcés d'accepter.

Il est dans l'ordre moral des miracles qui se reproduisent tous les jours des milliers de fois depuis dix-huit cents ans, et qui ne sont ni moins merveilleux ni moins concluants que ceux qui sont rapportés dans l'Évangile. Quelques réflexions suffiront pour que vous compreniez ma pensée et que vous partagiez ma conviction.

S'il est vrai qu'il s'est opéré constamment dans le christianisme des faits qui sont au-dessus des forces humaines; s'il est vrai que les plus admirables génies, que les philosophes les plus habiles et que les gouvernements ont en vain essayé de réaliser les mêmes projets; s'il est démontré que tous les efforts des plus grands esprits sont venus se briser contre des obstacles insurmontables, malgré des ressources immenses de toute espèce; s'il est prouvé aussi que des hommes simples, sans crédit, sans savoir, sans puissance, ont accompli des œuvres qui sont au-dessus de toutes les forces réunies de la science et du pouvoir; s'il est vrai surtout

que ces merveilles humainement inexplicables, incompréhensibles et impossibles se renouvellent tous les jours depuis dix-huit siècles; s'il est vrai encore que messieurs les rationalistes sont absolument impuissants à nous donner de bonnes raisons de ces grands événements; s'il est vrai qu'ils nous débitent des rêveries et des mots vides de sens, pour rendre compte de ces faits prodigieux et supérieurs aux forces humaines, il faudra bien avoir recours à un autre principe; or c'est ce qui est évident, incontestable et rigoureusement démontré; nous allons le voir; nous allons prouver qu'il s'est opéré dans le christianisme une foule de miracles dans l'ordre moral, et que ces prodiges dont il est absolument impossible de rendre raison humainement, nous aident à connaître Jésus-Christ.

1° Il est certain que les Juifs attendaient le Messie à l'époque où il a paru parmi eux; il n'y a pas de doute possible sur ce point. Les annales de ce peuple le prouvent jusqu'à l'évidence. Aucun homme instruit et sérieux ne peut le contester. La facilité avec laquelle ils couraient au-devant de tous les faux Messies, leurs révoltes continuelles contre les Romains, les guerres terribles et acharnées qu'ils ont soutenues confirment ce que nous venons de dire; du reste messieurs les rationalistes le reconnaissent comme nous.

Nous avons vu aussi que toutes les nations étaient à cette époque dans l'attente de ce libérateur qui devait changer la face du monde et accomplir cette révolution étonnante. Mais comment se fait-il que le Messie soit venu précisément au moment où il était attendu? comment se fait-il que toutes ces choses aient été prédites des siècles d'avance avec tant d'exactitude?

M. Renan a dit que des prophètes annoncèrent de bonne heure des espérances illimitées; qu'ils proclamèrent qu'un règne sans bornes était réservé au peuple d'Is-

raël (1). Il avoue qu'au moment où Jésus-Christ parut, l'attente était à son comble (2), qu'à chaque ligne de l'Ancien Testament on voyait l'assurance et *le programme* du règne futur (3). Je demande à tout homme sensé si les raisons qu'on nous donne pour expliquer comment les prophéties se sont trouvées d'accord avec les événements, sont acceptables? Pour nous faire comprendre ces prodiges, écoutez ce que ces messieurs nous disent : ils nous parlent de mille forces cachées, de canaux secrets, de gigantesques rêves, de brûlante atmosphère, de situations tendues, de fièvre intense (4), de volte-face, d'aspirations brutalement refoulées, d'alliances d'idées les plus impossibles. Et de là vient, dit-on, qu'Isaïe avait vu ces grandes choses six siècles d'avance (5). Un enfant de six ans ne verrait-il pas que les raisons par lesquelles on veut nous rendre compte de ces faits uniques ne sont que des tours de passe-passe? N'est-ce pas au-dessous des contes de fées, des exploits de don Quichotte? Je sais qu'il est des rationalistes qui sont moins absurdes que M. Renan et ses partisans ; mais examinez bien leurs idées, et vous verrez qu'elles ne sont pas plus acceptables. Ils ne nous donnent que des phrases sonores et des suppositions qui ne reposent sur rien. Ils font des efforts inouïs pour expliquer ces grandes choses, mais ils n'y parviendront jamais. Il y a là pour eux un mur d'airain; il y a là pour nos bons messieurs un véritable pont aux ânes où ils seront éternellement arrêtés. Aucun d'eux depuis des siècles n'a encore pu le passer, et aucun ne le franchira; il y a là une mer où ils se noieront tous; ils auront le sort des armées de Pharaon au passage de la mer Rouge.

Pourquoi aussi ces événements se sont-ils accomplis précisément dans le pays que les prophètes avaient constamment désigné comme le théâtre de cette prodigieuse révolu-

(1) P. 7. — (2) P. 18. — (3) P. 63. — (4) P. 46. — (5) P. 50.

tion? D'autres nations étaient cent fois plus capables de ces grandes choses. On trouve chez les Egyptiens des idées bien plus généreuses et plus élevées; il en est de même des Grecs, des Gaulois, des Romains et de beaucoup d'autres. Pourquoi donc ces faits prodigieux se sont-ils réalisés chez ce peuple dur, égoïste? Pourquoi ces grandes pensées ne se développent-elles que là, et pourquoi cet accord entre les faits et les prophéties contre toutes les lois naturelles? Messieurs les rationalistes ont laissé jusqu'à présent ces problèmes complétement insolubles. Quand on voit leurs efforts impuissants pour éclaircir ces difficultés, on ne peut s'empêcher de rire et d'être touché d'une immense pitié à la vue de leur embarras. Ils se contredisent, ils se combattent les uns les autres; ils inventent mille systèmes qui ne subsistent qu'un jour. Pour les réduire au silence, nous n'avons pas besoin de les réfuter; nous n'avons qu'à les opposer les uns aux autres; ils sont sans cesse occupés à se faire la guerre: ce qui montre la futilité de leurs idées. C'est un spectacle des plus curieux que l'on puisse voir. En voulez-vous une preuve évidente? la voici: il y a longtemps que le système d'Hégel est en lambeaux; il n'en reste absolument rien, sinon la plus complète démonstration de l'impuissance de la philosophie à faire quelque chose de stable et de solide; nous l'avons complétement prouvé. Messieurs les rationalistes de notre époque peuvent-ils espérer plus de succès? Examinez leurs doctrines, vous verrez qu'elles ne vivent même pas une heure; nous pouvons les comparer à des fantômes qui amusent quelques instants les spectateurs sur un théâtre et qui disparaissent pour toujours. M. Renan a-t-il été plus heureux? Vous le savez; à peine son livre avait-il paru qu'il était mis en lambeaux par les partisans des mêmes idées. Nous pourrions rire et nous amuser de ce plaisant spectacle, s'il n'était pas une cause de ruines et de malheurs.

2° Cette difficulté n'est pas la seule. Il y en a une foule d'autres. Le Messie paraît au moment précis où il était attendu par le peuple juif et par toutes les nations; c'est un fait historique reconnu par les rationalistes eux-mêmes; ce qui est déjà inexplicable pour nos bons messieurs. Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que Jésus-Christ s'ensevelit dans l'obscurité la plus profonde. Il passe son enfance, sa jeunesse, ses plus belles années dans la boutique d'un simple artisan; il se cache dans une petite ville méprisée et à peine connue. Il ne reçoit aucune éducation; tous ses instants sont absorbés par des travaux manuels. Ce que nous disons ici est confirmé par les Evangiles. Nous savons en effet que le Sauveur dans ses courses apostoliques passa par Nazareth. Il voulut faire entendre à ses compatriotes les paroles du salut. Mais il trouva parmi eux les dispositions les plus hostiles. Il fut pour eux un objet de scandale. D'où lui est venue cette science? disaient-ils : car il n'a jamais appris les lettres. Ne connaissons-nous pas sa mère? ses frères et ses sœurs (ses cousins et ses cousines), ne sont-ils pas au milieu de nous? Je demande, après cela, comment Jésus-Christ s'est élevé si haut. Comment a-t-il fait lui seul de plus grandes choses que les plus célèbres législateurs, que les plus vastes génies, que tous les hommes ensemble? En supposant même qu'il ait reçu chez les Juifs la plus brillante éducation, qu'il ait eu pour maîtres les docteurs les plus habiles, il serait encore impossible de comprendre comment il a surpassé, lui seul, Moïse, tous les prophètes, Salomon, David, et tous les grands hommes de sa nation et de l'univers; comment il s'est élevé au-dessus de toutes les idées reçues parmi les enfants d'Israël. Mais la difficulté est beaucoup plus grande lorsque nous pensons qu'il dut tout à lui-même, qu'il est sorti de Nazareth et qu'il a laissé les outils de charpentier pour aller illuminer la terre et civiliser les nations.

3° Quand on étudie l'histoire du christianisme, à chaque

pas on rencontre des difficultés qui ne sont pas moins embarrassantes. Assurément Jésus-Christ, de l'aveu de tous, avait un grand génie, une intelligence supérieure. Comment se fait-il que, pour exécuter ses projets si vastes, il prenne des moyens qui étaient des obstacles évidents au succès de son œuvre, si on les considère au point de vue purement humain?

Jamais homme n'a procédé comme lui; tous les illustres génies qui ont voulu faire de grandes choses, ont toujours appelé auprès d'eux des âmes d'élite; ils se sont appuyés sur la puissance, sur le crédit et sur les talents. Sésostris, méditant la conquête du monde, s'entoure d'habiles généraux; il en est de même de Cyrus, d'Alexandre, de Napoléon et de tous les fondateurs d'empires. Socrate, voulant fonder une école, appelle auprès de lui des intelligences supérieures; il en est de même de Platon et de tous ceux qui ont cherché à faire quelque chose de grand. Le Sauveur, pour réaliser la plus difficile des entreprises, celle de changer complétement la face du monde, prend des voies entièrement opposées. De quoi s'agissait-il en effet? D'une chose absolument impossible à toutes les puissances de la terre. Supposons que tous les philosophes, tous les hommes de mérite, tous les gouvernements se soient réunis pour l'exécution de ce vaste dessein conçu par Jésus-Christ, assurément ils auraient échoué: car nous savons que les plus célèbres écoles n'ont pas été capables de changer les principes religieux d'un simple hameau, d'une petite bourgade. Que prétendait le Sauveur? Il voulait bouleverser complétement les idées reçues dans l'univers; il voulait renverser toutes les religions; il voulait établir dans le monde une puissance spirituelle qui enlevait aux rois, aux Césars, la partie la plus importante de leur autorité, la domination sur les âmes, la direction des consciences; il voulait introduire sur la terre l'égalité devant Dieu; il voulait

faire régner partout les célestes maximes de l'Evangile ; il voulait, en un mot, renverser l'univers de fond en comble. Quand même il se serait entouré de savants, d'hommes du premier mérite, il faudrait encore voir là quelque chose de surhumain. Je dirai plus, la seule conception du dessein de Jésus-Christ est tellement haute, tellement élevée, tellement sublime, qu'elle suffirait pour prouver sa divinité ; car nous n'en voyons nulle part aucunes traces, excepté chez les prophètes d'Israël qui avaient puisé leurs idées à la même source, c'est-à-dire en Dieu. Mais cette vérité devient plus évidente et plus éclatante, si nous considérons les succès qu'il a obtenus, et surtout les moyens dont il s'est servi pour changer la face du monde ; il y a là une démonstration qui doit entraîner les esprits droits et sincères. Celui qui voudra réfléchir sur ces difficultés, verra clairement que la puissance infinie de Dieu pouvait seule les surmonter.

4° Afin de mieux comprendre que ces obstacles étaient au-dessus des forces humaines, rappelons-nous ce qu'étaient les apôtres. C'étaient des hommes sans instruction, d'un esprit borné, d'une intelligence fort commune ; ils étaient dépourvus de toutes les choses qui sont indispensables dans les grands desseins ; ils étaient d'abord remplis de défauts, d'imperfections ; ils partageaient les idées étroites de leur nation. Ils ne comprenaient rien à la doctrine toute spirituelle du Messie ; ils étaient imbus de tous les préjugés de leurs compatriotes. Ils avaient compris d'une manière toute terrestre le royaume de Dieu, que Jésus-Christ voulait fonder. Il était impossible d'espérer le moindre succès avec des hommes d'une telle nullité.

5° Les apôtres étaient Juifs d'origine, Jésus-Christ l'était aussi ; il y avait là un obstacle spécial à la propagation de l'Évangile, et ce n'était pas le plus facile à vaincre. Nous savons en effet qu'il existait entre les Juifs et les autres peuples une antipathie profonde, une répulsion invincible.

Cette disposition tenait à plusieurs causes. D'abord ils prétendaient à une domination universelle. Leurs lois, leurs principes, leurs usages mettaient entre eux et les autres nations une barrière infranchissable. Ils se regardaient comme le peuple saint par excellence, comme les enfants spécialement chéris de Dieu ; ils pensaient que les autres hommes devaient être comme leurs esclaves : ce qui nourrissait en eux un orgueil, une fierté, et un mépris qui les rendaient odieux à tout l'univers. Leur religion, qui était la condamnation de tous les autres cultes, venait encore accroître cette répulsion. Le Dieu qu'ils adoraient, était l'ennemi mortel de toutes les autres divinités. Nous savons quel était l'attachement des païens à leurs superstitions, qui favorisaient toutes les passions. Il y avait là un obstacle humainement insurmontable. Aussi, les auteurs profanes regardent cette nation comme abominable et son culte comme détestable; ce sont les termes dont se sert Tacite. Comment les Romains si fiers de leur puissance, comment les Grecs qui avaient tant de confiance dans leurs lumières, comment tant d'autres peuples, pouvaient-ils embrasser une religion qui était pour le fond la même que celle des Juifs ? comment pouvaient-ils se soumettre à des lois si pénibles qui leur étaient proposées par des hommes universellement haïs, méprisés, détestés? En admettant que Jésus-Christ est Dieu, tout s'explique facilement; autrement cela ne peut pas se comprendre.

6° Jésus-Christ n'avait passé que trois ans avec ses apôtres. A peine avait-il eu le temps de leur communiquer quelques-unes de ses idées. Il ne leur avait expliqué qu'une faible partie de sa doctrine ; et ceux-ci n'avaient rien compris à ses sublimes enseignements. Il leur dit clairement qu'il avait beaucoup de choses à leur apprendre, mais qu'ils n'étaient pas capables de les porter. Rappelez-vous que le Sauveur n'a rien écrit ; il a laissé à des hommes sans

intelligence quelques idées qu'ils n'avaient pas même saisies. Il leur annonce qu'après sa mort il leur enverra l'Esprit-Saint, qui leur apprendra toute vérité (1). Qui donc a jamais procédé de la sorte? Supposons un homme qui veut fonder une religion, un empire, une école, qui médite quelque chose de grand. Pour exécuter son plan, il choisit des hommes dépourvus de toute espèce de ressources; il ne leur communique que la moindre partie de ses principes; il leur parle d'une manière obscure : car c'est une chose évidente que les apôtres n'avaient absolument rien vu dans les enseignements du Messie et dans ses projets; et il leur dit : Après ma mort, je vous enverrai l'Esprit consolateur qui procède du Père et du Fils, et il vous enseignera toutes choses; c'est lui qui demeurera en vous (2). Ne vous occupez pas des réponses que vous devrez faire à vos adversaires; je vous inspirerai des paroles qui les confondront. Pour agir de la sorte, il faut être insensé ou Dieu. Or il n'y a pas un homme intelligent, sincère et instruit, qui ose dire que Jésus-Christ était un insensé. Le succès d'un tel plan prouve évidemment sa divinité.

7° Il est une autre chose fort importante à mes yeux et qui n'a pas été assez remarquée; la voici : le Messie n'avait rien laissé par écrit; les apôtres n'avaient rien compris à sa doctrine toute spirituelle; c'étaient des hommes simples, vertueux, mais ignorants, d'un esprit borné, sans études. Cela n'est pas contestable; et les Évangiles ont été composés vingt ans, trente ans, soixante ans après la mort de Jésus-Christ. Il ne devait rester dans leur esprit aucunes traces d'un enseignement qui bouleversait toutes leurs idées et qui était tout à fait contraire à tous leurs préjugés, d'un enseignement surtout qu'ils avaient interprété d'une manière opposée aux pensées du Sauveur.

(1) S. Jean, XVI, v. 13 — (2) *Ibid.*, XIV, v. 16.

Nous voyons en effet qu'ils sont étonnés d'apprendre que l'Esprit-Saint soit descendu sur les incirconcis, sur les Gentils. Il faut que la lumière de Dieu vienne à chaque instant les éclairer sur la marche qu'ils doivent suivre. Comment ces hommes simples et ignorants ont-ils pu nous transmettre ces maximes sublimes qu'ils n'avaient pas comprises? Les Évangiles deviennent donc humainement inexplicables. Il y a un moyen de rendre raison de toutes ces difficultés dont chacune est un vrai pont aux ânes pour messieurs les rationalistes. Pour nous deux mots expliquent tout : L'Esprit de vérité descendra sur vous; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

8° Voici un autre fait humainement incompréhensible. Immédiatement après la mort de Jésus-Christ, il s'est opéré dans les apôtres un changement tout à fait contraire aux lois de la nature. Voyez ces hommes : ils nous apparaissent découragés, abattus, anéantis; ils ont perdu tout espoir; il n'en est pas un qui pense d'une manière différente; il n'en est pas un seul qui s'efforce de soutenir les autres et de ranimer leur courage et leur confiance. A leurs yeux, c'en est fait : le royaume qu'ils ont espéré est un rêve, une illusion; ils en prennent leur parti; leur conviction est entière sur ce point, ils n'ont pas même une lueur d'espérance. Leur abattement est complet, absolu, général, invariable. Tout à coup, contrairement à toutes les lois naturelles, leurs idées sont entièrement bouleversées; en un instant ils se trouvent complétement transformés. Ils montrent un courage, une assurance dont il n'est pas possible de trouver d'exemple dans toute l'histoire. Jamais nous n'avons vu des hommes lâches et timides faire paraître subitement une intrépidité, un calme, dont les plus illustres guerriers ne sont pas capables; c'est un fait unique et sans précédent, dans les annales du monde. Considérez ces hommes simples, ignorants, mais dont la droiture et la

sincérité sont évidentes. Voyez comme ils sont craintifs, pusillanimes, sans cœur et sans énergie; ils ressemblent d'abord à des enfants et à des femmes timides; ils ont peur de leur ombre, ils fuient et se cachent, et celui d'entre eux qui avait montré le plus de résolution et de caractère, celui qui loin du danger s'était vanté d'affronter la mort pour défendre son Maître, celui-là même est terrassé par la voix d'une femme du peuple. Leur lâcheté est d'abord poussée jusqu'aux dernières limites; tout à coup leur courage surpasse infiniment tout ce qu'on a jamais vu. Comment expliquer cette soudaine transformation?

Cette intrépidité qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir, a nécessairement une cause; quelle est-elle? Il y a là des miracles dans l'ordre moral; il y a des prodiges qui sont au-dessus des forces humaines. Donc Jésus-Christ qui les inspire, au nom de qui tout se fait, est véritablement Dieu.

9° Les obstacles qui s'opposaient à l'établissement de la religion chrétienne étaient innombrables; il faudrait écrire des volumes pour en donner une juste idée. Si elle n'avait pas été soutenue par la main de Dieu, elle ne serait jamais sortie de la Judée; elle y aurait été étouffée; il n'y a pas de motif humain qui puisse nous faire comprendre pourquoi le christianisme n'a pas eu le même sort que tant de sectes qui sont nées à la même époque, et qui ont voulu envahir le monde. J'oserais dire quelque chose de plus: c'est qu'il avait mille fois moins de chances de succès; il y a bien des motifs de le penser; car il ne présentait rien d'attrayant, rien qui pût séduire. Examinez de tous côtés, et vous ne verrez absolument rien qui pût engager les hommes à embrasser cette religion; au contraire, elle répugnait à la nature humaine sous tous les rapports. Elle devait être repoussée par les grands, par les petits, par les riches, par les pauvres, par tous les âges, par toutes les classes de

la société. D'où peut donc venir son triomphe inouï? Le seul moyen de l'expliquer, c'est que Jésus-Christ est Dieu.

10° Une autre difficulté qui devait arrêter complétement la propagation de l'Evangile, c'était la doctrine des apôtres. Que venaient-ils annoncer aux peuples? ils venaient leur dire qu'il fallait fouler aux pieds toutes leurs divinités, pour adorer un homme mort sur une croix ; ils venaient prêcher la pauvreté à des nations qui ne vivaient que pour les richesses ; ils venaient prescrire la chasteté à des hommes livrés à toutes les voluptés ; ils imposaient des règles sévères à des peuples plongés dans tous les plaisirs des sens ; en un mot, à tous les vices ils opposent toutes les vertus : ceux qui embrassaient la nouvelle religion devaient renoncer à toutes leurs passions, à ce qu'ils avaient de plus cher. D'après toutes les prévisions, le christianisme ne devait pas exister dix ans ; il devait avoir le sort de ces milliers de sectes dont l'histoire n'a conservé qu'un souvenir vague et incertain ; après la mort de Jésus-Christ il ne devait plus en être question, si Dieu ne l'avait soutenu de sa main puissante.

11° Nous avons dit que le changement qui s'est opéré dans les apôtres ne peut pas se comprendre humainement. Il est impossible en effet d'expliquer comment des hommes lâches et pusillanimes ont montré tout à coup une intrépidité dont on ne trouve pas d'exemple ; mais ce qui doit surprendre davantage, c'est la révolution qui s'est faite dans leurs idées. Il est certain que la belle doctrine du Messie était pour eux un mystère impénétrable ; ils l'avaient vu d'abord avec leurs yeux de Juifs, et ils s'élèvent tout à coup à une hauteur telle qu'ils surpassent tous les philosophes, les plus vastes génies, non-seulement par leurs enseignements, mais surtout par leurs succès. Qu'on nous dise comment une foule innombrable de Juifs ont embrassé cette religion, contraire à leurs préjugés, et qui anéantissait toutes leurs espérances ; qu'on nous dise aussi pourquoi

Jésus-Christ n'eut que quelques disciples avant sa mort, et pourquoi ce succès prodigieux n'eut lieu qu'après sa résurrection? Devant ces difficultés messieurs les rationalistes restent muets. Selon les règles invariables, les grands hommes font des choses admirables, prodigieuses; mais leurs successeurs ne peuvent se maintenir à leur hauteur; voilà ce que nous voyons toujours. Cyrus et Alexandre fondent des empires; ils meurent, et tout descend avec eux dans la tombe. Charlemagne, Louis XIV et Napoléon font de grandes choses, et tout s'écroule en quelques années. Socrate, Platon, Aristote fondent des écoles, et tout s'évanouit avec eux. Jésus-Christ ne fait rien ou presque rien pendant sa vie; il confie à des ignorants la mission la plus vaste et la plus difficile; il ne leur laisse que des idées vagues qu'ils n'ont pas comprises, et ces nouveaux conquérants envahissent l'univers. Les lois naturelles sont ici évidemment, complétement bouleversées; c'est encore une preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ. Ajoutez que le Sauveur avait prédit avec assurance ce succès rationnellement incompréhensible.

12° Considérez aussi les combats que la religion eut à soutenir. A peine est-elle née que toutes les puissances de la terre se liguent pour l'exterminer. Le sang coule par torrents, pendant trois siècles; il n'y a pas une province qui n'en soit inondée. Pour effrayer les chrétiens, on invente des tortures dont on n'avait jamais entendu parler; il n'est pas possible de comprendre comment elle aurait pu survivre à tant de persécutions sans cesse renaissantes, sans une assistance spéciale du Ciel. Les empereurs romains, qui étaient maîtres de presque tout l'univers, employèrent toute leur puissance, toutes leurs ressources, pendant trois ou quatre siècles, pour anéantir le christianisme, et cet empire qui avait subjugué tant de nations belliqueuses fut à son tour vaincu par ces douze pêcheurs de Galilée qui n'avaient

pour triompher que la prière et leur confiance dans les promesses du Sauveur.

13° Après les luttes terribles et sanglantes que la religion eut à soutenir contre les rois, les empereurs et toutes les puissances de la terre, nous voyons des adversaires d'un autre genre, et qui n'étaient pas moins redoutables : je veux parler des philosophes et des incrédules. Voyez ce qui se passe en Europe, depuis deux siècles, et vous comprendrez que les chrétiens n'ont jamais eu une heure de repos; considérez ce déluge de livres, de journaux qui attaquent la religion ; rappelez-vous qu'à toutes les époques nous voyons le même spectacle se reproduire; n'oubliez pas surtout que nos adversaires ont pour eux toutes les passions les plus chères au cœur humain, et qu'ils ne manquent pas de les appeler à leur secours. Vous savez, au contraire, que la religion chrétienne ne fait grâce à aucune; elle leur déclare à toutes une guerre à mort. Comment expliquer qu'elle ait pu résister à ces armées d'ennemis sans cesse renaissantes et qui la pressent de toutes parts? Comment n'a-t-elle pas succombé mille fois sous les attaques de tant d'adversaires qui l'environnent comme un déluge? Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il y a longtemps qu'elle aurait disparu de la terre.

14° L'histoire nous apprend que les guerres les plus redoutables, ce sont les guerres civiles. Ce genre de combat n'a pas manqué à la religion chrétienne; à toutes les époques on a vu sortir de son sein des sectes puissantes et nombreuses, qui étaient d'autant plus dangereuses qu'elles conservaient presque tous les principes du christianisme et la plupart des belles maximes de l'Evangile. Déjà du temps des apôtres des hérésies désolaient l'Eglise naissante et à peine formée ; il y en eut de fort puissantes. Nous pouvons citer particulièrement les sectes des ariens, des pélagiens, des nestoriens. Les ariens surtout avaient envahi presque tout l'univers, et ils étaient soutenus par les rois et les empe-

reurs; ils comptaient parmi eux un grand nombre d'évêques et des hommes de talent. Dites-moi comment toutes ces sectes ont disparu peu à peu ? Cependant elles avaient tout ce qu'il fallait pour absorber le christianisme, en considérant les choses au point de vue purement humain. Comment se fait-il qu'il n'en reste plus de traces ? Pourquoi la religion chrétienne a-t-elle vaincu toutes ces difficultés naturellement insurmontables? Pourquoi, au milieu de tant de ruines amoncelées de toutes parts, est-elle toujours debout et lève-t-elle toujours la tête ? Lorsqu'elle aurait dû succomber, périr, être anéantie mille fois, pourquoi est-elle toujours pleine de vie? Pourquoi se renouvelle-t-elle sans cesse? Pourquoi renaît-elle toujours de ses cendres? Lorsque tout vieillit autour d'elle, pourquoi conserve-t-elle une beauté, une force et une jeunesse éternelles? Les combats et les luttes épuisent et tuent ses adversaires; ce qui est pour tous ses ennemis une cause de ruine et de mort est pour elle un principe de vie, de grandeur et de gloire. Des milliers de fois le rationalisme a cru l'enterrer, et des milliers de fois elle est sortie du tombeau plus éclatante et plus belle. Le seul moyen de rendre raison de ce miracle continuel, c'est d'admettre que Jésus-Christ, Dieu et homme à la fois, l'anime de son souffle divin.

15° Voici une autre considération sur laquelle il est utile d'attirer un instant vos regards. L'Eglise chrétienne est gouvernée par des hommes qui ont souvent leurs faiblesses, leurs défauts et leurs passions; elle a possédé d'immenses richesses, qui étaient ou le fruit de ses travaux ou des dons des rois et des fidèles; des parents ambitieux ont poussé leurs enfants ou leurs créatures vers les dignités ecclésiastiques : c'est ainsi que l'orgueil, l'avarice et la corruption ont envahi le sanctuaire dans des jours de douloureuse mémoire. Les gouvernements jaloux et ombrageux ont voulu partager sa puissance; ils se sont réservé la nomi-

nation aux emplois les plus importants : quel motif les a dirigés dans leur choix ? Etait-ce l'honneur de la religion, le bien des âmes et la dignité du sacerdoce ? C'était souvent la dernière de leurs pensées. L'Église fut forcée de tolérer ces désordres. Ce serait une grande injustice que de les lui attribuer ; voilà pourtant ce que font des hommes qui sont excités par la haine et les préjugés, ou qui traitent des matières auxquelles ils sont complétement étrangers. Si elle a conservé son indépendance, tandis que vous voyez tous les hommes ramper devant les puissances de la terre, et si vous la voyez briller d'un si vif éclat, si vous la voyez toujours surnager, lorsqu'elle semble sur le point de disparaître sous les flots, c'est qu'elle est soutenue par la main de Dieu, c'est l'effet des promesses de Jésus-Christ qui la soutient par sa puissance infinie : voilà les seules explications acceptables et rationnelles de ces faits étonnants.

16° Il est une chose qu'il importe de remarquer, c'est que ces combats dont nous venons de parler, ces obstacles naturellement insurmontables, se sont renouvelés à toutes les époques ; c'est que le christianisme est obligé de lutter en même temps contre tous ces adversaires à la fois. Il lutte contre les rois et toutes les puissances du monde ; il lutte contre des armées de philosophes, contre les matérialistes, contre les rationalistes ; il lutte contre les hérétiques, contre ses propres enfants, contre la nature humaine, contre toutes les passions ; et tous les jours sont marqués par de nouvelles victoires : cependant quelles sont ses armes ? C'est la foi, c'est la prière, c'est la confiance dans les paroles de Jésus-Christ, c'est l'humilité, ce sont toutes les vertus, les maximes de l'Évangile. Tandis que les empires s'écroulent, que les hérésies s'éteignent peu à peu, que toutes les écoles disparaissent les unes après les autres, elle élève au milieu des nations sa tête majestueuse et éclatante, pour communiquer à tous les hommes la vie et la lumière. Où étaient

tous les royaumes de l'Europe lorsque déjà elle régnait dans tout l'univers? Aucun d'eux n'existait. Elle les a vus naître; c'est à elle qu'ils doivent leur prospérité, leur gloire et leur grandeur; mais quelle est la source de tous ces biens? C'est le Sauveur seul qui la remplit de son Esprit divin. Ceux qui voudront méditer sérieusement ces considérations seront conduits nécessairement à proclamer la divinité de Jésus-Christ; s'ils s'obstinent dans leur incrédulité, c'est qu'ils ont sur les yeux un épais bandeau d'acier, c'est qu'ils ressemblent à l'aveugle que le Sauveur a guéri sur le chemin de Jéricho. Prions Dieu, afin que la lumière de la grâce vienne illuminer leurs âmes, et réjouir leurs cœurs.

CHAPITRE VIII.

Jésus-Christ a transformé la nature humaine et apporté sur la terre des vertus jusqu'alors inconnues. Comment expliquer rationnellement cette transformation ?

Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, a exercé un empire absolu sur toute la nature : il a commandé à la mer, et les flots ont entendu sa voix; il a commandé aux maladies, et les maladies ont disparu; il a parlé aux morts, et les morts sont sortis du tombeau; il a fait une foule innombrable de miracles qui ont été reconnus et avoués unanimement par les hommes de tous les partis, et tous ces prodiges, il les a opérés avec une prodigieuse facilité; il semblait se jouer au milieu de la nature, comme un enfant qui s'amuse avec des coquillages sur les bords de la mer; c'est l'expression des livres saints : LUDENS IN ORBE TERRARUM; pour cela un mot, une parole, un signe, un acte de sa volonté lui suffisait. Mais il a prouvé de mille autres

manières sa puissance infinie ; il a prédit des événements impénétrables à toute intelligence humaine, qui paraissaient invraisemblables et impossibles, et qui se sont accomplis ; il a vaincu par des moyens inouïs des obstacles contre lesquels tous les gouvernements, tous les talents réunis, tous les efforts des hommes seraient venus se briser. Il a exécuté avec une assurance incompréhensible des projets que les plus grands génies n'auraient pas pu concevoir, et dont le succès devait paraître chimérique sans l'intervention de Dieu. Mais il est une chose qui est peut-être plus étonnante et plus frappante encore : c'est le pouvoir qu'il a exercé sur les âmes, sur les cœurs, en donnant aux hommes la force de pratiquer des vertus qui sont évidemment au-dessus de notre nature.

Considérez les Apôtres et les chrétiens des quatre premiers siècles; étudiez l'histoire du christianisme à son origine, et vous remarquerez des choses qui sont tout à fait prodigieuses. Vous verrez des phénomènes vraiment divins dans toute la rigueur du mot. Les vrais chrétiens éclipsent et dépassent sous ce rapport les hommes les plus célèbres de l'antiquité, et ils les laissent à une distance infinie; non-seulement ils s'élèvent au-dessus de tous ceux à qui on avait donné le nom de sages ; mais ils font briller des vertus dont la philosophie n'avait pas supposé l'existence ou la possibilité. Il suffit de quelques mots pour démontrer ce que je viens d'affirmer.

On avait vu des hommes courageux supporter avec calme l'adversité et les souffrances; encore sont-ils assez rares ; et si vous examinez les choses de près, vous apercevrez toujours dans ces vertus quelque côté humain : c'est l'amour de la gloire, le désir de faire parler de soi, le dévouement à sa patrie, à sa famille. Bien que ces sentiments soient louables en partie, ils ont encore leurs racines dans les profondeurs de notre nature et dans l'amour de nous-mêmes.

Lisez Cicéron, Sénèque, Platon, et les plus célèbres philosophes : ils ne se sont jamais élevés plus haut. Leur doctrine, toute belle qu'elle est, se trouve toujours mêlée de grandes imperfections ; et dans la pratique, ils se démentent constamment. Dans les épreuves ils oublient leurs principes; ils se montrent sans énergie, sans force. Chez les apôtres et les vrais chrétiens tout est divin ; toutes les faiblesses humaines ont disparu. L'histoire nous présente quelques hommes qui se sont montrés grands, résignés dans la tribulation, dans le malheur ; mais faire éclater sa joie dans les souffrances et dans la douleur, c'est ce qu'on ne vit jamais que dans le christianisme ; mais rechercher avec ardeur la peine et l'affliction et s'en glorifier, c'est le renversement de la nature ; voilà ce qu'ont fait des millions de chrétiens. Nous lisons en effet dans le livre des Actes que les apôtres avaient été frappés de verges par les scribes et les pharisiens, et qu'ils étaient pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ (1). Et S. Paul ne parle-t-il pas constamment de la même manière dans ses Epîtres ? sa doctrine est le renversement de toutes les idées humaines ; elle est aussi élevée au-dessus de celle des philosophes que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Il se glorifie de ne posséder qu'une science, celle de Jésus-Christ crucifié ; à ses yeux toutes les autres sciences ne sont que de la boue, et c'est par cette science étrange qu'il a conquis l'univers. La joie dans les souffrances, dans les affronts, dans les privations, dans la douleur, dans les injures, dans les injustices, dans les mépris, est une vertu au-dessus de la nature ; à plus forte raison il en est de même de l'amour, de la recherche de toutes ces choses. Cela est pourtant conforme aux maximes de l'Evangile : Jésus-Christ ne dit-il pas : Quand les hommes vous persécuteront, vous maudiront,

(1) Act. v, 41.

vous accableront d'injures et commettront contre vous toute espèce d'injustices, tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel (1) ? N'est-il pas évident que les lois naturelles sont ici bouleversées, détruites, anéanties? Parcourez toute l'histoire : vous rencontrerez des hommes qui ont fait paraître des sentiments de grandeur et de noblesse ; vous verrez des choses belles, admirables même ; mais vous ne trouverez rien qui ne soit renfermé dans les limites des forces humaines et naturelles ; nulle part vous ne verrez rien qui approche de ce que nous venons de dire. Comment rendre raison de ces faits ? Il y a un moyen fort simple ; le voici : Dieu qui a établi les lois de l'univers peut les changer ; Dieu qui a constitué notre nature peut la modifier et l'élever à son gré ; ce qui revient à dire que ces faits sont surnaturels et qu'ils prouvent la divinité de Jésus-Christ.

La patience dans les afflictions, la joie dans les tribulations, le désir ardent de souffrir pour la justice et pour Dieu, ne sont pas les seules vertus que nous admirons dans les apôtres; il en est beaucoup d'autres qu'il est utile de faire connaître ; ou plutôt, pour parler exactement, nous voyons briller en eux toutes les vertus à un tel degré que les forces humaines sont constamment surpassées.

Il est beaucoup de vertus qui sont presque naturalisées chez les peuples chrétiens, par un effet de l'influence salutaire des maximes de l'Evangile, et dont les anciens philosophes n'avaient même pas l'idée ; non-seulement elles n'étaient pas pratiquées, mais les plus grands génies, les intelligences d'élite n'en soupçonnaient même pas la possibilité. Nous devons mettre au rang de ces vertus l'amour de Dieu. Je vois les anciens philosophes recommander le respect pour la divinité ; ils parlent dans leurs

(1) S. Matth. v, 11. — S. Luc, vi, 22.

écrits du culte et des hommages que nous lui devons; mais pour ce qui est de l'amour de Dieu, j'ai beau interroger Platon, Socrate, Cicéron, Sénèque, et tous les sages de tous les siècles, aucun ne s'était élevé à cette hauteur. Le maître du monde seul, le Dieu tout-puissant a pu dire : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton cœur, de tout ton esprit. Dieu seul a pu dire : Celui qui aime son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses biens et sa vie plus que moi, ne peut pas être mon disciple. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que des millions de personnes dans tous les rangs de la société, depuis dix-huit siècles, ont pratiqué cette sublime vertu, dont les peuples anciens ne soupçonnaient même pas l'existence. Combien de rois, de reines, de princesses, de jeunes gens, de jeunes filles, ont tout sacrifié à l'amour de Dieu ! A toutes les époques l'univers a été rempli de ces âmes d'élite, et aujourd'hui encore on les compte par milliers. Quelle est le mobile en effet de tant de personnes qui embrassent la perfection chrétienne avec ardeur ? C'est le désir d'accomplir la loi qui nous ordonne d'aimer Dieu. Mais cette vertu est évidemment surhumaine. Vous n'en trouvez aucunes traces dans les livres des philosophes les plus célèbres; mais surtout vous ne la voyez pratiquée nulle part; elle brille au contraire d'une manière éclatante parmi les chrétiens; elle prouve la divinité de Jésus-Christ.

Il est une autre vertu qui découle de celle dont nous venons de parler, et qui n'est pas moins admirable : c'est l'amour des hommes. Avant Jésus-Christ on ne voyait partout qu'un affreux égoïsme, qui se reproduisait sous mille formes diverses. Avant la venue du Messie, toutes les tyrannies, toutes les cruautés, toutes les injustices désolaient la terre. Les rois, les grands, les puissants dévoraient le peuple et s'engraissaient de son sang et de

ses larmes. Le monde présentait l'affreux spectacle d'un océan de douleurs sans consolation. Jésus-Christ paraît ; tout change de face, il apprend aux hommes à se dévouer au bonheur de leurs frères. D'abord, le Sauveur donne l'exemple de la charité la plus absolue; il se sacrifie au salut des âmes et au bien de la société. Les apôtres marchent sur ses traces, et s'oublient complétement eux-mêmes pour ne penser qu'aux autres. Suivez-les, et vous reconnaîtrez que toute leur vie est un sacrifice, une immolation continuelle, sans espoir de compensation sur la terre. Voyez, dans les premiers siècles de l'Eglise, ces armées innombrables de missionnaires, de prêtres dévoués, de jeunes filles qui renoncent à la fortune, aux joies les plus légitimes, à tous les biens, à tous les plaisirs de ce monde, pour se dévouer le jour et la nuit jusqu'à leur dernier soupir au soulagement de toutes les infortunes et de toutes les douleurs. De tels sacrifices sont surhumains; ce qui le prouve évidemment, c'est qu'ils étaient absolument inconnus avant la venue du Messie, et que même de nos jours nous ne les trouvons que dans le christianisme. Qui est l'âme de cette ardente et divine charité ? D'où vient-elle? C'est Jésus-Christ qui l'inspire ; c'est en son nom, c'est en l'invoquant qu'on la pratique.

Dans les temps qui ont précédé le christianisme, les puissants de la terre dévoraient les peuples et les torturaient pour satisfaire leur orgueil, leur ambition, leur avarice, leur sensualité et toutes leurs passions ; les mêmes désordres se reproduisent depuis dix-huit cents ans dans toutes les contrées où notre religion n'a pas pénétré. Mais partout où les maximes de l'Évangile ont été reçues, on a vu les rois, les empereurs, les princes, les reines, de jeunes filles nées sur les marches du trône ; on a vu les plus illustres princesses, les duchesses, les comtesses; on a vu des millions de personnes fouler aux pieds toutes les grandeurs, toutes

les richesses, tous les plaisirs, et aller consacrer toute leur vie, tous leurs instants à soigner des pauvres attaqués de maladies affreuses, soigner avec amour des pestiférés abandonnés de leurs parents et de leurs amis; on les a vues réchauffer dans leur sein et embrasser avec un amour infini des malheureux qui leur étaient étrangers et inconnus. Nous en avons vu d'autres se dévouer constamment à instruire et à moraliser les pauvres, à consoler toutes les douleurs, toutes les infortunes; et ces faits se sont reproduits à chaque époque des milliers de fois. Est-ce que la terre à cette heure n'est pas couverte d'armées innombrables de ces âmes généreuses, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, s'immolent au soulagement de toutes les misères? Mais quel est le mobile de ce dévouement sublime? L'amour de Jésus-Christ, la foi en Jésus-Christ. Il est absurde, impossible d'admettre que la rage, le désespoir, la fièvre et mille causes aussi ridicules puissent produire de tels effets, comme le disent certains philosophes.

Quelques rationalistes plus modérés que les panthéistes ont voulu attribuer ces choses merveilleuses à des causes purement humaines; mais ils ont perdu complétement leur temps; ils n'ont dit que des mots. Du reste, ces messieurs ont un moyen facile de prouver que ces vertus sont le résultat des forces naturelles : qu'il fassent quelque chose de semblable ou qui en approche. Le rationalisme n'a pas encore pu former un seul homme, une seule femme, une seule jeune fille, un seul jeune homme, en qui nous ayons vu briller l'amour des hommes à ce degré; cela prouve son impuissance. Donc cette vertu est surhumaine, elle est surnaturelle; elle est l'effet d'une grâce spéciale: donc Jésus-Christ qui en est l'âme, qui l'inspire, qui la donne, qui la soutient, qui la développe, est Dieu.

La patience et la joie dans la souffrance; ce qui est plus incompréhensible, l'ardeur et l'empressement pour

souffrir, l'amour de Dieu jusqu'à l'oubli entier et le sacrifice constant et complet de soi-même, le dévouement aux hommes jusqu'à l'immolation continuelle, sont évidemment des vertus surhumaines et prouvent l'action de Dieu dans le christianisme et la divinité de Jésus-Christ. Mais ce n'est pas tout, il est d'autres vertus qui ne sont pas moins inexplicables humainement. Je dois signaler d'abord l'amour des ennemis. Jésus-Christ enseigne cette vertu par ses paroles : car il dit à ses apôtres et à tous les chrétiens : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du mal ; imitez votre Père céleste qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les hommes vertueux. Mais il l'a enseignée d'une manière plus éloquente encore sur la croix. Dans ce moment solennel, lorsqu'il était dans le plus cruel abandon, lorsque le Ciel même paraissait pour lui de fer et d'airain, lorsque Dieu son Père semblait le livrer à la fureur de ses ennemis, lorsqu'il est plongé dans un océan de douleurs, lorsque dans son corps il n'y a pas une place qui ne soit une plaie; lorsque son âme est livrée à des tourments inénarrables, lorsqu'il est épuisé par la flagellation, et le couronnemen d'épines, lorsqu'il avait perdu ses forces dans la passion, lorsqu'il avait passé plusieurs heures sur la croix dans des douleurs affreuses et intolérables, il prononce des paroles que tous les peuples de l'univers devraient méditer sans cesse et répéter avec amour et admiration : il demande indulgence et miséricorde pour les plus féroces et les plus barbares des hommes : Mon Père, pardonnez-leur, dit-il ; car ils ne savent ce qu'ils font. Jésus-Christ n'a pas été seul à pratiquer cette vertu surhumaine; tous les apôtres ont marché sur ses traces; tous nos martyrs ont rendu le dernier soupir en priant pour leurs persécuteurs; souvent ils ont converti leurs bourreaux; ils ont marché ensemble à la mort, et ensemble ils sont

de là montés au ciel. Les faits de ce genre ont eu lieu des milliers de fois dans toutes les persécutions : voyez dans les Actes des apôtres la mort de S. Etienne, premier martyr. Tandis que les Juifs l'accablent d'une grêle de pierres, il élève les yeux au ciel, et avec un amour immense et un calme sublime, il prononce ces paroles : Seigneur Jésus, pardonnez-leur ce péché; et il s'endormit dans le Seigneur (1). Et S. Paul ne disait-il pas qu'il aurait consenti à souffrir les tourments de l'enfer pour le salut de ses frères, qui le persécutaient avec fureur? Pourquoi ces faits sont-ils si fréquents dans le christianisme ? Pourquoi sont-ils innombrables? Quelle en est la cause? Messieurs les rationalistes ont beau suer sang et eau, ils ont beau se torturer pour expliquer naturellement toutes ces choses; ils perdent complétement leur temps. Qu'ils produisent des faits semblables; mais en cela leur impuissance est absolue. C'est donc évidemment là un effet de la grâce surnaturelle et de la puissance de Jésus-Christ. Il est absolument et rigoureusement impossible de l'expliquer d'une autre manière; à moins que ces Messieurs n'aient recours aux admirables et puissants moyens employés par une certaine classe de philosophes, c'est-à-dire à des volte-face, à une puissante incubation, à la rage, aux montagnes, aux citronniers de Nazareth, etc., etc.; mais ce sont là des tours d'adresse bons pour amuser les enfants de trois ans.

Si je voulais épuiser ce sujet, je n'en finirais pas; cependant il est plusieurs vertus dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots. Le christianisme offre continuellement aux regards un spectacle sublime, ravissant, divin, qui est plus étonnant que tous les miracles qui sont rapportés dans la vie des saints. Jésus-Christ fait son entrée dans le monde; il répand sa doctrine céleste, il conseille la pureté

(1) Act. VII, 59.

la plus absolue à ceux qui veulent être parfaits; il donne l'exemple de cette vertu angélique. A partir de cette époque, une vertu inconnue jusqu'alors brille dans les nations étonnées. Voyez ces armées innombrables de jeunes gens foulant aux pieds les plaisirs les plus légitimes, et pratiquant dans un corps fragile une vertu qui semble plutôt convenir aux anges qu'aux hommes. Voyez surtout ces vierges chrétiennes marchant à la suite de l'Agneau sans tache. Le nombre en est incalculable, l'univers en est couvert; vous les trouvez jusque dans les contrées les plus désertes; il n'est pas une terre qui n'en produise des essaims; on dirait qu'elles sortent du sol comme par enchantement. Allez au Thibet; allez dans la Chine, dans la Cochinchine; allez au fond de l'Amérique, dans les déserts de l'Afrique: partout vous rencontrerez des bataillons de ces âmes d'élite, qui joignent la couronne de la virginité à toutes les autres vertus. Parcourez tous les siècles, jetez les regards sur toutes les nations, et dites-moi si vous voyez quelque part, hors du christianisme, une telle pureté, une telle perfection. Les Romains pouvaient à peine trouver quelques vestales pour entretenir le feu sacré sur l'autel d'une de leurs divinités; et il fallait avoir recours à la force, aux menaces, aux plus terribles châtiments. Ils n'exigeaient pourtant qu'une sainteté extérieure et apparente; ils ne demandaient que la décence : car pour ce qui est de la pureté de l'âme et du cœur, ils ne pouvaient la commander. Mais quelle est la cause du changement qui s'est opéré dans le monde depuis que le Messie a paru sur la terre? Comment cette vertu ne se développe-t-elle que dans le pur christianisme? Comment est-elle si commune parmi les peuples chrétiens? Comment se fait-il que cette plante céleste, cette fleur croisse sans cesse dans le sol catholique, et jamais ailleurs? C'est que Dieu, qui a constitué notre nature, peut la transformer et l'élever à cette hauteur. Il peut ajouter de nouvelles forces à celles qu'il nous a

données d'abord; c'est la seule conclusion raisonnable. Ainsi cette vertu est un fruit de la grâce, un don de Dieu; tout autre explication est impossible et inacceptable.

CHAPITRE IX.

Autres vertus inconnues sur la terre avant Jésus-Christ.

Voici une autre vertu qui était inconnue sur la terre avant la venue du Messie, et dont l'idée n'existe pas même chez les peuples qui ne sont pas chrétiens. Il y a dans l'homme une inclination naturelle et violente qui le porte à s'élever sans cesse, à dominer autour de lui, à faire parler de lui, à paraître, à briller, à se faire admirer; cette inclination a été dans tous les temps une des principales sources des malheurs qui ont inondé l'univers. Le Messie, qui est venu sur la terre pour y rétablir l'ordre, pour condamner et pour combattre tous les vices, pour éclairer les nations, pour servir de modèle aux hommes, pour apporter dans le monde le vrai bonheur avec toutes les vertus, détruit l'orgueil par ses exemples et par ses paroles; il pratique et enseigne la plus profonde et la plus incompréhensible humilité. Toute sa vie est un enchaînement d'actes d'humilité. Partout et toujours il s'abaisse; il s'anéantit, selon un mot profond et admirable de S. Paul; il prend partout la dernière place; il fuit avec horreur l'apparence de la grandeur humaine; sa pensée invariable est de travailler à faire honorer Dieu son père. Je ne cherche pas ma gloire, dit-il: *Non quæro gloriam meam*. Si quelques hommes, hors du christianisme, ont paru pratiquer cette vertu, sondez le fond de leur cœur et vous verrez là un orgueil déguisé. Cherchez hors des nations chrétiennes un homme sincèrement et profondément humble; vous chercherez en vain.

Voyez les apôtres : pensent-ils un instant à eux-mêmes? quels sont les sentiments qui remplissent leurs cœurs? Ils se sacrifient pour Dieu et pour le salut des hommes, et lorsqu'on les insulte, qu'on les outrage, qu'on les foule aux pieds, ils n'ont pas la pensée de se plaindre; ils acceptent avec calme, avec joie, toutes les humiliations. Voyez nos millions de saints; tous ont écrasé en eux cet orgueil qui est comme notre nature; vous n'en verrez pas en eux le moindre souffle. Voyez S. Augustin, S. Chrysostome, S.Thomas d'Aquin, S.Basile, et mille autres; quelle science! quels talents! et en même temps quelle humilité d'enfant! Voyez S. Louis, roi de France, S. Henri, S. Edouard: quelle puissance! et pourtant quelle admirable humilité! Voyez des millions de personnes foulant aux pieds les grandeurs, les richesses, toutes les splendeurs et toutes les magnificences du siècle, pour aller vivre dans l'obscurité et pour se procurer la perle d'une humilité sincère et profonde. Toutes ces choses sont évidemment contraires à notre nature; elles sont au-dessus des forces humaines.

Jetons encore les regards sur quelques autres vertus; elles nous aideront à connaître le Sauveur. Nous avons vu que le Messie a fait régner sur la terre la charité, l'amour pour les hommes. Mais nous pouvons considérer cette vertu sous un point de vue dont nous n'avons rien dit, et qui est bien plus admirable. Il est beau assurément de se dévouer à soulager toutes les douleurs, toutes les souffrances; c'est une grande chose que d'adoucir les maux qui accablent les hommes dans leurs corps; mais il est infiniment plus beau et plus grand de guérir les plaies de l'âme. Pour bien comprendre toute l'étendue de la charité chrétienne, il faut se rappeler un de nos grands principes : il ne faut pas oublier que Jésus-Christ par ses mérites, par ses souffrances, a expié les péchés du monde et qu'il nous a délivrés d'un malheur éternel, infini; en un mot qu'il a payé nos dettes, qu'il s'est

immolé pour procurer à tous les hommes une félicité sans bornes, la félicité de Dieu lui-même. Que dirons-nous des âmes généreuses qui s'associent à ce noble et admirable dessein, et qui par leurs prières, par des sacrifices de tous les instants, par des pénitences continuelles, s'efforcent d'assurer à leurs frères le vrai bonheur sur la terre, et une félicité sans bornes dans l'éternité? Que dirons-nous de ces grands cœurs qui, à l'exemple de Jésus-Christ, embrassent dans leur amour infini tous les peuples, tous les hommes et même leurs ennemis? Que dirons-nous de ces hommes généreux qui montent volontairement sur la croix, et qui y demeurent attachés vingt ans, cinquante ans, quatre-vingts ans, par amour pour leurs frères? Que dirons-nous de ceux qui font pour des personnes qui leur sont inconnues infiniment plus que les mères les plus dévouées pour leurs enfants? Que dirons-nous de ces âmes d'élite qui feraient mille fois plus de sacrifices pour le salut des hommes, si elles le pouvaient, et si Dieu leur en donnait les moyens? Voilà pourtant le spectacle sublime et divin que donne constamment le christianisme depuis dix-huit siècles. Que font en effet ces milliers d'âmes pures qui fuient loin du monde, et qui, semblables à des tourterelles solitaires, se livrent à de grandes austérités? Que font tant d'âmes d'élite qui vivent au milieu de la contagion du siècle, et qui par un miracle continuel conservent la pureté du cœur au milieu de la plus grande corruption? Leurs pensées sont celles de Jésus-Christ. Elles expient les péchés et les désordres des peuples; elles arrêtent le glaive de la justice divine qui est sans cesse suspendu au-dessus de la tête des coupables. N'est-ce pas la charité poussée jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sublime, jusqu'à l'infini? Vous me direz peut-être que nous ne voyons pas dans tous les chrétiens ce noble dévouement. Je conviens que c'est le petit nombre qui s'élève à cette hauteur. Dieu n'exige de personne ce degré de perfection. Pour que nous soyons au-

torisés à parler comme nous l'avons fait, il suffit qu'il y ait dans le christianisme des âmes à qui cet éloge puisse convenir : or nous les comptons à chaque époque par milliers, par centaines de mille. Que de missionnaires, que de prêtres, que de saintes âmes sacrifient pour les hommes toute leur fortune, leurs talents, toute leur existence, et leur vie même, et en feraient infiniment davantage, si Dieu leur en donnait le pouvoir? Hors du christianisme vous ne verrez aucunes traces de ce sublime dévouement. Ici la nature humaine est encore renversée, anéantie, transformée; la conséquence rigoureuse, claire, évidente, c'est que Jésus-Christ, qui opère ces prodiges, est véritablement Dieu. Les rationalistes se mettront en vain l'esprit à la torture pour rendre raison de ces phénomènes ; ils auront tous le sort de M. Renan ; ils tomberont dans l'absurde et le ridicule, et rendront évidente la fausseté de leurs systèmes.

Jésus-Christ recommande dans l'Evangile quelques autres vertus que nous chercherions inutilement ailleurs que dans la religion chrétienne. Il dit à un jeune homme qui était venu le consulter pour connaître le chemin du salut : Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres, venez et suivez-moi. Ce détachement des biens de la terre, cette renonciation complète, absolue à posséder la plus petite chose, est un grand sacrifice; pourtant on a vu chez les Grecs, chez les Romains, chez d'autres peuples, quelques hommes qui ont méprisé les richesses et qui ont vécu pauvres. Mais leur détachement était-il véritable? Leur pauvreté était-elle réelle? Il est permis d'en douter. Sondez le fond de leurs cœurs, et vous verrez que l'orgueil, l'ostentation, se cachait sous ce manteau. De plus, trouvez-vous chez eux les autres vertus? Ces hommes ont montré ce que peut la raison; et ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que ce détachement extérieur, vous ne le trouvez jamais parmi les rationalistes, et qu'il est très-

commun chez les chrétiens. Mais ce que vous ne verrez nulle part, ce sont des hommes qui ont renoncé non-seulement aux biens de ce monde pour toujours, mais même à leur volonté propre ; des hommes qui se sont dépouillés entièrement d'eux-mêmes; qui, après avoir méprisé les plaisirs les plus légitimes, se sont assujettis pour toute leur vie à une règle dure et austère; qui ont pratiqué cette abnégation, cet oubli d'eux-mêmes dont on ne trouve d'exemples que parmi les chrétiens. Cherchez sur la terre des hommes qui n'ont pas d'autres pensées que celles de Jésus-Christ, d'autres sentiments que ceux de Jésus-Christ, d'autres règles que les maximes les plus parfaites de l'Evangile; des hommes qui peuvent dire comme Jésus-Christ : Je fais toujours le bon plaisir de Celui qui m'a envoyé, et il n'y a pas dans la loi un point, un iota qui n'ait son parfait accomplissement. Trouvez des hommes qui poussent l'héroïsme jusqu'à renoncer à tous leurs biens et à leur liberté, jusqu'à se mettre volontairement sur la croix, et qui soient disposés à boire, pour ainsi dire, un océan de douleurs, spécialement par le motif de plaire à Dieu et de s'immoler pour le bonheur éternel de tous les hommes. Or c'est ce qu'ont fait les apôtres et une foule de chrétiens dans tous les siècles : n'est-il pas clair que la nature humaine est encore ici vaincue et entièrement surpassée; mais Dieu seul peut faire de si grandes choses : elles dépassent toute puissance humaine; donc Jésus-Christ, qui seul agit ici, au nom de qui tout se fait, est Dieu dans toute la force du mot.

Nous lisons dans la vie du Sauveur certains faits, qui parlent au cœur avec une grande puissance et une sublime éloquence, et qui ont changé les idées du monde. Voyez-le devant la femme adultère; considérez les scribes et les pharisiens : ils se portent comme accusateurs de cette infortunée et demandent l'application rigoureuse de la loi qui punit de mort ces sortes de crimes. Jésus-Christ confond ces hommes

durs et orgueilleux, et adresse à cette femme ces consolantes paroles : Allez en paix et ne péchez plus. Voyez-le auprès de Madeleine repentante et prosternée à ses pieds. Ecoutez-les paroles sublimes et divines qu'il prononce : beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. Quelle puissance! Quelle nouvelle doctrine! Que la philosophie est petite, misérable, devant l'Evangile! Que le rationalisme est pauvre, impuissant, stérile, si vous le comparez au christianisme! Où trouver de si belles, de si grandes idées? Un Dieu seul peut exercer un tel empire sur les hommes.

Voyez le Sauveur jetant un regard de compassion et de bonté sur S. Pierre qui venait de le renier trois fois. Considérez cet apôtre infidèle qui avait reçu de son maître tant de marques de prédilection; voyez-le, versant des larmes qui lui assurent le pardon et qui lui apprennent qu'il doit avoir des entrailles de miséricorde pour les faiblesses de ses frères.

Considérez le Messie devant la Samaritaine : avec quelle bonté il lui parle! Il connaît les désordres de cette femme; mais aussi il voit la droiture de son cœur. Il lui dévoile les mystères les plus consolants et les plus profonds de la religion. Il lui offre les eaux salutaires de la grâce, qui seules peuvent apaiser la soif du bonheur qui nous poursuit. Si vous connaissiez le don de Dieu, lui dit-il, si vous saviez quel est celui qui vous parle, vous lui demanderiez d'une eau vive qui vous empêcherait d'avoir jamais soif, et qui comblerait de joie votre âme pour toujours. Quelle simplicité! quelle élévation! quelle puissance! Un Dieu seul peut s'exprimer en ces termes et parler au cœur avec tant d'efficacité et d'éloquence. Mais surtout un Dieu seul peut réaliser ces promesses magnifiques, divines et évidemment surhumaines.

Considérez Jésus-Christ sur la croix; deux criminels sont

à côté de lui. L'un d'eux, touché de repentir et éclairé de la lumière d'en haut, proclame la divinité du Messie. Une humble prière fait d'un grand coupable un élu. Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume. Alors le Sauveur lui adresse ces paroles étonnantes qu'un Dieu seul a pu prononcer : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. Je ne sais ce que nous devons le plus admirer, ou du calme, de la force, de la grandeur qu'il montre dans sa passion et dans ses douleurs, ou de la puissance qu'il exerce dans cette circonstance. Il voit ce qui se passe dans le cœur de cet homme couvert de crimes; il le purifie par sa grâce; il lui promet le ciel, et d'un criminel il fait un enfant de Dieu; il lui assure une place parmi les anges. Il commence ici à user de ce pouvoir qui lui fut donné de juger tous les hommes et de décider de leur sort éternel.

A partir de ce moment, des principes nouveaux, dont les hommes n'avaient pas même l'idée, font leur entrée dans le monde et se répandent sur toute la terre :

Les nations savent maintenant que la miséricorde de Dieu est infinie; elles savent qu'il n'y a pas de crime qu'on ne puisse expier par un humble et sincère regret. *Il n'y a plus de situation désespérée, dans ce monde.* L'âme la plus délaissée a toujours un père, un ami tout-puissant. L'homme le plus coupable, fût-il maudit de toute la terre, peut encore espérer la joie, la vraie gloire, la solide grandeur, tous les biens.

Voyez Madeleine : elle était dans la boue; un regard du Sauveur la place sur un trône et la rend l'objet de l'admiration et de la vénération de tous les siècles. Les plus vastes cités élèvent de magnifiques monuments en son honneur. Cette sublime transformation est quelque chose de plus grand que la création et le gouvernement de tous les mondes. Le plus malheureux des hommes sait qu'il a dans Dieu

un père plein de tendresse, dans Jésus-Christ un ami dévoué et tout-puissant qui ne l'abandonnera jamais. Une bonté, une puissance, une miséricorde infinies sont seules capables de concevoir et d'exécuter de si belles et de si grandes choses. Or, Jésus-Christ l'a fait, et il opère de semblables merveilles à chaque instant dans l'univers, depuis l'origine du christianisme; donc il y a là des milliers de preuves de sa divinité.

Jésus-Christ, par un secours surnaturel, par sa grâce divine, a donné aux chrétiens la force de pratiquer des vertus qui étaient inconnues sur la terre avant sa venue, des vertus évidemment divines, surhumaines. Toute l'histoire le démontre; en ce moment même il suffit d'ouvrir les yeux pour en voir des preuves nombreuses et éclatantes. Nous croyons en avoir dit assez pour qu'il ne reste aucun doute sur ce point. Pourtant, nous pensons qu'il est utile d'ajouter encore quelques mots, afin de rendre cette vérité de plus en plus évidente, et de convaincre, s'il est possible, les esprits les plus rebelles et les plus obstinés.

Il est dans l'homme un sentiment profond, qui survit ordinairement lorsque tous les autres sont détruits; je veux parler de l'amour d'un père, et surtout de la tendresse d'une mère pour ses enfants. Aussi tous les siècles ont-ils admiré la profonde sagesse de Salomon, qui ordonne de couper l'enfant que deux mères se disputaient, et d'en donner la moitié à chacune; il connaissait la force de cette loi de la nature. La mère véritable repousse avec horreur cette cruelle proposition: car ses entrailles furent profondément émues. Non, non, s'écrie-t-elle, donnez l'enfant tout entier à ma rivale. Les affections de famille, voilà, avec l'amour de nous-mêmes, ce qu'il y a de plus tenace, de plus enraciné dans notre cœur, voilà ce qui est identifié avec nous-mêmes, ce qui a pénétré jusque dans la moelle de nos os. Cependant la grâce de Jésus-Christ a détruit ou plutôt a sanctifié,

divinisé, surnaturalisé tout cela. Une famille qui devenait chrétienne dans les trois premiers siècles, devait être disposée à braver tous les supplices et à marcher à tout instant à la mort. Voyez Ste Agnès, voyez Ste Agathe entre les mains des bourreaux. Les païens les plus barbares, à la vue de ces innocentes victimes, versent des torrents de larmes. Leur jeunesse, leur beauté, leurs brillantes qualités, leur illustre naissance, tout excite l'attachement le plus vif. Contemplez leur calme, leur intrépidité : un souffle divin les anime, elles élèvent leurs regards vers le ciel, elles semblent ne plus tenir à la terre, elles paraissent divinisées. Elles se jouent au milieu des supplices. On dirait qu'une force invisible et surnaturelle les rend insensibles aux tortures; une joie céleste brille sur leurs traits. Et ces phénomènes se reproduisent tous les jours des milliers de fois dans les persécutions. On voit de jeunes enfants, de jeunes filles s'arracher des bras de leurs mères pour courir à la mort avec ardeur et avec joie. Voyez Ste Félicité, cette illustre Romaine; voyez-la excitant ses sept enfants à combattre avec courage; elle assiste à leur supplice, elle les anime de sa voix, elle leur montre le ciel. Elle voit couler leur sang. Elle meurt autant de fois qu'elle a d'enfants. Essaye-t-elle de fléchir les bourreaux? Eprouve-t-elle un regret? Non. Son cœur est-il devenu insensible? Non ; mais une vertu divine, la grâce toute-puissante de Jésus-Christ l'anime. Le lion de la tribu de Juda la remplit de sa force; elle participe à la nature divine, elle est transformée, pour ainsi dire, et divinisée. Ces faits s'accomplissent tous les jours dans le christianisme. Cherchez partout ailleurs, vous n'en verrez pas de traces. Est-ce trop dire que d'affirmer qu'ils se reproduisent des millions de fois? Ils sont rationnellement inexplicables; ils surpassent les forces humaines.

Résumons nos pensées, et tirons de là quelques consé-

quences : des vertus inconnues au monde et dont on n'avait pas même l'idée, apparaissent sur la terre avec Jésus-Christ. Nous voyons une foule innombrable de chrétiens de tout âge supporter avec joie les souffrances, et les rechercher avec ardeur; nous les voyons pratiquer l'amour de Dieu, l'humilité, le détachement des choses de ce monde, une pureté angélique, à un degré dont on n'avait pas vu d'exemple. Nous les voyons se dévouer au bonheur des hommes jusqu'à l'oubli, jusqu'à l'immolation d'eux-mêmes. Nous voyons le repentir réhabiliter, diviniser, pour ainsi dire, de grands coupables. Nous voyons des hommes se sacrifier pour leurs ennemis avec un amour sans bornes. Nous voyons sans cesse des milliers de chrétiens se dépouiller de toutes les passions, de tous les sentiments les plus naturels; nous voyons de toutes parts, sur tous les points du globe, briller des vertus surhumaines, divines; nous voyons la nature humaine élevée à une hauteur inconnue jusqu'alors : donc Jésus-Christ, qui est l'âme de ces vertus, qui les inspire, au nom de qui tout se fait, est véritablement Dieu.

CHAPITRE X.

Jésus-Christ a exercé sur les nations une influence prodigieuse et constante. Quel est le moyen de l'expliquer?

Je suppose qu'un homme extraordinaire paraît au milieu de nous, il se dit l'envoyé de Dieu, il prouve sa mission par de nombreux et d'éclatants prodiges, il commande aux éléments avec une puissance absolue et vraiment divine, et toutes ces merveilles sont comme un jeu et un amusement pour lui. D'un mot il rend la vie aux morts, il fait marcher les boiteux et les paralytiques, il donne la vue aux aveugles-

nés, il marche sur la mer, il parle aux flots irrités et aux tempêtes furieuses, et les flots et les tempêtes entendent sa voix et obéissent. Il connaît les pensées les plus secrètes des cœurs. L'espace n'est rien pour lui; il guérit des malades qui sont à des distances immenses : un seul acte de sa volonté lui suffit; il prédit des événements dont l'accomplissement paraît impossible, et toutes ses prophéties se réalisent; il n'y a pas d'infirmité, pas de maladie qui soit au-dessus de son pouvoir. Son empire sur la nature est sans limites. Par un signe ou une parole il redresse les estropiés, il change l'eau en vin. Avec quelques pains, il nourrit dix mille personnes. Des milliers d'infortunés qui étaient attaqués de maladies incurables, rendent témoignage à sa puissance infinie. Tous ces faits sont publics; ils sont attestés par de grandes villes, par une nation tout entière. Les savants, les ignorants, les amis de cet homme extraordinaire, comme ses ennemis, les autorités civiles et religieuses, tous les partis, toutes les conditions, tous les âges, tous en un mot sont unanimes à proclamer la vérité de ces prodiges : seulement chacun les explique à sa manière; mais il n'est personne qui ne les admette comme véritables; et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que ce thaumaturge fait éclater des vertus dont on n'a jamais vu d'exemple : c'est un point capital. Lorsque des miracles se sont passés dans ces conditions, n'est-il pas permis de soutenir que leur certitude égale la certitude mathématique? L'erreur est ici impossible. Or tels sont les miracles de Jésus-Christ. Nous pouvons ajouter, comme nous l'avons déjà dit, que le christianisme nous en présente une foule qui sont appuyés sur des preuves aussi convaincantes. Après cela, on est naturellement porté à se demander comment des hommes raisonnables peuvent rejeter des faits aussi certains, surtout lorsque nous savons que les plus grands génies, des esprits supérieurs et d'un savoir profond et fort étendu, les ont discutés et admis comme incontestables.

Quelle est la cause de cette étrange obstination? Serait-ce le défaut d'examen de la question? Serait-ce la mauvaise foi? Serait-ce l'aveuglement? Seraient-ce les préjugés? Je n'en sais rien; mais pour moi il évident qu'il faut la chercher dans quelqu'une de ces passions qui bouillonnent dans le cœur humain; il se peut aussi que ce soit un juste châtiment de Dieu : car il retire sa lumière à des esprits superbes qui en sont indignes et qui en abusent. La plupart manquent de bonne foi : ils l'ont souvent avoué eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, nous allons vous mettre sous les yeux des miracles qui ne sont pas moins concluants que ceux dont nous avons parlé, et que Messieurs les rationalistes ne pourront pas rejeter.

Supposons qu'une personne rend le dernier soupir. Elle a cessé de vivre : la mort est certaine et bien constatée; il n'y a pas là-dessus de doute possible; le cadavre est déjà dans le tombeau depuis quelque temps; on le voit tomber en dissolution, en corruption; la putréfaction se fait déjà sentir. Le corps a perdu sa forme : ce n'est plus qu'un amas confus qui n'a plus de nom. Tout à coup il se présente un homme d'une sainteté éminente et universellement reconnue; il a déjà opéré des milliers de prodiges en présence d'une foule de témoins; un homme en qui nous voyons briller toutes les vertus dans un degré inimaginable. A sa parole le cadavre se ranime subitement, la corruption disparaît par l'effet de la puissance divine; il reprend à l'instant la vigueur, la santé et le mouvement. Ses yeux, qui étaient fermés par la mort, s'ouvrent à la lumière; la parole lui est rendue; la foule, qui a été témoin de ce miracle, est saisie d'admiration et d'épouvante à la fois; et cet homme ressuscité reprend pendant vingt ou trente ans les fonctions de la vie civile. Si vous aviez vu un phénomène de ce genre, j'aime à croire que vous l'admettriez sans peine. Rejeter des prodiges aussi bien prouvés, n'est-ce pas se mettre

en dehors du sens commun et de la raison? Eh bien! j'ose dire que des faits innombrables et aussi étonnants ont eu lieu dans le christianisme à toutes les époques, et se renouvellent tous les jours sous nos yeux. Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents, suffirait déjà pour le prouver; mais vous allez le comprendre mieux encore. Pour donner la vue à des aveugles-nés par une parole, pour faire marcher des estropiés, rendre la vie aux morts et opérer d'autres prodiges semblables, il faut une puissance surnaturelle, surhumaine, divine : tous les hommes sont d'accord sur ce point; mais n'est-ce pas une chose plus belle, plus grande, et plus difficile de donner la vie morale à des nations, à des cités, à des hommes qui sont livrés à tous les genres de dégradation et à tous les désordres? Prendre dans la boue et la fange du vice des millions d'hommes, et leur communiquer une grandeur dont on n'avait pas même l'idée, une grandeur qui paraissait impossible; arracher les peuples aux plus épaisses ténèbres de l'ignorance, à tous les genres de dégradation, à tous les vices, et leur inspirer des sentiments nobles, élevés, sublimes, divins, n'y a-t-il pas là une œuvre qui demande une puissance infinie et qui surpasse évidemment toutes les forces naturelles? Ce qui le prouve clairement, c'est que toutes les écoles de philosophie, les gouvernements, ont toujours été sous ce rapport d'une impuissance absolue, désespérante, d'une complète stérilité. C'est un fait qui est démontré par l'histoire. La plupart des rationalistes en conviennent.

Jésus-Christ a donné la vie à un grand nombre de nations, qui étaient ensevelies dans le tombeau de toutes les passions; à sa voix divine les peuples ont levé la tête et sont sortis de la fange où ils étaient misérablement plongés. Si nos excellents Messieurs avaient vu le Sauveur donner la vue à des aveugles-nés, s'ils l'avaient vu opérer tous ses autres miracles, ils seraient bien forcés de rendre hommage à la vé-

rité. Or il a fait des choses qui ne sont pas moins admirables, et dont nous sommes tous les jours les témoins. Tous les peuples de l'univers étaient dans une affreuse ignorance sur les vérités les plus importantes ; ils étaient livrés au plus triste aveuglement ; ils étaient submergés dans un océan de désordres, de vices et de corruption. Leurs cœurs, leurs âmes et leurs intelligences étaient enveloppés des plus épaisses ténèbres : ils s'étaient égarés comme des aveugles sans guides. Le Sauveur paraît au milieu d'eux ; avec sa puissance infinie, avec sa bonté ineffable, il leur dit : Voyez, et ils ont vu. Ils avaient cessé d'entendre la voix de la raison et de la conscience : il la fait retentir à leurs oreilles, et fait pénétrer dans tous les cœurs droits et dociles la douce et enivrante lumière de la vérité ; ils étaient comme des cadavres en putréfaction ; ils étaient livrés à une effrayante dégradation : il se présente à eux, et leur dit comme autrefois à Lazare : Sortez du tombeau ; ils obéissent et reprennent la vie. Voilà ce qu'a fait le Messie, voilà ce qu'il fait encore tous les jours autour de nous.

L'influence que Jésus-Christ exerce constamment dans le monde, est évidemment surnaturelle, au-dessus des forces humaines. Il est très-facile de le prouver ; il suffit, pour le reconnaître, d'ouvrir les yeux et d'avoir un peu de droiture et de bonne foi ; des faits innombrables et continuels parlent ici avec une éloquence irrésistible.

Pendant quatre mille ans, qu'avait fait la raison humaine pour réformer les peuples ? Trouvons-nous sur la terre un peu de véritable civilisation ? car on ne peut pas dire qu'un peuple est civilisé parce que les lettres les sciences et les arts sont développés dans son sein. Toutes ces choses sont une partie de la civilisation ; mais elles n'en sont pas l'essentiel. Il n'y a pas de civilisation possible sans la justice, sans la probité, sans les vertus qui seules assurent la prospérité et le bonheur des nations et des familles.

Ainsi les Grecs, les Romains, à l'époque la plus brillante de leur prospérité, n'étaient pas véritablement civilisés, puisque nous ne voyons de tous côtés que des injustices, des cruautés poussées souvent jusqu'à la férocité; puisque nous ne découvrons parmi eux aucun sentiment d'humanité, aucune idée de justice pour les autres peuples. Vous pourrez trouver chez eux quelques vertus humaines; mais elles sont toujours gâtées par l'orgueil, l'égoïsme et d'autres vices; ne cherchez pas parmi eux des vertus véritables et pures, des vertus chrétiennes: vous ne les trouverez pas. Le christianisme seul a civilisé les hommes, puisque seul il a répandu sur la terre et parmi les peuples les vraies vertus, et par une conséquence nécessaire il a dirigé les sciences, les lettres et tous les arts vers le seul but qui soit grand et noble, vers la moralisation et le perfectionnement de l'homme, vers Dieu, et par la même vers les nobles sentiments qui font son bonheur.

Pour comprendre que la véritable civilisation est le résultat des maximes de l'Évangile, et que nous en sommes redevables à Jésus-Christ, il suffit de quelques considérations rapides; l'histoire peut encore ici nous servir de guide, et nous instruire d'une manière certaine.

Que manquait-il aux Grecs et aux Romains pour parvenir à la civilisation véritable? comment se fait-il qu'ils ont été plutôt les fléaux que les bienfaiteurs de l'humanité? ont-ils fait régner dans le monde l'ordre, la justice, les vertus, source essentielle du bonheur des nations et de tous les hommes? L'histoire répond éloquemment. Mais quelle en est la cause? Leur manquait-il des talents? assurément non. La Grèce avait produit une armée de grands hommes, une foule de beaux génies, qui avaient porté l'étude de la sagesse aussi loin que les forces naturelles peuvent le permettre. Nous voyons là ce que peut la raison livrée à elle-même. Depuis dix-huit siècles elle n'a pas fait un pas, elle n'a pas

su résoudre une seule des grandes questions sociales et religieuses. Il est évident qu'elle n'a fait que tourner autour d'un cercle. C'est au christianisme seul que nous devons les biens dont nous jouissons; nos adversaires eux-mêmes l'avouent. Cependant la Grèce avait donné le jour à des législateurs habiles, à des génies qu'on n'a jamais surpassés. Aucun philosophe ne s'est élevé au-dessus de Socrate; aucun homme de talent n'a éclipsé Platon; il n'y eut jamais d'esprit plus vaste et plus pénétrant qu'Aristote. Aucun genre de mérite n'a manqué aux Grecs; ils ont eu des peintres du premier mérite; l'architecture chez eux était portée à un haut degré de perfection; Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, ont servi de modèles aux historiens de tous les siècles; Pindare, Homère, Sophocle, Euripide, Virgile, Horace, nous ont laissé des ouvrages que depuis dix-huit cents ans les nations modernes ont à peine égalés; Démosthène et Cicéron ne sont-ils pas toujours les princes de l'éloquence? Il y eut aussi chez les Grecs et les Romains une foule d'habiles guerriers : de sorte qu'aucun genre de talents n'a manqué aux peuples anciens. Cependant où en étaient-ils par rapport à la véritable civilisation? n'étaient-ils pas dévorés par toutes les passions et par tous les vices? cherchez parmi eux les vertus chrétiennes : vous n'en trouverez pas de traces. En avaient-ils même l'idée? Trouvez-vous dans les écrits de ces grands génies une parole contre cet affreux et avilissant esclavage, où gémissait le genre humain presque tout entier. Trouvez-vous même, chez eux, des vertus humaines, mais des vertus réelles? L'histoire nous dit qu'elles étaient inconnues ou fort rares! Il est donc clair qu'il n'y avait pas chez eux de civilisation véritable, ni par conséquent de vrai bonheur.

Jamais le rationalisme n'a arraché au vice, à la corruption, à l'avilissement, à l'erreur, je ne dirai pas un royaume, une province, mais une seule ville, un petit bourg, une seule per-

sonne. La famille de Socrate n'est-elle pas restée idolâtre et plongée dans la plus funeste ignorance ? N'en est-t-il pas de même de celle de Platon, d'Aristote et de Cicéron ? Ainsi donc toute l'histoire nous apprend que délivrer des ténèbres de l'erreur et des passions une simple ville, un hameau et une famille, et leur communiquer les vraies lumières, la véritable civilisation, faire régner parmi les hommes les vertus chrétiennes, est une œuvre au-dessus des forces naturelles et des efforts réunis de tous les talents. Le rationalisme n'a jamais pu former, n'a pu créer, la moitié, le quart, un dixième, un centième de chrétien ; il ne sait faire que des phrases, créer des fantômes et des rêveries, souvent ridicules : tandis que nous avons vu et nous voyons tous les jours des hommes sans talent, de simples femmes opérer des choses merveilleuses et surhumaines sur toute la surface de la terre. Souvent même nos adversaires ont fait sur ce sujet des aveux qu'il est utile de rappeler. Ainsi Voltaire n'a-t-il pas dit que la philosophie a produit un sage, et que le christianisme en fait tous les jours des milliers sans qu'on le remarque ?

Que Messieurs les rationalistes nous citent les provinces qu'ils ont civilisées, et parmi lesquelles ils ont fait régner les vertus surnaturelles, les vertus chrétiennes ; qu'ils nous montrent une seule ville qui par leur moyen soit devenue plus vertueuse, et par là plus heureuse. Qu'ils nous citent un seul petit hameau où ils aient porté les vraies lumières ; qu'ils nous montrent un seul de leurs disciples qui ait été martyr, et qui se soit exposé volontairement à la mort pour le bien des hommes ; qu'ils nous montrent parmi eux un seul missionnaire, une véritable Sœur de Charité ; qu'ils nous montrent parmi eux un seul saint, une seule sainte, c'est-à-dire un homme, une femme qui ait constamment pratiqué jusqu'à l'héroïsme toutes les vertus chrétiennes ; qu'ils nous montrent un seul homme, une seule femme qui, par l'effi-

cacité de leur doctrine, ait renoncé à la volupté, à l'avarice, à l'orgueil, à l'égoïsme, à tous les vices, pour devenir chaste, humble, pauvre, charitable, en un mot pour embrasser toute sa vie la perfection chrétienne ; cherchez parmi les rationalistes, depuis que le monde existe, et vous ne trouverez absolument rien de semblable. Que devons-nous conclure de là ? C'est que c'est une chose évidemment au-dessus des forces naturelles que de faire accepter les belles et sublimes maximes de l'Évangile à une ville, à un simple hameau, à un seul homme. Toute l'histoire prouve que c'est là une vérité incontestable : car, parcourez tous les siècles, étudiez les annales de tous les peuples, et vous ne trouverez pas un seul rationaliste qui ait pratiqué, je ne dis pas toutes les vertus chrétiennes, mais une seule de ces vertus. Prenons les plus célèbres des sages de l'antiquité : Socrate, Platon, Cicéron ; ont-ils connu l'amour de Dieu ? Trouvons-nous dans leurs écrits quelques traces de l'amour des hommes, tel que nous le recommande Jésus-Christ, et tel que les saints l'ont entendu ? Ont-ils compris cette pureté angélique que l'évangile a fait connaître à l'univers ? Trouvez-vous chez eux ces principes d'égalité que le Sauveur a établis d'une manière si admirable ? Ces grands génies ont-ils pratiqué, cherché à faire aimer la pauvreté et le détachement de toutes les choses de la terre ? Ont-ils compris que tous les peuples ne doivent former qu'une seule famille, dont Dieu est le Père ? Ont-ils enseigné les belles vertus de compassion, de miséricorde, d'humilité et d'abnégation ? Ont-ils compris que l'être le plus malheureux est un objet sacré, un véritable enfant de Dieu ? Ont-ils même entrevu cette belle et sublime pensée, que tous les hommes sont frères dans toute la force du mot ? Cherchez dans leurs ouvrages une pensée comme celle-ci : Tout ce que vous faites au moindre des hommes, dit Jésus-Christ, c'est à moi que vous le faites, à moi vengeur des pauvres, à moi votre Dieu et

votre créateur, à moi juge des vivants et des morts, à moi qui ne connais pas de distinction de personnes et qui suis le Père de la veuve et de l'orphelin, et de tous ceux qui sont dans la souffrance et le malheur?

Voulez-vous un exemple de ce que peut le rationalisme? voulez-vous avoir la mesure des vertus qu'il peut inspirer aux hommes? Considérons un des plus illustres personnages de l'antiquité, le fameux Caton ; on l'a élevé jusqu'au ciel. Arrêtons quelques instants nos regards sur ce Romain, qu'on nous donne comme un modèle accompli, une sorte de demi-dieu. Voyons s'il mérite les éloges qu'on lui a prodigués.

Caton avait-il quelque chose des vertus chrétiennes? avait-il même quelques vertus humaines? Il est un fait qui peut nous donner la mesure de son mérite; l'histoire nous apprend qu'il terminait tous ses discours au sénat par ces mots : Il faut détruire Carthage : *Delenda Carthago*. Par ces paroles, Caton foulait aux pieds les traités, et par conséquent la justice naturelle ; il poussait l'inhumanité jusqu'à la barbarie et jusqu'à la férocité. Car quelle était alors la situation de Carthage? Cette ville malheureuse était réduite à la plus complète impuissance; toutes ses ressources lui avaient été enlevées. Elle était comme un prisonnier qui est chargé de chaînes, et qui ne peut plus faire un pas, ni remuer. Carthage ne pouvait pas nuire aux orgueilleux Romains, elle ne pouvait leur inspirer aucune crainte. Cela est clair comme le jour. C'était donc une basse, féroce et inutile vengeance, et ce qui nous montre mieux quelle vertu peut produire le rationalisme, c'est que cette vengeance n'était pas l'effet d'un moment d'exaltation, comme cela peut avoir lieu immédiatement après une victoire chèrement achetée, dans la chaleur du combat : c'était une vengeance froidement calculée, longuement méditée ; cette vengeance fut sanctionnée par ces sénateurs qui étaient

regardés comme la lumière du monde. Et les Romains, qu'on nous donne comme des modèles de vertu, n'eurent pas honte de voter la ruine de Carthage. Que leur avaient donc fait tant de femmes et d'enfants qui remplissaient cette ville, et qui ne demandaient qu'à vivre en paix? n'avaient-ils pas eux-mêmes des femmes et des enfants? ils avaient donc des cœurs d'airain et de bronze! ils avaient donc des entrailles de fer! Les tigres et les lions ont quelquefois montré de la sensibilité; mais les Romains sont presque toujours étrangers à tout sentiment de justice et d'humanité. Ne nous parlez plus de leurs vertus; ils ne savaient ce que c'est. Que n'aurions-nous pas à dire de leur sensualisme, de leur corruption dans les derniers temps de la république et sous l'empire? Jetons un voile sur cet affreux et épouvantable tableau: c'est assez de le mentionner d'une manière générale. Ainsi la vertu des Romains c'est l'orgueil, c'est une ambition sans bornes; leur vertu, c'est un égoïsme illimité; leur vertu, c'est une cupidité insatiable, qui les a poussés à piller, à torturer, à dévorer tous les peuples; leur vertu, c'est la vengeance implacable, portée souvent jusqu'à la barbarie, jusqu'à la férocité; leur vertu, c'est une corruption effrénée, jusqu'à se jouer de toutes les lois de la morale; leur vertu c'est une sorte de fureur pour satisfaire toutes leurs passions.

Dites, si vous le voulez, qu'ils ont montré beaucoup d'intelligence, de grands talents, une rare habileté, du courage, du génie, je vous l'accorderai; mais pour ce qui est des vertus chrétiennes, ils n'en avaient pas même l'ombre; leurs vertus humaines ne sont qu'apparentes, elles ne sont pas réelles: elles sont un froid calcul d'intérêt. Si vous me trouvez trop sévère, je me bornerai à vous rappeler que Montesquieu les met au-dessous des brigands (1), parmi lesquels il y a toujours quelques principes de justice: ce qui

(1) *Grandeur des Romains*, ch. VII.

n'existait pas ordinairement chez ces maîtres du monde. Voici maintenant les conséquences que nous pouvons tirer de ces considérations inattaquables, puisqu'elles reposent sur toute l'histoire : il est évident que messieurs les rationalistes sont absolument incapables d'introduire les vertus chrétiennes dans une contrée, dans une ville ; de les faire accepter à un hameau, à une famille, à un seul homme, à une seule femme, à un jeune homme, à une jeune fille. Ainsi donc, chaque fois que le christianisme a porté les divines maximes de l'Évangile dans une province, il a fait une chose qui est au-dessus de toutes les forces naturelles et humaines. Toutes les fois qu'il les a fait accepter par une ville, par une famille, par un homme, par une femme, il a fait une chose qui surpasse le pouvoir de tous les rationalistes et de tous les philosophes. Chaque fois que le christianisme a fait un saint, une sainte, c'est-à-dire une personne qui a porté toutes les vertus jusqu'à l'héroïsme, il a fait une chose au-dessus de toutes les puissances de la terre, de toutes les ressources du génie.

Nous défions tous les rationalistes d'introduire dans une bourgade, dans une petite ville, les vertus chrétiennes ; nous les défions de communiquer ces vertus à une famille, à une seule personne, à un jeune homme, à une jeune fille. Quand même tous les philosophes de tous les siècles sortiraient de la tombe ; quand même ils se réuniraient à tous ceux qui passent leur temps à ergoter et à bavarder en ce moment sur la terre ; quand même ils y emploieraient tous leurs talents et toute leur vie, ils n'en viendraient jamais à bout : ils ne sont pas plus capables de faire ce miracle que de placer au ciel un nouvel astre. Ce que nous disons est confirmé par tous les faits qui se sont accomplis dans tous les temps, chez tous les peuples. Qui donc a apporté en France les maximes de l'Évangile et avec elles la vraie civilisation ? Des évêques, des prêtres, des missionnaires, des princes

chrétiens, des femmes pieuses, Ste Clotilde, Ste Geneviève et une foule d'autres. Qui a porté en Angleterre les vertus chrétiennes et délivré cette île célèbre de la barbarie? S. Augustin, des évêques, des missionnaires, des princes chrétiens, Alfred le Grand et S. Edouard. Qui a fait connaître la religion de Jésus-Christ dans la Pologne, dans la Suède, dans la Hongrie, dans la Russie, dans toute l'Allemagne ? Toujours des évêques, des prêtres, des princes chrétiens. Qui a introduit la belle et sublime doctrine de l'Évangile, et en même temps la seule civilisation, au Canada, au Paraguay, au Mexique, dans toute l'Amérique, dans l'Océanie, et jusque dans les îles les plus désertes? Toujours des disciples de Jésus-Christ. Faites mille fois cette question, en parcourant l'univers, et la réponse sera invariablement la même.

Qui donc a implanté les vertus chrétiennes dans toutes les cités de l'Europe et dans nos grandes villes? Qui donc a arraché nos provinces à la barbarie et aux plus cruelles superstitions? Partout la réponse est la même. Toujours je vois des évêques, des prêtres, des âmes pieuses. Je vois à Paris S. Denis et ses compagnons, à Lyon S. Pothin et S. Irénée, à Tours S. Martin, à Amiens S. Firmin, à Reims S. Remi, à Auxerre S. Germain; sur chaque point de l'Europe et de la terre, je vois une longue suite de chrétiens qui se succèdent sans interruption de siècle en siècle; j'aperçois partout des armées innombrables d'hommes, qui sont remplis du souffle de l'Évangile et qui parlent au nom de Jésus-Christ.

Voici maintenant ce qui résulte de ces considérations : chaque fois que les vertus chrétiennes ont pénétré dans un royaume, dans une province, il s'est fait une chose au-dessus de tous les pouvoirs et de tous les talents humains, et par conséquent un miracle. Mais comme il est souvent plus difficile de conserver que de conquérir, ce fait surnaturel s'est renouvelé tous les jours pendant un grand nombre de siècles sur tous les coins du globe. Ce qui prouve jusqu'à la plus

complète évidence que c'est un fait miraculeux et divin, c'est que jamais, depuis dix-huit cents ans, ce prodige ne s'est réalisé une seule fois hors du christianisme. Ces Messieurs n'ont qu'un moyen de nous réfuter, c'est d'opérer les mêmes merveilles par le rationalisme.

Lorsqu'une ville s'est convertie et a consenti à suivre les lois admirables que Jésus-Christ a données au monde, le même miracle s'est renouvelé. Toutes les fois qu'un homme, une femme, un jeune homme, une jeune fille, a embrassé les règles sublimes tracées dans l'Évangile, il s'est opéré un fait surhumain. Toutes les fois qu'une personne a renoncé à l'orgueil, à l'ambition pour devenir humble , à la volupté pour devenir chaste, à l'avarice pour embrasser la pauvreté, à l'égoïsme pour pratiquer la plus ardente charité, à toutes les passions pour imiter en toutes choses Jésus-Christ, il s'est fait une chose au-dessus des forces humaines; il s'est fait un miracle aussi grand que la résurrection d'un mort. Ce que je dis repose sur toute l'histoire; par conséquent il n'est rien de plus certain. Car vous ne trouvez pas, depuis dix-huit cents ans, une seule personne qui, après avoir été orgueilleuse, voluptueuse, violente, ambitieuse, avare, sensuelle, livrée à tous les vices, soit devenue douce, humble, pauvre, chaste, en un mot, qui ait embrassé toutes les vertus dans un degré éminent par le moyen du rationalisme. On n'a jamais vu cela. Chaque fois que la religion chrétienne a fait un saint ou une sainte, c'est-à-dire un homme, une femme, en qui on a vu briller toutes les vertus jusqu'à la perfection, il s'est donc fait une chose surnaturelle, un miracle; ce qui le prouve sans réplique, c'est que ces merveilles n'ont jamais eu lieu que parmi les chrétiens : il est donc démontré que d'innombrables miracles se sont opérés constamment dans le christianisme, et que ces prodiges se reproduisent tous les jours des milliers de fois sous nos yeux, à la face de l'univers, de tous les savants et de toutes les académies du monde.

Mais tous ces faits prodigieux ont eu lieu au nom de Jésus-Christ, et pour prouver qu'il est vraiment Dieu. Il suit de là que messieurs les rationalistes se sont ici placés dans une impasse, entre deux difficultés fort embarrassantes : il faut absolument qu'ils se prosternent devant le Messie, et qu'ils l'adorent; ou bien, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comme ils le supposent, si notre croyance sur ce point n'est pas conforme à la vérité, il faut qu'ils admettent que c'est l'erreur qui a civilisé les nations, inspiré de si belles vertus et produit toutes les merveilles dont nous avons parlé; il faudra dire aussi que la vérité, que nos excellents messieurs prétendent posséder, a toujours été stérile, n'a causé que des malheurs, des crimes et des désordres. Car le rationalisme n'a jamais produit que le néant et des ruines. Aucun homme sensé ne consentira à dévorer de telles absurdités; il les repoussera invinciblement.

Résumons ce que nous avons dit sur la grande question que nous avons traitée dans cette partie. 1° La plupart des rationalistes ont fait de Jésus-Christ un si magnifique éloge; ils l'ont fait si grand, qu'on ne comprend pas comment ils ne se prosternent pas devant lui pour l'adorer. 2° De l'aveu de nos adversaires, le Messie a fait lui seul des choses plus belles, plus utiles, plus admirables que tous les plus grands génies, que les gouvernements, que tous les hommes les plus éclairés. 3° Tous les philosophes, pendant une longue suite de siècles n'avaient absolument rien fait pour éclairer les nations; Jésus-Christ seul a apporté sur la terre la véritable religion, la lumière qui donne la vie au monde. 4° Les prophètes de la loi ancienne avaient produit la plupart des idées qui sont dans l'Évangile, mais le Messie seul les a rendues fécondes. 5° Les innombrables systèmes de la philosophie ont disparu les uns après les autres, comme les vapeurs pestilentielles qui s'élèvent du sein des marais, et il n'en est resté aucunes traces; ils n'ont vécu qu'une heure; la

religion du Messie a tout anéanti, comme l'astre du jour chasse les ténèbres de la nuit. 6° Jésus-Christ s'est élevé au plus haut degré de la perfection; il a atteint l'idéal ; il a donné aux peuples la plus sublime doctrine, la plus admirable morale qu'on puisse imaginer : voilà ce que disent nos excellents rationalistes ; sur ce point ils sont d'accord avec l'histoire. 7° Le Sauveur a apporté à tous les hommes le remède à toutes les douleurs, la consolation suprême, le bonheur poussé jusqu'à l'*ènivrement*; ils le reconnaissent eux-mêmes. 8° Il a donné la plus brillante règle de la vie vertueuse, la religion absolue, la religion de tous les mondes. 9° Il a posé la pierre d'un édifice éternel ; seul il a régénéré le monde ; il nous a donné la vraie lumière, la paix de l'âme, la vraie félicité; depuis dix-huit siècles il donne la vie aux nations. 10° Le Messie a apporté sur la terre des principes dont les plus grands génies n'avaient pas l'idée. 11° Il a fait une foule de choses qui étaient impossibles humainement ; il a détruit l'idolâtrie et fait disparaître d'affreuses superstitions. 12° L'époque de sa naissance, ses vertus divines, sa puissance, sa grandeur, les circonstances de sa vie et de sa mort avaient été prédites plusieurs siècles d'avance. 13° Il a apporté sur la terre des vertus dont les hommes n'avaient pas même l'idée. 14° Il a fait dans l'ordre moral des miracles aussi étonnants que la résurrection des morts. 15° Son nom remplit tous les siècles anciens et les temps modernes. 16° Sa gloire éclipse toutes les gloires. 17° Il a triomphé à toutes les époques d'obstacles insurmontables par des moyens humainement inexplicables. 18° Il a fondé une société (l'Église) dont l'existence est un miracle continuel sous mille rapports. 19° Sa doctrine sublime et simple à la fois est aussi élevée au-dessus de celle des plus grands génies, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. 20° Il a fait des miracles qu'on ne peut contester que par ignorance ou par mauvaise foi. 21° Sa religion s'est propagée par des moyens humainement

inexplicables. 22° Il a apporté sur la terre la vraie liberté, la seule égalité possible et la fraternité. 23° Il a affirmé lui-même cent fois sa divinité, et il doit être cru sur parole ; ses vertus sont une preuve évidente qu'il a dit la vérité. 24° Les apôtres et une foule de saints ont fait beaucoup de miracles pour prouver qu'il est Dieu dans toute la force du mot. 25° L'influence prodigieuse qu'il exerce dans les nations depuis dix-huit cents ans est inexplicable, s'il n'est pas Dieu. 26° Il a mérité les adorations des plus grands génies et des peuples les plus éclairés de l'univers. 27° S'il n'est pas Dieu, il faut dévorer des absurdités et dire que c'est l'erreur qui a sauvé et civilisé le monde. N'y a-t-il pas là cent fois plus de preuves qu'il n'en faut pour déterminer les esprits les plus rebelles à s'écrier comme le centurion qui avait été témoin de la mort du Messie : C'est vraiment là le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste?*

Toutes les hautes intelligences, tous les grands génies qui ont étudié cette question avec impartialité et qui n'ont pas été aveuglés par les passions, ont fini par rendre hommage à la vérité. Voici ce que disait du Messie un des hommes les plus célèbres des temps modernes, Napoléon : « Alexandre, « César, Charlemagne et moi, nous avons fondé des empires; « mais sur quoi avons-nous appuyé ces créations de notre « génie? sur la force. Jésus-Christ seul a fondé son empire « sur l'amour, et à l'heure qu'il est des millions d'hommes « mourraient encore pour lui. »

Napoléon comprenait qu'il y a dans le christianisme mille choses qui sont incompréhensibles, inexplicables, et même impossibles, si le Sauveur n'est pas Dieu; il concluait de là avec raison que la divinité de Jésus-Christ est une vérité si évidente, si bien prouvée, si solidement démontrée, qu'on peut dire qu'elle est claire comme la lumière du jour.

HUITIÈME PARTIE

EXISTE-T-IL UNE RELIGION VÉRITABLE? QUELLE EST-ELLE? PREUVES ÉVIDENTES QU'ELLE N'EST DANS AUCUN DES SYSTÈMES DES RATIONALISTES. QUELQUES MARQUES CERTAINES ET INFAILLIBLES A L'AIDE DESQUELLES ON PEUT VOIR OU ELLE EST. — CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité absolue d'une religion.

Pour terminer notre travail, nous allons présenter quelques considérations spéciales sur la religion. Cela nous paraît indispensable pour que cet écrit ne reste pas incomplet, et que nous puissions arriver à une conclusion; nous le ferons en peu de mots.

Il est difficile de comprendre comment des hommes raisonnables et intelligents peuvent nier ou contester un instant la nécessité et l'importance des principes religieux. Je crois qu'un doute sérieux et réfléchi sur ce point ne peut pas exister. Nous voyons, il est vrai, des philosophes qui s'efforcent de se persuader et de convaincre les autres qu'il n'y a pas de religion, ou qui la font consister dans des phrases qui n'ont aucun sens : ils admettent le mot et ils rejettent la chose pour séduire les peuples, nous l'avons prouvé; mais l'histoire nous montre qu'ils n'ont jamais pu arriver à la certitude. Ce qui le prouve, ce sont les aveux qu'ils ont faits eux-mêmes; ce qui le prouve, c'est leur retour à la vérité; ce qui le prouve plus éloquemment, ce

sont les maux épouvantables dont l'impiété est toujours la source inévitable. L'idée d'une religion est si profondément enracinée dans les cœurs, que tous les efforts pour la détruire ont toujours été impuissants. Les hommes qui repoussent tout sentiment religieux sont dans un état violent et contre nature. De là vient qu'ils sont torturés et poursuivis par les cris de leur conscience; de là vient que leur cœur est dans un vide affreux, et que souvent ils tombent dans les plus grands excès et dans le désespoir. S'ils étaient convaincus, ils seraient calmes et en repos. Ils ne s'occuperaient pas de ceux qui ont des principes différents. Ils les laisseraient en paix, comme nous permettons aux petits enfants de s'amuser avec des osselets. D'où vient donc l'inquiétude qui les agite? C'est que la lumière de la vérité qui brille à leurs regards les importune; ils cherchent à l'éloigner, mais elle renaît sans cesse, elle les poursuit constamment : le jour, la nuit, au milieu des plaisirs où ils se plongent pour s'étourdir, elle les obsède, elle fait leur supplice. La voix de Dieu retentit continuellement à leurs oreilles; ils voudraient l'étouffer, mais elle revient toujours. C'est ce qui explique cette espèce de haine, de fureur qu'on a remarquée dans quelques-uns d'entre eux. Pourquoi cette impuissance absolue où ils sont d'éteindre cette lumière? Pourquoi s'efforcent-ils en vain de l'éloigner? Pourquoi vient-elle briller sans cesse à leurs regards, semblable à l'éclair qui sillonne la nue et qui jette un vif éclat dans les ténèbres d'une nuit profonde? Elle produit sur eux l'effet de la foudre qui gronde d'une manière terrible dans un orage ou dans une tempête. Comment expliquer le tourment qu'ils éprouvent le jour et la nuit? C'est que le sentiment religieux fait partie de notre être et qu'il est inhérent à notre nature; il est indestructible. Vous arracheriez plutôt à un homme ses entrailles ou son cœur que vous ne le détruiriez en lui. Il est pour l'âme ce que la respiration es

pour le corps. Vouloir anéantir ce sentiment dans l'homme, c'est tenter de renverser les lois de notre nature, c'est tenter l'impossible.

Mais quelle est la cause de ce phénomène? Pour messieurs les rationalistes c'est un mystère inexplicable; c'est encore un vrai pont aux ânes, comme ils en rencontrent à chaque pas sur leur route. Pour nous, rien de plus facile, rien de plus simple que de rendre raison de toutes ces lois qui sont immuables, qui font partie de nous-mêmes. Ce que nous allons dire vous aidera à le comprendre. Nous chercherons nos preuves dans des principes généralement admis, et nous appuierons nos raisonnements sur des faits que les hommes de tous les partis, de toutes les opinions, seront forcés d'admettre, s'ils sont de bonne foi.

Les preuves qui démontrent la nécessité d'une religion sont nombreuses; nous en ferons connaître quelques-unes : Nous devons regarder comme une loi de notre nature, comme faisant partie de notre être, un sentiment que l'on trouve dans tous les siècles, chez tous les peuples et dans le cœur de tous les hommes. Or tel est le sentiment religieux; c'est là un fait sur lequel il est inutile d'insister; toute l'histoire le démontre. Sur tout le globe on n'a rencontré aucune peuplade, quelque sauvage qu'elle fût, qui n'ait eu son culte, qui n'ait pratiqué une religion. Les infortunés qu'on a trouvés dans des îles désertes, dans les forêts de l'Amérique, avaient quelques idées religieuses; les Cafres, les Hottentots, les cannibales eux-mêmes n'y étaient pas étrangers. On a vu des hommes employer tous les moyens pour arracher de leurs cœurs cette loi de la nature; ils ont cherché à la noyer dans les plaisirs, dans les désordres de toute espèce. Ils ont eu recours à toutes les ressources que la passion peut inventer; ils sont allés au bout du monde pour échapper à cet ennemi de leur repos. Ils ont même affaibli en eux la lumière naturelle; ils se sont abrutis en se

plongeant sans mesure dans les plaisirs des sens; il en est qui ont cru pouvoir la détruire en eux en se livrant à tous les excès de la boisson ; il en est qui ont fini par perdre complétement la raison, et qu'on a été obligé de reléguer dans les tristes et sombres asiles des aliénés, parce qu'ils étaient devenus dangereux pour leurs familles et pour la société. Cependant même alors cette lumière n'est pas éteinte; elle brille toujours à leurs regards. De toutes les idées gravées dans le cœur humain d'une manière ineffaçable, c'est la plus tenace, c'est celle qui domine toutes les autres et qui survit jusqu'à notre dernier soupir. Nous pouvons ici comparer notre âme à un édifice soutenu par des colonnes nombreuses; au milieu il en est une solide comme le bronze et l'airain; lorsque le bâtiment tombe en ruine et qu'il ne reste plus pierre sur pierre, lorsque tout est réduit en poussière, cette colonne indestructible élève au milieu de ces débris sa tête majestueuse. Tel est le sentiment religieux dans l'homme. Une loi aussi vivace et aussi universelle est nécessairement vraie.

Quel que soit le système que l'on adopte, il faudra toujours admettre une religion ; s'il y a un Dieu intelligent, sage et juste, comme nous ne pouvons en douter, il est absolument impossible qu'il voie avec indifférence le bien et le mal. Il faut qu'il punisse le crime et qu'il récompense la vertu ; il est indispensable qu'il protége les âmes qui sont fidèles aux lois qu'il a établies, et qu'il inflige des châtiments à ceux qui foulent aux pieds et méprisent les principes d'ordre qui régissent les États et toutes les classes de la société. Ce que je dis ici est fondé sur les notions les plus simples du sens commun. Supposer Dieu indifférent au bien et au mal, à la vertu et au vice; admettre qu'il contemple avec froideur les plus grands crimes; qu'il n'a établi sur la terre aucune loi, et qu'il tolère tous les désordres: c'est faire de lui, pardonnez le mot, un monstre au-dessous des plus vils

assassins et des plus cruels tyrans; c'est le mettre au-dessous de Néron, de Tibère et de Caligula. La raison repousse invinciblement une idée aussi odieuse et aussi absurde. Nier l'existence de Dieu ou admettre qu'il ne s'occupe pas de ce qui se passe sur la terre, qu'il n'a aucune des perfections que tous les peuples ont toujours reconnues en lui, est une chose qui répugne tellement à notre nature, que tous les sophismes des incrédules n'ont jamais pu faire adopter cette doctrine par un seul homme de bon sens, par un enfant intelligent. On voit des philosophes qui disent qu'il n'y a ni Dieu ni religion; mais quelle conséquence peut-on tirer de là? Une seule : c'est que tel est leur désir. Cela se comprend facilement. Mais tous ceux qui veulent commettre une mauvaise action, voudraient qu'il n'y eût ni lois, ni juges, ni tribunaux. Ce désir ne prouve rien, ou plutôt il prouve la vérité d'une religion: car on ne combat pas avec fureur ce qui n'existe pas. Ainsi la religion découle nécessairement de l'existence de Dieu ; ce sont deux idées inséparables, comme la lumière vient du soleil, comme un ruisseau sort de sa source; cela est clair, évident; on ne peut le contester qu'en s'élevant contre la lumière naturelle et les notions les plus simples du bon sens. La religion est donc aussi certaine que les lois naturelles les plus évidentes, les plus incontestables.

Quelques philosophes ont cherché à se persuader qu'ils pourraient échapper aux conséquences des principes religieux en se faisant matérialistes, idéalistes, panthéistes, rationalistes, etc., etc.; ils ont cru trouver dans tous ces systèmes un moyen de vivre en paix au sein de tous les plaisirs et de tous les désordres. Mais ce sont de vaines illusions. D'abord toutes ces doctrines ne reposent absolument sur rien; ce sont des édifices bâtis en l'air et construits dans le vide ; ils ne sont appuyés sur aucun principe sérieux, sur aucune preuve acceptable, sur aucune idée

raisonnable, nous l'avons prouvé. Cependant admettons pour un instant l'impossible : supposons que ces rêveries sont devenues des réalités, des vérités; nous trouverons même dans cette hypothèse des armes puissantes pour les combattre. Suivons donc nos excellents messieurs sur le terrain de l'absurde et de l'impossible, et voyons ce qui arrivera. Admettons que tout est matière, que les esprits, les âmes n'existent pas; qu'il n'y a de vrai, de réel que l'idée; admettons mille autres rêveries et absurdités du même genre; supposons qu'il n'y a pas d'autre Dieu que l'ensemble de tous les êtres ou que la raison; voici comment on peut raisonner : il faut absolument reconnaître que les choses qui sont en nous, se trouvent aussi dans la matière, dans l'idée, dans la nature, en un mot dans le Dieu que ces messieurs regardent comme étant la source de notre être; et il est clair qu'il n'a pu nous donner ce qu'il n'a pas; ce qui est en nous est nécessairement en lui; nier cela, c'est nier l'évidence; mais nous savons qu'il y a dans tous les hommes des principes d'ordre, des notions de justice, des idées de crime et de vertu, de bien et de mal, de récompense et de châtiment, et par là même des idées de religion; donc en supposant ces doctrines véritables, les principes religieux doivent subsister; ils font partie des lois invariables, indestructibles de la nature et de tous les êtres; et nous sommes autorisés à croire qu'après la mort nous entrons dans un monde semblable à celui-ci sous certains rapports, dans un monde où il y a des lois justes, équitables, où il y a de l'ordre, des peines pour le vice et le crime, et des récompenses pour la piété et la vertu. Nous avons mille raisons de le penser. Pourquoi le Dieu des panthéistes, des idéalistes, des rationalistes, des matérialistes, quel que soit le nom qu'on lui donne, ne serait-il pas le même dans un autre ordre de choses après cette vie? Ses lois doivent nécessairement être partout les mêmes. Nous défions de trouver une

seule preuve qui puisse détruire ce que nous venons d'avancer.

Ce que nous disons ici est bien subtil et peut-être même ridicule. Mais à qui faut-il s'en prendre? Nous sommes forcés de suivre partout nos bons messieurs. S'ils s'élèvent dans les nuages et au sommet des cieux, nous devons y aller; s'ils s'enfoncent dans les plus épaisses ténèbres de la nuit, dans l'absurde, dans le néant et le vide, il faut se résigner à les suivre; s'ils s'obstinent à passer par le trou d'une aiguille ou à se fixer sur la pointe d'une épingle, nous sommes obligés de marcher sur leurs traces, de nous placer à côté d'eux pour les combattre. Vous nous pardonnerez donc toutes ces suppositions singulières.

Admettons pour un instant que les croyances religieuses sont des chimères; que l'homme ne doit reconnaître d'autre maître que lui-même; que la raison est absolument indépendante : qu'arrivera-t-il? Nous verrons découler de là les conséquences les plus épouvantables. S'il n'y a pas de religion, ou s'il n'y a pas de Dieu (ces deux pensées sont les mêmes), on peut sans crainte se livrer à tous les désordres, commettre tous les crimes; on peut piller, ravager, incendier; on peut exercer toutes les injustices et toutes les cruautés. La vertu devient un préjugé puéril. S'il n'y a pas de Dieu ou de religion, dites-moi, je vous prie, pourquoi serions-nous obligés de nous soumettre à un homme, quel qu'il soit? Un enfant qui, pour jouir plus tôt de sa fortune, empoisonnera son père et sa mère, sera conséquent avec lui-même. Dans ces systèmes, on ne voit pas pour quel motif il y aurait plus de mal à faire mourir un homme, qu'il porte le nom de père, de mère ou d'ami, ou qu'il soit un inconnu, qu'à écraser un insecte incommode ou à tuer une pièce de gibier. Toute notre étude, tout notre calcul devra consister à nous mettre à l'abri des préjugés et des lois civiles. Telle sera la conduite de tout homme qui raisonne. Si un tel

système venait à prévaloir, la terre serait un séjour horrible, un théâtre de crimes; les hommes se dévoreraient les uns les autres comme les bêtes féroces dans les forêts. Rousseau l'avait compris, lorsqu'il disait qu'il est impossible de faire reposer l'obligation où nous sommes d'être vertueux et de pratiquer certains devoirs, sur la raison seule, considérée en elle-même et sans aucun rapport avec celui d'où elle émane. La saine raison nous montre ce que nous avons à faire, mais elle tire toute sa force de Dieu qui en est la source. Il n'est pas un homme de cœur qui ne repousse avec horreur ces affreuses conséquences; donc la religion est nécessaire et vraie.

Il est un fait historique qui parle avec une grande éloquence et qui nous prouve l'indispensable nécessité de la religion : c'est qu'aucun peuple n'a jamais subsisté sans principes religieux. Vous ne verrez même pas une peuplade, une horde sauvage, un faible hameau, ne fût-il composé que de quelques chaumières, où vous ne les trouviez plus ou moins développés. Plus une nation est religieuse, plus elle est prospère ; plus elle laisse éteindre cette lumière qui est la vie des peuples et de tous les hommes, plus elle se dégrade et s'avilit. Les Romains ont fait quelques grandes choses à une certaine époque; mais la décadence commence avec l'irréligion. Marius, Sylla, Antoine, César, Catilina étaient impies; ils ont été les fléaux des peuples et de leur patrie; ils ont tout immolé à leurs vengeances, à leur ambition, à leurs passions. Ils n'ont pas même épargné leurs parents ni leurs amis. Pour atteindre leur but coupable, ils ne reculaient devant aucune injustice, aucune cruauté. Ils ont dévasté l'univers, fait couler le sang humain par torrents. Pourquoi les affreux excès de la Révolution française? Quelques milliers d'hommes féroces avaient étouffé dans leurs cœurs tout sentiment religieux; de là vient qu'ils ont fait périr d'une manière atroce une foule de femmes, d'en-

fants et d'innocentes victimes. De là vient qu'ils se sont livrés à une fureur sans exemple dans toute l'histoire. Parcourez les annales des peuples : lorsque vous rencontrerez un homme féroce, barbare, cruel, un Tibère, un Caligula, presque toujours vous verrez que le sentiment religieux, la crainte de la Divinité sont affaiblis ou éteints dans son âme. Nous avons montré ailleurs que les plus célèbres incrédules sur ce point sont d'accord avec nous. Hume n'a-t-il pas dit qu'un peuple sans religion ne diffère pas des bêtes brutes? Voltaire, Rousseau, la plupart des incrédules ont parlé dans les mêmes termes. C'est donc un principe universellement admis.

Ainsi donc la religion est indispensablement nécessaire et vraie; elle découle de l'existence de Dieu et de ses perfections, de sa justice, de sa bonté, de sa providence; elle est une conséquence des lois de la nature; elle existe même dans le système des incrédules; elle est appuyée sur le sens commun, sur les besoins de la société et de tous les hommes; les savants, les grands hommes de tous les siècles et les philosophes eux-mêmes, tous les législateurs sont aussi avec nous. Que peuvent opposer nos excellents messieurs à ces raisons? le néant, des mots et des rêveries. Donc c'est une vérité démontrée.

CHAPITRE II.

Le rationalisme est non-seulement impuissant à donner aux hommes une religion; mais il a été la source de toutes les erreurs, de tous les crimes et de tous les désordres qui ont inondé l'univers.

Il est un fait écrit en caractères fort lisibles et fort clairs dans toute l'histoire, c'est que parmi tant de religions qui

ont existé dans le monde, il n'en est pas une seule qui soit appuyée sur la raison, considérée comme étant absolument indépendante de Dieu. Tous les essais qui ont été faits depuis l'origine du monde, et surtout de nos jours, ont été d'une stérilité complète. Dans l'antiquité comme dans les temps modernes, depuis Confucius et Numa jusqu'à Mahomet, Luther, Calvin et Henri VIII, tous les législateurs, tous les fondateurs de religion ont parlé au nom de Dieu, ont élevé leur édifice sur le surnaturel. Hors de là je ne vois que des efforts nuls et stériles; je vois le néant, des catastrophes, des désastres et des ruines. Cela s'explique facilement : il suffit de connaître la nature de l'homme. Qu'est-ce qu'une religion, en effet? c'est un ensemble de principes, de lois, de croyances qu'on propose aux consciences. Mais quel est donc l'homme qui a le droit de commander aux âmes, de régler les sentiments, de dominer sur les pensées, sur les cœurs, sur les affections? Dieu seul a ce pouvoir. Un gouvernement peut faire des règlements de police extérieure, voilà tout; au delà sa puissance expire. Il est donc clair que le rationalisme n'a jamais pu et ne pourra jamais fonder une religion. Cette vérité découle de la nature et des sentiments de l'homme, qui jamais n'a accepté cette domination que de la part de Dieu et en son nom. Qu'un roi, qu'un gouvernement, qu'un philosophe prétendent nous imposer des croyances, ils exciteront le rire, la pitié et le mépris. Des hommes de talent et de génie peuvent inventer des systèmes ingénieux, que nous lisons par curiosité comme on lit une tragédie, un roman; mais pour ce qui est d'imposer des croyances religieuses, cela dépasse leur pouvoir; jamais on ne l'a vu, et jamais on ne le verra. Depuis l'origine du monde jusqu'à notre époque, on compte par milliers les hommes qui ont essayé de fonder des religions; montrez-en une qui se soit appuyée uniquement sur la raison et qui ait vécu un siècle, dix ans, un jour, qui ait eu deux disciples

fidèles et constants. Car il faut remarquer que toutes les sectes religieuses qui de nos jours pullulent dans l'univers, sont fondées sur la Bible, sur le surnaturel, sur l'autorité de Dieu; il n'y a pas une seule exception. Il est vrai qu'on trouve dans certaines religions des idées, des principes rationalistes; mais on y voit aussi l'élément surnaturel et divin, et c'est ce qui les soutient et leur donne une apparence de vie. Nous défions de trouver sur la terre, à aucune époque, une religion qui repose uniquement sur la raison. La religion des philosophes ce sont les montagnes, les citronniers, c'est un souffle léger, ce sont des idées creuses, des imaginations; selon la *Revue des Deux-Mondes*, c'est l'absurde, la folie, le néant, le scandale, etc.

Il est donc impossible que les rationalistes nous donnent une religion, quelle qu'elle soit, et encore moins la vraie religion. Leur impuissance sous ce rapport est évidente, prouvée, démontrée; c'est une vérité aussi claire que les principes des mathématiques, dont personne ne doute. Cette impossibilité est fondée sur la nature de l'homme, qui jamais n'a accepté et n'acceptera une telle domination de la part de son semblable, de son égal; elle repose sur la justice naturelle: car nul homme, quelle que soit sa puissance, quel que soit son savoir, n'a le droit de dominer sur nos affections et nos pensées. Elle est encore prouvée par une expérience invariable et par les efforts inutiles de nos philosophes pour établir une religion. Le bon sens, l'histoire, la vraie science sont encore ici avec nous.

C'est donc une vérité incontestable que la religion est absolument nécessaire à la société et à tous les hommes. Constituer un État sans religion, c'est élever un édifice dans les airs, c'est rêver l'impossible; tous les législateurs, tous les hommes éclairés sont unanimes sur ce point. Il est également prouvé que les rationalistes sont incapables de nous donner une religion, et que leurs essais ont toujours abouti

au néant. Nous devons conclure de là que si le rationalisme venait à dominer dans le monde, s'il était accepté par les gouvernements et par les masses, ce serait la ruine complète de la société. Nous verrions se renouveler les maux affreux, les dévastations qui ont désolé l'empire romain, au moment de l'invasion des Barbares; nous serions près de la dernière catastrophe prédite par Jésus-Christ, lorsqu'il dit : Il y aura alors de tels malheurs, de telles tribulations qu'il n'y en eut et qu'il n'y en aura jamais de semblable; les nations, au milieu de terribles angoisses et d'épouvantables convulsions, se précipiteraient dans des abîmes et dans la mort; nous toucherions à la fin des temps. Espérons que la fausse philosophie ne triomphera pas, et que cette funeste époque est encore éloignée.

Ce n'est pas tout : non-seulement le rationalisme est incapable de donner aux hommes une religion, cela est prouvé par des milliers de faits et par toute l'histoire; mais il a été la cause et le principe de toutes les erreurs et de tous les désordres qui ont désolé la terre; c'est ce que nous allons prouver.

Avant le christianisme le monde était enveloppé dans un océan d'erreurs. Les peuples avaient-ils des idées justes sur Dieu, sur l'homme, sur la morale, sur la justice? La raison avait enseigné mille extravagances, elle était tombée dans une sorte de délire; qu'avait-elle fait pour faire connaître aux hommes la vérité et la vertu? Elle avait divinisé tous les vices; elle offrait ses adorations et ses hommages à un Jupiter adultère, à un Mars sanguinaire, à Vénus impudique, à Mercure voleur, à Junon vindicative, et à mille autres divinités semblables; et les gouvernements, les législateurs, les philosophes avaient été incapables de détruire ces affreux désordres. Vous me direz peut-être que les esprits élevés et les hommes instruits savaient à quoi s'en tenir sur ces superstitions. J'admettrai que quelques-uns d'entre eux

avaient entrevu la vérité; on pourrait citer Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque et quelques autres; encore que d'erreurs n'ont-ils pas enseignées! Quelle incertitude dans leurs principes! Que de contradictions même parmi les plus célèbres et les plus éclairés! Cicéron ne plaisante-t-il pas sur les rêveries des plus illustres génies de l'antiquité? Il n'épargne ni Platon, ni Aristote, ni Zénon. Ne savons-nous pas que les empereurs, les sénateurs romains et la plupart des esprits cultivés, pendant trois ou quatre siècles, se sont montrés les défenseurs des superstitions du paganisme et ont plaidé en faveur de leurs absurdes divinités? La plupart des hommes instruits n'ont-ils pas lutté alors avec acharnement pour l'erreur et la barbarie, contre le christianisme, c'est-à-dire contre la vérité et la civilisation, et par là même ne se sont-ils pas déclarés pour le vice et contre la vertu? Voilà ce qu'a fait la raison pendant plusieurs siècles, et, sans des miracles de toute espèce, elle aurait triomphé, et les nations seraient encore plongées dans les affreux désordres du paganisme. Ce que nous disons ici ne peut être contesté.

Pour mieux voir quelle est la faiblesse de la raison et combien elle a besoin d'être dirigée, il est utile de considérer ce qui s'est passé à des époques plus rapprochées de nous. Ne semble-t-il pas qu'au XVIe siècle la raison aurait dû être assez éclairée pour ne pas tomber dans de grands écarts? Cependant jetez les regards sur les doctrines qui furent acceptées depuis trois cents ans par une partie de l'Europe, et même par des hommes qui avaient de l'intelligence, des talents et du génie, vous le comprendrez. Luther n'a-t-il pas enseigné que la foi justifie tous les crimes ? N'a-t-il pas dit que les bonnes œuvres sont inutiles? N'a-t-il pas dit qu'on peut commettre impunément des assassinats, des adultères et les crimes les plus épouvantables, pourvu qu'on ait la foi? N'a-t-il pas foulé aux pieds les lois du simple bon sens en niant la liberté humaine? N'a-t-il pas fait de Dieu

un tyran injuste et cruel, en disant que les hommes sont condamnés à des supplices éternels pour des fautes qu'ils n'ont pas le pouvoir d'éviter? Beaucoup de ses partisans n'ont-ils pas adopté ces principes odieux et révoltants? Calvin et ses sectateurs n'ont-ils pas enseigné les mêmes doctrines? Ne peut-on pas adresser le même reproche à un grand nombre d'écrivains célèbres du XVII[e] siècle, qui furent connus sous le nom de jansénistes? Et en ce moment même quel déluge d'erreurs circule autour de nous! Si Socrate reparaissait parmi nous, il pourrait continuer la guerre qu'il avait déclarée à la fausse philosophie. Il y avait de son temps une foule de sophistes qui semblaient avoir juré d'obscurcir toutes les vérités; le nombre de ces esprits inquiets n'est pas moins grand de nos jours. Il y a au milieu de nous des panthéistes, des fatalistes, des matérialistes, des idéalistes, des déistes, des épicuriens, des saint-simoniens, des phalanstériens; il y a des rêveurs de mille espèces; une foule de doctrines opposées les unes aux autres circulent autour de nous; elles ne peuvent pas être également vraies. Il est donc évident par là même que nous sommes enveloppés d'erreurs; mais quelle est la source de ces systèmes? chaque auteur prend pour règle ses lumières, ses idées, ses vues particulières, ses imaginations; c'est donc la raison individuelle qui est le principe de toutes les erreurs.

Vous le voyez, c'est le rationalisme qui a enfanté toutes les fausses doctrines qui ont égaré les hommes; mais j'ai ajouté qu'il est encore la cause de tous les crimes et de tous les malheurs qui ont désolé les peuples.

Lorsque nous parcourons les annales du monde, des scènes fort tristes viennent à chaque instant s'offrir à nos regards; nous rencontrons de toutes parts des crimes révoltants et d'affreuses injustices. Examinez quelle est la cause de ces désordres, et vous verrez que le rationalisme joue ici un grand rôle. Il est facile de s'en convaincre, si l'on veut

se donner la peine de raisonner. Quel est le principe fondamental des rationalistes? c'est que l'homme ne doit recevoir de loi que de sa raison; c'est qu'il ne dépend de personne, pas même de Dieu; qu'il est sa règle à lui-même. Voyez les conséquences qui découlent de là. L'ambitieux se persuadera facilement que tout l'univers doit se soumettre à sa domination; et pour atteindre son but, il couvrira la terre de ruines, il fera périr des milliers d'innocents, il immolera tout à cette passion insatiable; il trouvera des flatteurs qui justifieront tous ses crimes. N'est-ce pas ce qui est arrivé chez toutes les nations et à toutes les époques? Souvent l'ambition de quelques hommes a causé des malheurs affreux. Cambyse chez les Perses, Alcibiade chez les Grecs, n'ont-ils pas été, par leur ambition, les fléaux de leur patrie? La raison égarée par l'amour de la domination disait aux Romains qu'ils devaient dévaster l'univers, répandre des flots de sang et faire de tous les peuples leurs esclaves. La raison disait à Néron qu'il pouvait assassiner sa mère, puisqu'elle était un obstacle à son bonheur et à ses projets; et les sénateurs, en suivant la lumière de la raison, n'ont pas rougi d'approuver un tel crime. La raison persuadait à Marius et à Sylla qu'ils devaient immoler à leur vengeance tous leurs adversaires. Elle disait aux empereurs et aux sénateurs qu'ils pouvaient faire couler le sang des prisonniers et des chrétiens dans un amphithéâtre, pour amuser un peuple féroce. Elle disait à Verrès, à Lucullus et à des milliers d'autres Romains qu'il n'y a pas d'autre loi que celle du plus fort, et qu'ils pouvaient torturer et piller tous les peuples pour s'enrichir et vivre dans un luxe royal. La raison aveuglée par l'ambition et le fanatisme persuadait à Mahomet qu'il devait réduire tous les peuples en esclavage et leur imposer par la violence sa religion immorale; elle dit encore aujourd'hui aux musulmans que les chrétiens sont des êtres méprisables et qu'ils peuvent les

faire servir à leurs brutales passions. La raison a persuadé aux empereurs romains, aux sénateurs, à une foule de philosophes qu'il fallait supprimer la première des libertés, je veux dire la liberté de conscience; de là vient qu'ils forçaient des femmes, des jeunes filles et une foule de personnes de toutes les conditions à offrir de l'encens à des statues de bois ou de marbre, et qu'ils condamnaient à d'affreux supplices et à la mort ceux qui osaient résister. Pour tout exprimer en quelques mots, lorsque vous lisez l'histoire, lorsque vous parcourez les annales judiciaires, si vous rencontrez quelques grands crimes, quelques injustices révoltantes, allez à la source et vous verrez bientôt qu'il faut en chercher la cause dans la raison égarée et aveuglée per quelque passion.

J'oserai dire quelque chose de plus, c'est que les crimes qu'on a attribués injustement au christianisme doivent être imputés au rationalisme. Citons quelques faits des plus remarquables.

Que n'a-t-on pas dit sur la Saint-Barthélemi? Quelques auteurs ont cherché à rendre les catholiques responsables de ce massacre. C'est là un raisonnement d'une fausseté évidente. Il est certain et prouvé que c'est à la politique seule qu'il faut l'attribuer. Celui qui voudra étudier l'histoire de cette époque reconnaîtra que deux partis étaient en présence l'un de l'autre, et qu'il y eut des excès condamnables des deux côtés; c'était une guerre civile, et voilà tout. La religion était un prétexte et un voile; mais la cause première et unique de cette lutte qui a désolé la France, c'était l'ambition. Luther, prenant pour règle la raison, soumettant tout à la raison, avait dit qu'on peut commettre tous les crimes pourvu qu'on ait la foi; les protestants, armés de ce principe et de plusieurs autres, ont cru pouvoir prendre les armes; une reine, un jeune roi et des courtisans qui mettaient avant tout l'amour du pouvoir, ne pre-

nant conseil que de leur raison, s'emparèrent de ce faux principe, et se crurent tout permis ; c'était l'ambition luttant contre l'ambition, la ruse contre la ruse, le rationalisme contre le rationalisme. N'est-ce pas clair et évident?

On a aussi beaucoup parlé de l'inquisition. D'où viennent les excès qu'on lui a reprochés avec justice? Quelques princes chrétiens, mettant la raison d'État au-dessus des maximes de l'Évangile, ont montré une cruauté que l'Eglise a toujours condamnée. Mais peut-on faire retomber sur la religion ces excès! Que penseriez-vous d'un homme qui rendrait toute la France responsable des crimes de quelques Français? Est-il juste de faire retomber sur toute une armée les cruautés de quelques soldats, ou même de plusieurs officiers? Est-il juste d'attribuer à toute une famille les désordres d'un de ses membres? Voilà pourtant ce que l'on fait quand on rend l'Eglise responsable des injustices, des cruautés et de tous les crimes qu'elle réprouve! C'est un pitoyable sophisme; cependant rien de plus commun. On a encore attribué à la religion la sévérité de Louis XIV à l'égard des protestants; mais on oublie que si Louis XIV était chrétien, il ne l'était souvent que de nom; on oublie qu'il mettait au premier rang son ambition; c'est dire qu'il était plus rationaliste que chrétien. Ne pourrait-on pas en dire autant de Richelieu? Ces deux hommes en effet ont souvent tout sacrifié, tout immolé à leurs vues ambitieuses.

Qu'on nous montre des crimes qui soient approuvés par l'Eglise ou qui découlent des principes qu'elle admet, qui soient des conséquences des doctrines qu'elle consacre, nous pourrons écouter nos adversaires; mais nous défions de trouver dans les principes de foi rien de semblable. Lui attribuer les fautes et les écarts des chrétiens qui ne la consultent pas ou qui ne lui sont pas soumis, c'est une injustice évidente, c'est un méprisable raisonnement.

Les rationalistes peuvent-ils également décliner la respon-

sabilité de leurs doctrines? Il est évident que la chose leur est absolument impossible. Ils admettent que la raison individuelle est notre seule loi, notre seule règle, et par là même ils consacrent toutes les rêveries, toutes les erreurs, toutes les imaginations, tous les crimes. Le chrétien se soumet à une antorité imposante, respectable, qui offre même humainement d'immenses garanties; il a devant lui une lumière à l'aide de laquelle il évite les précipices qui se trouvent sur sa route. Le rationaliste est seul, il marche dans les ténèbres, il lui est impossible ou fort difficile de ne pas tomber dans des abîmes. Des faits innombrables le démontrent, et c'est une conséquence nécessaire des principes qu'il admet; ce système lâche les rênes à toutes les passions, il est une source intarissable d'anarchie, de maux, de désordres; il justifie toutes les folies, les plus odieux forfaits, toutes les infamies, toutes les absurdités. Si je me trompe, qu'on me le montre; je serai heureux d'être éclairé : car je ne veux que le triomphe de la vérité, le bonheur des hommes et de nos honorables adversaires eux-mêmes.

CHAPITRE III.

Seule manière d'apprécier le rationalisme au point de vue religieux et social.

Il est des personnes qui sont portées à faire un accueil favorable au rationalisme et qui ne voient pas le danger qu'il présente. J'aime à croire qu'elles agissent avec une certaine bonne foi. Parmi ceux-là mêmes qui propagent ces doctrines, il n'est pas impossible qu'il y ait quelques âmes sincères; à tout âge, et surtout dans la jeunesse, nous sommes victimes de tant d'illusions, nous sommes exposés à prendre nos imaginations et surtout nos désirs pour des vérités. C'est un triste effet de la faiblesse de notre esprit et spécialement de

notre cœur. Nous aimons naturellement ce qui nous est présenté sous une forme nouvelle. Dès qu'une idée nous plaît et nous a séduits, nous l'acceptons souvent sans examen. Les personnes qui n'ont pas le caractère sérieux, qui ont une âme sensible, qui se conduisent plutôt par sentiment que par raisonnement, se laissent facilement entraîner. C'est là une des causes principales de la facilité avec laquelle les erreurs se répandent. Les passions jouent ici un grand rôle : voyez une personne qui aime avec ardeur ; cherchez à la guérir ; vos efforts seront inutiles. Elle ne voit plus ; elle n'entend plus. La plupart des hommes s'attachent à ce qui les flatte. Leur cœur se trouve pris, et la lumière de la raison s'éteint. Si le cœur humain n'était pas si faible, si facile à séduire, les fausses doctrines ne causeraient pas tant de ravages. Beaucoup de personnes ressemblent aux petits enfants qui prennent les images fantasmagoriques pour des réalités.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent nous paraît plus que suffisant pour nous faire voir de quel côté est la vérité ; cependant s'il restait quelques nuages dans certains esprits, les considérations que nous allons présenter achèveront de les dissiper, du moins nous l'espérons.

Il n'y a qu'une seule manière d'apprécier le rationalisme ; il n'y a qu'un moyen de faire comprendre combien sont désastreuses les conséquences de ce système et à quels abîmes il conduit nécessairement : ce serait d'en faire l'essai ; l'expérience seule pourrait nous éclairer sur ce point ; mais jusqu'à présent elle n'a pas été tentée, du moins d'une manière complète. Si nous pouvions voir une ville, une province, une nation tout à fait rationaliste pendant plusieurs générations, pendant deux siècles ; s'il nous était donné de voir les principes de messieurs les rationalistes appliqués dans les gouvernements, dans la législation, dans l'éducation et dans toutes les situations, à tous les âges, à toutes les conditions; si les idées chrétiennes disparaissaient entièrement ; si les

croyances qui sont comme l'âme des nations et les vérités qui en découlent, s'effaçaient complétement dans les cœurs; si nous étions tous, en un mot, sous l'empire absolu des systèmes rationalistes; si nous avions vécu quelques siècles sous ce régime, nous saurions ce que nous devons penser de ces doctrines; jusqu'alors nous ne pourrons avoir là-dessus que des idées imparfaites.

Il est facile de comprendre ce que nous venons de dire. Examinez en effet dans quelles conditions se trouvent les rationalistes et tous les faiseurs de systèmes, et vous verrez que jamais on n'a fait une expérience suffisante de ces doctrines; c'est pourtant le seul moyen de les apprécier. Nos excellents messieurs vivent au milieu des idées chrétiennes qui les enveloppent de toutes parts. La plupart d'entre eux ont été élevés dans notre religion; ils ont été nourris des maximes sublimes de l'Évangile. Souvent même ils ont eu des mères pieuses. Ils ont passé de longues années avec des personnes qui étaient toutes pénétrées, toutes remplies des grands principes que Jésus-Christ nous a fait connaître. Ceux mêmes qui n'ont pas joui de ces précieux avantages, ont nécessairement subi l'influence salutaire du christianisme; car la doctrine de l'Évangile a pénétré partout. Elle est dans les lois, dans nos usages; elle est l'âme de toutes nos institutions.

Il n'y a presque pas un livre où il n'y en ait des traces. Vous en trouverez jusque dans les ouvrages les plus impies, jusque dans les romans les plus immoraux. Vous y rencontrez en effet quelquefois des sentiments nobles et généreux; ce sont comme des perles qui sont cachées dans la boue. Si vous remontez à la source de ces idées belles et élevées, vous reconnaîtrez que c'est l'Évangile qui les a inspirées. Nos bons messieurs ressemblent assez bien aux Israélites qui ont élevé un veau d'or dans le désert avec les trésors qu'ils avaient enlevés aux Egyptiens. Mais ici il y a une différence infinie. Les enfants de Jacob avaient emporté ces richesses par l'ordre

de Dieu, maître absolu de toutes choses, au lieu que nos philosophes foulent aux pieds, sous tous les rapports, les lois de la justice, tous les principes; ils enlèvent et s'approprient des biens qui ne sont pas à eux; ils élèvent non pas un veau d'or, mais une colonne au milieu de l'univers qu'ils couvrent de ruines, en renversant toutes les religions; au sommet de cette colonne ils placent modestement leur statue et s'écrient : Peuples, prosternez-vous. Ils se servent des biens de Dieu contre lui-même, des armes qu'ils ont reçues de Jésus-Christ pour détruire son empire. Ces messieurs sont bien loin de la charité et de l'humilité chrétiennes. Tout cela est-il juste, généreux, raisonnable?

Il nous est donc impossible d'apprécier d'une manière exacte et à leur juste valeur les doctrines des rationalistes et de mesieurs les philosophes, par la raison qu'une expérience entière et suffisante n'en a jamais été faite; pourtant nous en savons assez pour nous en faire une idée. L'histoire qui est un guide sûr dans ces matières peut encore nous donner quelques lumières sur ce point.

Avant la venue de Jésus-Christ, nous l'avons prouvé, il n'y avait chez les peuples aucune idée de justice ; les hommes se pillaient et se dévoraient les uns les autres. Montesquieu l'a avoué lorsqu'il a dit : « Nous devons au christianisme un « certain droit des gens qu'on ne saurait assez reconnaître; « aujourd'hui on laisse au peuple vaincu sa religion; on « respecte les propriétés, l'honneur des femmes, la vie « et la liberté de tout homme désarmé. » Autrefois on foulait aux pieds ces droits sacrés. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que nous devons ces avantages à notre religion, c'est qu'ils sont méconnus chez les peuples où les maximes de l'Évangile n'ont pas pénétré. Ce n'est donc pas à la raison que nous devons notre civilisation et les biens dont nous jouissons. Si vous doutez de ce que je dis, lisez l'histoire ; voyez ce qui se passa chez toutes les nations avant que la lumière de

l'Évangile eût éclairé la terre; voyez ce qui se passe encore de nos jours dans les contrées qui ne sont pas chrétiennes, et vous le comprendrez. Ceux qui osent le nier sont des ignorants, ou bien ils ferment les yeux pour ne pas voir.

Voulez-vous savoir ce que nous pouvons attendre du rationalisme, considérez Attila traînant à sa suite ses farouches soldats et se glorifiant de ne laisser sur son passage que des ruines, des traces de sang, des déserts et des ossements. Considérez Néron faisant mettre le feu aux quatre coins de Rome, et d'une éminence jouant de la flûte à la lueur de l'incendie; il voulait se représenter au naturel la ruine de Troie. Rappelez-vous Catilina formant le projet de piller Rome et de faire périr tous les sénateurs; voyez Octave, Antoine et Lépidus immolant leurs amis et leurs parents à leur ambition, et se faisant de leurs corps un marchepied sanglant pour arriver à la domination; rappelez-vous le rationaliste Mithridate opposant la violence à la violence et se vengeant du sénat rationaliste par le massacre de cent mille innocents. Contemplez pendant trois siècles les empereurs et les sénateurs romains inventant des tortures inouïes contre de simples femmes, des jeunes filles et des millions de chrétiens qui étaient soumis aux lois justes et qui ne demandaient qu'à prier Dieu selon leur conscience. N'oubliez pas Pline le Jeune donnant à Trajan de grands éloges de ce que cet empereur, pour amuser le peuple, avait forcé une foule innombrable de prisonniers à se battre jusqu'à la mort dans un immense amphithéâtre. Pensez à ces affreux et épouvantables désordres, à ces crimes contre nature que les nations modernes ont punis longtemps par le supplice du feu et qui conduisent encore de nos jours aux travaux forcés ou dans les maisons de détention. Pensez qu'autrefois ces attentats à la morale étaient communs et publics. Rappelez-vous que des philosophes, des empereurs, des hommes de toutes les conditions se livraient à de telles infamies qu'il serait im-

possible de les raconter, et qu'un ouvrage qui les retracerait devrait être jeté au feu ou détruit par la main du bourreau. Entendez Luther appelant aux armes tous les hommes et les engageant à égorger ceux qui ne pensaient pas comme lui. Voyez Henri VIII répudiant successivement huit femmes et imposant ses caprices et ses rêveries à ses sujets par la violence. Voyez les cannibales de 93 inondant de sang Paris et toute la France, et dans leur fureur n'épargnant ni les femmes, ni les jeunes filles, ni les enfants. Voyez Chaumette conduisant avec pompe une femme de mauvaise vie dans la salle des représentants et prononçant les paroles : « Voici le « Dieu de la nation française. » Considérez le gouvernement de cette époque donnant des éloges aux filles mères et excitant à l'immoralité.

Rappelez-vous aussi cet industriel dont nous avons parlé, qui allait à la chasse des bonnes et qui les enterrait toutes vivantes. Pensez à cette dame qui avait élevé son fils jusqu'à seize ans d'après les principes du rationaliste Rousseau et qui en avait fait un véritable sauvage au milieu des nations civilisées. Rappelez-vous encore le fait qui est rapporté par M. de Mairan, rappelez-vous ce père de famille qui avait suivi le même système dans l'éducation de ses trois enfants ; vous savez que l'un périt sur l'échafaud, l'autre à Bicêtre, et le troisième dans la misère, et que ce père infortuné alla terminer ses jours dans une maison d'aliénés. Tous ces faits et des milliers d'autres dont l'histoire est remplie, peuvent vous aider à comprendre quelles sont les conséquences du rationalisme ; toutefois ce que nous avons dit n'est que comme un faible échantillon qui ne saurait donner de ce système qu'une idée fort incomplète.

Les rationalistes ne manqueront pas de se récrier et de nous accuser de dénaturer leur doctrine ; mais voici la réponse amicale que je leur adresserai ; voici quelques petites objections qu'ils ne réfuteront jamais, en supposant que

ceux qui ne sont plus sortent de la tombe, et viennent se réunir à ceux qui inondent le monde de leurs rêveries comme d'un déluge : Est-il vrai que le système du rationalisme détruit tous les principes qui enchaînent les passions? Est-il vrai que c'est un moyen facile de justifier toutes les injustices, tous les crimes? Est-il vrai qu'il affaiblit ou fait disparaître tous les motifs qui peuvent engager les hommes à pratiquer la vertu? Est-il vrai qu'il a produit des millions de fois les plus déplorables effets? Est-il vrai qu'étant mis en parallèle avec le christianisme, mille raisons parlent en notre faveur et pas une seule n'est favorable à nos adversaires? Tout cela est clair, évident, démontré; donc nous n'avons dit que la vérité.

Voulez-vous savoir ce qui arriverait si tous les hommes devenaient sérieusement rationalistes? toutes les passions se déchaîneraient infailliblement. Savez-vous ce que deviendrait la société? représentez-vous l'Océan soulevé, bouleversé par mille vents furieux et contraires; représentez-vous des tempêtes dont on n'a jamais vu d'exemple; voilà ce que serait la terre. Les plus célèbres philosophes sont tous encore ici avec nous. Voltaire n'a-t-il pas dit: Je ne voudrais pas avoir affaire à un athée qui aurait intérêt à me piler, je suis bien sûr que je serais pilé? Mais le rationalisme conduit presque toujours et nécessairement à l'athéisme; ce que je dis ici est fondé sur l'histoire et sur des faits innombrables. Comment en effet tant d'écrivains dans l'antiquité et dans les temps modernes, et même de nos jours, ont-ils enseigné l'idéalisme, le panthéisme, le matérialisme, le fatalisme, le déisme, et mille autres doctrines qui conservent le mot de Dieu et le suppriment en réalité, et qui ne sont qu'un athéisme déguisé? C'est en suivant ce système. Vous voyez donc que c'est la raison individuelle, la raison égarée par les préjugés et les passions, la raison livrée à elle-même, à ses illusions, qui conduit à toutes les erreurs, à

tous les crimes, à tous les abîmes, en détruisant les principes religieux. Il suit de là que, si vous voulez entrevoir ce que deviendrait la terre, rappelez-vous les époques les plus désastreuses de l'histoire ; rappelez-vous l'invasion des barbares qui mettaient tout à feu et à sang ; rappelez-vous les proscriptions de Marius et de Sylla, les affreux excès de 93, les farouches conquérants qui firent d'une partie de l'Asie un vaste désert ; voyez dans l'histoire cette longue suite de tyrans et de conquérants qui ont ravagé l'univers et causé des maux affreux, et jugez par là du rationalisme. Car tous ces hommes dans leur conduite suivaient leur raison.

Je conviens que la raison, lorsqu'elle est éclairée, pourra nous donner quelques génies heureux, comme Socrate, Platon, Aristide, Titus, mais ce sont là évidemment des exceptions. La plupart des hommes étant emportés par les passions violentes, ce que nous venons de dire n'est qu'une peinture imparfaite de ce que serait la société si le rationalisme venait à dominer.

CHAPITRE IV.

Quelques marques certaines à l'aide desquelles on peut voir quelle est la véritable religion.

Notre pensée n'est pas de donner ici un traité complet de la véritable religion ; ce serait sortir de notre plan. Nous voulons seulement présenter sur cet immense sujet quelques considérations qui nous paraissent capables de faire pénétrer la lumière dans les âmes véritablement avides de connaître la vérité.

Nous avons traité dans cet ouvrage plusieurs questions fondamentales et de la plus haute importance ; nous avons démontré que le christianisme a été annoncé des siècles d'avance par des prophètes inspirés de Dieu ; nous avons

prouvé que cette révolution prodigieuse, humainement inexplicable et incompréhensible, a été prédite dans les plus grands détails mille ans, six cents ans avant l'événement, et que les prophéties sont beaucoup plus certaines que les faits historiques, qui sont acceptés par tous les peuples et par tous les hommes instruits; nous avons montré également que les plus hautes intelligences, les plus vastes génies depuis dix-huit cents ans, depuis Origène jusqu'à Bacon et Leibnitz, les ont reconnues véritables. Mais Dieu seul a pu prédire tant de choses impénétrables à toute intelligence humaine. Nous pouvons conclure de là que la religion chrétienne est divine, puisqu'elle est la seule qui ait ce caractère spécial et qu'elle est par conséquent la seule véritable. De là vient que Pascal a dit, comme nous l'avons remarqué : « La « plus grande preuve du christianisme, ce sont les prophé- « ties. »

Mais ce n'est pas tout, nous avons démontré également la divinité de Jésus-Christ; cette vérité est admise dans toute l'Europe depuis quinze cents ans; les nations les plus civilisées et les plus éclairées la proclament unanimement; les hommes les plus profonds et du premier mérite, les esprits les plus pénétrants l'ont reconnue; nous avons vu qu'elle repose sur des milliers de preuves; mais si Jésus-Christ est Dieu, la question est jugée; la religion qu'il a fondée est la seule véritable.

Nous avons vu aussi que les miracles rapportés dans les Évangiles sont vrais; nous savons qu'ils ont été admis par les scribes et les pharisiens, par les ennemis de la religion chrétienne, par les hérétiques des premiers siècles, par les philosophes, par toute la nation juive, par des milliers de chrétiens qui ont tout sacrifié, qui ont supporté d'affreuses persécutions et qui sont morts au millieu des plus grands supplices pour attester ces prodiges, sans autre motif que l'amour de la vérité; nous savons de plus que les

mêmes miracles se sont renouvelés dans le christianisme sans interruption depuis dix-huit siècles, et que l'ignorance, la mauvaise foi, les préjugés et le défaut d'examen peuvent seuls expliquer cette étrange obstination à nier des faits qui sont attestés par des témoins innombrables et d'une vertu à toute épreuve, des faits qui sont cent fois mieux prouvés que les événements les plus certains et les plus incontestables. Mais les miracles sont une preuve évidente que notre religion vient de Dieu; donc elle est véritable.

Nous avons montré qu'il n'y a pas de livre au monde qui soit aussi digne de notre confiance que les Évangiles, parce qu'ils ont été composés par des témoins oculaires, parce que les auteurs qui les ont écrits étaient tellement amis de la vérité qu'ils auraient donné leur vie plutôt que de commettre le plus léger mensonge, et que ces ouvrages ont été reçus comme exacts par des milliers de personnes qui avaient vu les faits qu'ils contiennent, et parce qu'ils ont été conservés avec un soin dont il n'est pas possible de trouver d'exemple. Ajoutez, comme l'a dit Rousseau, que ce livre divin porte avec lui la preuve de sa céleste origine : car jamais les hommes n'auraient pu parler d'une manière aussi simple et aussi sublime, jamais ils n'auraient pu nous apprendre de si belles et de si grandes vérités; mais si les Évangiles sont vrais, comme cela est incontestable, notre religion, étant la seule conforme à ce livre divin, est aussi la seule vraie.

Nous avons prouvé, en parlant de la divinité de Jésus-Christ, que dans l'établissement du christianisme il s'est opéré constamment une foule de choses humainement impossibles, incompréhensibles, inexplicables, comme la conversion du monde, la transformation de la société, la pratique des vertus chrétiennes qui jusqu'alors étaient inconnues sur la terre; mais toutes ces merveilles, qui sont innombrables et continuelles, sont de véritables miracles

dans l'ordre moral, des miracles aussi étonnants que tous ceux qui sont racontés dans l'Évangile; or tous ces prodiges prouvent l'action de Dieu au milieu des nations et la divinité du christianisme. Ces réflexions me paraissent déjà suffire pour nous montrer quelle est la vraie religion; mais nous savons que ces raisons, quelle qu'en soit la force, ne sont pas acceptées par tous les esprits; nous savons que certains rationalistes n'en veulent pas. Puisqu'il en est ainsi, nous allons en faire connaître une foule d'autres qu'ils ne pourront pas rejeter, s'ils sont de bonne foi, et s'ils ne s'obstinent pas à fermer les yeux à la plus éclatante lumière. Conformément au plan que nous nous sommes tracé, nous ne développerons pas ces considérations; il nous suffira de les indiquer en peu de mots.

Tout homme raisonnable doit embrasser et favoriser la religion qui enseigne la plus belle doctrine. Je ne vois pas comment on pourrait contester ce principe. Or examinez les choses avec attention, ou plutôt donnez-vous la peine d'ouvrir les yeux, et vous n'hésiterez pas un instant. N'avons-nous pas vu que parmi les messieurs les rationalistes règne la plus affreuse anarchie? il n'y a pas deux hommes qui soient d'accord, il n'y a pas deux idées qui se tiennent; leurs enseignements sont souvent ridicules, absurdes, toujours incertains, funestes. Les maximes du christianisme au contraire sont précises, admirables et sublimes. Bornons-nous à rappeler ici quelques paroles de Rousseau : « Que les livres des philosophes sont petits, « dit-il, auprès de l'Évangile! »

N'est-il pas évident que nous devons accepter la religion la plus bienfaisante? or quelle est celle qui a fondé les hospices qui couvrent le sol des nations chrétiennes? quelle est celle qui a inspiré le plus de générosité et de dévouement? quelle est celle qui a fondé le plus d'établissements utiles? quelle est celle qui a inspiré toutes ces sociétés

qui se consacrent entièrement au bonheur des hommes? quelle est celle qui a donné au monde ces armées d'âmes généreuses dont on peut dire ce que l'Evangile dit de Jésus-Christ : Il a passé en répandant autour de lui des bienfaits? C'est assurément là un point essentiel. C'est là un des caractères d'une religion qui vient du ciel. Or ici ne suffit-il pas de ne point fermer les yeux pour apercevoir la vérité? Sous ce rapport la religion chrétienne ne brille-t-elle pas d'un éclat admirable? ne pouvons-nous pas la comparer au soleil qui répand dans toute la création sa lumière toute salutaire et bienfaisante, qui féconde la terre et donne la vie à toutes les nations? une foule innombrable de faits le démontrent. On ne peut pas le contester un instant.

La véritable religion, celle qui vient de Dieu, doit porter avec elle divers caractères qui montrent sa céleste origine; elle doit contribuer au bonheur des hommes en les civilisant, c'est-à-dire en adoucissant leurs mœurs et en les rendant plus humains; mais qui donc a répandu dans tout l'univers la vraie civilisation? qui donc a fait disparaître de la terre, la barbarie, la férocité? qui a détruit mille odieuses superstitions? Les nations anciennes connaissaient-elles la civilisation ainsi entendue? les Romains, les Grecs, les Gaulois qui étaient les plus éclairés en avaient-ils l'idée? les peuples qui ne sont pas chrétiens en soupçonnent-ils même l'existence? toute l'histoire répond négativement. Partout et toujours, c'est la religion chrétienne qui porte avec elle la vraie lumière, et par conséquent la prospérité et le bonheur. C'est une loi invariable.

Nous devons choisir la religion qui est la plus capable de tarir la source des maux qui comme un déluge désolent les nations. Mais quelle est la cause la plus ordinaire, la cause principale, presque unique, de ces souffrances, de ces malheurs qui font verser tant de larmes et

qui font pousser sur tous les coins du globe tant de lugubres gémissements ? étudiez cette question et vous comprendrez que tout le mal vient des passions. Retranchez en effet l'amour excessif et déréglé des richesses ; modérez l'ardeur pour les plaisirs mauvais et coupables ; supprimez cette funeste ambition, cette fureur insensée pour la fausse gloire ; enchaînez en un mot les passions mauvaises, et le monde changera de face. Mais qui donc peut nous procurer ces précieux avantages ? quel est le système qui jusqu'à présent a produit les plus heureux résultats sous ce rapport ? Toute l'histoire prouve que c'est la religion chrétienne. Elle seule a exercé sur les passions une puissance constante, merveilleuse, étonnante, et vraiment divine ; elle seule a eu cette gloire.

Pour procurer le vrai bonheur aux nations et à tous les hommes, il faut d'abord faire disparaître la cause la plus féconde de tous les malheurs, c'est-à-dire les mauvais instincts ; mais ce n'est pas assez : il faut encore les porter à aimer et à pratiquer toutes les vertus. N'est-il pas évident que tous les peuples jouiraient d'un grand bonheur, si l'on pouvait faire régner parmi eux l'harmonie, la modération, la concorde, l'amour du devoir ? quel admirable spectacle nous aurions sous les yeux, s'il était possible de faire d'une nation et même de tous les peuples une seule famille, sans blesser les droits de chacun et sans porter atteinte à la propriété ou aux lois sages généralement adoptées ? mais le christianisme seul par ses principes peut nous assurer de si grands biens. Lui seul l'a fait des milliers de fois et le fait encore tous les jours.

La meilleure religion, ou plutôt la seule véritable, est évidemment celle qui adoucit le plus efficacement les douleurs qui accablent l'humanité. Or ici encore, pour savoir à quoi s'en tenir, il suffit d'ouvrir les yeux et de considérer ce qui s'est passé dans le monde depuis dix-huit cents

ans. Qui a fondé tous ces établissements qui couvrent le monde et qui sont destinés à recevoir les malheureux? le christianisme. Mais surtout qui est-ce qui se dévoue à leur donner les soins de la meilleure des mères? le christianisme. Qui a recueilli mille fois avec empressement les pestiférés abandonnés de leurs parents et de leurs amis? le christianisme. Qui est allé à toutes les époques chez les peuples sauvages pour les instruire et les civiliser? le christianisme. Qui a sacrifié sa fortune, sa liberté, sa vie pour délivrer des milliers de prisonniers qui gémissaient dans la plus cruelle servitude? le christianisme. Qui a recueilli les enfants délaissés par leurs parents et les a nourris et élevés avec tendresse? le christianisme. Qui est descendu dans des souterrains au péril de sa vie pour consoler des infortunés condamnés aux travaux les plus pénibles? le christianisme. Qui est allé vivre dans des lieux infects et dans des climats qui tuent, pour porter la douce lumière de l'Évangile? des chrétiens par centaines de mille. Pour tout dire en deux mots : lorsqu'il se présente une infortune à soulager, une douleur à calmer, lorsqu'il y a un sacrifice à faire, quelque grand qu'il soit, dans quelle société voyez-vous surgir des armées d'âmes généreuses, qui donnent leur fortune, leurs travaux, leur santé et leur vie pour leurs frères? toujours parmi les chrétiens. Voilà ce que nous voyons à chaque époque depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre. Assurément une telle religion est la meilleure, la seule belle, la seule véritable.

Il y a trois mots qu'on a souvent prononcés, qui sont ravissants, qui expriment de grandes choses, mais qui n'ont de réalité que dans le christianisme. Ces trois mots magiques qui ont soulevé les nations, qui font tressaillir tous les cœurs, les voici : *liberté*, *égalité*, *fraternité*. D'abord où trouvez-vous la vraie liberté? qui l'a donnée à l'univers?

A qui devons-nous la première de toutes les libertés, la plus chère à tous les cœurs, la liberté de conscience? il est évident que c'est à la religion de Jésus-Christ. Les chrétiens l'ont conquise par des flots de sang. Est-ce que tous les papes et tous les grands évêques, depuis S. Augustin jusqu'à Fénelon, ne se sont pas toujours déclarés pour une liberté sage et modérée? Toute l'histoire des nations anciennes et des peuples modernes prouve jusqu'à l'évidence que nous devons au christianisme seul la véritable liberté. Est-ce que la plupart des hommes n'étaient pas livrés au plus triste esclavage avant Jésus-Christ? est-ce que tous les peuples n'étaient pas esclaves de quelques tyrans odieux et méprisables? Et aujourd'hui où trouvez-vous la liberté? est-ce en Asie? est-ce en Turquie? est-ce en Russie? vous y voyez la plus affreuse tyrannie. La vraie liberté n'existe que parmi les nations chrétiennes. S'il y a eu des exceptions, examinez les choses de près, et vous verrez qu'il faut s'en prendre non au christianisme, mais à des rois, à des gouvernements qui n'étaient chrétiens que de nom, et qui en réalité étaient des rationalistes. Rousseau lui-même n'a pas hésité à le proclamer: « La religion, dit-il, était pour eux un moyen, un prétexte. »

Le christianisme seul peut faire régner dans le monde la véritable égalité, sans blesser les principes du droit et de la justice. Il a opéré ce prodige des milliers de fois et il le fait encore tous les jours sous nos yeux.

Le christianisme seul a apporté sur la terre la vraie fraternité; l'idée en était nouvelle, absolument inconnue chez les peuples anciens; lui seul peut développer sans limites cette pensée d'une fécondité inépuisable. Ceux qui ne sont pas vraiment chrétiens pourront singer la fraternité, mais ils seront toujours à une distance infinie de la vérité. Le chrétien seul donne sa fortune, son temps, sa vie, ses affections et son cœur; le chrétien seul aime ses frères

d'un amour véritable, infini. Voyez ces millions d'âmes d'élite qui ont supporté toutes les douleurs, qui ont fait des sacrifices héroïques pour le bonheur des hommes, qui ont poussé la charité jusqu'à ses dernières limites, comme nous l'avons vu : n'est-ce pas là pratiquer l'égalité et la fraternité jusqu'à la plus sublime perfection ? N'est-il pas clair qu'une religion qui inspire de tels sentiments est la meilleure, la seule véritable ?

Qui a fait régner dans le monde les règles de la justice ? Etudiez l'histoire de toutes les nations et vous le comprendrez : il n'y avait autrefois d'autres lois que celles du plus fort. Le pillage, le meurtre, la violence, la tyrannie, la perfidie, la ruse, tous les vices : voilà le spectacle que présentait autrefois la terre ; la religion de Jésus-Christ seule a débrouillé cet horrible chaos, fait disparaître ces affreux désordres. Montesquieu l'a reconnu, et avec lui tous les historiens sincères.

La meilleure religion doit être encore celle qui inspire le plus de courage dans les situations difficiles ; or sous ce rapport rien ne peut être comparé au christianisme. Dans tous les siècles on a vu une foule de femmes, de jeunes filles, et de personnes de toutes les conditions, montrer un courage qui surpasse celui des plus intrépides guerriers et qui est évidemment surnaturel ; nous l'avons montré.

Qui est-ce qui fait la grandeur, la prospérité et le bonheur d'un peuple ? c'est évidemment la morale. Nous entendons par ce mot certaines vertus et spécialement la chasteté. Dès qu'elle disparaît du milieu d'une nation, tout est perdu. L'immoralité cause la ruine des Etats et des familles ; elle tue les corps et les âmes ; elle avilit les peuples et tous les hommes ; mais la religion de Jésus-Christ seule nous a fait connaître les règles de la vraie morale, seule elle l'a fait régner sur la terre. L'histoire parle encore ici avec une grande éloquence. Qui a perdu ces fameux empires

qui ont brillé quelques instants dans l'univers? l'immoralité. Qui a été la principale cause de la ruine des Romains? le système d'Epicure, ou l'immoralité. Qui perd souvent les familles? l'immoralité. Notre religion, en conservant la morale, sauve les empires et les familles; elle est la seule religion sociale, vraie et belle.

Quelle est la religion la plus consolante, disons mieux, la seule consolante? n'est-ce pas notre religion? Je demande s'il peut y avoir quelque chose de plus évident? Les faits parlent encore ici avec une grande puissance. Le christianisme seul, par ses principes, et surtout par l'effet d'une force surnaturelle, de la grâce divine, a consolé des millions de personnes dans les situations les plus pénibles, les plus affreuses; il a fait bien plus encore, il a inspiré la joie et donné le bonheur dans les souffrances et les tribulations; nous l'avons prouvé.

Quelle est la religion la plus capable de mettre l'ordre dans le monde, dans un royaume, dans une famille, dans tous les cœurs? la religion chrétienne seule a ce pouvoir. Ce qui le prouve, ce sont ses principes qui modèrent toutes les passions et qui permettent à l'homme de rechercher le bien-être avec une noble émulation, sans sortir des règles établies par la Providence, et sans blesser les lois divines ou humaines.

Si vous voulez mieux voir encore la puissance de la religion chrétienne et l'influence qu'elle peut exercer dans le monde, considérez les hommes dans toutes les situations imaginables. Qui pourra donner aux rois, aux puissants, aux riches, des sentiments d'humanité, de générosité et de charité? Qui peut inspirer aux enfants le respect et l'amour pour leurs parents? Qui pourra maintenir les lois de la justice dans le commerce et dans toutes les relations sociales? Qui peut développer sans danger les arts, les lettres, les sciences, l'industrie, la prospérité d'un peuple? Faites mille

fois ces sortes de questions et mille fois je répondrai : Le Christianisme peut seul exercer cette puissance. Etudiez ses maximes et l'histoire, et la chose deviendra certaine.

Il est une considération que je ne puis omettre et qui produit souvent une grande impression sur quelques esprits. Beaucoup de personnes, ne pouvant pas approfondir par elles-mêmes ces questions vastes et importantes, aiment à s'en rapporter à l'autorité. Mais à qui devons-nous donner notre confiance ? Est-ce à la science ? s'il en est ainsi, la cause est jugée : car depuis dix-huit cents ans, les hommes les plus savants, les plus intelligents, depuis Origène jusqu'à Descartes et Pascal, ont été chrétiens ; il y a eu infiniment plus d'académiciens parmi les chrétiens que parmi les incrédules. Cependant il faut faire ici une remarque importante, c'est que chaque philosophe est seul de son opinion et souvent même il se contredit et ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il dit, ni où il va ; tandis que des armées innombrables de savants marchent comme un seul homme sous l'étendard du christianisme. Il résulte de là que la science parmi les rationalistes est sans valeur, puisque chaque savant est seul ou à peu près. Nous avons vu en outre que pour décider les grandes questions sociales et religieuses la science ne suffit pas, qu'elle est incompétente ; il faut la science unie à la vertu. La science n'est pas sans utilité, sans importance ; mais la vertu est bien plus nécessaire ? combien de savants n'y a-t-il pas eu chez les Grecs, chez les Romains, et même parmi les nations modernes ? qu'ont-ils fait pour répandre la morale, les vertus et le vrai bonheur ? leur influence a été nulle sous ce rapport, et souvent elle a été funeste, désastreuse. Ils ont trop souvent excité l'orgueil, la sensualité, l'ambition, et toutes les passions qui bouleversent le monde. Quelle confiance peut mériter un savant qui est livré à la haine, à la cupidité, à la volupté, à l'amour insensé de la gloire, et à quelque

passion violente? il ne voit plus. Du reste nous avons remarqué que la science est un mot dont nous nous servons pour couvrir notre ignorance et que le plus savant en réalité ne sait rien ou ne sait que fort peu de chose; aussi tout homme sensé donne uniquement sa confiance à la science lorsqu'elle est unie à la vertu. Ce principe n'est pas contestable; mais s'il en est ainsi, la cause est jugée, car vous ne trouvez la vertu unie à la science que dans le christianisme. Je ne prétends pas qu'on ne puisse trouver parmi les philosophes, de la probité, quelques vertus morales et certaines belles qualités ; mais ce que je dis, c'est que vous ne verrez pas chez nos honorables adversaires, la science rehaussée par les grandes vertus dont nous avons parlé. Parmi les chrétiens, le nombre des vrais savants est beaucoup plus considérable. Est-ce que presque tous nos grands hommes n'ont pas été chrétiens, et spécialement ceux du siècle de Louis XIV, le plus beau de tous les siècles? Vous le voyez donc, la vraie lumière est toute de notre côté. Nous avons pour nous les véritables grands hommes, car sans la vertu on peut être célèbre, mais on n'est pas vraiment grand. Toute gloire qui ne repose pas sur ce fondement, est fausse, illusoire, le plus souvent nuisible, une source de maux, de calamités, de désordres de toute espèce. Voici ce qui résulte de ces considérations inattaquables : c'est que nous avons pour nous l'autorité la plus imposante et la plus respectable ; disons mieux, nous avons pour nous la seule autorité digne de ce nom, la seule qui mérite une confiance entière, absolue et sans limites.

J'éprouve encore ici le besoin de rappeler ce que nous avons dit en parlant de la divinité de Jésus-Christ. Toutes nos pensées sur ce sujet peuvent servir à prouver la vérité de la religion chrétienne; car ces deux choses, Jésus-Christ et le christianisme sont tellement identifiées que l'une est inséparable de l'autre. Rappelez-vous donc cette puissance

du Messie qui absorbe toutes les puissances, cette grandeur qui éclipse toutes les grandeurs, de sorte que tous les rois, tous les empereurs, toutes les académies, tous les peuples célèbres avec leur gloire, tous les siècles, tous les mondes, en un mot toutes les choses que nous appelons grandes, ne sont devant Jésus-Christ que comme des ombres dans un tableau, comme des armées vaincues qui rendent hommage à un généreux conquérant ; tout cela convient de tout point et parfaitement au christianisme. N'oubliez pas ces prodiges dans l'ordre moral, cette transformation de tous les peuples, ces faits innombrables qui se reproduisent des milliers de fois tous les jours, et qui sont incompréhensibles, inexplicables sans l'intervention de Dieu ; pensez à toutes ces vertus surnaturelles, évidemment supérieures aux forces humaines et que des milliers de chrétiens ont constamment pratiquées depuis dix-huit cents ans, vous aurez sous les yeux le plus admirable tableau que l'on puisse imaginer ; vous verrez là des preuves éclatantes, entraînantes, invincibles, évidentes de la vérité, de la divinité de la religion chrétienne. Elle vous apparaîtra environnée d'une telle splendeur, que nous pourrons la comparer à la lumière du jour, lorsqu'elle brille dans toute sa magnificence et qu'elle réjouit tous les mondes.

Cependant il reste une difficulté qu'il est utile de résoudre, afin de convaincre, s'il est possible, nos estimables adversaires. Il existe plusieurs sociétés qui se disent chrétiennes et qui prétendent continuer sur la terre la belle et sublime mission de Jésus-Christ. Quelle est celle qui possède la vérité et la vie? Ce que nous avons dit pourrait suffire pour faire disparaître toute incertitude sur ce sujet ; telle est du moins notre pensée. Pourtant, afin qu'il ne reste là-dessus aucun nuage dans les esprits, autant que cela peut dépendre de nous, avant de terminer notre travail, nous dirons quelques mots sur cette grande question.

CHAPITRE V.

Le rationalisme comparé au christianisme sous le rapport moral et religieux.

Nous avons vu quelques-unes des principales preuves de la divinité de la religion chrétienne. Nous croyons en avoir dit assez pour qu'on puisse reconnaître de quel côté est la vérité. Cependant pour dissiper de plus en plus les ombres qui peut-être enveloppent encore certains esprits, il ne sera pas inutile d'établir une comparaison entre le christianisme et le rationalisme, de mettre les doctrines en face l'une de l'autre et de les considérer dans leurs effets. C'est un moyen de les mieux apprécier. Nous allons le faire rapidement. Nous avons montré les merveilleux résultats du christianisme; nous savons combien sont admirables les maximes de l'Évangile; voyons si le rationalisme peut soutenir la comparaison, et si ses prétentions sont fondées.

Messieurs les rationalistes, pour se tirer d'un mauvais pas, pour éluder de grandes difficultés, foulent aux pieds toutes les lois du bon sens, toutes les règles adoptées en histoire. Lorsqu'ils rencontrent des faits qui les embarrassent, ils cherchent à les escamoter par des tours d'adresse. Les moyens ne leur manquent pas. Ils en ont des magasins en réserve. Ils ont sous la main de ces mots magiques qui éblouissent les simples et les aveuglent, comme *forces cachées, incubation, volte-face, rage, désespoir*, etc.; rien ne les arrête; ils contesteraient la lumière du jour si elle les gênait. C'est ainsi qu'ils nient les miracles et les prophéties, bien que ces faits soient prouvés avec une rigueur mathématique; ou bien ils disent que ce sont des choses naturelles; ils prétendront que par un sourire, un toucher

délicat, un doux regard, etc., on peut guérir les boiteux, les aveugles, les paralytiques, et peut-être même ressusciter les morts, etc., etc.; mais il y a pour eux un moyen bien simple de prouver cette affirmation : c'est d'opérer les mêmes prodiges. Que leur manque-t-il donc? Est-ce l'intelligence ou la hardiesse? personne ne le pensera. Qu'ils fassent donc des choses semblables. Qu'ils prédisent dans les plus grands détails une longue suite d'événements qui doivent s'accomplir dans deux ou trois siècles. Qu'ils fassent des miracles revêtus de témoignages nombreux, convaincants, irrécusables comme ceux dont nous avons parlé. Jusqu'alors nous avons le droit de leur dire que leurs raisons sont nulles, que ce sont des mots, des tours de prestidigitateurs.

Peuvent-ils produire quelques miracles semblables à ceux qui ont eu lieu dans le christianisme? Puisqu'ils sont l'effet de causes naturelles, comme ils le disent, ils devraient faire la même chose. Qui donc peut les empêcher d'avoir un sourire gracieux, un toucher délicat, un doux regard, etc.?

Peuvent-ils invoquer quelques prophéties? aucune. Qui peut donc les empêcher d'être prophètes? Rien de plus facile que de se procurer une incubation, la rage, le désespoir et de faire mille volte-face, d'avoir de l'exaltation, etc. Ils n'ont donc pour eux ni miracles ni prophéties; mais ils ont peut-être à nous opposer des prodiges dans l'ordre moral? Consacrons quelques instants à examiner cette question et à comparer les doctrines.

Quelles sont leurs idées sur Dieu? Elles sont souvent absurdes, révoltantes, toujours vagues et incertaines; et comme jamais aucune société, aucune ville, aucune famille n'a existé sans la croyance en Dieu, cette seule considération devrait suffire pour engager tous les amis de l'ordre, tous les hommes sensés à repousser ces funestes systèmes.

Quelles sont leurs idées sur l'homme, sur son origine, sur

ses destinées? C'est un tissu de contradictions, de pensées incohérentes. D'après les panthéistes, nous serions des singes, des huîtres, des melons perfectionnés. Les rationalistes les plus modérés ont sur ce sujet des doctrines entièrement opposées. Les uns font de l'homme une divinité, les autres l'abaissent au plus bas degré, et inspirent pour lui un souverain mépris.

Sur ces deux points essentiels l'enseignement chrétien est grand, admirable, harmonieux, sublime, avantageux à toutes les classes de la société, éminemment favorable à l'ordre.

Quelle est la morale des rationalistes? Elle est nulle; elle ne repose sur rien : c'est le chaos. Celle du christianisme est belle, précise, féconde, salutaire à tous les points de vue; les rationalistes eux-mêmes en conviennent.

Quels moyens ces messieurs ont-ils de réprimer les passions, source de tous les maux ? Aucun, puisqu'ils n'ont pas un principe certain sur lequel ils soient d'accord. Le christianisme, par ses maximes, exerce sous ce rapport une influence prodigieuse.

D'après les systèmes des rationalistes quels sont les devoirs que les rois, les grands et les puissants ont à remplir envers ceux qui sont sous leur dépendance? Quelles sont les obligations des divers membres de la société et d'une famille, les uns envers les autres? Il est clair qu'avec ces doctrines, il n'y a plus de loi, plus d'autorité, tout est livré au caprice; la seule loi, c'est celle du plus fort, du plus adroit et du plus audacieux. Les rationalistes peuvent-ils établir des règles de justice? Ils pourront faire des lois extérieures; mais pour ce qui est de parler à la conscience, leur impuissance est absolue, leur autorité nulle.

Le christianisme, sous ces rapports, parlant au nom de Dieu, a une force admirable.

Quelle est en général la doctrine des rationalistes? Elle

se résume par ces mots : absurdité, anarchie, ténèbres.

Quels sont leurs principes? Ils n'en ont aucun de certain. Ce que l'un admet, l'autre le rejette. Presque toujours le même auteur se contredit lui-même.

Dans le christianisme il y a une unité qui est un miracle permanent.

Nous pourrions faire cent questions semblables et toujours la réponse serait en faveur du christianisme; nous verrons toujours d'un côté les ténèbres, de l'autre une lumière éclatante; nous l'avons démontré.

Considérons maintenant les deux systèmes, le rationalisme et le christianisme, dansleurs effets. C'est le meilleur moyen de les apprécier.

Quelle influence le rationalisme a-t-il exercé pour le bonheur de la société? Elle a constamment été funeste, désastreuse. Nous avons vu qu'il a causé des malheurs sans nombre. Celle du christianisme au contraire a toujours été d'une prodigieuse efficacité.

Dans quelle contrée, dans quelle ville, dans quel hameau les rationalistes ont-ils porté la vraie civilisation? Inconnu.

Le christianisme a civilisé toutes les nations de l'Europe et tous les pays où il a pu pénétrer.

Quels bienfaits devons-nous au rationalisme? Inconnu.

Quels hospices, quels établissements utiles les rationalistes ont ils fondés? Quelles sociétés dévouées à l'humanité souffrante ont-ils créées? Inconnu.

Le christianisme les compte par milliers. La terre en est toute remplie, toute couverte.

Combien trouve-t-on de rationalistes qui se soient sacrifiés pour le bien des hommes? Inconnu.

Dans le christianisme il y en a des centaines de mille à chaque époque.

Combien ces messieurs ont-ils parmi eux de martyrs, c'est-à-dire d'âmes généreuses qui ont versé leur sang, ex-

posé et donné volontairement leur vie pour instruire et civiliser les peuples? Absence totale.

Dans le christianisme il y en a des millions.

Combien y a-t-il de rationalistes qui soient morts en soignant les pestiférés? Absence complète.

Dans le christianisme, il y en a une foule innombrable.

Combien y a-t-il de rationalistes qui ont renoncé à leur fortune, qui ont embrassé la plus stricte pauvreté, qui ont consenti à ne pas posséder la plus petite chose, pour imiter Jésus-Christ et pour être plus utiles à la société? Inconnu.

Combien en trouvez-vous qui poussent la charité jusqu'à aimer leurs ennemis et à leur faire du bien? Absence totale.

Quels sont nos honorables adversaires qui, après avoir donné toute leur fortune sans se réserver la plus petite chose, ont encore sacrifié leur temps, leur santé, leur vie, et ont supporté les plus grandes souffrances pour consoler ceux qui souffrent? Inconnu.

Montrez-moi les rationalistes qui se sont dévoués pour toute leur vie à instruire les pauvres. Inconnu.

Le christianisme compte ces grandes âmes par millions.

Quelles sont les personnes qui par l'efficacité du rationalisme ont renoncé à l'orgueil si naturel au cœur humain? Absence complète.

Quelles sont les femmes ou les hommes qui étaient livrés à la volupté et qui par un effet de ces systèmes sont devenus chastes et réglés dans leurs mœurs? Absence complète.

Combien compte-t-on de rationalistes qui ont abandonné les honneurs, les grandeurs, pour vivre dans la simplicité et l'obscurité à l'exemple de Jésus-Christ? Absence totale.

Voyons-nous beaucoup de rationalistes qui aient pratiqué quelqu'une de ces belles vertus dont nous avons parlé et qui ont brillé d'un si vif éclat dans Jésus-Christ et dans les saints? Encore à naître.

Depuis l'origine du monde quels sont les rationalistes en qui nous trouvons toutes les vertus chrétiennes? Encore à naître.

Existe-t-il parmi eux beaucoup d'imitateurs parfaits de Jésus-Christ? Encore à naître.

Trouvez-vous parmi eux beaucoup de saints et de saintes, c'est-à-dire beaucoup de femmes et d'hommes qui ont pratiqué toutes les vertus chrétiennes jusqu'à l'héroïsme? Encore à naître.

L'histoire nous présente-t-elle beaucoup de rationalistes qui ont affronté tous les dangers, et la mort même pour consoler les mourants et les personnes souffrantes? Encore à naître.

Ces bons messieurs ont-ils parmi eux beaucoup de grands hommes, c'est-à-dire beaucoup d'hommes en qui se trouvent réunis de grands talents et des vertus éclatantes? Encore à naître.

Ces doctrines sont-elles propres à modérer et à enchaîner les passions? Sous ce rapport elles sont nulles.

Les systèmes des rationalistes ont-ils contribué à répandre dans la société la vraie liberté, l'égalité véritable, la seule fraternité possible, l'union, la paix, la concorde, la confiance? Ils ont constamment produit des effets contraires.

Leurs doctrines ont-elles moralisé les hommes? Elles favorisent et autorisent tous les crimes; elles ouvrent la porte à tous les désordres.

Les rationalistes ont-ils contribué à répandre les principes d'ordre, à inspirer l'amour du devoir, l'union des époux, la soumission des enfants envers les parents? Leurs systèmes ont mis partout la division et l'anarchie.

Combien de fois ces messieurs ont-ils arraché des hommes au désespoir et ont-ils fait renaître en eux la douce espérance? Inconnu.

Combien de fois ont-ils inspiré la modération, la charité

aux rois, aux grands, aux puissants, aux riches ; la résignation à ceux qui sont dans la souffrance? Inconnu.

Combien en est-il parmi eux qui ont supporté avec une patience invincible et avec joie les souffrances, les humiliations? Combien en est-il qui les ont recherchées pour être plus utiles aux hommes? Inconnu.

Le christianisme par ses principes inspire aux rois, aux grands, aux riches, la modération, la charité. Le rationalisme a toujours produit des effets entièrement opposés.

Le christianisme inspire l'humilité, vertu admirable; le rationalisme conduit à un orgueil effréné.

Le christianisme tend à mettre l'ordre partout; il l'a fait constamment.

Le rationalisme est une source de perturbation et d'anarchie par son absence de principes.

Le christianisme donne la résignation et inspire un courage héroïque.

Le rationalisme pousse à l'impatience, à la colère, au suicide, au désespoir.

Le christianisme porte les hommes à la chasteté qui convient à chaque personne et à chaque position.

Le rationalisme excite à la dissolution et au sensualisme.

Le christianisme donne des règles précises, admirables de justice et de morale. Les rationalistes n'ont aucun principe fixe sous ce rapport important.

Le christianisme trace aux rois, aux gouvernements, aux peuples, aux parents, aux enfants, à tous les hommes les devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes. Avec les systèmes des rationalistes, il n'y a plus de devoirs, tout est incertain; il n'y a plus d'autre loi que la raison individuelle; tout est abandonné au caprice et à la passion.

Le christianisme porte tous les hommes à la pratique de toutes les vertus; il est par là même un principe de pros-

périté et de bonheur; le rationalisme laisse l'homme livré à sa faiblesse, il est pour lui une source de maux infinis. Le christianisme enseigne aux hommes à se soumettre à toute autorité d'après des règles sages et admirables; le rationalisme autorise l'indépendance la plus absolue, il foule aux pieds toutes les lois sans exception. Le christianisme a une doctrine belle, sublime, consolante; celle du rationalisme est désespérante, funeste, désastreuse. Le christianisme a produit constamment dans l'univers les effets les plus consolants, les plus utiles, les plus merveilleux; le rationalisme n'a causé que des malheurs. Voilà ce que prouve l'histoire de tous les peuples anciens ou modernes.

Comment s'expliquer après cela qu'un seul homme, qu'une seule personne, qu'un enfant de dix ans, hésite entre ces deux systèmes, ces deux religions? Voici pourquoi : c'est que le rationalisme favorise l'indépendance qui nous est si chère, toutes nos passions, tous nos instincts pervers; c'est encore parce que le monde est rempli d'aveugles sous le rapport moral, ou d'hommes qui ferment les yeux pour ne pas voir la lumière; on en trouve même assez souvent parmi les académiciens et les membres de l'Institut. Le nombre de ces aveugles est immense, infini; c'est le plus beau de tous les livres, la Bible, qui nous l'apprend : *Stultorum infinitus est numerus.* Vous voyez par là combien il est facile de comprendre ces énigmes, ces mystères que la société présente à nos méditations.

CHAPITRE VI.

Tous les systèmes en dehors du christianisme sont faux, funestes, désastreux sous le rapport religieux et moral.

Notre pensée, en composant cet ouvrage, a été non-seulement de combattre le rationalisme proprement dit, mais aussi de réfuter toutes les erreurs sous quelque forme qu'elles se présentent, quel que soit le nom qu'on leur donne. Avons-nous atteint le but que nous nous sommes proposé? Nous en avons l'espoir.

En effet, si le christianisme porte avec lui des milliers de caractères qui ne se trouvent nulle part ailleurs et qui montrent qu'il possède la vérité; si tous les autres systèmes sont auprès de lui comme les ténèbres à côté de la lumière, comme la mort à côté de la vie; si la religion chrétienne seule à répandu parmi tous les peuples les biens les plus précieux, des biens infinis; si elle a pour elle une multitude de preuves de tout genre, et si les autres doctrines n'ont absolument rien à nous opposer; si elles ne sont appuyées que sur des rêveries, sur des imaginations, et souvent sur des mots et même sur des absurdités; par là même elles tombent et s'écroulent de tous côtés; or, c'est ce que nous avons montré. Cependant nous croyons devoir ajouter ici quelques considérations pour faire mieux comprendre une vérité aussi importante pour le bonheur de tous les peuples, des familles, de toutes les classes de la société et de tous les hommes.

Nous aurions pu, comme nous l'avons déjà remarqué, analyser, décomposer successivement tous ces systèmes

et faire voir qu'ils sont absolument dépourvus de base, qu'ils ne reposent sur aucune preuve sérieuse; nous aurions pu suivre nos honorables adversaires dans leurs raisonnements et montrer l'illégitimité de leurs affirmations; nous aurions pu sonder dans les plus minutieux détails les édifices qu'ils ont élevés, prouver qu'ils ont bâti dans le vide et ne pas laisser deux pierres l'une sur l'autre; nous aurions pu pulvériser ces vains échafaudages et les anéantir de manière qu'il n'en restât pas même de traces. Nous aurions pu faire pour chacun de ces innombrables systèmes ce que nous avons fait pour M. Renan et pour les panthéistes. Mais, comme nous l'avons dit, un tel travail est au-dessus des forces humaines. Qui donc pourrait analyser et réfuter ces milliers de doctrines? La vie de dix hommes n'y suffirait pas. De plus, cette marche n'est pas la meilleure, selon nous, parce qu'elle est aride par elle-même et que les considérations sérieuses plaisent à peu de personnes.

Nous avons voulu écrire pour toutes les intelligences, pour les hommes instruits et pour ceux qui n'ont pas l'habitude de s'occuper des questions philosophiques. Voilà quelques-uns des motifs qui nous ont guidé dans le plan que nous avons suivi.

Il est facile de voir que tous les systèmes tombent en ruine d'après les principes inattaquables que nous avons établis. Quelques mots suffiront pour le prouver jusqu'à l'évidence. En effet, étudiez-les avec attention; examinez-les tous les uns après les autres, et remarquez que tout ce que nous avons dit du rationalisme dans cet ouvrage, et spécialement dans les deux chapitres précédents, peut s'appliquer de tout point à chacune de ces doctrines. Prenez le panthéisme, le matérialisme, le fatalisme, l'épicuréisme, l'éclectisme, le syncrétisme, le phalanstérianisme, le saint-simonisme, le naturalisme, l'hégélianisme, le straussisme, le kantisme, le renanisme, le déisme, etc., etc., etc.

Considérez successivement chacun de ces milliers de systèmes, confrontez-les avec le christianisme, et vous comprendrez qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir de quel côté est la vérité. Elle brille comme la lumière du jour.

Indépendamment de ce que nous avons dit, voici quelques considérations qui résument en partie nos pensées et qui sapent par leur base et renversent complétement tous ces édifices évidemment bâtis en l'air et qui ne vivent pas deux jours.

Le christianisme ressemble à un temple magnifique, reposant sur des centaines, sur des milliers de colonnes inébranlables qui ont bravé toutes les attaques et qui sont restées intactes depuis dix-huit siècles; tandis que tous ces systèmes peuvent être comparés à un bâtiment qui n'est pas même soutenu par un fil; le moindre souffle les emporte et ils disparaissent; ce que je dis ici est confirmé par toute l'histoire.

Toutes ces doctrines sont contre nature et par conséquent fausses; ce qui le prouve, c'est qu'elles n'ont jamais pu prendre racine chez un seul peuple, dans une seule ville. Elles sont repoussées invinciblement par toutes les consciences droites et éclairées, par le plus simple et le plus vulgaire bon sens. Elles n'ont jamais été adoptées que par quelques individus qui s'en sont servis comme d'instruments pour atteindre un but presque toujours condamnable. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est que la plupart d'entre eux ont rétracté leurs erreurs et ont avoué que leur uniqne mobile était de satisfaire quelque passion.

Quels sont les titres que ces messieurs nous présentent pour nous inspirer quelque confiance? Cherchez avec le plus grand soin et vous n'en trouverez pas même un seul. Bien loin de là. Tous les hommes sensés concevront pour tous ces systèmes la défiance la plus absolue et la plus

complète; toutes les personnes qui ne s'aveuglent pas éprouveront pour toutes ces doctrines une répulsion invincible, répulsion appuyée sur des milliers de motifs; nous l'avons démontré.

Savez-vous à quoi on peut comparer toutes ces vaines et creuses imaginations? Le voici : allez par la pensée sur les bords de la mer; jetez les regards sur les flots qui sont toujours en mouvement. Considérez les vagues qui se forment toujours et qui disparaissent les unes après les autres. Voyez avec quelle rapidité elles se succèdent; elles se pressent et se suivent de si près, que c'est à peine si on peut les distinguer. Elles disparaissent successivement dans les abîmes ou viennent se briser contre les rochers qui bordent le rivage. Voilà ce que sont ces systèmes; cela seul les condamne sans appel.

N'est-il pas clair, évident, démontré, n'est-il pas prouvé par toute l'histoire qu'aucune société, qu'aucune ville, qu'un simple hameau n'a jamais existé sans principes? C'est là une vérité incontestable. Pour le nier, il faut être ou stupide, ou prodigieusement ignorant, ou de mauvaise foi, ou s'aveugler, et s'obstiner à se mettre un bandeau sur les yeux pour ne pas voir. Mais les principes dont nous parlons et sans lesquels toute société court à sa ruine entière, ne sont pas seulement nécessaires, rigoureusement indispensables sous peine de mort, aux nations, aux cités; ils le sont encore aux familles, et même aux individus. En effet, jetez un homme, une femme, un jeune homme, une jeune fille dans le tourbillon du monde; s'ils n'ont pas de principes, les passions prendront le dessus; cela est inévitable. Ils pourront être retenus quelquefois par la crainte et par certains motifs humains; mais l'instinct mauvais finira par l'emporter et les inclinations perverses deviendront un besoin, une nécessité, une seconde nature, se transformeront souvent en une faim dévorante qu'il faudra satisfaire à tout prix, en

une soif inextinguible. Un des cannibales de 93 disait en versant le sang d'une foule innombrable d'innocents : *Je nage dans la joie*. Il n'est pas un tyran, il n'est pas un dévastateur de l'univers, il n'est pas un assassin, il n'est pas un homme commettant un crime qui ne se justifie et qui ne se persuade qu'il a d'excellentes raisons d'agir comme il le fait ; à défaut d'autre motif, il fera comme Attila, il s'appellera le fléau de Dieu, il se posera comme l'exécuteur de la justice divine. Les hommes qui ont une assez bonne nature, ceux qui sont doux, bons et bienfaisants, grâce aux idées chrétiennes qu'ils doivent à la société où ils vivent ou bien à une mère pieuse, pourront montrer une certaine modération ; mais ce seront là de rares exceptions ! Vous aurez peut-être quelques Socrates, quelques Aristides ; vous aurez un homme vertueux sur vingt, sur cent, sur mille, et vous verrez surgir des milliers d'Alcibiades, de Syllas, de Marius, qui seront les fléaux des peuples et même de leurs familles. Voilà ce qui arrivera infailliblement. Toutes ces doctrines qui sapent tous les principes seront donc inévitablement la ruine de la société et une source de maux infinis. Outre ce que nous avons déjà dit, voici quelques considérations qui sont comme autant de coups de massues qui renversent ces édifices sans base.

Tous ces systèmes sans exception ont été d'une stérilité, d'une impuissance absolue, universelle, désespérante. Nous défions d'en citer un seul qui n'ait été frappé de mort presque aussitôt après avoir vu le jour ; tandis que le christianisme a toujours été d'une fécondité prodigieuse.

Il n'est pas possible d'en trouver un seul qui ait produit quelques bons effets, qui ait contribué au bonheur, à la prospérité d'une contrée, d'une ville, d'une famille, d'une seule personne, tandis que la religion de Jésus-Christ a produit constamment des résultats merveilleux.

Toutes ces doctrines favorisent les passions les plus con-

damnables et les plus dangereuses; elles laissent l'homme sans règle, sans loi et sans frein, et par là même elles ouvrent la porte à tous les crimes, à tous les désordres, à toutes les injustices; tandis que la religion chrétienne enchaîne, arrête, comprime de mille manières, par des motifs puissants, tous les mauvais instincts de l'homme.

Les auteurs de ces systèmes sont dans un isolement complet; vous n'en voyez pas deux qui marchent ensemble; dans le camp de nos adversaires on aperçoit la plus affreuse anarchie; ils se font les uns aux autres une guerre acharnée. Dans le christianisme vous apercevez une unité admirable, humainement inexplicable; vous voyez une armée de plusieurs cent millions de soldats marchant au combat comme un seul homme. Quel miracle permanent et se renouvelant tous les jours en dépit de la philosophie vaniteuse et confondue!

Examinez bien tous ces systèmes et vous n'en verrez pas un qui ait en sa faveur une preuve acceptable, tandis que le christianisme est appuyé sur des motifs innombrables et convaincants au plus haut degré; toutes ces doctrines sont condamnées par une expérience invariable et constante. Tous ces faiseurs de religion ressemblent à des généraux qui n'ont jamais éprouvé que des défaites et des désastres, ou à des pilotes qui ne sont jamais arrivés au port, qui ont constamment conduit leurs vaisseaux dans les abîmes et contre les écueils et ont toujours fait naufrage. Le christianisme, au contraire, compte ses victoires, ses succès, ses triomphes par milliers. Comment s'expliquer après cela que des hommes raisonnables se laissent séduire par tous ces rêves, par ces folies, par ces utopies?

Toutes ces folles inventions sont repoussées par les besoins les plus impérieux de l'homme, par ceux de sa raison et surtout par ceux de son cœur.

Elles laissent son âme dans un vide affreux, mille fois

pire que la mort. Le christianisme, au contraire, répond à tous les besoins, à toutes les situations, à toutes les positions où les hommes peuvent se trouver.

Il n'est pas un de ces systèmes qui ait contribué à moraliser une seule classe de la société, une seule personne.

En est-il un qui ait rendu les grands et les riches plus humains et plus charitables?

En quoi ces messieurs ont-ils amélioré le sort de ceux qui souffrent et surtout de la classe nombreuse des ouvriers? Sur ce point, comme sur tout le reste, ils ont été d'une impuissance absolue. Quelques auteurs estimables ont traité cette grave question et ont proposé divers moyens pour apporter un remède à tant de douleurs. Ils ont parlé d'attacher l'ouvrier au foyer domestique, de le lui faire aimer. Ils n'ont dit que des mots sur ces sujets immenses et si intéressants; ils ont fait des phrases et voilà tout; les pauvres aveugles, ils ont laissé de côté le seul moyen tout-puissant, le seul qui sous ce rapport, comme sur une foule d'autres, a opéré partout et toujours les prodiges les plus étonnants; ils ont négligé le seul qui ait réussi dans tous les temps et dans tout l'univers: ils ont oublié le christianisme. Ne dirait-on pas qu'ils ferment les yeux de peur d'apercevoir la lumière?

Tous ces systèmes sont flétris et repoussés par le sens commun. Cette seule considération devrait suffire pour les faire rentrer dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir, et pour engager tous les hommes à les couvrir de leur dédain et de leur mépris. Les auteurs de ces rêveries se placent au-dessous des sauvages et des êtres les plus dégradés, qui ont toujours invariablement admis l'existence de Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme, des récompenses et des peines dans une autre vie, le surnaturel, l'intervention de la Divinité dans les choses de ce monde, les miracles, l'utilité de la prière, en un mot, les principes fon-

damentaux du christianisme et beaucoup de conséquences qui en découlent.

Mais il est surtout quelques faits qui nous montrent clairement et sans réplique que la raison livrée à elle-même et abandonnée à ses ressources et à ses seules lumières, est insuffisante pour diriger les peuples dans les voies de la vérité, de la civilisation et du bonheur.

D'abord quelle était la situation du monde et de toutes les nations avant la venue de Jésus-Christ? Elle était affreuse, épouvantable, comme nous l'avons dit : le plus fort dévorait le plus faible ; les nations les plus éclairées se pillaient et s'exterminaient les unes les autres. Le ravage, la ruine, les injustices les plus odieuses, toutes les cruautés, toutes les tyrannies, toutes les infamies, toutes les superstitions, tous les désordres désolaient l'univers.

Cependant nous savons que chez les peuples anciens on avait vu briller de grands et vastes génies, de hautes intelligences, des hommes doués de toutes les qualités naturelles qui peuvent assurer le succès des plus difficiles entreprises. Pourquoi leur impuissance?

Il est un autre fait qui parle avec une force non moins irrésistible: c'est la vue de ce qui se passe depuis dix-huit cents ans chez toutes les nations où le christianisme n'a pas porté les véritables lumières. Que trouvez-vous chez elles ? L'esclavage, l'avilissement de la femme, des passions brutales, point d'autre loi que la force, en un mot tous les genres de dégradation; aucune idée de justice ni de liberté. Voilà ce que nous voyons dans la Turquie, en Chine, au Ton-Kin, au Thibet, en Perse, et partout où les maximes de l'Évangile sont inconnues. Il n'y a évidemment qu'un seul moyen de rendre raison de cette supériorité des peuples de l'Europe : tous les biens, tous les avantages dont nous jouissons sous mille rapports, nous les devons au christianisme.

Il est un troisième fait qui n'est ni moins frappant ni moins concluant. Le voici : vous savez que beaucoup de sociétés qui prétendent remonter à Jésus-Christ ont voulu soumettre à la raison individuelle les grands principes de la religion. Qu'en est-il résulté ? Une épouvantable confusion, un chaos dont on n'a presque jamais vu d'exemple. Leur grand principe, leur règle fondamentale, est de tout assujettir à la raison individuelle, de rejeter tout ce qu'elle ne comprend pas. Qu'est-il arrivé de là ? On a vu se répandre dans l'univers un vrai déluge d'extravagances.

Vous comprenez que je veux parler de ces milliers de sectes qui sont tellement nombreuses qu'on ne peut plus les compter, et qui se sont enrolées sous la bannière du protestantisme. Il n'est pas une seule vérité qui n'ait été attaquée par les sectateurs de ces nouvelles religions. La plupart des protestants ont nié les principes les plus clairs, les plus certains, les plus universellement admis, les mieux démontrés. Il est permis de leur adresser le plus sanglant reproche qu'on puisse faire à un homme raisonnable ; on peut leur dire : Vous n'avez pas le sens commun. En effet Luther n'a-t-il pas dit que Dieu refuse aux hommes les grâces qui leur sont absolument nécessaires pour éviter le mal, et qu'il les condamne à des supplices éternels pour des fautes qu'il n'est pas en leur pouvoir d'éviter ? Est-il un principe plus clair que celui de la liberté que nous avons de choisir entre le bien et le mal ? Est-il quelqu'un qui puisse nier sérieusement qu'il est libre dans ses actions ? C'est là une chose tellement certaine et évidente que jamais on ne voit un homme devant un tribunal invoquer en sa faveur le défaut de liberté. C'est une vérité tellement gravée dans tous les cœurs qu'un doute sérieux là-dessus est impossible. Il n'y a que des insensés et des méthodistes (secte protestante fort nombreuse) qui puissent avancer une telle extravagance. Cependant Luther a osé dire que l'homme n'est pas libre, et beaucoup de ses disciples

ont embrassé et soutiennent encore aujourd'hui cette doctrine flétrie et condamnée par le sens commun. Luther n'a-t-il pas avancé beaucoup d'autres idées qui ne sont pas moins absurdes ni moins révoltantes? n'a-t-il pas dit que l'on peut commettre des assassinats, des infamies de toute espèce, tous les forfaits, sans avoir rien à craindre de la justice de Dieu, pourvu que l'on conserve une croyance ferme et inébranlable en Jésus-Christ? car la foi, selon lui, fait que nos crimes ne nous sont pas imputés, c'est-à-dire qu'elle autorise et justifie tous les désordres, toutes les injustices, toutes les cruautés. Luther était conséquent avec lui-même : il appelait aux armes ses partisans et les engageait à exterminer tous ceux qui ne pensaient pas comme lui et qui refusaient d'adopter ses rêveries. N'a-t-il pas dit encore que les bonnes œuvres sont inutiles pour le salut? N'a-t-il pas écrit une foule d'autres choses aussi absurdes, aussi condamnables? Ne pouvons-nous pas adresser les mêmes reproches à Calvin et à Henri VIII? Si vous doutez de ce que j'avance ici, lisez la vie de ces hommes célèbres par Audin, et vous verrez que ce n'est là qu'une faible partie de la vérité.

Comme nous aimons à ne rien exagérer et à être parfaitement juste et exact, nous devons reconnaître que beaucoup de protestants rejettent ces doctrines désastreuses. Nous dirons quelque chose de plus, nous ajouterons qu'il existe parmi eux des âmes droites, des âmes grandes et belles, des âmes vraiment pieuses et sincères qui appartiennent au pur christianisme par leurs aspirations et leurs désirs. Elles sont dans le camp de l'erreur sans le savoir; leur bonne foi pourra les justifier devant Dieu, qui ne punit pas l'ignorance involontaire et invincible, pourvu qu'elles cherchent sincèrement la vérité. Mais ces âmes dont nous parlons ne prennent pas pour règle la raison individuelle; elles suivent la lumière de la foi; elles sont protestantes de nom et chrétiennes par la volonté. Le nombre en est-il considérable? nous aimons à le croire et

nous le désirons ardemment : en tout cas, c'est le secret de Dieu qui seul sonde les abîmes des consciences et des cœurs.

Mais pour ce qui est de ceux qui soumettent les vérités religieuses à la raison individuelle, ils sont tombés dans les plus déplorables et les plus funestes erreurs; ils sont devenus panthéistes, idéalistes, fatalistes, athées, matérialistes, etc., etc. Il n'est pas d'extravagances qu'ils n'aient avancées. C'est ce qui est prouvé par des milliers de faits qui se passent sous nos yeux; ceux qui conservent un peu de vie en sont redevables au pur christianisme, qui arrive jusqu'à eux, comme à travers des nuages épais; ce qui explique la faiblesse, la langueur, l'impuissance, la nullité à laquelle ils sont condamnés.

Il est donc démontré que tous ces systèmes sont faux, erronés, dangereux, et doivent être rejetés par tous les hommes sensés et les amis de l'ordre; il est également prouvé que le protestantisme n'a pas été plus heureux et qu'il mérite tous les reproches que nous avons adressés au rationalisme. Car il contient des principes réprouvés par les grands génies de tous les siècles et par tous les hommes de mérite; il affaiblit ou détruit la force des lois; il excuse et excite les passions les plus coupables; il tarit les vertus dans leur source; il est également funeste à la société, aux familles et à tous les hommes. Il est réprouvé par les rationalistes eux-mêmes, comme nous le prouverons bientôt. Il admet un fatalisme absurde et insensé; il rejette la liberté humaine; il proclame des doctrines repoussées par tous les hommes éclairés et par tous les peuples.

Il résulte de là que tous ces systèmes sont condamnés par des *faits constants et innombrables*, *par une expérience invariable* qui se renouvelle à chaque époque des milliers de fois, par *les effets désastreux* qu'ils ont produits, par *leur stérilité* et *leur impuissance*, par le *sens commun*, par *l'histoire de toutes les nations*, par *les grands hommes* depuis Platon jusqu'à Bossuet, par *tous les législateurs*, par *la vraie*

science, par les *incrédules* et par *la morale*. Ce qui justifie complétement le titre que nous avons donné à cet écrit.

Cependant avons-nous atteint entièrement le but que nous avions en vue? connaissons-nous la vérité dans toute sa pureté? avons-nous dissipé tous les nuages qui l'environnent? savons-nous quelle est la véritable religion? C'est là la plus grave, la plus sérieuse des questions pour la société, pour les nations et pour tous les hommes. C'est une question de vie et de mort. C'est là le plus grand problème qu'on puisse proposer aux hommes intelligents. D'après ce que nous avons dit, on peut déjà entrevoir où nous pourrons trouver la vérité, et, par là même, la vie et le bonheur. Pourtant nous pensons qu'il est nécessaire d'ajouter quelques mots sur cette question capitale; c'est ce que nous ferons rapidement en terminant ce travail.

CHAPITRE VII.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents est confirmé par des autorités non suspectes.

Les accusations que nous avons portées contre le rationalisme et contre tous les systèmes qui attaquent et renversent les principes religieux universellement admis, sont de la dernière gravité; nous en convenons. Nous avons affirmé en effet non-seulement que toutes ces doctrines sont absolument stériles, impuissantes, mais qu'elles sont encore une cause infaillible de maux, de désordres, de ruine, de catastrophes pour la société et les royaumes; nous avons dit qu'elles sont pour les nations ce que les tempêtes sont pour l'Océan, ce que les volcans sont pour certaines contrées; nous avons prouvé qu'elles produisent nécessairement dans le monde d'effrayantes perturbations, de terribles convulsions, et qu'elles conduisent les États à des abîmes, lorsqu'elles viennent à

prévaloir. Des reproches aussi graves doivent être justifiés par des preuves nombreuses et convaincantes; nous pensons en avoir dit assez pour porter la conviction dans tous les esprits; cependant nous croyons qu'il est utile de nous appuyer sur les aveux des rationalistes et des philosophes eux-mêmes, afin qu'il ne reste pas même l'ombre d'un doute sur ce point essentiel et capital.

Un auteur dont le nom est assez connu, M. Saisset, apprécie notre situation sociale et religieuse dans plusieurs endroits de ses écrits; il fait passer sous nos yeux les divers systèmes qui ont la prétention de gouverner le monde, il nous les montre opposés les uns aux autres : ce sont les systèmes écossais, allemands, protestants, sceptiques, matérialistes, panthéistes, épicuriens, etc., etc., etc. Il les voit tous concourant par des moyens divers à effacer dans les âmes l'idée d'un Dieu personnel, et par conséquent à détruire la personne humaine avec ses droits et ses devoirs, et il s'écrie douloureusement : « Voilà donc où nous en sommes après un demi-« siècle de travaux et d'efforts. Le public qui s'intéressait si « vivement aux travaux de Kant et d'Hégel n'existe plus. « L'Allemagne est lasse de systèmes... Elle veut voir et tou-« cher les choses avant d'y croire. Plus de philosophies bar-« bares, plus de systèmes *a priori*... Hégel et Schelling, s'ils « vivaient, y emploieraient vainement leur génie. Il faut que « la philosophie soit la science des réalités qui composent « l'univers moral et non l'art de réaliser les *abstractions de* « *notre cerveau.* » Vous le voyez, M. Saisset est entièrement de notre avis; il confirme tout ce que nous avons dit.

Nous avons déjà invoqué l'autorité des auteurs qui écrivent dans la *Revue des Deux-Mondes*; ils sont d'autant moins suspects qu'ils sont eux-mêmes des rationalistes. C'est ce qui nous a engagés à les citer de préférence. Nous prendrons encore quelques passages dans ce recueil qui est composé par des hommes souvent égarés par les préjugés et par l'es-

prit de système, mais dont l'instruction est incontestable.

« Il n'y a qu'une seule substance, dit Hégel. Tout ce que « nous voyons, ce sont des développements, des transforma- « tions. S'il en est ainsi, notre âme est semblable à un homme « enfermé dans quelque cachot horrible d'où il ne peut « sortir que pour mourir. Le système d'Hégel est le plus « *formidable agent de destruction* qui ait jamais paru dans le « monde (1). M. Fréderic Schlosser, historien du premier « ordre, est assez au courant de l'état de la philosophie : selon « lui, depuis Kant, la philosophie en Allemagne va de mal en « pis et d'extravagances en extravagances (2). Toutes ces er- « reurs détestables, se cachant sous le nom d'humanisme, « faisaient secrètement leur chemin avant 1848. Ceux qui « dénonçaient l'athéisme démagogique comme le plus grand « fléau des luttes allemandes étaient taxés d'exagération. Les « jeunes hégéliens, selon eux, n'étaient qu'une bande d'aven- « turiers, comme il y en a toujours à la suite des grandes « expéditions. Comment s'étonner qu'une troupe d'enfants « perdus se livrât en dehors des rangs à de folles équipées? « la grossièreté même de leurs conclusions devait discréditer « de tels systèmes. Ainsi parlaient les esprits inattentifs; ainsi « s'endormaient eux-mêmes ceux qui ne voulaient pas être ré- « veillés; et cependant le mal gagnait de proche en proche. « Les révolutions ont mis brusquement à découvert ces in- « fluences malsaines; elles ont fait éclater tout ce qui s'a- « gitait dans l'ombre à l'abri de cette sécurité trompeuse; « maintes apparitions sinistres ont eu lieu (3); il faut une « existence nouvelle à cette Allemagne qui, sous l'influence « de tant de sophistes, en est venue à se renier elle-même. Ses « traditions se sont rompues; son génie s'est voilé. Le pays « des idéales rêveries et des contemplations sublimes s'est

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1861, septembre, p. 86.
(2) *Ibid.*, 1857, octobre, p. 539. — (3) *Ibid.*, 1854.

« perdu dans le matérialisme, comme le Rhin se perd dans les « sables. Où irait-on plus loin dans cette voie? au-dessous... « il n'y a plus rien; on a touché le fond de l'abîme (1). »

Il est essentiel de remarquer que les systèmes des philosophes allemands, qui sont condamnés et flétris avec tant de force et de justesse par les rationalistes eux-mêmes, ont pénétré en France, en Europe et dans tout l'univers. Bien des auteurs se sont déclarés les propagateurs de ces idées absurdes, funestes à la morale, destructives de l'ordre, et qui creusent sous nos pas des gouffres où des générations entières ont été précipitées et ont disparu dans d'affreuses douleurs. N'avons-nous pas montré que les doctrines de M. Renan et de beaucoup d'autres écrivains sont les mêmes que celles dont la *Revue des Deux-Mondes* signale les déplorables conséquences? mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que tous ces systèmes sont un produit de la raison individuelle ou du rationalisme; elles sont aussi le résultat du principe protestant qui consiste dans le libre examen, qui veut tout soumettre à la raison. Nous allons invoquer quelques autorités pour prouver la parfaite exactitude de nos affirmations sur le protestantisme. Nous choisirons des auteurs dont l'impartialité ne peut pas être un instant contestée; nous citerons encore la *Revue des Deux-Mondes* : « On sait « jusqu'où a été le protestantisme dans ses agressions contre « la liberté de la volonté humaine, depuis Luther qui a écrit « un livre de *serf arbitre*, par opposition au libre arbitre, et « Calvin dont la doctrine écrase en fait la liberté humaine « sous la prédestination. Certains docteurs puritains de la « nouvelle Angleterre, et en particulier le plus célèbre et le « plus influent de tous, Jonathan Edward, ont attaqué théo- « riquement cette liberté avec toute l'énergie qu'ils mettaient « à la défendre politiquement. Mais un autre auteur aussi

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1854, p. 539.

« célèbre, M. Henry, est un zélé champion du libre arbitre et « repousse l'esclavage auquel la théorie calviniste condamne « la liberté humaine. Vouloir, dit-il, qne nous ne soyons « autre chose que les aubes d'une roue que l'eau fait tourner « et que ces aubes se réjouissent d'être ainsi mises en mou- « vement malgré elles, c'est trop fort!!! (1).

« La plupart des protestants sont épouvantés de l'a- « narchie qui règne parmi eux. Les sectes en Angleterre « ont une persistance qu'elles n'ont pas en Amérique. Cela « tient à une seule cause, au maintien de l'Église anglicane « comme religion d'État (2).

« Les opinions religieuses sont donc devenues de simples « opinions, comme les opinions politiques, comme les « opinions sur les tarifs et le libre échange, qu'on peut « changer selon les progrès du temps, les inspirations de « la conscience..... Les Etats-Unis ont inventé un nouveau « moyen d'apaiser les angoisses intérieures : si vous avez « des doutes, changez de culte ; si votre nouveau culte « ne vous apaise pas, passez à un autre, et ainsi de suite... « Il en est tout simplement résulté que les Américains ont « épuisé tous les genres de scepticisme religieux, sans passer « pourtant par le scepticisme rationaliste et philosophique. « Les Américains sont arrivés de doute en doute et d'Église « en Église au dernier doute possible (3).

« Cependant, malgré ces désirs et ces aspirations vers « l'unité morale perdue, l'esprit de secte résiste ; il s'ef- « force, soit par des nouveautés, soit par des concessions « aux mœurs, ou même aux passions du siècle, de con- « server son empire sur l'esprit des Américains ; mais la « tactique est grossière. Elle se borne à combattre le « courant des esprits, en s'appuyant sur des passions qui

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1853, avril. — (2) *Ibid.*, 1854, juillet.
(3) *Ibid.*, 1854.

« n'auront qu'un jour de durée. L'esprit de secte est ma-
« nifestement réduit aux abois. Ses dernières tentatives
« le prouvent. Qu'est-ce que le mormonisme, cette faction
« odieuse et bizarre, sinon une tentavive pour perpétuer
« l'esprit de secte en l'accommodant aux goûts du jour?
« Le mormonisme ne recule devant aucune des pas-
« sions contemporaines; il pousse le fanatisme religieux
« jusqu'à la folie, afin de pouvoir l'accorder avec les
« passions révolutionnaires; il érige en lois, en maximes
« et en pratiques, la licence des mœurs, afin de pouvoir
« s'entendre avec la corruption moderne...; il donne à
« toutes ses pratiques une tournure unitaire et mercantile,
« afin de se faire écouter d'un siècle avant tout positif
« et matérialiste; il aboutit à une sorte de mahométisme
« protestant qui fait chasser son évangile de tous les États
« de l'Union et n'inspire que le dégoût et la colère. Le
« mormonisme est la dernière tentative de l'esprit de secte.

« Toutes les autres excitent la pitié et sont frappées au
« coin de l'*imbécillité*. Ne sachant plus quelle chose nou-
« velle inventer, n'ayant plus en lui ni inspiration ni
« génie, il s'adresse aux choses extérieures, crée des
« temples de forme bizarre et des liturgies ridicules.
« Ainsi, des formes matérielles et extérieures, des singu-
« larités, voilà tout ce que l'esprit de secte peut inventer
« aujourd'hui ; il est frappé de paralysie et d'impuissance ;
« il ne se relèvera pas (1).

Le livre que M. Renan a composé et qui a fait quelque bruit, suffirait lui seul pour prouver que la raison, même chez les hommes instruits, est d'une extrême faiblesse, et qu'elle peut tomber dans les plus grands écarts, dans le ridicule et dans l'absurde. N'avons-nous pas vu que les rationalistes ont appelé cet ouvrage un livre *bâtard*, rempl

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1854, juillet.

de *contradictions, d'erreurs manifestes et cent fois réfutées;* un livre qui contient des *assertions erronées et inattendues, des pauvretés, des suppositions arbitraires, des principes cyniquement machiavéliques, une morale digne de Tartufe* et d'*Escobar*, des *hypothèses* sans fondement et *contraires à la science et à la religion*, mille choses *superficielles* et fausses jusqu'au *scandale*, des *paradoxes*, des *affirmations* d'une *incomparable légèreté* qui prouvent *l'ignorance* ou la *mauvaise foi* de l'auteur?

Nous savons aussi qu'Hégel et Strauss étaient des hommes intelligents et qu'ils avaient même du génie; cependant la *Revue des Deux-Mondes* nous dit que leurs systèmes ne sont que des rêveries. Il est utile de rappeler les expressions dont elle se sert pour nous faire comprendre ce que nous devons penser des idées d'Hégel et de ses disciples, parmi lesquels il faut compter M. Renan ; en voici quelquesu-nes : *Absurde, folie, néant, scandale, adoration de la chair, fermentation putride, saturnales de la philosophie, tours de prestidigitateur*, etc., etc., etc.

Souvenons-nous aussi que les philosophes les plus habiles et les plus éclairés ont avoué que la raison individuelle est souvent tombée dans les plus graves erreurs. Nous l'avons montré dans un chapitre spécial. Ainsi, Cicéron ne nous dit-il pas que les plus grands génies de l'antiquité parlent quelquefois comme des hommes en délire? Laharpe n'a-t-il pas affirmé que la philosophie est souvent l'art de renverser la raison par des sophismes.....? Voltaire et Rousseau n'ont pas épargné davantage certains philosophes de leur époque... Vous voyez ce qu'a fait la raison humaine livrée à ses propres forces. Vous voyez qu'elle a presque toujours égaré les hommes les plus intelligents et les protestants eux-mêmes; car Luther, Calvin et la plupart de leurs sectateurs ont osé nier un principe aussi clair que la liberté humaine ; ils ont outragé Dieu, en le supposant injuste et cruel ; ils

sont tombés dans le panthéisme, dans le fatalisme, dans le matérialisme, dans une sorte de mahométisme, dans le mormonisme, dans le scepticisme et dans mille rêveries et mille absurdités ; et par là même ils ont autorisé et justifié tous les crimes, tous les désordres. Ce que nous venons d'affirmer est appuyé sur des preuves si nombreuses et si évidentes qu'il est absolument impossible de le contester.

Il est donc rigoureusement démontré que tous les systèmes qui courent le monde, sans excepter ceux qui, sous le nom du protestantisme, arborent faussement l'étendard du christianisme, sont condamnés par *la conscience humaine* qui les a toujours repoussés, par *leur impuissauce, leur stérilité, leur anarchie, leur néant* et *leur incertitude,* par leur *tendance à favoriser tous les crimes* et *toutes les passions les plus dangereuses* et *les plus funestes ;* ils sont condamnés *par tous les peuples, par les nations les plus barbares* qui ont invariablement rejeté ces idées odieuses, par les *effets déplorables* qu'ils ont produits, par *le sens commun,* par tous *les grands hommes,* par toute l'*histoire,* par la plupart des *incrédules* et des *rationalistes eux-mêmes* et par la *morale.*

Si ce n'est pas là une démonstration, il n'y en eut jamais. Je demande si des propositions qui reposent sur tant de preuves ne sont pas claires comme la lumière du jour. Une telle certitude n'égale-t-elle pas au moins la certitude mathématique? jugez-en vous-mêmes.

Maintenant quelle conséquence devons-nous tirer de là ? conclurons-nous que la raison humaine est absolument impuissante ? Telle n'est pas notre pensée ; ce serait là une erreur. D'abord nous avons reconnu que la raison a fait des choses belles, grandes et prodigieuses dans les arts, dans les lettres et dans les sciences. Sous ce rapport elle a exercé dans le monde un admirable empire. Dirons-nous qu'elle ne peut découvrir aucune vérité ? Loin de nous une telle affirmation. Plusieurs beaux génies, éclairés par la

seule lumière naturelle, ont enseigné une doctrine digne d'admiration, bien qu'incomplète et mêlée de quelques ténèbres : tels furent Platon, Socrate, Cicéron et Sénèque. Mais nous affirmons que sur Dieu, sur l'homme, sur la morale, sur la justice, sur la vertu, sur nos devoirs envers la Divinité, envers nous-mêmes, envers les autres, sur une foule de questions sociales et religieuses, la raison n'a jamais donné que des lumières imparfaites et insuffisantes, qu'elle a un besoin impérieux, indispensable d'être fortifiée, dirigée, éclairée, et surtout qu'elle a toujours été stérile et impuissante; cette conclusion repose sur toute l'histoire et sur des preuves innombrables, évidentes, inattaquables.

Cependant, faut-il nous résigner à vivre dans l'incertitude et dans les ténèbres? Devons-nous perdre tout espoir de voir la vérité briller à nos regards dans toute sa pureté, dans tout son éclat et dans toute sa splendeur? Si telle était notre condition, nous serions bien à plaindre. Nous allons dire quelques mots sur cette grande et belle question.

CHAPITRE VIII.

Il n'existe qu'une seule philosophie lumineuse, vraiment sociale et complète; il n'y a qu'une seule véritable religion que tous les hommes raisonnables doivent embrasser et favoriser.

Nous avons présenté diverses considérations sur des questions de la plus haute importance. Nous avons tiré de là les conséquences qui en découlent naturellement. Nous avons vu que les prétentions de messieurs les rationalistes sont dépourvues de fondement. Nous avons prouvé jusqu'à l'évidence que leurs systèmes ne reposent absolument sur rien, qu'ils bâtissent dans le vide et sur le néant; nous

avons démontré par des autorités imposantes et irrécusables que leurs doctrines sont fausses, souvent absurdes et qu'elles conduisent presque toujours à des abîmes. Nous avons vu que la raison individuelle a enfanté toutes les erreurs qui ont désolé la terre, qu'elle a accumulé dans le monde les ruines les unes sur les autres, qu'elle favorise tous les mauvais instincts, et par là même qu'elle a été la cause principale de tous les désordres, des injustices et des cruautés qui ont fait couler des flots de sang, des torrents de larmes dans l'univers. Nous avons montré que la plupart des sociétés qui se disent chrétiennes n'ont pas été plus heureuses, et qu'elles méritent généralement et sous beaucoup de rapports les mêmes reproches. Nous avons constaté également que la philosophie a été invariablement impuissante à faire régner parmi les hommes l'ordre, l'harmonie, le bonheur; qu'elle n'a jamais pu civiliser un faible hameau; qu'elle n'a créé que des rêveries et des théories qui n'ont vécu qu'un instant; que le plus souvent elle n'a causé que des malheurs et des catastrophes. Nous l'avons prouvé par les aveux des philosophes eux-mêmes. Cependant sommes-nous condamnés à nous épuiser en vain et à courir après la vérité comme après un fantôme qui fuit toujours devant nous et qui ne se laisse jamais approcher? Ce serait une condition bien triste et bien déplorable; heureusement il n'en est pas ainsi; nous allons le montrer rapidement.

Lorsque nous avons parlé du *christianisme,* nous avons entendu ce mot dans un sens tout à fait général. Telle est la signification que nous avons donnée à cette expression particulièrement dans les chapitres précédents et dans les deux dernières parties de cet ouvrage. Nous savons que c'est dans la religion chrétienne que se trouve la vérité. Il s'agit maintenant de rechercher parmi les sociétés qui prétendent remonter à Jésus-Christ quelle est celle qui

nous présente les plus sérieuses garanties, quelle est celle qui offre le plus de caractères divins, quelle est celle qui a produit parmi les peuples les plus heureux résultats, quelle est celle qui a contribué le plus efficacement au bonheur des nations, des familles et de tous les hommes, quelle est celle en un mot qui mérite spécialement notre confiance. Voilà un grand problème, le plus important que l'on puisse proposer dans le monde. Nous allons essayer de le résoudre; nous arriverons ainsi à une conclusion définitive.

Nous avons vu que les philosophes qui ont pris pour règle et pour unique lumière la raison individuelle sont tombés presque tous dans des abîmes, ont enseigné des erreurs pitoyables et des absurdités. Nous savons que des intelligences d'élite elles-mêmes, des génies élevés, des hommes de savoir et de mérite, des esprits pénétrants n'ont pas échappé à ces tristes écarts; nous avons cité Platon, Zénon, Aristote, Cicéron parmi les anciens, et parmi les modernes, Spinoza, Hégel, Kant, Stauss, Voltaire, etc. Nous aurions pu faire une longue liste de ces infortunés qui nous ont présenté leurs rêveries, leurs imaginations comme des vérités, et qui sont descendus au-dessous des sauvages et des hommes les plus bornés et les plus dégradés, en contestant des principes universellement admis, des principes aussi certains que les axiomes de géométrie, aussi clairs que la lumière du jour.

Nous allons indiquer plusieurs marques certaines, claires, infaillibles à l'aide desquelles nous pouvons décider ce grand problème qui intéresse tous les hommes au degré le plus élevé. Par là nous connaîtrons quelle est la meilleure religion, quelle est celle qui vient de Dieu, quelle est celle que tous les hommes sensés doivent embrasser et favoriser de tout leur pouvoir, celle qui est la plus utile, la plus belle, la plus avantageuse à toutes les classes

de la société, la plus capable de nous assurer le véritable bonheur; celle qui seule peut nous procurer la vérité.

La meilleure religion doit être celle qui nous donne les idées les plus justes, les plus belles, les plus grandes, les plus consolantes sur Dieu, sur ses perfections et ses attributs; celle qui nous fait mieux connaître l'homme, son origine, ses destinées; celle qui explique le mieux sa nature et les mystères qui sont en lui; celle qui nous communique le plus de lumières sur le monde et sur les énigmes qu'il renferme; celle dont les enseignements sur les points essentiels sont le plus conformes aux lois qui furent acceptées dans tous les temps par les plus hautes intelligences, par les plus grands génies, et surtout par les plus habiles législateurs et les plus illustres bienfaiteurs de l'humanité; celle dont les principes généraux ont contribué dans tous les siècles à former les grands hommes et à rendre les nations heureuses et prospères.

La meilleure religion doit encore être celle qui a répandu dans le monde le plus de bienfaits, qui a consolé le plus d'âmes souffrantes, qui a calmé le plus de douleurs, qui a fondé le plus grand nombre de sociétés dévouées au soulagement de ceux qui sont dans le malheur, celle qui a essuyé le plus de larmes, qui a élevé le plus d'asiles pour ceux qui sont accablés d'infirmités, celle qui a recueilli le plus d'enfants abandonnés, qui a inspiré le plus de dévouement et de générosité et qui a porté les hommes à faire les plus grands sacrifices pour leurs semblables.

La meilleure religion doit être celle dont les maximes sont les plus efficaces pour réprimer et modérer toutes les passions qui sont une cause de perturbations, de crimes, de désordres et de malheurs parmi les nations, et qui jettent la désolation dans la société et dans les familles; ce doit être celle qui sous le rapport essentiel a produit les plus heureux résultats chez tous les peuples, dans toutes les contrées

et à toutes les époques. C'est encore celle qui a contribué le plus puissamment à inspirer des sentiments de modération, de bonté, de dévouement, d'humanité à ceux qui ont une grande puissance, à ceux qui possèdent les biens et les trésors de ce monde; celle qui peut faire régner parmi les hommes la seule égalité possible, la vraie fraternité; celle qui peut nous assurer, et qui a donné au monde et surtout à l'Europe, la vraie liberté, et spécialement la plus précieuse de toutes, la plus chère à tous les cœurs, la liberté de conscience.

La meilleure religion sera encore celle qui a détruit dans le monde l'affreux et avilissant esclavage où gémissaient les trois quarts et quelquefois les neuf dixièmes des hommes; c'est celle qui a fait disparaître cette humiliante et honteuse dégradation à laquelle les jeunes filles et les femmes étaient livrées dans tout l'univers; c'est celle qui les a remises au rang qu'elles doivent occuper et les a rendues à leur dignité. C'est encore celle qui mit fin à ces superstitions féroces et odieuses, à ces tyrannies, à ces injustices, à tous ces désordres, à ces guerres d'extermination qui nous font gémir, nous consternent et nous épouvantent lorsque nous lisons l'histoire des nations anciennes et de celles qui ne sont pas chrétiennes.

S'il existe une religion où nous voyons briller les caractères que nous avons reconnus dans Jésus-Christ; une religion qui participe à sa grandeur, à sa puissance; qui comme lui remplit tous les siècles; qui absorbe et éclipse toutes les choses que nous appelons grandes; s'il en est une qui brille dans le monde comme le soleil dans la nature; s'il en est une qui a donné la véritable vie aux hommes; à laquelle les peuples de l'Europe doivent leur supériorité sur les nations barbares et sur toutes celles qui ne connaissent pas le christianisme; s'il en est une devant laquelle tous les gouvernements, tous les royaumes, tous les rois, tous les potentats, tous les fondateurs

d'empires, les académies, les hommes les plus célèbres ne sont que comme ces nuages légers qui obscurcissent un instant le ciel, devant laquelle tout s'éclipse comme les ténèbres de la nuit devant la lumière du jour ; s'il en est une qui soit comme identifiée avec Jesus-Christ, qui soit environnée de la même gloire et qui soit comme associée à toutes ses luttes gigantesques, à ses immortelles, sublimes et glorieuses victoires depuis dix-huit cents ans ; c'est évidemment, assurément celle-là qui est la véritable ; c'est celle-là que le Messie anime de son vaste et admirable génie et de son souffle divin.

La meilleure religion sera nécessairement, incontestablement celle qui a constamment produit le plus grand nombre d'imitateurs parfaits de Jésus-Christ, qui a donné le plus de vrais missionnaires, de ces hommes généreux qui se sont dévoués, qui ont versé leur sang, qui se sont sacrifiés tout entiers pour nous apporter les seules lumières véritables, qui ont délivré l'Europe de la barbarie dans laquelle elle était plongée et qui nous ont donné les admirables principes d'ordre sans lesquels il n'y a pas de bonheur possible.

C'est encore celle qui a fait le plus de miracles dans l'ordre moral, qui a transformé les peuples, qui a arraché d'immenses populations, des millions de personnes à la volupté, à la débauche, à la colère, à la ferocité, à la cupidité, à tous les vices, à toutes les cruautés, à tous les désordres, à toutes les infamies, pour leur faire adopter les lois de la saine raison et les maximes de l'Évangile. S'il en est une qui ait lutté pendant des siècles contre toutes les puissances de la terre, contre des armées de philosophes, contre des adversaires de toute espèce, contre des ennemis sans cesse renaissants, contre mille difficultés humainement insurmontables, et qui ait constamment triomphé ; s'il en est une qui paraît toujours brillante

de jeunesse, qui est toujours debout et qui lève sa tête radieuse au milieu des ruines, tandis qu'autour d'elle tout s'éteint, périt et disparaît pour toujours; elle doit être la seule véritable, parce qu'elle participe à la nature de Dieu qui ne change pas, qui est tout-puissant, toujours plein de jeunesse, qui est une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, selon la belle pensée d'un grand génie.

S'il est une religion qui jette une lumière vive et éclatante sur toutes les grandes questions qui intéressent l'homme, sur les choses qui sont pour nous des mystères, sur le but de la création, sur la cause du mal physique ou moral, sur le plan de la Providence, sur les motifs pour lesquels Dieu permet et tolère tant de crimes, d'injustices, de douleurs et de calamités dans le monde; qui attire vers elle les âmes les plus généreuses et les plus belles; qui a produit le plus de grands hommes, c'est-à-dire de ces hommes en qui nous voyons une haute intelligence et une science profonde unies à un noble caractère, à de grandes qualités et à des vertus éclatantes : c'est celle-là que nous devons embrasser avec une entière confiance.

La vraie religion doit être encore celle qui a porté les hommes à pratiquer avec le plus d'ardeur toutes les vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple, celle qui a reproduit le plus fidèlement dans son sein les grandes maximes de l'Évangile. C'est ici un point capital; car rien de beau, de grand, d'admirable, d'utile à la société, aux royaumes, aux familles et à tous les hommes comme la pratique des vertus. Elles sont la base de la vraie grandeur, de la prospérité des États. Dès que la vertu est en honneur, règne et domine dans un royaume, tout y est dans un ordre parfait; mais si la vertu disparaît, tout s'écroule, tout est dans la confusion; il en résulte des maux affreux, infinis; voilà ce que nous apprend toute l'histoire. C'est donc là un caractère essentiel de la vraie religion.

Pour connaître la véritable religion, celle qui mérite toutes nos sympathies, toute notre estime, il est encore utile de voir de quel côté nous trouvons les hommes les plus éclairés, les plus dignes de toute notre confiance. Nous devons entendre par là non pas ceux qui ont de l'intelligence, de la pénétration, une science plus ou moins étendue sur certaines matières; mais ceux qui à un beau génie et à de vastes connaissances joignent de grandes vertus, ceux qui se distinguent par leur sagesse et leur modération, qui ont fait sur cette question des études spéciales et qui par leur vie pure sont désintéressés dans le jugement qu'ils portent sur ce problème délicat.

La religion véritable sera encore celle qui a enseigné la morale la plus belle, la plus claire, la plus précise, la plus capable de contribuer à mettre l'harmonie dans toutes les classes de la société et dans tous les membres d'une famille ; ce sera celle qui trace avec le plus d'exactitude les règles de la justice, qui fait connaître aux hommes dans tous les détails possibles les devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, envers leurs semblables et envers eux-mêmes; celle qui parle avec *autorité*, *bonté* et *efficacité* aux rois, aux grands, aux riches, aux ouvriers, aux pères, aux mères, aux enfants, à tous les âges et à toutes les conditions.

Si nous pouvons trouver une religion qui existe depuis de longues années, depuis des siècles, qui ait subi la grande et capitale épreuve du temps et de l'expérience, qui ait des croyances arrêtées, des principes clairs, beaux et admirables, qui ait fait le bonheur d'un grand nombre de peuples, qui n'ait jamais enseigné une erreur, qui ait pour elle l'autorité la plus respectable, la plus éclairée, la plus digne de confiance en parlant même humainement, une religion dans laquelle vous ne découvrirez absolument rien qui soit contraire à la raison générale et universelle ou au sens commun, une religion dont les principes fondamentaux se

retrouvent dans tous les siècles et chez toutes les nations, elle devrait être préférée à toutes les autres.

S'il nous est possible de rencontrer sur la terre une religion qui ait tous ces caractères, et qui en renferme même beaucoup d'autres qui ne sont pas moins dignes d'admiration, n'est-il pas évident que c'est celle que nous cherchons, qu'elle est non-seulement la meilleure, mais la seule vraie ; que c'est celle que tous les hommes sensés, les amis de l'humanité doivent embrasser avec ardeur? Or cette religion existe.

Il en est une en effet qui répand les plus vives lumières sur toutes les grandes questions qui nous intéressent au plus haut degré, sur Dieu et ses perfections, sur l'homme, sur son origine et sur ses destinées, sur la cause des maux qui affligent les nations et sur les moyens de les guérir ou de les adoucir. Il en est une qui ,à toutes les époques, a couvert la terre d'établissements destinés à recueillir tous les infortunés, tous ceux qui étaient tombés dans le malheur. Elle a nourri, vêtu, consolé, soigné avec amour des millions de pauvres. Elle a adopté, élevé une foule innombrable d'enfants abandonnés. Elle a donné les soins de la meilleure des mères à des malheureux attaqués de maladies incurables et contagieuses. Elle est allée des milliers de fois dans les cachots, elle est descendue dans les souterrains pour partager et adoucir les souffrances d'une foule d'infortunés, condamnés à une vie pire que la mort, et elle a fait constamment des choses prodigieuses, sublimes, surhumaines. Il en est une qui a fondé de nombreuses sociétés destinées à racheter les captifs, à instruire les enfants pauvres, à soigner les aliénés, à fonder des asiles pour les vieillards délaissés, pour les créatures qui ont usé leurs forces et leur jeunesse dans le vice et dans tous les désordres, et que le monde repousse avec dédain et horreur. Elle a envoyé ses enfants chez les peuples sau-

vages pour adoucir leurs mœurs et les rendre heureux. Elle a propagé et protégé les lettres, les arts et les sciences. C'est elle qui a fondé la plupart des académies qui existent chez les nations chrétiennes. En ce moment toute la France, toute l'Europe, tout l'univers est rempli de milliers de sociétés qu'elle a créées, qui ne reculent devant aucun sacrifice et qui n'ont d'autre but que d'éclairer, de consoler tous les hommes et de contribuer à leur bonheur. Dès qu'il se présente un besoin, une douleur à soulager, elle élève la voix, et ses enfants se présentent en foule.

Il en est une dont les principes généraux et essentiels sont conformes à ceux qui ont été adoptés dans l'antiquité par les plus grands génies, par les plus habiles législateurs et par les nations qui ont eu de la prospérité et quelque grandeur.

Il en est une qui a fait disparaître de la terre un véritable océan de maux, de douleurs et de souffrances, qui a délivré les peuples des superstitions, des injustices, des cruautés qui pesaient de toutes parts sur toutes les classes de la société. Toutes les grandeurs s'éclipsent devant sa grandeur; toutes les gloires s'évanouissent devant sa gloire; toutes les puissances ne sont rien devant sa puissance ; elle règne d'un bout du monde à l'autre; tous les royaumes de l'Europe lui doivent tout ce qu'ils sont : ils se sont développés et ont grandi à son ombre; c'est elle qui leur a donné la vie. Elle est répandue sur toute la terre, sur tous les points du globe, jusque dans les îles les plus sauvages. Elle a sous sa dépendance une armée immense d'âmes d'élite qui marchent au combat comme un seul homme : vous voyez en elle une harmonie surhumaine, un ordre divin, parfait, que nous pouvons comparer à celui qui existe dans les astres. Dans ses combats, dans ses conquêtes, elle n'a pas d'autre pensée que le bonheur de tous les hommes sans exception, et rien ne lui coûte pour at-

teindre ce but grand et sublime. Il en est une qui a produit des millions d'hommes qui se sont fait une gloire de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de pratiquer toutes les vertus jusqu'à la plus sublime perfection. Nous trouvons dans son sein des âmes d'un détachement absolu, d'une humilité profonde, d'une pureté angélique, d'une patience invincible, des âmes qui poussent l'amour de Dieu et des hommes jusqu'à l'immolation continuelle, jusqu'à un héroïsme dont on ne trouve de traces nulle part ailleurs, jusqu'à l'infini; des âmes qui pour le bonheur temporel et éternel des hommes consentiraient à boire un océan de douleurs; des âmes chez lesquelles la nature se trouve anéantie ou plutot transformée, surpassée, divinisée.

Elle seule a procuré à l'Europe la vraie civilisation qui repose essentiellement sur les grandes vertus, sur la justice, sur les principes immuables d'ordre et d'humanité qu'elle a développés dans l'univers. Elle seule possède une morale claire, exacte, divine, céleste, qui a été embrassée par des millions d'âmes généreuses et qui a fait briller une foule de personnes dans le monde, comme des astres lumineux dans une nuit sombre et profonde; tandis que toutes les autres religions n'ont pas un seul principe fixe et certain, tandis que partout ailleurs vous voyez la plus affreuse confusion, l'impuissance et l'anarchie sous tous les rapports.

Il en est une qui seule a fait fleurir les déserts, qui a fait constamment des prodiges dans l'ordre moral, qui a arraché des millions d'hommes à tous les vices, à tous les désordres, et qui a fait germer dans leurs cœurs les plus belles, les plus admirables vertus : c'est elle seule qui a changé la face du monde sous ce rapport essentiel et important. Nous lui devons les principes d'ordre, de justice, d'humanité répandus autour de nous. Elle a donné à l'Europe des armées de grands hommes et de femmes illustres et pleines de cœur qui ont exercé sur les peuples

la plus salutaire influence; elle seule a formé et inspiré des millions d'âmes vraiment grandes et généreuses en qui nous avons vu briller de vastes connaissances, une science étendue, des qualités de tout genre, des vertus surhumaines et divines qu'on ne trouve pas ailleurs.

Il en est une qui ressemble à la lumière du soleil; elle donne la vie à tous les peuples, surtout à l'Europe; elle voit tout s'écrouler autour d'elle : elle voit passer les empires, les nations, tous les monuments élevés par les hommes; et au milieu des bouleversements des royaumes qui tombent et se renversent les uns sur les autres et dont il ne reste bientôt plus de traces, elle apparaît aux regards, toujours belle, toujours la même, toujours pleine de vie, toujours immuable, comme la lumière du jour, et communique la vraie gloire, la plus admirable puissance, les joies du cœur, une félicité impérissable, la seule grandeur qui mérite ce nom, des trésors et des richesses d'une valeur infinie, à tous ceux qui se jettent dans son sein d'où jaillissent des eaux pures et d'une fécondité inépuisable.

Il en est une qui donne des consolations certaines dans les situations les plus désespérées et les plus affreuses, qui a des ressources infinies pour tous les malheurs, pour toutes les douleurs, qui peut assurer une gloire immortelle, une grandeur certaine à ceux qui sont délaissés, méprisés et maudits de leurs parents, de leurs amis et de tous les hommes; avec elle, il n'y a pas de cœur où l'on ne puisse faire renaître la joie, l'espérance, le bonheur. Seule elle peut rapprocher, unir toutes les nations entre elles; seule elle peut faire régner la paix dans les familles, nous délivrer de tous les maux, nous procurer les joies les plus solides, la véritable félicité; seule elle répond à tous les besoins de l'esprit et du cœur, du corps et de l'âme; mais cette religion, quelle est-elle? Vous le comprenez; il n'y en a qu'une au monde qui présente tous ces caractères, *c'est le catholi-*

cisme; c'est là qu'il faut chercher la seule philosophie lumineuse et complète, la seule religion véritable.

Cependant ne donnez pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas. Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'en dehors du catholicisme il n'existe point de philosophie. Si telle était ma pensée, ce serait assurément une erreur. Car à diverses époques, il y eut des auteurs qui furent d'assez bons philosophes sans être catholiques. Nous pourrions en citer plusieurs dans l'antiquité et dans les temps modernes. Mais j'affirme, et il serait facile de prouver, que c'est dans le catholicisme seulement que vous trouvez une *philosophie vraiment lumineuse et complète* ; une philosophie qui répond à tout, qui parle aux hommes avec une certitude, une assurance et une autorité que vous chercheriez en vain sur la terre ; une philosophie qui ne laisse insoluble aucune question importante, et qui sait tout, comme l'a dit Lamartine dans un de ses écrits.

Quel est, en effet, le but principal de la philosophie? N'est-ce pas de nous faire connaître Dieu et ses perfections, l'homme et ses destinées, les lois qui président au monde matériel et régissent les intelligences? N'est-ce pas de résoudre toutes les questions qui nous intéressent? N'est-ce pas de nous éclairer sur notre fin, sur nos devoirs ; de nous donner des règles fixes de morale ; de tracer à tous les hommes, à toutes les classes de la société, à tous les âges, leurs obligations ; de préciser ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est permis et ce qui est défendu? N'est-ce pas surtout de faire aimer toutes les vertus et de les répandre parmi les hommes? Mais sur ces points essentiels et sur mille autres, la philosophie n'a jamais obtenu aucun résultat sérieux, aucun succès durable ; elle a été constamment stérile et impuissante. Elle ne nous a donné aucune idée claire, précise sur Dieu, sur l'homme, sur la morale, sur nos devoirs ; ses

doctrines, nous l'avons vu, sont un vrai chaos. Les plus habiles philosophes le reconnaissent eux-mêmes. Le catholicisme au contraire, sur toutes ces questions capitales a des idées nettes, invariables, précises, belles, sublimes, fécondes, admirables, divines. Lisez S. Chrysostôme, S. Jérôme, S. Augustin, S. Thomas, Bossuet, Fénelon, et beaucoup d'autres qui sont allés puiser aux mêmes sources, et vous le comprendrez. Leurs doctrines auprès de celles des rationalistes sont comme le jour devant la nuit, comme la plus éclatante lumière devant les plus épaisses ténèbres.

S'il m'était permis de donner un conseil amical à messieurs les philosophes, à nos excellents rationalistes, bien que je ne sois que fort peu de chose et bien moins que cela, je leur dirais : servez-vous de votre raison, c'est un flambeau qui vient de Dieu; c'est une lumière qu'il nous a donnée pour nous diriger dans le chemin si difficile de la vie; développez les nobles et précieuses facultés que vous avez reçues du ciel : mais ne prétendez pas renverser les lois immuables qui ont été établies par la providence. Instruisez-vous par l'expérience d'une longue suite de siècles; ne donnez pas à la philosophie une puissance que Dieu lui a refusée. Il n'appartient qu'à la religion de dominer sur les âmes, de diriger les consciences. C'est un rôle que Dieu s'est réservé. Si vous espérez imposer des croyances religieuses aux peuples par la seule autorité de la raison, vous vous abusez vous-mêmes; c'est une vaine illusion. Tous les essais qui ont été tentés sur ce point dans tous les siècles et par des hommes fort habiles, ont invariablement abouti à des catastrophes ou au néant. Pourquoi vous obstiner à vouloir l'impossible? Respectez les principes généraux admis dans toutes les religions; et surtout ne touchez pas à la religion catholique qui est si belle et si féconde, qui seule possède la vérité dans toute sa plénitude, à qui seule nous devons tous les biens dont nous jouissons.

Vous me direz qu'avec le catholicisme, il ne saurait y avoir de philosophie, que le génie est arrêté dans son essor, que l'esprit est enchaîné et retenu dans des entraves, qu'à chaque pas il voit devant lui une barrière infranchissable. Je soutiens que cette crainte est chimérique : bien loin de là ; vous trouverez dans la religion une force plus grande, une vigueur surhumaine; par elle vous verrez s'ouvrir devant vous de plus vastes horizons. C'est aux lumières que donne le catholicisme que les plus grands philosophes ont été redevables de leur gloire, de leur grandeur. Quels noms sont plus célèbres que ceux de S. Augustin, de S. Thomas d'Aquin, de S. Anselme, de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, de Descartes, de Leibnitz, de Bacon, de Newton, d'Euler, de Mallebranche, et de mille autres; cependant ils se sont inspirés des idées catholiques. Ne dites donc pas qu'avec notre religion il n'y a pas de philosophie possible. Cette assertion est démentie par des milliers de faits éclatants.

Au moins, respectez les principes admis dans tous les temps par tous les grands hommes, par tous les peuples; respectez les vérités générales qui forment comme le sens commun et qui constituent la raison universelle; vous serez par-là moins exposés à tomber dans les abîmes où sont allés se perdre la plupart d'entre vous. Respectez certaines vérités lumineuses comme la lumière du jour, incontestables comme les premiers principes des sciences exactes, l'existence d'un Dieu juste et bon, la providence, l'immortalité de l'âme, l'action de Dieu dans le monde ou le surnaturel, le dogme si consolant et si nécessaire des peines et des récompenses dans une autre vie, le libre arbitre, la nécessité du culte et beaucoup d'autres principes que nous retrouvons chez tous les peuples et à toutes les époques, qui furent admis par les législateurs et par tous les grands bienfaiteurs de l'humanité, qui sont comme la base de toutes les religions et qui forment comme la raison générale.

Je ne prétends pourtant pas que vous trouverez là une règle infaillible; ce serait une erreur. Par là du moins vous éviterez certains écarts. Eclairés par ces grands principes, vous repousserez avec un souverain mépris et un noble dédain, le panthéisme, l'idéalisme, le naturalisme, le fatalisme, le matérialisme, l'épicuréisme et ces milliers de doctrines absurdes ou abjectes qui sont la honte, l'avilissement de notre nature, qui nous placent bien au-dessous des nations barbares et sauvages, et nous mettent au rang des plus vils animaux. Singulier progrès que celui-là !

L'excellente et la belle philosophie que celle qui nous fait reculer de trente siècles et nous met à une distance fort grande des nations païennes! Voltaire lui-même est de notre avis; car il flagelle de la plus belle manière Spinoza et Lucrèce auxquels M. Renan donne les plus grands éloges. Il affirme de ce dernier, qu'en philosophie, il est *au-dessous d'un portier de collége* et *d'un bedeau de paroisse*; il n'hésite pas à dire que son système panthéiste *est la plus énorme absurdité, une démence évidente* (1). Voilà donc Hégel, Strauss, M. Renan et leurs partisans placés au-dessous d'un portier et d'un bedeau par le rationaliste Voltaire; les voilà relégués aux plus extrêmes limites de l'absurdité et de la démence. C'est-là, je l'espère, une bonne leçon!

Ces quelques mots peuvent nous faire voir où se trouve, je ne dis pas la seule philosophie, mais la philosophie qui soit complète, lumineuse, féconde, belle et vraiment sociale, celle qui répond à tous les besoins. Un tel aveu doit coûter, je le comprends; c'est humiliant; mais que faire? Nier cela, c'est nier toute l'histoire; c'est nier l'évidence. Que ces messieurs nous donnent un système clair, qui soit applicable à tous les besoins de la société, des familles, de toutes les conditions et de tous les âges;

(1) *Dict. phil.* Art. Dieu, *Examen du système de Spinosa.*

qu'ils nous montrent des résultats constants pendant plusieurs siècles, enfin un système qui ait tous les caractères que nous avons signalés dans le christianisme; jusque-là ceux qui s'enrôlent sous leurs étendards, ressemblent à des insensés qui confient leur fortune à des spéculateurs dont les entreprises ont mille fois abouti à la ruine et à des désastres; ils suivent des guides qui ont toujours conduit dans des précipices ou dans des déserts affreux et arides leurs amis et ceux qui ont marché à leur suite. Que nos estimables adversaires s'agitent en tous sens, qu'ils se battent les flancs, qu'ils se creusent le cerveau; s'ils ne suivent pas nos conseils, ils feront des toiles d'araignées que le moindre souffle emporte. Depuis deux ou trois mille ans ils tournent dans un cercle; ils ont plutôt reculé qu'avancé. Qu'ils consacrent à leur toile de Pénélope plusieurs millions d'années, ils ne feront que confirmer ce que nous venons de prouver et ce qui est avoué par les rationalistes eux-mêmes. J'ai cru devoir dire, comme en passant et accidentellement, ces quelques mots sur la philosophie, bien que ce ne soit pas là le but principal de nos études et de nos recherches.

Nous pouvons maintenant entrevoir où il faut chercher la vérité philosophique; mais ce qui est infiniment plus important, nous savons avec certitude quelle est la véritable religion. C'était là l'objet essentiel de nos efforts, de nos travaux et de nos désirs; c'est là le point capital pour les états, pour les familles, pour chaque personne en particulier et pour la société tout entière; car elle seule donne la vie aux nations; elle est seule la base de l'édifice social. Toute l'histoire le prouve jusqu'à l'évidence.

Il est encore une considération que je ne puis omettre et qui n'est pas la moins concluante. Messieurs les rationalistes pour arriver à la connaissance de la vérité et pour décider toutes ces grandes questions, prétendent consulter uniquement la raison; ils veulent s'en rapporter absolu-

ment à la lumière naturelle. Eh bien! je consens à porter devant le tribunal de la raison, ce grand problême, le plus serieux qui puisse exister. Voyons donc ce qu'elle nous dit sur la véritable religion, écoutons les enseignements qu'elle va nous donner. Nous verrons bientôt que messieurs les rationalistes sont vaincus de quelque côté qu'ils se tournent; nous reconnaîtrons qu'il ne leur reste pas la plus petite issue pour s'échapper.

Je demande donc qu'elle est la religion la plus raisonnable. N'est ce pas la plus consolante? c'est-là un point capital; car tous les hommes ont essentiellement besoin d'un remède pour adoucir les continuelles et affreuses douleurs qui, comme un déluge, viennent de tous côtés fondre sur eux: il s'agit donc de voir quelle est celle qui depuis dix huit siècles a calmé le plus de souffrances physiques et morales. Or le catholicisme a produit sous ce rapport des effets merveilleux; non seulement il a consolé à toutes les époques des millions de malheureux; mais encore il a été assez puissant pour communiquer le plus pur bonheur au milieu des plus grandes douleurs. Lui seul a opéré constamment des prodiges sur ce point essentiel. Faut-il préférer ces doctrines désolantes qui livrent l'homme à sa faiblesse et qui dans le malheur ne lui laissent d'autre resource que le désespoir, le suicide, la honte et le déshonneur de sa famille? Personne ne peut le penser.

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas évidemment celle qui apprend à l'homme à maîtriser l'ambition, l'amour effréné des richesses, la fureur insensée pour la fausse gloire, la dégradante volupté, et toutes ces passions qui causent tant de ravages dans la société et qui font verser tant de larmes dans les familles? mais le catholicisme seul par ses principes, par mille moyens, peut exercer sur les instincts pervers une merveilleuse puissance; il l'a fait constamment depuis dix-huit siècles. Est-il plus sage

d'adopter ces systèmes qui favorisent et développent les inclinations les plus coupables?

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas celle qui par ses maximes est capable de faire régner dans l'univers, dans les états et parmi tous les hommes, les règles de la justice, d'inspirer aux grands, à ceux qui ont la puissance, la crainte de Dieu, des sentiments de modération, de bonté, d'humanité, de dévouement? N'est-ce pas celle qui peut communiquer aux classes ouvrières l'amour du travail et de l'ordre, la résignation dans toutes les positions, et même le contentement et le vrai bonheur? N'est-ce pas celle qui peut dissiper cette déplorable illusion qui porte la plupart des hommes à bouleverser les royaumes, pour trouver dans les plaisirs, dans les richesses, dans les grandeurs, un bonheur que Dieu n'y a pas mis? Ici encore le catholicisme brille d'un éclat admirable; qui oserait lui comparer les doctrines qui favorisent ou qui excusent toutes les injustices, toutes les passions, tous les genres de despotisme, et qui ont causé des maux infinis dans le monde?

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas celle qui depuis tant de siècles a porté une foule immense de personnes dans tous les rangs de la société à embrasser les plus belles, les plus admirables vertus? Mais n'avons-nous pas prouvé par l'histoire que le catholicisme a apporté sur la terre des vertus surhumaines, inconnues avant Jésus-Christ, et dont les peuples les plus éclairés et les plus grands génies n'avaient pas même l'idée? Ne savons-nous pas que des millions de chrétiens ont pratiqué avec un courage sans exemple et un indicible bonheur la plus profonde humilité, le détachement le plus absolu, une pureté angélique, l'amour de Dieu, le zèle pour le salut des âmes, la joie dans les souffrances, l'abnégation ou l'oubli d'eux-mêmes, l'amour des ennemis, la charité la plus ardente pour tous les hommes jusqu'à un degré sublime,

surhumain, jusqu'à l'héroïme? vous ne trouverez nulle part ailleurs aucune trace de ces choses prodigieuses.

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas celle qui a produit dans tous les siècles des armées innombrables d'âmes généreuses qui se sont dévouées sans limite au soulagement de toutes les douleurs? N'est-ce pas celle qui a enfanté ces milliers de sociétés de tout genre qui couvrent toute la terre, qui ne vivent que de sacrifices et qui affrontent tous les dangers pour le bien de l'humanité? Faudra-il plutôt embrasser ces religions d'un jour qui n'ont jamais rien fait, qui n'ont causé que des malheurs et qui ont couvert le monde de ruines?

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas celle qui a porté dans l'Europe et dans toutes les contrées où elle a pénétré, la véritable civilisation qui ne saurait exister sans principes de justice, d'ordre et d'humanité, et qui repose essentiellement sur les grandes vertus? Or jetez les regards sur tous les points de l'Europe, et voyez à qui nous devons toute cette civilisation qui nous est si chère et dont nous sommes si jaloux; d'où nous est-elle venue? qui nous l'a apportée? Considérez les grandes cités de la France; allez dans toutes nos provinces; descendez dans les plus petites villes, jusque dans les plus faibles hameaux; remontez à quinze ou dix-huit siècles; parcourez de même toutes les contrées de l'Europe, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Russie, la Hongrie, la Pologne, en un mot toute la terre; interrogez l'histoire, et demandez lui qui a porté dans tout l'univers les belles maximes de l'évangile et avec elles les idées de justice et les grandes vertus sans lesquelles il n' y a ni ordre, ni repos, ni bonheur, ni civilisation véritable? Vous verrez partout une suite non interrompue d'évêques, de prêtres, de missionnaires, de princes pieux; quelquefois ce sont de simples femmes, des religieuses, des personnes

de conditions différentes; mais ce sont toujours et invariablement des catholiques. Et il est utile de remarquer que toutes les fois qu'une contrée se sépare du catholicisme, bien qu'elle conserve en grande partie nos principes, vous ne trouvez plus chez elle ces belles et sublimes vertus, cette pureté angélique, cette pauvreté volontaire, ces grands dévouements, cette ardente charité, cette abnégation, cet esprit de sacrifice qui ont paru dans Jésus-Christ, dans les apôtres et dans des millions de chrétiens parfaits : vous ne trouvez plus de vrais missionnaires, de martyrs, de saints ni de saintes, c'est-à-dire de ces âmes d'élite qui par leurs qualités surhumaines et divines, brillent dans le monde comme des astres éclatants dans les cieux.

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas celle où vous ne trouvez pas une seule idée qui soit contraire aux sens commun, aux vérités qui furent acceptées dans tous les siècles par les intelligences supérieures, par les plus grands génies, par toutes les grandes nations, par les peuples barbares et sauvages eux-mêmes, et qui dans ses principes fondamentaux est entièrement conforme à la raison générale ou universelle ? Et ses mystères ne peuvent pas former la moindre difficulté; car ils ne sont pas plus étonnants que ceux que nous trouvons en nous-mêmes et dont toute la nature est remplie. Du reste il a plu à Dieu de les environner de tant de lumières qu'ils deviennent non-seulement acceptables, mais consolants et admirables. De plus comment des dogmes qui furent admis depuis dix-huit siècles par les plus vastes génies, par les hommes les plus éclairés ne seraient-ils pas raisonnables! Toute personne qui pense et qui a du bon sens repoussera nécessairement une telle idée.

Faudra-t-il donc adopter de préférence ces doctrines qui sont comdamnées et repoussées par le sens commun ou par la raison et la conscience universelles, et que les ra-

tionalistes eux-mêmes résument par les mots : *absurde*, *folie, néant*! Nul homme sensé n'hésitera.

La religion la plus raisonnable, n'est-ce pas celle où il s'est fait constamment une foule de miracles qui sont cent fois mieux prouvés que les événements historiques dont personne ne doute, et qui ont été discutés et admis par les hommes les plus éclairés et les plus instruits que la terre ait jamais produits? N'est-ce pas celle qui a opéré dans tout l'univers et dans tous les siècles des prodiges surhumains dans l'ordre moral? N'est-ce pas celle qui a exercé constamment parmi les nations une prodigieuse et salutaire influence? N'est-ce pas celle qui compte une longue suite de siècles d'existence et qui a vaincu par des moyens humainement inexplicables, des obstacles insurmontables à toutes les puissances de la terre? N'est-ce pas encore celle qui renferme tous les caractères divins que nous avons reconnus dans Jésus-Christ et dans le christianisme? N'est-ce pas encore celle dont la morale est si pure, si belle et si admirable, et qui dans ses dogmes, dans ses principes de foi est immuable comme Dieu, comme la vérité qui ne change pas? N'est-ce pas celle qui n'a jamais enseigné la plus légère erreur; ou bien serait-ce quelqu'une de celles qui ont toujours été stériles et nulles, et qui n'ont produit que des fruits de mort?

En un mot où est la raison dans toute sa pureté, dans toute sa splendeur, dans tout son éclat? Elle est en Dieu et en lui seul au plus haut degré, dans un degré infini! Cependant nous ne voyons pas Dieu, tel qu'il est dans son essence; mais sur la terre où doit-elle se trouver spécialement, en parlant humainement, et en laissant de côté l'inspiration et l'infaillibilité? Elle doit se trouver dans les plus hautes intelligences et dans les hommes les plus instruits, lorsque à la science ils joignent l'innocence de la vie, un noble caractère, les qualités du cœur, et surtout le dé-

sintéressement, et toutes les vertus chrétiennes; car c'est particulièrement aux âmes pures que la vérité doit se révéler; il suit de là que *le catholicisme est non-seulement la religion la plus conforme à notre lumière naturelle, mais encore qu'elle est la seule qui soit vraiment raisonnable.*

Après toutes ces considérations nous devons arriver à quelques conclusions : afin d'être juste et de rester dans la vérité et dans les limites de la plus parfaite exactitude, donnons d'abord à la raison humaine les éloges qui lui sont dus, et reconnaissons qu'elle a fait des choses belles, grandes, admirables et même prodigieuses dans les arts, dans les lettres, dans les sciences et dans l'industrie, et que sous ces rapports elle a couvert la terre de merveilles. Mais nous devons proclamer hautement que, lorsqu'elle a voulu par ses propres forces, aborder les grandes questions philosophiques; lorsqu'elle a parlé de Dieu, de sa nature, de son essence, de ses perfections, du plan de la providence dans la création et dans le gouvernement du monde, de l'homme, de son origine, de sa destinée, de notre âme, des lois de la morale, de nos devoirs envers la divinité, envers nous-mêmes, envers nos semblables ; lorsqu'elle a prétendu former ou inventer des religions, elle est tombée dans des précipices, elle a roulé dans des abîmes, elle s'est presque toujours égarée de la manière la plus déplorable et la plus désastreuse. Il résulte de là que la *raison individuelle ou la philosophie a évidemment besoin d'être dirigée et éclairée.* Voilà une première conclusion qu'il est impossible de contester, puisqu'elle est fondée sur toute l'histoire, et sur les aveux des rationalistes eux-mêmes.

Nous avons dit où il faut chercher la vraie lumière; il est également utile d'exprimer définitivement notre appréciation sur les systèmes philosophiques et religieux qui nous inondent et qui sont uniquement fondés sur la raison individuelle. La plupart de ces inventions qui

passent avec la rapidité de l'éclair, et dont il ne reste bientôt plus de vertiges, peuvent être assez exactement appréciées par ces paroles de la *Revue des Deux-Mondes*, que nous avons plusieurs fois citées : *scandale, absurde, folie, néant, fermentation putride, adoration de la chair, tours de prestidigitateurs, saturnales de la philosophie*, etc., etc. Nous pouvons encore dire avec les rationalistes allemands que presque tous ces écrits inspirés par la raison individuelle, sont remplis *d'hypothèses gratuites, de paradoxes, de choses inouies et inattendues, de contradictions, de principes cyniquement machiavéliques, dignes d'Escobar et de Tartufe*, etc. Nous pourrions affirmer avec La Harpe que trop souvent la philosophie est *l'art de déraisonner ;* avec Rousseau que les rationalistes nous donnent pour les vrais principes des choses, *les inintelligibles systèmes fabriqués dans leurs cerveaux*.

Il n'est pas inutile de rappeler encore ici les paroles sévères peut-être, que Machiavel adresse à ces faiseurs de systèmes : « *hommes..... détestables, destructeurs d'empires et de républiques : ennemis des vertus, des lettres, des arts, et des sciences, et de tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité*.

L'appréciation que nous venons de formuler ne doit pas s'appliquer à tous les auteurs qui ne consultent que leur faible raison; mais voici quelques expressions qui conviennent à tous les systèmes sans excepter même ceux qui adoptent en partie les principes du christianisme : *nullité, stérilité, impuissance, anarchie, confusion, incertitude, déception, variation continuelle ;* voilà plusieurs conclusions qui sont légitimes, incontestables et qui sont assises sur des bases inébranlables.

Je dois rappeler qu'ici je me borne assez souvent à citer ; et il est utile d'ajouter encore que certaines expressions un peu dures s'adressent aux doctrines, et jamais aux

hommes que nous croyons parfaitement estimables et honorables. Je dirai de plus qu'il en est dont les intentions peuvent être pures. Nous ne devons pas moins montrer les abîmes que creusent sous nos pas des écrivains imprudents et téméraires. Je reconnais aussi que ces écrits dangereux pour la société sont présentés avec beaucoup d'art, et que le chemin qui conduit aux précipices est quelquefois habilement couvert de fleurs. Ce qui nous impose une obligation plus rigoureuse d'indiquer le danger.

Cependant quelle sera notre conclusion sur la question religieuse, question capitale, s'il en fut jamais, question de vie et de mort pour les états, pour les familles, pour tous les âges, pour les gouvernements, et pour les peuples, pour toutes les conditions? la voici en quelques mots : Le catholicisme nous apparaît, avec *une foule de caractères uniques, admirables, sublimes, divins ;* il a pour lui *une doctrine claire, précise, belle, céleste, consolante ;* il a pour lui *des succès constants, des résultats prodigieux* dans tout l'univers, depuis dix-huit siècles. Nous devons à lui seul *les principes de justice, d'ordre, d'humanité, répandus parmi les nations*, et surtout en Europe. Lui seul a porté dans le monde ces vertus surhumaines dont nous avons parlé, que les peuples anciens ne connaissaient pas et dont les plus grands génies de la Grèce et de Rome n'avaient même pas l'idée; il a opéré des miracles innombrables dans l'ordre moral; il a constamment transformé les nations; il a divinisé, pour ainsi dire, des millions de personnes. Il il a apporté sur la terre les seules idées possibles et véritables d'égalité, de fraternité et de liberté; il a fait régner dans l'univers la divine charité et beaucoup d'autres vertus, à un degré évidemment surhumain. Il a inspiré sans cesse un esprit de dévouement, de sacrifice, de patience et de résignation rationnellement inexplicable. Nous lui devons tout ce qu'il y a parmi nous d'ordre, d'harmonie

et de paix. Il est entièrement conforme dans les dogmes fondamentaux, au sens commun ou à la raison universelle. Il a pour lui toute l'histoire qui nous raconte les bienfaits infinis qu'il a versés sur les hommes, ses victoires et ses conquêtes. Il a pour lui l'épreuve de l'expérience et des siècles. Il a triomphé de mille obstacles humainement insurmontables. Il a de son côté les plus beaux génies, la véritable science, tous les hommes qui sont vraiment grands, c'est-à-dire ceux en qui l'intelligence se trouve unie à des vertus pures et éclatantes. Il a pour lui presque toutes les âmes généreuses et dévouées qui lui doivent leurs nobles inspirations et leur courage. La plupart des cœurs vraiment grands sont puissamment, invinciblement attirés vers lui. Ses adversaires eux-mêmes sont forcés de lui rendre hommage et de proclamer sa salutaire et inépuisable influence. Seul il est toujours plein de vie, de fécondité, de force, de vigueur, et de jeunesse. Sa morale belle et pure a donné la prospérité aux nations et à des millions de personnes : il a puissamment contribué au développement des arts, des lettres et des sicences ; il les a dirigés dans un sens utile, grand, noble, et social ; seul il peut en prévenir et en modérer l'abus ; il possède tous les caractères admirables, sublimes, divins que nous avons reconnus dans le Messie et dans le christianisme. En un mot nous avons des milliers de motifs qui parlent en faveur du catholicisme.

Cependant, comment se fait-il qu'il rencontre une si vive opposition et de si nombreux adversaires? Cela tient à plusieurs causes ; d'abord notre orgueil naturel, notre amour de l'indépendance, notre sensualisme, toutes nos passions se soulèvent contre cette religion belle, grande, pure, et consolante, mais qui ne pardonne à aucun vice, à aucun défaut. Il est une autre cause qu'il est utile de faire connaître : c'est que ses adversaires l'ont présentée sous les idées les plus fausses ; ils ont dénaturé sa belle doctrine. Ils ont

imité les Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ. Ils ont, pour ainsi dire, flagellé le catholicisme ; ils l'ont revêtu d'un manteau de pourpre ; ils lui ont mis un roseau à la main ; ils l'ont couronné d'épines ; ils l'ont outragé cruellement ; ils l'ont horriblement défiguré depuis les pieds jusqu'à la tête ; quelquefois les chrétiens eux-mêmes, tout en respectant les principes de la foi, par leur conduite peu conforme aux maximes de l'évangile ont pu contribuer à voiler ses beautés infinies et ses amabilités ineffables. Si vous voulez bien apprécier le catholicisme, lisez la vie et les écrits de S. Augustin, de S. Bernard, de S. Thomas d'Aquin ; mais surtout lisez la vie de S. François d'Assise, de S. François de Sales, de S. Vincent de Paul, de Fénelon ; lisez aussi les belles maximes qu'ils nous ont laissées ; vous conclurez que le catholicisme est essentiellement : *vérité*, *lumière*, *grandeur*, *beauté*, *consolation*, *jeunesse éternelle*, *espérance*, *force*, *puissance*, *bonheur*, *harmonie*, *fécondité inépuisable*, *amour*, *toutes choses*, *etc.* Je demande encore ici si tant de choses prodigieuses peuvent avoir été produites par l'erreur. Il y a là une impossibilité absolue. Admettre que c'est le mensonge qui a opéré toutes ces merveilles et que la vérité dont les rationalistes prétendent être les possesseurs, a toujours été stérile ou désastreuse, c'est une absurdité révoltante que repoussera invinciblement tout homme sensé. Il résulte de là que *la religion catholique est seule véritable, seule belle, seule vraiment sociale.*

Avons-nous atteint le double but que nous avions en vue ? avons-nous montré où est l'erreur, où est la vérité ? nous l'espérons. Nous savons que nous sommes loin d'avoir épuisé cette vaste matière. Cependant nous croyons en avoir dit assez pour que les âmes droites et sincères puissent voir où il faut chercher la vie et le bonheur. Du reste si Dieu nous prête un peu de vie et de loisir, ce ne sera pas notre dernier mot sur le rationalisme.

Nous croyons devoir répéter ici ce que nous avons dit en commençant : s'il s'était glissé une seule erreur dans cet écrit, sous quelque rapport que ce puisse être et spécialement au point de vue catholique, nous la désavouons, nous la condamnons. S'il nous était échappé une parole blessante, une expression peu mesurée, un seul mot qui pût contrister raisonnablement une seule âme, nous la retirons; car notre désir le plus ardent est de faire triompher la vérité, mais aussi de conserver la vertu chrétienne qui donne la vie à toutes les autres, la divine charité.

Il nous reste à manifester les intentions qui nous animent, les vœux que nous formons : dans l'histoire des guerres que la France eut à soutenir contre ses voisins, on rapporte qu'un des chefs de l'armée autrichienne dit un jour avec admiration à un officier français : « Quels hommes êtes-vous « donc, vous autres ! vous êtes terribles comme des lions « sur le champ de bataille, et après le combat, vous êtes « doux comme des agneaux, aimables comme les jeunes « filles les mieux élevées et les plus gracieuses. » Je n'oserai pas dire que ces paroles expriment ce que nous sommes; mais du moins elles rendent avec exactitude nos pensées et les désirs qui sont au fond de notre cœur; et si l'occasion nous était offerte de montrer notre dévouement et notre charité à nos honorables adversaires, nous leur donnerions des preuves certaines de nos sentiments et de l'amitié la plus sincère et la plus cordiale. Nous serions surtout heureux de les conduire aux sources de la vie et de leur procurer la paix, la vraie grandeur, les joies pures, les douceurs, les délices, les biens infinis qu'on trouve dans *le catholicisme, la seule religion qui vient du ciel, et qui porte avec elle mille caractères consolants, raisonnables, sublimes et divins.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

LES PRINCIPES DES RATIONALISTES SONT FAUX; LES AUTORITÉS QU'ILS INVOQUENT SONT NULLES OU INCERTAINES.

DEUXIÈME PARTIE.

ERREURS HISTORIQUES ET DIVERSES IDÉES FAUSSES DE M. RENAN.

TROISIÈME PARTIE.

LE SYSTÈME DES RATIONALISTES EST CONDAMNÉ PAR LA SCIENCE ET PAR LES GRANDS HOMMES.

QUATRIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATIONS MORALES ET RELIGIEUSES SUR LE SYSTÈME DE M. RENAN ET DES RATIONALISTES; EXAMEN DE QUELQUES QUESTIONS PARTICULIÈRES.

CINQUIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATIONS SUR LES EFFETS ET LA VALEUR DES ÉCRITS DES RATIONALISTES, ET SUR LES CAUSES DE LEURS ATTAQUES CONTRE LE CHRISTIANISME.

SIXIÈME PARTIE.

AUTORITÉS IMPOSANTES DES CHRÉTIENS COMPARÉES AUX AUTORITÉS INCERTAINES ET SOUVENT NULLES DES RATIONALISTES.

SEPTIÈME PARTIE.

QUE DEVONS-NOUS PENSER DE JÉSUS-CHRIST? EST-IL VÉRITABLEMENT DIEU, OU NE SERAIT-IL QU'UN GRAND HOMME, COMME LE VEULENT QUELQUES RATIONALISTES?

HUITIÈME PARTIE.

EXISTE-T-IL UNE RELIGION VÉRITABLE? QUELLE EST-ELLE? PREUVES ÉVIDENTES QU'ELLE N'EST DANS AUCUN DES SYSTÈMES DES RATIONALISTES. QUELQUES MARQUES CERTAINES ET INFAILLIBLES A L'AIDE DESQUELLES ON PEUT VOIR OU ELLE EST. CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

PARIS. — IMP. ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.



